



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

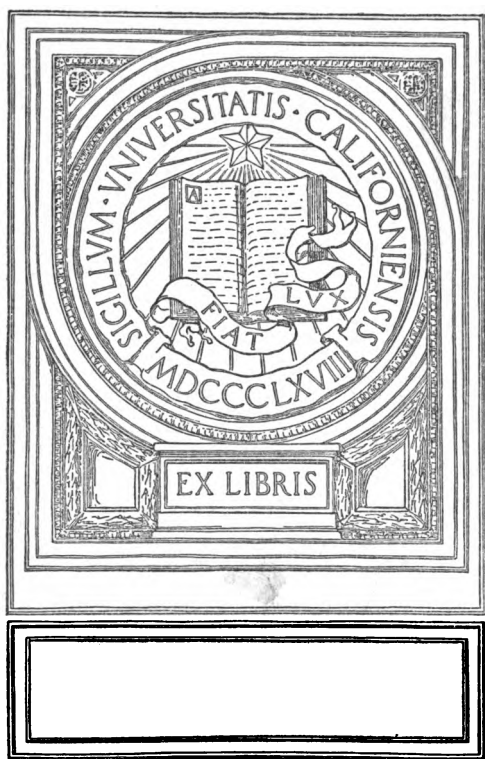
Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

Revue de l'Instruction Publique en Belgique



REVUE
DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE
EN BELGIQUE.

REVUE
DE
L'INSTRUCTION PUBLIQUE
(SUPÉRIEURE ET MOYENNE)
EN BELGIQUE

PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION DE

MM. J. Gantrelle, L. Roersch, A. Wagener

TOME XXXIII.

GAND
IMPRIMERIE EUG. VANDERHAEGHEN, RUE DES CHAMPS
—
1890.

TABLE DES MATIÈRES
DU TOME XXXIII.

L24
R4
Ser. 2
V. 33

QUESTIONS D'ENSEIGNEMENT, LETTRES ET SCIENCES.

	Pages
Notes sur quelques passages d'auteurs latins, par P. THOMAS .	1
Une inscription du collegium negotiantium corariorum de la ville de Rome, par J. P. WALTZING	9
Contribution à l'étude du dialecte attique, par W. GUNION RUTHERFORD.	21
Société pour le progrès des études philologiques et historiques. 73, 141	
Pierre l'Hermite à propos de l'ouvrage de M. Hagenmeyer, par THIL-LORRAIN	81, 154
Une correction au texte de Thucydide, par L. PARMENTIER. . .	213
Note sur un passage de César, par J. KEELHOFF	285
L'instruction publique à la république Argentine, par F. MAGNETTE	294
Quels furent les vrais inventeurs de l'imprimerie? par THIL-LORRAIN	349

COMPTES RENDUS.

N. Weiss. La chambre ardente. Étude sur la liberté de conscience en France sous François I ^{er} et Henri II (1540-1550) suivie d'environ 500 d'arrêts inédits, rendus par le Parlement de Paris de mai 1547 à mars 1550, par PAUL BERGMANS	33
I. The Iliad, edited with english notes and introduction by W. Leaf, par J. KEELHOFF	35
Kleine Schriften aus dem Gebiete der Classischen Alterthumswissenschaft, von Ludwig Lange, par A. WAGENER	38, 103
Johannes Schmidt. Die Pluralbildungen der indogermanischen Neutra, par L. PARMENTIER	90
The Oeconomicus of Xenophon, with introduction, summaries, critical and explanatory notes, lexical and other indices, by H. Holden, par J. KEELHOFF	94
J. J. Hartman. Analecta Xenophontea nova, par P. THOMAS . .	96
F. Plessis. Traité de métrique grecque et latine, par P. THOMAS .	100

M543039

II.

Souvenirs d'un milicien, par le colonel J. Kraus, dessins du major A. Hubert, par THIL-LORRAIN	122
Histoire des institutions politiques et administratives de la France, par R. DE RIDDER	161
Quicherat et Daveluy : Dictionnaire latin-français, nouvelle édition revisée, corrigée et augmentée par Emile Chatelain, par P. THOMAS .	219
Cours de philosophie, par le père A. Castelein, de la Compagnie de Jésus, par A. GRAFÉ	224
Dissertations Académiques, publiées par G. Kurth, professeur à l'université de Liège. — Annales de la faculté de philosophie et lettres de l'université de Bruxelles, par H. PIRENNE	233
M. Prou. Manuel de paléographie latine et française du VI ^e au XVII ^e siècle, suivi d'un dictionnaire des abréviations, avec 23 fac-similés en phototypie, par H. PIRENNE	241
L'hypnotisme, ses rapports avec le droit et la Thérapeutique. La suggestion mentale, par THIL-LORRAIN	243
Grieksche Spraakkunst, door W. Jaspar, Leeraar aan het seminarie te Rolduc, par L. PARMENTIER	248
Henry Harisse : Christophe Colomb, les Corses et le Gouvernement français, par ADOLF DE CEULENEER	252
R. Engelmann : Bilder-Atlas zu Ovids Metamorphosen, par ADOLF DE CEULENEER	254
Griechische Schulgrammatik, von Dr E. Koch, par J. KEELHOFF .	256
P. L. Muller et Diegerick : Documents concernant les relations entre le duc d'Anjou et les Pays-Bas (1576-1583), tome II. — Troubles des Malcontents et des Gantois (septembre 1578-février 1579) par H. LONCHAY	301
Choix de Fables d'Esope. Edition classique. Texte revu, annoté et augmenté d'un lexique par A. Pirard, docteur en philosophie et lettres, professeur à l'Athénée royal de Tournai, par J. LEMOINE . .	305
W. Freund. Wanderungen auf klassischem Boden. Die Griechischen Ruhmestätten, par ADOLF DE CEULENEER	308
Grammaire française, accompagnée de la terminologie flamande, par J. Chot, préfet des études à l'athénée royal de Tongres, par THIL-LORRAIN	309
Adolf Socin. Schriftsprache und Dialekte im Deutschen nach Zeugnissen alter und neuer zeit, par AUG. GITTÉE	310
Fr. Bangert. Die Tiere im altfranzösischen Epos, par AUG. GITTÉE .	313
Edm. Veckenstedt. Geschichte der griechischen Farbenlehre. Das Farbenunterscheidungsvermögen. Die Farbenbezeichnungen der griechischen Epiker von Homer bis Quintus Smyrnäus, par J. HAUST	365
C. Valeri Catulli liber. Les poésies de Catulle, traduction en vers français, par Eugène Rostand, commentaire critique et explicatif des poèmes LXIV-CXVI; de Emile Thomas, par THOMAS	369
O. Riemann, Syntaxe latine d'après les principes de la grammaire historique, par P. THOMAS	373
Paul Renan, La France Chevaleresque, ou les origines heroïques de la nation française. Epopée Nationale, par G. DUBOIS-HAYES . .	379

III

Chevalier Alfred d'Arneth et Jules Flammermont, Correspondance secrète du comte de Mercy Argenteau avec l'empereur Joseph II et le prince de Kaunitz, par EUGÈNE HUBERT	384
W.W. Goodwin, Syntax of the moods and tenses of the greek verb., par J. KEELHOFF	389

ACTES OFFICIELS.

Nominations	66, 133, 202, 276, 335
Concours de l'enseignement supérieur pour 1890-1891 et 1890-1892	129
Loi sur la collation des grades académiques et le programme des examens universitaires	181
Université de Gand. — Faculté de Philosophie et Lettres	265
Projet de loi relatif à la collation des grades académiques et au programme des examens universitaires.	268
Concours général de l'enseignement moyen du premier degré, en 1890	315
Académie royale. — Classe des lettres. — Programme de concours pour 1891	338
Programme de concours pour 1892	339
Prix perpétuels	340
Dispositions réglementaires relatives aux exclusions d'élèves . .	395
Prix biennal de philologie classique	407
VARIA	59, 127, 174, 262, 391
PÉRIODIQUES	67, 134, 206, 280, 344, 408

QUESTIONS D'ENSEIGNEMENT, LETTRES ET SCIENCES.

NOTES SUR QUELQUES PASSAGES D'AUTEURS LATINS.

Cicéron, de legibus, l. I, c. 1, § 1 :

« ... dum Latinae loquentur litterae, quercus huic loco non deerit, quae Mariana dicatur, eaque, *ut ait Scaevola de fratris mei Mario*,

Canescet saeculis innumerabilibus. »

On interprète généralement la phrase *ut ait Scaevola de fratris mei Mario* : « Comme l'a dit Scévola du *Marius* (poème) de mon frère. »

Bake prétend qu'il faut traduire : « Comme le dit Scévola dans le *Marius* de mon frère. » Scévola serait donc un personnage du poème, et *de* serait employé comme dans l'expression *ille de Homero Thersites*.

Ad. Du Mesnil, dans son édition ¹, essaie de justifier l'explication de Bake.

Toute son argumentation tombe devant cette considération bien simple que le vers *Canescet, etc.* est un pentamètre : or, le *Marius* de Cicéron était écrit en hexamètres !

Nous avons affaire évidemment à une épigramme (dans le sens antique) de Scévola *sur* le poème de Cicéron.

Du Mesnil soutient que *canescere* ne peut se dire d'un ouvrage durable, immortel ; que ce terme implique une idée défavorable : « devenir suranné. » C'est une erreur. Il me suffira de citer ce passage de Pétrone (*Sat.*, § 2) : « *Ad summam, quis postea Thucydidis, quis Hyperidis ad famam processit? ac ne carmen*

¹ *M. Tullii Ciceronis de legibus libri III, erklärt von Dr. Ad. Du Mesnil.* Leipzig, Teubner, 1879.

quidem sani coloris enituit, sed omnia quasi eodem cibo pasta non potuerunt usque ad senectutem canescere. »

*
* * *

Cicéron, de legibus, l. I, c. 8, § 24 :

« Nulla gens est neque tam mansueta neque tam fera, quae non, etiam si ignoret qualem habere deum deceat, tamen habendum sciat. »

L'idée : *nulla gens est tam fera quae non — sciat* est parfaitement claire. Il n'en est pas de même de : *nulla gens est tam mansueta quae non — sciat* ; car n'est-il pas naturel que les nations les plus civilisées aient la notion la plus pure et la plus élevée de la divinité ?

Je ne puis croire, comme le prétend Du Mesnil, que Cicéron ait voulu dire que l'excès de civilisation n'a jamais été jusqu'à détruire chez une nation la croyance en Dieu. Remarquons qu'il n'est pas question ici de croyance ou d'incrédulité, mais d'ignorance (*etiam si ignoret*) et de connaissance (*sciat*)¹ ; or, ce ne sont pas assurément les lumières qui manquent à un peuple civilisé.

Il me semble que nous avons affaire ici à une de ces formules de langage, fréquentes chez les anciens, dans lesquelles, pour exprimer une idée générale (« tout », « rien »), on désigne les deux termes extrêmes ou opposés entre lesquels sont compris tous les cas possibles. Ainsi, *nulla gens neque tam mansueta neque tam fera* veut dire simplement : « toutes les nations, quel que soit leur degré de culture (de la plus civilisée à la plus sauvage). » Il ne faut pas toujours, dans ces formules, presser le sens de chacun des termes ; car il arrive que l'un des deux extrêmes n'est plus en rapport logique avec l'ensemble de la phrase. C'est le cas pour cette maxime de Salluste (Bell. Cat., c. 11, § 3) : « Avaritia ... neque copia NEQUE INOPIA minuitur. »

¹ L'explication de Du Mesnil pourrait convenir au passage suivant du De divinatione (l. I, c. 1, § 2) : *Gentem quidem nullam video neque tam humanam atque doctam neque tam inmanem tamque barbaram, quae non significari futura et a quibusdam intellegi praedicique posse censeat.* — Là, il est possible que Cicéron fasse allusion au scepticisme qu'engendre le progrès des lumières.

V. la note de M. Antoine sur ce passage¹. De même dans Sophocle, *Ajax*, v. 127 sqq :

τοιαῦτα τοίνυν εἰσροῶν ὑπέρχοπον
μηδὲν ποτ' εἴπης αὐτοὺς εἰς θεοὺς ἔπος,
μηδ' ὄγκον ἄρη μηδέν', εἴ τινας πλέον
ἢ χειρὶ βριθεῖς ἢ μακροῦ πλοῦτου βάθει.
ὥς ἡμέρα κλίνει τε κ' ἀνάγει πάλιν
ἄπαντα τάνθρωποινα.

Les deux termes contraires κλίνει et ἀνάγει πάλιν servent uniquement à exprimer l'idée de l'instabilité des choses humaines. L'expression ἀνάγει πάλιν, prise à la lettre, est en contradiction avec la tendance générale du passage, où il s'agit des revers soudains qui accablent l'homme orgueilleux au sein de la prospérité. Cette expression n'a de raison d'être qu'en tant qu'elle fait pendant à κλίνει et qu'elle représente une des faces de l'instabilité des choses humaines.

*

Salluste, Bell. Catilin., c. 3, § 2 :

« Ac mihi quidem, tametsi haudquaquam par gloria sequitur scriptorem et auctorem rerum, tamen in primis arduum videtur res gestas scribere : primum quod facta dictis exaequanda sunt ; dehinc quia plerique, quae delicta reprehenderis, malivolentia et invidia dicta putant, ubi de magna virtute atque gloria bonorum memores, quae sibi quisque facilia factu putat, aequo animo accipit, supra ea veluti ficta pro falsis ducit. »

Quelles sont les grandes difficultés que présente, selon Saluste, l'art d'écrire l'histoire ?

Il en signale deux : *primum quod, etc.*, — *dehinc quia, etc.*

Mais on s'aperçoit, après un instant de réflexion, que la première seule (*quod facta dictis exaequanda sunt*) est une difficulté inhérente à l'art d'écrire l'histoire considéré en lui-même. Le second point, sur lequel Salluste insiste particulière-

¹ SALLUSTE, *Conjuratïon de Catilina*, texte latin publié d'après les travaux les plus récents avec un commentaire critique et explicatif et une introduction par F. Antoine et R. Lallier. Paris, Hachette, 1888. (Collection des éditions savantes, etc.).

(1) Lucia, I, 456-457: --. Altera quorundam Adventu munda
nicolumis natura abutegum.

ment, concerne ce qu'il y a de désagréable pour l'historien dans les mauvaises dispositions, dans les préventions défavorables des lecteurs. Peut-on dire que ces préventions constituent à proprement parler une *difficulté* pour celui qui entreprend d'écrire l'histoire?

Cette question a été traitée par Aulu-Gelle dans un chapitre intéressant de ses *Nuits Attiques* (l. IV, c. 15). « Certains critiques, dit-il, blâment le mot *arduum* en disant que le manque de sympathie de la part des lecteurs et leurs faux jugements peuvent faire de la composition de l'histoire une tâche ingrate et mal récompensée, mais non une tâche difficile. » Aulu-Gelle leur répond que *arduum* est pris ici dans le sens du grec χαλεπὸν (« embarrassant, pénible, désagréable ») : « Sed *arduum* Sallustius non pro difficili tantum, sed pro eo quoque ponit, quod Graeci χαλεπὸν appellant, quod est cum difficile, tum molestum quoque et incommodum et intractabile. Quorum verborum significatio a sententia Sallustii supra scripta non abhorret. »

La plupart des commentateurs modernes acceptent l'explication d'Aulu-Gelle. Elle me semble cependant sujette à caution.

Si Salluste, en écrivant le mot *arduum*, a eu en vue la double signification indiquée par Aulu-Gelle, il a commis une faute qui n'est guère moindre que celle dont on cherche à le laver. En effet, la pensée dominante de Salluste au commencement de ce chapitre, c'est que l'historien peut obtenir de la gloire. Sans doute, cette gloire est inférieure à celle de l'homme d'action; Salluste le reconnaît, mais à cette concession il oppose la phrase : *tamen in primis arduum videtur res gestas scribere*, phrase qui est évidemment destinée à faire valoir le mérite de l'historien. Or, le mérite se mesure à la difficulté de l'œuvre, à la somme de travail et de talent qu'elle exige. Que l'écrivain s'expose à être taxé de malveillance ou d'exagération, cela est désagréable assurément, mais ne rend pas sa tâche plus malaisée ni par conséquent son mérite plus grand. L'idée de « désagréable » (*molestum, incommodum*) qu'Aulu-Gelle prétend trouver dans *arduum* est donc étrangère au raisonnement de l'auteur, et celui-ci ne se serait pas exprimé convenablement s'il avait réellement voulu l'introduire dans *arduum*.

De plus, en lisant ce qui suit immédiatement (*quod facta dictis exaequanda sunt*), on ne peut attribuer à *arduum* que le sens de « difficile. »

Enfin, je me demande s'il est possible que Salluste ait voulu

donner à *arduum* les deux sens de *difficile* et de *molestum* : un même mot, une seule fois exprimé, est-il susceptible de deux significations différentes ? Il me semble que ce serait une faute de style qu'il ne faut pas mettre à la légère sur le compte de Salluste.

Voici, selon moi, l'explication la plus simple et la plus vraisemblable.

Salluste a pris *arduum* dans le sens de « difficile », et c'est bien ce sens qu'il avait présent à l'esprit quand il a écrit immédiatement après : *primum quod facta dictis exaequanda sunt*. Mais ensuite, par une association d'idées toute naturelle, il a songé à ce qu'il y a d'ingrat dans la tâche de l'historien, que le public est toujours prompt à accuser de malignité ou de mensonge.

Il a saisi cette idée avec d'autant plus d'empressement qu'il s'attache, dans sa préface, à détruire toutes les préventions qui pourraient exister soit contre sa personne soit contre ses ouvrages : signaler au lecteur la tendance du public à dénigrer l'historien, c'était l'engager à se mettre en garde contre cette tendance. Puis, il s'est rappelé un passage de Thucydide, son modèle, qui lui a paru propre à son dessein. Thucydide, en effet, fait dire à Périclès au commencement de l'éloge funèbre des Athéniens tués dans la première année de la guerre du Péloponèse (l. II, c. 35) : « Il est difficile à l'orateur de garder la juste mesure, quand on peut même à peine avoir une opinion fixe sur la vérité. L'auditeur qui joint à la conscience des faits la bienveillance pour ceux dont on prononce l'éloge, trouvera peut-être tout ce qu'on pourra dire au-dessous de ce qu'il voudrait entendre et de ce qu'il sait ; et celui qui ne connaît pas les choses par lui-même, trouvera, par envie, de l'exagération dans tout ce qui dépasse son propre caractère. Car on ne supporte l'éloge des autres qu'autant que l'on se croit capable soi-même de faire ce qu'on entend célébrer : ce qui s'élève plus haut, on refuse d'y croire ¹ ».

¹ Καλεπὸν γὰρ τὸ μετρίως εἰπεῖν, ἐν ᾧ μολὶς καὶ ἡ δόκησις τῆς ἀληθείας βεβαιούται. Ὅ τε γὰρ ξυνειδώς καὶ εὖνους ἀχροατῆς τάχ' ἂν τι ἐνδεεστέρως πρὸς ἃ βούλεται τε καὶ ἐπίσταται νομίσειε δηλοῦσθαι, ὃ τε ἄπειρος ἐστὶν ἃ καὶ πλεονάζεσθαι διὰ φθόνον, εἴ τι ὑπὲρ τὴν ἑαυτοῦ φύσιν ἀκούσι. Μέχρι γὰρ τοῦδε ἀνεκτοὶ οἱ ἑπαινοὶ εἰσι περὶ ἑτέρων λεγόμενοι, ἐς ὅσον ἂν καὶ αὐτὸς ἕκαστος οἴηται ἱκανὸς εἶναι δρᾶσαι τι ὧν ἤκουσε· τῷ δ' ὑπερβάλλοντι αὐτῶν φθονοῦντες ἤδη καὶ ἀπιστοῦσιν.

On voit que la phrase *ubi de magna virtute — pro falsis ducit* est calquée sur une partie des paroles de Thucydide. Seulement, dans son désir de faire son profit d'une profonde pensée de l'historien grec, Salluste ne s'est pas aperçu qu'elle n'était pas aussi bien à sa place ici que dans l'original.

En effet, dans Thucydide, c'est un orateur qui parle; il a pour mission de faire l'éloge des soldats morts pour la patrie : l'appréciation des auditeurs, dont les uns sont disposés à trouver qu'il dit trop peu, et les autres qu'il dit trop, rend effectivement sa tâche difficile, puisqu'il doit amener tous les auditeurs à partager son avis et ses sentiments — ce qui, d'après toutes les rhétoriques du monde, est le but de l'éloquence. Il lui faudra donc, pour atteindre ce but, beaucoup de tact et de mesure, et Thucydide dit expressément : *χαλεπὸν τὸ μετρίως εἰπεῖν*. Tout autre est la situation de l'historien, qui a pour office de raconter les faits¹. Son seul souci — à part la composition et le style — est de découvrir et de dire la vérité. Il n'a pas à s'inquiéter des dispositions ou des préjugés de ses lecteurs; il n'a pas à approprier son langage aux sentiments et aux passions de son public. Ces dispositions, ces préjugés, ces sentiments, ces passions, n'influent en rien sur son travail — s'il est honnête et consciencieux —, et ne rendent pas sa tâche plus malaisée.

On voit comment Salluste s'est écarté de son idée primitive. Il a été entraîné par une association d'idées, par son dessein de combattre les préventions qu'il pouvait rencontrer chez ses lecteurs, et enfin par son désir de reproduire une pensée de Thucydide qui lui paraissait de bonne prise.

Il y a donc une incohérence véritable dans notre passage : la phrase *dehinc quia etc.* ne répond plus exactement à *arduum videtur*, « c'est une tâche difficile ».

* * *

A la fin de ce même paragraphe, nous lisons : « quae sibi quisque facilia factu putat, aequo animo accipit, supra ea veluti ficta pro falsis ducit ».

Aequo animo signifie-t-il « de bonne grâce » ou « avec indifférence » ?

¹ Scribitur (historia) ad narrandum non ad probandum. Quintil., l. X, c. 1, § 31.

La nuance n'est pas sans importance ; car si *aequo animo* signifie « avec indifférence », les deux propositions *aequo animo accipit* et *supra ea veluti ficta pro falsis ducit* sont non seulement grammaticalement mais encore logiquement sur la même ligne : elles indiquent toutes deux une disposition défavorable à l'égard de l'historien, avec une simple différence de degré (indifférence — incrédulité).

Si, au contraire, *aequo animo* signifie « de bonne grâce », il y a une opposition entre les deux idées *aequo animo accipit* et *pro falsis ducit* : la première proposition renferme une concession (« il supporte à la vérité, il accepte à la vérité de bonne grâce ... ») et peut être considérée comme logiquement subordonnée à l'autre (« tandis qu'il accepte de bonne grâce ... »).

La seconde interprétation est plus conforme au texte de Thucydide, évidemment imité par Salluste : μέχρι γὰρ τοῦδε ἀνεκτοὶ οἱ ἔπαινοί εἰσι περὶ ἐτέρων λεγόμενοι κτλ.

*
*
*

Salluste, Bell. Cat., c. 13, § 3 :

« Non famem aut sitim, neque frigus neque lassitudinem opperiri, sed ea omnia luxu antecapere. »

Les commentateurs expliquent *ea omnia luxu antecapere* par : « provoquer par des moyens factices l'appétit, la soif, etc. » ; ainsi, se faire vomir, manger des mets épicés, recourir aux bains.

Cette interprétation pourrait convenir tout au plus à *famem* et à *sitim*, mais non à *frigus* ni à *lassitudinem*. Je ne sache pas que les Romains aient essayé de se donner froid pour avoir le plaisir de se réchauffer ; et quand à la *fatigue* qu'on se procurait par les bains, j'avoue humblement que je ne comprends pas ce que cela veut dire : le bain délasse, bien loin de fatiguer¹. Et d'ailleurs Salluste ne dit-il pas expressément que les Romains n'attendaient ni le *frigus* ni la *lassitudo* ?

Cette interprétation erronée provient de ce qu'on ne s'est pas bien rendu compte de ce que signifie *ea omnia*. Il me paraît clair que Salluste n'a pu vouloir dire que ceci : « Manger sans avoir faim, boire sans avoir soif, se chauffer sans avoir

¹ PLAUT., Merc., I, 2, 17 : *Nunquam edepol omnes balineae mihi hanc lassitudinem eximent.*

froid, se reposer sans être fatigué ». *Ea omnia* ne désigne donc pas *fames*, *sitis*, *frigus* et *lassitudo*, mais la satisfaction de tous les besoins indiqués par ces quatre termes : *fames* = besoin de manger; *sitis* = besoin de boire; *frigus* = besoin de se chauffer; *lassitudo* = besoin de se reposer. Autrement dit, *ea omnia* représente les idées de manger, boire, se chauffer et se reposer, qui se suppléent facilement avec *opperiri* : « On n'attendait pas la faim pour manger, etc. » Les Romains prenaient toutes ces satisfactions d'avance (*antecapere*), c'est-à-dire avant que les besoins se fissent sentir.

Sans doute Salluste s'exprime ici avec une certaine négligence : on est tenté, à première vue, de rapporter *ea omnia* à *fames*, *sitis*, *frigus* et *lassitudo*. Mais ces négligences plus ou moins voulues sont un des traits caractéristiques de son style. Comparez la phrase : *quae delicta reprehenderis, malivolentia et invidia dicta putant* (Bell. Cat., c. 3, § 2), où l'auteur passe brusquement de l'idée des actions blâmées à celle des jugements portés sur ces actions.

* * *

Schol. Gronov. Cic. pro leg. Man. 10, 28 (p. 441, 10 éd. Baiter) :

« Constat Lucullum usque ad tempora consulatus expertem fuisse bellorum, post in consulatu historiis studuisse, ut bella destituta cognosceret. »

Au lieu de *bella destituta*, qui n'a pas de sens, je lis *belli instituta*.

P. THOMAS.

UNE INSCRIPTION DU COLLEGIUM NEGOTIANTUM CORARIORUM DE LA VILLE DE ROME.

- L. 1-3 ... [*Julius A*]elianus jus scholae tetrastyli / ... Aug., quo conveniretur a negotiantibus / [co]raris, dedit.
- L. 4-7 ... placere ut, si alius quam negotiator corarius aut citrarius ... r / (5) ... V ... curatorum in hoc collegium adlectus esset, uti curatores ejus / ... XX ABBORA ferentur ab ordine; debebunt utique curatores de eo / ... adlecti .. R .. uerint, ante ad quinq(uennales) [refe]rre.
- L. 8-19 ... VT ... M ... I h Jan. strenuam * V ex arca [e]t a curatoribus anni cujusq(ue) / ... [m]ustacium et palma et carica et pir ... OSCI VIII ... febr. / (10) ... [Ha]driani Aug. sportulae darentur * V, et a curatorib. praestari plac(uit) / ... [c]aldam passive iis qui ad tetrastylum epulati fuerint. / ... [J]uli Aeliani sportulae ex arca ... * III, et a cur. / ... [pas]sive praestari placuit iis qui ad tetrastylum epulati / [fuerint] ... [J]uli Flacci ... sportulae ex ..., et a curatorib. / (15) ... b praestari placuit iis qui ad tetrast(y-lum) epulati fuerint. / ... sport. ex arc. darentur ... passive iis / [qui ad fue]rint. Item iis [placuit] ... imperi / t est ... sui quisque.
- L. 19-22 anni / videretur. Item / (20) ... annis ... ordinem. Item placere / ... [s]ui anni com ... acciperent. / ... in arca corporis curatores dividerent aequis / [partibus] ... inferrent
- L. 23-26 ... a curatorib. sing. / ... Item placere uti adlect ... eodem anno ... darent / (25) ... utrisque erogentu(r) Item placere / ... inferret arcae * ...

Cette inscription a été publiée par M. L. Borsari dans le *Bulletino della Commissione arch. comunale di Roma*, Janvier 1887, p. 3-7. Nous l'avons ponctuée, nous avons ajouté quelques suppléments certains, et distingué les cinq paragraphes dont elle se compose. Nous avertissons le lecteur que les points qui remplacent les lacunes ne donnent pas une idée exacte de leur étendue. Nous renvoyons pour cela au *Bulletino*.

L'inscription fut découverte en automne 1886, à Rome, au-delà du Tibre, dans la XIV^e région, au coin de la *piazza di s. Callisto* et du *vicolo della Cisterna*. Elle se trouve sur une table de marbre, dont il ne reste malheureusement qu'un fragment, ayant $0,60 \times 0,50 \times 0,08$ mètres.

La reproduction photographique jointe au bulletin (*Tavola I*) permet de déterminer exactement ce qui manque. En effet, la 3^e ligne ne comprenait que les mots *[co]raris dedit*, placés au milieu, comme le prouve le vide dont ils sont précédés malgré la fracture, qui nous a enlevé la partie gauche de la table. M. L. Borsari a déjà fait remarquer que, pour la symétrie, le vide qui précédait ces mots devait avoir la même étendue que celui qui les suit; il en résulte que nous avons perdu la moitié gauche de la table. Il suffit de mesurer l'espace disparu pour voir qu'il manque à peu près : 10 lettres de la première ligne, 14 de la 2^e, 30 de la 4^e, 31 des lignes 5 à 9; 36 de la 10^e; 42 de la 11^e; 45 de la 12^e; 48 de la 13^e, et à peu près autant des suivantes. Nous tiendrons compte de ces indications. En outre, l'action du feu et de l'eau a effacé bien des lettres dans les lignes qui restent, surtout dans la seconde partie. Aussi serait-il téméraire de vouloir rétablir le texte entier; nous essayerons seulement de déterminer la nature de l'inscription et nos suppléments n'auront d'autre prétention que de rendre le sens quand on peut le deviner.

Lignes 1-3. — Nous lisons : ... *[Julius A]elianus ius scholae tetrastyli [consecratae Jovi] Aug(usto), quo conveniretur a negotiantibus [co]raris dedit*.

On voit par les lignes 2, 3 et 4 que cette table provient de la corporation des *negotiantes* ou *negotiatores corarii*, c'est-à-dire des marchands de cuir, qui avaient précisément leurs ateliers dans cette région¹. Ce collège nous était connu, mais la présente inscription nous fournit des détails nouveaux, qui peuvent s'appliquer aux corporations industrielles en général.

Un certain Julius Aelianus avait mis à la disposition du collège un local, où il pouvait se réunir. Le nom gentilice de ce personnage est donné par la ligne 12. Le local est désigné par le nom ordinaire et fréquent de *schola*. C'était un temple tétrastyle, c'est-à-dire qu'il avait quatre colonnes sur la façade. Je

¹ V. de Rossi, *Bull. dell' l'Instituto arch.* 1871 p. 161 et suiv.

dis un temple; en effet, les lieux de réunion des collèges industriels avaient un caractère religieux, conforme au caractère de ces collèges eux-mêmes. Nous n'insistons pas sur ce point, qui est prouvé par de nombreuses inscriptions. Il nous aidera à deviner le sens des mots perdus entre *tetrastyli* et *Aug.* Ces mots déterminaient évidemment la *schola tetrastylus*. De prime abord, on est tenté de croire que *Aug.* était précédé du nom d'un empereur, qui serait Hadrien; en effet nous verrons plus loin que le collège honorait particulièrement ce prince. Il faudrait donc lire à peu près : *scholae tetrastyli* / [*imp. Caes. Hadriani*] *Aug.*, ce qui voudrait dire : une *schola* tétrastyle, consacrée à l'empereur Hadrien. Les hommages rendus à la divinité des empereurs par les collèges ne sont pas rares; notre collègue lui-même élève, en 287, une statue à Dioclétien ¹, et dans l'inscription, les corroyeurs se disent *devoti numini majestatique ejus*. Bien des collèges plaçaient les images et les statues des membres de la famille impériale dans leur local, parmi les statues des dieux ². Cependant nous n'avons rencontré nulle part, une *schola* consacrée uniquement ou principalement à un empereur, et nous croyons que la lacune doit être comblée autrement. L'épithète *Augustus* est fréquemment donnée à un dieu ³, notamment dans des inscriptions de collèges; c'était de leur part une flatterie à l'adresse du prince, c'était une preuve de loyalisme qu'ils voulaient lui donner ⁴. Nous croyons donc qu'il faut lire à peu près : [*consecratae Jovi*] *Aug.*, ou encore : [*deae Minervae*] *Aug.*; car il est impossible de dire de quelle divinité il s'agit ⁵.

Le collège avait reçu le droit (*jus scholae... dedit*) de se réunir dans ce sanctuaire; il n'en avait pas la propriété. Ce cas se présente pour d'autres collèges : à Anagni, les *cultores Jovis*

¹ C. I. L. 1117. 1118.

² C. I. L. VIII 2554 *optiones scholam suam cum statuis et imaginibus domus [di]vinae, item diis conservatorib(us) eorum ... fecer(unt)*. Voyez encore C. I. L. VI 543, 8686 (*Trajan*), 471 (*Galba*), 3756 (*Faustine*), etc.

³ V. Preller, *Röm. Myth.* 2^e Aufl. II p. 441.

⁴ V. Maué, *Die Vereine der fabri*, etc. 1886, p. 28 n° 10 et p. 53.

⁵ V. C. I. L. VI 10231 *locus, in quo aedificata est schola ... consecrata Silvano*. *Ephem. Epigr.* V. 498 : *Curia (= schola) Jovis*, appartenant à un collège funéraire. *Notizie degli Scavi* 1880 p. 260 : *in schola deae Minervae Aug. collegii fabrum*.

Statoris pouvaient s'assembler dans un temple de ce dieu, bâti par les soins d'un certain C. Valerius ¹.

Quant au mot *convenire*, il désigne d'ordinaire les réunions où se traitaient les affaires du collège, par opposition aux réunions religieuses, accompagnées généralement de banquets (*cenae*) ². Le collège des corroyeurs semble aussi faire cette distinction. Pour traiter ses affaires, pour délibérer il se réunit (*quo conveniretur*) dans la *schola*; pour ses repas de corps, il se réunit *ad (scholam) tetrastylum*, peut-être dans une salle de festin qui y attenait (*triclinaria*) ³.

Lignes 4-7. Ici commence la *lex collegii*, c'est-à-dire les statuts ou règlement du collège. Nous possédons les statuts de plusieurs corporations, tant industrielles que funéraires ⁴. Il ne faudrait pas y chercher des statuts complets et régulièrement divisés, comme ceux de nos sociétés actuelles. Il semble que les corporations romaines s'en réfèrent d'ordinaire à des dispositions législatives ou à la coutume. Dans les règlements qu'elles gravent sur la pierre ou sur le marbre, elles ne fixent que certains points qui leur sont particuliers, tels que la date et l'organisation des repas de corps, certains droits et devoirs des membres, l'emploi, parfois imposé, des libéralités reçues, etc. De plus, ces règlements partiels ne sont pas toujours votés lors de la fondation du collège, mais parfois à l'occasion de largesses faites par un bienfaiteur, qui force les confrères à fixer l'emploi de ses dons, et leur impose même d'autres conditions ⁵.

¹ C. I. L. V. 5904 : C. Valerius ... [aedem J]ovis Statoris ... fa[ciendum cur(avit)] et locum ... precario [in quo cultores] vesce[rentur impetravit]. Voyez encore C. I. L. VI 10234 ligne 8, XIV 2112 I, 1. 2. 2875 note.

² Voyez surtout C. I. L. XIV 2112 I, 2 et II, 23. 24. Cf. VI 10234 l. 21. 48; 10294 *in conventu habendo*; XI 1354 *in conventu*; Wilmanns 2857 *cum convenissent*, etc.

³ Wilm. 2858 : *triclinaria domus collegii centonariorum*, à *Sentinum* (Ombrie).

⁴ Nous avons les statuts des collèges suivants :

1. *Coll. Aesculapi* et *Hygiae* (coll. funéraire de Rome) C. I. L. VI 10234;
2. *Cultores Dianae* et *Antinoi* (coll. fun. de Lanuvium) C. I. L. XIV 2112 ;
3. *Collegium aquae* (foulons de Rome) C. I. L. VI 10298;
4. *Collegium Jovis* (coll. fun. d'Afrique) Ephem. epigr. V. 498 ;
5. *Coll. optionum leg. III. Aug.* (coll. militaire à Lambèse) VIII 2557.

⁵ Voyez des exemples curieux C. I. L. VI 10234 et VIII 2551-2557.

Il nous semble que c'est précisément ce qui est arrivé ici, et que le présent règlement fut voté en assemblée générale à l'occasion des libéralités de Julius Aelianus. Nous lirions donc ligne 4 : [*Ob cuius liberalitatem censuerunt*] : *placere ut*, ou quelque chose de semblable.

Quant au sens des lignes 4-7, il est difficile de le déterminer avec certitude. On peut assurer seulement qu'il s'agit de l'admission de personnes, qui ne seraient ni marchands de cuir, ni marchands de citrons : *si quis alius quam . . . adlectus esset*. Le collège se composait donc de ces deux sortes de négociants. Ce point est à noter, car il est nouveau.

Nous connaissions déjà un *corpus coriariorum* (sic) *magnariorum solatarariorum*, c'est-à-dire une corporation de marchands en gros de cuirs pour semelles, qui élève des statues à Dioclétien et à Maximien, puis à Constantin¹. On peut supposer qu'avec le temps ces marchands s'étaient détachés de la corporation des *corarii* pour former un collège à part. Vers la fin du IV^e siècle, nous retrouvons encore le *corpus coriariorum*; il honore un personnage influent, le consul et *Praefectus urbi* de l'an 334, devenu son patron, parce qu'il avait, sans doute pendant sa préfecture, fait réparer les ateliers des corroyeurs, suivant des lois établies par Septime Sévère et Marc Aurèle².

Il n'est plus question alors que de *corarii*, et le collège avait dû se modifier depuis Hadrien. Notre inscription, en effet, doit être du règne de ce prince, dont le collège célèbre chaque année la naissance; du reste, selon L. Borsari, la forme des caractères convient à cette époque. Or, il ressort des lignes 4-7 qu'alors le collège renfermait à la fois les marchands de cuir et les marchands de citrons.

Sans doute, il n'est pas rare de rencontrer dans un collège industriel des membres qui exercent une autre profession que celle qui a donné son nom à ce collège. A Lyon, le *coll. fabrum tignuariorum* renfermait un fabricant de vaisselle et de fine poterie³, un marchand de salaisons⁴, et un jeune homme « d'une

¹ C. I. L. VI 1117. 1118. V. de Rossi l. l. et G. Lafaye, dans le *Dictionn. de Saglio* I p. 1507.

² C. I. L. VI 1682 : *reipublicae corporis corariorum insulas ad pristinum statum suum restaurari*.

³ Wilm. 2230.

⁴ Wilm. 2228.

habileté incomparable dans l'art de façonner le fer »¹, le *coll. utriculariorum* de la même ville avait reçu un marchand de toiles et un marchand d'étoffes²; à Avenches, en Suisse, le *corpus fabrum tign.* avait parmi ses membres un Lydien, orfèvre de son métier³; à Modène, il y a un marchand de laines dans le *collegium arenariorum*⁴; il y a un foulon dans le *coll. dendrophororum* de Pola⁵, un cuisinier dans le *coll. dendr.* d'Alba Fucens⁶; un *numularius* parmi les *subaediani* d'Antium⁷; et ainsi de suite⁸.

Selon de Boissieu, ces artisans ou marchands étaient trop peu nombreux pour former à eux seuls une corporation, et ils entraient dans un collège quelconque pour jouir des bienfaits de l'association. Cette raison nous semble très admissible, et peut-être explique-t-elle aussi la réunion de deux professions si différentes dans le collège qui nous occupe. Remarquons que notre inscription fournit le seul exemple d'une corporation qui admet *toutes* les personnes appartenant à deux professions diverses, *tous* les corroyeurs et *tous* les marchands de citrons; dans les exemples cités plus haut il est probable que c'est par exception qu'un ou plusieurs étrangers sont reçus dans un collège de gens exerçant le même métier. Cependant nous lisons d'abord ici : *negotiantibus coraris*; il semble donc que les corroyeurs forment la majorité des membres, et que le collège porte le nom de *collegium negotiantium corariorum*, tout en admettant les *citriarii*. Ces derniers étaient sans doute peu nombreux. Mais quelle raison pouvait les avoir conduits à se joindre aux corroyeurs? Ce n'était certes pas la similitude de la profession, ni la communauté des intérêts matériels. Nous

¹ Allmer et Drissard, Trion p. 42 n. 21.

² De Boissieu, *Inscr. de Lyon*, p. 409 (= Wilm. 2240) et p. 407, 15.

³ Th. Mommsen, *Inscr. Helv.* 212.

⁴ C. I. L. XI 862.

⁵ C. I. L. VI 81.

⁶ C. I. L. IX 3938.

⁷ C. I. L. X 6099.

⁸ Voyez encore une femme (*tesseraria lignaria*) dans le *sodalitium marmorariorum* de Turin (C. I. L. V 7044) et en général : de Boissieu, *Inscr. de Lyon*, p. 403. G. Boissier, *La relig. rom.* II p. 255-256 Maué, *die Vereine der fabri*, etc. p. 5 n. 7.

ne voyons pas d'autre explication possible que celle de M. Borsari. Dans le Transtévère, sur le bord du Tibre, étaient établis des marchands de tout genre : c'était un quartier commerçant et populaire. Nous avons déjà dit que les tanneurs y avaient leurs ateliers (*insulae*). Les *citriarii*, qu'on ne trouve du reste pas ailleurs, sinon dans l'inscription C. I. L. VI 9258 (*citrarii Neapolitani*), tiraient leurs marchandises du Sud de l'Italie, peut-être même des pays d'outre-mer¹, et les importaient par le Tibre. Ils n'auraient donc pu trouver une place plus commode pour leurs magasins que la rive du Tibre, et ils étaient sans doute voisins des *insulae corariorum* (C. I. L. VI, 1682). Le voisinage était le seul lien qui les unissait aux corroyeurs.

De cette réunion de professions si différentes dans le même collège nous pouvons conclure hardiment que les collèges romains n'avaient pas pour but la défense des intérêts professionnels ; sinon, ils n'auraient pas reçu des étrangers, et ceux-ci n'auraient pas consenti à y entrer².

Il ressort même des lignes 4-7 que d'autres personnes encore pouvaient se présenter pour être admises dans le *collegium negotiantium corariorum*, car c'est des conditions et des formalités de leur admission qu'il s'agit dans ces lignes. On y fait intervenir les *curatores* ou administrateurs, l'*ordo* ou assemblée générale³, et les *quinquennales* ou présidents. Dans certains collèges, les curateurs étaient responsables devant la loi, de l'admission de personnes que la loi défendait de recevoir, par exemple de l'admission des esclaves dans les collèges funéraires, sans l'assentiment du maître⁴. Il semble qu'ici ils soient également chargé du soin de recevoir les candidats (*si quis ... [a]r[bitratu?] ... curatorum adlectus esset*), et que s'il se présentait un candidat exerçant une autre profession, ils devaient en référer à l'*ordo* (*ab ordine*) ou du moins au président (*debent utique curatores ... ante ad quinq. [refe]rre*). Malheureusement, il nous est impossible de préciser.

¹ Voyez *Friedländer Sittengeschichte Roms*, III⁵, p. 55. Marquardt, *Privatleb.*, page 412, note 5.

² V. G. Boissier, l. l.

³ V. *Revue de l'Instruction publ. en Belg.* 1888, p. 152.

⁴ Dig. 47, 22, 3, 2.

Lignes 8-19. Ces lignes contiennent l'énumération des repas de corps, qui avaient lieu annuellement à époque fixe. On peut la comparer à l'*ordo cenarum* du collège d'Esculape et d'Hygie (C. I. L. VI 10234), à la liste du collège de Diane et d'Antinoüs, à *Lanuvium*, (C. I. L. XIV 2112), et à celle du *collegium Silvani* d'une ville de Lucanie (C. I. L. X 444). La présente liste est la seule que nous possédions d'un collège industriel, et à ce titre elle est intéressante : elle contribue à mettre en lumière la grande ressemblance des collèges professionnels et des collèges funéraires. Elle démontre le caractère religieux de ceux-là ; car les banquets faisaient partie du culte ¹. Elle prouve enfin, selon les paroles de G. Boissier, que, « même dans les corporations ouvrières, ou s'associait avant tout pour le plaisir de vivre ensemble, pour trouver hors de chez soi des distractions à ses fatigues et à ses ennuis, pour se faire une intimité moins restreinte que la famille, moins étendue que la cité, pour s'entourer d'amis et se rendre aussi la vie plus facile et plus agréable ². »

Les repas de corps sont, dans ce collège, au nombre de six :

1° Le premier Janvier (*k. Jan.*), fêtes des étrennes (*strenua*) : lignes 8-9. C'était là une fête domestique, dont dérive notre usage des étrennes : parents et amis s'offraient des cadeaux et l'on fraternisait dans de gais festins. Formant une grande famille, les confrères célébraient souvent cette fête. Les adorateurs d'Esculape et d'Hygie l'avaient portée sur leur liste, aussi bien que les corroyeurs (C. I. L. VI 10034).

2° Le 25 Janvier (*VIII[I k.] Febr.*), anniversaire de la naissance d'Hadrien : lignes 9-11. Il n'est pas rare de voir un collège célébrer la fête d'un prince. Le collège d'Esculape et d'Hygie, fondé sous Antonin le Pieux, avait un banquet le 19 Septembre, anniversaire de cet empereur. Parfois ces sortes de fêtes sont imposées par un donateur : le collège des centenaires romains reçoit d'un de ses décurions une somme assez considérable dont les intérêts (600 deniers) devaient être dépensés les 23 Septembre, fête d'Auguste ³. Un affranchi de

¹ Th. Mommsen de coll. p. 112.

² V. G. Boissier, *La religion rom.* II, p. 256.

³ C. I. L. VI 9254 Cf. Marq., *Staats-Verv.* III p. 268 n. 10. Preller, *Röm. Myth.* II^a p. 202-203.

Domitien avait donné au collège de Silvain, déjà cité, quatre fonds de terre pour célébrer la naissance de Domitien le 24 Octobre, et celle de Domitia le 11 Février. On peut donc se demander si les corroyeurs honoraient Hadrien de leur propre initiative, ou pour obéir aux volontés de Julius Aelianus.

3° L'anniversaire de Julius Aelianus : lignes 12-13. La date est perdue; il faut lire ligne 12 : [*Item placere ut* (ici la date) *die natali J]uli Aeliani cet.* Le collège voulait sans doute témoigner sa reconnaissance à son bienfaiteur, qui était peut-être aussi son patron. Ce cas est fréquent dans les inscriptions. Souvent le donateur impose cette condition ¹.

4° L'anniversaire d'un certain Julius Flaccus : lignes 14-15. La date est perdue également, et il faut lire comme ci-dessus. C'était probablement un parent du précédent. Le collège de Diane et d'Antinoüs célèbre ainsi les anniversaires de tous les membres de la famille de son patron L. Caesennius Rufus.

5° La date et la nature de cette fête manquent : lignes 16-17.

6° Enfin le *natalis imperi* : lignes 18-19, c'est-à-dire l'avènement du prince régnant ², ou bien l'avènement d'Auguste, c'est-à-dire le 16 Avril, où il reçut le titre d'*imperator* pour toujours ³. Il faut alors lire ligne 18 : [*Item iis placuit ut XVI kal. Maias natali*] *imperi cet.*

On remarque que pendant le mois de Janvier le *collegium negotiantium corariorum* avait deux banquets; de même le *coll. Silvani* en avait deux en Juin, et le *coll. Dianae et Antinoi* en avait deux en Août. La défense de se réunir plusieurs fois par mois ne s'appliquait qu'aux collèges funéraires, et ne visait du reste pas les réunions religieuses, telles que les banquets ⁴.

Quelle était la nature des six fêtes dont parle cette inscription? Elles se composaient de deux parties qui sont distinguées par la construction de chacune des six phrases. Voici comment on peut lire la seconde : [*Item placere ut VIII* [I h.] *Febr.*] [*die*

¹ Voyez C. I. L. VI 1872. IX 1618. 5568. X 451. XII 4393, et pour les coll. funéraires VI 10277. X 5854. XII 2112; pour les *collegia juvenum* X 5657; pour des *collegiati* incertains V 1978. XIV 246.

² Marquardt, *St.-V.* III p. 484.

³ *Ibid.* p. 573.

⁴ Th. Mommsen de *collegiis* p. 87-88 et 107-108.

natali imperatoris Caesaris Trajani Ha]driani Aug(usti) sportulae darentur denarii quinque, et a curatoribus praestari plac(uit) [panem? ... c]aldam passive iis qui ad tetrastylum epulati fuerint. On a donc : *item placere ut ... darentur*, puis : *et ... praestari placuit*¹. Chacune des six phrases a ce changement de construction. Aux deux premières fêtes les confrères recevaient tous indistinctement (*passive*) des sportules de 5 deniers (= 2 fr. 85), et à la 3^e des sportules de 3 deniers (= 1 fr. 71²); pour les autres les chiffres sont perdus. Ces sommes sont tirées de la caisse commune (*arca collegii*). Ces sportules forment la première partie. Que désignent-elles?

Remarquons d'abord que chacun reçoit en outre le premier Janvier une portion de gâteau (*mustacium* = *mustaceum*), de dattes, de figues de Carie et de poires; le 25 Janvier, chacun recevait une boisson composée de vin et d'eau chaude (*calda*). Les lacunes ne permettent pas de déterminer tout ce qu'ils recevaient, et pour les trois autres fêtes, il ne reste même rien du tout. Il ressort en outre des mots : *iis qui ad tetrastylum epulati fuerint* (lignes 11, 13, 15), qu'ils participaient à un repas servi dans un *triclinium* voisin du local. Evidemment ces gâteaux, ces dattes, ces figues, ces poires et ce vin chaud faisaient partie du repas, mais ne le composaient pas tout entier. Les collèges romains n'avaient pas l'habitude de montrer une pareille frugalité. Aussi croyons-nous que ces sportules ne désignent pas des sommes distribuées, mais celles que l'on dépensait par tête pour organiser le festin. Tel est le sens ordinaire de *sportula* ou *sportulae*, même si ces sportules sont évaluées en argent³. Les *curatores* ou administrateurs organisaient le banquet, aux frais de la caisse, et dépensaient par couvert 5 ou 3 deniers, pour acheter la viande. Le surplus devait être fourni par les curateurs de chaque année (*cujusque anni*), de leur bourse, et ce surplus est énuméré dans l'inscription. Généralement le pain et le vin n'étaient pas compris dans le mot *sportula*, et la formule : *sportulas*

¹ Voyez de même ligne 6 *ferentur et debebunt* après *placere ut*.

² Wex, *Métrologie* trad. Monet p. 120.

³ V. Th. Mommsen de coll. p. 110. Marquardt, *St.-V.* III p. 453 : *Die Sportula ist eine Geldsumme, mit welcher das Couvert bezahlt wurde* (il s'agit des Frères Arvales), et *Privatleb.* p. 203 et suiv.

dedit adjecto pane et vino est très fréquente¹. Aussi serions-nous tenté de croire que les mots *panem* et *vinum* se trouvaient dans les lacunes, et de lire lignes 8 et 9 : [*e*]t a curatoribus anni cujusq(ue) [*passive praestari placuit pane(m) et vinu(m) et m*]ustacium et palma(s) et carica(s) et pir[a(s)].... De même plus loin, sauf ligne 11 où *vinum* semble remplacé par *caldam*.

Ces prestations des curateurs pour compléter le festin ne doivent pas nous étonner. Nous en connaissons de semblables, imposées par la *lex collegii Dianae* et *Antinot*, au *magister cenarum*, c'est-à-dire à l'organisateur des repas de corps. Là aussi le repas (*epulae*) était fourni pas des sportules ou par le patron², et les accessoires par le *magister cenarum*. Ces fonctions onéreuses étaient imposées à tour de rôle à tous les membres *ex ordine albi*³.

Remarquons enfin que les parts sont égales (*passive*), ce qui n'était pas toujours le cas. Ailleurs les dignitaires sont favorisés, et ils reçoivent une part d'autant plus grande qu'ils sont plus haut placés : c'était plutôt un honneur qu'on leur faisait, qu'un avantage matériel qu'on voulait leur accorder. Le collège des dendrophores romains avait reçu de son président 10,000 HS : on les partage *per gradus collegii*⁴. De là les titres de *triplicarius*, *sesquiplares* que portent parfois les présidents⁵, ou même de simples membres⁶.

Lignes 19-22. Il n'y a rien à tirer des deux premières. Dans

¹ V. Marq. *Privatl.* p. 204.

² V. Th. Mommsen de coll. p. 109-112.

³ C. I. L. XIV 2112 col. II, 14-16 : *Magistri cenarum ex ordine albi facti qu[od] ordine homines quaterni (immo quaternos) ponere debent* : *vinum bonum amphoras singulas et panes assium duorum qui numerus collegii fuerit, et sardas numero quattuor, strationem, caldam cum ministerio*. Cf. Th. Mommsen, l. l. p. 108-109.

⁴ Orelli 4075. Voyez de même C. I. L. VI 10234 dans le collège d'Esculape et d'Hygie, XIV 2112, dans le collège de Diane et d'Antinoüs.

⁵ C. I. L. VI 10295. 10322.

⁶ C. I. L. III 1494. VI 3678. XIV 256 un *sesquiplicarius* parmi les 320 *plebei* ou simples membres. Dans les communautés chrétiennes cet honneur était fait aux prêtres, et leur part s'appelait une part sacerdotale. On accordait une part sacerdotale aux confesseurs de la foi, qu'on voulait honorer (Paul ad Timoth. I, 5, 17-18. Tertull. de jejuniis 17. Cyprian. ep. 34).

les lignes 21 et 22, il s'agit d'avantages matériels accordés on ne sait à qui, à des chefs ou à des membres (*acciperent*), aux frais de la caisse commune (*in arca corporis*). Les curateurs sont chargés de la répartition (*dividerent*). Le collège de Diane et d'Antinoüs promettait une récompense matérielle à ses présidents, qui auraient géré leurs fonctions avec désintéressement¹. Les fragments de notre inscription restent obscurs pour nous.

Lignes 23-26. Elles ne sont pas moins difficiles à déchiffrer. Il s'agit ici, au contraire, de contributions à verser (*inferrent, darent, inferret arcae*), peut-être par les curateurs et par les membres nouveaux. Pour les premiers, c'était une sorte de *summa honoraria*; pour les autres, un droit d'entrée. Nous pourrions citer des exemples de ces deux sortes de contributions, mais nous devons renoncer à compléter ces lacunes.

J. P. WALTZING,
Professeur à l'athénée de Liège.

¹ C. I. L. XIV 2112 col. I l. 17-19.

CONTRIBUTION A L'ÉTUDE DU DIALECTE ATTIQUE ¹.

Les exemples d'adjectifs de formation plus ancienne ayant fait place à de plus nouveaux provenant de la même racine, ne sont pas aussi nombreux, mais il y a cependant quelques cas remarquables, comme ἄμωμος ² pour ἄμειπτος, βιώσιμος ¹ pour βιωτός, et réciproquement εὐξυμβλήτος ³ pour εὐσύμβολος, νεοχμός ⁴ pour νέος, πέτρινος ⁵ pour πετρώδης et χέρσος ⁷ pour ξηρός. Une catégorie à part est formée par des formes employées adjectivement, alors qu'en attique on ne les trouve que comme substantifs, par ex. : Ἑλλάς ⁸ pour Ἑλληνική, Ἰλιάς ⁹ pour Ἰλιακή, ἱππότης ¹⁰ pour ἱππικός et Περσίς ¹¹ pour Περσική. Pour le cas de πίσυνος ¹² c'est un adjectif qui est employé là où les attiques auraient préféré un participie, πιστεύων. Nous avons déjà considéré un certain nombre de verbes qui furent changés en attique, mais on peut y ajouter encore les suivants : ἀντιάζω ¹³ remplacé par ἀπαντῶ,

¹ Voir *Revue*, tome XXXII, 6^{me} livraison p. 375.

² Hdt. 2. 177; Esch. Pers. 185.

³ Hdt. 1. 45; 3. 109; Soph. Ant. 566; Eur. Heracl. 606.

⁴ Hdt. 7. 57, εὐξύμ. τέρας facile à expliquer; Esch. P. V. 775, ἥδ' οὐκέτ' εὐξύμβλητος ἡ χρησμοφθία.

⁵ Hdt. 9. 99, 104; Hippocr. 651, 36; 598, 12; Esch. Pers. 693; Soph. Phil. 751; Eur. I. T. 1162, et al. comme beaucoup d'autres mots de cette catégorie, on le rencontre dans les chœurs chez Aristophane et les autres auteurs comiques, par exemple Thesm. 701, Ran. 1372; Cratinus fr. com. 2. 101.

⁶ Hdt. 2. 8; Eur. I. T. 290 et al.

⁷ Hdt. 2. 99; 4. 123; Esch. Agam. 558, Eum. 240, Supp. 178; Soph. Ant. 251, O. R. 1502; Eur. El. 325, etc.

⁸ Hdt. 4. 78; 6. 98; Esch. Supp. 243, Pers. 186, 809; Soph. Phil. 223; Eur. I. T. 17 et al.

⁹ Hdt. 7. 43; Eur. plusieurs fois.

¹⁰ Hdt. 4. 136; Soph. O. C. 899; Eur. Supp. 660.

¹¹ Hdt. 6. 29; Esch. Perses, plusieurs fois.

¹² Hdt. 1. 66, 73, 92; 2. 141; 7. 10, 85; 9. 143; Eur. Or. 905, Supp. 121. On le trouve cependant une fois en prose attique Thuc. 5. 14 τοῖς ἔξω πίσυνοι.

¹³ Hdt. 1. 166; 4. 8; 9. 6; Esch. Soph. Eur.

πλάζομαι¹ par πλανῶμαι et πτώσσω² par πτήσσω. Les adverbes sont plus nombreux, par exemple : ἀγχοῦ³, ἄγχιστα⁴, ἀνέκαθεν⁵, ἀρχῆθεν⁶, μεταῦθις⁷, πάγχυ⁸, πέρ⁹, σαφηνῶς¹⁰. Pourquoi ces mots et d'autres semblables furent changés lorsque l'attique développa ses caractères distinctifs, c'est ce qu'il serait inutile de rechercher. Ces modifications existent, et ceux qui s'en sentent le goût peuvent faire là-dessus des théories. C'est là un champ où il est dangereux de s'aventurer et qui justifie l'avertissement de l'ancien proverbe, ὑπό παντί λιθῶ σκορπίον φυλάσσει. Mais s'il est difficile de donner raison de pures altérations dans la forme des mots, comment pourrions-nous expliquer le remplacement d'une expression par une autre, étymologiquement fort éloignée de la première? Cependant pareille substitution peut être démontrée sans discussion, et avec une précision qu'on peut atteindre rarement dans de pareils sujets. Prenez comme exemple le composé ἀμφίπολος, qu'on trouve constamment dans Homère avec le sens de servante. On ne trouve pas trace de ce mot dans la prose attique ou dans la comédie, bien que le mot ait survécu en ionien, et qu'on le rencontre maintes et maintes fois dans la tragédie¹¹; *Ξεράπαινα* s'est substitué à lui. Or, *Ξεράπαινα* était une

¹ Hdt. 2. 116; Eur. Or. 56, Rhes. 283, H. F. 1188.

² Hdt. 9. 48; Eur. Bacch. 223.

³ En attique *ἐγγύς*, Hdt. 1. 190; 3. 78, 85, 111; 6. 77; Soph. fragm. 69 (D).

⁴ Hdt. 1. 134; 4. 81; 5. 79; Esch. Supp. 1036. Dans Hdt. 2. 143, il est employé du temps, *ὁ ἄγχιστα ἀποθανών*, sens qu'on trouve aussi dans Antiphon, 115. 25; ce sens appartient également à l'attique *ἐγγύτατα*. Pour Antiphon cf. plus loin.

⁵ Attique *ἀνωθεν* : Hdt. 4. 57; Esch. Cho. 427, Eum. 369.

⁶ Attique *ἐξ ἀρχῆς*. Cf. Phrynichus art. 73.

⁷ Attique *αὔθις* : Hdt. 1. 62; Esch. Eum. 478.

⁸ Attique *πάνυ* : Hdt. 4. 135, etc.; Esch. Theb. 641. On le trouve dans Arist. Ran. 1531, mais dans des hexamètres.

⁹ Attique *καίπερ* : Hdt. 3. 131; Esch. Agam. 1084, 1203, Sept. 1038, Cho. 570; Soph. Phil. 1068; Eur. Alc. 2.

¹⁰ Attique *σαφῶς* : Hdt. 1. 140; 3. 122; 6. 82. Hérodote n'a pas l'adjectif *σαφηνῆς*, mais on le trouve dans Esch. Pers. 634 (chœur), et dans Soph. Trach. 892 (chœur).

¹¹ Hdt. 2. 131; 5. 92; 9. 76; Eur. Suppl. 1115, I. T. 1114, Alc. 59, Or. 1417. Deux fois dans Aristophane, Ran. 1337 (chœur), et dans un fragment (fr. com. 2. 947) dans un pseudo-oracle.

formation entièrement nouvelle de l'ancien masculin *θεράπων*, qui, bien qu'on le rencontre aussi tôt que *ἀμφίπολος*, a réussi néanmoins non seulement à prendre sa place, mais même à chasser son propre compagnon, *ὀπάων*¹. Comme *ἀμφίπολος*, cependant, *ὀπάων* continua à jouir de toute sa vitalité en ionien, et son bannissement de l'attique fut compensé par sa majestueuse retraite dans la tragédie.

Le large manteau qui, durant des siècles, composa le vêtement extérieur des grecs et se prêtait à tant de gracieuses dispositions, porta le nom de *φᾶρος* pendant toute l'époque Homérique, mais en attique invariablement *ιμάτιον*. Hérodote et les tragiques cependant se servent de *φᾶρος*,² et ignorent tous *ιμάτιον*³. Sans doute, *φᾶρος* se trouve dans un passage du poète comique Philetaerus cité par Athénée (l. 21. c), *ἀμφὶ στέρνοις φᾶρος οὐ καθήσεις, τάλαν, μηδ' ἀγροίκως ἄνω γόνατος ἀμφέξει*, mais Cobet avec raison regarde les premiers mots comme tronqués et corrompus, bien que peut-être la conjecture de Naber, *σφυροῖς*, n'offre pas le meilleur moyen d'émender le passage⁴.

Prenons un autre exemple : *ἄγγος*, un vase, était un terme d'un sens très général en ionien et presque aussi familier à la chirurgie qu'à l'office⁵. Or, dans toutes ses acceptions, sauf dans

¹ Hdt. 5. 111; 9. 50; Esch. Supp. 492, 954, Cho. 769; Soph. O. C. 1103, Ant. 1108; Eur. Tr. 880, El. 1135.

² Hdt. 2. 122; 9. 109; Esch. Cho. 11, 1011; Soph. Trach. 916, Fr. 332, 272, 343; Eur. Supp. 286.

³ *ιμάτιον* se trouve trois fois dans Hérodote, 1. 9; 2. 47; 4. 23, mais dans les deux premiers passages comme équivalent d'*habits* (att. *ἐσθῆς*), et dans le dernier au singulier dans le sens de *chiffon* ou *drap*. Nauck avec raison rejette le seul cas où ce mot se rencontre dans la tragédie, c'est-à-dire dans le soi-disant fragment des Colchidiens de Sophocle, fr. Trag. Soph. 317.

⁴ Cobet arrange les mots comme des crétiques

*οὐ καθήσεις, τάλαν,
μηδ' ἀγροίκως ἄνω γόνατος ἀμφέξει.*

Naber, tout en doutant de la mesure, accepte le second vers de Cobet, et restitue le premier comme suit :

ἀμφὶ περὶ τοῖς σφυροῖς οὐ καθήσεις, τάλαν.

⁵ Dans l'Od. 16. 13, pour du vin; Od. 2. 289 pour des objets de toutes espèces; Od. 9. 222 de vases pour le ménage; Il. 16. 643, pour du lait; Hdt. 1. 113 = *une urne cinéraire*; 5. 12 *une cruche à eau*; dans Hippocrate fréq. en parlant de vases pour le corps.

le sens médical ¹, sa place fut occupée en attique par ὕδρια, bien que ἄγγος restât dans la tragédie ². Dans Aristophane ὕδρια n'a pas seulement son sens original de pot-à-eau ou de cruche (Eccl. 678, 738, Vesp. 926), mais aussi le sens de cruche à vin (fr. 183), de *urna argenti*, (Av. 602), d'urne cinéraire (Av. 601). Ménandre et Antiphane écrivirent chacun une pièce appelée ὕδρια, probablement dans le sens de sac-à-argent, et c'était le terme reconnu pour désigner les urnes à scrutin ³ dans les cours de justice. De ces significations ou du mot lui-même il n'y a aucune trace dans aucune autre dialecte, sauf dans l'attique. C'est une formation particulière à l'attique et datant d'une époque postérieure à celle où fut fixé le dialecte de la tragédie. Il ne saurait y avoir d'exemple plus frappant de la vigueur, de la perfection et de la rapidité avec lesquelles les habitants de l'Attique ont refondu leur ancien langage, et ont remplacé les termes usés et guindés par des néologismes frais et flexibles.

Un mot même plus instructif encore est ὄργια. Que ce mot a été un jour en usage dans l'attique, est prouvé sans conteste par ses dérivés ὀργεῶν et ὀργιάζω. Le dernier terme est du bon attique classique et se trouve à maintes reprises dans Platon ⁴; quant à la première forme, comme elle était attachée à une position officielle ⁵, elle fut gardée pendant longtemps pour cet usage, après

¹ ἄγγος lui-même ne se rencontre pas avec ce sens dans la prose attique ou la comédie, mais, qu'il fut employé, c'est ce qui peut être inféré du mot *κεναγγία* *jeûne*, qui est employé par le poète comique Platon. Dans la plupart des cas, c'est φλέψ qui était préféré.

² El. 1118, 1205, *une urne cinéraire*; Eur. I. T. 953, *un flacon à vin*; Ion. 32, 1337, 1398, 1412, *un coffre* (ἀντίπηξ); El. 55, *une cruche à eau*.

³ Isocr. Trapez. 365 C: τίς οὐκ οἶδεν ὑμῶν πέφυκεν ἀνοίξαντα τὰς ὑδρίας καὶ τοὺς κριτὰς ἐξελόντα τοὺς ὑπὸ τῆς βουλῆς εἰσβληθέντας; ταύτας ὑπανοίγειν ἐτόλμησεν, αἱ σεσημασμέναι μὲν ἦσαν ὑπὸ τῶν πρυτάνεων, κατεσφραγισμέναι δ' ὑπὸ τῶν χορηγῶν, ἐφυλάττοντο δ' ὑπὸ τῶν ταμιῶν κτε. Cp. Xen. Hell. 1. 7. 6.

⁴ Plat. Legg. 10. 910, τὸν ἱερὰ ὀργιάζοντα : id. Phaedr. 250. C, τελετὴν ὀργιάζομεν; cp. 252 D, Legg. 4. 717. B, deux fois; Isocr. Anop. 145 C, καὶ πρῶτον μὲν τὰ περὶ τοὺς θεοὺς οὐκ ἀνωμάλως οὐδ' ἀτάκτως οὐτ' ἐθεράπευον οὐτ' ὀργιάζον.

⁵ Un autre survivant dû à la même cause est la forme *ξυμβάλλεσθαι* pour *συμβάλλεσθαι*, dans la phrase *γνώμην ξυμβάλλεσθαι τῆς βουλῆς εἰς τὸν δῆμον*, qui fait partie de la communication d'un probouleuma du conseil à l'ecclésié. Jusqu'à environ 416 a. J.-C., ξύν est employé invariablement dans les inscrip-

que, pour les usages ordinaires elle eût été supplantée par *ἱερεύς*. Selon Suidas, les *ὀργεῶνες* étaient οἱ συλλόγους ἔχοντες περὶ τινὰς ἥρωας ἢ θεούς¹, et dans ce sens on trouve le terme quatre fois dans le discours d'Isée concernant l'héritage de Menekles (2. 14, 16, 17, 45). Un autre de ses discours était adressé πρὸς Ὀργεῶνας, et Harpocraton cite le mot comme étant de Lysias. C'est là un autre exemple de cristallisation, semblable à *ἀκτὴ* et à *ζωστήρ*, et qui, comme ces deux termes, survécut dans son sens original chez le dépositaire littéraire de l'attique du VI^e siècle et du précédent — le dialecte tragique. Dans un fragment des Myciens² d'Eschyle il est employé dans le sens de *ἱερεύς* —

ποταμοῦ Καΐκου χαῖρε πρῶτος ὀργεῶν,
εὐχαῖς δὲ σῶζοις δεσπότης παιωνίας.

Mais *ὄργια* lui-même était sans rémission privé de ses droits, et sans l'ionien³, la tragédie et les chœurs de la comédie, il eût disparu complètement, si grande fut la tenacité avec laquelle les auteurs attiques substituèrent *μυστήρια* ou *τελεταί* au vieux terme.

Le seul exemple de *ὄργια* dans les sénaires de la comédie est remarquablement significatif. Ces vers⁴ ou bien appartiennent à la paratragédie, ou bien sont une citation d'une tragédie,

tions, mais dix ans après cette date sa place est occupée par *σύν*, sauf dans la proposition en question, qui revient souvent, mais rarement avec *σ*. [D'après les recherches de Meisterhans, Gr. A. I². p. 181, la proportion jusqu'à 410 est la suivante : 460-410 av. J. Ch. *ξύν* : *σύν* = 75 : 21, de 410-403 av. J. Ch. *ξύν* : *σύν* = 9 : 50. A partir de 403, *ξύν* ne se trouve plus que dans quelques expressions, telles que *ξυνάρχοντες*, etc., mais dans la formule citée on trouve *ξύν* jusqu'au I^{er} siècle av. J.-C.]. Tr.

¹ Ainsi Pollux 8. 107, *ὀργεῶνες* οἱ κατὰ δῆμους ἐν τακταῖς ἡμέραις θύοντες θυσίας τινάς.

² Phot. Lexic. p. 344, 19; Suidas S. V. *ὀργεῶνες*; Harpocr. S. V. *ὀργεῶνας* (p. 344. 7) considère à tort cet usage comme un exemple de substitution poétique du particulier au général.

³ Hdt. 2. 51; 5. 61; Soph. Trach. 765; Eur. Bac. freq., H. F. 613.

⁴ Ar. Lys. 831.

Ἄνδρ' ἄνδρ' ὁρῶ προσίοντα παραπεπληγμένον,
τοῖς τῆς Ἀφροδίτης ὀργίοις εἰλημμένον.
ὦ ποτνία Κύπρου καὶ Κυθήρων καὶ Πάρου
μεδίτου'. ἴθ' ὀρᾷν ἤνπερ ἔρχει τήν δόδον.

comme le prouve l'allongement de υ dans Κύπρου et la présence de μεδίουςα. D'autres substantifs qui ont disparu du dialecte attique, sont très nombreux, ainsi ἀλκῆ¹ est remplacé par βοήθεια, ἄρδεις² par ἀκίς, δειρή ou δερή³ par τράχηλος, δῶμα⁴ par οἶκος ou οἰκία, κατόπτης⁵ par κατάσκοπος, κῦδος⁶ par δόξα ou εὐδοξία, λιταί⁷ par εὐχαί, ὄλβος⁸ par εὐδαιμονία, ὄχθος⁹ par le neutre de ἄκρος ou ὑψηλός, ποινη¹⁰ par δίκη, σποδός¹¹ par κόνις, τέρμα¹² par τελευτή, et

¹ Hdt. 3. 110; 4. 125; Esch. Sept. 76, et freq.; Soph. O. C. 459, 1524; Eur. freq. On le trouve aussi à l'occasion dans l'ancienne prose de Thucydide, comme 2. 34. Son autre sens de *force* a disparu plus tôt encore, et fut remplacé par ῥώμη, mais persista dans les dérivés ἄλκιμος et ἀναλκις. Pour ἄλκιμος cf. la seconde partie; ἀναλκις également n'est pas attique : Hdt. 2. 103; Esch. Agam. 1224, P. V. 870; Soph. El. 301; (Xén. Cyr. 7. 5. 62; 8. 1. 45). La discussion du style de Xénophon est réservée.

² Hdt. 4. 81; Esch. P. V. 880.

³ Hdt. 1. 51; Esch. Agam. 329, 875, Eum. 592; Eur. Héc. 154; (Xén. Cyr. 1. 3. 2; 5. 1. 7).

⁴ Hdt. 2. 62. Dans la tragédie excessivement fréquent. Les nombreux passages où on le trouve dans la comédie sont tous des parodies de la langue tragique. Comme Ach. 479, 1072, Thesm. 871.

⁵ Hdt. 3. 17, 21; Esch. Sept. 41, 369; Eur. Rhes. 632.

⁶ Hdt. 7. 8; Esch. Pers. 455.

⁷ Hdt. 1. 105, 116; 6. 69; dans les trois tragiques maintes fois. λίσσομαι se trouve dans Hdt. 1. 24, et souvent dans la tragédie. On le trouve aussi dans Plat. Rep. 366 A, passage poétique, et dans Arist. Pax. 382, pour produire un effet comique.

⁸ Hdt. 1. 86 et souvent dans la tragédie. Cf. ἀνολβιος, Hdt. 1. 32, trois fois; Eur. Antig. fr. 175; et ἀνολβος est très commun dans la tragédie. (Xén. Cyr. 1. 5. 9; 4. 2. 44).

⁹ Hdt. 4. 203; 8. 52; 9. 25, 56, 59; Esch. Pers. 467, Cho. 4; Eur. Supp. 655; (Xén. Hipparch. 6. 5; 8. 3; Re. eq. 3. 7). Dans Arist. on le trouve Thesm. 1105 et Ran. 1172, mais le dernier passage provient d'Esch. Cho. 4, et le premier est d'Euripide.

¹⁰ Hdt. 2. 134; 7. 134; Esch. P. V. 112, 223, 620, et al.; Soph. El. 564; Eur. Tro. 360, et al.; (Xén. Cyr. 6. 1. 11; Antiphon, 120, 25, cf. plus loin). Comparez ἀποινα, *compensation d'une injustice faite*, Hdt. 9. 120; Esch. Pers. 808, Agam. 1420; Eur. Alc. 7. Bacch. 516.

¹¹ Hdt. 2. 100, 140; 4. 35, 172; Esch. Agam. 820, Cho. 687; Soph. O. R. 21, Ant. 1007, El. 758, 1122, 1198.

¹² Hdt. 2. 8; 4. 52; 8. 97; et fréquemment dans les trois tragiques; (Xén. Cyr. 8. 3. 25; Rep. Lac. 10. 1).

φορβή⁴ par τροφή ου σίτος. A propos de ποινή et de son compagnon ἄποινα, il est digne de remarque que la continuation de leur existence comme termes techniques dans la langue juridique, fournit du caractère du vieil-attique une preuve nouvelle, de même nature que celle offerte par ἀκτή et ὀργεών. Sa qualité de terme juridique rendit ἄποινα aussi durable que s'il eût eu des racines dans le sol comme ἀκτή, ou que s'il eût été scellé dans le roc, comme ζωστήρ. En expliquant une loi de Solon⁵, Démotènes (630. 28) dit τὸ δέ, μὴδ' ἀποινᾶν, μὴ χρήματα πράττεσθαι τὰ γὰρ ἄποινα χρήματα ὀνόμαζον οἱ παλαιοί, et ἄποινα est employé deux fois dans Platon⁶ avec ce sens juridique.

Parmi les adjectifs tombés en désuétude, αἰνός⁴, λαβρός⁵, ὑπέροχος⁶, ἀτρέκης⁷, πρόνους⁸ et ἄελπτος⁹ serviront d'exemples. Leurs équivalents attiques étaient δεινός, σφοδρός, παχύς, ἀκριβής, προμηθής et ἀπροσδόκητος. Les formes négatives ἄνιππος¹⁰ et ἄφθογγος¹¹, étaient employées en ionien et dans la tragédie, respectivement dans le sens de πεζός et de σιγών.

Parmi les adverbes qui furent rejetés par l'attique à l'époque de sa maturité, il n'en est pas qui fut soumis à un aussi grand revirement de fortune que χάρτα, dont l'histoire a déjà occupé

⁴ Hdt. 1. 202, 211; 4. 122; 7. 50, 107, 119; Soph. Ant. 775, Aj. 1065, Phil. 43.

⁵ Il cite la loi 629. 22, τοὺς δ' ἀνδρογρόνους ἐξεῖναι ἀποκτείνειν ἐν τῇ ἡμεδαπῇ καὶ ἀπάγειν· λυμαίνεσθαι δὲ μὴ, μὴδ' ἀποινᾶν. Cp. Suid. s. Gramm. Bekk. p. 428, 9, 'Ἀποινα, λύτρα ἃ δίδωσι τις ὑπὲρ φόνου ἢ σώματος· οὕτω Σόλων ἐν νόμοις.

⁶ Legg. 9. 862 C, τὸ ἀποίνοις ἐξίλασθαι : Rep. 3. 393 E, δεξαμένους ἄποινα.

⁷ Hdt. 4. 31, 61. 76; Soph. Aj. 706; Esch. Pers. 930.

⁸ Hdt. 4. 50; 8. 12; Soph. Aj. 1147; Eur. I. T. 1393, Cycl. 403, H. F. 253, Or. 697.

⁹ Hdt. 5. 92; Soph. Trach. 1096.

¹⁰ Hdt. 3. 98, etc.; Eur. Hipp. 261, 1115.

¹¹ Hdt. 3. 36; Soph. Aj. 119.

¹² Hdt. 1. 111 : Esch. Supp. 342, et fréq.; Soph. O. C. 1120, Trach. 203; Eur. fréq.

¹³ Hdt. 1. 215, ἵπποται εἰσι καὶ ἄνιπποι : Soph. O. C. 899, λεὼν ἄνιππον ἵπποτον τε. Cp. Hdt. 2. 108, Αἴγυπτος ἐοῦσα πεδιάς· πᾶσα ἄνιππος καὶ ἀναμάξεντος γέγονε.

¹⁴ Hdt. 1. 116; Esch. Pers. 206; Soph. Aj. 314; Eur. Or. 956, Tro. 690, etc. On le rencontre dans Platon, mais uniquement dans le sens technique de *consonne*, en tant qu'opposée à *voyelle*.

notre attention. Ce ne fut pas cependant un cas isolé. *Ένερθε est un membre de cette famille de mots qu'on ne rencontre pas une seule fois dans la prose attique ou dans la comédie, parce que leur place a été prise par d'autres. En tant qu'adverbe, ένερθε fit place à κάτω et en tant que préposition à ύπό, tandis que οί ένεροι et οί ένέρτεροι ou νέρτεροι furent remplacés par οί κάτω ou οί νεχροί. Dans Hérodote ένερθε gouverne le génitif quand il a le sens de κάτω, dans des phrases telles que πᾶν τὸ ένερθε τῶν ὀφρύνων¹, et chez Sophocle il est réellement appliqué à la soumission morale quand Philoclète s'adresse à Néoptolème en ces termes :

ὅς τῶν ἐμῶν
ἐχθρῶν μ' ένερθεν ὄντ' ἀνέστησας πέρα.

Mais dans le véritable attique il n'y a pas de trace de ένερθε, νέρθε, ένέρτερος, νέρτερος ou ένεροι. Par conséquent, quand Naber veut changer νεωτέρων en ένερτέρων dans ces vers d'Aristophane

ἐσθίουσι δὲ
λάχανά τε καὶ πίνουσιν ἐπὶ τούτοις ὕδωρ·
φθείρας δὲ καὶ τρίβωνα τήν τ' ἄλουσίαν
οὐδείς ἂν ὑπομείνειε τῷγ νεωτέρων —.

on peut admirer sa sagacité, mais il a introduit dans la poésie comique un mot absolument étranger à son style. Ces vers sont conservés par Diogène de Laerte (8.38), et, d'un plus long fragment qui précède, il résulte clairement qu'ils font partie d'un rapport sur le monde souterrain, fait par quelqu'un qui fut assez heureux pour n'y avoir fait qu'un court séjour. Il décrit la malpropreté des ombres Pythagoriciennes comme étant particulièrement agréable à Pluton, et il parle d'elles et de leurs compagnons comme étant οί κάτω ou οί νεχροί — deux expressions purement attiques. Mais enlever ένέρτεροι à sa vraie place, la tragédie, ou à des mots associés, comme βέλος dans le trimètre Eschylien (Cho. 286) —

τὸ γὰρ σκοτεινὸν τῶν ένερτέρων βέλος —

et le placer parmi les expressions modernes de la comédie, c'est

¹ Hdt. 4. 65 ; 2. 13 bis. Ainsi Esch. P. V. 500, Pers. 228, Cho. 125, Eum. 1023 ; Soph. Phil. 666 ; Eur. Phoen. 505, Tro. 459, H. F. 263. Il est aussi très fréquent dans les trois tragiques = οί κάτω.

là une de ces erreurs presque inséparables de toute recherche critique, mais que l'ouvrage présente a, jusqu'à un certain point, pour but de prévenir.

Parmi les écrivains attiques, Thucydide seul emploie *ἔκας*, dans deux passages seulement ¹, et seulement accouplé à une négation, comme dans *οὐχ ἔκας*. On trouve ce mot en ionien et dans la tragédie, comme équivalent de l'attique *πάρρη* ². C'est là un des nombreux exemples qui prouvent que la prose attique, telle que l'écrivait Thucydide, n'était pas encore mûre.

Chez Xénophon l'usage de mots contraires au génie du dialecte attique provient d'une autre cause ³, et l'usage adverbial qu'il fait de l'adjectif neutre, *μέγα* ⁴, fournit une preuve de plus du préjudice que son séjour à l'étranger a causé à son style.

L'usage de *ἡμους* ⁵ pour *ἡνίκα*, et de *ὥστε* ⁶ pour *ὥσπερ*, *ἄτς*, *ὥς*, mérite d'être remarqué en passant, ainsi que l'emploi de *πέλας* ⁷ avec le génitif, dans le sens de l'attique *ἐγγύς*. Le mot est assez commun en prose et dans la comédie avec le sens de *πλήσιον*, mais en aucune occasion il ne gouverne le génitif ni ne se trouve

¹ Thuc. 1. 69. 80. [On le trouve encore 8, 94. 104]. Tr.

² *ἔκας* Hdt. 8. 144, *οὐχ ἔκας χρόνου πάρεσται* : Esch. Agam. 292, 1650; Soph. Phil. 41, O. C. 1668; Eur. Herac. 673, H. F. 198, El. 246; *ἐκαστέρω*, Hdt. 2. 169; 3. 89, etc.; Eur. H. F. 1047.

³ [Pages 160 et sq. (de Phrynichus) M. Rutherford étudie de près la diction de Xénophon. Sa langue, dit-il, est une anticipation de la *κοινή* et manque de pureté, parce qu'il se sert de mots empruntés à tous les dialectes. Son style manque de simplicité et a quelque chose de la mollesse de l'ionien. Aucun bon écrivain attique ne rappelle aussi souvent que lui l'époque Macédonienne par ses fautes de style; il manque de dignité et est diffus, superficiel, indifférent à tout ce qui différencie un bon style d'un mauvais, etc. M. Rutherford cite de nombreux exemples à l'appui]. Tr.

⁴ Xén. Cyr. 3. 2. 4, *μέγα σύμμαχον* : 5. 1. 28, *μέγ' εὐδαίμονας* : Hdt. 1. 32, *μέγα πλούσιος* : Esch. P. V. 647, *μέγ' εὐδαίμων* : Eur. Héc. 493, Or. 1338. Le cas est différent quand il est employé avec des verbes, comme *μέγα φέρει*, ce qui est du bon attique. Plat. R. 449 D.

⁵ Hdt. 4. 28; Hipp. 85 E, 599. 40; Soph. Trach. 155, 531, O. R. 1134.

⁶ Hdt. 5. 19, 83; 1. 8, 6, 94, etc.; Esch. P. V. 452, Sept. 62, etc. Soph. Ant. 1033, etc.; Eur. fréq.

⁷ Hdt. 8, 39, 138; Esch. Pers. 684, et très souvent dans les trois tragiques.

seul, sans l'article défini qui lui donne la valeur d'un adjectif. Mais de même que *πέλας*, pendant le développement de l'attique, fut en grande partie supplanté par *πλήσιον*, de même son congénère *πελάζω*¹ a fait place à *πλησιάζω*. En effet, bien que cité par Platon Symp. 413 B, on ne le rencontre là que dans un proverbe, qu'il invoque de nouveau Rep. 371, *ὁ γὰρ παλαιὸς λόγος εὖ ἔχει, ὡς ὅμοιον ὁμοίῳ ἀεὶ πελάζει*.

Les deux verbes *μηνίω*² et *χολοῦμαι*³ finirent par se confondre dans l'attique *θαμοῦμαι* — de même que *δαίνυμι*⁴ et *δοινῶ*⁵ se combinèrent dans *ἔστιω*. On peut voir cette même loi d'économie à l'œuvre avec persistance; elle rejette les synonymes inutiles pendant toute la période où les Athéniens modelèrent à nouveau leur langage. Le verbe *σεῖω* écarta *δονῶ*⁶ et *πάλλω*⁷, tandis que des couples *θρῶσκω*⁸ et *πηδῶ*, *πατέομαι*⁹ et *γεύομαι*, *θαμβῶ*¹⁰ et *θαυμάζω*, *ἀνδάνω*¹¹ et *ἀρέσκω*, *αὐδῶ*¹² et *λέγω*, *στειχῶ*¹³ et *ἔρχομαι*,

¹ Hdt. 2. 19; 4. 181; 9. 74; Esch. P. V. 712, 807, Supp. 300; Soph. O. C. 1107; Eur. Hec. 1289, Phoen. 279, Med. 91, etc.; (Xénophon, Cyr. 1. 4. 7, 20 etc.).

² Hdt. 5. 84; 7. 229; 9. 7; Esch. Eum. 101; Soph. O. C. 965, 1274, Ant. 1177, Trach. 274, El. 570. Cp. *ἀμήνιτος*, Hdt. 9. 94; Esch. Agam. 64; Supp. 975.

³ Hdt. 7. 31; Soph. Ant. 1235, Phil. 374; Eur. Alc. 5, Tro. 730.

⁴ Hdt. 1. 162; Esch. Eum. 305; Eur. Or. 15; cp. I. A. 707. Moyen, Hdt. 1. 211; 2. 100; 3. 18; Soph. Trach. 771, 1088 etc.; Eur. Tro. 770, Cycl. 326.

⁵ Hdt. 1. 129, Eur. Ion. 982, Alc. 549, Cycl. 248, 373, 550, El. 836.

⁶ Hdt. 4. 2; 7. 1; Esch. fr. *δονοῦσα καὶ τρέπουσα τύρβ' ἄνω κάτω*.

⁷ Hdt. 1. 141; 3. 128; 7. 140; 8. 120; Esch. Cho. 524; Soph. El. 710, Ant. 396; Eur. fréq.

⁸ *ὑπερθρῶσκω*, Hdt. 2. 66; 3. 134; Esch. Ag. 297, 827; Eur. Héc. 823.

⁹ Hdt. 1. 73; 2. 37, 47, 66, 187; Esch. Agam. 1408; Soph. Ant. 203. Dans Arist. Pax 1092, dans une adaptation comique d'Homère.

¹⁰ Hdt. 1. 113; Soph. Ant. 1246; Eur. I. A. 1561.

¹¹ Hdt. 1. 151; 2. 35; 8. 29 etc., Soph. Ant. 89, 504; Eur. fréq.

¹² Hdt. 2. 57, etc.; Esch. Soph., Eur.

¹³ Hdt. 1. 9; 3. 76; 9. 11. Très fréquent dans les tragiques. Ainsi *ἀποστειχῶ* = *ἀπέρχομαι*, dans Hdt. 9. 56; Esch. Supp. 769; Soph. El. 799, Trach. 693.

ἀνωγα¹ et κελεύω, ἔρδω² et ποιῶ, θεσπίζω³ et μαντεύομαι, seul le dernier mot survécut. La même loi trouve un exemple dans la disparition de l'aoriste faible de βάλω. Ce temps, avec sa signification causale, est connu de quiconque s'occupe d'ionien⁴ ou des poètes tragiques, mais il ne se rencontre chez aucun écrivain attique de plus haute autorité que Xénophon. On considérerait comme inutile un synonyme de βιβάζω. Mais bien que cette loi soit clairement marquée en attique, à l'occasion elle est violée, tantôt par accident, tantôt avec *préméditation* par des maîtres reconnus du dialecte attique. Le style d'Antiphon n'est pas tellement au-dessus de tout soupçon que l'on puisse considérer ἀσπαίρω⁵ comme étant dans ce cas. Comme Thucydide, il écrivait à une époque où l'attique n'avait pas encore acquis sa pleine vigueur, et par-ci par-là il est tombé dans d'anciennes erreurs ; mais il est surprenant de rencontrer un terme comme ἐπαυρίσθαι⁶ dans la vigoureuse rhétorique de son cadet, Andocide. Toutefois le mot se trouve au commencement de son discours *sur son rappel* (20. 2), καὶ μοι μέγιστον θαῦμα παρέστηκε τί ποτε οὗτοι οἱ ἄνδρες δεινῶς οὕτω περικάνονται εἴ τι ὑμᾶς χρὴ ἀγαθὸν ἐμοῦ ἐπαυρίσθαι, et doit être remarqué avec soin. C'est là un exemple précis d'un mot employé inutilement et qui se trouve sur un tout autre terrain que le mot ionien et vieil-attique ἀριστεύς⁷, employé à juste titre

¹ Hdt. 3. 81 ; 7. 104, etc. ; Esch. P. V. 947 ; Soph. Trach. 1247 ; Eur. Or. 119, et al.

² Hdt. 1. 119, 131, 137 ; 2. 121 ; 7. 83, etc. ; Esch. Agam. 933, 1649, et fréq. ; Soph. Trach. 935, et fréq.

³ Hdt. 1. 47, 48 ; 4. 61, 67, 155 ; 8. 135 ; Esch. Agam. 1210, 1213 ; Soph. O. C. 388, 1428, 1516, Ant. 1054, 1091, Phil. 610, El. 1425 ; Eur. Andr. 1161, Phén. 1598, etc. Θεσπισμα pour l'attique μαντεῖον, se trouve dans Hdt. 1. 29 ; Esch. frag. 81 ; Soph. O. R. 971 ; Eur. fréq.

⁴ Dans un sens causal sont employés ἐμβήσθαι dans Hdt. 1. 46 ; Eur. Cycl. 467, Heracl. 845 : ἀναβήσθαι, dans Hdt. 1. 80 : ἀποβήσθαι, dans 5. 63, etc. : ἐκβήσθαι, dans Eur. Hel. 161 : εἰσβήσθαι, Alc. 1055, Bacch. 466.

⁵ Antiphon, 119, 39, ἀπὸ τῆς νυκτὸς νεκροῖς ἀσπαίρουσι συντυχῶν : Hdt. 1. 111 ; 9. 120 ; Esch. Pers. 976 ; Eur. I. A. 1157, El. 843.

⁶ Hdt. 7. 180 ; Hippocr. de Morb. 4. 498, 29, 32 ; 502, 5 ; 503, 25 ; 504, 22, 25, 47 ; Esch. P. V. 28 ; Eur. I. T. 529, Hel. 469.

⁷ Hdt. 6. 81 ; Esch. Pers. 306 ; Soph. Aj. 1304 ; Eur. I. A. 28, Phén. 1226, 1245, Rhés. 479, ion. 416.

quand il est question du siège de Troie dans une oraison funèbre qui, bien que sans doute à tort, est attribuée à Démosthène (1392. 4), τοσούτω γὰρ ἀμείνους τῶν ἐπὶ Τροίαν στρατευσαμένων νομίζουσιν' ἂν εἰκότως, ὅσον οἱ μὲν ἐξ ἀπάσης Ἑλλάδος ὄντες ἀριστεῖς δέκ' ἔτη τῆς Ἀσίας ἐν χωρίον πολιορκοῦντες μόλις εἶλον κτε. Dans les circonstances ordinaires l'emploi d'un pareil mot serait un puissant argument contre l'authenticité de l'œuvre, mais dans le cas actuel, ἀριστεύς est naturel et produit son effet.

C'a été une tâche difficile de conduire cette recherche avec la sobriété que demandent de pareilles questions. Il n'y a pas de limites aux résultats extraordinaires qu'on pourrait obtenir, en permettant à l'imagination d'errer librement à travers tout le champ de la vie grecque pendant la période que nous examinons. Mais, pour tout but pratique, les résultats eussent été sans valeur. L'habitude de généraliser sans avoir pour base des faits, et de faire des théories avec des expressions vagues, procure une agréable occupation à celui qui les a élaborées, mais sert peu à l'instruction d'autrui. L'étude du grec a beaucoup souffert du manque de cette précision qui, à une certaine époque, fut l'honneur des savants anglais. Or, c'est le but du présent travail d'aider, dans sa modeste sphère, à l'étude strictement scientifique des phénomènes de la langue grecque.

(A suivre).

W. GUNION RUTHERFORD.

COMPTES RENDUS

N. WEISS, **La Chambre ardente**, *Étude sur la liberté de conscience en France sous François I^{er} et Henri II (1540-1550) suivie d'environ 500 arrêts inédits, rendus par le Parlement de Paris de mai 1547 à mars 1550.* — Paris, Fischbacher; 1889. In-8°, 4 ff. non cotés, CLI [CLII] et 432 pp.; avec portraits et gravures.

Sous ce titre, M^r le pasteur N. Weiss, bibliothécaire de la *Société de l'Histoire du protestantisme français*, publie une série de documents inédits sur l'histoire de la réforme religieuse en France au XVI^e siècle. Les plus importants sont les arrêts de la Chambre ardente, ce tribunal spécial, institué au commencement de l'année 1548 et exclusivement destiné à juger les procès d'hérésie. M^r Weiss reproduit intégralement ce registre, qui s'étend du 3 mai au 30 octobre 1548, et il l'accompagne d'un résumé de tous les arrêts rendus contre l'hérésie luthérienne, ou plutôt calviniste, par le Parlement de Paris, depuis la mort de François I^{er} (31 mars 1547) jusqu'en janvier 1550. L'auteur réunit ainsi un ensemble de 439 sentences visant directement la liberté d'adorer Dieu en obéissant à l'Évangile seul et non à l'Église catholique romaine. Mais, comme pour deux semestres, notamment de novembre 1547 à avril 1548 et de mai à octobre 1549, les registres font défaut, on peut affirmer que, pendant les trois premières années du règne de Henri II, plus de 500 arrêts ont été lancés contre les protestants par le seul Parlement de Paris.

Ce fait suffit à montrer l'intérêt de cette publication qui éclaire d'un jour nouveau une période aussi importante qu'obscur de l'histoire de la Réforme en France. M^r Weiss, d'ailleurs, a su en faire ressortir lui-même le mérite dans une étude historique précédant les documents qui forment le fond de l'ouvrage. Cette introduction, intéressante et bien écrite malgré une certaine emphase de style, a beaucoup de qualités; il faut regretter seulement que l'auteur se soit parfois laissé entraîner par l'esprit

de parti et n'ait pas toujours conservé cette impartialité qui est la première condition exigée d'un livre de science. Il est vrai que M^r Weiss ne cache point qu'il a voulu faire œuvre de propagande : *La Chambre ardente* est éditée sous les auspices de la *Société de l'Histoire du protestantisme français*, à l'occasion du premier centenaire de la liberté de conscience. « Il va y avoir cent ans, dit M^r Weiss, que ces mots : *Nul ne doit être inquiété pour ses opinions, même religieuses*, ont été inscrits dans la constitution française. Or, il serait facile de prouver par des faits contemporains qu'il s'en faut de beaucoup que ces paroles soient loyalement acceptées et pratiquées par tous les Français. Peut-être ceux qui, sur ce point, voudraient nous ramener en arrière, se doutent-ils aussi peu de ce qu'ils regrettent que ceux qui jouissent de la liberté de conscience s'inquiètent rarement de ce qu'elle a coûté. Aux uns et aux autres ... la *Société de l'Histoire du Protestantisme français* dédie ces documents authentiques, demeurés jusqu'ici inconnus de tous les historiens. Il y verront ce qu'était sous François I^{er} et Henri II, 250 ans avant la Révolution de 1789, trois siècles et demi avant son premier anniversaire séculaire, cette liberté de conscience, source et point de départ de toutes les autres. »

Une observation de détail : En parlant du libraire protestant Étienne de Lugré, M^r Weiss dit (p. XCV) que ce personnage a dû se retirer aux Pays-Bas et y continuer à exercer sa profession. Il cite, à l'appui de cette affirmation, un volume, que lui a signalé M^r E. Picot, et qui se trouve à la bibliothèque de l'Université de Gand : *La Manière de dicter, et composer toutes sortes de lettres missives* (Anvers, Jean Waesberghe, s. d. [1563]). L'auteur est, en effet, Étienne de Lugré, dont le nom se trouve dans une épigramme de Jean Chapelain, au verso du titre, et en tête de l'avis au lecteur qui est daté de 1554. Mais M^r Weiss paraît ne pas avoir consulté cet opuscule qui fait suite aux *Epîtres morales* de Jean Tissier de Nivernois, traduites en français par Antoine Tiron ; car, s'il l'avait eu entre les mains, il aurait vu que l'avis au lecteur porte à la fin : *de Poitiers ce mois d'Avril 1554*, ce qui ne démontre nullement qu'Étienne de Lugré soit venu s'établir dans les Pays-Bas.

PAUL BERGMANS.

I. The Iliad, edited with english notes and introduction by W. Leaf. 2 vol. 1886-88. London Macmillan (fr. 38-00).

Un éditeur d'Homère, dit M. Leaf, peut se proposer deux buts : il peut tenter de rechercher la forme primitive du texte homérique, ou bien essayer d'émender le mieux possible la vulgate et l'expliquer.

C'est cette dernière édition que M. Leaf a voulu nous donner. Rien des audaces de Van Leeuwen ni de Fick, mais, il faut bien le dire, le texte est aussi la partie la plus faible de son livre. M. Leaf a adopté généralement le texte de l'édition Dindorf-Hentze, et ne discute même pas la valeur des manuscrits : quatre manuscrits, qu'il énumère, sont bons ; les autres, dit-il, n'ont pas d'importance. Ces autres, il ne les fait même pas connaître, et on ne sait sur quoi sont basées ses préférences, quand il nous dit que telle leçon est soutenue par « quelques manuscrits », par « beaucoup de manuscrits », par « tous les meilleurs manuscrits », par « cinq manuscrits », etc. ; cela est bien vague. M. Leaf est d'ailleurs d'une extrême timidité dans la constitution de son texte. Ainsi A. 1. la note nous dit que *πηλιάδαο* est *sans aucun doute* la bonne leçon ; néanmoins le texte porte *πηλιάδεω*. B 409 le texte porte *ἀδελφεόν* et la note nous prévient que *ἀδελφεός* est la *seule* forme homérique ; cependant E 21 et Z 61 on lit *ἀδελφειοῦ* et la note défend la forme *ἀδελφεόο*. Pourquoi ces hésitations ? L'auteur eut mieux fait aussi en séparant les notes critiques du commentaire, comme cela se fait généralement.

Le commentaire par contre est excellent ; on voit que M. Leaf possède son sujet à fond, et les rares critiques qu'on pourrait faire ne diminueront en rien sa valeur. Ainsi B 285 l'auteur écrit *καρτερός* ; une note serait la bienvenue. Bekker et La Roche écrivent *κάρτερος* ; puis, est-ce oui ou non un comparatif ? J'aurais également voulu une note Z 66 pour *ἐκέχλετο*, cette forme d'aoriste redoublé étant remarquable. J'en aurais surtout désiré une Z 287 à *κέχλετο*. Si l'auteur eut adopté les vues de Van Leeuwen, il eut écrit *κέχλετο* et tout devenait régulier. Mais, ayant écrit *κέχλετο*, en quoi sans doute il a raison, il eut dû donner le résultat des recherches de La Roche (Zeits. f. Oest. Gymn. XV) : *ἐκέχλετο* se trouve 22 fois, *κέχλετο* 14, mais la pre-

mière forme toujours après une césure trochaïque. B 520 Κρίσαν mériterait une explication. Κρίσα et Κίρρα sont-ils des lieux différents? on bien, sont-ce, comme le veut Pausanias (et O. Müller), un seul et même endroit? D'après Bursian Geog. v. Gr. I. p. 180, Κίρρα serait le port de Κρίσα. H 471 μέθυ n'est pas expliqué. Cf. Roscher Lex. d. Myth. col. 280 et suivantes. I 605 τιμῆς n'est pas pour τιμῆεις, et il faut écrire τιμῆς comme l'a montré La Roche. A 246 il y a évidemment une erreur. A propos des mots σκῆπτρον χρυσείοις ἥλοιαι πεπαρμένον, M. Leaf dit que « les clous fixaient la lame à la poignée. Cf. dit-il, A 29 et Helbig p. 238. Or, il n'y a pas de lame à un σκῆπτρον et A 29 il est question d'un ξίφος; de plus, c'est le ξίφος que M. Helbig décrit à la page 238, tandis que le σκῆπτρον est décrit à la page 278, où il est dit : *das mit goldenen Nägeln beschlagene Scepter des Achill*.

Les étymologies ne sont pas toujours données d'après les dernières investigations, parfois l'auteur ne dit rien. Ainsi pour l'étymologie de κρανίον, cf. G. Meyer² § 174; pour κύμινδις ≡ 291 cf. Curtius Studien (Fritzsche) p. 283, etc.

E 782 λείουσιν (de λέων) est sans aucun doute une erreur. C'est λήουσι qu'il faut. Cf. G. Meyer² § 239 et Brugmann dans les St. de Curtius IV. p. 165.

Le commentaire syntaxique peut être loué sans réserves.

II. **Grammatik des homerischen Dialektes, von G. Vogrinz.** Paderborn Schöningh 1889. In-8° 416 pages.

Depuis la publication du grand travail de Monro en 1882, d'importants travaux sur Homère ou sur la langue grecque ont vu le jour. Je ne citerai que les éditions de Christ, de Rzach, de Cauer, de Fick, de Van Leeuwen et Mendes, les études de Menrad sur la contraction et la synizèse dans Homère¹, de Usener sur les origines des mètres grecs, la seconde édition de la grammaire grecque de G. Meyer, enfin celle de Brugmann, dont la seconde édition vient déjà de paraître. La situation a donc quelque peu changé depuis lors, et le livre de M. Vogrinz se ressent de ces nouveaux travaux. Ainsi, il penche visiblement

¹ *De contractionis et synizeseos usu Homérico.* Monachii Buchholz. 1887. L'auteur cherche à démontrer qu'à l'origine la contraction ne se faisait a) au dernier pied seulement b) ou à la césure principale c) ou quand plusieurs voyelles brèves se serraient de près.

vers l'opinion de Fick, dont il cite très souvent les conjectures, mais sans cependant aller aussi loin que lui. « Der Dialekt der Homerischen Gedichte ist *eine art vom Altjonisch*, p. 1, » et plus loin p. 2 « es sind unzweifelhafte, nicht geringe Spuren äolischen Dialektes eingearbeitet, wahrscheinlich aus Liedern äolischen ursprungs herübergenommen. » M. Vogrinz, qui cite plusieurs fois le *Altgriechischer Versbau* de Usener, eut pu l'invoquer en faveur de la théorie éolienne. Usener montre en effet d'une façon irréfutable que les mètres lesbiens sont liés étroitement à l'hexamètre homérique primitif.

M. Vogrinz se place à un point de vue tout différent de celui de l'école hollandaise. D'abord, il n'admet pas qu'on recherche l'analogie des formes, il défend la cause de l'anomalie. « Eine Folge aus dem unmittelbar vorausgehenden ist die Mahnung, nicht *Gleichmacherei* zu treiben p. 3. » Cette question n'est malheureusement qu'effleurée; il semble cependant qu'on ne puisse défendre les leçons γελῶντες, γελῶντες, γελῶντες γελῶντες au lieu de γελᾶντες; ὀρώ, ὀράς ὀράς ὀρώτε ὀράων ὀρών ὀρώσα au lieu de ὀράω ὀράεις ὀράει ὀράοιτε ὀράειν ὀράων ὀράουσα, etc. etc. ¹

Il s'en écarte encore sous un autre rapport. On peut aborder l'étude du dialecte homérique soit du point de vue de la grammaire comparée, comme l'a fait Monro, soit en se plaçant uniquement au point de vue de la langue grecque, comme l'on fait Cobet et son école. Ainsi, on peut rechercher la restitution du F soit à l'aide de la grammaire comparée, soit à l'aide de la métrique homérique. M. Vogrinz se place au point de vue de la grammaire comparée.

Les deux méthodes d'ailleurs n'arrivent pas toujours à des résultats différents; toutes deux sont légitimes, mais la méthode de l'école hollandaise (et de Nauck) peut parfois être insuffisante. Exemple, la question de l'augment. L'école hollandaise est arrivée à considérer l'absence de l'augment comme une aphérèse; or, si l'on se place au point de vue de la grammaire comparée, la chute pure et simple de l'augment ne paraîtra plus un phénomène inadmissible, puisqu'elle se retrouve également dans les Védas. Cf. *Whitney A Sansk. gram.* § 587.

La phonétique va de la page 1 à 58; la morphologie du nom

¹ Cf. Van Leeuwen dans *Mnemosyne* 1889.

de 59 à 92, la morphologie du verbe de 93 à 139, la formation des mots, la composition et la sémasiologie de 141 à 277.

L'exposition de la syntaxe commence à la page 282 et va jusqu'à la page 383.

La syntaxe est traitée d'une façon suivie, et on chercherait en vain un autre traité aussi complet. M. Vogrinz expose à part la parataxe et l'hypotaxe, et montre comment s'est développée la proposition composée. Néanmoins, tout ce qui concerne la parataxe et ses transformations est déjà dépassé, et de beaucoup, par la magnifique étude que vient de publier Hentze : *Die Parataxis bei Homer* 2 fasc. 1888-89. Göttingen. C'est le premier essai systématique et complet sur la question.

J'aurais trois reproches à adresser à la grammaire de M. Vogrinz ; c'est d'abord que les recherches sont presque impossibles à cause du manque d'une table systématique, et par suite de l'insuffisance des divisions qui sont d'ailleurs à peine visibles. En second lieu, les statistiques, ou manquent complètement ou sont incomplètes ; enfin, M. Vogrinz se dispense trop souvent de conclure. Son livre peut rendre de grands services, mais ne saurait en aucune façon remplacer l'admirable livre de Monro.

J. KEELHOFF.

Kleine Schriften aus dem Gebiete der Classischen Alterthumswissenschaft, von LUDWIG LANGE. — Göttingen, Vandenhoeck und Ruprecht, 1887, 2 voll. in-8°, XL, 430 et IV, 641 pages. — Prix : 23 mks.

(Suite).

La biographie de Lange, dont nous avons fait connaître les détails les plus intéressants, est l'œuvre de son fils, auquel est due également la mise en ordre et la publication des *Kleine Schriften*.

Lange a beaucoup écrit. La liste de ses ouvrages (traités, éditions, dissertations, comptes rendus, discours) ne comprend pas moins de 111 numéros, qui peuvent être rangés sous quatre rubriques : I, généralités ; II, antiquités, histoire, inscriptions ; III, grammaire ; IV, auteurs grecs et latins.

¹ *Revue de l'Instruction publique*, 1888, p. 417 et suiv.

Ainsi que nous l'avons dit précédemment, si Lange n'appartient pas à la catégorie de ces hommes de génie qui ont fait assigner à la philologie la place honorable qu'elle occupe aujourd'hui dans le monde, il a réussi néanmoins, grâce à son activité incessante et à son amour ardent de la vérité, à rendre des services signalés à la science et à l'enseignement.

Son principal titre de gloire, c'est-à-dire son Manuel d'antiquités romaines, a été sans doute éclipsé par l'ouvrage monumental de Mommsen sur le Droit public de Rome. Mais pour ceux qui tiennent à étudier la constitution romaine dans son développement historique, le Manuel de Lange conserve et conservera encore longtemps sa valeur. Le troisième volume notamment, de beaucoup supérieur, d'après nous, aux deux premiers, est indispensable à tous les philologues qui veulent se faire une idée adéquate de cette partie de l'histoire politique de Rome qui s'étend des Gracques à l'avènement d'Auguste.

Nous croyons donc que le Manuel de Lange devrait se trouver dans la bibliothèque de tous les professeurs chargés de l'enseignement de l'histoire ancienne ou de l'explication des œuvres de Cicéron, de César et de Salluste.

Les ouvrages de Lange sur l'organisation militaire de Rome à l'époque impériale, sur Hygin et sur Apollonius Dyscole ont également une valeur durable et doivent être consultés par ceux qui font une étude spéciale de ces parties de la philologie classique.

Mentionnons aussi les dissertations de Lange sur Sophocle (Antigone, Electre, Oedipe Roi), Thucydide, Xénophon (*de rep, Ath.*), Cicéron (*pro Milone, de domo*), Ovide (métamorphoses), Valerius Flaccus, l'empereur Julien, etc.

Les *Kleine Schriften* comprennent 40 numéros. Nous en indiquerons le contenu d'une manière aussi concise que possible et, lorsque l'occasion s'en présentera, nous ferons connaître incidemment, en peu de mots, au sujet des questions discutées par Lange qui nous sont plus au moins familières, l'état actuel de la science. Nous croyons ainsi rendre service aux membres de l'enseignement supérieur et moyen qui, par des raisons diverses, n'ont pas les loisirs nécessaires pour étudier eux-mêmes les *Kleine Schriften* de Lange, dont la lecture, il en faut convenir, exige parfois une certaine dose de patience.

Die classische Philologie in ihrer Stellung zum Gesamtgebiete der Wissenschaften und in ihrer inneren Gliederung.

Dans ce discours inaugural, prononcé à l'Université de Prague en 1855, Lange a tâché de déterminer la place que la philologie classique occupe dans l'ensemble des sciences et de montrer comment les différentes parties dont elle se compose constituent un ensemble organique.

Nous n'y avons guère rencontré d'idées originales. D'après Lange la philologie classique a pour objet de connaître à fond l'esprit des deux peuples classiques et d'en maintenir vivante la compréhension, à titre d'enseignement pour le présent et l'avenir.

Les disciplines philologiques relatives à la Grèce et à Rome ont pour cadre la géographie et l'histoire de l'antiquité. Elles comprennent, d'une part, la grammaire, la mythologie et les antiquités — qui se retrouvent dans tous les domaines de la philologie, parce que chaque peuple a sa langue, sa religion et ses institutions sociales, — d'autre part, la littérature, l'archéologie et l'histoire des sciences, qui n'appartiennent en propre qu'aux nations privilégiées.

La critique et l'herméneutique, qu'on a parfois rangées parmi les disciplines philologiques, sont à la vérité des organes indispensables de la philologie, mais ne peuvent pas être considérées comme en formant une partie intégrante.

Il faudra encore bien du temps avant que cette manière, vraiment philosophique, d'envisager la philologie gréco-romaine, qui est pour ainsi dire devenue banale en Allemagne, réussisse à se répandre en Belgique, où nos hommes politiques, même les plus instruits, considèrent généralement la philologie classique comme une pure science de mots et de formes grammaticales.

Ueber das Verhältniss des Studiums der classischen Philologie auf der Universität zu dem Berufe der Gymnasiallehrer.

Discours rectoral prononcé à Leipzig en 1879.

A une époque où la meilleure manière de former les professeurs de l'enseignement moyen est à l'ordre du jour dans la plupart des pays de l'Europe, il n'est pas sans intérêt de connaître au sujet de cette question, d'une si haute importance pour l'avenir intellectuel de nos jeunes générations, l'opinion d'un homme qui s'est beaucoup occupé d'enseignement moyen

et qui a exercé, de commun accord avec Bonitz, une grande influence sur la réforme des gymnases autrichiens.

Lange n'est pas partisan d'une trop grande spécialisation dans les attributions des professeurs de gymnase. Il préfère en général le *Classenlehrer* au *Fachlehrer*, et voudrait que les professeurs de grec et de latin fussent chargés en même temps de l'enseignement de la langue maternelle et de l'histoire. Les raisons invoquées à l'appui de cette opinion méritent assurément d'être prises en sérieuse considération.

En ce qui concerne la formation à l'Université des futurs professeurs de gymnase, Lange est d'avis, d'accord en cela avec la plupart des pédagogues allemands, qu'il faut apprendre aux jeunes gens à travailler par eux-mêmes, à faire des recherches approfondies sur un certain nombre de questions spéciales. Il ne se dissimule pas qu'en procédant de la sorte on court le danger de reléguer au second plan les études nécessaires pour se familiariser avec les meilleurs auteurs grecs et latins, dont l'interprétation formera toujours la base de l'enseignement moyen. Mais ce danger peut et doit être conjuré par la *volonté* de ceux qui aspirent à devenir professeurs de gymnase. Aucun enseignement, dit avec raison Lange, ne peut donner à l'étudiant tout ce qui lui sera nécessaire dans sa carrière professorale. A l'Université l'étudiant doit *apprendre* à travailler, et grâce à la méthode qu'il y aura apprise, il pourra facilement s'approprier dans la suite tout ce dont il aura besoin.

A cet égard nous sommes pleinement d'accord avec Lange, en regrettant que dans nos hautes sphères administratives cette manière, si éminemment rationnelle, d'envisager l'enseignement normal soit souvent si peu comprise et si mal appréciée.

Andeutungen über Ziel und Methode der syntaktischen Forschung.

Le rapport présenté par Lange sur cette intéressante question à l'assemblée des philologues réunis à Goettingen, en 1853, peut être considéré, ainsi que nous l'avons dit précédemment¹, comme le point de départ d'une ère nouvelle pour les études grammaticales. La méthode comparative et historique, qui a

¹ *Revue*, etc., 1888, p. 422.

donné de si brillants résultats dans l'étude de la lexicologie, doit, d'après Lange, être appliquée également à la syntaxe.

Aux règles arbitraires, basées exclusivement sur des catégories logiques, doivent être substitués, à titre de règles, des groupes de faits syntaxiques analogues, qui, déterminés successivement par l'usage, varient suivant les temps et les lieux.

Lange n'a pas eu le temps de réaliser lui-même le plan dont il avait tracé les lignes générales. Son travail sur la syntaxe des cas, dont il s'était occupé activement de 1851 à 1853, et qui, appuyé sur l'étude de Védas, était conçu dans de vastes proportions, n'a pas pu être livré à l'impression.

Heureusement il s'est trouvé une pléiade de jeunes savants pour mener à bonne fin l'œuvre projetée par le maître.

Die Bedeutung der Gegensätze in den Ansichten über die Sprache für die geschichtliche Entwicklung der Sprachwissenschaft.

Discours académique prononcé à Giessen en 1865.

Ce discours a pour objet de montrer que les progrès en matière de linguistique résultent généralement de l'antagonisme de deux systèmes exclusifs, qui en se combattant et en se réfutant mutuellement, mettent en lumière la part de vérité qu'ils contiennent l'un et l'autre.

A l'époque des sophistes on discutait à Athènes le point de savoir si les noms ont été donnés aux choses *φύσει* ou *νόμῳ*. De ces discussions qui, comme telles, ne pouvaient aboutir, sont sorties les théories de Platon, d'Aristote et des Stoïciens sur les différentes parties du discours.

Plus tard on rencontre le long débat ayant pour objet d'élucider si c'est l'analogie ou l'anomalie qui doit prédominer dans le langage. Cette controverse ne pouvait pas, elle non plus, être tranchée par un oui ou un non, car l'analogie et l'anomalie ont chacune un domaine limité, qui leur appartient en propre. Mais ces discussions ont amené cet heureux résultat qu'en cette matière aussi la vérité à fini par se dégager nettement.

Dans les temps modernes a surgi la question de savoir si la langue est d'invention divine ou humaine. Sans les controverses passionnées que cette question a soulevées, on ne comprendrait peut-être pas, encore à l'heure actuelle, que la langue n'est pas, à vrai dire, une *invention*, mais qu'elle doit être considérée comme le produit naturel et incessant de l'esprit

humain, agissant à travers les siècles ; ainsi que Guillaume de Humboldt l'a dit d'une manière saisissante, la langue n'est pas un *ἔργον*, mais une *ἐνέργεια*.

De nos jours nous avons vu se produire l'opposition entre les partisans et les adversaires de l'étude comparative des langues, qui parfois, on ne saurait le nier, sont tombés, les uns et les autres, dans d'étranges excès.

En ce moment on se demande et on recherche si la linguistique doit être rangée parmi les sciences de l'esprit ou parmi les sciences naturelles. Ici encore, la froide réflexion succédant à l'ardeur de la lutte, on finira par trouver une solution se rapprochant de la vérité.

Telles sont, résumées au moyen d'une analyse nécessairement incolore, les idées générales amplement développées dans cette intéressante dissertation.

Das römische Königthum.

Dans ce discours, prononcé à l'Université de Leipzig, le 23 août 1881, à l'occasion de l'anniversaire du roi de Saxe, Lange a tâché de préciser ce qu'il est permis d'affirmer au sujet de la royauté à Rome. Avant Beaufort et Niebuhr on s'était montré à cet égard d'une crédulité extrême. N'est-on pas tombé de nos jours dans l'excès contraire?

D'après Mommsen, il faut renoncer à comprendre la royauté à Rome dans son individualité historique et se contenter de définir approximativement le pouvoir que, sous le nom de royauté, les jurisconsultes romains de l'époque républicaine ont placé au sommet de la magistrature.

Lange s'est efforcé de prouver que l'image de la royauté à Rome que l'histoire consciencieuse a le droit de tracer ne se compose pas uniquement de contours empruntés, par voie d'abstraction, aux institutions républicaines, mais qu'on peut se permettre, pour compléter cette image, d'utiliser beaucoup de traits, parfaitement authentiques, qui nous ont été conservés par une tradition digne de foi.

Nous croyons qu'en général les déductions de Lange sont exactes et nous sommes notamment d'accord avec lui lorsqu'il combat l'opinion de Mommsen sur la *lex curiata de imperio*. L'illustre savant berlinois prétend que cette loi n'était pas le résultat d'un vote du peuple, mais plutôt une promesse d'obéis-

sance que le peuple ne pouvait pas refuser au magistrat, lorsque celui-ci était constitutionnellement arrivé au pouvoir.

Nous n'avons jamais pu nous rallier à cette manière de voir, dont le bien fondé, Mommsen en convient lui-même, n'est pas démontrable. Il nous paraît au contraire résulter des considérations développées par Lange que la *lex curiata de imperio* était, comme l'indique son nom, une vraie loi, votée par le peuple réuni en comices curiates, et relative, suivant les époques, à l'*imperium* du roi ou des magistrats de la république. La *lex de imperio* formulait, non pas la *procédure* à suivre dans l'exercice de l'*imperium* (sous ce rapport Mommsen a incontestablement raison contre Marquardt), mais les limites de cet *imperium*. En précisant ce que le magistrat avait le droit de faire comme chef plus ou moins absolu du pouvoir militaire et judiciaire, elle lui interdisait implicitement tout ce qui n'était pas compris dans ce droit. Il en était de même pour la *censoria potestas*, attribuée aux censeurs par une loi centuriate. Le plébiscite qui plus tard accordait à l'empereur la puissance tribunicienne et spécifiait tous les pouvoirs dont il était investi, n'était lui-même, pensons-nous, qu'une modification, appropriée aux circonstances, de l'ancienne *lex curiata de imperio*.

Friedrich Ritschl. Discours prononcé sur sa tombe
le 11 novembre 1876.

Ce n'est pas sans une profonde émotion — on nous permettra de le dire — que nous avons lu ce discours, consacré à la mémoire du professeur illustre dont nous avons eu le bonheur de suivre les inoubliables leçons et qui pendant plusieurs années nous a honoré de son amitié. Lange a dépeint en quelques traits frappants l'incomparable supériorité de Ritschl comme professeur et son profond dévouement à tous ses élèves et anciens élèves. « Il est mort, dit Lange, comme chef d'une école de philologues à laquelle peut-être aucune autre école n'est comparable, si l'on tient compte du nombre des disciples qu'elle a formés et du lien qui les unit entre eux. »

La rapide esquisse tracée par Lange a été complétée depuis, on le sait, par les remarquables monographies de Lucien Müller et surtout d'Otto Ribbeck.

Recension von K. Niemeyer, De equitibus Romanis Commentatio historica. Greifswald, 1851.

Nous ne nous étendrons pas longuement sur cette critique, qui date de 1851, attendu que la plupart des opinions défendues par Lange sont maintenant généralement adoptées, et que d'ailleurs la partie du grand ouvrage de Mommsen qui est relative aux chevaliers romains et dont récemment M. Willems a justement fait l'éloge dans la *Revue* nous dispense de nous attarder à la réfutation d'anciennes erreurs.

A la fin de son compte rendu Lange émet une conjecture étrange au sujet de l'étymologie du mot *Luceres*. Il croit que ce vocable est l'équivalent de *lucentes*, *splendidi*, et qu'on s'en est servi pour conserver le souvenir de l'entrée dans la cité romaine des habitants d'*Alba longa*, la ville *éclatante*.

De pareilles hypothèses ne peuvent être ni démontrées, ni réfutées : elles n'ont aucune valeur scientifique.

Recension von : R. Ihering, Geist des römischen Rechts auf den verschiedenen Stufen seiner Entwicklung. Erster Theil. Leipzig, 1852.

Lange fait un grand éloge de ce livre, tout en déclarant qu'il ne se croit pas en mesure de l'apprécier à tous les points de vue.

Nous n'entrerons pas dans les détails du compte rendu de ce volume, attendu que ceux d'entre les lecteurs de la *Revue* qui s'intéressent à l'étude du droit public dans son développement historique feront bien de lire l'ensemble de l'ouvrage d'Ihering dans l'excellente traduction française qu'en a faite, avec l'assentiment de l'auteur, M. O. de Meulenaere, Conseiller à la Cour d'appel de Gand.

Bornons-nous à dire en passant que Lange combat l'opinion d'Ihering d'après laquelle la validité du testament fait devant les comices calates résultait d'une *lex curiata*. Nous avons toujours partagé sous ce rapport la manière de voir d'Ihering et nous avons constaté avec plaisir que Mommsen, abandonnant à ce sujet ses anciennes idées, est arrivé au même résultat dans le vol. III de son Droit public de Rome (p. 319, n. 3).

Die oskische Inschrift der Tabula Bantina und die römischen Volksgerichte. Göttingen, 1853.

Ce travail, qui ne comprend pas moins de 75 pages, ne peut pas être résumé en quelques mots. Nous nous bornerons à con-

signer ici les réflexions générales qu'il nous a suggérées. En comparant l'interprétation de la *tabula Bantina* tentée par Mommsen, il y a une quarantaine d'années, avec celle qu'en ont donnée plus récemment Buecheler et M. Bréal¹, on est frappé des progrès considérables qu'a réalisés dans ces derniers temps notre connaissance des anciens dialectes de l'Italie méridionale. En effet, à l'heure qu'il est, on peut dire que, sauf des détails insignifiants, cette importante inscription est parfaitement comprise. Rappelons qu'elle a complété, sur plusieurs points essentiels, ce que nous savions de l'ancien droit municipal de l'Italie, tel qu'il était formulé vers la fin du VI^e et au commencement du VII^e siècle de Rome.

Les parties de ce document qui nous ont été conservées concernent la juridiction criminelle exercée par les comices, le recensement, la juridiction civile et la succession des magistrats à Bantia. Comme les Romains, en organisant les municipes italiens, leurs donnaient habituellement une constitution plus ou moins calquée sur celle de la capitale, on peut combler partiellement, grâce aux renseignements que nous fournissent ces dispositions, les lacunes qui existent encore toujours dans notre connaissance du droit public et administratif de Rome.

C'est à élucider les indications qu'à ce dernier point de vue contient la *tabula Bantina*, qu'est consacrée la plus grande partie de la dissertation de Lange, et l'on peut dire que ce qu'il a fait sous ce rapport conserve une valeur durable. Notamment la manière dont il a expliqué la procédure employée dans les comices centuriates en matière criminelle peut être considérée, sauf quelques détails d'importance secondaire, comme définitive.

Cicero über die Servianische Centurienverfassung. Rheinisches Museum für Philologie N. F. VIII, 1853; reproduit dans Ritschl *Opuscula*, III, 663-670.

En essayant de restituer le célèbre passage de Cicéron (*de republ.* II, 22) relatif à l'organisation des comices centuriates attribuée à Servius Tullius, Lange est arrivé à un résultat absolument inadmissible.

Mettons en regard, à titre de curiosité, le texte donné par Mommsen, qui nous paraît inattaquable, et la malheureuse restitution de Lange :

¹ V. ZVETAIIEFF, *Inscriptiones Italiae inferioris dialecticae*. Moscou, 1886, p. 68 et suivantes.

TEXTE DE MOMMSEN.

(Röm. St. III, p. 274).

Nunc rationem videtis esse talem ut equitum centuriae cum sex suffragiis et prima classis, addita centuria quae ad summum usum urbis fabris tignariis est data, LXXXVIII centurias habeat : quibus ex centum quatuor centuriis — tot enim reliquae sunt — octo solae si accesserunt, confecta est vis populi universa.

TEXTE DE LANGE.

Nunc rationem videtis esse sequutum talem ut equato equitum certamine cum esset suffragiis IX prima classis addita, centuriae octo solae si accesserunt, confecta esset vis populi universa.

Lange n'a pas compris que l'*altera manus* du palimpseste doit absolument être utilisée pour combler les incorrections et les lacunes de la *prima manus*, incorrections et lacunes d'ailleurs facilement explicables.

Ueber Zahl und Amtsgewalt der Consulartribunen.

La dissertation de O. Lorenz sur le tribunat à puissance consulaire (Vienne, 1855) a été en son temps une contribution utile à la connaissance des antiquités romaines. C'est ce qui explique que Lange y ait consacré un compte rendu assez détaillé. A l'heure qu'il est, on peut la considérer comme surannée, et la critique qu'en a faite Lange n'a conservé elle-même que peu de valeur.

D'accord avec Lorenz, Lange croit que le nombre des tribuns militaires à puissance consulaire a été parfois porté à huit, lorsqu'il fallait procéder aux opérations du recensement. Deux d'entre eux étaient alors, d'après Lorenz, délégués à cette fin par leurs collègues. Lange estime que cette délégation ne suffisait pas et croit que les tribuns chargés du recensement devaient, avant de pouvoir exercer leurs fonctions, être investis par les comices centuriates de la *ensoria potestas*. Aucune de ces hypothèses ne résiste à la critique. Il n'y a jamais eu plus de six tribuns consulaires, et si parfois Tite-Live et Diodore en mentionnent huit, cela tient à ce qu'ils ont erronément compris dans ce nombre les deux censeurs créés la même année que les six tribuns.

Telle est l'opinion, d'après nous parfaitement démontrée, de Mommsen, à laquelle se sont ralliés tous ceux qui dans ces derniers temps ont eu à se prononcer sur la question.

En ce qui concerne le pouvoir des tribuns consulaires, plusieurs des opinions de Lorenz et de Lange sont également inadmissibles.

Le premier ne veut attribuer à ces magistrats que le commandement militaire, tandis que le second, tout en leur accordant la plénitude de l'*imperium consulare*, prétend que la juridiction civile était réservée à ceux d'entre eux qui appartenaient au patriciat, Rien dans les sources n'autorise de pareilles hypothèses.

De legibus Aelia et Fufia commentatio. — Programme de l'Université de Giessen, 1861.

On connaît le scandaleux abus qui fut fait, dans les derniers temps de la République romaine, du *ius servandi de coelo*, pour empêcher, souvent pendant des mois, la tenue des comices. Plusieurs lois tâchèrent, sans succès durable, de couper court à cet abus. Dans leur nombre se trouvent les lois *Aelia* et *Fufia*. Ce que nous en savons d'une manière certaine se réduit à bien peu de chose. Lange, dans une dissertation de 69 pages, s'est efforcé, par des combinaisons plus ou moins ingénieuses, d'arriver à des résultats à la fois plus précis et plus complets. Nous craignons qu'en cette circonstance, comme dans plusieurs autres, il n'ait pas pratiqué suffisamment l'*ars nesciendi* et qu'il ait tâché au contraire, comme on dit, de savoir ce que Jupiter murmurait à l'oreille de Junon.

Quoi qu'il en soit, voici les conclusions auxquelles il a abouti.

La loi *Aelia*, qui date environ de l'année 600 u. c., disposait, d'abord, *ne eis diebus quibus comitia magistratuum et patriciorum et plebeiorum creandorum, quae ex senatusconsulto indicta essent, haberi oporteret, legem ferri, neve de coelo servari, neve obnuntiari, neve intercedi liceret*; ensuite, *ut eis diebus quibus legem ferri liceret tribunis plebis idem ius de caelo servandi atque obnuntiandi quod ceteris magistratibus et maioribus et minoribus esset, et ut tribunis plebis, qui legis rogandae causa concilium plebis advocarent, eodem iure quo magistratibus patriciis, qui comitia curiata centuriata tributa haberent, obnuntiari posset, si quis magistratus de caelo servasset.*

La première de ces dispositions est empruntée aux *Scholia Bobiensia*, d'après lesquels les lois *Aelia* et *Fufia non sinebant prius aliqua de re ad populum ferri quam comitia haberentur ad designandos magistratus*. Enoncé en ces termes, le témoignage du *Scholiasta Bobiensis* est absolument inadmissible. et ce n'est qu'en le modifiant singulièrement que Lange a pu le rendre acceptable.

En ce qui concerne la deuxième disposition, nous devons faire observer qu'elle est également en partie très douteuse. Certes les magistrats de la plèbe ont à un certain moment obtenu le *ius obnuntiationis*. Mais ce droit leur a-t-il été conféré par la loi *Aelia*? On l'ignore complètement: c'est tout ce qu'on en peut dire, en restant dans le domaine de la science.

Quant à la loi *Fufia*, postérieure de quelques années à la loi *Aelia*, elle comminaut une peine sévère contre celui qui violait les prescriptions de cette loi et déclarait nuls tous les actes faits en opposition avec elle.

Commentationis de legibus Porcii libertatis civium vindicibus particula prior (1862) et posterior (1863). Deux programmes de l'Université de Giessen.

Parmi les différents droits dont jouissait le citoyen romain il n'y en avait aucun auquel on attachât plus d'importance qu'à celui d'en appeler aux comices des sentences de tout genre prononcées par les magistrats en matière de peine capitale et d'amendes élevées. Ce droit, introduit dans la Constitution immédiatement après la chute de la royauté et successivement étendu par plusieurs lois Valériennes, fut complété par les lois Porciennes. Grâce à ces dernières les lois Valériennes, à l'époque de Cicéron, étaient plus ou moins tombées dans l'oubli. L'orateur romain, dans son traité *de republica*, crut devoir en raviver le souvenir. Il les y exalte même avec une exagération manifeste, au détriment des lois Porciennes. Voici ce qu'il en dit : *Neque vero leges Porciae, quae tres sunt trium Porciorum, ut scitis, quicquam praeter sanctionem attulerunt novi.*

Quelle est la date de ces trois lois, quels en furent les auteurs, quelle en était la portée? C'est à l'examen de ces différentes questions que sont consacrées les deux dissertations de Lange dont le titre a été transcrit ci-dessus.

Nous craignons que cette fois encore, ainsi que nous en avons

déjà fait la remarque plus haut, au sujet des lois *Aelia* et *Fufia*, Lange ne se soit laissé entraîner trop loin par son désir, d'ailleurs très louable, de pousser l'investigation historique jusqu'à ses dernières limites. Il est vrai que Térencia a dit quelque part :

Nil tam difficilest quin quaerendo investigari possiet — c'était la devise favorite de Ritschl —, mais cet adage est soumis à bien des exceptions.

Quoi qu'il en soit, voici les conclusions du travail, à certains égards très méritoire, de Lange.

Les trois lois Porciennes sont dues, la première à M. Porcius Caton, prêteur en 556 ¹; la seconde à P. Porcius Laeca, prêteur en 559; la troisième à L. Porcius Licinius, consul en 570 *u. c.* A proprement parler, aucune de ces trois lois ne concernait la *provocatio*. Elles avaient néanmoins en vue un but analogue, parce qu'en restreignant le droit de coercition des magistrats, elles étendaient le cercle des libertés dont jouissait le citoyen romain.

Ces trois lois se complétaient l'une l'autre, de telle sorte que les dispositions de la première, qui ne visait que les citoyens romains *non enrôlés, à l'intérieur de la ville*, furent rendues applicables par la seconde à ces mêmes citoyens *en dehors de la ville*, et par la troisième à tous les citoyens, enrôlés ou non, à l'extérieur aussi bien qu'à l'intérieur de Rome. C'est ainsi que s'explique le fait, en apparence étrange, que parfois les auteurs anciens parlent de la loi Porcienne, comme s'il n'y en avait eu qu'une seule : en effet la troisième contenait implicitement les deux autres.

La portée de cette troisième loi peut, d'après Lange, être formulée à peu près de la manière suivante :

ne quis magistratus civem Romanum, neve in Urbe neve extra Urbem, neve ingenuum neve libertinum, neve togatum neve militem neve socium navalem, necaret neve verberaret;

neve ceterarum legum sanctiones eae ratae essent quibus poena verberum sancta esset;

utique, si quis adversus ea fecisset, ei a tribunis plebis perduel-

¹ Cette opinion, quoique partagée par Mommsen, est fort douteuse, V. HERZOG, *Geschichte und System der Römischen Staatsverfassung*, I, p. 1085.

lionis dies diceretur, condemnatusque a populo aqua et igni interdiceretur.

Indépendamment de toutes les objections de détail que soulèvent ces différentes conclusions, il en est une, d'importance capitale, que nous ne pouvons passer sous silence.

D'après Lange, ainsi que nous l'avons déjà fait remarquer plus haut, les lois Porciennes ne concernaient pas, à vrai dire, la *provocatio* comme telle. Elles interdisaient sans doute aux magistrats, sous peine d'être poursuivis du chef de *perduellio*, d'appliquer aux citoyens certaines peines corporelles (*necare, verberare*), mais elles ne permettaient pas au peuple, à l'instar des lois Valériennes, d'en appeler au peuple de ces peines illégales.

Ce qui, d'après nous, rend cette conclusion tout à fait inacceptable, c'est, d'abord, que Cicéron mentionne les lois Porciennes au milieu de l'historique de la *provocatio*; ensuite, qu'il existe un denier frappé par P. Porcius Laeca, en sa qualité de *triumvir monetalis*, où l'on voit le mot PROVOCO gravé sous un groupe de trois personnes, savoir un citoyen en toge, sur la tête duquel un homme armé de la cuirasse et de l'épée étend la main droite, tandis qu'à côté de lui se tient un licteur armé de verges. Tout ceux qui se sont occupés de cette médaille y ont vu la preuve que la loi Porcia était relative à la *provocatio*. Chose incroyable, Lange ne s'incline pas devant la force probante de ce témoignage irrécusable et imagine que c'est à cause de l'espace restreint dont on dispose sur une médaille, que Porcius Laeca crut pouvoir, sans inconvénient, substituer le mot *provoco* à la formule *civis Romanus sum*, qu'il eût fallu employer pour être correct.

De pareilles suppositions peuvent se passer de commentaire.

(A continuer).

A. WAGENER.

CORRESPONDANCE.

Hasselt, 20 Janvier 1890.

Monsieur le Directeur,

La question du stage professoral a été longuement discutée à la *Société pour les progrès des études philologiques et historiques*. Elle vient d'être reprise par la fédération du corps professoral.

Nul doute qu'après toutes ces discussions on n'arrive à une organisation pratique; mais il est bon de s'entourer de tous les renseignements possibles avant que des mesures d'exécution aient été arrêtées.

Je crois bien faire en vous communiquant pour la *Revue* l'arrêté réglant l'épreuve pratique des aspirants aux fonctions de professeur dans le Grand-Duché de Luxembourg.

Les études sont très florissantes dans ce pays.

On s'y inspire à la fois de l'Allemagne et de la France et on y arrive à des résultats qu'on pourrait envier ailleurs.

Pour y être nommé professeur soit à l'athénée, soit à un progymnase, il faut avoir obtenu le grade de docteur en philosophie et lettres ou celui de docteur en sciences

Après cela ils doivent faire deux années de stage, et lorsqu'ils réussissent l'examen pratique ils débutent par les fonctions de répétiteurs et ne sont nommés à une chaire de professeur qu'après avoir été répétiteurs de 2^e classe pendant un an au moins et ensuite répétiteurs de 1^e classe également pendant un an au moins et avoir donné dans l'exercice de leurs fonctions des preuves d'aptitude.

Les fonctions des répétiteurs sont à peu près les mêmes que celles des surveillants dans nos athénées.

Ils sont chargés de la tenue des *silences* (études) et de la surveillance des élèves pendant les heures de retenue ainsi qu'avant le commencement des leçons.

Agréez, Monsieur le Directeur, l'expression de ma considération distinguée.

A. C. HURDEBISE.

Arrêté du 1^{er} Octobre 1885 réglant l'épreuve pratique des aspirants aux fonctions de professeur de l'enseignement supérieur et moyen.

Le Directeur général des Finances :

Vu l'arrêté royal grand-ducal du 30 Septembre 1874 déterminant les conditions à remplir par les aspirants au professorat dans l'enseignement supérieur et moyen ;

Le conseil d'Etat entendu et après délibération du Gouvernement en conseil ;

Arrête :

Art. 1^{er}. — Nul ne peut être nommé aux fonctions de professeur de l'enseignement supérieur et moyen, s'il n'a été déclaré apte à ces fonctions après un examen pratique à subir devant une commission instituée à cet effet.

Art. 2. — Il y a une commission d'examen pour l'ordre des lettres, et une autre pour l'ordre des sciences.

Art. 3. — Chacune de ces commissions se compose de cinq membres, nommés par le Directeur général du service afférent pour le terme d'un an, à savoir :

1^o Un commissaire du Gouvernement, docteur en philosophie et lettres ou en sciences ;

2^o Quatre membres du corps enseignant.

Le choix se portera de préférence sur les directeurs des établissements auxquels les récipiendaires avaient été attachés conformément à l'art. 7, ainsi que sur les professeurs à la direction desquels les récipiendaires avaient été confiés, conformément à l'art. 8 du présent règlement.

Le Directeur général désigne le président de la commission ; la commission élit le secrétaire dans son sein.

Art. 4. — La commission tient chaque année une session ordinaire, qui commence dans le courant du 3^e trimestre de l'année scolaire.

La date de l'ouverture de la session est fixée par le Directeur général.

La commission peut cependant être convoquée extraordinairement s'il y a lieu.

Art. 5. — L'aspirant, pour être admis à l'examen pratique, doit justifier :

1^o du titre de docteur en philosophie et lettres, ou en sciences

physiques et mathématiques, ou en sciences naturelles, conféré dans le pays ;

2° d'un stage de deux ans, soit à un établissement d'instruction moyenne du pays, soit à un établissement étranger.

La deuxième année de stage est censée accomplie à l'époque de l'ouverture de la session ordinaire de l'épreuve pratique.

Art. 6. — Le titre de docteur en philosophie et lettres donne seul accès au stage et à l'examen pratique pour l'ordre des lettres et celui de docteur en sciences physiques et mathématiques ou en sciences naturelles, au stage et à l'examen pratique pour l'ordre des sciences.

Art. 7. — Les docteurs en philosophie et lettres ou en sciences feront leur stage à un établissement public d'instruction moyenne, à désigner par le Directeur général.

Ils peuvent être nommés aux fonctions de répétiteur à titre provisoire, si les besoins du service le comportent.

La seconde année du stage sera faite, pour autant que possible, à l'athénée.

Le nombre des stagiaires qui peuvent être attachés aux différents établissements est fixé par le Directeur général d'après les convenances du service.

Le stage commence avec l'année scolaire ; l'admission au stage à toute autre époque ne peut avoir lieu que pour des motifs dont l'appréciation appartient au Directeur général qui, dans ce cas, peut accorder dispense pour la partie de l'année scolaire déjà révolue.

Art. 8. — Le stagiaire est exercé à la pratique de l'enseignement par le directeur de l'établissement, ou par un professeur sous le contrôle du directeur.

A cet effet il donne des leçons ou assiste à des leçons données dans l'une des spécialités suivantes :

A. — Ordre des Lettres.

Première année de stage : langues latine, grecque, allemande et française, dans les classes inférieures et moyennes.

L'une des langues anciennes peut être remplacée par la langue anglaise ou par l'histoire et la géographie.

Seconde année de stage : les mêmes branches dans les classes inférieures et moyennes, et l'une des langues anciennes ainsi qu'une autre de ces branches dans les classes supérieures.

B. — Ordre des Sciences.

Première année de stage : Mathématiques élémentaires, histoire naturelle et géographie dans les classes inférieures et moyennes.

Seconde année de stage : les mêmes branches dans les classes inférieures, moyennes et supérieures; les mathématiques supérieures et la physique, ou bien les sciences naturelles et la chimie.

Les classes inférieures comprennent : la préparatoire et la sixième; les classes moyennes : la cinquième et la quatrième; les classes supérieures : les autres classes ainsi que les cours supérieurs.

Le stagiaire peut être tenu d'assister temporairement à certains cours ne rentrant pas dans sa spécialité, afin d'être initié à l'organisation de l'enseignement dans toutes ses parties.

Art. 9. — Les branches dans lesquelles l'aspirant aura à enseigner, sont fixées dès le commencement de l'année scolaire par le directeur de l'établissement de commun accord avec l'aspirant, sous réserve de ratification par le directeur général.

Dans la détermination de ces branches il est tenu compte, pour autant que possible, d'un côté, des préférences et des aptitudes spéciales de l'aspirant, ainsi que de l'examen plus approfondi qu'il a subi dans l'une ou l'autre matière de son doctorat; de l'autre côté, des besoins du service.

Art. 10. Le directeur de l'établissement ou le professeur auquel le stagiaire est attaché, d'accord avec le directeur, indique à l'aspirant les ouvrages que celui-ci aura à consulter pour s'initier aux principes généraux d'éducation; il lui expose la méthode et les procédés d'enseignement particulièrement applicables aux cours dont il sera chargé; il fait avec lui le plan de ces cours, procède à la répartition des matières d'enseignement par trimestre, mois et semaine, et règle, pour commencer, heure par heure, le détail de cette répartition, lui abandonnant plus tard ce soin sous son contrôle.

Il fait d'abord lui-même les leçons en présence du stagiaire, et surveille ensuite le travail de celui-ci, en assistant à ses leçons et en contrôlant la correction des devoirs.

Il lui présente, le cas échéant, des observations critiques en se basant sur les préceptes pédagogiques.

Art. 11. Le directeur désigne les professeurs aux leçons desquels le stagiaire aura à assister.

Ces professeurs donneront, au sujet de leurs cours, les explications et les renseignements dont le stagiaire pourra avoir besoin.

Art. 12. Le directeur réunit, à des époques régulières, les stagiaires ainsi que les professeurs auxquels ceux-ci sont attachés, à l'effet de conférer sur la marche à suivre pour le stage.

Art. 13. Pendant la durée du stage, l'aspirant fera deux dissertations dont le sujet lui sera indiqué au commencement de l'année, soit par le directeur de l'établissement, soit par le professeur, de commun accord avec le directeur.

Ces sujets seront pris, l'un dans le domaine de la spécialité à laquelle l'aspirant se voue, l'autre dans celui de la pédagogie, et seront traités, l'un en langue française, l'autre en langue allemande.

Si l'aspirant a pour spécialité la langue anglaise, l'une des dissertations devra être faite dans cette langue.

Le travail du stagiaire devra faire mention des ouvrages qui ont été consultés par lui et porter l'affirmation qu'il a fait sa dissertation sans l'assistance d'autrui.

Ces dissertations sont transmises à la fin de la 1^{re} année, respectivement avant le 1^{er} mai de la 2^{de} année du stage, au directeur général, par l'entremise du directeur de l'établissement.

Art. 14. La première année du stage, l'aspirant ne sera chargé, pour autant que possible, que de huit, et la seconde, de dix heures de leçons par semaine.

La faculté de donner des leçons particulières sera subordonnée à l'autorisation du directeur général.

Art. 15. A la fin de chaque année du stage, le directeur, ainsi que, le cas échéant, le professeur à la direction duquel le stagiaire est confié, feront rapport sur la manière dont ce dernier s'est acquitté de son stage.

Ces rapports sont adressés au directeur général.

Art. 16. L'aspirant qui fait son stage à un établissement étranger, aura à transmettre au directeur général, dans les délais prévus, les dissertations dont les sujets lui seront indiqués.

Art. 17. Le stagiaire qui désire se présenter à l'examen

pratique, adresse à cet effet, avant le 1^{er} mai, une demande au directeur général.

Art. 18. A l'ouverture de la session, chaque membre de la commission prend connaissance :

- 1° des dissertations du stagiaire;
- 2° des rapports prévus à l'art. 15 du présent arrêté.

Art. 19. L'examen pratique comprend :

A) une épreuve orale ayant pour objet :

1° la pédagogie générale, ainsi que la méthodologie et la didactique des branches qui forment la spécialité du récipiendaire ;

2° les sujets des deux dissertations élaborées par le récipiendaire, ainsi que les questions qui s'y rattachent.

Si l'épreuve est commune à tous les récipiendaires du même ordre, chacun ne sera interrogé que sur les questions rentrant dans le cadre de ses dissertations.

La commission prendra en considération la manière de s'exprimer de l'aspirant, la pureté, la correction et la clarté de son langage.

B) La correction des compositions écrite d'une classe supérieure, d'une classe moyenne et d'une classe inférieure, et ce dans les branches qui forment la spécialité de l'aspirant.

La commission désigne les livres dont le récipiendaire pourra faire usage à cette occasion ; elle détermine le temps qu'il pourra employer à la correction des compositions qui lui ont été remises, et règle le mode de surveillance à exercer sur les récipiendaires.

Les devoirs corrigés sont remis au président de la commission et forment l'objet d'une épreuve orale.

c) L'aspirant fera au moins trois leçons d'une heure chacune dans les branches qui forment sa spécialité et ce dans une classe supérieure, dans une classe moyenne et dans une classe inférieure, et pour autant que possible, dans la classe où il a enseigné.

Si le choix de la commission s'arrête à une classe dans laquelle le récipiendaire n'a pas enseigné, il lui sera accordé un délai de vingt-quatre heures pour préparer la leçon dont le sujet lui aura été indiqué.

Art. 20. — La commission exprime la valeur de chacune de ces épreuves par les notes qui suivent : « Très bien — Bien — Satisfaisant — Insuffisant ».

Art. 21. — Si le récipiendaire a été trouvé trop faible dans l'une ou l'autre partie seulement de l'épreuve, la commission pourra lui accorder un délai de six mois pour se préparer à une nouvelle épreuve dans la partie pour laquelle il aura été ajourné.

Art. 22. — Les membres de la commission sont tenus de garder le secret de leurs délibérations.

Art. 23. — Il est délivré des certificats d'aptitude mentionnant la spécialité pour laquelle l'aspirant a fait son épreuve pratique; ces certificats sont signés par tous les membres de la commission et visés par le Directeur général.

Art. 24. — Les docteurs en philosophie et lettres qui ont obtenu leur diplôme avant la publication du présent arrêté, auront, pendant deux années à partir de ce jour, le choix de subir l'examen pratique d'après les dispositions anciennes ou nouvelles, mais devront, pour achever leur stage, se conformer aux prescriptions nouvelles. Les années qu'ils ont passées jusqu'ici dans l'exercice des fonctions de répétiteur à un établissement d'enseignement moyen du pays, leur seront toutefois comptées comme années de stage.

Art. 25. — Les docteurs en sciences physiques et mathématiques et en sciences naturelles qui ont obtenu ce grade avant la publication des présentes, auront à achever leur stage d'après les dispositions du présent règlement; néanmoins il leur sera tenu compte du temps pendant lequel ils ont rempli les fonctions de répétiteur à un établissement d'instruction moyenne du pays.

Art. 26. — Les récipiendaires pour l'examen pratique auxquels s'applique l'art. 24 ou l'art. 25 du présent arrêté, n'auront pas de dissertation à produire pour les années qu'ils ont passées dans l'exercice des fonctions de répétiteur et qui leur sont comptées comme années de stage.

Ces dissertations seront remplacées à l'examen pratique par une épreuve écrite, dont la matière sera désignée par la commission d'examen.

Art. 27. — L'arrêté du 12 Février 1876 est abrogé.

Luxembourg, 1^{er} Octobre 1885.

Le Directeur des Finances,
(S.) M. MONGENAST.

VARIA.

Nous avons à signaler trois publications importantes pour la muséographie :

I. Le Musée central romano-germanique de Mayence, fondé en 1852, renferme, comme on sait, les reproductions, en plâtre ou en galvanoplastie, des principales antiquités découvertes en Allemagne et dont les originaux sont dispersés dans un grand nombre de musées et de collections privées. Le nombre de ces reproductions s'élève actuellement à 11,000. Le conservateur, M. Lindenschmit fils, vient de publier les principales de ces reproductions (1207 objets, répartis en 50 planches photographiques). Ces objets sont classés d'après les trois périodes mérovingienne, romaine et primitive. A côté de chaque planche se trouve une table indiquant la grandeur de l'objet, le lieu où il a été découvert, le possesseur actuel et la matière dont l'objet est fait. Suit l'indication du prix auquel on peut se procurer chaque moulage. Cette publication, qui vient de paraître sous le titre de : *Das römisch-germanische Central Museum in bildlichen Darstellungen aus seinen Sammlungen* (Mainz, 1889, fol. 20 fr.) est d'une utilité incontestable et sera indispensable à tous les conservateurs de Musées.

II. La direction du Musée national bavarois, qui avait déjà fait imprimer le catalogue de ses livres et de ses dessins, vient de publier aussi le catalogue de ses antiquités romanes : *Kataloge des Bayerischen National-Museums. V^{ter} B. Allgemeine Kulturgeschichtliche Sammlungen. Das Mittelalter. I. Romanische Alterthümer von Dr. Hugo Graf*. (München, 1890, 4^e de VI-94 p. et 15 pl. phototypiques, avec 112 représentations). Ce catalogue de 636 n^{os} est fait avec le plus grand soin et rendra de grands services à tous ceux qui s'intéressent à l'art roman.

III. La commission centrale d'Autriche-Hongrie pour la recherche et la conservation des monuments historiques, qui a déjà rendu de si éminents services à la science archéologique, vient de publier le premier volume d'un *Kunsthistorischer Atlas*.

M. MUCH. *Sammlung von Abbildungen vorgeschichtlicher und frühgeschichtlicher Funde aus den Ländern der Oesterreichisch-Ungarischen Monarchie* (Wien, 1880, fol. de 100 pl., 30 fr.). On sait quelle est la richesse et l'importance des nombreuses découvertes faites dans les pays austro-hongrois — ne citons que Halstatt. — Or la nouvelle publication reproduira les principaux objets qui nous ont été conservés. C'est assez dire que pour l'archéologie cet Atlas sera d'une importance de premier ordre.

Congrès international de l'Enseignement supérieur et de l'Enseignement secondaire tenu à la Sorbonne à Paris en 1889.

Au mois d'août dernier, un Congrès international de l'*Enseignement supérieur et de l'Enseignement secondaire* s'est tenu à la Sorbonne, à Paris, sous la présidence de M. Gréard, membre de l'Institut, vice-recteur de l'Académie de Paris.

Ce Congrès avait obtenu de nombreuses adhésions, non seulement en France, mais dans tous les pays de l'Europe et même en Amérique.

Les différentes nationalités y étaient représentées par des hommes, dont la compétence et l'autorité en matière d'enseignement sont universellement reconnues.

Le Congrès était divisé en deux sections : 1^o la section de l'enseignement supérieur ; 2^o la section de l'enseignement secondaire.

Les questions portées à l'ordre du jour étaient les suivantes :

1^o Limitation et sanction des études secondaires (baccalauréats et certificats de maturité) ;

2^o Equivalence internationale des études et des grades ;

3^o Des diverses formes de l'enseignement secondaire ; quelle part convient-il de faire dans chacune d'elles aux langues anciennes, aux langues modernes et aux sciences ;

4^o De la méthode à suivre dans l'instruction secondaire de jeunes filles, en particulier pour l'enseignement des langues vivantes et pour l'enseignement des sciences ;

5^o Quelle place faut-il assigner aux sciences économiques et sociales dans les programmes de l'enseignement supérieur ?

Ces questions avaient fait l'objet de rapports préliminaires qui furent distribués avant l'ouverture de la session et dont les conclusions furent discutées d'abord dans les sections, puis dans des assemblées plénières.

La première, la troisième et la quatrième questions furent examinées dans la section de l'enseignement secondaire ; les deux autres dans la section de l'enseignement supérieur.

Nous n'avons pas l'intention de faire un compte-rendu détaillé des travaux du Congrès. Mais nous croyons utile de donner un résumé succinct des discussions qui ont eu lieu, surtout de celles qui se rapportent plus particulièrement à l'enseignement moyen et qui peuvent intéresser les professeurs.

I.

Limitation et sanction des études secondaires.

En ce qui concerne cette question, le Congrès a adopté les résolutions suivantes :

A) *Il est nécessaire que les études secondaires aient une sanction ;*

b) *Le meilleur mode de sanction est celui qui permet à l'élève consciencieux et d'une intelligence moyenne d'obtenir le diplôme final sans préparation spéciale, sans efforts particuliers, en suivant simplement le cours de ses études;*

c) *Quel que soit le mode de sanction adopté, il est désirable qu'il puisse être tenu compte, pour l'obtention du diplôme de fin d'études, des notes antérieures et du classement de l'élève dans l'établissement où il a fait ses études.*

Un membre avait présenté le vœu que les candidats aux examens fussent jugés par leurs professeurs avec adjonction des représentants de l'Etat. On n'a pas accepté de passer au vote; on a jugé ce vœu incompatible avec les résolutions d'un Congrès international, qui, tout en restant dans les généralités, doit émettre seulement des vœux pratiques.

d) *Le Congrès émet enfin le vœu que « les trois sanctions admises pour les trois ordres d'enseignement secondaire puissent donner accès aux différents ordres d'études supérieures, chacune suivant la nature des études secondaires qu'elle couronne. »*

II.

Équivalence internationale des études et des grades.

Trois résolutions ont été votées par le Congrès :

a) *Il y a lieu de maintenir ou d'établir l'équivalence internationale de diplômes ou de certificats constatant les études d'enseignement secondaire exigées comme condition d'admission aux études d'enseignement supérieur des divers ordres;*

b) *Il y a lieu de recommander, comme une pratique internationale utile, la concession aux étudiants du droit d'accomplir dans une université étrangère une partie de leur temps de scolarité.*

c) *Il y a lieu d'accorder, après appréciation des titres produits, et sans aucune distinction de nationalité, l'équivalence internationale des certificats d'examen et des grades au point de vue scientifique et comme condition de la recherche d'un grade plus élevé.*

III.

Des diverses formes de l'enseignement secondaire, quelle part convient-il de faire dans chacune d'elles aux langues anciennes, aux langues modernes et aux sciences.

Avant d'entrer dans l'étude de cette question, le Congrès a été saisi d'une question préalable sur l'âge où l'on commencerait à donner l'enseignement secondaire classique proprement dit, comprenant l'étude des langues anciennes. Un membre demandait que ce raccordement entre l'enseignement primaire et l'enseignement secondaire ait lieu seulement à quatorze ans révolus.

La très grande majorité du Congrès a été d'avis que ce système amènerait un surmenage après la quatorzième année. On a reconnu que les études gréco-latines avaient besoin pour être fructueuses, d'être menées à loisir ; à ce prix seulement l'élève lira les auteurs et entrera, par un contact direct et prolongé, dans l'intelligence des idées anciennes.

Le Congrès, à l'unanimité, est d'avis qu'il y a lieu de recommander, et, par conséquent, d'établir plusieurs types d'enseignement secondaire.

Ces types sont d'abord l'enseignement secondaire classique ancien fondé sur la connaissance du grec et du latin, ensuite l'enseignement secondaire ne comprenant pas le grec, mais seulement le latin ; en troisième lieu, l'enseignement secondaire moderne, basé sur l'étude des langues modernes, des lettres et des sciences et ne comprenant ni grec, ni latin.

On a examiné ensuite la part qu'il convient de faire dans l'une et dans l'autre des deux premières formes d'enseignement secondaire aux sciences et aux langues vivantes.

Pour les sciences, et, dans les sciences, pour les élèves qui se destinent aux carrières scientifiques, on a été unanime à accepter les idées exprimées par M. Croiset qui avait fait un rapport préparatoire sur la question. « Prolonger la période des études littéraires, disait M. Croiset, c'est prolonger la période de culture générale et large ; c'est reculer le moment où domineront les spécialités absorbantes, c'est amener à l'étude des sciences des esprits plus mûrs, plus ouverts, plus souples, mieux préparés à les bien comprendre ».

Tout le monde aussi, pour les élèves destinés aux lettres, reconnaissait que « les sciences s'adressent à certaines facultés intellectuelles qui doivent, chez tous les élèves, recevoir une culture et un exercice suffisants ».

Le Congrès s'est donc prononcé en ces termes : « Dans l'un et l'autre des deux premiers types d'enseignement secondaire, l'étude des sciences tout en étant subordonnée à l'étude des lettres, doit être faite sérieusement, c'est-à-dire d'une manière lente, graduée et méthodique pour les élèves qui se destinent aux carrières scientifiques, la séparation et, par suite, la spécialisation, doit être faite aussi tard que possible.

Sur la question des langues vivantes, on a d'abord voté la formule suivante : *Il y a lieu d'enseigner pratiquement les langues vivantes dans les classes élémentaires et d'une façon plus littéraire dans les classes supérieures.*

On a demandé quand il fallait commencer l'étude des langues vivantes. Un membre estimait qu'il fallait reculer assez loin le début de ces études, en donnant pour raison que les élèves ne retiennent que ce qu'ils ont appris dans la fin de l'enseignement. Le Congrès a été d'avis qu'il ne faut pas différer l'étude des langues vivantes jusqu'à la moitié des études classiques en vue de doubler le nombre d'heures qui lui sera consacré dans les classes supérieures.

On a recherché ensuite ce qu'il fallait entendre par enseignement pratique.

Les uns, voyant dans la lecture le but le plus élevé, reléguèrent au second plan l'art d'écrire et de parler. D'autres, au contraire, soutenaient que la possession d'une langue doit être active, que le meilleur professeur est celui qui devant ses élèves, ne prononce pas un mot de leur langue maternelle.

Il faut, ajoutait M. Bréal, au point de vue international, que les élèves habitués à parler pendant leur séjour au lycée, se sentent le goût d'aller se perfectionner à l'étranger, non point seulement pour mieux se faire entendre d'un maître d'hôtel, ou d'un guide, mais pour suivre avec profit les cours des universités, causer avec les maîtres, et en général avec toutes les personnes instruites des pays où ils voyagent.

Ces deux opinions pouvaient se concilier et elles ont été résumées dans la formule suivante qui a été adoptée : « *Il y a dans l'étude des langues vivantes, deux choses à acquérir : la possession de la langue et son intelligence littéraire la plus élevée* ».

Un membre avait proposé de donner au troisième type d'enseignement secondaire, le nom d'*Humanités modernes*, comme en Belgique. Cette proposition n'a pas été admise. Le Congrès a pensé que ce terme d'*humanités* d'origine et d'idée toutes latines, ne saurait, en aucun cas, s'appliquer à un enseignement qui ne comporterait l'étude d'aucune langue ancienne. Il a déclaré toutefois que cet enseignement doit avoir en vue la culture harmonieuse et désintéressée de l'esprit.

Les résolutions suivantes ont ensuite été adoptées presque sans discussion.

A) *L'enseignement secondaire moderne doit être à la fois littéraire et scientifique ;*

B) *Il n'y a pas lieu d'y faire une place au latin ;*

C) *Il y a lieu de rendre l'enseignement des langues vivantes plus important et plus littéraire qu'il ne l'est actuellement.*

Dans la discussion, on avait surtout insisté sur les mots *important* et *littéraire*, pour montrer que, sans négliger le côté pratique, on voulait que l'étude des langues vivantes élevât l'intelligence et le cœur des jeunes gens et rendît plus attrayant tout cet enseignement moderne.

IV.

De la méthode à suivre dans l'instruction secondaire des jeunes filles, en particulier pour l'enseignement des langues vivantes et pour l'enseignement des sciences.

Au début de la délibération, une question générale a été posée :

« Doit-on apprendre aux jeunes filles tout ce qu'elles peuvent apprendre? Et puisqu'elles sont reconnues aptes aux mêmes études que leurs frères, les admettra-t-on dans une même école à recevoir une instruction commune? »

» Doit-on, au contraire, tenir compte des différences de tempérament et de vocation et tracer un cadre d'études particulier au sexe féminin? »

Le Congrès a été d'accord pour n'élever aucune barrière, pour laisser grandes ouvertes les portes des universités : les jeunes filles qu'entraînent leurs aptitudes iront y conquérir leurs grades et l'on peut s'en rapporter à leur bon sens pour l'usage qu'elles feront de ces grades.

Mais, comme l'enseignement supérieur ne sera jamais demandé que par quelques élèves, il convient de donner aux jeunes filles, un enseignement approprié qui fera la clarté dans leur esprit, n'y laissera rien de vague et, les rendant plus fortes et plus intelligentes, les préparera à remplir leur rôle dans la société.

Le Congrès a recherché ensuite quelles sont les sciences pouvant servir à atteindre ce but sans disproportionner l'effort et la force de l'élève. Il a adopté les conclusions suivantes :

A) *Il faut revenir sur l'enseignement de l'arithmétique à plusieurs reprises, donner d'abord les règles du calcul et des problèmes simples, introduire peu à peu les raisonnements et les théories ;*

B) *Il y a lieu d'introduire l'algèbre dans l'enseignement de l'arithmétique ;*

C) *La géométrie doit être enseignée surtout comme gymnastique, comme moyen de discipline pour l'esprit ;*

D) *L'enseignement de la cosmographie doit être, dans les classes élémentaires plutôt pittoresque ; il doit être plutôt mathématique dans les classes supérieures ;*

E) *L'enseignement des sciences physiques doit être, avant tout, d'une manière générale expérimental et comprendre toutes les branches de la physique ;*

F) *L'enseignement de la chimie sera élémentaire et expérimental ;*

G) *L'enseignement des sciences naturelles devra aussi être expérimental ; on se bornera aux observations fondamentales.*

On s'occupe ensuite de la méthode à suivre pour enseigner les langues vivantes dans les établissements secondaires des jeunes filles.

La plupart des membres du Congrès furent d'avis que :

A) *L'enseignement pratique des langues vivantes doit commencer le plus tôt possible ;*

B) *L'enseignement théorique doit être différé jusqu'à ce que les premières notions de grammaire dans la langue maternelle aient été acquises ;*

C) *Un maître de langues vivantes doit avoir une connaissance théorique et pratique de phonétique.*

Un membre avait proposé d'émettre le vœu que, dans l'enseignement secondaire des jeunes filles, le même professeur, particulièrement dans les classes élémentaires, sera chargé de l'enseignement de la langue nationale et d'une langue vivante. Il estimait qu'on gagnerait du temps en agissant ainsi et que la langue étrangère servirait à apprendre la langue nationale.

Cette proposition n'a pas été admise. On a fait remarquer que toutes les jeunes filles qui entrent au lycée ne terminent pas leurs études et que, dans ce cas, elles quitteraient l'établissement ne sachant à fond ni la langue maternelle ni la langue étrangère.

En second lieu, il serait bien difficile, sinon impossible de trouver des professeurs capables d'accomplir cette tâche.

V.

Quelle place faut-il assigner aux sciences économiques et sociales dans les programmes de l'enseignement supérieur ?

Cette question a fait l'objet d'un examen très approfondi. La section de l'enseignement supérieur s'est livrée à une enquête sur l'état actuel de la situation dans les divers pays représentés au Congrès.

En présence d'opinions très divergentes le Congrès s'est contenté d'émettre le vœu suivant :

« Il y a lieu de donner aux sciences économiques et sociales une place plus large que par le passé dans l'enseignement supérieur. »

Dans un discours, fréquemment interrompu par les applaudissements, M. Gréard résume les travaux du Congrès et en fait ressortir l'importance.

Plusieurs membres étrangers répondent à ce discours. Ils félicitent M. le Président pour sa haute compétence et le remercient de l'exquise courtoisie qu'il a montrée dans la direction des débats ; ils adressent également leurs remerciements au Gouvernement et au peuple français pour la large et généreuse hospitalité qu'ils ont reçue.

CH. HARLAUX.

ACTES OFFICIELS.

CONCOURS QUINQUENNAL DES SCIENCES PHYSIQUES ET MATHÉMATIQUES.

Période de 1884-1888.

Par arrêté royal du 13 décembre 1889, le prix quinquennal des sciences physiques et mathématiques, pour la période de 1884-1888, est décerné à M. W. Spring, professeur à l'université de Liège, pour l'ensemble de ses écrits pendant la dite période et notamment pour ses recherches sur la compression.

Par arrêté royal du 21 novembre 1889, M. Lemaire (Alfred), substitut du procureur du roi près le tribunal de première instance séant à Liège, est nommé professeur extraordinaire à la faculté de droit de l'université de cette ville.

Il donnera les cours de droit civil (partim) et de droit commercial, délaissés par feu M. le professeur V. Thiry.

Par arrêté royal du 26 décembre 1889, M. Valentin (Godefroid-Émile), docteur en philosophie et lettres, surveillant et professeur dans les athénées royaux depuis le 19 octobre 1866, préfet des études depuis le 10 septembre 1886, actuellement préfet des études de l'athénée royal et directeur de l'école moyenne de l'État à Tongres, à titre provisoire, depuis le 17 juillet 1889, est nommé définitivement à ces doubles fonctions.

Par arrêté royal du 11 janvier 1890, M. Chot (Joseph Charles), professeur agrégé de l'enseignement moyen du degré inférieur, régent, puis directeur dans les écoles moyennes de l'État depuis le 15 janvier 1861, ancien directeur du collège communal de Virton, nommé préfet des études dans les athénées royaux, par application de l'art. 7, § 3, de la loi du 15 juin 1881, le 28 septembre 1881, actuellement préfet des études provisoire à l'athénée royal de Chimay depuis le 17 juillet 1889, est nommé définitivement à ces dernières fonctions.

Par arrêté royal du 27 janvier 1890, M. Cuisset (Emile-François), professeur agrégé de l'enseignement moyen du degré supérieur pour les sciences commerciales, professeur provisoire de sciences commerciales à l'Athénée royal de Huy depuis le 6 décembre 1888, est nommé définitivement à ces fonctions.

PÉRIODIQUES.

Revue critique d'histoire et de littérature, recueil hebdomadaire publié sous la direction de M. A. Chuquet.

Du 25 novembre 1889 : **Delattre**, La trouvaille et Les inscriptions de Tell el-Amarna, Les Chaldéens jusqu'à Nabuchodonosor (A. Loisy). — **Ebers**, Le Papyrus Ebers (G. Maspero). — **Swoboda**, Nigidius Figulus (P.-A. L.). — **Delisle**, La Chronique des Tard venus (T. de L.). — **Schweitzer**, Hans Sachs (A. Chuquet). — **Fagniez**, Le Père Joseph et Richelieu (R.). — Lettres de Weiss à Nodier, p. p. **Pingaud** (Maurice Tourneux). — Du 2 décembre : **Delattre**, La trouvaille de Tell-el-Amarna (G. Maspero). — **Darbishire**, L'esprit rude en grec (V. Henry). — **P. Girard**, L'éducation athénienne au V^e et au IV^e siècle (Salomon Reinach). — **Lapaille**, Grammaire française (Ch. J.). — **Clédat**, Nouvelle grammaire du français (Ch. J.). — **Lossen**, La querelle du Chapitre de Strasbourg (R.). — **Groot**, Histoire de la Nouvelle Grenade (G. Strehly). — **Allaire**, Le duc de Penthièvre (A. Delboulle). — Relation de la bataille de Froeschwiller (A. C.). — **Delbauve**, Historique du 26^e régiment d'infanterie (C.). — **Delagrangé**, Le 2^e bataillon de chasseurs à pied (C.). — **Fralon**, Lionel Hart (x). — **Waltz**, Bibliothèque de la ville de Colmar (R.). — **Cartailhac**, La France préhistorique d'après les sépultures et les monuments (Salomon Reinach). — Du 9 décembre : **Griffith**, Les inscriptions de Siout et de Dér Riféh (G. Maspero). — **Engelmann**, Atlas d'Homère (B. Haussoullier). — **Skeat**, Principes d'étymologie (Ch. J.). — **Morsbach**, Origine de la langue anglaise écrite (Ch. J.). — **Einenkel**, Excursions à travers la syntaxe du moyen-anglais (Ch. J.). — **Koerting**, Esquisse de l'histoire de la littérature anglaise; Encyclopédie et méthodologie de la philologie anglaise (Ch. J.). — **Bertrand**, D'Alembert (Léo Claretie). — Du 16 décembre : **Jahn**, Denys l'aréopagite (C. E. Ruelle). — **Pannenberg**, Lambert de Hersfeld (Ch. Pfister). — **Gasté**, Les insurrections normandes et Olivier Basselin (A. Delboulle). — **Allain**, La Saintonge et les familles illustres, p. p. **L. Audiat** (T. de L.). — **L. Keller**, Staupitz et la Réforme (R.). — **Novati**, Études critiques et littéraires (Léon G. Pélissier). — **Mazzoni**, Études littéraires (N.). — **Kluge**, De Luther à Lessing (A. Chuquet). — **Socin**, La langue écrite et les dialectes de l'Allemagne (A. Chuquet). — **Victor**, Éléments de phonétique (Ch. J.). — **Gomperz**, Stuart Mill (L. H.). — **La Espana moderna**, revue ibéro-américaine (Alfred Morel-Fatio). — **Heimweh**, La question d'Alsace (x). — Du 23 décembre : **Franke**, Le genre en sanscrit (V. Henry). — César, Commentaires p. p. **Paul** et **Frammer** (S. Dosson). — **Rannow**, L'Isidore ancien-haut allemand (C.). — **Prou**, Manuel de paléographie

latine et française (A. Giry). — **Niemann**, Vechta et Cloppenburg, I (Ch. Pfister). — **Lecoq de la Marche**, Le XIII^e siècle artistique (H. de Curzon). — **Corroyer**, L'architecture romane (H. de Curzon). — **Courajod**, La polychromie dans la statuaire du moyen-âge et de la Renaissance (H. de Curzon). — **A. Springer**, Les sacramentaires du moyen-âge (H. de Curzon). — De **Broussillon** et de **Faroy**, Sigillographie des seigneurs de Laval. (H. de Curzon). — **E. Lefèvre-Pontalis**, La nef de la cathédrale du Mans (H. de Curzon). — De **Boislisle**, La place des Victoires et la place Vendôme (H. de Curzon). — **Tierzot**, Histoire de la chanson populaire en France (A. Delboulle). — **Tamizey de Larroque**, Petits mémoires inédits de Peiresc; Livre de raison de la famille de Fontainemarie (A. C.). — **Ludwig**, Strasbourg il y a cent ans (R.). — Procès-verbaux du Comité d'instruction publique de la Législative p. p. **Guillaume** (A. Chuquet). — Du 30 décembre : **Coemans**, Les adjectifs en *po* et en *lo* (V. H.). — **Xénophon**, Mémorables p. p. **Weidner** (Am. Hauvette). — **Platon**, Euthyphron, Apologie, Criton, p. p. **Konstantinidis** (Am. Hauvette). — **J. Martha**, L'Art étrusque (Salomon Reinach). — **Parfouru**, Catalogue des incunables de la bibliothèque d'Auch (S.). — **Pellechet**, Catalogue des incunables de la bibliothèque de Dijon (S.). — **D'Asis-Gaillissans**, Inventaire descriptif des incunables de la bibliothèque de Nevers (S.). — **Gisl**, Catalogue des incunables de Soleure (S.). — **Delisle**, Instructions pour la rédaction d'un inventaire des incunables (S.). — **Pierling**, Papes et tsars (L. Leger). — **Desclozeaux**, Gabrielle d'Estrées (T. de L.). — **Triger**, L'année 1789 au Mans et dans le Haut-Maine (A. Chuquet). — **Thureau-Dangin**, Histoire de la monarchie de juillet, V (Albert Sorel). — **Schopenhauer**, Le monde comme volonté et comme représentation, II, trad. **Burdeau** (Lucien Herr). — **Schopenhauer**, Critique de la philosophie kantienne, trad. **Cantaouzène** (Lucien Herr). — **Pasolini**, Mémoires (N.). — **Adam**, La langue anti (V. H.). — Du 6 janvier 1890 : **Petrie**, Howara, Biahmou et Arsinoe (G. Maspero). — Congrès scientifique international et catholique de Paris (Salomon Reinach). — **Chatelain**, Dictionnaire latin-français de Quicherat et Daveluy; Lexique de Sommer (Paul Lejay). — **Hildebrandt**, Le Culex de Virgile (E. Plessis). — **Baum**, Le Magistrat et la Réforme à Strasbourg (x). — La Fontaine, Œuvres, V. p. p. **H. Régnier** (A. Delboulle). — **Arréat**, La morale dans le drame (Lucien Herr). — Du 13 janvier : **Kalilah et Dimnah**, II, p. p. **J. Derembourg** (Rubens Duval). — **Josèphe**, V, p. p. **Niese** (Théodore Reinach). — **Hatch**, Essais sur le grec biblique (P.-A. L.). — Musée archéologique de Bordeaux, I, p. p. **P. Paris** (Salomon Reinach). — **Lebègue**, Une école inédite de sculpture gallo-romaine; Tetricus et Dumège (T. de L.). — **Kawerau**, Le passé de Magdebourg; la vie littéraire de Halle (A. Chuquet). — **Babeau**, Paris en 1789 (A. Gazier). — **Guyau**, L'art au point de vue sociologique (René Doumic).

Neue Jahrbücher für Philologie und Paedagogik, herausgegeben unter der verantwortlichen Redaction von Dr. Alfred Fleckeisen und Dr. Hermann Masius. — Leipzig, B. G. Teubner, 1889.

Elftes Heft. 1889.

Aristotelis ethicorum Nicomacheorum libri tertii capita XIII XIV XV enarrata. von R. Noetel in Posen. — Zu Polybios [II 37, 10]. von F. Hulstsch in Dresden-Striesen. — Das geburtsjahr des Zenon von Kition. von F. Sussemühl in Greifswald. — Ueber eine schrift des Aristarcheers Ammonios. von demselben. — Coniecturae Xenophontae. von K. Hude in Kopenhagen. — Zur Anthologia Palatina. von H. Stadtmüller in Heidelberg. — Ein griechisches epigramm. von M. Rubensohn in Potsdam. — De Philodemi loco. von H. Usener in Bonn. — De Q. Ennii annalibus. II. von A. Reichardt in Dresden. — Zur etymologie des lateinischen participium praesentis activi. von J. Weisweiler in Köln. — Zu den textesquellen des Silius Italicus. von L. Bauer in Augsburg. — Zu Tacitus annalen. von A. E. Schöne in Blasewitz.

Philologus Zeitschrift für das classische alterthum, begründet von F. W. Schneidewin und E. v. Leutsch, herausgegeben von Otto Crusius. — Göttingen. 1889.

Drittes Heft.

Epigraphische Kleinigkeiten aus Griechenland. von J. Baunack. — Platon's Phädrus I. von P. Natorp. — Zu den Quellen des sogenannten Etymologicum Magnum. von R. Reitzenstein. — Quaestiuncula Plautina. Scr. G. Suster. — Ad Orientium. Scr. R. Ellis. — Die Pelasger in Attika und auf Lemnos. von E. Meyer. — Typhon-Zēphōn. von O. Gruppe. — Zu (Hes.) Aspis 213. von R. Peppmüller. — Korobios von Itanos. von P. Knapp. — Noch einmal die Bühne des Aeschylus. von B. Todt. — Studien zu Theognis. von P. Cauer.

Berliner Philologische Wochenschrift, herausgegeben von Chr. Belger und O. Seyffert. 1889. Calvary.

30 November. — **Rezensionen und Anzeigen**: J. van Leeuwen et M. B. Mendes, Homeri Iliadis carmina (P. Cauer). — C. Schirlitz, Beiträge zur Erklärung der Platonischen Dialoge Gorgias und Theaitetos. — Th. Berndt, Bemerkungen zu Platons Menexenos (O. Apelt). — L. von Sybel, Platons Symposion (O. Apelt). — M. Tschiasny, Studia Hyginiana I. (G. Kauffmann). — A. Delattre, Cyrus dans les monuments assyriens. — Ders., L'exactitude et la critique en histoire d'après un assyriologue (Justi). — Zenaide Ragozin, Media, Babylon and Persia, (Justi). — C. Amadori, Roma sotto i patrizi (H. Schiller). — W. Soltan, Die römischen Amtsjahre (L. Holzapfel). — H. Schott, Das ius prohibendi (M. Voigt). — M. Bloomfield, The origin of the recessive accent in Greek (H. Ziemer). — E. Wohlwill, Joachim Jungius (L. Geiger).

7 Dezember. — **Rezensionen und Anzeigen**: L. Strachan-Davidson, *Selections from Polybius* (F. Hultsch). — N. F. Nilén, *Luciani codex Mutinensis* (M. Rothstein). — F. Gnesotto, *Orazio como uomo* (W. Mewes). — K. Tücking, *Cornelii Taciti Germania* (A. Eussner). — L. D. Dowdall, *Livy book XXII* (—s—). — B. Kübler, *Iulii Valerii Alexandri Polemi res gestae Alexandri* (F. Rühl). — W. Ohnesorge, *Die römische Provinzliste von 297, Teil I* (P. v. Rohden). — M. Vauthier, *Etudes sur les personnes morales dans le droit Romain et dans le droit Français* (I. Baron). — Ad. Kaegi, *Zur griechischen Schulgrammatik*. — Ders., *Offene Antwort auf die sogenannte « Verteidigung » des Herrn Dr. W. v. Hartel* (F. Müller). — F. Teutsch, *Die siebenbürgisch-sächsischen Schulordnungen* (K. Hartfelder).

14 Dezember. — **Rezensionen und Anzeigen**: A. Fouillée, *La philosophie de Platon*. — Ch. Waddington, *Le Parménide de Platon* (O. Apelt). — S. Papadimitriu, *Kritische Beiträge zu den Scholien des Euripides* (P. N. Papageorg). — M. Hoffmann, *Der Kodex Medicus Pl. XXXIX No I des Vergilius* (A. Zingerle). — A. Cima, *Saggi di studii latini* (A. Pais). — F. Luterbacher, *Titi Livi ab urbe condita liber VI* (—s—). — H. G. Lolling, *Hellenische Landeskunde und Topographie* (A. Milchhöf 1). — E. L. Couhé, *De la manus* (M. Voigt). — A. H. Sayce, *Lectures on the Origin and Growth of Religion* (F. Justi). — E. Bernheim, *Lehrbuch der historischen Methode* (M. Klatt). — *Gedikes lateinisches Lesebuch*. — H. O. Simon, *Aufgaben zum Übersetzen in das Lateinische*.

21 Dezember. — **Rezensionen und Anzeigen**: F. W. Schneidewin, *Sophokles* (Wecklein). — J. Berlage, *Commentatio de Euripide philosopho* (Wecklein). — D. Nagajewski, *Iuvenalis Saturae*. — W. J. Modestow, *Tacitus*. — Th. Mischtschenko, *Thukydides*. — Th. Mischtschenko, *Herodot* (H. Haupt). — P. Petzke, *Dicendi genus Tacitinum quatenus differat a Liviano* (—s—). — A. Holder, *Inventio sanctae crucis* (M. Petschenig). — M. Mennessier, *De la ferme des impôts* (M. Voigt). — R. Lanciani, *Ancient Rome in the light of recent discoveries* (O. Richter). — Nögelsbachs *Lateinische Stilistik*, 8. Aufl. von Iwan Müller (J. H. Schmalz). — W. Schleusner, *Die Ausdrücke und Redensarter aus Ciceros Pompeiana und catilinarischen Reden sowie Cäsars Kommentar über den gallischen Krieg* (F. Müller). — H. Jadart et P. Pellot, *Maitre Robert de Sorbon et la Village de Sorbon*. — E. Mério, *La Sorbonne et son fondateur* (L. Geiger).

28 Dezember. — **Rezensionen und Anzeigen**: Bachof-Nauack, *Xenophons Anabasis* (E. Weissenborn). — I. Bassi, *Le quattro orazioni di Iperide* (Th. Thalheim). — O. Crusius, *Plutarchus de proverbii Alexandrinorum* (G. Knaack). — E. Garizio, *Il poema della natura di Lucrezio* (A. Brieger). — F. Hermes, *Neue Beiträge zur Kritik und Erklärung des Catull* (K. Rossberg). — J. Toepffer, *Attische Genealogie* (Holm). — Rost, *Deutsch-Griechisches Wörterbuch* (B. Graupe). — R. Kussmanna, *Verzeichnis der Programm-Abhandlungen* (R. Weil).

4 Januar 1890. — **Rezensionen und Anzeigen** : F. Dümmler, *Akademika* (P. Wendland). — J. D. Duff, *T. Lucreti Cari de rerum natura liber quintus* (A. Brieger). — G. Krüger, *Des Q. Horatii Flaccus Satiren und Episteln* (W. Mewes). — M. Müller, *Titi Livi ab urbe condita liber I* (—s—). — J. Belshelm, *Codex Colbertinus Parisiensis* (G. Schepss). — K. F. Hermanns *Lehrbuch der griechischen Antiquitäten* (B.). — Th. Schreiber, *Die Wiener Brunnenreliefs aus Palazzo Grimani*. — Fr. Hauser, *Die neu-attischen Reliefs* (A. Brückner). I. — B. Volz, *Grundriss der alten Geographie* (A. Riese). — H. Kiepert, *Wandkarte der Reiche der Perser und Macedonier* (G. Hirschfeld). — E. Dünzelmann, *Der Schauplatz der Varusschlacht* (G. Wolff). — W. M. Flinders Petrie, *A season in Egypt 1887* (A. Erdmann). — A. Scheindler, *Methodik des grammatischen Unterrichts im Griechischen* (F. Müller). — H. Busch, *Lateinisches Übungsbuch* (F. Müller).

11 Januar. — **Rezensionen und Anzeigen** : N. Wecklein, *Die Tragödien des Sophokles* 3. Bd. *Elektra* (P. Dettweiler). — F. Lukas, *Die Methode der Einteilung bei Platon* (O. Apelt). — E. Stephani, *De Martialis verborum novatore* (W. Gilbert). — O. Riemann et T. Homolle, *Titi Livii ab urbe condita libri XXVI — XXX* (—s—). — Th. Schreiber, *Die Wiener Brunnenreliefs aus Palazzo Grimani*. — Fr. Hauser, *Die neu-attischen Reliefs* (A. Brückner) II. — F. Gregorovius, *Geschichte der Stadt Athen im Mittelalter* (K. Krumbacher). — H. Brunner, *Die Constantinische Schenkungsurkunde* (S. Löwenfeld). — J. Ley, *Hülfsbuch für den lateinischen Unterricht* (F. Müller). — Th. Klette, *Beiträge zur Geschichte und Litteratur der englischen Gelehrtenrenaissance* (K. Hartfelder).

Wochenschrift für Klassische Philologie, herausgegeben von Georg Andresen, Franz Harder und Hermann Heller. Berlin, R. Gaertners Verlag, H. Heyfelder, 1889.

4. Dezember. — **Rezensionen und Anzeigen** : H. Pomtow, *Beiträge zur Topographie von Delphi* (H. L. Ulrichs). — *Commentationes in honorem Guil. Studemund conscripserunt discipuli* (λρ). — H. Traut, *Quaestionum Theocritearum part. 1. 2* (F. Mertens). — D. Iunii Iuvenalis *saturae* erkl. von Andr. Weidner. 2. Aufl.; J. Dürr, *Das Leben Juvenals*; J. Gylling, *De argumenti dispositione in satiris IX—XVI Juvenalis* (E. Hübner) I. — J. Lattmann u. H. D. Müller, *Lernheft zur latein. Syntax* (A. Prümers).

11. Dezember. — **Rezensionen und Anzeigen** : Fr. Hauser, *Die neu-attischen Reliefs* (P. Knapp). — *Catalogus codd. graecorum in bibliotheca urbana Vratislaviensi adserv.* (Br. Keil). — D. Iunii Iuvenalis *saturae* erkl. von Andr. Weidner. 2. Aufl.; J. Dürr, *Das Leben Juvenals*; J. Gylling, *De argumenti dispositione in satiris IX—XVI Iuvenalis* (E. Hübner) II. — Em. Feichtinger, *Fragebüchlein zur latein. Syntax* (A. Prümers).

18. Dezember. — **Rezensionen und Anzeigen** : H. Winnefeld, *Hypnos* (Th. Schreiber). — *The fragments of the Ktesias* ed. by J. Gilmore (J.

Jacoby). — H. Kloevekorn, Die Kämpfe Cäsars gegen die Helvetier (Ackermann). — D. Iunii Iuvenalis saturae erkl. von Andr. Weidner. 2. Aufl.; J. Dürr, Das Leben Juvenals; J. Gylling, De argumenti dispositione in satiris IX—XVI Juvenalis (E. Hübner) Schluss. — Inventio S. Crucis ... ed. Alfr. Holder (M. Manitius). — Bibliographischer Monatsbericht 1. 2. (H. H.).

25. Dezember. — Rezensionen und Anzeigen: H. Kluge, Z. Entstehungsgeschichte d. Ilias (P. Cauer). — G. Hofmann, Die Sonnenfinsternis bei Pindar (G. Hergel). — C. A. Lehmann, Quaestiones Tullianae (E. Böckel). — Conradi Hirsaugiensis dialogus super auctores von G. Schepss (M. Manitius).

1. Januar 1890. — Rezensionen und Anzeigen: Gust. Meyer, Albanesische Grammatik m. Lesestücken (G. Stier). — Straub, Der Natursinn d. alten Griechen; Ed. Voss, D. Natur i. d. Dichtung d. Horaz (Alfr. Biese). — Ioa. Lunák, Quaestiones Sapphicae (G. Knaack). — Catulls Buch der Lieder von Th. Heyse. 2. Aufl. (O. Weissenfels). — Pauli Orosii hist. adversum paganos. Ex recogn. C. Zangemeister (Fr. Rühl). — Nov. testam. graece. I. Evang. d. Matthaeus. Erkl. von Fr. Zelle (Joh. Draeseke). — Fr. Paulsen, Das Realgymnasium u. d. humanistische Bildung (P. Cauer).

8. Januar. — Rezensionen und Anzeigen: Th. Matthias, Zu alten Grammatikern (P. Egenolff). — Eug. Oder, De Antonino Liberali (G. Knaack). — J. Schmidt, Das subjektive Element bei Homer (G. Hergel). — P. Jörs, Röm. Rechtswissenschaft zur Zeit d. Republik. I. (Otto Schulthess). — J. Kubik, De M. Tullii Ciceronis poet. Latinorum studiis (Fr. Harder).

REVUE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

EN BELGIQUE.

Tome 33.

2^e Livraison.

QUESTIONS D'ENSEIGNEMENT, LETTRES ET SCIENCES.

SOCIÉTÉ POUR LE PROGRÈS DES ÉTUDES PHILOLOGIQUES ET HISTORIQUES.

*34^e séance, tenue au Conservatoire royal de Bruxelles,
le jeudi 26 décembre 1889.*

La séance est ouverte à 1 heure et demie.

Sont présents : MM. Mesdach de ter Kiele, *président*; Gantrelle, *vice-président*; Wagener, *secrétaire-général*; Fredericq, *secrétaire-adjoint*; Crutzen, de Goey, De Moor, de Ziegesar, Duchesne, Dufief, Dupont, Hegener, Lonchay, Magin, Mallet, Motte, Moureau, Philippon, Preudhomme, Raskop, Schouten et Thomas.

Le procès-verbal de la précédente séance est lu et adopté.

M. Wagener communique la correspondance. M. Keelhoff, indisposé, et M. Gilles s'excusent de ne pouvoir assister à la séance. Ce dernier fait savoir qu'au boni de 2731 fr. viendra s'ajouter le montant des cotisations de 1888-1889.

La Société d'histoire et de géographie des étudiants de l'université de Liège s'est adressée à la Société pour lui annoncer qu'elle se propose de faire paraître un *Bulletin* contenant des travaux historiques et géographiques de ses membres actifs et honoraires, d'étudiants de l'université de Gand, etc. Elle prie la Société de souscrire pour un certain nombre d'exemplaires à 2 fr., afin de l'aider à couvrir les frais d'impression.

M. Wagener propose d'accueillir favorablement cette demande. En Belgique, le nombre des jeunes gens qui se livrent à des travaux personnels n'est pas considérable. En encourageant de semblables efforts la Société resterait fidèle à la mission qu'elle s'est imposée. On pourrait souscrire pour un nombre déterminé

d'exemplaires, qui seraient distribués par le secrétaire-général aux membres qui en feraient la demande. (*Adhésion*).

M. Philippson propose de souscrire pour 25 exemplaires. (*Adopté*).

M. le président s'inscrit pour en recevoir un.

Deux nouveaux membres sont régulièrement présentés; ce sont MM. J. L. Haller, docteur en philosophie, à Bruxelles, et Thomas, professeur à l'athénée royal de Tournai.

Conformément au règlement, il est procédé à un scrutin secret. Ces deux messieurs, ayant obtenu l'unanimité des suffrages, sont introduits et M. le président leur souhaite la bienvenue.

M. Fredericq fait une lecture sur Louis de la Kethulle, seigneur de Ryhove. Cette dissertation a été composée par lui en collaboration avec M. Herman Vander Linden, élève de la Section historique de l'École normale flamande de l'Université de Gand. Elle paraîtra dans la *Biographie nationale*, publiée par l'Académie royale de Belgique. En voici un résumé :

François de la Kethulle naquit près de Gand, vers 1531, d'une famille noble, ancienne et puissante. Il ne joua de rôle politique qu'à partir de l'âge de 45 ans. En 1576 il apaisa des mutineries de mercenaires en Flandre et obtint en récompense la charge de bailli de Termonde. Puis, avec son ami Jean d'Hembyze, il se mit à la tête du parti calviniste à Gand, et prit une part prépondérante à l'arrestation du duc d'Aerschot, gouverneur de la Flandre, et de plusieurs autres seigneurs catholiques, qui combattaient la politique du Taciturne (28 octobre 1577). Ceux-ci furent emprisonnés dans l'hôtel de Ryhove, qui les y traita avec peu d'égards. Puis il fut l'âme du coup de main qui fit entrer de force la ville de Bruges dans le parti du Prince d'Orange (20 mars 1578). Enfin il fit procéder à l'abominable exécution du conseiller Hessels et du bailli de Visch (4 octobre 1578). Il était devenu ainsi l'un des chefs les plus fougueux des calvinistes gantois, qui molestaient les catholiques et entravaient l'exercice de leur culte, quand tout à coup il se rangea à la politique modérée et nationale du Prince d'Orange, et entama une lutte énergique contre les excès du parti ultracalviniste d'Hembyze. Le Taciturne se rendit plusieurs fois à Gand pour protéger les catholiques et finit par y faire accepter la Paix de Religion, qui stipulait l'égalité des deux cultes rivaux

et défendait toute violence en matière religieuse (27 décembre 1578).

Mais le parti radical ne se soumit qu'en apparence, et Hembyze fit un coup d'état (28 juillet 1579). Le Prince d'Orange, accouru à Gand, ramena Ryhove et les modérés au pouvoir, tandis qu'Hembyze s'exilait en Allemagne, auprès de son protecteur, l'électeur palatin. Ryhove joua alors le premier rôle à Gand, et fut nommé grand-bailli de la ville. Mais son influence baissa, après que le duc d'Alençon eût échoué dans la Furie française à Anvers. Sur ces entrefaites, les Malcontents catholiques envahirent la Flandre, et Alexandre Farnèse ouvrit des négociations avec les Gantois. Ryhove, débordé et découragé, se retira à Termonde, et bientôt Hembyze, rappelé, fut réintégré dans les fonctions de premier échevin. Peu de temps après, accusé de trahison, il porta sa tête grise sur l'échafaud. Après sa mort, Ryhove tenta vainement de ramener les Gantois au parti du Prince d'Orange. Il partit pour la Hollande, afin d'y obtenir une armée pour secourir Gand et Anvers, assiégés par Farnèse ; mais quand il arriva à Delft, le Taciturne, qu'il avait si fidèlement servi, venait d'être assassiné. Ryhove passa en Angleterre et demanda un emploi à la reine Élisabeth, qui faisait mine de vouloir prendre la direction des Pays-Bas. C'est alors qu'il composa la curieuse *Apologie* qu'on conserve au British Museum et qui a été éditée par M. Kervyn de Lettenhove. Rentré en Hollande, il s'y maria pour la troisième fois, en juin 1584, et mourut le 3 novembre suivant. Ryhove semble n'avoir possédé aucun talent politique transcendant. C'était surtout un homme d'action, audacieux, violent jusqu'à la cruauté, plein d'énergie et de courage. L'exécution de Hessels et de de Visch est pour sa mémoire une tache ineffaçable ; mais il faut dire à son honneur qu'il se rallia bientôt, et pour la vie, à la noble cause de la tolérance religieuse, que défendait le Taciturne. Après avoir été l'un des premiers à protéger les catholiques flamands, qui, d'opresseurs cruels, étaient devenus à leur tour des opprimés, il fut l'un des derniers en Flandre à ne pas désespérer de la liberté et de la patrie, alors que tous les courages faiblissaient et que toutes les consciences s'offraient en vente à Alexandre Farnèse.

M. Thomas fait une lecture sur quelques passages d'auteurs latins. (*La Revue* a publié cette lecture, tome XXXIII, p. 1 et suiv.).

M. Gantrelle regrette que M. Thomas n'ait pas fait porter à l'ordre du jour le texte des passages qu'il a commentés ou corrigés. Sa communication aurait pu donner lieu à une discussion fructueuse, si tous les membres avaient connu d'avance les textes et avaient pu les étudier à tête reposée avant la séance. Il serait désirable qu'à l'avenir les passages visés fussent publiés dans l'ordre du jour de la séance.

M. Thomas trouve la remarque de M. Gantrelle très fondée.

M. Wagener s'y rallie également et dit qu'on pourrait, dans les passages insérés à l'ordre du jour, mettre en italiques les mots sujets à interprétation ou à correction. (*Adhésion*).

M. Roger de Goey fait une lecture sur les littératures contemporaines de la race anglo-saxonne. En voici le résumé :

Beaucoup de personnes ont une tendance à confondre la langue avec la littérature. C'est une erreur, car de ce que plusieurs peuples parlent la même langue ne résulte nullement l'identité de leur littérature. Celui qui écrit l'anglais aux antipodes, pense-t-il et s'exprime-t-il comme l'habitant de la Grande-Bretagne ?

M. de Goey s'est livré à une enquête quasi-officielle portant sur la question suivante : quelles sont les nations anglo-saxonnes qui ont la prétention de posséder une littérature distincte de celle de la mère-patrie ?

En passant, il rend hommage à la courtoisie des autorités publiques des colonies anglaises qui lui ont facilité son enquête. Les pays indépendants et les colonies autonomes revendiquent une littérature indépendante ou autonome ; les possessions anglaises, encore rattachées directement à la couronne britannique se défendent, au contraire, d'en avoir une. La littérature est indépendante aux États-Unis. Elle est autonome en Australie, au Canada, etc. Il s'est produit une sorte de révélation des nouvelles littératures à l'exposition des colonies organisée à Londres en 1886. Des anthologies ont paru depuis.

M. Edward Dicey avait constaté, dès 1862, l'existence d'une littérature indépendante en Amérique. Les Australiens, tout en reconnaissant que leur langue est celle de la Grande-Bretagne, s'attribuent une littérature distincte, qui justifie et explique la publication de plusieurs anthologies australiennes, se succédant à bref délai. La critique raisonnée a été créée en Australie par M. Alexandre Sutherland, recteur du Carlton collège à

Melbourne. La bibliographie anglo-saxonne contemporaine a été fondée par la Revue *The Torch and colonial Book Circular* (éditeur M. Edw. A. Petherick)¹. Il y a donc autant de littératures différentes, formées ou en voie de formation, qu'il y a de groupes anglo-saxons autonomes ou en passe de le devenir. Les littératures contemporaines de la race anglo-saxonne entrent ainsi dans le domaine de la critique comparée.

Ici se présente une question primordiale : quelle est la raison d'être de cette critique comparée, qui ouvre une ère nouvelle dans l'étude de la littérature ? Il est permis de supposer que, grâce à elle, on pourra indiquer à un peuple ou à une race, avec une certitude quasi mathématique, aussi bien les voies qui lui sont fermées que les horizons qui lui sont ouverts. L'étude, à ce point de vue, des littératures anglo-saxonnes peut être considérée comme offrant un intérêt de premier ordre. La race anglo-saxonne est une des plus grandes forces civilisatrices des temps modernes. Elle semble sur le point de se diviser et de lutter contre elle-même, faute de percevoir les liens qui rattachent indissolublement tous ses membres les uns aux autres. Mais, en réalité, un siècle de séparation politique n'a pas entamé chez l'anglo-saxon des États-Unis le besoin d'*union morale* qui le rattache à l'anglo-saxon d'Europe. Le sentiment que sa race a une mission à accomplir en ce monde, par l'effort commun de tous, est visible dans les essais faits par les Anglais pour arriver au moins à une Fédération partielle : la Fédération impériale. Le mot *Anglo-Saxondom* existe depuis plusieurs années et désigne la race entière. L'étude comparée préconisée ci-dessus est nécessaire à l'anglo-saxon pour qu'il puisse saisir sur le vif l'âme même de sa race. C'est une conception hardie, mais réalisable. Pour prouver qu'il ne se berce pas d'illusions, M. de Goey rappelle qu'il y a trois ans, se basant sur l'étude comparée des littératures, en langue anglaise, de l'Irlande, de l'Écosse, du pays de Galles et de l'Angleterre elle-même, il a

¹ Depuis le 26 décembre paraît un nouveau périodique anglais, « *The Review of Reviews*, qui a relégué « *The Torch and colonial Book Circular* » au second rang. M^r W. T. Stead, le directeur de ce nouveau *magazine*, a pour but de réunir la seconde Anglo-Saxon en un faisceau compact, au point de vue intellectuel et moral en condensant, en quelques pages, les idées courantes de l'*Anglo-Saxondom*.

R. de G.

fait une prédiction concernant le *Home rule*, prédiction que M. Gladstone vient de confirmer.

A ce propos, il lit des extraits d'un article publié dans le *Hastings Times* du 22 mai 1886. Une étude, même superficielle, de critique comparée des littératures contemporaines de la race anglo-saxonne, semble prouver deux choses saillantes : 1° que le Pan-Américanisme est voué à l'impuissance, tandis que la Fédération anglo-saxonne universelle est d'une réalisation certaine, à une échéance plus ou moins rapprochée; 2° que la religion catholique romaine, dont l'avenir *semble* si brillant, en ce moment, dans l'« Anglo-Saxondom », est, en réalité, en voie de dépérissement, et qu'avant un quart de siècle, elle aura perdu la plupart des positions qu'elle occupe aujourd'hui dans le monde anglo-saxon, pour être remplacée par une religion toute morale, sans dogmes ni cérémonies. M. de Goey conclut en disant qu'il y aurait un beau travail à faire, si l'on pouvait aller étudier, sur place, les différentes littératures anglo-saxonnes, afin de les résumer ensuite dans une vaste synthèse générale.

M. Fredericq fait quelques réserves sur certaines conclusions politiques et religieuses de cette lecture. En outre, il croit que, pour aboutir à un résultat complet dans la question de littérature comparée soulevée par M. de Goey, on ne devrait pas se borner à étudier les différentes manifestations de la littérature anglaise (Angleterre, Écosse, Pays de Galles, Irlande, États-Unis, Australie, etc.), mais observer aussi les phénomènes analogues qui se produisent dans les littératures *française* (France, Suisse romande, Belgique wallonne, Canada, etc.), *néerlandaise* (Hollande, Belgique flamande, Indes hollandaises, Afrique méridionale), *espagnole* (Espagne et anciennes colonies espagnoles du Nouveau Monde) et *portugaise* (Portugal et Brésil).

M. de Goey répond aux objections de M. Fredericq et déclare qu'il ne se reconnaît pas la compétence nécessaire pour juger toutes les littératures coloniales.

M. Wagener ouvre la discussion sur la question suivante : « Quels sont les auteurs ou parties d'auteurs grecs et latins qu'il convient d'expliquer dans nos athénées et collèges ? » Il rappelle qu'il vient de paraître un ouvrage remarquable, où ce problème est examiné en partie : *L'enseignement du latin d'après les vues de la pédagogie allemande* par M. le chanoine P. Féron, professeur de pédagogie au séminaire épiscopal de Tournai.

Notre confrère M. P. Thomas a consacré à ce livre un compte-rendu détaillé dans la *Revue de l'Instruction publique*; M. Colard, professeur à l'université de Louvain, a apprécié le même travail dans une brochure séparée; enfin, dans la *Revue belge*, M. Tilman, professeur de rhétorique à l'athénée de Louvain, a discuté les conclusions de M. Féron dans deux livraisons.

M. Féron a eu raison de se placer au point de vue belge. En Allemagne on apprend le latin pendant neuf ans. En Belgique, l'étude du latin a été récemment restreinte à cinq années dans les établissements de l'Etat. Aujourd'hui on lui en accorde sept; mais les collèges épiscopaux ainsi que ceux des Jésuites et des Joséphites n'enseignent le latin que pendant six ans. Il faut tenir compte de ces faits pour dresser la liste des auteurs que les élèves belges pourront comprendre et traduire. M. Féron proscriit certains auteurs, tels que Phèdre et Salluste. Il repousse aussi un grand nombre de discours de Cicéron, dont quelques-uns sont souvent expliqués dans nos athénées. Si M. Wagener l'a bien compris, il exclut également l'Art poétique d'Horace. Quant à l'*Epitome historiae sacrae*, il n'en parle pas même, ce qu'on doit hautement approuver.

M. le président propose, vu l'heure avancée, de reporter ce point de l'ordre du jour à la prochaine séance.

M. Fredericq appuie cette proposition. Chacun aura eu le temps, dans l'intervalle, de lire le livre de M. Féron.

M. Wagener dit que le Conseil de perfectionnement, qui doit se prononcer sur le choix des auteurs à employer dans les établissements de l'Etat, serait sans aucun doute désireux d'avoir, au sujet de cette importante question, l'avis d'une Société aussi compétente que la nôtre.

M. Wagener ajoute qu'il n'est pas moins important de savoir par quel auteur il faut commencer l'étude du grec. En Hollande, Cobet, le plus grand helléniste de notre temps, a publié à cette fin un petit livre de lecture qui en est déjà à sa cinquième édition et qui a une curieuse histoire. On sait que Minoïdes Minas, qui a découvert Babrius au Mont Athos, a retrouvé aussi un recueil d'anecdotes piquantes, écrites en grec plus ou moins barbare. Cobet l'a traduit en pur langage attique, et les jeunes élèves hollandais paraissent enchantés de ce premier livre de lecture.

M. Thomas dit qu'il connaît cet ouvrage, et qu'il est en effet extrêmement amusant. Dans son livre M. Féron énumère cinq qualités que doivent réunir les auteurs à mettre entre les mains des élèves. Il oublie la première : celle d'être amusants ou tout au moins intéressants.

M. Wagener est du même avis. Que dire, par exemple, des Olynthiennes de Démosthène? Il croit qu'elles ennuiement généralement les élèves de rhétorique; en outre, elles supposent chez les professeurs une connaissance tellement approfondie des détails de l'histoire athénienne à cette époque, que bien peu seront à la hauteur de leur tâche.

M. le président demande s'il existe des raisons pour proscrire Ésope.

M. Wagener croit qu'il est bien sec. D'ailleurs, les fables qui nous sont parvenues sous ce nom, sont le résultat d'une série de remaniements continués jusqu'au XIV^e siècle. Le texte original est celui de Babrius, qui est trop difficile pour des commençants. En terminant, M. Wagener prie tous les membres présents de faire de la propagande parmi leurs confrères afin qu'à la prochaine réunion l'assistance soit nombreuse. La question à débattre en vaut la peine. D'autre part, lorsqu'une Société a l'avantage d'être présidée par un homme de la valeur de M. Mesdach de ter Kiele, et que son vice-président, malgré ses 80 ans, ne manque pas une séance, les jeunes devraient, ce semble, tenir à honneur d'arriver en nombre, pour apporter leur contingent à l'élucidation des importantes questions pédagogiques qui figurent d'ordinaire à l'ordre du jour de l'assemblée.

La séance est levée à 4 heures et demie.

PIERRE L'HERMITE A PROPOS DE L'OUVRAGE DE M. HAGENMEYER.

Jusqu'à l'apparition du livre du savant que nous venons de nommer, aucune œuvre vraiment critique n'avait été composée sur le personnage qui en est le héros. La *Vie* qu'en a donnée le P. d'Oultreman, n'est qu'un mauvais roman. Le *Pierre l'Hermite et les croisades* de Vion, les *Recherches sur Pierre l'Hermite et la croisade* de Paulet, sont des œuvres consciencieusement rédigées, mais qui manquent de sens critique; l'*Histoire des croisades* de Michaud, si goûtée de nos pères, n'est en définitive, qu'une œuvre absurde; celle du père Maimbourg, en dépit de toutes ses omissions et de toutes ses erreurs, reste encore la meilleure histoire des croisades. Seule, la belle étude du baron de Hody sur Pierre l'Hermite conserve une réelle valeur critique, même après l'œuvre du savant allemand qui l'a suivie pas à pas en la revisant. Celle-ci est l'unique ouvrage complet et vraiment sérieux qui, jusqu'à ce jour, ait été publié sur l'Hermite. Il se divise en cinq parties : 1° L'origine de Pierre l'Hermite et sa vie jusqu'à son premier voyage en Orient; 2° son pèlerinage, sa visite au pape et son rôle au concile de Clermont; 3° son départ avec une armée jusqu'aux catastrophes du Dracon et de Civitot; 4° la première croisade, depuis la marche sur Antioche jusqu'à l'élection de Godefroid comme protecteur du Saint-Sépulcre; 5° le retour de Pierre en Europe et ses dernières années. Ce travail érudit a été composé avec ce sens critique minutieux, profond, qui est un des caractères particuliers de notre époque où les écrivains ont introduit, dans les études historiques, les vrais procédés scientifiques. Désormais on ne veut plus admettre que des documents dont l'authenticité ne peut laisser aucun doute. Ce qui est de pure tradition est impitoyablement écarté et ne peut plus servir qu'à exposer le côté légendaire des faits, tels que les populations les ont transfigurés. Notre besogne consistera donc spécialement à dégager de l'ouvrage allemand les faits scientifiques, en les allégeant de l'exubérante érudition qui les étaye, afin de faire

nettement connaître aux lecteurs de la *Revue*, les dernières données de la science sur Pierre l'Hermite.

Les sources.

Les écrivains contemporains de la première croisade, les seuls qui fassent réellement autorité, sont :

1° L'auteur anonyme des *Gesta Francorum et aliorum Hierosolymitanorum*, le plus ancien document connu sur les croisades. Tout fait supposer que son auteur était un Normand d'Italie et qu'il écrivait vers 1100.

2° Ekkehard, moine qui devint plus tard abbé d'Aura, composa sa *Chronique* vers 1101.

3° Guibert de Nogent écrivit avant et après 1108 son *Historia quae dicitur Gesta Dei per Francos*. Il a vu l'Hermite en personne. Tout en reproduisant les *Gesta*, il donne plus de détails sur la marche des croisés de Pierre l'Hermite à travers la Hongrie, mais mêle malheureusement les faits relatifs à d'autres bandes avec ceux qui s'accomplirent sous la direction de Pierre. De là beaucoup de confusion dans son récit.

4° Albert d'Aix, pour cette partie, mérite la préférence. Dans son *Historia hierosolymitanae expeditionis*, il nous fournit des renseignements plus précis, mais que M. Krebs a cru devoir encore sévèrement contrôler, en faisant preuve d'une érudition très remarquable. On y voit poindre la légende en voie de formation.

5° L'auteur anonyme du *Chronicon Barensis*, qui va jusqu'à l'année 1111, fait de la marche des troupes de Pierre en Bulgarie un récit analogue à celui d'Albert d'Aix.

6° Tudebode de Sivrai a écrit son *Historia de Hierosolymitano itinere* avant 1111.

7° Radulphe de Caen composa, vers 1112, à Gembloux, *Gesta Tancredi in expeditione hierosolimitana*.

8° Robert, moine de Saint-Remy à Rheims, bien que contemporain de Pierre, car il rédige son *Historia Hierosolymitana* en 1118, introduit déjà la légende dans son récit avec beaucoup moins de scrupule qu'Albert d'Aix.

Citons encore comme donnant sur Pierre l'Hermite quelques renseignements précieux : *Foucher de Chartres* : *Historia Francorum qui ceperunt Jerusalem*; les *Annales Mellicenses*

(annaliste de Melk); les *Annales Rosenveltenses*; l'*Analista Saxo*; les *Dysidibodenbergenses*; *Foulques d'Anjou* : *Historiae andegavensis fragmentum*; *Orderic Vital* : *Historiae ecclesiasticae libri XIII*; la *Continuatio Valcellensis*; la *Chronique de Sigebert*; la *Chronique de Zimmern*; les *Annales de Magdebourg*, enfin la *Chronica monasterii S. Andreae, juxta Brugas* par Arnold Goethals (XV^e siècle). Les autres écrivains qui s'occupent des faits et gestes de Pierre l'Hermite ou copient les précédents ou ne rapportent que des légendes créées de toutes pièces par l'imagination populaire ou par eux-mêmes, comme le fait le P. D'Oultreman.

Origine de Pierre l'Hermite.

L'auteur des *Gesta Francorum*, Raimond d'Aiguilhe, Foucher de Chartres, Tudebode, l'Annaliste de Melk, Robert de Rheims, Baudri de Dol, le nomment simplement *Petrus heremita*. Quelques-uns ajoutent que son surnom n'a pas d'autre sens que celui de sa profession. L'annaliste de Rossenfeld et tous ses copistes remplacent le mot *heremita* par ceux de *reclusus* ou de *monachus*. Depuis Guillaume de Tyr qui dit : *Petrus qui et re et nomine cognominabatur heremita*, on a voulu voir dans le surnom de l'Hermite, un nom de famille et, les imaginations se donnant carrière, on n'a pas hésité à lui attribuer une femme et des descendants dont la famille des l'Hermite aurait tiré sa généalogie. Tout ce fatras n'est que divagation pure; aucun contemporain ne parle de la famille de Pierre, de la femme qu'il aurait épousée avant d'entrer au cloître, et de ses descendants. Ajoutons que les surnoms n'existaient pas encore à cette époque et que, selon Paulin Paris, Pierre était un homme de naissance obscure.

Quel fut son pays? La Belgique et la Picardie se disputent le médiocre honneur de lui avoir donné le jour. Ce sont les seules contrées dont il soit permis de discuter les prétentions, les revendications des Hongrois, des Espagnols, des Syriens, ne méritant pas un instant d'examen.

On trouve des indications sur la patrie de Pierre l'Hermite dans Guibert, Albert, Foulques d'Anjou, Ordéric Vital et certaines chroniques plus modernes, ainsi que dans le nécrologe de Neuf-Moustier qu'il avait fondé et où il est mort en 1115.

Guibert qui assistait au concile de Clermont (1095) où il le connut, dit de lui : *Quem ex urbe, NISI FALLOB, ambianensi*

ortum, in superiori nescio qua galliarum parte solitariam sub habitu monachio vitam duxisse comperimus. Ainsi donc, s'il ne se trompe, Pierre doit être né à Amiens dans il ne sait quelle région supérieure des Gaules. Cela, n'est point une preuve.

Albert d'Aix, qui ne paraît pas avoir connu l'histoire de Guibert, est plus explicite : « *Sacerdos quidam, Petrus nomine, quondam eremita, ortus de civitate amiens quae est in occidente de regno Francorum, omni instinctu quo potuit, hujus viae constantiam primum adhortatus est, in Beru, regione prefati regni* ». *Ortus* semble bien vouloir dire ici que *Pierre est né à Amiens*, et non, comme certains l'interprètent, qu'il est *apparu pour la première fois* dans l'Amiensis. Malheureusement, dans ce texte, tout est discutable. Une main étrangère l'a manifestement altéré, car le mot *Amiens* n'existait pas alors, et le copiste ne sachant ni ce qu'était, ni où se trouvait soit *Amay*, soit *Amois*, disent les écrivains Belges, a, de sa propre autorité, substitué *Amiens* à ces derniers noms. Quant au *de regno Francorum*, ce vocable s'applique tout aussi bien à la Germanie inférieure qu'à la France, qui, depuis Charles le Gros, s'appela plus spécialement *Francia nova*. Godefroid de Bouillon est traité de Franc bien qu'il soit né en Lotharingie, duché germanique.

Guillaume de Tyr avait sous les yeux la relation d'Albert. Il se borne souvent à la copier textuellement. S'il avait lu dans cet auteur d'une façon positive les mots : « *Ortus de civitate ambianensi* » comme on propose aujourd'hui de corriger le texte primitif, il n'eut pas écrit : « *Sacerdos quidam, Petrus nomine, de regno Francorum, de episcopatu ambianensi* ». Il attribue à l'évêché d'Amiens la localité d'Amay ou celle d'Amois pour lui inconnues.

Dans la *Chanson d'Antioche*, chronique rimée, due probablement à Graindor de Douai qui en puisa tout le fond dans les chants du pèlerin Richard, l'un des acteurs de la première croisade, nous lisons :

Il fut nés en Ermine, si avait sa maison ;

Amès fut et créus de la terre environ.

Ici encore Paulin Paris, substitue, de sa propre autorité aux mots en *Ermine* (Herminie, Germanie?) ceux de *en aminois*. Avec de pareilles façons de procéder, on peut aller loin et les textes ne sont plus que de réelles falsifications.

C'est ainsi que dans la *Grande Chronique belge* au mot *aloianensi* on a aussi substitué, sous prétexte de correction, celui de *ambianensi*, alors que le premier pouvait désigner la commune d'*Halloy*, sous Braibant, canton de Ciney, éloigné d'*Amès* ou *Amay* d'un peu plus de cinq lieues seulement et tout près d'*Amois*. Toutes ces localités faisaient partie de la Germanie inférieure.

Voilà les arguments que produit Amiens pour justifier sa paternité. Ils sont loin d'équivaloir, comme on le voit, à un bon acte de naissance. Voici maintenant ceux par lesquels on veut accorder à Pierre l'Hermite la grande naturalisation belge.

Odéric Vital, compilateur du XII^e siècle, dit : « *Petrus de Acheris, monachus doctrinā et largitate insignis, de Franciā peregre perrexit* ».

Foulques d'Anjou dit aussi : « *Ex his quadraginta millia interempti sunt; quorum duces fuerunt Heremita quidam Petrus Achiriensis et Galterius sine Avero* ».

M. Hagenmeyer se demande si d'*ambianensis* on n'a pas fait *Acheriensis*; mais au temps de la première croisade on disait toujours *ambianiensis*. Le changement proposé est donc impossible.

On connaît quatre villages du nom d'*Achères* : le premier dans Seine et Marne; le second dans Seine et Oise; le troisième dans le Cher; le quatrième dans Eure et Loir. Aucun d'eux ne se trouve dans le diocèse d'Amiens. On signale aussi deux *Acheux* l'un dans l'arrondissement d'Abbeville; l'autre entre Amiens et Péronne. Mais ces noms s'écrivaient au moyen-âge *Aceaco* et *Taceaco*. Nulle preuve qu'ils se soient jamais nommés *Achery*. Ceux qui, comme Grandgagnage et Dumortier, font naître Pierre à *Amès* aujourd'hui *Amay*, veulent retrouver *Acher* dans *Achez* (maintenant *Achet*) commune d'*Amois*. Il n'y aurait entre les deux noms, qu'une simple altération de copiste prenant un *z* pour un *r*. Enfin M. Polain veut qu'*Acher* soit *Achen* (Aix-la-chapelle); l'*n* s'est changé en *r*, comme dans *Acher-strasse*, rue d'Aix-la-Chapelle (Eupen). Ceci concorderait avec la Chanson d'Antioche et la Chronique de l'abbaye de Saint-André-lez-Bruges, affirmant que Pierre était indigène de la *Germanie inférieure*: *Hujus Germaniæ inferioris indigena*. Pour pouvoir conduire d'énormes bandes populaires de croisés allemands et lotharingiens à la croisade, — on n'a pas assez

insisté sur cette considération capitale, — il fallait connaître la langue germanique; or cette langue ce n'est ni à *Acheux*, ni à *Achery*, ni à *Amiens*, mais bien à Aix qu'il aurait pu l'apprendre. Enfin ceux qui veulent faire naître Pierre l'Ermite dans la Belgique actuelle en appellent au nécrologe de Neuf-Moustier-lez-Huy, ainsi conçu :

« Julii. Anno Domini MCXV. VII. id. Obiit Dominus Petrus pie memorie venerabilis sacerdos et Heremita qui primus predicator sancte crucis a Domino meruit declarari. Hic post acquisitionem sancte Terre, cum reversus fuit *ad natale solum*, ad petitionem quorundam virorum nobilium et ignobilium fundavit ecclesiam istam in honore sancti sepulcri et Beati Johannis-Baptista, in qua elegit sibi sepulturam ».

Comme on le voit, on chercherait vainement ici aucune des circonstances miraculeuses, rapportées dans les légendes postérieures et d'après lesquelles la fondation de l'abbaye aurait été la conséquence d'un vœu que Pierre et ses compagnons de voyage, les comtes de Montaigu et de Clermont, auraient fait, à leur retour, pendant l'horreur d'une tempête apaisée subitement par leurs prières. Mais pourquoi vouloir s'obstiner à soutenir que l'obituaire dérive de la légende, au lieu d'admettre que la légende a été créée par ceux-là mêmes qui connaissaient le nécrologe et qui voulaient donner au célèbre personnage des croisades l'éclat d'une mission surnaturelle dont cette pièce ne parlait pas? Les copies, dit-on, sont postérieures au XII^e siècle. Mais les copies que nous possédons de l'Enéide sont aussi postérieures au XII^e siècle. S'en suit-il que ce poème a été composé après les croisades, comme des cerveaux fêlés l'ont soutenu? On se base sur les récits légendaires pour soutenir que le *natale solum*, c'est n'importe quelle partie des Gaules. Si on fait dériver le sens de ces mots de celui qu'ils ont dans les légendes, le raisonnement est juste; mais si le nécrologe est antérieur à la légende qui s'est formée d'après la constatation du texte, avec lequel elle a certes, la ressemblance de l'effet à la cause, que prétend-on prouver par un semblable argument? Rien.

Nous avons donné les raisons pour et contre les motifs qui font naître Pierre l'Hermite soit à *Amiens* soit à *Amay* ou à *Amois*. C'est au public à choisir. Ce personnage est certainement célèbre par la participation qu'il a prise à la première croisade; « mais il ne vaut pas qu'on le revendique, car cet original qui

eut un éclair d'enthousiasme, fut un esprit sans portée et sans intelligence¹ ».

Pèlerinage de Pierre, sa visite au pape, son rôle au concile de Clermont.

Pierre l'hermite fut donc d'une naissance obscure. Nul indice qu'il se soit marié avant d'entrer dans le cloître, ni qu'il ait eu des descendants. La Vie de notre héros écrite par d'Oultreman n'a pas la moindre valeur historique. On ne connaît d'une manière positive et certaine ni la contrée, ni la localité où il naquit, ni l'abbaye où il se fit moine et apprit le latin, ni le lieu où il se voua à la vie érémitique. Pour prêcher la croisade dans le Berri, la Lorraine et l'Allemagne, il a dû connaître le gallo-romain et l'allemand. C'était une imagination ardente, exaltée, un caractère énergique, mais rude et plein d'aspérités, tel qu'il convient à un orateur populaire dont la parole fruste, parfois grossière, mais bouillonnante, doit remuer les masses. Son étrange physionomie faisait encore mieux ressortir ses facultés morales. Petit de taille, d'une maigreur ascétique, brun de visage, portant une longue barbe grise, vêtu d'une robe de laine recouverte d'un froc de moine, sans haut de chausse ni chaussure, il s'en allait monté sur un âne dont la foule arrachait des poils pour s'en faire des reliques. Il ne fut ni un méchant homme, ni un être méprisable. Sa plus grande faute consiste à n'avoir pas su apprécier son insuffisance et à s'être cru appelé à jouer un rôle supérieur à ses forces et à son intelligence. C'est ce qu'il paraît avoir reconnu lui-même en allant achever ses jours dans le cloître de Neuf-Moustier à Huy, couvent par lui fondé, et en ne faisant plus parler de lui ni en bien ni en mal. Comme circonstance atténuante, nous devons ajouter qu'il était déjà vieux quand il se mit à la tête des bandes désordonnées qu'il conduisit au massacre; *li pèlerins senés* dit la Chanson d'Antioche. Comme il mourut en 1215, on peut en conclure qu'il était né dans le second quart ou vers la moitié du XI^e siècle.

Un grand nombre d'historiens, postérieurs aux contemporains de Pierre, le font aller à Jérusalem avant la première croisade. Là, il aurait eu une vision que l'*Historia Belli sacri* de Guillaume de Tyr, raconte en ces termes : « Un soir, comme Pierre

¹ Baron de Hody.

se livrait au repos, Notre Seigneur Jésus-Christ lui apparut et lui dit : Pierre lève-toi, retourne promptement en Occident, va de ma part trouver le pape Urbain et dis-lui d'engager mes frères à se mettre immédiatement en marche pour Jérusalem, afin de la délivrer des infidèles qui l'oppriment. La porte du ciel est ouverte à ceux qui répondront à son appel pour l'amour de moi ». De pareilles hallucinations n'ont rien d'impossible ; mais nous devons constater que plusieurs visions semblables furent imaginées pour servir de stimulants au courage des croisés.

On connaît celle de Pierre Barthélemy, au sujet de la Sainte-Lance, celle d'un prêtre nommé Etienne, enfin celle de la bataille livrée à Kerbogha, le 28 juin 1098, où les chrétiens virent dans les cieux une armée de secours, envoyée par le Christ et commandée par saint Georges, saint Mercure, et saint Démétrius. Les songes et les visions reviennent si fréquemment comme indice de la protection divine au début de cette œuvre difficile à parfaire, que l'on doit en considérer l'insertion dans les chroniques comme un simple procédé littéraire. Ces procédés renouvelés de l'*Historia Miscella* et du *Pseudo-Turpin*, ne sont que des excitatoires. Ils manquent dans les historiens primitifs de la première croisade : Raimond d'Aiguilhe, les *Gesta Francorum*, Foucher de Chartres, Etienne de Blois, Tudebode, Guibert, Baudry et Robert. Bien plus, dans aucune de ces sources, on ne trouve un seul mot qui puisse faire supposer que, avant 1096, Pierre eut déjà fait un voyage à Jérusalem. A plus forte raison, n'y trouve-t-on ni la lettre de Siméon à Urbain II, ni les deux lettres d'Alexis au pape et à Robert le Frison, ni la lettre divine remise à Pierre pour attester sa mission. Ces fictions ne peuvent donc être considérées que comme des morceaux oratoires destinés à embraser le zèle des populations de l'Occident et à les pousser à prendre part aux croisades.

Pierre fut-il un précurseur qui poussa le pape à soulever l'Europe contre l'Orient ? Il serait alors le personnage le plus remarquable dont il soit fait mention à l'origine de la croisade. Le pape n'aurait fait, en réalité, que lui prêter son concours et ne nous apparaîtrait que comme le bras droit de l'Hermite. Mais cela n'est pas. Si, au retour de son pèlerinage, celui-ci alla trouver le pape, il fut reçu comme tous les autres pèlerins et n'eut pas plus d'influence sur le pontife que tous ses confrères. Les sources originales, sans exception, ne disent absolu-

ment rien de cette visite. Les papes Silvestre II, Grégoire VII, Victor III, Urbain II, avaient, longtemps avant le voyage de Pierre, conçu le projet d'une grande croisade de l'Occident contre l'Orient. Avant le concile de Clermont, Pierre n'a donc eu aucune influence déterminante ni sur les papes, ni sur la conception de ces grandes entreprises. Il n'assista pas au Concile de Plaisance et ne put par conséquent y prendre la parole.

Quant à son voyage, voici ce qu'en raconte Anne Comnène qui dit d'elle-même : « La nature m'a faite telle que j'ai horreur des personnes qui inventent des nouvelles et racontent des mensonges ... aussi ne me laissé-je guère tromper par les impostures de cette sorte ». Sa version est la plus ancienne et la plus véridique. Elle raconte des faits observés par elle-même ou qu'elle tient de la bouche soit de son père, soit des personnages qui avaient personnellement connu l'hermite et lui avaient parlé pendant l'été de 1096. « *Koucoupêtre* (Petrus cucullatus), avant son arrivée à Constantinople avec sa bande de croisés, avait déjà fait un voyage vers l'Asie pour visiter le saint Sépulcre; mais, comme le pays était infesté de bandes de Turcs et de Sarrasins, il prit la fuite avant d'atteindre le but de son pèlerinage.

Il est très probable qu'il n'a pas vu le pape avant le Concile de Clermont. Pierre assista à ce concile, mais il n'y prit pas la parole. A cette époque, son nom était encore tellement inconnu qu'il n'est pas même mentionné par les historiens qui ont décrit le Concile dans ses détails. C'est seulement après cette grande assemblée que Pierre entreprend ses prédications. Elles eurent lieu pendant l'hiver de 1095 à 1096. Cette campagne commença par le Berri (in Beru) et embrassa le nord de la France, la Lorraine et les bords du Rhin. Elle ne dut pas durer plus de trois à quatre mois, car, le 12 avril 1095, Pierre arrivait à Cologne suivi de quinze mille hommes qu'il se proposait de conduire à Jérusalem et qu'allaient renforcer les bandes germaniques.

(A continuer).

THIL-LORBAIN.

COMPTES RENDUS

JOHANNES SCHMIDT. **Die Pluralbildungen der indogermanischen Neutra.** Weimar, Böhlau, 1889 ; 486 p. Prix : 15 fr.

Le livre de M. Johannes Schmidt nous semble, à plus d'un titre, l'ouvrage le plus considérable que l'année écoulée ait vu paraître dans le domaine de la linguistique indo-européenne. Son importance ne réside pas seulement dans le grand nombre des résultats nouveaux qu'il apporte à la science ; elle vient surtout de ce qu'il inaugure, ou plutôt remet en honneur un ordre de recherches trop négligées dans ces derniers temps. En quoi consiste en effet le travail de la plupart des linguistes depuis l'avènement de l'école des néo-grammairiens ? Ils n'ont guère fait que rapprocher phonétiquement les formes pour identifier ou pour séparer leurs types primitifs. Sans doute, la finesse et la rigueur de ces rapprochements ont beaucoup contribué aux progrès de la grammaire comparée. Mais, une fois la chaîne des changements phonétiques reconstruite et les formes anciennes rétablies, il se pose, sur l'origine même des formes et de leurs fonctions, des questions nouvelles d'une très haute importance. En général, les néo-grammairiens se sont interdit de scruter ces questions. Ainsi, M. Brugmann, en exposant l'apophonie dans le premier volume de son *Grundriss*, n'a pas cru à propos d'énoncer, sur la nature de ce phénomène, quelques considérations d'un ordre général. Aujourd'hui qu'un grand nombre de flexions sont ramenées à leur forme primordiale, on traite encore volontiers de rêveries glottogoniques toutes les tentatives faites en vue d'expliquer leur origine. — Enfin, pour entrer dans la matière étudiée par M. J. Schmidt, on avait vu certes longtemps avant lui que l'usage de construire un substantif neutre pluriel avec le verbe au singulier était particulier à la fois au grec et au védique, et par conséquent remontait à l'époque indo-européenne. Mais, ce point acquis, on n'avait guère essayé de pénétrer la raison même du phénomène. Avec quelques linguistes éminents, comme MM. A. H. Sayce et Alfred Ludwig qui n'ont jamais délaissé

les problèmes de ce genre, M. J. Schmidt a le mérite d'aller au delà des pures constatations. Il recherche les causes des faits linguistiques qu'il a dégagés, et cette tendance nous paraît constituer l'intérêt fondamental de son nouvel ouvrage.

La thèse elle-même, autant qu'il est possible de l'indiquer succinctement, pourrait se résumer comme suit. Après avoir noté, d'une part, la construction du pluriel neutre en grec avec le verbe au singulier, d'autre part, l'existence de pluriels neutres en regard de singuliers masculins ou féminins (ὁ σῖτος, τὰ σῖτα, *locus, loca*, etc.), l'auteur arrive aux conclusions suivantes : les pluriels en -ά sont originellement des singuliers, puisqu'ils laissent le verbe au singulier; ils ne sont pas de véritables neutres, puisqu'ils apparaissent à côté de masculins. Ce sont d'anciens collectifs féminins singuliers¹. La terminaison -ά était donc à l'origine un suffixe servant à former des collectifs, et non point une désinence casuelle comme l'est, par exemple, -es. Entr'autres arguments à l'appui de cette théorie, l'auteur invoque encore : 1° l'emploi, dans les langues dérivées, du collectif singulier à la place du pluriel d'un autre thème (*juventus* = *juvenes*, etc.); 2° l'existence, à côté de chaque nominatif pluriel neutre d'un nominatif féminin singulier du même thème; par exemple, τὰ οἶκια, ἡ οἶκια; *terra*, collectif féminin en latin, paraît être, à certains égards, le pluriel neutre de l'osque *terum* « morceau de terre », etc. — Dans le même ordre de preuves, se place l'emploi fréquent en grec et en latin du neutre pluriel avec le sens du singulier : τῶρον et τῶξα, δῶρα, ἔργα, *regna, colla, pectora, ora, terga*, etc.

Il est un terme que nous nous étonnons de ne pas avoir rencontré dans l'ouvrage de M. J. Schmidt pour caractériser son genre d'explication. C'est le terme d'*adaptation*. On sait que ce mot sert à désigner la théorie de M. Ludwig sur l'origine des flexions. D'après ce savant, toutes les désinences flexionnelles sont issues de radicaux divers de substantifs qui se sont peu à peu fixés dans un sens et dans un emploi différents. La répartition des substantifs en -ά en deux classes, celle des féminins

¹ Nous avons été amené, par d'autres considérations, à une conclusion assez analogue : « A certains égards, cette désinence (neutre pluriel) devait faire sur l'esprit l'effet d'un suffixe de nom abstrait ou de nom collectif », (*Les substantifs et les adjectifs en -ις*, p. 74).

singuliers où l'*â* est un véritable suffixe, et celle des neutres pluriels où il sert de désinence casuelle, n'est elle pas un exemple nouveau qui vient appuyer la théorie de M. Ludwig?

Dans cette hypothèse, au lieu d'être d'anciens collectifs féminins singuliers, les neutres pluriels remonteraient plutôt à des formes qui ne s'étaient point encore nettement spécialisées dans l'une ou l'autre de ces deux fonctions. La théorie de l'adaptation suppose nécessairement une époque où l'usage de la langue est encore hésitant et incertain. La diversité d'emploi des mêmes formes en *-a* serait un souvenir de cette époque primitive. Nous sommes convaincu qu'une étude de plus en plus pénétrante des phénomènes grammaticaux montrera pour la plupart des flexions le même vague et la même incertitude dans leur emploi le plus ancien, la même limitation progressive de leur sens.

M. J. Schmidt réduit à deux formations primitives tous les nominatifs neutres pluriels des langues dérivées. La première ajoutait un suffixe *-a*; elle comprend les thèmes en *o-*, *i-* et *u-*. Les pluriels de la seconde formation, particuliers aux thèmes consonnantiques, n'avaient point de suffixe; ils allongeaient simplement la dernière voyelle. Chacune de ces deux formations serait phonétiquement identique avec une formation de nominatifs féminins singuliers des mêmes thèmes.

Cette partie du livre de M. J. Schmidt touche à des questions trop obscures et trop difficiles pour qu'il soit possible d'en faire ici un examen détaillé. L'éminent professeur n'a point dû ignorer qu'un grand nombre de ses résultats soulèveraient la contradiction. Mais les critiques ne pourront guère s'exprimer avec utilité que dans les livres qui traiteront de la même matière. Il ne paraîtra plus guère d'ouvrages de grammaire comparée dont les auteurs n'aient point à reprendre et à discuter l'une ou l'autre des conclusions énoncées par M. J. Schmidt. Bornons nous à relever quelques points.

La belle étude des thèmes féminins en *i* et *ia*, *u* et *ua* (p. 54-75) et celle des neutres en *r* (p. 172-218) éclairent à beaucoup d'égards l'histoire de ces formations si compliquées. — Selon M. J. Schmidt, les thèmes en *n* (p. 82-123) forment leur pluriel neutre en allongeant la dernière voyelle. Mais, au lieu des féminins singuliers qui, suivant sa théorie, devraient coexister à côté de ces neutres, les langues dérivées nous offrent en général des masculins singuliers. Il y a là une anomalie que l'auteur ne parvient pas à expliquer suffisamment.

Le chapitre consacré aux thèmes neutres en *-s* (p. 124-160) est un de ceux que nous avons lus avec le plus de fruit et d'intérêt. Nous nous permettrons cependant d'exprimer des réserves sur plusieurs des conclusions de l'auteur. D'après sa théorie, il existait, à l'époque indo-européenne, trois groupes de thèmes en *-s* : 1° des noms neutres abstraits barytons en *-os*; 2° des noms d'agents oxytons en *-és*; 3° des collectifs féminins oxytons en *-ós*. L'exemple du couple grec *ψευδος* : *ψευδής*, invoqué à l'appui de la seconde catégorie, ne nous paraît guère probant, *ψευδής* étant, suivant nous, une formation tardive spéciale au grec. — Quant au troisième groupe, le seul exemple grec absolument certain, celui de *ῥώς*, ne peut pas suffire à en établir l'existence. La forme *αιῶ*, que l'on fait toujours intervenir pour supposer un nominatif **αιώς*, ne peut pas légitimement être invoquée, vu qu'on ne la rencontre qu'une fois (Bekk. *Anecd.* 1, 363, 17), et qu'on peut l'expliquer sans recourir à *αιώς*¹.

Enfin, nous ne pouvons absolument pas rattacher au troisième groupe, comme le fait M. J. Schmidt, les substantifs latins en *-ós* (*-or*), gén. *-ór-is*. D'après lui, ils seraient les anciens pluriels des neutres en *-os*, qui auraient fonctionné comme collectifs singuliers, d'abord du genre féminin, plus tard du genre masculin. Nous persistons à penser que les masculins en *-or* sont sortis directement en latin des neutres en *-os* (*-us*), *eris*. Ils sont devenus masculins, ou bien parce qu'ils ont suivi le genre des noms d'agent en *-tor*, ou plus probablement encore, comme l'a fait observer M. Louis Duvau², d'après l'analogie des comparatifs masculins comme *maiós*.

L'étude des thèmes grecs en *-ας* (p. 321-378) est également parmi les plus neuves et les plus pénétrantes du volume. Il nous paraît cependant douteux que l'on puisse poser, comme une véritable loi phonétique (p. 333), que *α* bref s'est changé en *ε* devant *ο* (par exemple *ποτίονται* en regard de *ἀμφοτῶτο*). Malgré l'abondance des exemples recueillis par M. J. Schmidt, il ne serait pas impossible de les expliquer par des confusions dues à l'analogie.

Les quelques réserves que nous indiquons ne sont rien en

¹ *Αἰῶ* a pu sortir de *αἰῶνα*, comme *Ποσειδῶ*, *Ἀπόλλω* sont sortis de *Ποσειδῶνα*, *Ἀπόλλωνα* (C. I. A. I, 9, 15).

² *Revue critique*, 1889, n° 42.

comparaison du grand nombre de vues nouvelles que promet aux lecteurs l'étude du livre de M. J. Schmidt. Nous souhaitons que les linguistes suffisamment préparés s'engagent dans la voie qu'il vient d'ouvrir. Au lieu de déclarer vaines toutes les tentatives d'explication, on s'efforcerait enfin, comme le demandait déjà Georges Curtius, de pénétrer à la source même des phénomènes.

L. PARMENTIER.

The Œconomicus of Xenophon, with introduction, summaries, critical and explanatory notes, lexical and other indices, by H. HOLDEN. London, Macmillan, 1889. 4^e éd.

Comme toutes les éditions de M. Holden ¹, celle-ci se distingue par l'abondance et la sûreté du commentaire, mais de même que les autres, elle ne contient pas de résultats nouveaux. Néanmoins, pour les professeurs comme pour les élèves ces éditions sont très utiles, et leur succès le montre suffisamment ².

L'introduction, dans laquelle l'auteur discute le caractère de l'économique, comprend 22 pages, le texte lui-même 84, tandis que le commentaire ne compte pas moins de 200 pages de petit texte. Ce n'est donc pas un commentaire succinct, l'auteur s'étend longuement sur toutes les questions de fond ou de langue. Ces notes, il faut l'avouer, sont très instructives, mais souvent aussi un peu prolixes. En effet, au lieu de résumer les discussions, M. Holden transcrit souvent tout simplement des passages entiers de Cobet, de Hartmann, de Boeckh, de Gildersleeve, etc. Le commentaire est donc absolument impersonnel, mais donne tous les éléments d'une discussion sérieuse. Ce système est par-

¹ *Plutarch's life of Nikias.* Macmillan.

Plutarch's life of Sulla. Macmillan.

Plutarch's life of Themistokles. Macmillan.

The Hieron of Xenophon. Macmillan.

Xenophon's Cyropaedia, books I-V; 3 vol. Pitt Press. Cambridge.

Plutarch's life of the Gracchi. Pitt Press. Cambridge.

Toutes ces éditions sont faites sur le même plan : I. Introduction; II. Texte; III. Notes; IV. Appendice critique; V. Index des matières; VI. Lexique.

² 1^{re} éd. 1884; 2^{de} éd. 1885; 3^e éd. 1886; 4^e éd. 1889.

fois cependant très utile, par exemple, quand il s'agit de travaux publiés dans des recueils peu accessibles. Je citerai comme exemple la transcription d'une article sur « *l'articular infinitive* » publié par M. Gildersleeve dans l'*American Journal of Philology*.

Le lexique, avec pagination spéciale, compte 172 pages, et donne en entier les passages dans lesquels se rencontrent les mots. Les lexiques de ce genre sont précieux, non pas tant au point de vue de la traduction, que comme base pour des travaux spéciaux sur la langue d'un auteur. Il en est de même de la table alphabétique des matières, qui est fort utile en tant que collection de faits pouvant servir à des recherches grammaticales spéciales. Max Heynacher ¹ a mis les travaux de ce genre à la mode, et non sans raison. Le syntaxe historique du latin et du grec ne pourra se constituer sur des bases inébranlables, que lorsqu'on aura étudié point par point la grammaire de tous les écrivains. Ces études permettront aussi de simplifier les grammaires classiques. « *Ik geloof, dat de grammatica er wel bij varen zou en dat dan nog menig pseudo-regeltje zou verdwijnen dat zóó alleen het zwevende, onzekere, ja valsche, dat nog dikwijls ook in de beste handboeken gevonden wordt, kan verdwijnen, en wij vasten grond onder onze voeten krijgen* » ². Il faut avouer d'ailleurs, que la syntaxe historique du latin est bien plus avancée que celle du grec, et que des éditions faites sur le plan de celles de M. Holden peuvent rendre les plus grands services dans cet ordre d'études.

Le texte de cette édition est basé sur celui de G. Sauppe, qui date de 1866; toutefois M. Holden s'en écarte assez souvent, pour adopter les corrections de Cobet, de Hartmann (Analecta); il a également mis à profit l'édition Graux-Jacob.

Le texte de Xénophon est d'ailleurs difficile à établir d'une manière absolument satisfaisante, parce que la tendance d'*atticiser* quand même les écrits de Xénophon, qu'ont suivie les critiques modernes, tels que Cobet et Dindorf, a certainement

¹ *Was ergibt sich aus dem Sprachgebrauch Caesars*, etc. Berlin, Weidmann, 2^{de} éd. 1886.

² *Lattijnsche grammatica, door Dr Woltjer, Hoogleeraar aan de universiteit te Amsterdam*. Groningen, Wolters, 1884, bl. VI.

déjà agi depuis des siècles, comme nous le prouve le témoignage des grammairiens ou lexicographes anciens.

Ainsi Phrynichus LXXI écrit : ὁσμὴ χρὴ λέγειν διὰ τοῦ σ· διὰ γὰρ τοῦ δ', ὁδμὴ, ἰώνων· παρανομεῖ γοῦν Ξενοφῶν εἰς τὴν πάτριον διάλεκτον ὁδμὴ λέγων. Et Pollux : Ἔως, οὐχὶ ἤως, τὸ Ἀττικόν ἐστι. Ξενοφῶν δὲ ἤως λέγει ποιητικῶς. Or, les manuscrits que nous possédons ne portent plus aucune trace de cette orthographe primitive, et les éditeurs modernes, bien loin de restituer cette orthographe, même là où les témoignages sont formels, ont continué à émender le texte dans le même esprit. On ne voit pas que M. Holden ait fait le moindre effort pour rendre à Xénophon ce qui appartient à Xénophon et il écrit religieusement ὁσμῇ et ἔως — pour me borner à ces exemples.

J. KEELHOFF.

J. J. HARTMAN. *Analecta Xenophontea nova*. Leyde, Van Doesburgh, 1889. 352 pp. in-8°.

Ce volume est la continuation et le complément des *Analecta Xenophontea* dont la *Revue* a rendu compte il y a deux ans¹. Ce qui a été dit de la première partie du travail de M. H. s'applique également à la seconde : c'est la même manière, ce sont les mêmes tendances, les mêmes qualités et les mêmes défauts ; seulement, on ne peut s'empêcher de remarquer que la prolixité est ici plus sensible, et que le goût de l'auteur pour les réflexions incidentes et pour les épanchements personnels dégénère parfois en bavardage².

Les quatre premiers chapitres sont consacrés à la *Cyropédie*.

Dans le premier (*De Xenophonte e Cyropaedia cognoscendo*),

¹ T. XXXI, p. 110 sqq. ; p. 245 sq.

² Par exemple, M. H. nous raconte (p. 341-342) que, lorsqu'il se promène le soir hors la ville et qu'il voit passer un train avec sa locomotive « dont les lanternes allumées ressemblent aux yeux étincelants de quelque monstre épouvantable », il se dit : « Equidem si equus essem, illud spectaculum formidarem. » Que de chevaux se sont emportés, etc., etc. ! En quoi ces confidences naïves peuvent-elles bien servir à éclaircir le *περί ἱππικῆς* de Xénophon ? M. H. eût mieux fait de prendre quelques leçons d'équitation. — V. aussi p. 46 sqq. ; p. 109 sqq. ; p. 255, note.

M. H. expose les idées philosophiques de Xénophon — si tant est qu'on puisse parler de philosophie à propos de Xénophon, — telles qu'on les trouve énoncées dans la *Cyropédie*. Cet exposé n'est pas bien neuf; mais ce qui est neuf, c'est l'usage qu'en fait M. H. pour juger de l'authenticité des *Scripta minora*: selon que ces écrits reproduisent ou non les doctrines, les pensées, les maximes favorites de Xénophon, ils sont authentiques ou apocryphes.

Dans le chapitre II, M. H. examine si l'épilogue de la *Cyropédie* est de Xénophon ou a été ajouté par une main étrangère. Il se prononce en faveur de l'authenticité; les arguments qu'il produit nous ont paru fort sensés.

Sous ce titre piquant: *De philologis operam perdentibus*, M. H. proteste, dans le chapitre III, contre l'abus que font les philologues allemands des classements de manuscrits par familles et des reconstructions hypothétiques d'archétypes. Il critique l'exagération de cette méthode en prenant pour exemple l'édition de la *Cyropédie* donnée par M. Hug.

Le chapitre IV, qui n'a pas moins de 210 pages, contient des notes critiques sur la *Cyropédie*. L'*animus suspicax* de M. H. s'y donne pleine carrière.

Passant aux *Scripta minora*, M. H. étudie d'abord (chapitre V) le *Hieron*, dont il fait ressortir les vices de composition et d'élocution¹, mais dont il maintient l'authenticité en se fondant notamment sur l'analogie qu'on remarque entre les idées développées dans cet opuscule et celles que Xénophon a émises dans la *Cyropédie*.

En revanche, M. H. ne voit dans la *République des Lacédémoniens* que l'œuvre d'un compilateur, d'un *ludimagister insulsus*, *vanus*, *arrogans*, qui a ramassé, sans les bien comprendre, des

¹ *Hieron*, C. I, § 30 : ὁ ἔρως πολὺ αὐτὸν θέλει ἥμισυ τυράννου ἐγγίγνεσθαι, l'interprétation de M. H. : « Tyrannus ab eo quem amat non redamatur » ne nous semble pas exacte. Cf. § 31 : τυράννου οὐ γὰρ παιδικῶν ἔρωτας ἐμψύεσθαι; πῶς μὲν σὺ, ἔφη, ἐρᾷς Δαίλοχον κτλ. — La plupart des difficultés élevées par M. H. à propos du C. III, § 4 ont l'air de pures chicanes. L'emploi du pluriel αὐτὰς ... οἱ ἄνδρες après le singulier : ὅταν ... ἀφροδισιασθῇ ... γυνή, n'a rien de choquant, puisque ὅταν = « toutes les fois que ... » et éveille par conséquent l'idée de pluralité; cf. C. II, § 13, avec la note de Holden. M. H. paraît n'avoir pas compris que οἱ ἄνδρες signifie « leurs maris ».

lambeaux de Xénophon. C'est ce qu'il s'efforce de démontrer dans le chapitre VII.

La *République des Athéniens* n'est certainement pas de Xénophon. Cet opuscule anonyme — véritable énigme qui a vivement sollicité la curiosité des érudits — fait l'objet du chapitre VIII. M. H. le compare ingénieusement au *Prince* de Machiavel. Le Grec, comme l'Italien, fait en effet abstraction de toute idée morale, et se borne à indiquer froidement les moyens, bons ou mauvais, qui sont les plus propres à maintenir une forme de gouvernement déterminée et qui sont le mieux en harmonie avec la nature de ce gouvernement. — On sait que M. Kirchhoff, dans une dissertation célèbre, a soutenu que l'ouvrage a été composé entre l'automne de 425 et celui de 424 av. J.-C. M. H. combat cette thèse avec une véhémence qui ne laisse pas de surprendre le lecteur. Pour lui, la *République des Athéniens* (ou ce qui en reste, le texte étant mutilé et plein de lacunes) est postérieure à la guerre du Péloponèse; les faits auxquels l'auteur anonyme fait allusion ne sont pas des faits contemporains, mais ils lui sont connus seulement par les livres ¹.

Dans le chapitre IX, M. H. défend l'authenticité du petit traité sur les *Revenus publics*. Il écarte les objections qu'ont fait valoir les adversaires de l'authenticité par une conjecture qui est au moins ingénieuse : il suppose que Xénophon, rappelé de l'exil, a voulu prouver à ses concitoyens sa gratitude — et sa capacité politique — en leur indiquant les moyens de restaurer les finances et de développer la richesse publique. C'est une sorte de programme politique, dans lequel Xénophon se place à un point de vue purement pratique, et ne s'occupe que des mesures compatibles avec la situation réelle d'Athènes. Il

¹ M. H. fait preuve d'une certaine légèreté quand, à propos de la phrase du c. II, § 16 : τὴν μὲν οὐσίαν ταῖς νήσοις παρατίθενται, τὴν δὲ Ἀττικὴν γῆν περιορῶσι τεμνομένην, il écrit (p. 297) : « Non opus est credere haec verba paucis annis post Pericleam aetatem scripta esse. Quod enim hic Athenienses facere dicuntur id non tam Periclis aetate quam Persico bello fecisse dici possunt. » Il est vrai que, lors de l'invasion de Xerxès, les Athéniens transportèrent leurs objets les plus précieux à Salamine et à Égine; mais l'expression αἱ νῆσοι désigne par excellence les îles soumises à la puissance d'Athènes; or, l'empire maritime d'Athènes s'est formé après les invasions persanes.

n'y a donc pas à s'étonner s'il n'y expose pas ses idées favorites sur le gouvernement, sur la guerre, sur l'agriculture, etc.

Le *Manuel du Commandant de la cavalerie* a été écrit dans les mêmes circonstances et inspiré par la même pensée que le *Traité sur les Revenus publics*. C'est le livre où se révèle le mieux le caractère de Xénophon. Tel est le contenu du chapitre XI¹.

Dans le c. XIII, M. H. caractérise le *Traité sur l'Équitation*.

Quant au *Traité sur la Chasse*, c'est, dit M. H. (c. XV), un tissu d'inepties, absolument indigne de Xénophon.

Les chapitres VI, X, XII et XIV contiennent des remarques critiques sur l'*Hiéron*, sur le *Traité des Revenus*, l'*ἱππάρχικός* et le *Traité de l'Équitation*.

Bien que la seconde partie des *Analecta* ne soit pas, selon nous, tout à fait à la hauteur de la première, elle renferme assez de choses intéressantes et instructives pour que les acquéreurs du volume précédent s'empressent de compléter l'ouvrage.

P. THOMAS.

¹ M. H. se trompe évidemment lorsqu'il écrit (p. 318). « ... Ipsius Hipparchici locus provectam prodit scriptoris aetatem. Legimus enim IX, 4 : *Novi Spartanorum equitatum tum denique inclaruissse quum peregrinos sibi socios adiunxissent*. Quosnam autem equites peregrinos Spartanorum socios hic a Xenophonte potius significari putemus quam illos equites, quos paulo ante proelium Mantinense Spartanis auxilio miserunt Athenienses, in quorum numero ipsius Xenophontis fuerunt filii? » Il n'est pas question dans le passage de Xénophon de cavaliers *alliés*, mais de cavaliers *mercenaires*. Voici le texte grec (C. IX, §§ 3-4) : *Φημι δ' ἐγὼ ... καὶ τὸ πᾶν ἱππικὸν ὡδ' ἂν πολὺ θᾶσσον ἐκπληρωθῆναι εἰς τοὺς χυλούς ἱππέας καὶ πολὺ ῥᾶον τοῖς πολίταις, εἰ διακοσίους ἱππεῖς ξένους καταστήσαιτο ... Οἶδα δ' ἔγωγε καὶ Λακεδαιμονίους ἱππικὸν ἀρξάμενον εὐδοκιμεῖν, ἐπεὶ ξένους ἱππέας προσέλαβον. Καὶ ἐν ταῖς ἄλλαις δὲ πόλεσι πανταχοῦ τὰ ξενικά ὄρω εὐδοκιμοῦντα. Comment M. H. a-t-il pu oublier que ξένοι et ξενικόν se disent des étrangers soldés?*

F. PLESSIS. **Traité de métrique grecque et latine.** Paris, Klincksieck, 1889. 336 pages in-12. — Prix : 3 francs.

La métrique grecque et latine de M. Pl. est destinée à remplacer, dans la *Nouvelle collection à l'usage des classes* publiée par M. Klincksieck, la traduction du petit traité de M. Lucien Müller¹, et nous n'hésitons pas à dire qu'elle la remplace avantageusement. Certes, le livre de M. Pl. ne peut point se mesurer au point de vue de l'originalité avec celui de l'illustre métricien allemand, mais il l'emporte pour la clarté de l'exposition et le bon arrangement des matériaux. Il se fait lire facilement, nous dirions presque agréablement, malgré l'aridité du sujet : on voit que l'auteur est non seulement un philologue mais un poète², qui porte dans l'étude de la versification antique un vif sentiment des délicatesses de l'art.

Nous nous hâterons d'ajouter, pour rassurer ceux qui nourrissent quelque défiance à l'égard des ouvrages trop bien composés et trop bien écrits, que ces qualités ne nuisent en rien à la solidité du fond. M. Pl. a dépouillé et examiné attentivement les principales publications relatives à la métrique des Grecs et des Romains, en les contrôlant par ses propres recherches du moins pour ce qui concerne certaines parties de la métrique latine, et il a condensé avec habileté les résultats qui lui paraissaient les plus sûrs.

Nous avons remarqué — et nous sommes loin de lui en faire un reproche — qu'il se réfère volontiers aux ingénieuses théories de M. L. Havet³, qui ont jeté un jour nouveau sur plusieurs questions importantes de prosodie et de métrique anciennes.

La métrique grecque est un peu sacrifiée à la métrique latine,

¹ *Métrique grecque et latine*, par L. MUELLER, trad. de l'allemand par A. LEBOUZ, etc. Paris, Klincksieck, 1882, 158 pages in-12.

² On nous permettra de rappeler ici que M. Pl. a fait paraître un recueil de poésies : *la Lampe d'Argile* (Paris, Lemerre, 1888), qui a été couronné par l'Académie française.

³ M. Havet a exposé ses idées dans sa thèse latine *De saturnio Latino-rum versu*, dans les *Mémoires de la Société de linguistique de Paris*, et dans son *Cours de métrique grecque et latine*, rédigé par L. Duvau (2^e éd. Paris, 1888).

que l'auteur traite avec une prédilection visible et qui rentre d'ailleurs plus spécialement dans le cadre de ses études. Le traité de M. Pl. étant destiné à l'enseignement français et rédigé conformément aux programmes de licence et d'agrégation, la prépondérance accordée à la versification latine se comprend et s'excuse aisément.

En présence de l'*hellénolâtrie* qui sévit généralement dans l'école philologique allemande, nous savons gré à M. Pl. d'avoir pris énergiquement la défense du génie latin : « Il est faux, dit-il dans son *Avant-propos* (p. VIII-IX), il est faux, en métrique comme ailleurs, que les poètes romains ne soient que les imitateurs des Grecs. N'est-on pas allé, sous l'influence de cette idée préconçue, jusqu'à dire qu'ils ont dénaturé les mètres helléniques faute de les comprendre ? Les modifications nombreuses et graves qu'ils y ont en effet apportées auraient dû avertir qu'on se trouvait en présence d'un art nouveau, et que les différences étaient aussi importantes que les ressemblances. » Les transformations que les mètres grecs ont subies en passant chez les Romains sont indiquées avec netteté et précision. L'étudiant tirera grand profit de ces remarques : il apprendra à voir dans la métrique autre chose qu'un amas de règles mécaniques, artificielles, arbitraires.

Bref, le livre de M. Pl. nous paraît des plus recommandables ; il contribuera à propager dans les pays de langue française l'étude et le goût de la métrique ancienne.

Quelques petites critiques pour finir. — Malgré le soin avec lequel les épreuves ont été corrigées, il s'est glissé une faute p. 11, l. 22 : « le temps faible = 1 longue = 1 temps » ; lisez : « = 2 temps ». — P. 42 : « On nomme antistrophe une strophe de la poésie lyrique (en usage surtout dans les chœurs dramatiques), qui en suppose nécessairement une autre antérieure, et qui, devant être chantée sur le même air que celle-ci, revêt une forme correspondante. » Il convenait, pensons-nous, de faire une distinction. Dans la poésie *lyrique*, l'antistrophe n'existait que comme élément de la triade ; en d'autres termes, il n'y avait antistrophe que lorsqu'il y avait épode. Mais les poètes *dramatiques*, obéissant aux nécessités du genre, ont accouplé des strophes sans épode. Cf. Zambaldi, *Metrica*, p. 644. — P. 65, M. Pl. nous dit que, dans l'hexamètre dactylique, la penthémimère partage le vers en deux hémistiches dont la durée

est moins inégale qu'il ne paraît au premier abord : « Si, en effet, le nombre des syllabes est moindre dans le premier, l'élévation de la voix au commencement du vers rétablit l'équilibre. » C'est parfaitement juste, mais l'auteur s'exprime mal lorsqu'il ajoute : « Jusqu'à la césure principale, le rythme est montant et la voix plus lente; après elle, le rythme est descendant, et la voix, qui décline, plus rapide. » On dit d'un rythme qu'il est *montant* (ou *ascendant*) quand le vers ou le membre commence par un temps faible; *descendant*, quand le vers ou le membre commence par un temps fort (M. Pl. lui-même se sert de cette terminologie p. 136, 137). Or, dans le cas qui nous occupe, le rythme est descendant dans le premier hémistiche :

~~~~~

et ascendant dans le second :

~~~~~

Lucien Müller, dont M. Pl. développe inexactement la pensée, avait dit (*De re metr.*, p. 182) : « Nam prior pars, quanto minor posteriore, tanto ob elationem vocis validior. » — P. 176, parlant du trimètre iambique scazon, M. Pl. prétend que, si on le considère comme terminé par un trochée (pouvant devenir un spondee par suite de la liberté de la finale du vers), le temps fort portant sur la première syllabe ($\sim \text{ } ^{\text{ } } \text{ } ^{\text{ } } \text{ } ^{\text{ } }$ et non : $\sim \text{ } ^{\text{ } } \text{ } ^{\text{ } } \text{ } ^{\text{ } }$), on se trouve en présence d'un vers *asynartète*. Cela ne s'accorde pas du tout avec la définition du vers asynartète donnée p. 26. — P. 181. Est-il vrai qu'Eschyle se soit permis d'*abréger* la dernière syllabe du premier monomètre dans les dimètres iambiques suivants (*Sept contre Thèbes*, v. 964, 995) :

ἴτω γόος. — ἴτω δάχρυ,

et

ἰὼ πόνος. — ἰὼ κακὰ?

M. Pl. a voulu dire sans doute que le poète s'est permis de *traiter comme longues* des syllabes *brèves*. — P. 190, note 1. Nous estimons que la théorie qui attribue la valeur de 3 temps à la longue du 7^e temps fort dans le tétramètre iambique catalectique est plus qu'« ingénieuse ». — P. 198, note 1. Dans le renvoi à la *Métrique* de Gleditsch, il aurait fallu mettre, au lieu de : § 62, « § 118, cf. § 62. »

P. THOMAS.

Kleine Schriften aus dem Gebiete der Classischen Alterthumswissenschaft, von LUDWIG LANGE. — Göttingen, Vandenhoeck und Ruprecht, 1887, 2 vol. in-8°, XL, 430 et IV, 641 pages. — Prix : 23 mks.

(Suite et fin).

Ueber die Transitio ad plebem. 1864.

Les patriciens étant, à raison de leur origine, exclus du tribunat de la plèbe, dont l'importance augmentait d'année en année, réussirent à tourner cet obstacle, en sortant du patriciat pour entrer dans la plèbe. Cela s'appelait en droit *transire ad plebem*.

Comment s'opérait cette *transitio* ?

Elle n'est exposée, d'une manière quelque peu détaillée, qu'à propos de P. Clodius Pulcher, l'adversaire bien connu de Cicéron. Ce qu'il y a de singulier dans ce changement d'*ordo*, c'est que, tout en devenant plébéien, Clodius conserva son nom. D'après le récit de Cicéron, Clodius, en sa qualité de *persona sui juris*, fut, au moyen d'une *lex curiata*, arrogé par P. Fonteius, qui l'émancipa immédiatement après le vote de la loi.

Mais, objecte Mommsen, si les choses s'étaient passées comme le dit Cicéron, Clodius aurait dû nécessairement s'appeler Fonteius. Il faut donc, ajoute-t-il, s'en tenir plutôt au récit de Dion Cassius, qui raconte que Clodius, après avoir abjuré solennellement les *sacra* de sa *gens* — c'est là ce que, d'après Mommsen, il faut entendre par la *detestatio sacrorum* — prit désormais part aux réunions de la plèbe.

Cette conclusion, répond Lange, n'est ni nécessaire ni vraisemblable. L'arrogation de Clodius par Fonteius a été faite *fiduciae causa*, d'après l'analogie de la mancipation et de la coemption fiduciaires. C'est un exemple de plus à ajouter à ces fictions judiciaires, si nombreuses en droit romain, qui, tout en respectant le texte de la loi, en éludaient les conséquences extrêmes. Dans les clauses de l'arrogation fiduciaire de Clodius par Fonteius on aura stipulé que Fonteius ne s'opposerait pas à ce que Clodius continuât à porter son ancien nom. Quant aux membres de la *gens Claudia*, ils auront probablement, lors des préliminaires de la loi curiate qui fit sortir Clodius du patriciat, renoncé à le poursuivre pour port de faux nom.

Cette explication de Lange a fait l'objet d'une réfutation assez vive de Mommsen, à la fin du premier volume de ses *Römische Forschungen*. Le célèbre historien a essayé de prouver que l'opinion de Lange n'est ni historiquement justifiée, ni conforme à l'esprit du droit romain. Lange, de son côté, a longuement répondu à Mommsen : sa réplique ne comprend pas moins de 56 pages.

Nous n'avons pas à nous prononcer ici, d'une manière formelle, au sujet de cette longue et pénible discussion. Nous dirons toutefois que le récit de Cicéron, corroboré par le témoignage de Suétone, d'ordinaire si bien informé et si exact, nous paraît plus digne de foi que celui de Dion Cassius.

De consecratione capitis et honorum disputatio (1867).

Il est assez souvent question dans les auteurs anciens de *leges sacratae* et de *homines sacri*. Celui qui était *sacer*, c'est-à-dire voué à une divinité, pouvait impunément être mis à mort par un citoyen quelconque. On est d'accord sur ce point, mais comment devenait-on *sacer* ? Était-ce *ipso facto*, par le seul fait d'avoir agi contrairement aux lois comminant la *sacratio capitis*, ou fallait-il, pour être proclamé *sacer*, l'intervention du collège des pontifes ? Les avis à ce sujet sont partagés. Lange se prononce pour la première opinion, chaleureusement défendue par Ihering.

On se demande naturellement, en adoptant cette manière de voir, si les plus grands dangers n'étaient pas à redouter de ce que le premier venu pouvait se constituer juge du point de savoir si un de ses concitoyens s'était rendu coupable d'un fait entraînant la *sacertas* et, dans l'affirmative, le mettre impunément à mort. Mais la réponse à cette question est très simple. Celui qui donnait la mort à un citoyen romain non régulièrement condamné pouvait être poursuivi comme *parricida*, et n'échappait alors à la peine capitale qu'en administrant la preuve que celui qu'il avait fait périr était *sacer*. Le danger qu'il courait dans ce cas était tellement grand que la *sacratio capitis* finit par devenir inefficace, et qu'on s'efforça peu à peu de soumettre à la juridiction criminelle ordinaire la plupart des actes qui tombaient jadis sous l'application des *leges sacratae*.

**Commentationis de legibus Antonii a Cicerone Phil. V. 4, 10
commemoratis particula prior et posterior (1871).**

Voici le texte de Cicéron à l'explication duquel sont consacrées ces deux dissertations :

Quibus de causis eas leges quas M. Antonius tulisse dicitur omnis censeo per vim et contra auspicia latas eisque legibus populum non teneri. Si quam legem de actis Caesaris confirmandis deve dictatura in perpetuum tollenda deve colonis in agros deducendis tulisse M. Antonius dicitur, easdem leges de integro, ut populum teneant, salvis auspiciis ferri placet.

Quoique Cicéron mentionne expressément trois lois portées par Marc-Antoine, les historiens modernes ne font mention que de la *lex de dictatura in perpetuum tollenda*. Ils sont d'avis que la première (*de actis Caesaris confirmandis*) doit être identifiée avec le fameux sénatus-consulte du 17 mars, qui, tout en ratifiant les actes de César, amnistiait ses meurtriers. Quant à la troisième, ils la confondent avec la loi agraire du tribun L. Antonius.

Lange nous paraît avoir démontré clairement que dans le texte de Cicéron il s'agit de trois lois, dues toutes les trois à l'initiative de Marc-Antoine. Son opinion a été pleinement adoptée par Herzog (*Gesch. und System der Röm. Staatsverf.* II, p. 55. Leipzig, 1887).

E. Schmidt, über das römische Decemvirat (1872).

Schmidt est d'avis qu'avant l'institution du décemvirat, on s'était mis d'accord pour le composer de cinq patriciens et de cinq plébéiens, et que, si les premiers décemvirs furent exclusivement patriciens, il ne faut voir dans ce fait qu'un coup de parti, qui ne se renouvela plus l'année suivante. Lange croit, au contraire, que cet accord est peu probable et que si, dans le second décemvirat, on rencontre des plébéiens (ce qui d'ailleurs a été contesté par M. Willems dans son ouvrage sur le Sénat romain, I, p. 51 et suiv.), c'est plutôt cette innovation qui doit être considérée comme un coup d'état. Telle est aussi l'opinion de Herzog, l. c. I, p. 178.

Th. Mommsen, römisches Staatsrecht, I Band (1872).

La manière un peu hautaine, on ne saurait le nier, dont Mommsen traite ceux qui avant lui se sont occupés du Droit

public de Rome est relevée par Lange avec une certaine amertume. On conçoit que l'auteur du laborieux Manuel d'antiquités romaines, dont deux volumes avaient paru assez longtemps avant la publication de l'ouvrage de Mommsen, se soit senti blessé en voyant son travail rangé par l'illustre savant berlinois dans la catégorie de ceux « où il n'y a rien à apprendre ».

Tout en admettant qu'un traité *systématique* sur le droit public de Rome puisse rendre de grands services, il regrette qu'il ne se soit trouvé personne pour remanier le Manuel de Becker, exposant le développement *historique* des institutions romaines.

Il reproche aussi à Mommsen son extrême *dogmatisme*, et s'efforce de prouver que ce savant a exposé d'une manière complètement erronée la théorie du tribunat de la plèbe.

Mommsen, tout en affectant de ne pas tenir compte des opinions de Lange, a été en réalité très sensible à ce reproche, car dans une note du deuxième volume de son droit public de Rome, relative à la *sacro sancta potestas* des tribuns, il n'hésite pas à donner la qualification d'esprits illogiques (*unlogische Köpfe*) à ceux qui repoussent, « comme entachés de dogmatisme, » les efforts tentés par les savants « doués du désir et de la faculté de concevoir une idée juridique, » pour comprendre les antiquités romaines, en vue d'arriver ainsi à la notion du droit public de Rome.

Lange termine sa critique en citant un assez grand nombre de détails qui, d'après lui, sont plus ou moins inexacts.

O. Clason, Römische Geschichte seit der Verwüstung Roms durch die Gallier (1874).

Lange fait un grand éloge de cet ouvrage, destiné à continuer la célèbre histoire romaine de Schwegler, restée malheureusement inachevée. Il reproche toutefois à l'auteur de s'être laissé guider, dans l'appréciation des sources, par les idées aventurées de Nitzsch, qui les considère comme en grande partie faussées au profit de la démocratie. Il croit en outre que, dans son désir de se montrer juste à l'égard des patriciens, fort malmenés depuis Niebuhr, Clason s'est constitué leur avocat dans bien des circonstances où leur conduite n'est guère défendable.

Die Lex Pupia und die an dies comitiales gehaltenen Senats-sitzungen der späteren Republik (1874).

Peu de temps après Sulla fut portée une loi *Pupia*, dont la portée exacte n'a pas été indiquée par les auteurs anciens, mais qui avait incontestablement pour objet d'empêcher qu'une assemblée du peuple coïncidât avec une séance du sénat. Bardt (Hermes, VII, p. 145) émit l'idée que ces deux réunions ne pouvaient pas être fixées au même jour, tandis que Lange s'efforça de prouver que, s'il était défendu par la loi *Pupia* de réunir le sénat pendant la tenue même des comices, rien n'empêchait qu'une séance du sénat eût lieu après la clôture des comices ou du *concilium plebis*.

Bardt, ne se considérant pas comme battu, revint à la charge. Lange, de son côté, repliqua en termes assez aigres. (V. plus loin p. 109). La question a été reprise depuis par M. Willems dans son ouvrage sur le Sénat romain (II, p. 151 et suivv.). Il estime que Bardt et Lange sont l'un et l'autre dans l'erreur, et que la loi *Pupia* n'interdisait la convocation du sénat que pour un certain nombre de *dies comitiales*, énumérés en détail. Mommsen est d'avis qu'une pareille hypothèse n'a été imaginée qu'en désespoir de cause¹. D'après lui, la loi *Pupia* défendait d'une manière générale la convocation du sénat aux *dies comitiales*, sauf à ne le réunir qu'après la tenue des comices. Les exemples du contraire s'expliquent en partie par le fait que le *dies comitialis* cessait de l'être dès qu'il coïncidait avec un jour de marché ou un jour de fête extraordinaire, en partie par le droit qu'avait le sénat, du moins à partir de Sulla, d'accorder des dispenses de la loi *Pupia*.

Nous ne croyons pas devoir en ce moment prendre parti dans cette controverse, qui probablement sera reprise tôt ou tard. Ajoutons seulement que, d'après Mommsen, la loi *Pupia* fut votée en l'an 600 u. c., tandis que M. Willems en fixe la date à l'année 690.

Ueber das Poetelische Gesetz de ambitu (1874).

Quelle était la portée de la *lex Poetelia de ambitu*, votée en

¹ *Röm. Staatsr.* III, p. 923, n° 5. « Dass das pupische Gesetz für einige Comitaltage gegolten und für andere nicht gegolten haben soll, was Willems vorschlägt, ist die reine Verlegenheitshypothese ».

l'année 396 u. c., c'est-à-dire peu de temps après les lois liciniennes? Peter et A. W. Zumpt sont d'avis que cette loi, ou plutôt ce plébiscite, fut provoqué par les patriciens et était dirigé contre la plèbe. Isler a soutenu une thèse diamétralement opposée. Le texte de Tite-Live (VII, 15, 12), qui sert de point de départ à cette controverse, n'est certes pas clair : *et de ambitu ab C. Poetelio tribuno plebis, auctoribus patribus, tum primum ad populum latum est, eaque rogatione novorum maxime hominum ambitionem, qui nundinas et conciliabula obire soliti erant, compressam credebant.*

Lange s'est efforcé de montrer, comme il l'avait déjà fait dans son Manuel (II, 2^e édition, p. 33) que la loi *Poetelia* avait été inspirée par la fraction intelligente de la noblesse plébéienne, afin d'empêcher que le trop grand nombre de candidats n'amènât un éparpillement des voix et n'aboutît ainsi à des échecs électoraux. La question ne peut pas encore être considérée comme vidée : Herzog. (I. c. I, p. 242, note 1) conserve des doutes.

Zur *Lex coloniae Juliae Genetivae* (1875).

Au ch. 133 de cette loi on trouve les mots suivants : *eorum omnium uxores legibus C(oloniae) G(enetivae) J(uliae) virique parento.*

La table porte : LEGIBVS CGIVI/RIQUE

Mommsen propose de lire : *legibus C(oloniae) G(enetivae) Jul(iae) aequae.*

Lange est d'avis que *vir* doit être changé en *iuri*.

Dans la *Lex Antonia de Termessibus* (C. I. L., I 204 ; 2, 18) on lit de même : *Quae leges quodque ious — eodem leges eidemque ious.*

Esus und Esuf (1875).

Il résulte de gloses latines publiées en 1874 qu'*esus* est la forme primitive de *erus*. Or, dans l'inscription osque de Bantia on trouve le mot *esuf*, que Lange avait considéré précédemment (1853) comme l'équivalent de *caput*. D'après sa nouvelle interprétation *esuf* signifierait *heredium*.

Cette explication n'a pas fait fortune. En effet, MM. Buecheler et Bréal sont d'accord pour traduire *esuf* par *ipse*.

Die promulgatio trinum nundinum, die Lex Caecilia Didia und nochmals die Lex Pupia (1875).

Cette longue et fatigante dissertation, qui ne comprend pas moins de 57 pages, est dirigée contre Bardt, lequel avait combattu l'opinion de Lange relative à la loi *Pupia*. (V. plus haut, p. 107). Celui-ci, pour soutenir sa thèse, s'était prévalu de certaines dispositions de la loi *Caecilia Didia*, concernant la *promulgatio trinum nundinum*. Bardt s'efforça, de son côté, de montrer que Lange n'avait saisi la portée exacte ni de l'une ni de l'autre de ces lois.

Son adversaire, piqué au vif, se crut en conséquence obligé de reprendre *ab ovo* la discussion approfondie de tous les textes se rapportant à ces deux lois.

Nous ne le suivrons pas dans les détails de cette pénible controverse, dont l'importance pratique n'est, en somme, pas bien grande. Disons seulement en peu de mots de quoi il s'agit.

La loi *Caecilia Didia*, de l'année 656 u. c., avait prescrit, parmi d'autres choses, qu'entre la mise à l'ordre du jour (*promulgatio*) de l'objet qui devait être soumis aux suffrages du peuple et la date de la tenue des comices, devait s'écouler un *trinum nundinum* (ou *trinundinum*), ce qui, d'après la plupart des auteurs modernes, veut dire un laps de temps d'au moins 17 jours, comprenant trois jours de marché (*nundinae*), tandis que d'après Mommsen, à l'opinion duquel nous nous rallions, cela signifie un espace de trois semaines (*nundina*), c'est-à-dire 24 jours.

Quoi qu'il en soit, la *promulgatio* comprenait-elle, en même temps que l'ordre du jour, l'indication précise de la date à laquelle devaient se réunir les comices? Lange l'affirme, Bardt le nie. Nous n'hésitons pas à déclarer que, d'après nous, Lange a parfaitement raison. Ainsi que Mommsen (*Röm. Staatsr.* III, p. 377, n. 4) l'a fait observer à bon droit, une *promulgatio* qui n'aurait pas fixé la date des comices est non seulement sans exemple, mais fort improbable par elle-même.

De patrum auctoritate Commentatio prima (1875) et altera (1876), 83 pages.

Les lecteurs de la *Revue*, si peu qu'ils se soient occupés d'antiquités romaines, n'ignorent pas sans doute que parmi les nombreuses questions que soulève le droit public de Rome, il n'en

est peut-être aucune qui ait donné lieu à des discussions aussi longues et aussi passionnées que celle qui se rattache à la signification des mots *patrum auctoritas*. On sait — tout le monde est d'accord sur ce point — que cette ratification était nécessaire pour rendre définitivement valables les décisions des comices en matière d'élections et de lois. Mais de qui émanait-elle, des comices curiates, du sénat, de la partie patricienne du sénat ou des *patres familias gentium patriciarum*? Chacune de ces opinions a été chaudement défendue. Lange, l'avocat de la dernière, a déployé des efforts considérables pour la soutenir. Mais elle n'a guère jusqu'ici trouvé de partisans, et l'on peut dire qu'aujourd'hui elle est complètement, et à juste titre, abandonnée. Il en est de même de l'opinion de Niebuhr et de Becker, qui regardaient l'octroi de la *patrum auctoritas* comme un des attributs des comices curiates. Il n'y a plus en présence, à l'heure qu'il est, que les opinions de Mommsen et de Willems, qui considèrent respectivement les *patres* accordant l'*auctoritas*, soit comme les sénateurs patriciens, soit comme l'ensemble des sénateurs. Nous n'avons pas à nous prononcer ici entre ces deux opinions. Disons toutefois que celle de M. Willems nous paraît avoir été singulièrement ébranlée par la vigoureuse argumentation de Mommsen dans le vol. III de son *Röm. Staatsr.*¹, p. 1037, n. 2.

De duelli vocabuli origine et fatis commentatio (1877).

Dans cette dissertation, de 35 pages, Lange s'efforce de prouver que le mot *duellum* = *bellum* ne dérive pas de *duo*, mais du radical *du*, qu'il prétend retrouver dans les mots *dux*, *dautia* = *lautia* et *indutiae*. Ce radical aurait la signification d'*entrer* (*ire, subire, ingredi*), de sorte que *duellum* serait l'équivalent d'*invasion*.

¹ S'il était prouvé que le discours de Cicéron *de domo sua* n'est pas apocryphe, l'opinion de M. Willems — lui même en convient — ne serait plus défendable.

Les lecteurs de la *Revue* se rappellent sans doute que la question de l'authenticité de ce discours a été mise récemment au concours par la Société pour le progrès des Études philologiques et historiques. (V. *Revue*, t. 32, p. 223).

Nous ne discuterons pas cette singulière étymologie, qui n'aura guère, pensons nous, de partisans.

Ce qu'il y a de vraiment intéressant dans la dissertation de Lange, c'est l'historique du mot *duellum* au moyen-âge.

Recension über A. Nissen, das Iustitium (1877).

Lange donne son assentiment à la définition du *iustitium* formulée par Nissen, d'après lequel ce mot implique, non pas la défense faite par les magistrats supérieurs aux magistrats inférieurs d'exercer leurs fonctions ordinaires (système de Mommsen), mais la suspension, dans la ville de Rome, de tous les droits appartenant aux citoyens et aux différents magistrats, à l'exception de ceux d'entre ces derniers qui exerçaient le *summum imperium*. Ce souverain pouvoir était l'apanage des dictateurs, tant qu'ils ne furent pas soumis à la *provocatio*, et des consuls investis de la puissance dictatoriale par le *Sc. ultimum*.

Ce que, d'après Lange, Nissen n'a pas suffisamment fait ressortir, c'est que le *iustitium* tomba en désuétude en même temps que la dictature, et ne fut remis en vigueur que vers la fin de la République, lorsqu'on chercha dans le *Sc. ultimum* un succédané à la dictature, qui avait disparu.

De plebiscitis Ovinio et Atinio disputatio (1878).

Cette dissertation est destinée à combattre les opinions énoncées, au sujet des plébiscites Ovinien et Atinien, par M. Willems dans son grand ouvrage sur le Sénat romain. Celui-ci, d'accord avec Mommsen, croit que le plébiscite Ovinien a été voté entre 436 et 442 *u. c.* Lange le considère comme plus ancien et lui assigne la date de 403 ou de 415. Nous ne nous arrêtons pas aux détails de cette discussion accessoire, dont l'intérêt, d'après nous, est minime.

Les deux auteurs ne sont pas non plus d'accord — ceci est plus important — sur la portée du plébiscite Ovinien, qui disposait *ut censores ex omni ordine optimum quemque iurati* (le ms. porte *curiati*¹) *in senatum legerent*. Lange soutient à la

¹ Mommsen maintient encore toujours (*Röm. Staatsr.* III, pp. 856, 858, 966) la leçon *curiatim*, qui nous paraît absolument insoutenable. D'après lui même, les mots *ex omni ordine* s'appliquaient à toutes les

vérité, avec M. Willems, que le mot *ordines* employé dans ce texte ne s'appliquait qu'à différentes catégories d'anciens magistrats, mais tandis que M. Willems prétend que le plébiscite Ovinien visait *tous* les anciens magistrats, curules et non curules, patriciens et plébéiens, jusqu'aux *quaestorii* inclusivement, Lange a tâché de montrer que les prescriptions du plébiscite en question ne s'étendaient pas au delà des magistrats *curules*.

Nous croyons avec Herzog (l. c. I, p. 882-885) et Mommsen (R. St. III, p. 873) que les mots *ex omni ordine optimum quemque* doivent s'entendre de toutes les classes de citoyens, notamment aussi de ceux qui, sans avoir obtenu une magistrature, s'étaient distingués à la guerre : *qui spolia ex hosti domi fixa haberent aut civicam coronam accepissent* (T. Liv. 23, 23). Il est vrai, ajoute avec raison Mommsen, que l'auteur du plébiscite avait surtout en vue les anciens magistrats, mais cette restriction n'était pas contenue dans le texte du plébiscite.

M. Willems a soutenu, à juste titre, pensons-nous, que non seulement le *ius sententiae in senatu dicendae* et l'espoir légitime d'entrer au sénat après avoir exercé une magistrature ne doivent en aucune façon être confondus — sur ce point Lange est du même avis que lui — mais qu'en fait ces deux choses ont été, pendant longtemps, complètement indépendantes l'une de l'autre, c'est-à-dire qu'à l'époque où déjà les magistrats de la plèbe et les questeurs pouvaient s'attendre, après l'expiration de leurs fonctions, à être inscrits sur l'album sénatorial lors du prochain recensement, ils n'avaient pas encore, comme les anciens consuls, préteurs et édiles curules, le droit de continuer à siéger au sénat et d'y prendre part aux délibérations (*sententiae dicendae*). Lange, de son côté, s'est efforcé de prouver que les plébiscites d'Ovinus et d'Atinius ont eu pour effet, le premier d'accorder, le second d'étendre à certaines catégories d'anciens magistrats, aussi bien le *ius sententiae in senatu dicendae* que le droit d'être porté d'office sur la liste des candidats aux places vacantes au sénat.

Il nous est impossible de nous rallier à cette manière de voir.

A quelle époque remonte le plébiscite Atinien? Ici encore

catégories de citoyens, et c'étaient néanmoins ces *optimi quique*, pris dans toutes les classes de la société, qui devaient être choisis *curiatim*, alors que bien des gens, dans les derniers temps de la république, ne savaient pas même de quelle curie ils faisaient partie.

M. Willems et Lange sont en désaccord. Celui-ci le place entre 538 et 545 *u. c.*, M. Willems entre 634 et 639. Mommsen (R. St. III, p. 862) fait valoir d'excellentes raisons pour prouver que le plébiscite doit être postérieur à C. Gracchus (632) et antérieur à l'année 651. Nous n'entrerons pas dans le détail de cette discussion chronologique.

Quant au contenu du plébiscite Atinien, nous devons également donner raison à M. Willems contre Lange. Celui-ci estime que ce plébiscite a attribué le *ius sententiae in senatu dicendae* aux édiles aussi bien qu'aux tribuns de la plèbe, tandis que, d'après M. Willems, les édiles plébéiens ont obtenu ce droit par une loi de date incertaine, mais en tout cas antérieure au plébiscite Atinien, qui ne l'a conféré qu'aux seuls tribuns. Il résulte des considérations développées par Mommsen (R. St. III, p. 858 et suiv.) qu'au commencement du VI^e siècle *u. c.* (538), le droit de siéger au sénat sans être sénateur n'appartenait qu'aux anciens magistrats curules, qu'en 632 il s'étendait déjà aux édiles de la plèbe, mais que les tribuns ne furent mis en possession de ce droit qu'en 651. La loi relative aux édiles plébéiens, que M. Willems considère comme étant de date incertaine, a donc été portée entre 538 et 632 *u. c.*

Recension über P. Willems, le sénat de la république Romaine, sa composition et ses attributions. Section I : la composition du sénat (1879).

Nos lecteurs savent que l'ouvrage de M. Willems sur le sénat de la république romaine a eu un grand et légitime succès. En insérant dans la *Jenaer Literaturzeitung* (V. F., 6 Jahrgang, p. 328-332) un compte rendu du 1^{er} volume de cet important travail, Lange en a fait, lui aussi, un éloge mérité. Il a signalé notamment l'érudition et la sagacité dont l'auteur a fait preuve en reconstituant la liste des sénateurs des années 576 et 699 *u. c.*

Mais tout en rendant justice au vaste savoir et à l'indépendance de jugement de M. Willems, il déclare ne pouvoir adopter son opinion ni sur la signification des mots *patres conscripti*, ni sur la date et la portée des plébiscites Ovinien et Atinien.

Nous avons indiqué plus haut, au sujet de ces deux plébiscites, l'opinion divergente de Lange, et nous avons cru utile de dire que, sous ce rapport, nous partageons, sauf quelques détails, la manière de voir du savant professeur de Louvain. Mais nous ne pouvons pas en dire autant pour les *patres conscripti*.

On sait que, d'après l'opinion généralement admise de nos jours, et qui est d'ailleurs en parfaite conformité avec les témoignages anciens les plus autorisés, le mot *patres* désigne dans cette formule l'élément patricien, le mot *conscripti* l'élément plébéen du sénat. M. Willems s'est efforcé de prouver que cette interprétation est complètement erronée, que le mot *patres* s'applique à tous les sénateurs sans exception, peu importe qu'ils soient patriciens ou plébéiens, et que le participe *conscripti* est un qualificatif datant de l'époque royale, destiné à distinguer les *patres inscrites* sur la liste du sénat, de ceux qui ne faisaient point partie de cette assemblée.

L'argumentation de M. Willems nous avait d'abord séduit, nous l'avouons sans détour, en dépit de ce qu'il y a d'inattendu dans la conclusion à laquelle elle aboutit. Mais après avoir fait, il y a quelques années, une recherche approfondie sur le point de savoir qui désignait le premier interroi¹, des doutes ont commencé à surgir dans notre esprit. M. Willems prétend que nulle part on ne trouve la moindre trace de la position privilégiée que les patriciens auraient occupée au sein du sénat, que rien, absolument rien, ne prouve qu'ils y auraient formé une catégorie à part. Or, pour ce qui concerne la désignation du premier interroi, nous croyons avoir démontré le contraire par des arguments irréfutables². D'un autre côté, la thèse de

¹ *Revue de l'Instruct. publ.* 1887, pp. 137, 217 et suiv.

² Nous avons admis provisoirement, sur l'autorité de M. Willems, tout en faisant à ce sujet des réserves formelles, qu'au dernier siècle de la république, le *princeps senatus* pouvait appartenir à la plèbe, et que notamment, en 702, le plébéen P. Servilius Vatia Isauricus était prince du sénat.

Mais après avoir de nouveau examiné la question, nous sommes arrivé à une conclusion diamétralement opposée. Parmi les trois plébéiens que M. Willems considère comme ayant été *principes senatus* — Catulus, Servilius, Cicéron — il n'y en a aucun auquel cette qualification puisse être attribuée avec quelque certitude. Quant à Servilius Vatia Isauricus, on ne peut pas même invoquer un argument spécieux en faveur de l'opinion qu'il aurait été prince du sénat.

D'ailleurs, s'il faut en croire Mommsen, ce titre disparut à partir de 670 u. c. Sans doute, il y eut toujours — cela va de soi — un sénateur inscrit le premier sur l'*album*, mais il n'était plus désigné officiellement comme *princeps senatus*, et n'avait plus dès lors le droit d'obtenir le premier la parole dans toutes les délibérations du sénat.

M. Willems d'après laquelle, dans la formule *patrum auctoritas*, le mot *patres* aurait désigné le sénat tout entier, et non pas la partie patricienne du sénat, cette thèse, nous l'avons signalé plus haut, a été singulièrement ébranlée, pour ne rien dire de plus, par l'augmentation aussi savante que serrée de Mommsen dans le vol III, p. 1037, n. 2, de son *Röm. Staatsrecht*.

Dans cet état de choses, après avoir pesé de nouveau les arguments de Lange, nous avons été amené à croire, malgré la réfutation détaillée que lui a opposée M. Willems, que dans la formule *patres conscripti*, le premier mot s'applique aux patriciens, le second aux plébéiens. Sans doute, *conscripti* n'a pas le même sens qu'*adscripti* : Mommsen l'a fait observer avec raison (*Röm. Staatsr.* III, p. 840, n. 2); mais cette remarque avait déjà été présentée par Lange p. 454., et M. Willems a tort d'insister sur ce détail (2^e édit. p. 653). L'expression *patres conscripti*, interprétée d'après l'opinion généralement reçue, n'est pas plus étrange que celle dont on se servirait en Belgique, si l'on disait, en s'adressant à un conseil communal : MM. les membres du collège échevinal, MM. les conseillers. Tous sont conseillers communaux (*conscripti*), mais ceux qui ne font pas partie du collège *ne sont que cela*. De même, tous les sénateurs étaient *conscripti*, mais ceux d'entre eux qui faisaient partie de la plèbe n'étaient que cela.

De magistratuum Romanorum renuntiatione et de centuriatorum comitiorum forma recentiore (1870).

On sait que l'organisation des comices centuriates attribuée à Servius Tullius fut modifiée au commencement ou au milieu du VI^e siècle *u. c.* Malheureusement les témoignages anciens ne nous permettent pas de déterminer avec certitude la nature de cette réforme. Bien des hypothèses ont déjà été imaginées pour satisfaire aux données, peu nombreuses, du problème; bien d'autres le seront probablement encore dans la suite :

Grammatici certant et adhuc sub iudice lis est.

Lange suppose qu'après la réforme, on proclamait simultanément le vote des cinq centuries représentant les cinq classes qui étaient comprises d'après lui, dans chaque demi-tribu, de telle sorte que le vote de la majorité de ces cinq centuries était énoncé comme le vote global de la demi-tribu.

Cette hypothèse, qui a été imaginée également par Madvig,

nous paraît en tout cas de beaucoup préférable à celle que Mommsen a exposée en dernier lieu dans son *R. St.* III, p. 278.

Mais la conception de Lange au sujet des *sex suffragia* qui, d'après sa manière de voir, représentaient, dans la nouvelle organisation, les dix-huit centuries de chevaliers de l'ancien système, — cette conjecture nous paraît absolument manquée.

Les idées de Lange sur la *renunciatio* des magistrats, inspirées en grande partie par les nouveaux renseignements que nous a fournis la loi de Malaga, sont aujourd'hui généralement adoptées. Cette proclamation était double, en ce sens qu'on faisait connaître successivement les résultats partiels, avant de proclamer le résultat complet et définitif du vote.

Quant aux idées contenues dans l'ouvrage de Pluess (*die Entwicklung der Centurienverfassung in den beiden letzten Jahrhunderten der Republik, Leipzig 1870*), c'est avec raison que Lange les a qualifiées sévèrement. L'opinion de Pluess, dit-il p. 489, sur les *sex suffragia* « *non maiorem probabilitatem habet quam Pluessii de comitiis centuriatis commenta omnia* ».

Recension : W. Soltau, über Entstehung und Zusammensetzung der altrömischen Volksversammlungen 1880.

Le compte-rendu que Lange a fait de cet ouvrage a été visiblement écrit *ab irato*. Le livre de Soltau renferme, on ne saurait le nier, un certain nombre d'erreurs, mais c'est avec une satisfaction non dissimulée que Lange s'est complu à les relever. Il est vrai que l'auteur, élève de Mommsen et partisan décidé de son système, avait traité Lange d'une façon peu respectueuse. D'ailleurs, tout en se montrant rigoureux, Lange a fait ressortir nettement la valeur de certaines parties du livre de Soltau.

Nous ne croyons pas devoir insister sur cette polémique, que le fils de Lange aurait peut être bien fait de ne point reproduire dans les *Kleine Schriften*. Soltau est, en effet, un savant d'une incontestable valeur, et qui a largement racheté par des ouvrages sérieux les erreurs de détail qu'il a pu commettre dans une de ses premières publications.

De diebus ineundo consulatui solemnibus, interregnum causa mutatis, commentatio (1881).

Quel était à Rome le jour d'entrée en fonctions des magistrats annuels? Cette question qui, à première vue, ne paraît avoir

qu'une importance secondaire, offre néanmoins un intérêt incontestable. On sait, en effet, que dans leurs supputations chronologiques, les Romains prenaient pour base la liste des magistrats supérieurs, notamment des consuls, dont l'entrée en fonctions, pendant plusieurs siècles, ne coïncida nullement avec le commencement de l'année du calendrier (1^{er} mars). Or, il s'en faut de beaucoup que la date de cette entrée en fonctions soit constamment restée la même. Il importe donc, lorsqu'on étudie l'histoire romaine d'une manière approfondie, d'être, autant que possible, fixé sur les changements que cette date a subis aux différentes époques.

Voici, d'après Niebuhr et Mommsen ¹, les raisons, qui jusque vers les deux derniers siècles de la république, motivèrent ces changements de date.

Lorsqu'avant l'expiration de l'année de leur charge, les deux consuls étaient morts on avait dû abdiquer, la date de l'entrée en fonctions de leurs successeurs était avancée. Lorsqu'au contraire, au moment de la cessation de leurs pouvoirs, leurs successeurs n'étaient pas encore désignés, et que par conséquent on devait recourir à l'interrègne, la date en question était reculée. Elle l'était encore lorsqu'à la vérité les deux consuls étaient morts ou avaient été contraints d'abdiquer avant d'atteindre le terme légal de leur charge, mais que l'interrègne subséquent s'était prolongé au delà de ce terme.

Ajoutons que, d'après Niebuhr et Mommsen, les nouveaux magistrats n'entraient en fonctions qu'aux calendes ou aux ides.

Quant à ce dernier point, Mommsen lui-même a changé d'opinion. Il soutient maintenant, dans son ouvrage sur le Droit public de Rome, que les consuls créés sous la présidence d'un interroi pouvaient inaugurer leurs fonctions n'importe quel jour du mois, et qu'en fait; ce jour n'a coïncidé que rarement avec les calendes ou les ides.

Les points essentiels de cette théorie ont été mis en doute par Unger ², qui a prétendu que jamais l'interrègne, comme tel, n'avait contribué à modifier la date à laquelle commençait l'année administrative. D'après lui, quelle que fût la durée de l'interrègne, les nouveaux magistrats étaient investis de leur

¹ *Römische Chronologie bis auf Caesar*. Berlin, 1859, pp. 80-109.

² *Mémoires de l'Académie de Munich*, XV, 1881, p. 86-180,

charge pour la durée d'une année, qui prenait comme point de départ le jour même de la désignation du premier interroi.

Unger a tâché de prouver, en outre, qu'une date fixe pour l'entrée en fonctions des magistrats n'a été déterminée par une loi qu'en l'année 600 *u. c.*, tandis que Mommsen avait émis l'opinion que cette loi datait au plus tard de l'an 532, peut-être même déjà du milieu du cinquième siècle.

C'est à élucider ces questions épineuses qu'est consacrée la dissertation, passablement étendue (38 pages), dont le titre a été transcrit ci-dessus, et dont voici les conclusions.

Les règles énoncées par Mommsen dans sa *Chronologie romaine* sont exactes, sauf pour ce qui concerne les deux points suivants :

I. A toutes les époques, les nouveaux magistrats auraient dû entrer en fonctions soit aux calendes, soit aux ides, mais lorsque le sénat jugeait opportun de déroger à cette règle, ils prenaient possession du pouvoir immédiatement après la cessation de l'interrègne;

II. La loi qui assignait une date fixe au commencement de l'année administrative, a été votée, conformément à la théorie d'Unger, en 600 *u. c.*

Les questions traitées par Lange en 1881 ont été reprises depuis par un grand nombre de savants, dont les travaux sont énumérés en détail dans le *Droit public romain* de M. Willems (1888, p. 245).

Pour ce qui regarde l'époque de la première loi assignant une date fixe au commencement de l'année administrative, Herzog s'en tient au système de Mommsen, tandis que M. Willems se prononce d'une manière évasive.

**De sacrosanctae potestatis tribuniciae natura eiusque origine
commentatio (1883).**

Lange prétend que, dès la première retraite des plébéiens sur le mont sacré (260 *u. c.*), le pouvoir des tribuns a été à la fois sacrosaint et légal, et ce en vertu du traité (*fœdus*) conclu à cette époque entre le patriciat et la plèbe.

Mommsen estime, au contraire, que jusqu'à la loi *Valeria Horatia*, de l'an 305, le pouvoir des tribuns a été à la vérité sacrosaint, mais non légal. Avant cette époque il ne reposait, d'après lui, que sur le serment par lequel les plébéiens s'étaient

engagés envers eux-mêmes à considérer comme *sacri*, c'est-à-dire voués à la mort, ceux qui porteraient atteinte aux droits dont ils avaient, eux, investi les tribuns. Dans ce système le pouvoir tribunicien n'est devenu légal que par la loi *Valeria Horatia*, tout en conservant encore des traces de son origine révolutionnaire.

Enfin Herzog, d'accord avec Lange sur le caractère à la fois sacrosaint et légal des tribuns depuis 260, croit que l'inviolabilité dont ils étaient investis leur avait été attribuée, dès le principe, non par un traité, mais par une loi centuriate.

La question est elle assez importante pour qu'on y consacre une dissertation de 46 pages, hérissée de textes, et exigeant, pour être comprise, l'attention la plus soutenue?

Nous n'oserions pas l'affirmer; en effet la nature des sources que nous possédons sur les trois premiers siècles de l'histoire romaine ne nous permet guère, lorsqu'il s'agit de questions de cette nature, d'arriver, par voie démonstrative, à des conclusions certaines.

De viginti quattuor annorum cyclo intercalari commentatio (1884).

On sait que le calendrier romain antérieur à Jules César reposait sur cette bizarrerie que, tout en prenant pour base l'année luni-solaire, composée de 354 jours, on croyait devoir faire en sorte que la totalité des jours de l'année, aussi bien que celle des jours de chaque mois, constituât un nombre impair, en vertu du principe que

numero Deus impare gaudet.

De là, pour l'année 355 ($354 + 1$) jours et pour les différents mois, alternativement 31 et 29 jours, sauf pour le dernier, le mois néfaste, février, auquel on fut obligé de n'en attribuer que 28.

On ne tarda naturellement pas à s'apercevoir de la différence choquante qui existe entre cette année luni-solaire surabondante et l'année réelle ou solaire, et l'on eut recours, pour remédier à cet inconvénient, à un système d'intercalations emprunté à la Grèce.

Tous les deux ans, entre le 23 et le 24 février, on intercalait un mois supplémentaire de 22 ou de 23 jours. Appliqué à l'année luni-solaire de 354 jours, ce système aurait donné un résultat

approximativement exact ($354 \times 4 + 45 = 1461$; $\frac{1461}{4} = 365 \frac{1}{4}$).

Mais l'année romaine se composant, comme nous venons de le voir, de 355 jours, l'écart entre celle-ci et l'année solaire finit par devenir choquant à son tour. C'est alors que fut introduite l'intercalation rectificative, renouvelée tous les 24 ans. Elle consistait en ce que, dans la troisième octaétéride, le premier mois intercalaire de 23 jours était réduit à 22 jours, et le second totalement supprimé, de telle sorte que les nombres représentant la totalité des jours dont se composait chacune des huit années de cette période étaient tour à tour les suivants : 355, 377, 355, 377 (au lieu de 378), 355 377, 355, 355 (au lieu de 378). De cette façon on obtenait un cycle de 24 ans, comprenant 8766 jours, soit en moyenne, pour chaque année, $365 \frac{1}{4}$ jours.

Malheureusement on ne s'en tint pas toujours strictement à cette combinaison, et en 563 une loi *Acilia* permit aux pontifes d'arranger le calendrier, non plus d'après des règles fixes, mais de façon à aboutir en fait au meilleur résultat.

Ce système arbitraire paraît avoir de temps en temps donné lieu à de graves abus, en ce sens que les pontifes allongeaient ou raccourcissaient à leur gré l'année civile, en vue de favoriser les intérêts matériels ou politiques de leurs amis. Enfin, en 708, Jules César rétablit, d'une manière fixe et définitive, l'accord entre l'année solaire et l'année administrative.

Par qui et à quelle époque furent introduites ces réformes successives ? On est d'accord sur les deux dernières, mais non sur les trois premières. D'après Lange, l'année lunaire augmentée d'un jour remonte à l'époque plus ou moins légendaire de Numa Pompilius. Le système des intercalations biennales fait partie de l'ensemble des réformes attribuées à Servius Tullius. Enfin le cycle des 24 années, avec l'intercalation rectificative, fut introduit par les décemvirs (304), et dura jusqu'au vote de la loi *Acilia* (563).

L'argumentation employée par Lange pour aboutir à ces différents résultats nous a paru, en somme, convaincante.

Recension : W. Soltan, die Gultigkeit der Plebiscite (1884).

Tous ceux qui ont étudié quelque peu les antiquités romaines savent que les auteurs anciens parlent de trois lois successives destinées à donner force de loi aux plébiscites, savoir la *lex*

Valeria Horatia, de l'an 305 u. c., la *lex Publilia Philonis*, de 415 et la *lex Hortensia*, de 467.

La deuxième et la troisième de ces lois n'ont-elles eu pour objet que de renouveler purement et simplement le première, ou ont-elles servi, soit à la compléter, soit à la modifier, ou enfin faut-il, avec Mommsen, supposer que les deux premières ne visaient pas les plébiscites proprement dits, mais s'appliquaient exclusivement aux décisions des comices tributes ?

Ce sont là des questions qu'à défaut de nouveaux textes, on ne parviendra pas, pensons-nous, à résoudre d'une manière définitive. Dès lors ne vaudrait-il pas mieux les laisser provisoirement reposer pendant un demi siècle ?

Le livre de Soltau a fait l'objet d'un compte rendu publié dans notre *Revue* (1887, p. 35 et suiv.) par M. P. Willems.

Recension : A. Nissen, Beiträge zum römischen Staatsrecht (1885).

L'ouvrage de Nissen est consacré presque tout entier à l'examen des différentes questions qui se rattachent au *pomerium*. L'auteur croit notamment pouvoir démontrer que les magistrats exerçant leurs fonctions *domi* n'avaient pas besoin à cet effet de l'*imperium*. Celui-ci ne leur était conféré par une loi curiate qu'au moment où ils se mettaient en campagne, et il se perdait immédiatement après leur retour à Rome, c'est-à-dire dès qu'ils avaient franchi le *pomerium*. Lange proteste avec raison contre cette manière de voir, qui est en contradiction formelle avec tout ce que nous savons de l'*imperium*, lequel comprenait, quoi qu'en dise Nissen, le souverain pouvoir judiciaire aussi bien que le commandement militaire.

Tout en étant en désaccord avec Nissen sur ce point capital, Lange fait un grand éloge de son livre.

A. WAGENER.

Souvenirs d'un milicien, par le colonel J. KRAUS, dessins du major A. HUBERT. — Bruxelles, L. Sermon et fils, éditeurs.

Disons d'abord que cet ouvrage est tout à la fois un bon livre et une belle œuvre.

Un bon livre, car il ne peint que des sentiments qui élèvent et agrandissent l'âme humaine. Dans toutes ces pages, dont quelques unes sont si savoureuses, coule une philosophie clémente et saine qui reconforte et fortifie, la philosophie du devoir gaiement et vaillamment accompli. L'amour pur, les nobles dévouements, le patriotisme vibrant et chaud, les touchantes émotions qui, des yeux, font couler de douces larmes, la peinture des mœurs du pays wallon si bien observées, les réflexions qui jaillissent sans cesse des événements sous une forme presque toujours spirituelle et plaisante, parfois légèrement mélancolique, donnent à ce livre une délicieuse saveur de terroir qui, certes, n'est pas sans charmes.

Une belle œuvre, car elle se fait remarquer par son harmonieuse ordonnance, le peu de complication de l'intrigue, un style simple, une gaieté tantôt fine, tantôt populaire, pleine d'un gros sel villageois, une grande fraîcheur de coloris dans les descriptions de la nature, un certain éclat dans la peinture des faits, beaucoup d'habileté à les faire sortir du sujet qu'ils cotoient plus qu'ils n'en dérivent, mais de la manière la plus naturelle du monde, sans effort et sans apprêt.

La chute de l'Empire de Napoléon III, s'effondrant dans la vallée de Sedan constitue le fond même de l'œuvre dont le roman n'est que le décors et l'accessoire.

L'auteur commence par nous introduire dans la petite commune de Saint-Eran, située au sud de Namur. Rien de plus naïf, de plus pittoresque et de plus nettement photographié que la levée et le départ des soldats de cette localité. Nous y faisons la connaissance de quelques-uns des principaux personnages appelés à jouer un rôle dans la trame des événements qui vont se dérouler.

En premier lieu, le digne bourgmestre de Saint-Eran, homme de sens, vrai père de sa commune. Ensuite l'important et comique secrétaire communal, solennel dans sa personne, plus solennel dans son langage, que tout le monde applaudit, que

personne ne comprend, au fond excellent homme, de tous aimé et vénéré comme un personnage. Paul Blaisot, le véritable héros du roman a terminé ses études humanitaires et se prépare à devenir ingénieur agricole, quand le rappel des miliciens l'enlève tout à coup à son père qui ne veut pas entendre parler de remplaçant, à sa mère qui tremble à la seule pensée des périls que va courir son fils, à sa jeune sœur Eugénie, qui, non moins vaillante que son père, encourage bravement Paul à faire grandement son devoir. Le caporal Ringot nous offre un type tout à la fois héroïque et comique. C'est le vrai philosophe du livre, philosophe inflexible quand il s'agit de l'accomplissement du devoir, mais qui a sans cesse sur les lèvres le mot pour rire et dont les réflexions, naïves dans leur profondeur même, se présentent toujours à son esprit sous le vêtement de comparaisons parfois bizarres, mais prises dans les mœurs et parmi les choses qui l'entourent. Roland Petit est un ancien gendarme devenu garde champêtre. Depuis l'approche du drame qui s'annonce, il n'a plus qu'un rêve, celui d'avoir une jument pareille à son ancienne Catharina pour voler en explorateur aux frontières. Enfin Jean Sabran, le déserteur, qui, après avoir fait la guerre en Algérie, sous Lamoricière, est rentré dans sa patrie, a subi son châtimement, est devenu barbier de sa compagnie qu'il rase en lui contant ses exploits de là-bas. Il ne rêve plus qu'à se réhabiliter en servant bravement son pays. Citons encore M. Dunot que la présence de son parent à l'armée française rend si mélancolique; Chamelard qui a été garçon de café à Paris, un farceur de bon aloi; M^{lle} Valérie, l'héroïne de l'œuvre, et nous aurons fait connaissance avec la plus part des personnages de ce gracieux et gentil roman. Tous ces caractères sont peints de main d'ouvrier, fouillés profondément, admirablement observés et ne se démentant jamais un seul instant.

La trame du roman est des moins compliquée. L'écrivain nous décrit en détails aussi pittoresques que vrais le départ des recrues, leur arrivée au dépôt et leur concentration à Namur.

C'est là que Sabran, le lecteur assidu de l'*Étoile Belge* leur apprend le départ de Napoléon III pour Metz, de Lebœuf pour le Rhin, de la flotte française pour la Baltique. Au million d'hommes des Allemands, les agresseurs ne peuvent cependant opposer que 300,000 soldats, 1,200 pièces de canons et 50,000 réservistes cantonnés dans les forteresses. L'escarmouche de

Sarrebrück, le combat de Wissembourg, où succombe le général Abel-Douai, mal secondé par Drucot qui ne marche pas au canon, la bataille de Woerth, après laquelle le corps de Mac-Mahon taillé en pièces, abandonne l'Alsace et la ligne des Vosges, celle de Spicheren où le détachement de Frossard, ne recevant aucun secours, se fait écharper, commencent à faire pâlir l'étoile de l'empire. Dès lors les batailles perdues de Borny, de Rézonville, de Gravelotte, forcent les débris des armées françaises à se rapprocher de plus en plus de la frontière belge.

Chazal se hâte d'établir son quartier général à Namur. Rapide et belle peinture de la concentration des troupes belges dans cette ville. Réflexions que ces énormes mouvements inspirent à Blaisot. Touchante et originale visite que lui font ses parents et sa sœur et non moins original dîner qu'ils font à l'hôtel où Ringot trouve bien belle la sœur de son ami, et que cherche à égayer le bon secrétaire Jeanmin dont les chansons jettent une note joyeuse dans la mélancolie des adieux. Après une revue générale lestement enlevée, les divers régiments se mettent en marche vers le Sud. Partout les habitants font à nos soldats la plus cordiale réception.

La compagnie des Saint-Eraniens se cantonne à Noiran. Ringot et Blaisot sont reçus chez le brasseur Dunot qu'une douleur secrète rend sombre et taciturne, mais qui recoit ses hôtes avec déférence et ne les laisse manquer de rien. Sa nièce Valérie, par contre, les comble des plus touchants égards, car son père est à l'armée de Metz avec Bazaine.

Alors se déroule entre la jeune fille et Blaisot une idylle charmante, naïve, timide, pleine de respect d'un côté, d'une adorable réserve de l'autre, et que viennent tout à coup interrompre les coups de canon tirés par l'armée française qui recule vers Sedan.

On s'élance dans la direction de Bouillon. Rencontre de Roland Petit qui révèle la direction prise par les vaincus. Blaisot en informe son capitaine. Celui-ci le charge de porter un rapport au général Chasal, cantonné à Bure. Jolies scènes du double passage de Blaisot à Noiran où, de loin, il revoit Valérie et de la rencontre qu'il fait du lancier Remoudot dont les grosses plaisanteries distraient la course effrénée du jeune campagnard. A son retour, son capitaine l'embrasse et le félicite. Marche des troupes en avant. Sabran, l'oreille contre terre, apprend

à Blaisot à distinguer les bruits des pas, de la fusillade, du canon, d'une armée. C'est la bataille de Sedan.

Alors apparaissent les habitants fugitifs dont l'aspect déchire l'âme et inspire sur la guerre les plus amères réflexions. Bientôt l'arrivée des douaniers qui, coup sur coup, apportent des nouvelles de la bataille, nous en font successivement connaître les principales péripéties. Le désastre est au comble.

Le lendemain, Blaisot voit passer Valérie qui se rend aux ambulances pour y soigner les blessés. Dans une patrouille, Ringot et Blaisot retrouvent Sabran blessé à mort pour avoir cherché à sauver un colonel allemand que les pillards avaient voulu dévaliser. Quelle scène à la fois comique et touchante ! Non moins émouvante est celle du retour de nos héros chez Dunot, de leur promotion, du bouquet porté à l'ambulance au brave Sabran, du retour de Valérie avec son père Saint-Gené échappé de Metz et sauvé du carnage de Sedan.

Saint Gené court bientôt rejoindre l'empereur fait prisonnier. Blaisot doit aller le retrouver pour accomplir une mission de confiance. Nous ne connaissons rien de plus simple et de plus beau que les adieux du brave garçon à Valérie. Son entrevue nous laisse dans l'âme une profonde impression.

Celle de sa rencontre avec le général Marguerite qui a la mâchoire fracassée et qu'il nourrit en lui faisant ingurgiter le bouillon que Chamelard lui a versé dans sa gourde, nous remplit d'une souveraine pitié.

L'empereur est dirigé sur Cassel. Un beau soleil illumine sa sortie du château qui lui servait de prison. Des vivats et des imprécations accueillent son entrée en voiture. Partout où il passe éclatent des scènes imprévues. A Rochefort il voit son cousin, Pierre Bonaparte, qu'il avait exilé et qui ne sait l'aborder qu'avec son masque de froideur concentrée. A Verviers, les démonstrations prennent un caractère épique. Il y a là quelques pages vigoureuses et poignantes qui saisissent fortement l'imagination. D'abord hostile, la population se laisse enfin prendre de pitié pour le vaincu que le train emporte aux cris de « Vive l'Empereur ! »

Telles sont quelques-unes des lignes principales de ce roman historique si éminemment patriotique. Mais sa lecture seule peut donner une idée des détails si habilement circonstanciés qui font le mérite de ce livre, un des meilleurs qui aient été

écrits en Belgique depuis un demi-siècle. Il va sans dire que Blaisot épouse Valérie, Ringot, Eugénie; que Roland Petit redevient gendarme, brigadier, pensionné et conseiller de sa commune; et que le sergent Sabran est complètement réhabilité.

Un tel livre peut être lu par tout le monde : garçons et jeunes filles, grands et petits. Il devrait faire partie de la bibliothèque de toutes les écoles du pays et surtout des écoles militaires. On devrait le donner en prix dans tous nos établissements d'instruction publique. Il a été écrit avec le cœur par un homme de cœur auquel il serait doux de tendre une main amie.

THIL-LORRAIN.

VARIA.

M. Van Even, le savant archiviste de Louvain, vient de publier une brochure des plus suggestives sur un ancien professeur du Collège de la Sainte Trinité à Louvain; *Een Ierlander, Francis o' Hearn, leermeester van Daniel o' Connell, die in België de vlaamsche dichtkunst beoefende, op het einde der 18^e eeuw.* (Versl. en Meded. der K. vlaamsche Academie. 1889, 257-288). En dehors de détails très-intéressants sur l'époque de la révolution brabançonne (ce fut o' Hearn, irlandais d'origine, qui fut chargé de porter le manifeste brabançon à la Haye), ce travail jette une vive lumière sur l'histoire de la littérature flamande à la fin du siècle dernier. Ainsi, malgré son origine irlandaise, o' Hearn (né à Lismore 1753, mort à Waterford, 21 oct. 1801) parvint à s'assimiler si bien la langue flamande, qu'il publia, dans cette langue, bon nombre de poésies qui ne sont pas sans quelque valeur. Et chose curieuse ces poésies ont été faites sous l'influence du genre poétique de Cats. A ce point de vue l'étude de M. Van Even est un précieux complément du mémoire de Van Duyse : Cats invloed over de vlaemsche letterkunde. (Bruxelles, 1861. Mém. Ac. roy).

L'Académie flamande vient de couronner le mémoire de M. H. Meert, élève sorti l'année dernière de l'École normale flamande de Gand et actuellement professeur au Collège communal d'Ypres, intitulé : *Volledige studie over het gebruik van het voornaamwoord van den tweeden persoon enkelvoud (du, dijn) bij de middelnederlandsche schrijvers.*

L'Université de Pennsylvanie a organisé en 1888 une expédition archéologique en Babylonie dont les travaux sont appelés à compléter les découvertes faites par M. Oppert. Le chef de l'expédition M. le prof. John P. Peters a déjà envoyé à la *New York Nation* des lettres fort intéressantes pour la topographie de la Mésopotamie et pour la fixation de certaines localités anciennes de cette contrée.

On vient de découvrir dans un mound près de Floyd (Jowa) un crâne qu'on dit présenter un type de crâne encore inférieur à celui de Neanderthal.

Hérodote (I, 1; VII, 89) rapporte que primitivement les Phéniciens habitaient aux bords de la mer Erythrée. Divers commentateurs rapprochant ces textes d'une indication fournie par Justin (18, 3 : *assyrium stagnum primo*) et d'une autre de Strabon (XVI, f. 784 : *ἐν τῷ Περσικῷ*

κολπῳ) interprétaient la notice d'Hérodote dans ce sens que l'habitat primitif des Phéniciens aurait été non la mer rouge mais le golfe persique (cf PERROT, *H. de l'art.* III, 12).

Cette hypothèse vient d'être confirmée et précisée par une découverte faite récemment par M. J. Theodore Bent, aux îles Bahrein que Pline appelle *Tylos* (H. N. VI, 32; XII, 21; XVI, 80) et Ptolémée *Tyros* et *Arados* (une des îles s'appelle encore actuellement *Arad*). Ces îles sont situées à la pointe du golfe persique du côté de l'Arabie. M. Bent y a découvert une vaste nécropole de plusieurs milliers de tumuli couvrant un espace de plusieurs milles carrés; il a fouillé deux de ces tumuli recouvrant des tombes présentant une analogie frappante avec les sépultures phéniciennes d'Amrith, de Sardaigne et avec celles découvertes depuis peu à Carthage. Ces tombes se composent de deux chambres superposées dont la supérieure contenait quantité de débris d'objets ayant probablement appartenu au défunt. Parmi ceux-ci un grand nombre étaient en ivoire et présentaient un caractère phénicien des plus prononcés. On comprend aisément que les habitants de ces îles devaient tout naturellement se livrer au commerce et à la navigation. Elles étaient l'entrepôt naturel du commerce de l'Orient; de ces îles les marchandises étaient transportées à Gerrha, d'où partaient les caravanes traversant l'Arabie.

Encore en 1514 l'illustre Albuquerque regardait ces îles comme constituant avec Hormuz la clef du golfe persique. (Cf. *The classical review.* 1889, p. 420).

DE CEULENEER.

ACTES OFFICIELS.

ADMINISTRATION DE L'ENSEIGNEMENT SUPÉRIEUR ET MOYEN

Concours de l'enseignement supérieur pour 1890-1891 et 1890-1892.

DÉSIGNATION DES QUESTIONS A TRAITER A DOMICILE. — INSTRUCTIONS.

Le Ministre de l'intérieur et de l'instruction publique,

Vu l'article 44 de la loi du 20 mai 1876, sur la collation des grades académiques et le programme des examens universitaires;

Vu l'arrêté royal du 11 octobre 1877, organique du concours de l'enseignement supérieur, et spécialement l'article 12, ainsi conçu : « Dans le courant du mois de février, le Ministre de l'intérieur, assisté des recteurs des universités, procède au tirage au sort d'une question entre celles qui ont été préparées par les facultés. Les questions désignées par le sort sont immédiatement publiées au *Moniteur*. »

Vu le procès-verbal de la séance du 17 février 1890, dans laquelle il a été procédé au tirage au sort prescrit par l'arrêté royal précité,

Déclare que le sort a désigné les questions suivantes pour être traitées à domicile en vue du concours de l'enseignement supérieur que 1890-1891 et 1890-1892 :

A. — Faculté de philosophie et lettres.

1^{er} groupe. — *Philologie*. — « Revendiquer les droits de la Belgique sur la plus ancienne rédaction du poème du *Renard*. » (Délai, un an.)

2^e groupe. — *Philosophie*. — « La théorie des passions dans Malebranche. » (Délai, un an.)

3^e groupe. — *Histoire*. — « Exposer et discuter les théories en vogue depuis Montesquieu sur les origines des institutions représentatives dans les Etats principaux de l'Europe. » (Délai, un an.)

B. — Faculté de droit.

1^{er} groupe. — *Droit romain*. — « Exposer la théorie des *condictiones sine causâ*. » (Délai, un an.)

2^e groupe. — *Droit commercial*. — « Exposer et expliquer les principales modifications qui ont été apportées à la matière des sociétés par la loi du 18 mai 1873 et la loi du 22 mai 1886. » (Délai, un an.)

3^e groupe. — *Droit public*. — « Exposer d'une manière critique le système de la Constitution belge sur le rapport de l'Etat et des Eglises. » (Délai, deux ans.)

C. — Faculté des sciences.

1^{er} groupe. — *Sciences zoologiques*. — « Exposer, d'après des recherches propres, les affinités des Bryozoaires avec les Mollusques et les Vers. » (Délai, un an.)

2^e groupe. — *Sciences chimiques*. — « On demande des recherches nouvelles complétant, sur un point principal, l'état de nos connaissances sur la dynamique chimique. » (Délai, un an.)

3^e groupe. — *Sciences mathématiques*. — « Faire l'étude d'un système de droites (complexe ou congruence) non encore étudié, ou apporter une contribution importante à l'étude de systèmes déjà connus, ou à la théorie des systèmes. » (Délai, dix-huit mois.)

4^e groupe. — *Sciences physiques*. — « Exposer l'état actuel de nos connaissances sur les courants thermo-électriques. » (Délai, un an.)

D. — Faculté de médecine.

1^{er} groupe. — *Sciences anatomo-physiologiques ou biologiques*. — « Faire l'étude de la régénération des nerfs au point de vue de la physiologie et de l'anatomie. » (Délai, deux ans.)

2^e groupe. — *Sciences thérapeutiques*. — « Etablir par de nouvelles expériences le rapport qui existe entre la constitution atomique d'un groupe de composés chimiques et ses propriétés physiologiques et pharmacodynamiques. » (Délai, deux ans.)

3^e groupe. — *Sciences médicales proprement dites*. — « Déterminer le rôle de l'épilepsie dans la genèse et dans la marche de l'aliénation mentale. » (Délai, deux ans.)

4^e groupe. — *Sciences obstétricales*. — « Etudier les indications de la version combinée, en faisant ressortir les avantages et les inconvénients de ce mode de traitement. » (Délai, deux ans.)

Les réponses devront être adressées au département de l'intérieur et de l'instruction publique avant les 1^{er} mars 1891, 1^{er} septembre 1891 et 1^{er} mars 1892, pour celles des questions dont la solution comporte, d'après le programme ci-dessus, respectivement un an, un an et demi et deux ans de travail.

Bruxelles, le 25 février 1890.

J. DEVOLDER.

INSTRUCTIONS.

Il peut être utile de rappeler à ceux que la chose concerne, les principales dispositions de la loi et des règlements relatifs au concours de l'enseignement supérieur.

A. — Conditions d'admissibilité.

Le concours de l'enseignement supérieur n'est accessible qu'aux jeunes gens ayant obtenu un diplôme légal de *docteur*, et seulement dans les

deux années qui suivent l'obtention de ce diplôme. (Art. 44 de la loi du 20 mai 1876.)

Le gouvernement a égard, dans l'interprétation de cette disposition légale, à l'époque de l'ouverture du concours. *Il en résulte que celui qui, au 1^{er} mars 1890, n'aura pas dépassé deux années académiques de grade de docteur, pourra être admis aux diverses épreuves du concours auquel se rapportent les questions prédésignées, quelle que soit la date fixée pour la remise des mémoires.*

Tous les récipiendaires ayant reçu leur diplôme final soit en février, soit en mars 1888 peuvent donc prendre part à ce concours.

Pour être admis à concourir, il n'est pas nécessaire d'être docteur à l'époque de la publication des questions au *Moniteur*.

Le concours est ouvert aux Belges qui ont reçu dans le pays le diplôme de *docteur*, ainsi qu'aux étrangers *docteurs* ayant fait leurs études universitaires en Belgique. (Arrêté royal organique du 11 octobre 1877, art. 1^{er}.)

Les pharmaciens, les candidats notaires, les ingénieurs et les professeurs agrégés de l'enseignement moyen du degré supérieur ne sont pas admis à concourir.

B. — Désignation des questions à traiter à domicile.

Chaque faculté de chacune des universités prépare et envoie au ministère de l'intérieur et de l'instruction publique, avant le 1^{er} janvier de chaque année, trois questions destinées à être proposées pour les mémoires à traiter à domicile. (Arrêté organique, art. 11.)

Dans le courant du mois de février, le Ministre, assisté des recteurs des universités, procède au tirage au sort d'une question entre celles qui ont été préparées par les facultés. Les questions désignées par le sort doivent être publiées au *Moniteur* avant le 1^{er} mars. (Ibid., art. 4 et 12.)

C. — Diverses épreuves du concours. — Formalités à remplir par les concurrents.

Le concours de l'enseignement supérieur comporte les trois épreuves suivantes :

1^{re} épreuve. — Rédaction d'un mémoire à domicile.

Le concurrent doit rédiger, à domicile, un mémoire en réponse à une question désignée par le sort et annoncée par le *Moniteur*. (Arrêté organique, art. 4.)

Les concurrents sont tenus de formuler à la suite de leur travail un certain nombre de thèses (six au moins), destinées à servir de base, le cas échéant, à la discussion publique du mémoire rédigé à domicile.

L'auteur inscrit en tête de son mémoire une épigraphe qu'il reproduit sur un billet cacheté annexé à son travail.

Ce billet doit renfermer une note signée où sont indiqués les nom, prénoms, domicile, lieu de naissance et adresse exacte de l'auteur, ainsi que la date que porte son diplôme de docteur. (Ibid., art. 5.)

Les mémoires rédigés à domicile doivent être adressés au département

de l'intérieur et de l'instruction publique, à l'époque qui sera indiquée par le gouvernement lors de la publication des questions. (Ibid.)

Les mémoires sont examinés à domicile par des divers membres du jury, qui les apprécient, à tour de rôle, au moyen d'une évaluation numérique et invariable. (Ibid., art. 15.)

Les billets joints aux mémoires écartés par le jury sont brûlés, sans qu'il soit pris connaissance du nom qu'ils renferment. (Ibid., art. 6.)

Le Ministre fait connaître aux auteurs des mémoires agréés par le jury qu'ils sont admis à l'épreuve en loge. (Ibid., art. 7.)

2^e épreuve. — Épreuve en loge.

Les concurrents sont tenus de rédiger, en loge, un mémoire en réponse à une question se rattachant à celle des matières prévues par la loi du 20 mai 1876, qui a fait l'objet de l'épreuve à domicile.

Désignée par le sort parmi les douze questions que le jury prépare la veille du jour fixé pour la seconde épreuve, la question à traiter en loge est dictée, séance tenante, aux récipiendaires. (Ibid., art. 4 et 13.)

Avant d'entrer en loge, les concurrents produisent leur acte de naissance et leur diplôme de docteur, lesquels doivent confirmer, à peine d'exclusion du concours, la déclaration contenue à cet égard dans le billet cacheté. Les étrangers fournissent, en outre, la preuve qu'ils ont fait leurs études universitaires en Belgique. (Ibid., art. 9.)

L'épreuve en loge a lieu à Bruxelles, à l'époque qui sera fixée par le Ministre de l'intérieur et de l'instruction publique. (Arrêté ministériel du 14 mars 1879, art. 1^{er}.)

3^e épreuve. — Défense publique du mémoire et des thèses.

Les concurrents sont tenus de défendre publiquement les mémoires rédigés à domicile. (Arr. org., art. 4.)

La défense publique a lieu à Bruxelles, en présence du jury et d'un délégué du gouvernement. (Arr. du 14 mars 1879, art. 8.)

Nul ne peut être admis à une épreuve s'il n'a obtenu, dans l'épreuve précédente, au moins les trois cinquièmes du chiffre *maximum* des points. (Arr. org., art. 16 et 18.)

D. — Récompenses.

Aux termes de l'article 44 de la loi, les récompenses suivantes sont accordées aux lauréats du concours de l'enseignement supérieur :

- 1^o Une médaille en or, de la valeur de 100 francs ;
- 2^o Une récompense en livres, d'une valeur de 400 francs ;
- 3^o Le cas échéant, sur la proposition du jury, une bourse de voyage spéciale.

Cette triple récompense est attachée à chacun des différents groupes de sciences sur lesquels peut porter le concours.

L'arrêté organique établit trois groupes pour chacune des facultés de philosophie et de droit ; quatre groupes pour chacune des facultés des sciences et de médecine. (Art. 2.)

Nul n'a droit à un prix, s'il n'a obtenu au moins les trois cinquièmes du chiffre *maximum* des points attribués à l'argumentation publique. (Art. 18.)

La remise de la médaille et du diplôme se fait solennellement à Bruxelles, à la date qui sera fixée par arrêté royal. (Arrêté royal du 24 septemb. 1880.)

Les arrêtés réglementaires ont été publiés au *Moniteur* le 13 octobre 1877 et le 19 mars 1879.

Par arrêté ministériel du 22 janvier 1890, M. Bertrand (Jules), professeur agrégé de l'enseignement moyen du degré supérieur pour les sciences physiques et mathématiques, surveillant intérimaire dans les athénées royaux depuis le 22 octobre 1888, actuellement surveillant provisoire à l'athénée royal d'Arlon depuis le 28 juin 1889, est nommé définitivement à ces dernières fonctions.

Par arrêté royal du 24 février 1890, M. Schoofs (H.-J.-P.), professeur agrégé de l'enseignement moyen du degré supérieur pour les humanités, professeur provisoire à l'athénée royal de Bruges depuis le 14 février 1887, régent spécial de latin à l'école moyenne de l'Etat à Wavre depuis le 28 septembre 1887, actuellement professeur provisoire de troisième latine à l'athénée royal de Tongres depuis le 14 septembre 1889, est nommé définitivement à ces dernières fonctions.

Par arrêté royal du 27 février 1890, M. Jaspar (Alfred), professeur agrégé de l'enseignement moyen du degré supérieur pour les humanités, régent intérimaire de latin à l'école moyenne de l'Etat à La Louvière depuis le 12 octobre 1886, actuellement professeur provisoire à la section des humanités de l'athénée royal de Huy depuis le 14 septembre 1889, est nommé définitivement professeur dans les athénées royaux.

Par arrêté royal du 4 mars 1890, M. Moruanx (Jean-Joseph), porteur du diplôme d'instituteur primaire, dispensé de la condition du diplôme de professeur agrégé de l'enseignement moyen du degré supérieur par arrêté royal du 31 mai 1884, ancien instituteur primaire, professeur de l'enseignement normal primaire de 1874 à 1883, professeur dans les athénées royaux depuis le 10 septembre 1883, actuellement professeur provisoire de flamand à l'athénée royal de Chimay depuis le 14 septembre 1889, est nommé définitivement à ces dernières fonctions.

Par arrêté royal du 13 mars 1890, M. Coemans (Emile), docteur en philosophie et lettres, docteur en droit et en sciences politiques et administratives, ancien chargé de cours à l'école normale des sciences à Gand, actuellement professeur provisoire de rhétorique latine à l'athénée royal de Tournai, depuis le 30 septembre 1888, est nommé définitivement à ces fonctions.

PÉRIODIQUES.

Revue critique d'histoire et de littérature, recueil hebdomadaire publié sous la direction de M. A. Chuquet.

Sommaire du 20 janvier : **Plew**, Les sources de l'histoire d'Hadrien (R. Cagnat). — Ovide, Tristes, p. p. **Owen** (Emile Thomas). — **Plessis**, L'Illiade latine (P.-A. L.). — **Below**, Origine de la commune allemande (Henri Pirenne). — Du 27 : **Reisch**, Les offrandes votives grecques (Salomon Reinach). — Ovide, Extraits, p. p. **Sedlmayer** (E. T.). — Les Psaumes, texte grec p. p. **Swete** (M. Vernes). — Chrétien de Troyes, Le chevalier au lion, p. p. **Förster** (Ernest Muret). — **Gioda**, Morone (Ch. Pfister). — **Klette**, Les deux Jean de Ravenne; Les trois poètes florentins, de Bruni (P. de Nolhac). — **Fierville**, Voyage d'un janséniste en Hollande (A. G.). — **Stahn**, L'évacuation de la Belgique (A. C.). — **Antona-Traversi**, Nouvelles études littéraires; Curiosités Foscoliennes; Catalogue des manuscrits inédits de Leopardi; L'Edipe de Foscolo (Ch. J.). — Du 3 février : **Pischel** et **Geldner**, Etudes védiques, I. (V. Henry). — **Tolstoi** et **Kondakow**, Les antiquités scythes-sarmates, II (L. Leger). — **Poirot**, Horace, étude psychologique et littéraire (Isaac Uri). — Tite-Live, xxxi-xxxv, p. p. **Zingerle** (E. T.). — Tacite, Agricola, p. p. **Schœne** (E. T.). — **Weyland**, L'Apocalypse de S. Jean (M. Vernes). — **Tanzi**, La chronologie d'Ennodius (Ch. Pfister). — **Stapfer**, Rabelais (A. Lefranc). — **Bourgoing**, Les maîtres de la critique au xvii^e siècle (A. Delboulle). — **Finot**, Port-Royal et Magny (A. Gazier). — **Soucaille**, Etat monastique de Béziers avant la Révolution (T. de L.). — De **Nolhac**, Le château de Versailles au temps de Marie Antoinette (A. C.). — **Wallon**, Les représentants en mission, III (A. Chuquet). — Du 10 février : **Brandt**, Le mandaisme (Rubens Duval). — **König**, Les Ophites (Rubens Duval). — **Laloux** et **Monceaux**, Restauration d'Olympie (Salomon Reinach). — **Espérandieu**, Epigraphie romaine du Poitou et de la Saintonge (R. Cagnat). — **Lejay**, Inscriptions antiques de la Côte d'Or (R. Cagnat). — **Vaillant**, Epigraphie de la Morinie (R. Cagnat). — **Wulff**, Le lai du cor (Ernest Muret). — Lettres de Henri IV à M. de Béthune, p. p. **Halphen** (T. de L.). — Correspondance politique de Charles Frédéric de Bade, I, p. p. **Erdmannsdoerffer** (A. Chuquet). — **Condamin**, Histoire de Saint-Chamond (A. C.). — **Bertin**, La Société du Consulat et de l'Empire (C.). — **Charpentier**, Impressions de voyage en Russie (L. L.). — Lettre de M. Cartault et réponse de M. Salomon Reinach. — Du 17 février ;

Hogarth, Devia Cypria (Salomon Reinach). — **Garofalo**, Les fastes des tribuns du peuple (R. C.). — **Campaux**, De la critique du texte d'Horace (Frédéric Plessis). — **Tite-Live**, xxvi-xxx, p. p. **Luchs** (Paul Lejay). — **De Vries**, Un manuscrit du De Senectute (Em. Thomas). — **Doellinger**, Contributions à l'histoire des sectes du moyen-âge (Ch. Pfister). — **Luzio**, L'Arétin à Venise (L.-G. Pélissier). — **Pradel**, Un marchand de Paris au xvr^e siècle (T. de L.). — **Carre**, Le Parlement de Bretagne après la Ligue; L'administration municipale de Rennes au temps de Henri IV (Louis Farges). — **Molière**, x, p. p. **Mesnard** (A. Gazier). — **Sanders**, Causeries d'un exicographe et Nouveau choix de synonymes (Alfred Bauer). — Du 24 février : **De Markoff**, Monnaies arsacides et sassanides de l'Institut des langues orientales de Pétersbourg (E. Drouin). — **Schürer**, Histoire du peuple juif à l'époque de Jésus-Christ (M. Vernes). — **Bienwald**, Les manuscrits d'Antiphon (Ch. Cucuel). — **Pellisson**, Cicéron (L.). — **Fichot**, Statistique monumentale de l'Aube (H. d'Arbois de Jubainville). — **Bryce**, L'empire germanique et l'empire allemand (Ch. Pfister). — **Sommervogel**, Le véritable auteur des *Monita secreta* (T. de L.). — **E. Molinier**, Venise, ses arts décoratifs, musées et collections (L. G. P.). — **Litzmann**, Schiller à Iena (A. C.). — **Ed. Favre**, Mémorial des cinquante premières années de la Société d'histoire et d'archéologie de Genève (C.). — **Kerviler**, Répertoire de bibliographie bretonne, I, 8 et Recherches sur les députés de la Bretagne à l'Assemblée constituante (T. de L.). — **Wulff**, Un chapitre de phonétique (E. Bourciez). — Du 3 mars : **Hoffmann**, Le *Mediceus* de Virgile (Paul Lejay). — **Wageningen**, Les *Géorgiques* (Paul Lejay). — **Sabbadini**, Etudes critiques sur l'Énéide (Paul Lejay). — **Cicéron**, Discours, p. p. **Nohl** (Em. Thomas). — **Courdaveaux**, Comment se sont formés les dogmes (M. Vernes). — **Gottlob**, La fiscalité pontificale au xv^e siècle (Ch. Pfister). — **Debidour**, Les Chroniqueurs Froissart, Commines (A. Delboulle). — **De Nohac**, Vettori et Signonio (L.). — **Eyssette**, Histoire administrative de Beaucaire (Z.). — Conférences de la Société d'art et d'histoire du diocèse de Liège, II (A. Chuquet). — **Papiers de Barthélemy**, p. p. **Kaulek**, IV (A. C.). — **Pattison**, Essais (P. de Nohac). — Du 10 mars : Le livre d'amour de Tirouvallouva, trad. par **Barrigue de Fontainieu** (L. Feer). — **Breusing**, La solution de l'énigme de la trière (A. Cartault). — **De La Ville de Mirmont**, La Moselle d'Ausone (Jules Martha). — **Olivier de La Haye**, p. p. **Guigue** (A. Delboulle). — **Zdekauer**, Etudes sur Pistoie (L. G.). — **Pouy**, La baron Hogguer (T. de L.). — **Aulard**, Actes du Comité de salut public, II; La Société des Jacobins, I; Mémoires de Louvet (A. Chuquet).

Berliner Philologische Wochenschrift, herausgegeben von Chr. Belger und O. Seyffert. 1890. Calvary.

18. Januar. — **Rezensionen und Anzeigen** : **J. H. Lipsius**, Andocidis orationes (Th. Thalheim). — **M. Rothstein**, Quaestiones Lucianae (A. Thimme). — **E. Figurey**, Les odes d'Horace, traduction, extraits et

adaptation en vers (W. Mewes). — **J. A. Gylling**, De argumenti dispositione in satiris IX—XVI Iuvenalis (C. Hosius). — **I. Prammer**, Cornelii Taciti ab excessu Divi Augusti libri qui supersunt (F. Walter). — **I. Müller**, Cornelii Taciti de origine situ moribus ac populis Germanorum liber (F. Walter). — **M. Mayer**, Die Giganten und Titanen in der antiken Sage und Kunst (F. Dümmler). — **W. Deecke**, Die Falisker (Holm). — **J. Bannack** und **Th. Bannack**, Studien auf dem Gebiete des Griechischen und der arischen Sprachen (R. Meister). — **J. Staender**, Chirographorum in regia bibliotheca Paulina Monasteriensi catalogus (F. Rühl). — **O. Jäger**, Das humanistische Gymnasium und die Petition um durchgreifende Schulreform (P. Cauer). — **P. Wiegand**, Heinrich W. J. Thierschs Leben (K. Hartfelder).

25. Januar. — **Rezensionen und Anzeigen**: **H. Kluge**, Die Entstehungsgeschichte der Ilias (Ed. Kammer). — **E. Walbe**, Syntaxis Platonicae specimen (O. Apelt). — **H. Usener**, Dionysii Halicarnassensis librorum de imitatione reliquiae epistulaeque criticae duae (P. Wendland). — **J. Sommerbrodt**, Ausgewählte Schriften des Lucian (A. Thimme). — **Al. Bucciarelli**, Utrum Aulus Persius Flaccus doctrinae stoicae sit sectator dem et interpres (C. Hosius). — **J. Sommerbrodt**, M. Tullii Ciceronis Cato maior de senectute (H. Deiter). — **H. Zimmerer**, Declamatio in L. Sergium Catilinam (J. H. Schmalz). — **H. Felix**, Quaestiones grammaticae in Velleium Paterculum (J. H. Schmalz). — **L. Hopf**, Tierorakel und Orakeltiere in alter und neuer Zeit (O. Keller). — **A. J. Delattre**, Les inscriptions de Tell El-Amarna. — **Derselbe**, Les Chaldéens jusqu'à la formation de l'empire de Nabuchodonosor. — **H. Winckler**, Plagiat? (Peiser). — **V. Hölzer**, Beiträge zu einer Theorie der lateinischen Sema-siologie (F. Müller).

1. Februar. — **Rezensionen und Anzeigen**: **L. Schiller-Conradt**, Aschylus' Perser (Wecklein). — **I. Bassi**, Demosthenis oratio de corona (Th. Thalheim). — **Fr. Schultess**, Annaeana studia (Hess). — **O. Ribbeck**, Geschichte der römischen Dichtung (r.). — **M. Groeger**, De Argonauticarum fabularum historia quaestiones selectae (W. H. Roscher). — **D. Vaglieri**, Le due legioni adiutrici (F. Haug). — **Erster Bericht** über die vom Altertumsverein Kempten vorgenommenen Ausgrabungen römischer Baureste auf dem Lindenberg bei Kempten (G. Wolff). — **Martha**, L'art étrusque (J. Boehlau). — **H. Schweizer-Sidler** und **A. Surber**, Grammatik der lateinischen Sprache (P. Hellwig). — **W. Müller**, Briefe der Brüder Jacob und Wilhelm Grimm an G. Fr. Benecke aus den Jahren 1808-1829 (f.).

8. Februar. — **Rezensionen und Anzeigen**: **G. Stier**, Homers Ilias (P. Cauer). — **J. Aars**, Das Gedicht des Simonides in Platons Protagoras (R. Peppmüller). — **P. Stapfer**, Shakespeare et les tragiques Grecs (Wecklein). — **Plauti Menaechmi** ex rec. Ritschelii iterum ed. Fr. Schoell (O. Seyffert). I. — **C. F. W. Müller**, M. Tullii Ciceronis orationes selectae XXI (J. H. Schmalz). — **J. v. Ballaer**, Discours de Cicéron à César à

l'occasion du rappel de M. Cl. Marcellus (J. H. Schmalz). — **L. Whibley**, Political parties in Athens (G. Egelhaaf). — **A. Gemoll**, Das Recht von Gortyn (R. Meister). — **V. Pfannschmidt**, Entwicklung des Welthandels (Partsch). — **F. Wendorff**, Erklärung aller Mythologie (K. Bruchmann). — **G. Maspero**, Agyptische Kunstgeschichte (A. Ermann). — **Catalogus codicum Graecorum** qui in bibliotheca urbana Vratislaviensi adservantur (F. Rühl). — **P. Meyer**, Uebungsbuch zum Uebersetzen aus dem Deutschen in das Griechische (F. Müller). — **G. Hess**, Abriss der Geschichte des Christianeums zu Altona (K. Hartfelder).

15. Februar. — **Rezensionen und Anzeigen**: **A. Bougot**, Etude sur l'Iliade d'Homère (Ed. Kammer). — **C. Huemer**, Die Genesis des Entschlusses in den Tragödien des Euripides und Sophokles (Wecklein). — **J. Maisel**, Observationes in Cassium Dionem (K. Jacoby). — **Planti Menaechmi** ex rec. Ritschelii iterum ed. Fr. Schoell (O. Seyffert). II. — **M. Stock**, De Vitruvii sermone (J. H. Schmalz). — **Dundorff**, Das Hellenische Land als Schauplatz der althellenischen Geschichte (G. Hertzberg). — **A. Riese**, Forschungen zur Geschichte der Rheinlande in der Römerzeit (G. Wolff). — **J. W. Kubitschek**, Imperium Romanum tributum descriptum (F. Haug). — **Florilegium Graecum**, in usum primi gymnasiorum ordinis collectum a philologis Afranis (P. Cauer).

22. Februar. — **Rezensionen und Anzeigen**: **L. Cohn**, Philonis Alexandrini libellus De officio mundi (Wendland). — **A. Swoboda**, P. Nigidii Figuli operum reliquiae (A. Breysig). — **G. Görres**, Studien zur griechischen Mythologie (O. Gruppe). — **Ch. Diehl**, Etudes sur l'administration Byzantine dans l'exarchat de Ravenne. — **L. M. Hartmann**, Untersuchungen zur Geschichte der byzantinischen Verwaltung in Italien (K. Krumbacher). — **E. Curtius**, Altertum und Gegenwart, III. (Chr. B.). — **A. Marx**, Hülfsbüchlein für die Aussprache der lateinischen Vokale in positionslangen Silben (W. Deecke). — **P. Gross**, Die Tropen und Figuren (F. Müller). — **L. Fischer**, Regierungsrat Dir. Dr. Johann Hauler (K. Hartfelder).

1. März. — **Rezensionen und Anzeigen**: **D. B. Monro**, Homer, Iliad, Books XIII—XXIV (P. Cauer). — **K. Wotke**, Demosthenes, ausgewählte Reden (Th. Thalheim). — **L. Levi**, L'Euxenippea d'Iperide (Th. Thalheim). — **E. A. Wagner**, Die Erdbeschreibung des Timosthenes von Rhodus (Häbler). — **F. Fröhlich**, Das Kriegswesen Cäsars (Rud. Menge). — **G. Scheffer**, Les campagnes de Vercingétorix (Rud. Menge). — **B. Heisterbergk**, Fragen der ältesten Geschichte Siziliens (Holm). — **G. Buechner**, De neocoria (M. Lehnerdt). — **K. Reisert**, Zur Attraktion der Relativsätze in der griechischen Prosa (Fr. Stolz). — **W. Gillhausen**, Praktische Schulgrammatik der lateinischen Sprache (F. Müller). — **Dettweiler**, Die Erschliessung der Gegenwart aus dem Altertum als Aufgabe des humanistischen Gymnasiums (Chr. B.).

8. März. — **Rezensionen und Anzeigen**: **Th. Preger**, De epigrammatis graecis meletemata selecta (H. Stadtmüller). — **P. Rawack**, De Platonis

Timaeo quaestiones criticae (O. Apelt). — **P. Langen**, T. Macci Plauti Aulularia (O. Seyffert). — **A. Cramer**, Der Infinitiv bei Manilius (K. Bossberg). — **F. Deltour**, Histoire de la littérature romaine (P. Dettweiler). — **Das römische Lager in Bonn** (G. Wolff).

15 März. — **Rezensionen und Anzeigen** : **G. T. W. Patrick**, The fragments of the work of Heraclitus on Nature (F. Lortzing). — **K. W. Krüger** (Pökel), *Ἐποφώνητος Ἀνάβασις* (Edm. Weistenborn). — **J. G. Orellius** (Mewes), Q. Horatius Flaccus (E. Schullze). — **O. Occioni**, Le Puniche di Silio Italico (J. Tollkühn). — **M. Müller**, De Apollinaris Sidonii latinitate (F. Gustafsson). — **F. v. Hellwald**, Haus und Hof (K. Lange). — **E. Thraemer**, Pergamos (Koepp). — **O. Hofmann**, Eine Neugestaltung des griechischen Unterrichts (P. Cauer).

Wochenschrift für Klassische Philologie, herausgegeben von Georg Andresen, Franz Harder und Hermann Heller. Berlin, R. Gaertners Verlag, H. Heyfelder, 1890.

15. Januar. — **Rezensionen und Anzeigen** : **Heinr. Welzhofer**, Gesch. des griech. Volkes bis Solon (G. J. Schneider). — **Fr. Jeschonnek**, De nominibus, quae Graeci pecudibus domesticis indiderunt (G. Knaack). — **R. Engelmann**, Bilder-Atlas z. Homer (R. Hirsch). — **Ivo Bruns**, Lucian u. Oenomaus (P. Schulze). — **P. Jörs**, Röm. Rechtswissenschaft zur Zeit d. Republik. I. (Otto Schultheß) Schluss. — **E. di Ruggiero**, Dizion. epigrafico di antich. Romana 12. 13 (G. Zippel). — **M. Hoffmann**, Der codex Mediceus pl. 39 n. 1 des Vergilius (G. Schepfs). — **F. Pietzker**, Humanismus u. Schulzweck (P. Cauer).

22. Januar. — **Rezensionen und Anzeigen** : **O. Schultz**, D. Ortsgotttheiten in d. griech. u. röm. Kunst. — **Walz**, Eckfiguren am Ostgiebel d. olymp. Zeustempels (J. Böhlau). — **A. Marx**, Griech. Märchen von dankbaren Tieren und Verwandtes (O. Gruppe). — **R. Meister**, D. griech. Dialekte. II (C. Häberlin) I. — **Euhemeri reliquiae** collegit G. Némethy (J. Gansz). — **P. Höfer**, Die Varusschlacht (G. Ihm). — **A. Engelbrecht**, Studien über die Schriften des Faustus (G. Hergel). — **R. Kapff**, Deutsche Vornamen (Weizsäcker).

29. Januar. — **Rezensionen und Anzeigen** : **Le Bas**, Voyage archéologique en Grèce et en Asie Mineure par S. Reinach (J. Böhlau). — **R. Meister**, D. griech. Dialekte. II (C. Häberlin) Schluss. — **Hesiods Gedichte ... wiederhergestellt** von A. Fick (P. Cauer) I. — **Wurzer**, Histor. Treue und die Reden d. Thukydides (G. Hergel). — **A. Bienwald**, De Crippsiano et Oxoniensi Antiphontis, Dinarchi, Lycurgi codd. (J. Kohm). — **R. Ellis**, A commentary on Catullus. 2. Aufl. (K. P. Schulze). — **Vergils Aeneide III. Uebers.** v. E. Irmischer.

5. Februar. — **Rezensionen und Anzeigen** : **E. Bötticher**, La Troie de Schliemann (G. J. Schneider). — **Hesiods Gedichte ... wiederhergestellt** von A. Fick (P. Cauer) Schluss. — **Comicorum Atticorum fragm.** Ed. Th. Kock. Vol. III (O. Kaehler) I. — **G. Schoemann**, De Etymologici Magni

fontibus. III. De Diogeniano (P. Roellig). — A. Blüml, Die röm. Legionen seit Marius (G. Hergel). — Arm. Gasquy, De Fab. Planc. Fulgentio, Vergilii interprete (E. Jungmann). — *Mirabilia Urbis Romae ...* by Fr. Morg. Nichols (L. v. Ulrichs). — H. Raydt, E. gesunder Geist in einem ges. Körper ($\lambda\rho$).

12. Februar. — Rezensionen und Anzeigen : Jos. Staender, *Chirographorum* in r. bibl. Paulina Monasteriensi catalogus (G. Schepss). — C. Reichert, Ueber den 2. Teil d. Odyssee (G. Vogrinz). — *Comicorum Atticorum fragm.* Ed. Th. Kock. Vol. III (O. Kaehler) Schluss. — F. Schwenk, Das Simonideische Gedicht in Platons Protagoras (G. Hergel). — O. Weissenfels, Lukrez u. Epikur (C. Häberlin) I. — I. M. Stowasser, *Stolones Latini* (M. Manitius). — J. Frenzel, D. relat. Satzbau i. Griech. (W. Vollbrecht). — E. R. Gast, Vorlagen z. lat. Extempor. (O. Drenckhalm).

19. Februar. — Rezensionen und Anzeigen : V. d. Launitz, Wandtafeln. 38. Lohr, D. röm. Haus (J. Böhlau). — Leonh. Lutz, D. Präpositionen b. d. attischen Rednern (Max Koch). — Demosthenis *De corona or. Iterum* ed. J. H. Lipsius (R. Busse). — E. Nedwed, Perikles. Ein Lebensbild. — O. Weissenfels, Lukrez u. Epikur (C. Häberlin) Schluss. — A. Stitz, Ueber d. Gerundivum bei Sallust (G. Hergel). — M. Zimmermann, *De Tacito Senecae imitatore* (E. Wolff).

26. Februar. — Rezensionen und Anzeigen : A. Winkler, Die Darstellungen d. Unterwelt auf unteritalischen Vasen (J. Böhlau). — Th. Klette, Zur Gesch. u. Litteratur d. italien. Gelehrtenrenaissance I. II. — K. Wotke, *Leonardi Bruni dialogus de tribus vatibus Florentinis* (G. Schepss). — J. Lugert, Der Ehrbegriff der Nikomachischen Ethik (G. Hergel). — Fr. Cumont, Sur l'authenticité de quelques lettres de Julien (C. Häberlin). — W. Liebenam, Die Legaten in d. röm. Provinzen von Augustus bis Diocletian (J. Asbach). — Ovidius, Ausgewählte Gedichte. Hrsg. v. H. St. Sedlmayer. 4. Aufl. (K. P. Schulze). — C. Varrentrapp, Johannes Schulze (G. A. Klux).

5. März. — Rezensionen und Anzeigen : Seiler-Capelle, Wörterbuch über die Gedichte des Homer. 9. Aufl. (M. Hecht). — *Tragicorum graecorum fragm.* Rec. iter. A. Nauck (H. Stadtmüller) I. — Arm. Pabst, *De Melissi Samii fragm.* (C. Häberlin). — Th. Stangl, *Tulliana et Mario-Victoriniana* (H. Nohl). — Rich. Ullrich, *Tibulliana* (K. P. Schulze). — A. Scheindler, *Lat. Schulgrammatik* (A. Gemoll).

12. März. — Rezensionen und Anzeigen : Wilh. Götz, Die Verkehrswege im Dienste des Welthandels (E. Oberhnmmer). — A. Rossbach, Griech. Metrik. 3. Aufl. (H. Lewy). — I. Schuchter, Die religiös. u. ethischen Vorstellungen Homers (B.). — *Tragicorum graecorum fragm.* Rec. A. Nauck (H. Stadtmüller) Schluss. — J. Alph. Simon, *Xenophon-Studien IV* (H. Kruse). — E. Fourer, *Ephemerides Caesariana* (Ackermann). — P. Ovidi N. *Fastorum libri VI.* Schulausgabe v. H. Peter. 3. Aufl. (K. P. Schulze). — E. Koch, Griech. Schulgrammatik. 13. Aufl. (J. Sitzler). — O. Jäger, Das humanistische Gymnasium (H. H.).

19. März. — Rezensionen und Anzeigen : K. Dumon, *Le théâtre de Polyclète* (G. Oehmichen). — Sophocles *Oedipus Coloneus*. Rec. E. Wunder. Edit. V cur. N. Wecklein (P. Herrmanowski) I. — J. G. Cuno, *Vorgeschichte Roms*. II (W. Deecke). — Ovidius Naso, *Verwandlungen*, übers. von J. Dieckmann (K. P. Schulze). — a) L. Delisle, *Traité div. s. l. propr. d. chos.*, b) A. Tobler, *Lateinische Beispielsammlung*, c) M. Fr. Mann, *Der Bestiaire divin*, d) Fr. Lauchert, *Gesch. des Physiologus*, e) Ders., *Zum Physiologus*, f) R. Reinsch, *Le Bestiaire*, g) V. Dahlerup, *Physiologus* (Ludw. Traube). — Fr. Zelezinger, *Cäsarlektüre in Quarta* (G. Lutsch).

REVUE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE EN BELGIQUE.

Tome 33.

3e Livraison.

QUESTIONS D'ENSEIGNEMENT, LETTRES ET SCIENCES.

SOCIÉTÉ POUR LE PROGRÈS DES ÉTUDES PHILOLOGIQUES ET HISTORIQUES.

*35^e séance, tenue au Conservatoire royal de Bruxelles,
le samedi 12 avril 1890.*

La séance est ouverte à 1 heure.

Sont présents : MM. Mesdach de ter Kiele, *Président* ; Gantrelle, *Vice-président* ; Wagener, *Secrétaire-général* ; Fredericq, *Secrétaire-adjoint* ; De Moor, de Ziegesar, Dufief, Gevaert, Haller, Hallet, Harlaux, Hegener, Lonchay, Magin, Möller, Moureau, Peltier, Roersch, Van Camp et Vanderkindere, *Membres*.

M. Wagener présente, pour M. Gilles absent, le rapport sur la situation financière de la Société. Sur l'exercice 1887-1888 il y avait un reliquat de fr. 2731-10, auquel est venu s'ajouter un nouveau boni de 435 fr. en 1888-1889. Les dépenses se sont élevées à fr. 310-80. Reste donc un boni de fr. 2,855-30.

M. Wagener développe la thèse suivante qu'il avait fait porter à l'ordre du jour : « Contrairement au paradoxe émis récemment par M. Hochart, qui prétend que les *Annales* et les *Histoires* de Tacite ont été composées au XV^e siècle par Poggio Bracciolini, il est certain que le texte actuel des *Annales* était connu dès la seconde moitié du II^e siècle. »

Voici le résumé des observations présentées par M. Wagener.

L'ouvrage dans lequel M. Hochart s'est efforcé d'établir son étrange paradoxe, est intitulé : De l'authenticité des *Annales* et des *Histoires* de Tacite. C'est un grand in-8°, de 320 pages, imprimé à Paris chez Thorin, en 1890. On y trouve des photo-

graphies de cinq pages des manuscrits de Florence contenant les grands écrits de Tacite, un fac-simile des tables en bronze de Lyon où est gravée une partie du discours de Claude au Sénat, et 68 lettres de Poggio Bracciolini.

Le livre de M. H. est écrit avec un incontestable talent. Il paraît composé avec une entière bonne foi et l'on y trouve à tout moment des remarques ingénieuses et des arguments subtils. Aussi ne faudrait-il pas s'étonner qu'il parvînt, sinon à convaincre un grand nombre de lecteurs, du moins à provoquer dans l'esprit de plusieurs des doutes sérieux.

La thèse défendue par l'auteur n'en est pas moins radicalement fausse et ne résiste pas à un examen quelque peu approfondi.

Voici comment M. H. a été amené à croire que les *Annales* et les *Histoires* sont l'œuvre d'un faussaire de XV^e siècle.

En examinant, il y a quelques années, le chapitre du XV^e livre des *Annales* où se trouve le récit de la persécution des Chrétiens sous Néron, il arriva à la conclusion que cette page n'avait pu être écrite par un illustre historien romain, et constitue par conséquent une interpolation ¹.

Il est vrai que cette conclusion fut repoussée par M. Gaston Boissier, qui fit à ce sujet une communication à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, en séance du 26 mars 1886.

Mais M. H. ne se tint pas pour battu. Étendant au contraire ses recherches, il en arriva finalement à considérer l'œuvre entière attribuée à Tacite, les *Annales* aussi bien que les *Histoires*, comme une gigantesque interpolation, c'est-à-dire comme un faux littéraire datant de XV^e siècle.

Quels sont les principaux arguments invoqués à l'appui de cette proposition? L'auteur les a résumés lui-même dans sa préface.

1) Un certain nombre de passages contenus dans le soi-disant Tacite n'ont pu avoir pour auteur un personnage ayant occupé une grande situation à Rome sous Trajan;

2) D'autres passages trahissent la plume d'un humaniste du XV^e siècle;

3) On peut constater avec quels éléments les *Annales* et les *Histoires* ont été composées.

¹ Études au sujet de la persécution des Chrétiens sous Néron. Paris, 1885.

Or, si ces deux ouvrages ont été faussement attribués à Tacite, si, d'autre part, ils ont été écrits par un humaniste du XV^e siècle, quel est l'homme qu'il faudra considérer comme le faussaire?

Selon toute vraisemblance, c'est celui qui, à la fois savant distingué et habile calligraphe, faisant copier sous sa direction, pour les vendre chèrement, d'anciens manuscrits, a prétendu qu'il avait retrouvé en Allemagne les œuvres de Tacite qu'on croyait perdues. Or, cet homme c'est Poggio Bracciolini, né en 1380, mort en 1459.

Pour soutenir sa thèse, M. H. est donc obligé de prouver, en premier lieu, que dans les Annales et dans les Histoires on constate la présence d'un certain nombre de passages qui n'ont pu sortir de la plume d'un illustre historien romain, écrivant à l'époque de Trajan.

Les passages allégués sont au nombre de quinze. M. W. les a examinés tous avec soin et il déclare qu'il n'a trouvé dans aucun la moindre preuve à l'appui de l'audacieux soutènement de M. H.

Citons, à titre d'échantillon, le premier de ces passages.

« Est-il croyable, dit M. H., qu'après l'incendie [de Rome], Néron, *en moins de deux ans*, ait fait rebâtir la capitale, qui aurait été presque entièrement détruite, et qu'il ait alors, comme par enchantement, édifié un palais féerique au centre même de la cité, où se voyaient des champs, des étangs, des forêts et d'autres merveilles aussi étranges? »

A l'appui de cet exposé de la question, M. H. cite les chapitres 38, 39, 40 et 42 du XV^e livre des Annales. Eh bien, dans aucun de ces chapitres, ni ailleurs, il n'est dit que Néron aurait fait rebâtir la ville de Rome *en moins de deux ans*. Tacite se borne à rapporter que Néron promet des primes à ceux qui, dans un laps de temps déterminé, achèveraient les hôtels privés et les maisons de location qu'ils se proposaient d'élever. Mais il ne précise nulle-part cette limite de temps. La distraction de M. H., on le voit, est un peu forte.

Quant au palais féerique décrit par Tacite et que M. H. considère comme une chose incroyable, il est mentionné par Suétone dans des termes tout à fait semblables. Cet auteur nous apprend, en effet, qu'il y avait dans la *domus aurea*, *stagnum maris instar, circumsaepum aedificiis ad urbium speciem*. On y trou-

vait encore, dit-il, *rura, arvis atque vinetis et pascuis silvisque varia, cum multitudine omnis generis pecudum ac ferarum.*

L'existence des *stagna Neronis* est également attestée par Martial. Suétone et Martial ont-ils donc, eux aussi, raconté des choses incroyables?

M. Wagener passe ainsi successivement en revue tous les passages de Tacite devant servir à étayer la première partie de la thèse de M. H., et il montre qu'il n'y en a aucun, absolument aucun, qui ait une force probante quelque peu sérieuse.

Ce manque de critique paraît provenir de ce que M. H. ne sait rien ou presque rien de ce qui depuis 70 ans a été fait sur Tacite, en France et surtout en Allemagne. Il ne semble guère connaître que l'édition de Naudet, qui date de 1820. C'est ce qui explique que, dans un grand nombre de cas, il considère comme insolubles des difficultés résolues depuis longtemps.

Bornons nous à en citer un exemple.

Au sujet de l'incendie de Rome, il y eut des gens, dit Tacite (Ann. XV, 41), qui *eo usque cura progressi sunt ut totidem annos mensesque et dies inter utraque incendia numerent.* M. H., qui considère tout ce passage comme inintelligible, demande ironiquement : « entre les deux incendies et quel événement? » Mais la question ne doit pas être posée ainsi. En effet, Tacite dit clairement qu'il s'agit du temps écoulé entre l'incendie attribué à Néron et celui qui eut lieu à l'époque de l'invasion des Gaulois Sénonais. La solution du problème est fort simple, et on l'a trouvée depuis longtemps (V. Grotefend, Rhein. Museum, 1843). Les deux incendies sont séparés par un espace de temps de 454 années. Or, en ne tenant pas compte d'une fraction négligeable, on peut dire que 454 années sont l'équivalent de 418 années, 418 mois et 418 jours.

Les erreurs et les contradictions relevées dans les Annales et dans les Histoires sont donc, ou bien purement imaginaires, ou du moins sans aucune importance, et proviennent presque toutes de ce que l'auteur n'est pas suffisamment au courant des questions dont il s'occupe. Mais en admettant même qu'il y ait des imperfections dans les ouvrages attribués à Tacite, qui nous donne le droit d'affirmer que pour ce motif ils sont indignes de lui?

Si l'on fait abstraction de quelques indications générales sur Tacite, qui sont presque toutes fournies par Pline le jeune, nous

ne connaissons le grand historien que par son œuvre. Quant à M. H., il s'est forgé un type de l'historien parfait, et ce type, il l'applique naïvement à Tacite. Or, comme il croit avoir constaté dans les Annales et dans les Histoires un certain nombre d'erreurs et d'imperfections de tout genre, il prétend que Tacite, l'historien idéal, ne peut pas en être l'auteur. Il est évident que c'est là un paralogisme.

Nous savons par Pline que Tacite était un orateur grave et éloquent, qu'il jouissait à Rome d'une grande réputation, qu'on y croyait que ses Histoires traverseraient les siècles. Mais ce qui le caractérise comme historien, ce qui le distingue nettement de tous les autres, nous ne le connaissons que par ses ouvrages, et si ceux-ci sont apocryphes, nous ne le connaissons plus du tout. Il est dès lors contraire à toute saine notion de critique, de prétendre juger de l'authenticité des ouvrages attribués par la tradition à Tacite, en les appréciant d'après un type préconçu.

Selon l'opinion à peu près unanime de tous ceux qui, depuis plusieurs siècles, se sont occupés de critique littéraire, Tacite est un écrivain admirable et un grand historien. Est-ce à dire qu'il soit parfait? En aucune façon : Mommsen juge avec la plus grande sévérité ses récits militaires, mais l'idée ne lui vient pas un instant de considérer pour ce motif ses écrits comme apocryphes.

Après avoir essayé de démontrer, on vient de voir comment, que Tacite ne peut pas être l'auteur des ouvrages dont les manuscrits portent son nom, M. H. prétend établir que plusieurs pages des Annales et des Histoires trahissent la plume d'un homme du XV^e siècle.

Ainsi, d'après lui, « la crainte de la sorcellerie, la puissance impie attachée à ses pratiques, les mesures de répression édictées contre elle sont un signe du temps où les Annales ont été écrites. Sous les Césars ... on ne poursuivait pas plus la magie que les enchantements, les prédictions, les amulettes, les remèdes merveilleux. »

Il y a lieu d'être surpris d'une affirmation aussi absolument contraire à la vérité historique. C'est, en effet, Auguste qui défendit aux astrologues d'exercer leur profession (Dion C. 56, 25 ; 52, 36); c'est lui qui fit brûler plus de deux mille ouvrages *fatidiques* (Suet. Oct. 31). Du temps de Tibère, sous le consulat de Pomponius et de Rufus (17 ap. J. C.), fut porté un sénatus-

consulte comminant l'interdiction de l'eau et du feu contre les mathématiciens, c'est-à-dire les astrologues, les Chaldéens, les devins (*arioli*) et tous ceux qui se livraient à des professions analogues; leurs biens devaient être confisqués et, s'il s'agissait d'étrangers, on devait les mettre à mort (Coll. XV, 2, d'après Ulpien).

D'ailleurs, nous dit encore Ulpien, très souvent, sous tous les princes, il fut défendu de s'occuper de ces inepties, et des peines diverses furent prononcées contre ceux qui y eurent recours.

En vertu d'un sénatus-consulte cité par Modestin (D. 48, 8, 13), la loi *Cornelia de sicariis et veneficis* fut rendue applicable à ceux qui feraient des sacrifices poursuivant un but d'incantation coupable.

On pourrait aisément multiplier ces textes, mais à quoi bon ?

M. H. croit pouvoir constater une erreur, relativement *moderne*, dans le fait que, d'après les Annales, les jeux quinquennaux se seraient succédé de cinq en cinq ans, tandis qu'il aurait fallu dire qu'ils se succédaient de quatre en quatre ans. Mais l'erreur ne réside que dans l'imagination de M. H., qui ne connaît pas au sujet de cette question, l'état actuel de la science (V. Mommsen, *Röm. Chronol.* p. 198-170).

Pour prouver que l'auteur des Annales a été sous l'influence des idées de son temps (XV^e siècle), en attribuant, dès le premier siècle de notre ère (Ann. II, 6), un *gouvernail* aux navires romains, M. H., affirme hardiment que l'usage d'apposer à l'étambot des bâtiments une pièce de bois tournant à sa droite comme à sa gauche, ne fut pas *établi avant les derniers temps du moyen-âge*. Il suffira, pour renverser cette affirmation téméraire, de citer le texte suivant de Sénèque (Ep. 90), qui dit, en parlant de la navigation de son temps : *additis a tergo gubernaculis, quae huc atque illuc cursum navigii torqueant : exemplum a piscibus tractum est, qui cauda reguntur et levi eius in utrumque momento velocitatem suam flectunt*.

Pour combattre l'authenticité du passage des Annales (IV, 34) où il est dit que le sénat ordonna aux édiles de faire brûler les ouvrages de Cremutius Cordus, M. H. conteste que les Romains, au siècle des Césars, eussent la coutume de faire brûler juridiquement les livres par les édiles.

Mais ce fait est également attesté par Dion Cassius (57, 24). M. H. le sait, pourquoi donc le révoque-t-il en doute ? On a vu

plus haut que l'empereur Auguste avait fait jeter au feu plus de deux mille ouvrages *prophétiques*, et Tacite ne dit-il pas, au commencement de son *Agricola*, — dont l'authenticité n'a pas encore été, que nous sachions, mise en doute par M. H. — que les livres composés par Arulenus Rusticus et Herennius Sénécion en l'honneur de Thræsea Paetus et de Priscus Helvidius furent brûlés sur la place publique par le ministère des triumvirs?

Tous les arguments invoqués par M. H. à l'appui de la deuxième partie de sa thèse sont de la même force.

Dans cet état de choses, il est à peine nécessaire d'examiner en détail la troisième partie, qui a pour but de montrer avec quels éléments, d'après M. H., les *Annales* et les *Histoires* auraient été composées.

L'argumentation revient à ceci : un certain nombre de faits rapportés par Tacite se trouvent également dans Dion Cassius, dans Plutarque, dans Suétone, dans Josèphe, dans Sulpice Sévère. Or, toutes les fois qu'il y a coïncidence entre les faits racontés par ces auteurs et ceux que relate Tacite, c'est le faussaire du XV^e siècle qui les a empruntés aux auteurs précités. Quant aux autres faits, qui ne se trouvent que dans Tacite, ils sont dus à l'imagination de Poggio Bracciolini.

Qui ne voit que tout cela ne constitue qu'une pure affirmation, sans l'ombre d'une preuve, sans même l'apparence de la probabilité? Mais la *preuve* du contraire peut être administrée sans trop de difficulté.

Voici, en attendant qu'on en trouve d'autres, deux arguments absolument décisifs.

1) Au ch. 53 du 1^{er} livre des *Annales*, Tacite raconte les derniers moments de Julie, fille d'Auguste. Il rapporte à cette occasion qu'un de ses amants, Sempronius Gracchus, relégué par Auguste dans l'île de Cercina (petite Syrte), fut plus tard mis à mort par ordre de Tibère : *Milites in caedem missi ... Quidam*, ajoute Tacite, *non Roma eos milites, sed ab L. Asprenate, proconsule Africae, missos tradidere*, etc. Tacite est le seul auteur qui rapporte ce fait, le seul aussi qui nous apprenne que L. Asprenas a été proconsul de la province d'Afrique. Poggio a donc, d'après le système de M. H., dû inventer cela. Or, il se trouve qu'en 1878 on a découvert une inscription latine prouvant qu'en effet L. Asprenas a été chargé du proconsulat de l'Afrique. Cette inscription est-elle aussi apocryphe? M. H. devra le

soutenir, sinon tout son système est renversé du coup. Personne, à l'époque de Poggio, ni pendant tout le moyen-âge, n'a pu connaître un fait d'une importance aussi secondaire. Par conséquent, celui qui le rapporte, doit avoir écrit à l'époque impériale, ce qui nous ramène tout naturellement à l'époque de Tacite.

II) Au livre II, ch. 10 ou 11 (suivant les éditions) de la géographie de Ptolémée, se trouve une liste de 75 *villes* situées en Germanie. Ainsi que Kiepert (Lehrbuch der alten Geographie, p. 537) l'a fait remarquer avec raison, ces soi-disant villes ne peuvent être que des lieux plus ou moins habités, dont le géographe aura appris à connaître les noms par les mémoires de généraux romains ou les notes de voyage de certains négociants.

Vouloir identifier tous ces noms avec ceux de localités actuellement existantes, c'est, d'après Kiepert, une entreprise insensée, quoiqu'on l'ait tentée plus d'une fois. Elle est, dit-il, d'autant plus déraisonnable, que dans la liste dressée par Ptolémée se sont glissés de grossiers malentendus.

Un de ces malentendus a été signalé depuis une cinquantaine d'années.

La première des *villes* de la grande Germanie mentionnée par Ptolémée est *Flevum*, la seconde Σιατουράνδα.

Flevum est un *castellum* que nous connaissons par Tacite (Ann. IV, 73). Il était placé dans le voisinage immédiat du Zuiderzee, dont l'embouchure s'appelle encore aujourd'hui Vlieland.

Quant à Σιατουράνδα, c'est un endroit qui, d'après Ptolémée, devait se trouver à peu de distance de Flevum, dans la direction de l'est, car c'est en allant de gauche à droite que Ptolémée range les villes qui doivent être portées sur ses cartes.

Où peut avoir été situé Σιατουράνδα? On l'a cherché de tous les côtés, sans que personne ait réussi jusqu'ici à trouver une solution acceptable de la question, posée en ces termes. Et qui plus est, la terminaison τούρανδα paraît aussi peu germanique que possible. On serait plutôt tenté d'y voir un participe futur passif latin. C'en est un, en effet, et Müller (Marken des Vaterlandes) l'a découvert, dans Tacite, il y a environ un demi-siècle.

Au livre IV, ch., 72 des Annales il est dit que le primipilaire, Olennius, qui s'était aliéné les bonnes grâces des Frisons, fut obligé de se réfugier dans un *castellum* appelé *Flevum*. Le propréteur de la Germanie inférieure, L. Apronius, pour

dégager Olennius, alla porter la guerre sur le territoire des Frisons : *Vexilla legionum e superiore provincia peditumque et equitum auxiliarium delectos accivit, ac simul utrumque exercitum, Rheno devectum, Frisiis intulit, soluto iam castelli obsidio, et ad SVA TVTANDA degressis rebellibus.*

Voilà le texte qui a induit Ptolémée en erreur. Il a pris SVATVTANDA pour le nom d'une ville, qui ne pouvait évidemment pas se trouver bien loin de *Flevum*.

Cette brillante découverte a été généralement admise en Allemagne, et je ne connais personne qui l'ait révoquée en doute. La grossière erreur commise par Ptolémée ne doit certes pas nous faire perdre de vue les grands services que ce mathématicien distingué a rendus à la science géographique. Mais si grands que soient ces services, il est certain qu'en interprétant, comme il l'a fait, le passage précité de Tacite, il a pris, comme on dit vulgairement, le Pirée pour un homme.

Ce qui rend pour nous cette erreur précieuse, c'est qu'elle prouve que Ptolémée, qui vivait dans la 2^e moitié du 2^e siècle après J. C., a eu entre les mains un texte des Annales où il était dit que les Frisons, après avoir levé le siège de Flevum, étaient partis *ad sua tutanda*.

M. W. dit, en terminant, qu'il croit avoir démontré suffisamment l'exactitude de la thèse inscrite par lui à l'ordre du jour.

M. Vanderkindere partage complètement la manière de voir de M. Wagener. Il a pu constater lui-même que les renseignements donnés par Ptolémée sur la Germanie sont généralement sujets à caution et très vagues.

L'assemblée passe à la discussion de la question suivante :

« Quels sont les auteurs ou parties d'auteurs grecs et latins qu'il convient d'expliquer dans nos athénées et collèges ? Dans son récent ouvrage sur l'enseignement du latin, M. Féron n'admet, en fait d'auteurs latins, que Cornélius Népos, César, Tite-Live, Tacite, Cicéron, Ovide, Virgile et Horace. Il repousse le *Bellum Civile* et tous les discours de Cicéron autres que les suivants : 1. *Divinatio in Caecilium*; 2. *In Verrem actio I^a*; 3. *In Verrem actionis secundae orationes IV^a et V^a*; 4. *Pro lege Manilia*; 5. Les quatre Catilinaires; 6. *Pro Murena*; 7. *Pro Sulla*; 8. *Pro Sestio*; 9. *Pro Plancio*; 10. *Pro Milone*; 11. Les deux premières Philippiques.

» Il considère aussi comme au-dessus de la portée de nos élèves le *De Oratore*, le *Brutus* et l'*Orator*.

» Parmi les œuvres de Tacite il n'admet que l'*Agricola*. »

M. Peltier déclare qu'il s'est vainement demandé pourquoi M. Féron rejette le *Pro Archia* de Cicéron.

M. Hallet croit également qu'il est inutile de proscrire le *Pro Ligario*. Il défend aussi la *Germanie* de Tacite, qui est bien moins difficile que les *Annales*. M. Féron a raison de proscrire l'*Epitome historiae sacrae*; mais par quoi le remplacer? A l'athénée de Huy on emploie le petit *Appendix de deis et heroibus poeticis* de Jouvençy qui rend de grands services, attendu qu'aujourd'hui on ne donne plus aux élèves des notions systématiques de mythologie.

M. Wagener croit que les bonnes chrestomathies valent bien l'*Appendix*.

M. Gantrelle fait encore remarquer que M. Féron repousse les fables de Phèdre. Or c'est un excellent livre pour les commençants; il est certainement plus facile et plus intéressant pour les écoliers que Cornélius Népos, César et Tite-Live. On peut l'employer avec succès en 5^e latine, comme l'expérience l'a déjà prouvé. En somme, M. Gantrelle croit que l'explication de Phèdre (des fables choisies) est extrêmement utile dans la deuxième année de latin.

Parmi les œuvres de Tacite, M. Féron n'admet que l'*Agricola*. Les *Histoires* conviendraient mieux en poésie et en rhétorique.

M. Hegener croit que les élèves belges s'intéresseraient vivement à la *Germanie* de Tacite, si elle leur était bien expliquée.

M. Hallet dit que le programme de la poésie porte actuellement : « extraits de Salluste. » Il croit qu'il faudrait expliquer plutôt un ouvrage entier de cet auteur, sauf à laisser de côté les introductions philosophiques. En rhétorique M. Hallet voudrait voir traduire cursivement les *Nuits* d'Aulu-Gelle, où l'on trouve tant d'anecdotes intéressantes.

M. Gantrelle craindrait d'introduire Aulu-Gelle en rhétorique, où il ne faut mettre que des auteurs dont le style peut servir de modèle.

M. Hallet n'a proposé Aulu-Gelle en rhétorique que parce qu'on le donne souvent à traduire à vue dans les examens de candidature en philosophie.

M. Hallet dit qu'au programme sont portés les *Dialogues des morts* de Lucien. Pourquoi en exclure les *Dialogues des dieux*?

M. Fredericq demande que les spécialistes présentent des conclusions nettes sur l'ouvrage en discussion de M. Féron.

M. Gantrelle dit que ce livre, d'ailleurs très estimable, manque d'ordre et de clarté, ce qui impatient le lecteur. Un membre de la Société devrait en faire un bon résumé. Ce serait rendre un véritable service à tous les amis d'un bon enseignement.

M. De Moor déclare que, n'ayant pas reçu l'ordre du jour de la séance, il n'a pu se préparer convenablement à cette discussion. Il se demande s'il ne faudrait pas commencer par présenter à l'assemblée, comme le demande M. Gantrelle, un rapport sur l'ouvrage de M. Féron, en y joignant des conclusions formelles. — M. De Moor ne peut exclure l'*Agricola*. Il croit que cet ouvrage intéresse très vivement les élèves. Il en est de même de certaines parties des *Annales* (le règne de Néron, par exemple), qui ne sont pas trop difficiles pour des élèves de Rhétorique et leur plairont beaucoup. Il est complètement d'accord avec M. Gantrelle pour bannir absolument Aulu-Gelle, dont les anecdotes ne sont bonnes que pour des enfants de 5^e ou de 4^e latine.

M. le Président demande à M. De Moor s'il ne voudrait pas se charger de faire sur le livre de M. Féron le travail qu'il a indiqué.

M. De Moor se met à la disposition de la Société.

M. De Moor croit que l'*Agricola* et les *Histoires* sont difficiles tous les deux. Si on laisse de côté le préambule et la conclusion de l'*Agricola*, les élèves de rhétorique s'en tireront très bien. On donne trop de fragments à nos élèves. L'*Agricola* forme un tout fort intéressant. Les beaux passages de cet ouvrage devraient en tout cas être donnés comme versions dictées.

M. Hallet dit que les trois beaux morceaux de l'*Agricola* sont des hors-d'œuvre. Cela n'est pas d'un bon exemple pour les élèves.

M. Hegener pense qu'il est très nécessaire aussi de se demander quels auteurs allemands et anglais doivent être expliqués dans l'enseignement moyen. Sur ce point, il n'y a pas de tradition pédagogique sérieuse en Belgique. On éprouve cependant un très grand embarras dans le choix de ces auteurs, attendu que leur nombre est beaucoup plus considérable que ceux de l'antiquité grecque et romaine.

M. Haller fait observer qu'il faut examiner également les auteurs néerlandais.

M. Gantrelle déclare ne pas demander mieux que de voir élargir la question soumise à la Société.

Après un court débat sur la position de la question, l'assemblée décide que, dans sa prochaine séance, elle examinera la question suivante : « Quels livres convient-il d'employer dans l'enseignement moyen pour le latin, le grec, le français, le néerlandais, l'allemand et l'anglais ? »

L'ordre de la discussion est arrêté comme suit. D'abord M. De Moor communiquera son rapport et ses conclusions sur l'ouvrage de M. Féron ; puis on discutera les auteurs latins et grecs ; après cela, on abordera les auteurs modernes.

La séance est levée à 4 heures et demie.

PIERRE L'HERMITE A PROPOS DE L'OUVRAGE
DE M. HAGENMEYER.

(Suite et fin).

3° Son départ de Cologne, avec une armée, jusqu'aux catastrophes
du Dracon et de Civitot.

Les documents nécessaires pour retracer complètement la marche de Pierre de Cologne à Constantinople, à travers la Hongrie et la Bulgarie, font défaut.

Les *Gesta Francorum et aliorum Hierosolymitanorum* donnent les renseignements les plus dignes de foi, car ils sont l'œuvre d'un témoin oculaire de la première croisade. Malheureusement ils sont d'une brièveté excessive sur la marche de Pierre jusqu'à Constantinople. Baudri, Robert le Moine, Tudebode se bornent à reproduire les passages des *Gestes*. Guibert donne plus de détails, mais ne fait aucune distinction entre les événements qui se rapportent à l'expédition de Pierre et ceux qui sont dus au passage de toutes les bandes. Cette confusion doit faire donner la préférence à la relation d'*Albert d'Aix*. Cependant on ne peut ajouter foi à tout ce qu'il rapporte. Quelques circonstances sont fournies par le *Chronicon Barensis*, dont l'auteur était contemporain de la première croisade. *Orderic vital* en renseigne d'autres qui ont une véritable valeur historique. M. Hagenmeyer profite surtout et très utilement de la *Chronique de Zimmern*, qui contient des relations fort intéressantes sur le sujet qui nous occupe et sur la première croisade.

Le séjour de Pierre à Cologne dura du 12 au 19 avril 1096. Pierre y augmenta son armée d'un assez grand nombre d'Allemands et de Souabes. L'auteur venge ici l'Hermite de l'accusation d'avoir poussé au massacre des juifs qui eut lieu vers cette époque à Cologne et dans les provinces rhénanes, car il était parti depuis plus d'un mois avec toute son armée, quand éclatèrent les premières fureurs de ce fanatisme antisémitique dont tout l'odieux doit retomber sur le comte Emich de Leineingen.

Les Français qui accompagnaient Pierre, prirent les devants sous la conduite de Gauthier sans Avoir et, après avoir traversé la Hongrie, en mai 1096, arrivèrent à Belgrade, sans avoir couru aucune aventure qu'on puisse relater avec certitude. A leur

arrivée, Nichita, prince de Bulgarie, leur refuse des vivres. Dans leur irritation, ces bandes indisciplinées se livrent au pillage. Les Bulgares se ruent sur eux et les mettent en déroute après leur avoir infligé un rude châtiment. Ceux qui survécurent s'enfuirent à Constantinople avec leur chef que cet échec commença à déconsidérer.

Cependant Pierre s'était, de son côté, mis en marche. Il traverse, à son tour, une partie de la Hongrie sans encombre et parvient à la ville que les Chrétiens nommèrent *Malavilla*, dans laquelle il faut reconnaître Semlin. Aux murs de la ville, on voyait suspendues les dépouilles des soldats de Gauthier. A cet aspect, les pèlerins résolurent de venger la défaite des compagnons qui les avaient précédés en ces lieux. Un assaut impétueux fut livré à la ville qui succomba. Les Hongrois s'enfuirent en désordre et ceux qui échappèrent à l'épée des Croisés périrent, en grande partie, dans les flots du Danube. Godefroi de Burel et Reinold de Breis se distinguèrent entre tous dans cette action.

A la nouvelle du massacre de ses sujets, Coloman, roi de Hongrie, se hâte de réunir une armée pour châtier les agresseurs. Epouvanté, Pierre ne songe qu'à éviter une grande bataille, et, malgré la difficulté qu'offrait cette entreprise, vu le peu de bateaux qu'il possédait, il se décide à passer la Save. Les Petchénègues tentent de l'empêcher de réaliser ce dessein, mais, après un court engagement, Pierre réussit à exécuter sa périlleuse entreprise et se jette dans la Bulgarie.

Le passage à travers ce pays s'effectua sans incident jusqu'à Nicht où le prince Nichita autorisa les Croisés à se procurer des vivres, à condition que deux des principaux de leurs comtes lui seraient remis en otage. On lui laissa Gauthier de Breteuil et Godefroi de Burel. Les habitants offrirent alors en vente aux croisés des vivres en abondance et en firent distribuer en aumônes aux pauvres de l'armée. La nuit se passa tranquillement; les otages furent rendus, et l'armée s'appêtait à se remettre en marche, lorsque cent trainards allemands, voulant se venger d'un Bulgare avec lequel ils s'étaient pris de querelle, mirent le feu à sept moulins échelonnés le long du fleuve près du pont de la Morawa et à plusieurs maisons situées hors de la ville. Prévenu de cette agression, Nichita réunit ses troupes de Bulgares et de mercenaires, attaque les dernières troupes de l'armée, en fait un affreux carnage et rentre dans la cité avec

un grand nombre de prisonniers. Pierre revient sur ses pas dans le but de faire la paix avec ce prince. Mais, pendant les négociations, deux mille écervelés entreprennent d'assiéger la ville et sont repoussés par les Bulgares qui les mettent en déroute, attaquent l'armée, lui tuent dix mille hommes sur les quarante mille dont elle se composait et s'emparent des trésors que recélait le camp. Pierre reçoit alors de l'empereur l'ordre de se rendre à Constantinople en toute hâte, sans s'arrêter plus de trois jours dans les villes de l'empire situées sur le passage de son armée. Vers le 30 juillet, ils se trouvèrent sous les murs de Byzance.

Alexis qui comptait sur eux pour repousser les Seldjoucides, éprouve la plus amère désillusion en voyant de quels misérables éléments se composait cette armée. Au lieu de guerriers, il n'avait devant lui que des bandes tumultueuses où prédominaient les moines, les femmes et les enfants. Le lendemain, il donne cependant audience à leur chef dont l'étrange aspect n'était guère propre à lui inspirer une grande confiance; aussi n'en exigea-t-il aucun serment d'allégeance, comme il le fit plus tard pour les chevaliers de l'armée de Godefroid.

Que se passa-t-il alors? Deux versions différentes nous empêchent de le savoir avec certitude. L'une veut qu'Alexis ait forcé les pèlerins à passer le Bosphore pour se débarrasser de leur présence; l'autre, qu'il leur ait conseillé d'attendre l'arrivée des chevaliers pour attaquer l'ennemi. Nous savons seulement que, dès le 5 août, Pierre et ses compagnons transbordés en Asie, se mettaient en marche dans la direction de Nicomédie, continuant à vivre de pillage. Ils ne tardèrent pas à parvenir à Héliénopolis ou Civitot (fin d'août).

Suivant divers auteurs, sept à dix mille d'entre eux marchèrent, en septembre 1096, sur la ville de Nicée, afin de piller les troupeaux qui appartenaient à ses habitants. Comme la forteresse de Xerigordon, récemment abandonnée par les Turcs, renfermait de nombreuses provisions, un parti de Croisés s'en empara. Elchanès, lieutenant de Soliman, accourt aussitôt les y assiéger. En dépit du manque d'eau, les chrétiens s'y défendent pendant quelques jours, mais livrés par un traître, qui, selon M. Hagenmeyer, ne fut pas Reinold de Breis, ils sont tous massacrés ou faits prisonniers.

Cette catastrophe fut le prélude de la ruine de l'armée de Pierre. Vers le 15 octobre, celle-ci s'étant aventurée sur les rives

du Dracon, fut à son tour attaquée par Elchanès qui la mit en déroute, empêcha ses débris de regagner Civitot, détruisit leur camp, et se retira, suivi de nombreux prisonniers, avant l'arrivée des troupes qu'Alexis envoyait à leur secours. La plus grande partie des nobles francs et allemands périrent dans cette mêlée. De ceux qui survécurent, les uns rentrèrent à Constantinople avec Pierre, pour y attendre l'arrivée des chevaliers, les autres, dégoûtés d'aventures, retournèrent dans leur patrie, après avoir vendu leurs armes.

On a toujours été d'accord pour dire qu'en sa qualité de moine, l'Hermite ne possédait pas les aptitudes nécessaires à un chef d'armée et qu'il était, en conséquence, responsable de la perte de la multitude qui l'accompagnait. Mais la justification qu'il présenta à Alexis était fondée à son point de vue particulier. « Il lui avait été impossible de réprimer l'indiscipline des pèlerins que Dieu avait maudits et frappés, parce qu'il les jugeait indignes d'approcher du tombeau du Sauveur. » Dans tous les temps, on traite d'héroïques les entreprises qui réussissent et ceux qui les ont conduites à bonne fin sont comblés de gloire ; celles qui échouent n'apportent à leurs auteurs que le mépris ou la mort.

M. Hagenmeyer après la longue et savante discussion des textes qui le conduisent à tirer ces conséquences de son travail, termine ainsi cette partie de ses recherches :

« En se répandant en Occident, la nouvelle de ce massacre porta la plus grave atteinte à la considération dont Pierre avait été l'objet et, dès cette époque, il se forma en Europe un mouvement d'opposition très vif contre les croisades. Ekkehard est des plus précis à ce sujet¹. Mais quelle n'eût pas été la gloire de Pierre si son expédition avait réussi ; si, par exemple, il fut parvenu à s'emparer de Nicée et à s'y maintenir jusqu'à l'arrivée des chevaliers ? Après une pareille catastrophe, au contraire, les vrais chefs de guerre durent lui retirer toute considération et le rôle prédominant qu'il avait joué jusqu'alors se trouva du coup complètement anéanti. Quand nous le retrouvons, en 1097, dans la grande armée, il n'y occupe plus qu'une infime position, et se trouve désormais hors d'état d'exercer une influence prépondérante sur la marche des affaires. »

¹ Hierosol. Introd. p. 21.

4° *Pierre depuis la marche de la grande armée sur Antioche jusqu'à l'élection de Godefroid comme protecteur du Saint-Sépulcre.*

A la suite du désastre de son armée, Pierre ne retourna pas en Bithynie, comme l'affirme Guillaume de Tyr, qui lui prête gratuitement une légèreté aussi impardonnable, mais resta à Constantinople pendant tout l'hiver de 1096-1097. Sa défaite fut une leçon dont sut profiter Alexis dans les rapports qu'il eut avec les chefs qui arrivèrent ensuite à Constantinople. Nous retrouvons l'Hermite, en 1097, devant Nicée, dans l'armée de Godefroid, de Tancrede, de Robert de Flandre, de Bohémond et des autres chefs. Après un siège d'un mois, cette ville se soumet (11 juin 1097) et l'armée des Croisés se met en marche dans la direction d'Antioche. Pendant ce trajet, le nom de Pierre n'est prononcé qu'une seule fois, et c'est dans la *Chanson d'Antioche* à côté de celui de Tafur, le roi des ribauds.

Les Croisés parvinrent sous les murs d'Antioche, le 21 octobre 1097, rasèrent toutes les contrées avoisinantes et tombèrent dans une détresse et un découragement extrêmes. Alors, dit l'auteur des *Gestes* : « Guillaume Charpentier, vicomte de Melun, déserta en compagnie de *Pierre l'Hermite*, car l'un et l'autre n'avaient plus le courage de supporter leurs souffrances. Mais Tancrede ayant appris leur disparition, se mit à leur poursuite et s'en empara. Après leur avoir fait promettre de revenir avec lui et de donner satisfaction aux chefs de l'armée, il les ramena au camp ¹. » Guillaume Charpentier passa toute la nuit étendu sur le sol dans la tente de Bohémond et comparut le lendemain devant le prince qui lui adressa ces paroles : « Opprobre de la France, rebut de la Gaule, le plus indigne des guerriers que porte la terre, pourquoi, misérable, as-tu fui d'une manière si honteuse ? Tu voulais, sans doute, livrer les soldats du Christ à ses ennemis, comme tu l'as déjà fait en Espagne ? » Le coupable n'osa rien répondre. Ses compatriotes conjurèrent Bohémond de l'épargner,

¹ Guillelmus igitur Carpentarius et Petrus Eremita, pro immensa infelicitate ac miseria ipsa, latenter recesserunt. Quos Tancredus persequens, apprehendit, secumque reduxit cum dedecore, quia dextram et fidem illi dederunt, qui libenter ad hostem redirent et satisfactionem senioribus facerent.

ce qu'il fit; mais le malheureux ne s'en sauva pas moins, quelque temps après.

« Il est regrettable, dit M. Hagenmeyer, que l'auteur des *Gestes* qui s'étend ainsi sur la correction infligée à Guillaume Charpentier, n'insiste pas sur les remontrances que l'on fit à Pierre. Nous voyons à ce silence deux motifs : Le premier, c'est que probablement il ne voulut pas avilir aux yeux de ses lecteurs celui qui avait été le premier propagateur de la croisade et qui resta fidèle à sa promesse jusqu'à la fin de la campagne; le second, c'est que la désertion de Pierre n'avait plus l'importance qu'elle eut eue, s'il avait continué d'être aussi en vue qu'au commencement de l'expédition. »

La trahison de Firouz qui, le 3 juin 1098, livra Antioche aux Croisés, ne leur assura qu'un moment de répit, car, dès le 5, Kerbogha, calife de Mossoul, bloquait la place réduite aux abois. La vision du Provençal Pierre Barthélemy ranima cependant le courage des aventuriers qu'accablait un sombre découragement. Les chefs de l'armée envoyèrent alors des ambassadeurs au calife pour le sommer de se retirer volontairement ou d'accepter un combat singulier dans lequel un certain nombre de champions, choisis dans les deux armées, déciderait du sort de la ville qui resterait aux mains du vainqueur.

Pierre sollicita et obtint l'honneur d'accompagner l'ambassade, composée de trois chevaliers et d'un interprète nommé Herluin. Voici en quels termes notre auteur résume la savante discussion des textes relatifs à ce sujet. Ils établissent péremptoirement le rôle de l'Hermite dans cette mission :

« De quelque manière que l'on se représente cet épisode, soit que l'on se base sur les renseignements fournis par les sources, soit qu'on se laisse aller aux fantaisies de son imagination, ce qu'on peut affirmer avec certitude se réduit à ceci : Pierre, envoyé en mission à Kerbogha, s'est présenté devant ce général, en compagnie d'Herluin, et s'est acquitté de sa mission en se conformant aux coutumes adoptées pour les ambassades à cette époque. Il l'a fait dans les seules formes qui fussent de mise pour obtenir une audience du chef de l'armée turque, et certainement sans aucune affectation de grossièreté. Dire le contraire, ce n'est plus faire de l'histoire, mais de la légende. Rien d'impossible d'ailleurs qu'afin de donner plus d'importance à sa

mission, il ait fait, comme on le rapporte, les récits qu'on lui prête. On peut tenir pour certain qu'il a émis la prétention qu'Antioche était une ville chrétienne; qu'il a commencé par prier Kerbogha de laisser les chrétiens, en ce moment maîtres de la ville, jouir en paix de leur possession et qu'ayant vu rejeter cette demande, il a proposé le combat singulier. Peut-être laissa-t-il percer, dans ses paroles, une certaine arrogance dont il ne s'était déjà pas fait faute vis-à-vis d'Alexis; mais il n'alla certainement pas aussi loin qu'on l'imagina plus tard. Kerbogha le congédia en le chargeant de répondre aux chefs des Francs qu'il n'acceptait pas leurs propositions et qu'il entendait vider le différend par une bataille générale, si toutefois ils avaient l'audace de se mesurer à lui. Il leur conseilla de bien se pénétrer de cette pensée que, si l'issue du combat leur était défavorable, ils n'avaient à compter sur aucun ménagement. »

A son retour, dit Albert d'Aix, Pierre fut appelé à rendre publiquement compte de sa mission, mais, dès les premiers mots qu'il prononça, Godefroid l'engagea à se modérer et à ne rien dire qui pût affaiblir le courage du peuple.

On sait comment la défaite de Kerbogha, le 28 juin 1098, livra toute la Syrie aux Croisés. Ceux-ci arrivèrent sous les murs de Jérusalem, le 6 juin 1099. La disette sévissait cruellement. Afin de secourir les pauvres et les malades, on exigea des guerriers valides la dîme de tout ce qu'ils recevraient pour en donner le quart aux prêtres qui disaient la messe, un autre aux évêques qui suivaient l'armée, et le reste à Pierre l'Hermite pour les pauvres dont il était devenu l'avocat. Il est probable que Pierre conserva cette fonction de trésorier jusqu'après la bataille d'Ascalon, époque où les débris de l'armée regagnèrent leur patrie.

Pour soutenir le zèle des assaillants que décimait la misère et que divisaient de misérables dissensions, on fit, le 8 juillet, une grande procession autour de la ville, et, sur la montagne des Oliviers. Plusieurs orateurs, parmi lesquels, dit Albert, figuraient Pierre et Arnoul de Rohes, prirent la parole et apaisèrent les dissentiments qui, pour diverses causes, s'étaient élevés entre les Pèlerins, spécialement entre Tancrede et Raimond de Toulouse. Nulle autre mention de Pierre n'est faite par les contemporains, jusqu'au moment où Jérusalem tomba aux mains des Croisés, le 15 juillet 1099. Huit jours plus tard, Godefroid était proclamé *avoué* du Saint-Sépulcre, et, le

12 août, il remportait la victoire d'Ascalon qui consolidait le nouvel État.

Resté à Jérusalem avec tous ceux qui se trouvaient hors d'état de porter les armes, Pierre avait reçu la difficile mission de maintenir dans la règle du devoir la foule des misérables qui s'y entassaient, et de diriger les cérémonies du culte.

5° Retour de Pierre en Europe et ses dernières années.

Après la bataille d'Ascalon, la plupart des Croisés regagnèrent leur patrie. Il est probable que Pierre revint en Gaule avec Raymond de Toulouse ou Robert de Flandre, vers la fin de 1099. Nous ne pouvons ajouter foi à la légende de la tempête pendant laquelle Pierre et les seigneurs Conon de Montaigu, Lambert fils de celui-ci, le comte de Clermont du diocèse de Liège et autres passagers nobles ou vilains, auraient fait vœu de bâtir une abbaye si Dieu les arrachait à ce péril, puisque les documents contemporains n'en parlent pas. Mais on peut admettre sans difficulté que Pierre, revenu d'Orient, « à la prière de quelques hommes nobles et d'autres qui ne l'étaient pas, fonda sur le sol où il était né l'abbaye de Neuf-Moustier en l'honneur du Saint-Sépulcre et de Saint Jean-Baptiste, et qu'il la choisit pour lieu de sa sépulture. » Selon Gilles d'Orval, qui a dû trouver cette date dans un nécrologe du Monastère, il y serait mort le 8 juillet 1115.

Nous ne savons absolument rien de la vie de Pierre pendant son séjour dans l'abbaye qu'il fit construire. D'après Gilles d'Orval, les restes de son corps, inhumés dans le cimetière de la communauté, y furent retrouvés intacts en 1242. Un nouveau tombeau lui fut alors élevé ; mais, en 1793, le monastère ayant été dévasté, les reliques de Pierre furent détruites.

Tels sont les résultats des savantes et laborieuses dissertations de M. Hagenmeyer sur Pierre l'Hermite. Si celui-ci en sort très amoindri, s'il ne peut plus être considéré comme le promoteur de la première croisade, on peut du moins le regarder comme un de ceux qui ont pris à cette expédition une malheureuse, mais large part. S'il a perdu l'auréole dont l'entourèrent ses admirateurs enthousiastes, plus romanciers qu'historiens, sa biographie gagne du moins en clarté et en certitude historique. Devenue plus humaine, elle ne perdra rien en popularité.

THIL-LORRAIN.

COMPTES RENDUS

Histoire des institutions politiques et administratives de la France, par PAUL VIOLLET, de l'Institut.

M. Paul Viollet continue ses études d'histoire de droit français. En 1886, il publiait un premier volume relatif au droit privé¹; le tome premier de la seconde partie, consacrée aux institutions politiques et administratives de la France, vient de paraître. Ce nouvel ouvrage ne recevra pas un accueil moins favorable que le précédent. Il ne lui cède en effet ni par l'étendue des recherches, ni par la solidité de l'érudition, ni par la clarté de l'exposition. Les questions, soulevées par les historiens modernes au sujet de l'ancienne organisation de la France, y sont, sinon résolues, du moins discutées avec le plus grand soin et la plus entière impartialité. Beaucoup sont encore entourées de mystère : M. Viollet ne prétend pas les éclaircir toutes; lorsqu'il doute, il fait part au lecteur de ses hésitations et lui expose loyalement l'état de la question. Nous ne connaissons pas de guide plus sûr que lui pour l'étude des problèmes se rattachant à l'histoire politique du moyen âge; la jeunesse, désireuse de remonter aux origines du droit français, ne saurait trouver un maître à la fois plus savant et plus circonspect.

M. Viollet a du reste d'autres qualités, faites spécialement pour plaire à la jeunesse. L'érudit prudent et sagace que ses écrits nous révèlent est en même temps un penseur vigoureux et hardi. Il ne se borne pas à noter le cours des événements; il en cherche le sens secret et la portée philosophique; derrière les faits, il aperçoit les lois qui président à la marche de l'humanité.

M. Viollet ne se laisse pas égarer par les mots. Les institutions publiques ne sont, pour lui, qu'une des manifestations de la vie du peuple : elles n'existent que par la volonté de la nation et, quelque nom qu'on leur donne, elles constituent une affirmation au moins implicite du principe de la souveraineté populaire.

¹ Voir notre compte rendu dans la *Revue*, tome XXIX, page 34.

« Tout gouvernement, dit-il, qu'il s'appelle royauté absolue ou
 » tempérée, oligarchie ou république, s'il est doué de vitalité,
 » puise sa sève et sa puissance dans l'assentiment de la nation.
 » C'est s'arrêter à l'écorce que d'examiner seulement la constitu-
 » tion apparente d'un pays pour savoir si le peuple y joue son
 » rôle dans l'organisme constitutionnel; les forces les plus vivan-
 » tes ne sont pas toujours celles qui ont reçu la consécration
 » et l'étiquette officielle. »

Cette pensée est juste, on commence à le reconnaître. Nous ne pouvons toutefois nous y rallier, sans l'accompagner d'un commentaire. Le peuple est toujours le véritable souverain, nous le voulons bien; mais il règne souvent à la façon des rois fainéants : il vit dans l'apathie et il oublie ses prérogatives. Dans bien des pays et à bien des époques, la volonté populaire a pu être traitée comme une quantité négligeable : les citoyens ne combattaient pas le gouvernement établi, mais ils n'y adhéraient pas non plus d'une manière réfléchie; ils exerçaient leurs droits de souveraineté par omission plus que par action.

Ajoutons qu'ils sont soumis à une puissance secrète, dont ils subissent l'influence, sans en avoir même conscience. Au dessus de la souveraineté nationale, en plane une autre plus puissante, que M. Viollet signale en ces termes : « J'estime que les lois aux-
 » quelles est soumis le développement des institutions sont, en
 » grande partie, indépendantes de la volonté de l'homme et
 » supérieures à cette volonté; il s'agit donc, quand je parle de
 » l'assentiment de la nation, d'un assentiment confus et fort peu
 » éclairé. L'homme propose et Dieu dispose, dit depuis long-
 » temps la sagesse populaire, source toujours vive de toute
 » philosophie; cette vieille formule contient toute la jeune
 » science; elle résume heureusement les résultats de nos investi-
 » gations laborieuses. Nous commençons à entrevoir les lignes
 » suivant lesquelles se meut le monde politique et social; nous
 » apercevons l'orbite tracée à l'homme, cet animal intelligent,
 » raisonnable et libre : en un mot, nous retrouvons, comme il
 » arrive si souvent, avec nos télescopes, ce que le bon peuple
 » avait vu avec ses yeux; et, quand nous parlons des lois qui
 » président à l'histoire de l'humanité, nous disons en un langage
 » scientifique, ce que le peuple avait dit avant nous avec plus
 » d'éclat et de couleur, sous une forme plus large et plus com-
 » préhensive. »

Ceux qui ont lu les *Etudes sur l'histoire de l'humanité* de Laurent sont familiers avec l'idée de l'intervention d'une puissance supérieure (que Laurent appelait la Providence) dans les destinées de l'humanité.

Où réside cette puissance, de quelle manière agit-elle sur nous? Faut-il, avec Laurent, la placer entièrement en dehors de l'homme, ou faut-il plutôt admettre sa présence en nous? Nous fait-elle avancer à la façon du conducteur qui mène son attelage ou comme l'instinct qui guide l'oiseau vers les lieux lointains qu'il va revoir? M. Viollet ne donne pas de réponse bien précise à ces questions. Il faut admettre, pensons-nous, que ces lois président au développement de la race humaine, comme les lois de la végétation président, dans le gland d'abord, dans l'arbuste ensuite, à la formation du chêne. Si elles entraînent l'humanité, ce n'est point par l'effet d'une poussée extérieure; le moteur est dans l'homme lui-même. La soumission à l'ordre de la nature lui devient d'autant plus facile, qu'en s'inclinant devant cet ordre, il n'obéit qu'à lui-même.

Suivant quelles formes se révèle l'action de cette puissance inconnue, dont nous subissons l'empire? Cette question ne pouvait passer inaperçue pour l'historien. M. Viollet formule ainsi les conclusions auxquelles ses recherches et ses réflexions l'ont conduit :

- « Si j'envisage les peuples dont l'histoire m'est connue, il ne
- » me paraît pas impossible de ramener, pour ces peuples, à
- » deux lois très générales les divers phénomènes dont l'ensemble
- » constitue la vie normale d'un corps politique, à savoir : la loi
- » de division progressive du travail et des fonctions ; la loi de
- » centralisation progressive.
- » *Loi de division progressive du travail et des fonctions.* —
- » L'ordre social procède du simple au composé ; il ne cesse de
- » diviser le travail et les fonctions. Nous verrons donc les rouages
- » politiques se multiplier de siècle en siècle, les fonctions se
- » spécialiser : la fameuse *division des pouvoirs* que les théori-
- » ciens ont cru inventer, n'est pas autre chose qu'une des
- » applications de cette grande loi de la division du travail. Je
- » crains qu'il ne faille expliquer par la même idée générale la
- » disparition graduelle du *self-government* au sens absolu du
- » mot ; tout notre système parlementaire moderne se résume
- » dans la nomination fréquente de mandataires politiques ; et,

» semblables à des fils de famille désœuvrés, nous ne faisons
 » plus jamais nos affaires nous-mêmes : c'est ce que j'appelle
 » la disparition complète du véritable *self-government*, qu'on
 » rencontre à chaque pas dans les sociétés moins avancées. A
 » mesure, en effet, que nous descendons l'ordre des temps, la
 » souveraineté du peuple semble se cacher davantage sous les
 » écorces vieilles qui la recouvrent; il peut arriver, qu'à un
 » moment donné cette antique souveraineté se réveille et
 » montre la tête, mais elle ne semble plus en état de fonctionner
 » directement.

» *Loi de centralisation progressive.* — Si les organes se multi-
 » plient, les forces, avec le temps, se concentrent, tandis que
 » la vie se retire des extrémités, en un mot la centralisation se
 » fait. La centralisation est la loi des sociétés vieilles; elle
 » m'apparaît comme le produit de deux forces, de deux courants
 » différents : le courant des passions mauvaises, des convoitises
 » et des appétits, lesquels, pour se satisfaire, s'adressent tout
 » naturellement à la puissance la plus forte et, en la sollicitant,
 » l'alimentent; le courant des réclamations légitimes, des récla-
 » mations honnêtes, lesquelles, cherchant au dehors un point
 » d'appui pour redresser les torts et réprimer les injustices,
 » s'adressent à la même puissance et, elles aussi, en la sollicitant,
 » l'alimentent. Cette force centrale déjà envahissante par nature
 » comme tout organisme vivant, se grossit donc d'une quantité
 » d'affluents divers et absorbe peu à peu toutes les puissances
 » secondaires. »

L'auteur n'est-il pas injuste pour son temps? Ne se fait-il pas illusion sur l'importance des institutions anciennes? Nous le pensons et nous prenons la liberté de lui communiquer quelques observations à ce sujet.

Au début de l'époque qu'il étudie, le peuple prend part, il est vrai, à la gestion de toutes les affaires publiques : c'est l'époque du *self-government* absolu; mais ce régime ne subsiste pas, et il ne pouvait subsister. Il convenait à de petites sociétés, connaissant peu de besoins, parvenues à un état de civilisation encore très rudimentaire. Il ne pouvait suffire à un grand état, héritier à certains égards, des mœurs, des traditions et même de l'ambition romaines. Maîtres de la Gaule, les Francs se trouvaient devant des problèmes nouveaux, que la masse du peuple était incompétente à résoudre : l'ancienne organisation ne répon-

daît plus aux nécessités de cette situation nouvelle : elle était condamnée à disparaître.

Mais, en perdant l'exercice direct de ses droits de souveraineté, le peuple subit-il une déchéance sérieuse? L'admission dans les armées était une prérogative précieuse pour le Franc, qui vivait du butin fait à la guerre ; lorsqu'il fût devenu agriculteur, elle fut plutôt une charge, à laquelle il se trouva heureux de se soustraire. De même, il déserta le Champ de Mars et négligea les affaires publiques, qui ne lui étaient rien, pour s'occuper de ses affaires propres, qui l'intéressaient davantage. L'abandon des institutions ultra-démocratiques ne paraît pas avoir suscité de regrets au sein de la population, qui ne voyait dans leur maintien qu'un avantage illusoire.

Le rétablissement, au moins partiel, de ces institutions figure aujourd'hui au programme des revendications populaires. Rien n'autorise à affirmer qu'il ne pourra, sous une nouvelle forme, renaître après une éclipse de plusieurs siècles. La Suisse a adopté le système de l'intervention directe du peuple dans la législation ; ne trouvera-t-elle pas d'imitateurs? Ce pays a été le premier, en Europe, à pratiquer le régime démocratique ; les principes fondamentaux de son gouvernement sont déjà reproduits, avec plus ou moins de fidélité, dans les institutions de tous les peuples civilisés. Qui peut affirmer que le courant démocratique n'entraînera pas les états modernes à faire usage, comme la Suisse, du *referendum* et des plébiscites? qu'il ne les amènera pas à rétablir un genre de *self-government* fort analogue à celui des conquérants barbares de la Gaule?

Ce retour aux institutions anciennes s'effectue presque partout sous nos yeux : chez les Francs, tout homme libre appartient de droit à l'armée ; porter les armes, prendre part à la guerre était un des devoirs ou plutôt une des prérogatives du Franc. L'adoption du service militaire obligatoire a ramené un état de choses analogue chez la plupart des peuples continentaux.

Tout Franc pouvait se rendre au Champ de Mars et intervenir dans les délibérations législatives. Si les citoyens n'ont plus le droit de voter les lois, ils ne sont pourtant pas complètement exclus de leur élaboration. Avant le vote, il y a la préparation et la discussion : les Parlements adoptent les textes, mais leur contenu a été discuté d'avance dans la presse ou dans les réunions publiques ; souvent même, les solutions ont été indi-

quées d'avance, dans des assemblées extra-parlementaires. Grâce à notre régime de liberté et de publicité, chacun peut aujourd'hui prendre une part active à la gestion des affaires sociales et le simple citoyen exerce parfois une influence supérieure à celle du député ou du ministre. Les savants, les grands penseurs ne se mêlent pas souvent aux luttes des partis, en ont-ils moins d'action sur les destinées de leurs pays? Non, ils font éclore les idées, que d'autres propagent ensuite et dont l'application seule est laissée aux hommes du métier. Le *self-government* a changé d'aspect; mais il est bien plus vrai et plus sincère aujourd'hui, qu'il ne l'était il y a quelque quinze cents ans.

Gardons-nous du reste de croire que la vie sociale se résume dans la participation du citoyen à l'exercice de la souveraineté. Elle embrasse une foule d'actes d'importance capitale qui n'ont rien de commun avec la politique proprement dite. Un nombre considérable de personnes consacrent une partie sérieuse de leur temps, voire même de leurs richesses, à l'exercice de fonctions sociales, qui n'existaient pas autrefois ou dont l'importance n'était pas comprise. Que de soins attentifs, les parents ne donnent-ils pas aujourd'hui à l'éducation de leurs enfants? Jadis, cette tâche était négligée : les enfants étaient livrés à eux-mêmes. Aujourd'hui, dans toutes les familles pourvues d'une modeste aisance, on s'occupe des enfants avec une sollicitude peut-être excessive. Il y a là un petit monde à gouverner et des questions à résoudre, qui valent bien, à certains égards, celles que l'on traite dans les parlements. N'oublions pas non plus le temps que nous donnons à la poursuite de tant d'œuvres religieuses, scientifiques, littéraires. Non, la vie de l'homme moderne n'est pas celle d'un désœuvré et les services qu'il rend à la société sont autrement importants que ceux du Franc se rendant au Champ de Mars ou s'équipant pour prendre part à quelque expédition militaire.

L'homme mène une double existence : individuelle et sociale ; parmi ses actes les uns concernent surtout sa propre personne, les autres ont spécialement trait à ses rapports avec ses semblables. S'il fallait pousser à leur conclusion logique les idées de M. Viollet, on serait amené à dire que, sous l'empire d'une civilisation toujours croissante, les hommes sont conduits à se désintéresser de l'existence sociale, à accepter par conséquent une sorte de mutilation de leur être moral. Nous croyons trop

profondément à l'expansion constante de toutes les facultés humaines pour ne pas repousser une telle conclusion. La ligne de démarcation entre le domaine personnel de l'homme et le domaine social se déplace suivant les temps, les lieux, les circonstances, mais dans ces déplacements il n'y a rien qui fasse prévoir l'absorption de l'un de ces domaines par l'autre.

Si les lois qui règlent la marche de l'humanité sont empreintes dans l'organisme même de l'homme, leur empire doit être universel et une certaine analogie doit se rencontrer dans l'organisation politique et sociale de tous les peuples arrivés à un même état de culture.

M. Viollet donne plus d'un exemple à l'appui de cette opinion. Celui qui étudie attentivement les usages des Gaulois, des Germains et même des Romains découvre chez tous un fond d'institutions communes. Quoi de plus essentiellement germanique que la féodalité? Cependant le germe de ce régime se retrouve chez tous les peuples que nous venons de citer.

Le lien féodal, à son origine, s'établit entre deux personnes, l'une plus faible, l'autre plus puissante; celle-ci s'engage à protéger celle-là et, en échange de cette promesse, le protégé contracte certaines obligations envers son protecteur.

Les Romains, dit M. Viollet, ne sont pas étrangers à cette conception :

« Le monde antique semble avoir connu, avant la période » historique qui nous est familière, une organisation assez » semblable à notre féodalité. De cette période préhistorique » un débris a surnagé et s'est perpétué sous l'empire romain : » je veux parler du patronat. Une colonie, un municpe est » ordinairement sous la protection d'un ou de plusieurs person- » nages influents qui sont ses patrons. Le patron reçoit le » municpe ou la colonie en sa clientèle et en sa foi (in fidem » clientelamque suam recipit); un pacte d'hospitalité, *hospitium*, » unit toujours la colonie et son patron. Le patronat est héré- » ditaire.

» Cette institution qui subsista jusqu'à la fin de l'empire » romain, plonge ses racines très avant dans le passé : c'est le » débris archaïque d'une période que je pourrais appeler *pré-* » *historique* et que nous ne pouvons qu'entrevoir : cette période » semble correspondre sociologiquement à la période féodale

» de notre histoire : le patronat et la clientèle y jouent à peu près le même rôle que notre séniorat et notre vassalité.

» Vers la fin de l'empire, alors que tous les liens administratifs tendaient à se relâcher et à se rompre, le patronat sembla reprendre une sève et une vie nouvelle : les empereurs durent s'efforcer, à plusieurs reprises, d'arrêter son extension sur les villages où il pouvait facilement se convertir en une domination quasi-souveraine. A la fin de l'empire, ce patronat qui avait été jusqu'alors quelque chose d'honorifique, sans grande portée pratique, prit des développements inattendus et sembla revivre d'une vie nouvelle. On vit de tous côtés, dans ce vaste monde désorganisé, les *potentiores* usurper sur leur voisinage un *patrocinium* dont une foule de textes nous entretiennent.

» Ainsi le monde romain lui-même semblait se préparer à l'avènement de cette féodalité que les Germains allaient bientôt propager et développer dans l'Occident submergé. »

Ailleurs, M. Viollet écrit encore : « L'excès du malheur inspirait aux Romains restés dans l'empire des résolutions désespérées. On vit en ces temps calamiteux de pauvres gens donner leurs biens à des puissants auxquels ils achetaient ainsi non pas un secours en argent, mais simplement leur protection. Le protecteur rendait ensuite son bien au protégé et celui-ci en conservait l'usage sa vie durant. C'est ainsi que la grande propriété se développait chaque jour aux dépens de la petite : le mouvement séculaire qui tendait à concentrer dans un petit nombre de mains la propriété d'une foule des domaines (dont l'exploitation restait d'ailleurs distincte) s'accroissait de jour en jour.

» La clientèle féodale existait aussi chez les Gaulois. Les chefs gaulois sont entourés de clients ou compagnons appelés *ambacti*, lesquels paraissent être des hommes libres. Il y a aussi des clients inférieurs, soumis à une étroite dépendance ; ce sont les *obæratī* ; ces petites gens, réduits pour une cause ou pour une autre à la misère, ont aliéné leur liberté et sont soumis à la servitude. Ces deux catégories de vassaux ou clients, clients libres et clients non libres, se retrouvent en Irlande sous les noms de *soer-cheli* (vassaux francs) et de *doer-cheli* (vassaux serfs). On reconnaît ici le groupement par clans qui existait aussi en Germanie. »

La féodalité es surtout d'origine germanique, mais son établissement ne fut pas contrarié par la résistance de l'élément gallo-romain. Une institution du droit romain, le *precarium*, fut souvent employée même pour transformer l'homme libre propriétaire de son bien, en vassal d'un seigneur plus puissant. Du reste, les premiers signes de l'avènement du nouveau régime se manifestent dès les premiers temps qui suivent l'établissement des Francs en Gaule.

« Les nombreux capitulaires qui depuis l'an 614 prohibent les » innovations en matière de tonlieu et de droits de transit » prouvent que les préposés et les officiers du roi aggravent » dans leur intérêt personnel les charges du peuple : c'est de » toutes parts, la féodalité qui s'annonce. »

Déjà Charles Martel eut à soutenir une première lutte contre elle. « Ce temps-là (celui des premiers Carolingiens) » vit éclore une première féodalité politique, de premiers » grands vassaux; le courant qui devait, deux siècles plus » tard submerger presque entièrement la royauté, se mani- » festait clairement sur plusieurs points; mais il était inégal et » ne faisait pas encore équilibre à lui-même. En effet c'est » précisément de cette féodalité naissante qu'émergea au VIII^e » siècle la race vigoureuse qui, concentrant toutes les influences, » toutes les forces qui pouvaient servir à son dessein, s'empara » du trône. »

Cette première tentative ne réussit pas. Charles Martel et ses successeurs immédiats avaient trop d'énergie pour se laisser arracher leur autorité et pour permettre le démembrement de la souveraineté. Mais les tendances séparatistes reprirent le dessus, dès que le pouvoir tomba entre des mains plus faibles. Le morcellement de la puissance publique commence déjà sous les premiers successeurs de Charlemagne. Cette transformation fut l'effet d'une véritable nécessité : rien ne pouvait arrêter cette fois l'éclosion du germe, qui n'était pas arrivé ailleurs à maturité.

L'organisation si absorbante de la famille germanique se relâcha après la conquête. Nous pouvons suivre dans la loi salique les traces de l'évolution durant sa première période; elle se continua après l'établissement des Francs en Gaule : les documents de l'époque en font foi. Or, la famille était la gardienne, la protectrice des droits de ses membres. Bientôt elle se trouva

impuissante à remplir sa mission. Les Germains se dispersèrent sur le territoire conquis : le petit propriétaire, isolé de ses proches, fut dès lors incapable de résister à l'oppression des grands. Que lui restait-il à faire ? Demander à de plus puissants la protection que la famille ne lui offrait plus et que l'autorité publique, souvent trop faible, parfois complice de l'usurpation, ne lui accordait pas davantage.

Cette transformation dut, on le comprend, faciliter l'établissement du régime féodal. Le germe féodal existait ailleurs, nous l'avons vu, que dans les sociétés fondées par les conquérants germaniques, mais il avorta partout où les circonstances ne lui furent pas également favorables. Même dans nos pays, son expansion fut arrêtée dans les villes. Dans les centres de quelque importance, les hommes exerçant une même profession s'unirent étroitement les uns aux autres et reconstituèrent des sortes de familles nouvelles au sein des Gildes. Celles-ci assuraient à leurs membres la protection dont ils avaient besoin : grâce à leur résistance, les seigneurs ne purent s'asservir les habitants des villes et les cités du moyen âge devinrent le berceau de la liberté.

De même dans les contrées où l'organisation primitive fut maintenue et la solidarité de la famille conservée (par exemple en Ecosse, où le régime des clans garda toute sa force), la masse de la population échappa à l'asservissement, qui pesa sur les habitants de nos campagnes.

De même que les formes rudimentaires de la féodalité, les formes primitives de la propriété se rencontrent chez tous les peuples qui n'ont pas franchi les premières étapes de la civilisation.

M. Viollet a été, avec M. de Laveleye, un des premiers à signaler le caractère collectif de la propriété primitive. M. Fustel de Coulanges a vivement contesté la légitimité des opinions des deux auteurs. M. Viollet revient très brièvement sur la question, mais en maintenant énergiquement sa manière de voir. Ses vues du reste ne paraissent plus guère contestables. Les traces de la communauté primitive du sol se rencontrent partout. Si la loi salique reconnaît la propriété individuelle, il n'est pas difficile de trouver dans son texte des restes du système antérieur. Un écrivain allemand a, dans un ouvrage récent, mis ce point hors

de contestation (voir Lamprecht *Deutsches Wirtschaftsleben im Mittelalter*).

Nous venons de parler de M. Fustel de Coulanges. Cet écrivain aimait le paradoxe et visait souvent à l'originalité plus qu'à la justesse des opinions.

On en trouve la preuve dans sa thèse sur la conquête barbare. D'après lui, cette conquête, dont tous les historiens parlent, n'aurait pas eu lieu. Clovis n'aurait point songé à détruire la puissance romaine. M. Viollet écrit à ce sujet :

« On a soutenu qu'au moment où il succéda à son père, Clovis
 » garda quelque chose d'une dignité romaine dont Childeric
 » aurait été revêtu : et l'on s'est appuyé sur les termes d'une
 » lettre que lui adressa Saint Rémy, archevêque de Reims. Il
 » n'est pas tout à fait impossible, en effet, que ce chef barbare,
 » appelé à détruire les derniers restes de la puissance romaine,
 » ait gardé au début de son règne quelques souvenirs de la
 » dignité dont son père avait pu être revêtu. Tout détenteur de
 » titres ou de dignités en est assez naturellement le fidèle con-
 » servateur : la vanité et l'intérêt se réunissent presque toujours
 » pour lui dicter cette conduite : il ne me répugnerait donc point
 » d'apercevoir quelques lambeaux romains sur le costume de
 » Clovis encore païen, mais à cet égard les indices sont assez
 » faibles.

» L'empereur d'Orient ni ses successeurs ne se désintéres-
 » sèrent jamais d'une façon absolue des affaires de l'Occident.
 » De leur côté les Barbares ne regardèrent pas avec indifférence
 » cette tête encore vivante de la puissance romaine. Un retour
 » offensif était toujours à craindre ; les conquêtes de Justinien
 » et de Bélisaire en sont la preuve.

» Une politique pour ainsi dire nécessaire, tant elle était
 » élémentaire, était indiquée de part et d'autre : les empereurs
 » d'Orient, avaient intérêt, pour maintenir en principe leur
 » droit, à conférer quelques dignités, fussent-elles purement
 » honorifiques, dans cette moitié d'empire qui, en fait, leur
 » échappait : les Barbares n'avaient pas un moindre intérêt à
 » accepter pour eux-mêmes ou à tolérer sur la tête de titulaires
 » impuissants ces dignités inoffensives : ils évitaient par là des
 » dangers d'une rupture qui pouvait leur être fatale : c'est ainsi
 » que Boèce fut consul en 487 et en 510 ; Cassiodore en 514 ;
 » c'est ainsi qu'en 498 ou 499, un certain Joannes fut, comme

» consul, chargé théoriquement des affaires de la Gaule : « *Gallias sub imperii jure Joannes consul regebat.* » Le fameux consulat, proconsulat ou patriciat de Clovis sur lequel on a tant discuté se rattache à la même pensée : on peut hésiter sur la dignité dont Clovis fut revêtu, mais le fait qu'Anastase lui ait décerné une dignité romaine (509) ne saurait un moment être mis en doute. »

Nous revenons à l'idée fondamentale du livre : la marche de la civilisation et le développement de l'humanité sont régies par des lois naturelles, qui se manifestent spontanément, même en l'absence de toute action des pouvoirs publics. M. Viollet revient à cette pensée dans le chapitre final qui résume à grands traits les caractères généraux de l'époque qu'il étudie.

« Le monde ancien finissait : il était pulvérisé. Mais une société nouvelle, plus active, plus féconde, plus riche et plus généreuse avait été enfantée de l'ancienne, enfantée dans la douleur et dans l'angoisse. Tout était nouveau, tout était rajeuni. A la religion romaine officielle, qui était devenue l'adoration de l'Etat représenté par l'empereur, c'est-à-dire l'adoration de la force visible, a succédé depuis longtemps l'adoration d'un dieu, pur esprit et invisible. L'ancienne société était par bien des côtés matérialiste ; la nouvelle est spiritualiste : elle a des élans, des aspirations inconnues à l'ancienne. L'Etat n'existe presque plus : il est sans force, sans crédit. Il ne commande plus par la voix de la loi. Après cette crise législative à laquelle nous devons la riche série des capitulaires, crise qui accuse peut-être par elle-même un état d'impuissance cachée, la faculté de légiférer semble presque entièrement paralysée. Plus d'un verra dans cet arrêt de la fonction législative le signe le plus certain du malheur et de la confusion des temps. Mais ce silence du législateur et de la loi n'est-il pas favorable à la formation et au développement d'une société nouvelle ? Il faut qu'elle sorte, cette société non pas des délibérations d'une assemblée ou des décrets d'un roi, mais des besoins et des souffrances communes, de l'expérience et de la sagesse de tous. La théorie de l'anarchisme a sa part de vérité : l'anarchie spontanée est vraiment la matrice des constitutions. C'est par le libre jeu des forces, par la balance des convoitises et des intérêts

» avec les idées de droit et d'équité en suspens dans les âmes
» que s'élaborent, dans la douleur, de puissantes et durables
» organisations. Cette anarchie du X^e siècle personne ne l'a
» voulue, personne ne l'a préparée systématiquement : elle est
» par excellence un produit naturel ; elle pourra fructifier,
» n'étant point le fait d'une révolte brutale et grossière. »

Est-ce à dire que l'auteur professe une sorte de fatalisme historique ? Non ; l'homme doit tâcher de découvrir les lois qui régissent la vie en société : s'il ne peut les suspendre, il peut du moins les diriger, comme il dirige à son profit les lois de la matière inerte, comme il dirige la vie de l'enfant dont il forme le caractère et assouplit la nature par l'éducation.

Nul ne lira l'ouvrage de M. Viollet sans être frappé par la largeur des vues et l'élévation de la pensée de l'écrivain. Grâce à ces qualités, un sujet, peut-être aride en lui même, prend un véritable attrait et l'esprit s'y attache avec le plus vif intérêt. Nous en avons fait nous même l'expérience : dans le but d'en rendre compte ici, nous avons entamé la lecture du livre de M. Viollet dès le moment de son apparition. Mais, au cours de cette lecture, nous avons vu surgir tant et de si curieux problèmes, qu'avant de prendre la plume nous nous sommes laissé aller à de nouvelles études et à de nouvelles investigations. Ce simple détail n'est il pas la preuve la plus sûre du mérite de l'œuvre ?

R. DE RIDDER.

VARIA.

Parmi les communications faites pendant les séances de décembre à l'Institut de correspondance archéologique de Rome nous signalerons celle de M. Lumbroso à la séance solennelle du 13 décembre et celle de M. Huelsen à la séance du 20 du même mois.

M. Lumbroso, après avoir rappelé que grâce aux travaux de MM. de Rossi, Mommsen et de Nolhac nous connaissons l'intérêt que prenait aux inscriptions le grand humaniste Pomponius Laetus, qui possédait même un musée lapidaire dans sa maison du Quirinal, indique un manuscrit de Louis Tizzone, conservé à l'Université de Turin (I. 111, 13), parlant en deux endroits différents des copies d'inscriptions prises par Pomponius, et non pas seulement d'inscriptions romaines mais même des inscriptions de diverses parties de l'Italie et de la Sicile.

M. Huelsen, de son côté, cherche à prouver que l'Apollon du Belvédère a été trouvé dans une propriété du Cardinal della Rovere située sur le territoire de Tusculum et non dans la villa de Néron d'Antium comme on le croyait jusqu'ici sur l'indication fournie par Ligorio. Il faudra finir peut-être par admettre que ce menteur émérite qui s'appelle Ligorio n'a pas moins trompé les archéologues que les épigraphistes.

Le Dr Brinton, dans une lecture faite dernièrement devant l'*American philosophical Society*, a soutenu l'origine libyque des Etrusques. Il prétend que ceux-ci sont venus de cette partie de la Libye connue actuellement sous le nom de la grande Kabylie. Une opinion analogue avait déjà été émise antérieurement (cf. *Dennis. Cities and Cemeteries of Etruria*. I, p. XXXIX), mais le savant philologue de Philadelphie semble n'en avoir pas eu connaissance.

Depuis cette année les philologues d'Harvard University publient une revue spécialement consacrée à la philologie classique : *Harvard studies in classical philology*. Voici les principaux articles contenus dans le 1^{er} volume : J. B. Greenough : Les *fauces* de la maison romaine ; A. Worgan : Commentatio de ignis eliciendi modis apud antiquos ; W. Goodwin : De l'origine de la construction οὐ μὴ avec le subjonctif et le futur : sur quelques points discutés de la construction ἔδει, χρῆν avec l'infinitif ; G. W. Lane : Notes sur Quintilien ; J. B. Greenough : Quelques étymologies latines ; C. L. Smith : Sur *egregium publicum* dans Tacite, A. III 70. 4. L'auteur propose de lire *egregium publice locum* ; Haley : De la position sociale et domestique des femmes dans Aristophane.

Le Prof. W. Allen, que l'Université de Madison a perdu il y a peu de mois, publiait, peu de temps avant sa mort, dans les *Transactions of the american philological association* (vol. XIX. Boston) une intéressante étude sur la *Lex curiata de imperio*. Contrairement à l'opinion de Mommsen qui n'y voit qu'une reconnaissance formelle d'un pouvoir dont un magistrat est déjà investi, M. Allen croit que cette loi est une concession essentielle d'un pouvoir par un corps politique diffèrent de celui qui a élu le magistrat.

M. Schlumberger, bien connu par son savant ouvrage sur la sigillographie byzantine, vient de publier un grand travail intitulé: *Un empereur byzantin au dixième siècle. Nicéphore Phocas*. En même temps que par le contexte cet ouvrage constitue une contribution des plus importantes à l'histoire si peu connue encore du Bas-Empire, par le grand nombre de planches qu'il contient on peut le considérer comme une véritable histoire de l'art byzantin au dixième siècle. Le livre est édité avec le plus grand soin par la maison Didot.

Depuis quelques années les études relatives aux traditions populaires se sont très développées en Belgique, surtout dans le pays flamand. Jusque dans ces derniers temps le *Rond den Heerd* était la seule revue qui s'en occupât. Actuellement on compte déjà huit revues de *Folklore*: *Volkskunde* (Gand, 1888) s'occupe de tout le Folklore néerlandais; *Rond den Heerd* et *Biehorf* (Bruges 1889) ainsi que *Loquela* (Roulers) pour la Flandre occidentale; *Volk en taal* (Renaix 1889) pour la Flandre orientale; *'s Daghet in den Oosten* (Hasselt, 1884) pour le Limbourg; *Ons volksleven* (Brecht, 1889) pour les provinces d'Anvers et de Brabant; enfin cette année-ci s'est fondée à Liège sous la présidence de MM. G. Kurth et A. Hock une Société de Folklore wallon qui publie une revue intitulée: *Folklore wallon*.

Dans la dernière livraison (avril 1890) des *Velhagen und Klasings Neue Monatshefte*, nous rencontrons deux études pouvant intéresser les lecteurs de la *Revue*. La première de Hanns von Spielberg (*Lüneburg und seine Altertümer*) décrit les divers monuments de Lünebourg, une des villes les plus intéressantes du Nord de l'Allemagne, ainsi que les divers objets du Trésor de Lünebourg acquis il y a peu d'années par le Musée d'art industriel de Berlin. La seconde est du Prof. F. Delitzsch, un des premiers qui en Allemagne se soit occupé d'assyriologie. Le savant professeur de Leipzig y donne un excellent résumé de l'état actuel de nos connaissances sur l'antique Ninive.

Nous signalons à l'attention toute spéciale de ceux qui s'intéressent aux questions d'enseignement les deux remarquables articles publiés récemment par le prof. J. H. Wright, d'Harvard University, dans la

Classical Review (1889, p. 77 et 223, 1890, p. 51) sur l'enseignement classique en Amérique : *Classical education in the United States*. On y verra, notamment dans une lettre complémentaire de M. Julius Sachs (*On the Study of archaeology in the United States*, 1889, p. 312) qu'au moment où le Sénat de Belgique vient de rejeter des matières du doctorat en philosophie et lettres l'étude de l'archéologie, — il n'a naturellement pas motivé sérieusement ce vote incompréhensible, — en Amérique on fait de tous côtés les plus nobles efforts pour développer par tous les moyens les études artistiques. Aussi le goût se purifie-t-il notablement depuis quelques années dans les divers Etats de l'Union; la sculpture et surtout l'architecture y sont en progrès : il serait téméraire d'affirmer les mêmes progrès de notre pays.

M. Tamponi, archéologue sarde de Terranova, a découvert l'an dernier bon nombre d'inscriptions dans les environs d'Olbia. Il les publie dans la *Classical Review* de Londres (1889, p. 228 sqq, 1890, p. 65). Il y a trois inscriptions funéraires et vingt huit monuments relatifs à l'entretien de la route de Karales à Olbia pendant les troisième et quatrième siècles. Ces derniers monuments sont du plus haut intérêt car ils nous font connaître plusieurs noms de procurateurs et de *praesides* de la Sardaigne inconnus jusqu'à ce jour et complètent ainsi heureusement la liste dressée par Klein dans ses *Vervaltungsbeamten* (p. 276).

Les noms nouveaux que nous avons relevés sont les suivants :

proc. prov. Sard. Publius Valeus 247
 Antonius Septimius Heraclitus 251
 Maridius Maridianus 256/57
 Septimius Nicrinus 271
 Helennus 335/337
praes. prov. Sard. L. Messius Rusticus. 253/60
 Julius . . . nus. 282
 Aurelius Marcus 293/305
 Maximinus 306/7
 Cornielius Fortunatianus 306/12
 Mumatius Genteanus 337/40.

M. Harroy vient d'ajouter une étude nouvelle à une bibliographie déjà longue pour prouver que l'Aduatuca de César ne saurait être que Limbourg. (*Les Eburons à Limbourg*. Namur, 1889). Nous nous référons pour cette question à ce que nous avons écrit ici même (1886, p. 262); mais nous ne pouvons nous empêcher de faire remarquer que c'est remonter un peu haut dans l'histoire que de faire du patriotisme à propos des Eburons. L'auteur termine son étude par un petit poème sur les Eburons. Le même sentiment de patriotisme archaïque se reflète dans un autre livre du même auteur, publié aussi l'année dernière, sous le titre : *Notes de préhistoire. Cromlechs et Dolmens de Belgique* (Namur). M. Harroy reconnaît partout

des dolmens, là même où les archéologues ne voient que des pierres toutes naturelles ; et il insiste surtout sur le faux dolmen de Solwaster-lez-Spa. La science n'a rien à gagner à vouloir ainsi reconnaître en tout des produits du travail de l'homme. On s'est déjà assez moqué, et non sans raison, des silex tertiaires pour qu'on soit quelque peu prudent en fait d'archéologie préhistorique. Il est vrai que M. Harroy écrit (p. XV) « en attendant que la vérité luisse ..., ce qu'on ne sait pas, on le devine. » Cette phrase indique fort bien le caractère fantaisiste du livre, écrit du reste avec une chaleur de style que l'on ne saurait méconnaître. Aussi la lecture en est des plus intéressantes. Citons quelques exemples : les *Cromlechs* sont des cercles astronomiques ou plus simplement un observatoire primitif (p. 123); à la page 126 nous apprenons que les Phéniciens et les Carthaginois sont des Chamites, et quelques lignes plus loin on lit : « Et ne savons-nous pas que les foules prosternées là-bas aux plaines de Memnon devant les pierres colossales, attendaient anxieuses le premier rayon du soleil ? J'avais toujours cru ingénument que Memnon était une statue d'Aménouphés, mais il paraît qu'il est devenu plaine. Non moins instructive est la théorie qui considère les cromlechs comme le meilleur des calendriers, supérieur au calendrier Julien et au Grégorien (p. 29 et suiv.). » Les premiers cromlechs n'ont pu être d'abord que des observatoires ... observatoire qui est à la fois un calendrier, une horloge et une boussole. Terminons par la science étymologique (p. 149). « Il y a ainsi des lignes non interrompues de *monts ignés*. De là, tous nos Montigny — plus de dix en Belgique et dans le nord de la France, les Petigny, les Papigny, le Montignac et vingt autres. » On voit que même après les étymologies de M. J. Pirard : *Quelques notes historiques sur l'ancienne Belgique depuis vingt siècles. Liège, 1882*, la science étymologique peut faire encore des progrès. Souhaitons que M. Harroy continue ses études avec plus de méthode scientifique et avec un peu moins d'enthousiasme patriotique.

L'Académie de Berlin a publié, à la fin de l'année dernière, le premier fascicule du supplément au troisième volume du *Corpus*. Il comprend les inscriptions de l'Egypte, de l'Asie, de l'Achaïe, de l'Epire, de la Macédoine et de la Thrace publiées par M. Mommsen ; M. Domaszewski s'est occupé des inscriptions de la Mésie inférieure. Les inscriptions comprennent les nos 6576 à 7623 et avaient déjà été publiées pour la plupart dans l'*Ephemeris epigraphica*. Une des plus intéressantes est la célèbre inscription de Koptos (6627), si importante pour la connaissance des travaux publics entrepris par les soldats romains en Afrique. M. Mommsen y a ajouté un long et savant commentaire. On annonce aussi la publication du supplément aux inscriptions de l'Espagne par M. Hubner, et de l'Afrique par MM. Schmidt et Cagnat.

Il est curieux de constater qu'au moment où le Sénat de Belgique refusait d'inscrire l'enseignement de l'histoire des Beaux-Arts parmi les matières du doctorat en philosophie, le Gouvernement allemand pense qu'il faut même fortifier cet enseignement pour les professeurs de l'enseignement moyen, et l'on sait que cet enseignement est organisé dans toutes les Universités allemandes d'une manière irréprochable. Pour permettre aux professeurs des gymnases de se tenir au courant des progrès de la science archéologique, le Gouvernement a décidé que dorénavant on donnerait dans ce but des conférences à Berlin pendant les vacances de Pâques et à Bonn et à Trèves pendant celles de la Pentecôte. En Autriche on travaille dans le même sens pour pouvoir arriver à ce résultat. (*Jahrb. d. K. deutschen Arch. Instituts*, 1890. *Arch. Anz.* p. 1).

On annonce la publication prochaine d'un *Monasticon belge* par un bénédictin de l'abbaye de Maredsous, D. Ursmer Berlière. L'ouvrage servira de complément au *Gallia Christiana* et sera complet en 3 ou 4 vol. 4°. Il est publié par la maison Desclée de Bruges au prix de 10 fr. le fascicule.

M. Cagnat continue de publier dans chaque livraison de la *Revue archéologique* toutes les nouvelles inscriptions latines que l'on découvre. Comme il l'avait fait pour 1888 il vient de publier en tiré à part celles insérées dans la *Revue* en 1889 sous le titre d'*Année épigraphique*. (Paris, Leroux, 1890, 5 fr. il y en a 187). M. le lieutenant E. Espérandieu commence un travail analogue pour les inscriptions chrétiennes dans la *Revue de l'art chrétien*. Dans la livraison du mois d'avril il en publie 34 parmi lesquelles il y en a une trouvée à Aïn Kebira datée de l'année 313 de la Province, c'est-à-dire de l'an 352 après J. C.

Dans la séance de l'Académie des Inscriptions du 24 janvier M. Berger a communiqué des inscriptions néopuniques de Makteur en Tunisie datant de l'époque de S^t Augustin. Elles sont des plus intéressantes parce qu'elles confirment l'opinion que la langue nationale se maintint en Afrique jusqu'à une époque assez avancée et prouvent une fois de plus que la romanisation de la province d'Afrique n'était pas aussi profonde qu'on l'a bien des fois soutenu.

DE CEULENEER.

Prix de philologie classique.

L'Académie royale des Sciences, des Lettres et des Beaux-Arts vient de faire connaître qu'on lui a offert un capital de 45,000 francs en obligations belges 3 1/2 %, afin d'instituer, au moyen des intérêts de cette somme, un *prix biennal de philologie classique*, de 3,150 francs, éventuellement reductible à 2,700 francs si le 3 1/2 % était converti en 3 %.

La Classe des Lettres, appelée à se prononcer sur cette offre, a émis un avis de tout point favorable. Après avoir prié le Gouvernement de bien vouloir accepter ce capital au nom de l'Académie, elle a admis, en principe, le *Règlement* suivant qu'elle soumettra à la sanction de la prochaine assemblée générale des trois Classes.

Les raisons qui ont déterminé M. X... à fonder un prix de philologie classique sont principalement les suivantes :

La philologie gréco-latine est en Belgique dans un marasme déplorable. Les travaux originaux relatifs aux langues et aux littératures anciennes, ainsi qu'aux sciences qui en facilitent ou en complètent l'étude, sont chez nous extrêmement rares.

L'Académie royale de Belgique dispose d'un certain nombre de prix perpétuels ayant pour objet de favoriser les auteurs d'ouvrages sur l'histoire nationale, la littérature flamande, l'enseignement moyen, l'enseignement primaire, etc.; elle n'en a pas qui soient *spécialement* et *exclusivement* destinés à encourager l'étude du latin et du grec et des différentes questions qui se rattachent à la littérature classique.

C'est pour combler cette lacune regrettable qu'a été fondé le prix biennal de philologie classique.

Si le donateur a cru devoir stipuler que les ouvrages classiques destinés aux élèves ne pourraient pas être couronnés, c'est que les encouragements ne manquent pas à ces sortes d'ouvrages.

RÈGLEMENT.

Art. 1. — Tous les deux ans, la Classe des Lettres de l'Académie royale de Belgique mettra au concours, sur la proposition d'une commission composée de trois de ses membres, une question de philologie classique, le mot philologie étant pris dans son acception la plus large (critique et exégèse des auteurs grecs et latins, grammaire, histoire littéraire, histoire politique, mythologie, archéologie, épigraphie, numismatique, etc.).

Art. 2. Ne seront admis à concourir que des auteurs belges.

Art. 3. — Les mémoires envoyés en réponse à la question mise au concours devront être rédigés en français, en flamand ou en latin.

Art. 4. — Ces mémoires ne pourront pas être signés. Ils porteront une devise qui sera répétée dans un bulletin cacheté joint au manuscrit et renfermant les nom, prénoms et adresse de l'auteur.

Art. 5. — La Classe jugera le concours sur un rapport d'une commission de trois membres, désignés par elle dans sa séance du mois de janvier de chaque année.

Art. 6. — Si, à l'expiration de la période biennale spécifiée à l'article 1^{er}, aucun mémoire digne du prix n'est parvenu à la Classe, le délai pourra être prolongé de deux ans et la récompense éventuellement doublée.

Art. 7. — Si la Classe ne croit pas devoir doubler la récompense, elle mettra au concours une deuxième question, tout en maintenant celle pour laquelle le délai aura été prolongé.

Art. 8. — Dans le cas prévu à l'article 6, la Classe pourra aussi accorder le prix à un travail imprimé, relatif à la philologie classique, qui aura été publié par un auteur belge dans le même intervalle.

Sont toutefois exclus du concours les ouvrages destinés à l'enseignement proprement dit, à l'exception des éditions de textes dites *savantes* et des grammaires ou dissertations grammaticales ayant pour objet de faire progresser la science.

Art. 9. — La Classe pourra également, dans ce cas, mettre au concours ou récompenser la traduction française d'un ouvrage de philologie important, qui, d'après elle, serait consulté avec fruit par les membres du personnel enseignant.

Art. 10. — Lorsque la Classe aura à sa disposition les intérêts accumulés pendant deux périodes biennales, elle pourra décerner deux prix d'égale valeur.

Art. 11. — Si, à l'expiration de deux périodes biennales, aucune récompense n'a pu être décernée, la Classe veillera à ce que les intérêts échus servent à augmenter le capital de la fondation.

Art. 12. — La première période biennale commencera le 1^{er} janvier 1891.

Art. 13. — Tout ce qui se rapporte au concours doit être adressé à M. le Secrétaire perpétuel de l'Académie.

ACTES OFFICIELS.

MINISTÈRE DE L'INTÉRIEUR ET DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

Loi sur la collation des grades académiques et le programme des examens universitaires.

TITRE 1^{er}.

Des grades académiques et des examens.

CHAPITRE 1^{er}.

DES GRADES.

Art. 1^{er}. Les grades académiques sont les suivants :

Candidat en philosophie et lettres.

Candidat en droit.

Candidat en sciences physiques et mathématiques.

Candidat en sciences naturelles.

Candidat en médecine, chirurgie et accouchements.

Candidat notaire.

Candidat ingénieur.

Docteur en philosophie et lettres.

Docteur en droit.

Docteur en sciences physiques et mathématiques.

Docteur en sciences naturelles.

Docteur en médecine, chirurgie et accouchements.

Pharmacien.

Ingénieur civil des mines.

Ingénieur des constructions civiles.

Art. 2. Nul n'est admis à l'examen de candidat en droit s'il n'a obtenu le grade de candidat en philosophie et lettres ; à l'examen de candidat en médecine, chirurgie et accouchements ou à celui de pharmacien, s'il n'a obtenu le grade de candidat en sciences naturelles ; à l'un des examens de docteur, s'il n'a obtenu le grade correspondant de candidat ; à l'un des examens d'ingénieur, s'il n'a obtenu le grade de candidat ingénieur.

Art. 3. Nul n'est admis à l'examen s'il n'a donné à ses études la durée prescrite par la loi.

Cette durée se calcule, pour les premiers grades, à partir de l'époque à laquelle le récipiendaire a satisfait aux conditions prescrites par le

chapitre II, et, pour les autres grades, à partir de l'époque à laquelle le récipiendaire a obtenu le grade immédiatement inférieur.

Art. 4. Les grades académiques sont conférés à la suite des examens et épreuves mentionnés au chapitre III du présent titre.

Indépendamment de ces conditions, nul ne peut obtenir le grade de docteur en médecine, chirurgie et accouchements, s'il ne justifie, par certificat, qu'il a fréquenté, avec assiduité et succès, pendant deux ans au moins à partir de l'époque à laquelle il a obtenu le grade de candidat dans les mêmes sciences, la clinique médicale, la clinique chirurgicale, la clinique ophtalmologique et la clinique des accouchements.

Le certificat est délivré et signé par le professeur de clinique qui a donné l'enseignement.

Si ce professeur n'appartient pas à une université, le caractère sérieux du certificat doit être attesté par la commission médicale provinciale du ressort ou, s'il y a lieu, par l'inspecteur général du service de santé de l'armée.

Si le certificat est délivré par une faculté ou par un professeur étranger, le jury devant lequel se présente le récipiendaire appréciera s'il doit être admis ou non.

CHAPITRE II.

DES CERTIFICATS D'ÉTUDES MOYENNES ET DES ÉPREUVES PRÉPARATOIRES.

Art. 5. Nul n'est admis à l'examen de candidat en philosophie et lettres, de candidat en sciences naturelles ou de candidat notaire, s'il ne justifie par certificat qu'il a suivi avec fruit un cours d'humanités de six années, au moins, y compris la rhétorique ; à l'examen de candidat en sciences physiques et mathématiques, s'il ne justifie par certificat qu'il a suivi avec fruit un cours d'études professionnelles de cinq années au moins, y compris la première scientifique, ou un cours d'humanités de six années, au moins, y compris la rhétorique, plus le cours de mathématiques de la première scientifique.

Ce certificat devra constater, en outre, que l'élève est jugé apte à suivre avec fruit les cours d'enseignement supérieur.

Art. 6. La forme des certificats est réglée par un arrêté royal.

Art. 7. Les certificats sont examinés par un jury institué par arrêté royal et composé de telle sorte que les professeurs de l'enseignement dirigé ou subsidié par l'Etat et ceux de l'enseignement privé y soient représentés en nombre égal. Le programme de l'enseignement est communiqué au jury.

Le président est choisi en dehors du personnel enseignant.

Art. 8. Si les certificats ne constatent pas la fréquentation pendant le temps requis ou ne présentent pas un caractère suffisant de sincérité, le jury peut fixer un délai pour fournir la justification nécessaire.

Art. 9. A défaut de certificat admis par le jury, le récipiendaire doit justifier qu'il a subi l'épreuve préparatoire déterminée par l'article 10.

Art. 10. L'épreuve préparatoire comprend :

- 1° Les principes de la rhétorique ;
- 2° La traduction, en français ou en flamand, d'un auteur latin emprunté au programme de la rhétorique ;
- 3° La traduction d'un auteur flamand, allemand ou anglais, au choix du récipiendaire ;
- 4° Une composition française, allemande ou flamande, au choix du récipiendaire ;
- 5° L'arithmétique ;
- 6° L'algèbre élémentaire, y compris la théorie des progressions et des logarithmes ;
- 7° La géométrie plane et les éléments de la géométrie à trois dimensions ;
- 8° La géographie ;
- 9° L'histoire de Belgique ;
- 10° Les faits principaux de l'histoire ancienne, de l'histoire du moyen âge et de l'histoire moderne.

Pour les étudiants qui aspirent au grade de candidat en philosophie et lettres, l'épreuve comprend, en outre, une traduction du grec en français ou en flamand. Le gouvernement aura également le droit de décider que l'épreuve comprend cette traduction pour les étudiants qui aspirent aux grades de candidat en sciences naturelles ou de candidat notaire.

Pour les étudiants qui aspirent au grade de candidat en sciences naturelles, l'épreuve comprend, outre les matières indiquées ci-dessus sous les nos 1° à 10° et éventuellement le grec, la géométrie à trois dimensions, la trigonométrie rectiligne et les éléments de la physique.

Pour les étudiants qui aspirent au grade de candidat en sciences physiques et mathématiques, l'épreuve comprend les matières énumérées à l'article 12.

Toutefois les étudiants qui justifient, par certificat, avoir suivi avec fruit un cours d'humanités complètes sont dispensés de répondre sur les matières reprises sous les nos 1° à 3° du dit article.

Art. 11. Un arrêté royal règle tout ce qui concerne l'organisation et le fonctionnement du jury précité.

Art. 12. Nul n'est admis à l'examen de candidat ingénieur s'il n'a subi une épreuve préparatoire devant un jury composé de professeurs de l'université dont il suivra les cours, ou devant le jury prévu par les articles 7 et suivants.

Cette épreuve préparatoire comprend l'examen sur les matières suivantes :

- 1° Langue française ou flamande ;
- 2° Langue latine, allemande, anglaise ou celle des deux langues sur laquelle n'a pas porté l'épreuve mentionnée au 1° ;
- 3° Histoire et géographie ;
- 4° Arithmétique ;
- 5° Algèbre ;
- 6° Géométrie ;

- 7° Trigonométrie rectiligne et trigonométrie sphérique ;
- 8° Géométrie analytique ;
- 9° Géométrie descriptive ;
- 10° Dessin.

Les aspirants au grade de candidat ingénieur, qui justifient, par certificat, avoir suivi avec fruit un cours d'humanités de six années au moins, y compris la rhétorique, sont dispensés de subir l'épreuve sur les matières reprises sous les nos 1° à 3° du présent article.

CHAPITRE III.

DES EXAMENS.

Art. 13. L'examen pour le grade de candidat en philosophie et lettres comprend :

I. Pour les récipiendaires qui se destinent au droit :

- 1° La traduction, à livre ouvert, d'un texte latin et l'explication d'un auteur latin ;
- 2° L'histoire de la littérature française ou celle de la littérature flamande, au choix du récipiendaire ; des notions sur les principales littératures modernes ;
- 3° La philosophie morale et la logique ;
- 4° La psychologie y compris les notions élémentaires d'anatomie et de physiologie humaines que cette étude comporte ;
- 5° Le droit naturel ;
- 6° L'histoire politique de l'antiquité et du moyen âge ; l'histoire politique moderne ;
- 7° L'histoire politique interne de la Belgique ;
- 8° Des notions sur l'histoire contemporaine ;
- 9° Des notions sur les institutions politiques de Rome.

Les étudiants peuvent demander, en outre, à être interrogés et sur l'histoire de la littérature flamande et sur l'histoire de la littérature française ; en cas de succès sur les deux branches, mention en est faite au diplôme.

II. Pour les récipiendaires qui se destinent au grade de docteur en philosophie et lettres :

A. Récipiendaires se destinant à l'étude spéciale de la philosophie, de l'histoire, de la philologie classique ou de la philologie romane ;

- 1° Toutes les matières énumérées ci-dessus, sauf le droit naturel ;
- 2° La traduction, à livre ouvert, d'un texte grec et l'explication d'un auteur grec ;
- 3° Des exercices sur des questions de philosophie ; des exercices sur l'histoire et sur la géographie ; des exercices philologiques sur la langue grecque et sur la langue latine, ou des exercices philologiques sur les langues latine et romanes selon que le récipiendaire se propose d'étudier la philosophie, l'histoire, la philologie classique ou la philologie romane.

B. Récipiendaires se destinant à l'étude spéciale de la philologie germanique :

1° La traduction, à livre ouvert, de textes flamands, anglais et allemands et l'explication d'auteurs flamands, anglais et allemands ;

2° Des exercices philologiques sur le flamand, l'anglais et l'allemand ;

3° L'histoire de la littérature française et l'histoire de la littérature flamande ; des notions sur les principales littératures modernes ;

4° L'histoire politique du moyen âge et l'histoire politique moderne ;

5° L'histoire politique interne de la Belgique ;

6° Des notions sur l'histoire contemporaine ;

7° La philosophie morale, la logique, la psychologie y compris les notions élémentaires d'anatomie et de physiologie humaine que cette étude comporte.

Les universités ne sont tenues d'organiser la candidature préparatoire à l'étude spéciale de la philologie romane et à celle de la philologie germanique, que pour autant qu'elles fassent usage de la faculté inscrite à l'article 14 au sujet de ces études.

Les récipiendaires auxquels le programme laisse le choix entre l'histoire de la littérature française et celle de la littérature flamande peuvent demander à être interrogés sur les deux branches ; en cas de succès, mention en est faite au diplôme.

Les matières d'examen pour le grade de candidat en philosophie et lettres feront l'objet de deux épreuves, et de deux années d'études au moins ; le latin, le grec, les langues modernes, ainsi que les exercices mentionnés ci-dessus seront compris, à la fois, parmi les matières de la première et celles de la dernière épreuve.

Art. 14. L'examen pour le grade de docteur en philosophie et lettres porte sur les matières comprises dans l'un des trois groupes suivants, au choix des récipiendaires :

A. Philosophie :

1° Encyclopédie de la philosophie ;

2° Histoire de la philosophie ;

3° Droit naturel ;

4° Métaphysique ;

5° Etude approfondie de questions de psychologie, de logique ou de morale ;

6° Analyse critique d'un traité philosophique ;

7° Traduction, à livre ouvert, d'un texte grec et d'un texte latin, et explication approfondie d'auteurs grecs et latins ;

8° Histoire de la pédagogie et méthodologie ;

9° Une matière choisie par le récipiendaire en dehors des branches énumérées ci-dessus.

B. Histoire :

1° Encyclopédie de l'histoire ;

2° Histoire de la philosophie ;

- 3° Géographie et histoire de la géographie;
- 4° Institutions grecques et institutions romaines ou institutions du moyen âge et des temps modernes;
- 5° Critique historique et application à une période de l'histoire;
- 6° Épigraphie grecque et latine ou paléographie et diplomatique du moyen âge;
- 7° Histoire de la littérature grecque et de la littérature latine ou histoire des littératures modernes;
- 8° Histoire de la pédagogie et méthodologie;
- 9° Une matière choisie par le récipiendaire en dehors des branches énumérées ci-dessus.

C. Philologie classique :

- 1° Encyclopédie de la philologie classique;
- 2° Institutions grecques et institutions romaines;
- 3° Histoire de la philosophie ancienne;
- 4° Histoire de la littérature grecque et de la littérature latine;
- 5° Grammaire comparée et spécialement grammaire comparée du grec et du latin;
- 6° Éléments de paléographie grecque et latine;
- 7° Traduction, à livre ouvert, d'un texte grec et d'un texte latin et explication approfondie de deux auteurs grecs et de deux auteurs latins;
- 8° Histoire de la pédagogie et méthodologie;
- 9° Une matière choisie par le récipiendaire en dehors des branches énumérées ci-dessus.

Les universités sont autorisées, en outre, lorsque leur enseignement le comportera, à accorder le grade de docteur en philosophie et lettres aux récipiendaires qui auront subi, avec succès, un examen sur les matières comprises dans l'un des deux groupes suivants :

D. Philologie romane :

- 1° Encyclopédie de la philologie romane;
- 2° Grammaire comparée et spécialement grammaire comparée des langues romanes;
- 3° Histoire des littératures modernes;
- 4° Histoire approfondie des littératures romanes;
- 5° Grammaire historique du français;
- 6° Explication approfondie d'auteurs français (moyen âge et temps modernes);
- 7° Histoire de la philosophie moderne;
- 8° Traduction, à livre ouvert, d'un texte latin et explication approfondie de deux auteurs latins;
- 9° Histoire de la pédagogie et méthodologie;
- 10° Une matière choisie par le récipiendaire en dehors des branches énumérées ci-dessus.

E. Philologie germanique :

- 1° Encyclopédie de la philologie germanique;

2° Grammaire comparée et spécialement grammaire comparée des langues germaniques;

3° Histoire des littératures modernes;

4° Histoire approfondie de la littérature flamande et de la littérature allemande ou anglaise;

5° Grammaire historique du flamand et de l'allemand ou de l'anglais;

6° Explication approfondie d'auteurs flamands et allemands ou anglais (moyen âge et temps modernes);

7° Histoire de la philosophie moderne;

8° Histoire de la pédagogie et méthodologie;

9° Une matière choisie par le récipiendaire en dehors des branches énumérées ci-dessus.

Le diplôme mentionnera les matières qui ont fait l'objet de l'examen.

L'aspirant au grade de docteur en philosophie et lettres devra présenter et défendre publiquement une dissertation, manuscrite ou imprimée, sur une question scientifique se rapportant au groupe de matières dont il aura fait choix pour l'examen.

Les docteurs en philosophie et lettres qui se destinent au professorat de l'enseignement moyen devront faire une leçon publique sur un sujet désigné d'avance par le jury.

Les matières de l'examen feront l'objet d'une épreuve unique ou de deux épreuves, et de deux années d'études au moins.

Art. 15. L'examen pour le grade de candidat en droit comprend :

1° L'encyclopédie du droit;

2° Les *Institutes* du droit romain;

3° L'introduction historique au droit civil;

4° Le droit public.

Ces matières feront l'objet d'une épreuve unique, et d'une année d'études au moins.

Art. 16. L'examen pour le grade de docteur en droit comprend :

1° Les *Pandectes*;

2° Le droit civil (Code civil en entier);

3° Le droit pénal et les éléments de la procédure pénale;

4° L'économie politique;

5° Les éléments du droit commercial;

6° Les éléments de l'organisation judiciaire, de la compétence et de la procédure civile;

7° Les éléments du droit des gens; les éléments du droit international privé;

8° Les éléments des lois fiscales qui se rattachent au notariat;

9° Le droit administratif.

Les candidats peuvent demander, en outre, à être interrogés sur celles des matières de l'examen de candidat notaire qui ne font point partie du programme de la candidature ou du doctorat en droit; en cas

de succès, le diplôme leur reconnaîtra, outre le grade de docteur en droit, celui de candidat notaire.

Ces matières feront l'objet de deux ou de trois épreuves, et de deux années d'études au moins.

Art. 17. L'examen pour le grade de candidat notaire comprend :

1° Les notions de la philosophie morale et le droit naturel ;

2° L'encyclopédie du droit ;

3° L'introduction historique au droit civil ;

4° Les éléments du droit international privé ;

5° Les lois particulières qui régissent la capacité et les biens des établissements publics, la législation sur les aliénés, les dispositions des règlements sur la dette publique, les règlements sur la caisse des dépôts et consignations ;

6° Les lois de procédure civile relatives à l'ouverture des successions, à l'exécution forcée des jugements et des actes, aux saisies-arêts, aux saisies-exécutions, à la saisie des fruits pendants par racines, à la distribution par contribution, à la saisie immobilière, à l'ordre et à la saisie des rentes ;

7° Le droit civil (Code civil en entier) ;

8° Les éléments du droit commercial ;

9° Les lois organiques du notariat et les lois fiscales qui s'y rattachent (droits d'enregistrement, de succession, de timbre et d'hypothèque) ;

10° L'application des matières comprises sous les nos 4° à 9° du présent article et la rédaction d'actes sur ces matières.

Chaque épreuve de l'examen de candidat notaire comprendra la solution de cas d'application et la rédaction d'actes notariés.

Les actes seront rédigés, au choix des récipiendaires, soit en langue française, soit en langue flamande, soit dans les deux langues.

Les récipiendaires sont, en outre, admis à justifier de leur aptitude à rédiger les actes en langue allemande.

Il sera fait mention, au certificat et au diplôme, de la langue ou des langues dont le récipiendaire s'est servi pour cette épreuve pratique.

Les matières énumérées ci-dessus feront l'objet de trois épreuves, et de trois années d'études au moins.

Art. 18. L'examen pour le grade de candidat en sciences physiques et mathématiques comprend :

1° La logique, la psychologie, y compris les notions d'anatomie et de physiologie humaines que cette étude comporte, et la philosophie morale ;

2° La géométrie analytique ;

3° La géométrie descriptive et la géométrie projective ;

4° L'algèbre supérieure et les éléments de la théorie des déterminants ;

5° Le calcul différentiel, le calcul intégral, les éléments du calcul des variations et du calcul des différences ;

6° La cinématique pure et la statique analytique ;

7° L'astronomie physique ;

8° La physique expérimentale ;

9° Les éléments de chimie minérale ;

10° La cristallographie.

11° Les récipiendaires subissent, en outre, une épreuve pratique sur la physique expérimentale.

Ces matières feront l'objet d'une épreuve unique ou de deux épreuves, et de deux années d'études au moins.

Art. 19. L'examen pour le grade de docteur en sciences physiques et mathématiques comprend :

1° L'analyse supérieure ;

2° La dynamique ;

3° La physique mathématique générale ;

4° L'astronomie sphérique et les éléments de l'astronomie mathématique ;

5° Les éléments du calcul des probabilités, y compris la théorie des moindres carrés ;

6° La méthodologie mathématique et les éléments de l'histoire des sciences physiques et mathématiques.

Les candidats subissent, en outre, une épreuve approfondie sur les matières comprises dans l'un des cinq groupes suivants, à leur choix ;

A. Analyse supérieure ;

B. Géométrie supérieure ;

C. Les compléments de mécanique analytique et la mécanique céleste ;

D. L'astronomie mathématique et la géodésie ;

E. La physique expérimentale et la physique mathématique.

Ceux des candidats qui font choix des matières comprises dans l'un des deux derniers groupes subissent une épreuve pratique sur ces matières.

Le diplôme mentionnera les matières qui ont fait l'objet de l'examen approfondi.

L'aspirant au grade de docteur en sciences physiques et mathématiques devra présenter une dissertation, manuscrite ou imprimée, sur une ou plusieurs questions se rapportant au groupe de matières choisi pour l'examen approfondi. La dissertation sera transmise au jury quinze jours au moins avant la date fixée pour l'ouverture de la session.

Les matières énumérées ci-dessus feront l'objet d'une épreuve unique ou de deux épreuves, et de deux années d'études au moins.

Art. 20. L'examen pour le grade de candidat en sciences naturelles comprend :

1° La logique, la psychologie, y compris les notions d'anatomie et de physiologie humaines que cette étude comporte, et la philosophie morale ;

2° La physique expérimentale ;

3° Les éléments de zoologie ;

4° La chimie générale ;

5° Les éléments de botanique ;

6° Des notions élémentaires de minéralogie, de géologie et de géographie physique.

Les récipiendaires subissent, en outre, une épreuve pratique sur la chimie et procèdent à une démonstration microscopique.

Les aspirants se destinant à la médecine sont dispensés de l'épreuve sur la psychologie.

Pour les récipiendaires se destinant aux études de médecine, les matières de l'examen feront l'objet d'une épreuve unique, et d'une année d'études au moins.

Pour les récipiendaires se destinant au doctorat en sciences naturelles ou à la pharmacie, les cours recevront les compléments nécessaires et les matières de l'examen feront l'objet d'une épreuve unique ou de deux épreuves, et de deux années d'études au moins.

Art. 21. L'examen pour le grade de docteur en sciences naturelles porte sur les matières comprises dans l'un des quatre groupes suivants, au choix des candidats :

A. Sciences zoologiques : L'histologie, l'anatomie, l'embryologie et la physiologie animale ; la zoologie systématique ; la géographie et la paléontologie animales ;

B. Sciences botaniques : La morphologie, l'anatomie et la physiologie végétales ; la botanique systématique ; la géographie et la paléontologie végétales ;

C. Sciences minérales : La minéralogie ; la géologie ; la paléontologie (animale et végétale) ; la chimie analytique ; la géographie physique ;

D. Sciences chimiques : La chimie générale et la chimie analytique ; la cristallographie.

Les cours comprennent les éléments de l'histoire de ces sciences.

Les candidats subissent, en outre, une épreuve pratique sur les matières comprises dans le groupe qu'ils ont choisi.

Le diplôme mentionnera le groupe des matières qui ont fait l'objet de l'examen.

L'aspirant au grade de docteur en sciences naturelles devra présenter une dissertation, manuscrite ou imprimée, sur une ou plusieurs questions se rapportant aux matières de l'examen. La dissertation sera transmise au jury quinze jours au moins avant la date fixée pour l'ouverture de la session.

Les matières mentionnées ci-dessus feront l'objet d'une épreuve unique ou de deux épreuves, et de deux années d'études au moins.

Art. 22. L'examen pour le grade de candidat en médecine, chirurgie et accouchements comprend :

- 1° L'embryologie ;
- 2° L'anatomie humaine, systématique et topographique ;
- 3° L'histologie générale et spéciale ;
- 4° Les éléments d'anatomie comparée ;
- 5° La psychologie ;
- 6° La physiologie.

Les candidats subissent, en outre, une épreuve pratique, consistant en

démonstrations anatomiques ordinaires ou macroscopiques, et démonstrations microscopiques.

Ces matières feront l'objet d'une épreuve unique ou de deux épreuves, et d'une année d'études au moins.

Art. 23. Pour les examens de candidature en sciences naturelles, préparatoire à la médecine, et de candidature en médecine, le gouvernement ou les universités, suivant les cas, répartissent comme ils le jugent utile les matières et les épreuves pratiques déterminées par les articles 20 et 22 ci-dessus ; l'ensemble de ces matières et de ces épreuves pratiques fera l'objet de trois épreuves, et de trois années d'études au moins.

Art. 24. L'examen pour le grade de docteur en médecine, chirurgie et accouchements comprend :

- 1° La pathologie et la thérapeutique générales ;
- 2° Les éléments de pharmacologie et la pharmacodynamique ;
- 3° L'anatomie pathologique ;
- 4° La pathologie médicale et la thérapeutique spéciale des maladies internes, y compris les maladies mentales ;
- 5° La pathologie chirurgicale, générale et spéciale ;
- 6° La théorie des accouchements ;
- 7° L'hygiène publique et privée ;
- 8° La médecine légale ;
- 9° La clinique médicale ;
- 10° La clinique chirurgicale ;
- 11° La théorie et la pratique des opérations chirurgicales ;
- 12° L'ophtalmologie et la clinique ophtalmologique ;
- 13° La clinique obstétricale.

Les candidats subissent, en outre, trois épreuves pratiques, consistant en démonstrations macroscopiques et microscopiques d'anatomie pathologique, et en démonstrations d'anatomie des régions.

Les diverses matières indiquées ci-dessus feront l'objet de trois épreuves, et de trois années d'études au moins.

Art. 25. L'examen pour le grade de pharmacien comprend :

I. Les éléments de chimie analytique qualitative et quantitative et les éléments de chimie toxicologique.

II. La pharmacognosie, les altérations et les falsifications des substances médicamenteuses et alimentaires.

III. La chimie pharmaceutique (notamment la connaissance des caractères auxquels on reconnaît la pureté des produits chimiques employés en médecine).

IV. La pharmacie pratique, y compris la préparation des médicaments inscrits dans la Pharmacopée (pharmacie galénique); le jugement des prescriptions des médecins au point de vue de la préparation, de la dispensation et de la délivrance des médicaments (pharmacie magistrale); les doses maxima des médicaments.

Les candidats subissent, en outre, les épreuves pratiques suivantes :

- 1° Deux opérations chimiques ;
- 2° Deux préparations pharmaceutiques officinales ;
- 3° Une analyse générale ;
- 4° Une opération toxicologique ;
- 5° Une opération propre à découvrir la falsification des médicaments ou celle des substances alimentaires.

Une détermination quantitative se fera sur l'une des trois opérations analytiques prévues aux nos 3°, 4° et 5° ;

- 6° Une recherche microscopique ;
- 7° Trois préparations magistrales.

Les matières énumérées ci-dessus feront l'objet de trois épreuves, et de deux années d'études au moins, y compris l'année de stage officiel.

La dernière épreuve comprend :

- A. La pharmacie pratique, galénique et magistrale (IV ci-dessus) ;
- B. Deux préparations pharmaceutiques officinales (2° ci-dessus) ;
- C. Trois préparations magistrales (7° ci-dessus).

Nul n'est admis à la dernière épreuve s'il ne justifie, soit par des certificats trimestriels dûment légalisés et émanés d'un pharmacien tenant officine ouverte, soit par un certificat délivré par l'inspecteur général du service de santé de l'armée, d'une année de stage officiel commencée après la seconde épreuve.

Art. 26. L'examen pour le grade de candidat ingénieur comprend :

- La géométrie analytique ;
- La géométrie descriptive ;
- La géométrie descriptive appliquée ;
- L'algèbre supérieure ;
- Le calcul différentiel, le calcul intégral, les éléments du calcul des variations et du calcul des différences ;
- La mécanique analytique ;
- La graphostatique ;
- Les éléments d'astronomie et de géodésie ;
- La physique expérimentale ;
- La chimie générale ;
- Les éléments du calcul des probabilités, y compris la théorie des moindres carrés ;
- Les éléments de physique mathématique ;
- Des exercices de rédaction.

Les récipiendaires subissent, en outre, une épreuve pratique sur la chimie générale et exécutent, à chaque épreuve, des travaux graphiques relatifs aux matières de l'épreuve.

Les matières énumérées ci-dessus feront l'objet de deux épreuves, et de deux années d'études au moins.

Art. 27. L'examen pour le grade d'ingénieur civil des mines comprend :

- La mécanique appliquée ;
- La description, la construction et les applications des machines ;

La physique industrielle ;
La chimie industrielle ;
La chimie analytique et spécialement l'analyse des substances minérales ;
La minéralogie, la géologie et les éléments de paléontologie ;
La topographie ;
L'exploitation des chemins de fer ;
L'électricité et ses applications industrielles ;
L'exploitation des mines ;
La métallurgie ;
L'architecture industrielle ;
La géographie industrielle et commerciale ;
L'économie politique ;
Le droit administratif, spécialement la législation minière et industrielle.

Les récipiendaires subissent, en outre, une épreuve pratique sur la chimie analytique et sur la chimie industrielle et exécutent, à chaque épreuve, des travaux graphiques relatifs aux matières de l'épreuve.

Les matières énumérées ci-dessus feront l'objet de trois épreuves, et de trois années d'études au moins.

Art. 28. L'examen pour le grade d'ingénieur des constructions civiles comprend :

Le calcul de l'effet des machines ;
La description, la construction et les applications des machines ;
La physique industrielle ;
La chimie industrielle ;
La minéralogie, la géologie et les éléments de paléontologie ;
La topographie ;
L'exploitation des chemins de fer ;
L'électricité et ses applications industrielles ;
Les constructions du génie civil ;
La stabilité des constructions ;
L'hydraulique ;
L'architecture civile et l'histoire de l'architecture ;
La technologie des professions élémentaires ;
L'économie politique ;
Le droit administratif.

Les récipiendaires exécutent, à chaque épreuve, des travaux graphiques relatifs aux matières de l'épreuve.

Les matières énumérées ci-dessus feront l'objet de trois épreuves, et de trois années d'études au moins.

Art. 29. Le gouvernement pourra toujours dispenser des prescriptions de la présente loi, quant à la durée minima des études, les porteurs d'un diplôme relatif au grade de candidat notaire, de pharmacien ou à un grade légal de docteur ou d'ingénieur.

Sauf les cas particuliers prévus par la présente loi et conformément aux règles à déterminer par le gouvernement, les récipiendaires qui ont

subi avec succès un examen sur certaines branches ne seront plus interrogés sur ces mêmes branches au cas où elles feraient partie du programme d'un examen ultérieur et ils pourront être dispensés de la durée des études prescrites par la présente loi.

Art. 30. Tous les examens et épreuves se font publiquement et sont annoncés, au moins huit jours d'avance, dans le *Moniteur belge* et dans un journal de la localité où siège l'université ou le jury.

Il y a par an deux sessions d'examens et d'épreuves.

CHAPITRE IV.

DES JURYS D'EXAMEN ; DES DIPLÔMES ET DE LEUR ENTÉRINEMENT.

Art. 31. Les diplômes relatifs aux grades prémentionnés sont délivrés soit par une université de l'Etat, soit par une université libre, soit par des jurys constitués par le gouvernement.

Art. 32. Est considéré comme université, pour l'application de la présente loi, tout établissement d'instruction supérieure composé de quatre facultés au moins, comprenant l'enseignement de la philosophie et des lettres, du droit, des sciences physiques, mathématiques et naturelles, de la médecine, de la chirurgie et des accouchements, et dont le programme embrasse, sauf les cas prévus aux articles 13 et 14, toutes les matières prescrites par la loi pour les examens dans chacune de ces branches.

Pour pouvoir délivrer des diplômes conférant, soit le grade de candidat ingénieur, soit celui d'ingénieur civil des mines ou celui d'ingénieur des constructions civiles, l'université devra comprendre à son programme toutes les matières exigées par la loi pour les examens conduisant à l'un des grades d'ingénieur.

Art. 33. Chaque université ne peut conférer de diplômes qu'à ses propres élèves.

Art. 34. Les jurys constitués par le gouvernement sont composés de telle sorte que les professeurs de l'enseignement dirigé par l'Etat et ceux de l'enseignement privé y soient appelés en nombre égal.

Les présidents de ces jurys sont choisis en dehors du personnel enseignant.

Ces jurys sont constitués par session ; ils sont divisés en sections.

Le gouvernement nomme les membres de ces jurys et règle tout ce qui concerne leur organisation et leur fonctionnement.

Art. 35. Les diplômes doivent, avant de produire aucun effet légal, avoir été entérinés par une commission spéciale siégeant à Bruxelles.

Si un examen est divisé en plusieurs épreuves, les certificats délivrés à la suite de chacune de ces épreuves sont soumis à l'entérinement.

Art. 36. La commission spéciale prévue à l'article précédent sera composée de deux conseillers à la cour de cassation, de deux membres de l'Académie royale de médecine, de deux membres de la classe des lettres et de deux membres de la classe des sciences de l'Académie royale des

sciences, des lettres et des beaux-arts, tous désignés par arrêté royal et nommés pour une année.

Les professeurs des universités ne peuvent faire partie de cette commission.

Art. 37. La commission élira, parmi ses membres, un président et un secrétaire.

Elle ne pourra délibérer que pour autant que cinq de ses membres, au moins, soient présents.

En cas de partage, la voix du président est prépondérante.

Art. 38. La commission chargée d'entériner les diplômes et certificats s'assurera et constatera qu'ils ont été délivrés par une université dans le sens de l'article 32 ci-dessus, ou par l'un des jurys constitués par le gouvernement, à la suite d'examens publics et moyennant l'accomplissement de toutes les autres prescriptions légales.

Art. 39. Chaque université adresse, tous les ans, à la commission, dans le mois de l'ouverture des cours, le programme des études, ainsi que les listes des membres du personnel enseignant, avec indication des attributions de chacun d'eux.

Elle lui adresse également chaque année, et à l'issue des cours, un état mentionnant le nombre effectif des leçons qui auront été consacrées à l'enseignement de chacune des matières à examen et la durée effective des leçons.

Art. 40. Les diplômes et les certificats prévus à l'article 35 sont signés par tous les examinateurs ; ceux qui sont délivrés par une université doivent être, en outre, contresignés par le chef ou recteur de cette université.

Ils indiquent les matières qui ont fait l'objet de l'examen ou de l'épreuve et attestent que les prescriptions de la loi, quant à la durée des études et à la publicité des examens ou des épreuves, ont été observées.

Les diplômes et certificats délivrés par une université attestent, de plus, que ceux qui les ont obtenus étaient réellement des élèves de cette université.

Art. 41. Les diplômes et certificats précités mentionnent, en outre, selon les cas :

A. Que les certificats spéciaux prévus à l'article 4 de la présente loi ont été soumis à l'université ou à l'un des jurys constitués par le gouvernement préalablement à sa décision ;

B. Que les épreuves pratiques prévues aux articles 17 à 28 ont été subies.

La commission d'entérinement peut exiger la production des certificats spéciaux rappelés ci-dessus.

Art. 42. Les signataires des diplômes et certificats attestant comme vrais les faits que ces documents sont destinés à constater seront, si ces faits étaient reconnus faux, passibles des peines comminées par l'article 205 du Code pénal. Cette disposition est également applicable aux certificats prévus à l'article 7 et aux états mentionnés à l'article 39.

Art. 43. L'entérinement de chaque diplôme ou certificat donne lieu à la perception d'un droit de 20 francs.

Art. 44. Les membres de la commission d'entérinement des diplômes reçoivent, pour indemnité de vacation, 5 francs pour chaque heure de séance.

Une indemnité spéciale de 5 francs est attribuée, par séance, au secrétaire.

Les membres qui ne résident pas dans l'agglomération bruxelloise reçoivent, en outre, des indemnités de route et de séjour, calculées comme suit : 1 franc par lieue de 5 kilomètres sur les chemins de fer ; 2 francs sur les routes ordinaires ; 12 francs par nuit de séjour.

Art. 45. Des arrêtés royaux détermineront :

1° Les époques et le mode des inscriptions pour les examens à subir devant les universités de l'Etat ou devant les jurys constitués par le gouvernement, ainsi que l'ordre dans lequel on y sera admis ;

2° Le montant des frais d'examen à acquitter lors de ces inscriptions ;

3° Le mode de répartition, entre les professeurs des universités de l'Etat, du montant des frais d'examen acquittés, lors des inscriptions, dans chacune d'elles ;

4° Le montant des indemnités dues aux membres des jurys constitués par le gouvernement, du chef des vacations et des frais de route et de séjour.

Le nombre des étudiants ou candidats à examiner chaque jour par les jurys constitués par le gouvernement sera réglé de telle sorte que la durée totale des examens ne puisse être inférieure à six heures par jour.

Art. 46. Les magistrats siégeant à la commission d'entérinement ou à l'un des jurys institués par la présente loi toucheront les indemnités de vacation au même titre que les autres membres du jury.

CHAPITRE V.

DES EFFETS LÉGAUX DES GRADES.

Art. 47. Nul ne peut recevoir un grade dont l'obtention est subordonnée à la possession d'un grade antérieur si le diplôme constatant l'obtention de ce dernier grade n'a été dûment entériné.

Art. 48. Nul ne peut exercer une profession ou une fonction pour laquelle un grade académique est légalement exigé s'il n'a obtenu ce grade et l'entérinement de son diplôme, conformément à la présente loi.

Nul ne peut être nommé notaire si, indépendamment des autres conditions requises, il n'a obtenu le grade de candidat notaire et l'entérinement de son diplôme, conformément à la présente loi.

Nul ne peut être admis à concourir pour la fonction d'ingénieur dans une administration de l'Etat s'il n'a obtenu le grade d'ingénieur civil des mines ou celui d'ingénieur des constructions civiles et l'entérinement du diplôme, conformément à la présente loi.

Toutefois, il pourra être dérogé, par arrêté royal, à la disposition du paragraphe précédent, en ce qui concerne les concours organisés entre candidats ingénieurs, pour le recrutement du personnel de l'administration des télégraphes.

Art. 49. A partir du 1^{er} janvier 1895, nul ne pourra être nommé dans les provinces de la Flandre occidentale, de la Flandre orientale, d'Anvers ou du Limbourg, à des fonctions judiciaires autres que celles de la juridiction consulaire, s'il ne justifie, par un examen, qu'il est à même de se conformer, quant à l'emploi de la langue flamande en matière répressive, aux dispositions de la loi du 3 mai 1889.

A partir du 1^{er} janvier 1895, nul ne pourra être nommé à des fonctions judiciaires afférentes aux tribunaux de première instance et aux justices de paix des arrondissements de Bruxelles et de Louvain, s'il n'a satisfait à l'épreuve mentionnée au paragraphe précédent.

A partir du 1^{er} janvier 1895, nul ne pourra être nommé notaire dans les provinces énumérées au § 1^{er} du présent article ou dans les arrondissements de Bruxelles et de Louvain, s'il ne justifie, par un examen, qu'il est à même de se servir de la langue flamande dans l'exercice de ces fonctions.

Le jury devant lequel l'épreuve sera subie se composera de cinq membres, dont deux professeurs de l'enseignement officiel, deux professeurs de l'enseignement privé et un membre étranger au corps enseignant.

Un arrêté royal réglera le mode de fonctionnement du jury.

A partir du 1^{er} janvier 1895, aucun docteur en philosophie et lettres ne pourra être nommé professeur d'histoire, de géographie ou de langues germaniques dans un athénée d'une ville flamande, si son diplôme ne constate qu'il a subi en flamand l'examen sur deux matières au moins, que la dissertation exigée par l'article 14 a été rédigée en flamand et que la leçon publique a été faite également dans cette langue.

Les dispositions du présent article ne s'appliquent pas à ceux qui auront obtenu avant le 1^{er} janvier 1895 le grade de docteur en droit, de candidat notaire ou de docteur en philosophie et lettres.

Seront dispensés de subir l'épreuve prévue aux §§ 1^{er} et 2, les docteurs en droit qui prouveront, par leur diplôme, avoir subi en flamand un examen sur le droit pénal et la procédure pénale devant l'un des jurys universitaires ou des jurys constitués par le gouvernement siégeant pour l'épreuve dont le cours de droit pénal et de procédure pénale fait partie.

Seront dispensés de subir l'épreuve prévue au § 3, les candidats notaires qui justifieront, par leur diplôme, que, lors de leur examen, ils ont rédigé deux ou plusieurs actes en flamand.

Art. 50. Le gouvernement est autorisé, sur l'avis conforme d'un jury chargé de délivrer les diplômes de docteur ou ceux de pharmacien, à accorder des dispenses aux personnes qui ont obtenu à l'étranger un diplôme de licencié, de docteur, de pharmacien ou un titre équivalent, pour autant que ce diplôme ou ce titre leur confère le droit d'exercer, dans le pays où il a été délivré, l'art ou la profession auxquels doit correspondre la dispense.

En ce qui concerne l'art de guérir, la dispense ne peut être accordée qu'à ceux qui sont admis à exercer, à la fois, dans le pays où ils ont été diplômés, la médecine, la chirurgie et l'art des accouchements.

Art. 51. Le gouvernement est autorisé à accorder à des personnes, même non diplômées, sur l'avis de la commission médicale provinciale de leur résidence, des dispenses spéciales pour l'exercice de certains actes de l'art de guérir.

Ces dispenses ne peuvent s'appliquer qu'à ce qui y est expressément désigné.

Art. 52. Les femmes peuvent obtenir les grades académiques. Elles peuvent, en outre, jouir des droits qui sont attachés aux grades prévus par les articles 24 et 25 de la présente loi.

TITRE II.

Moyens d'encouragement.

Art. 53. Des médailles en or de la valeur de 100 francs, accompagnées de prix de 400 francs, en argent ou en livres, peuvent être décernées, chaque année, par le gouvernement aux Belges, auteurs des meilleurs mémoires en réponse aux questions mises au concours.

Sont admis à concourir, les jeunes gens inscrits au rôle des étudiants d'une université, ainsi que ceux qui ont obtenu depuis deux ans, au maximum, soit dans une université, soit devant un jury constitué par le gouvernement, le diplôme légal de docteur, de pharmacien, de candidat notaire ou d'ingénieur.

Des bourses de voyage peuvent être, en outre, conférées aux lauréats, sur la proposition du jury spécial qui sera chargé de juger le concours.

La forme et l'objet du concours sont déterminés par le gouvernement.

Art. 54. Cent vingt bourses de 400 francs peuvent être décernées annuellement par le gouvernement à des jeunes Belges peu favorisés de la fortune, qui, se destinant aux études supérieures, ont fait preuve d'une aptitude dûment constatée à la suite d'un concours dont les conditions seront réglées par le gouvernement.

La collation d'une bourse n'astreint pas le titulaire à suivre les cours d'un établissement déterminé.

Art. 55. Quatorze bourses de voyage de 4,000 francs, à répartir en deux années, peuvent être décernées annuellement par le gouvernement, à la suite d'un concours dont il réglera les conditions, à des Belges ayant obtenu, depuis moins de deux ans, le diplôme légal de docteur, de pharmacien ou d'ingénieur, soit dans une université, soit devant un jury constitué par le gouvernement, pour les aider à visiter, dans les pays étrangers, soit des universités, soit des établissements industriels ou des travaux relevant de l'art de l'ingénieur.

TITRE III.

Dispositions transitoires.

Art. 56. Les jeunes gens qui, antérieurement à la mise en vigueur de la présente loi, se sont fait inscrire soit au rôle des étudiants d'une université ou de cours régulièrement donnés en vue de la préparation aux examens de candidature, soit sur la liste des récipiendaires à examiner par le jury central, sont dispensés de la production des certificats d'études humanitaires ou d'études professionnelles, requise par les articles 5 et suivants de la présente loi.

Ils sont, en outre, autorisés, s'ils en font la demande, à subir le premier examen académique sur les matières déterminées par la loi du 20 mai 1876.

Toutefois, ces dispenses et autorisations deviendront sans effet si les intéressés n'ont obtenu le grade de candidat en philosophie et lettres, en sciences naturelles, en sciences physiques et mathématiques et en pharmacie dans le délai de trois années ou le grade de candidat notaire dans le délai de quatre années.

Seront néanmoins dispensés de produire des certificats d'études moyennes ceux qui auront subi avec succès, dans les délais prévus au paragraphe précédent, la première épreuve d'un examen académique.

Ces délais courront à dater du 1^{er} octobre 1890.

La disposition du § 3 de l'article 48 n'est pas applicable aux fonctionnaires appartenant au personnel des administrations au moment de la mise en vigueur de la présente loi.

Art. 57. Pendant les quatre années qui suivront la mise en vigueur de la présente loi, les diplômes d'ingénieur, délivrés par une université, seront assimilés aux diplômes d'ingénieur civil des mines ou d'ingénieur des constructions civiles, pourvu qu'ils constatent que les porteurs ont subi des examens sur toutes les matières relatives à l'un de ces grades.

Sont toutefois exceptées, respectivement pour l'un et l'autre de ces grades, les matières qui ne figurent pas actuellement aux programmes des écoles spéciales de Liège et de Gand.

Pendant ce même laps de temps, les élèves sortant des écoles spéciales de Gand et de Liège continueront à recevoir respectivement le titre d'ingénieur honoraire des ponts et chaussées et d'ingénieur honoraire des mines. De plus, jusqu'au 1^{er} janvier 1893, ils seront seuls admis à concourir pour les emplois d'ingénieur des ponts et chaussées et d'ingénieur des mines.

Art. 58. Jusqu'au 1^{er} octobre 1894, les certificats d'humanités délivrés par les établissements dont les cours complets ne comporteraient que cinq années d'études seront admis au même titre que les certificats prévus par l'article 5.

Art. 59. Les candidats, qui, antérieurement à la mise en vigueur de la présente loi, se sont déjà présentés à une épreuve académique peuvent,

s'ils en font la demande, subir l'examen pour les grades supérieurs, sur les matières déterminées par la loi du 20 mai 1876 et conformément aux dispositions de cette loi.

Toutefois, cette faculté deviendra sans effet si les intéressés n'ont pas obtenu le dernier grade dans le délai de quatre années.

Art. 60. Les grades de candidat en philosophie et lettres, en droit, en sciences, en médecine, chirurgie et accouchements, conférés d'après les lois antérieures, sont assimilés, pour l'obtention des grades subséquents, aux grades de candidature à conférer en vertu de la présente loi.

Le grade de candidat en pharmacie obtenu sous le régime des lois antérieures est assimilé à celui de candidat en sciences naturelles préparatoire au grade de pharmacien.

Art. 61. Par dérogation aux prescriptions des articles 2 et 3, et pendant les trois années qui suivront la mise en vigueur de la présente loi, ceux des élèves des écoles normales supérieures qui auront terminé avec succès dans ces établissements la deuxième ou la troisième année d'études pourront se présenter directement à l'examen de docteur en philosophie et lettres, de docteur en sciences physiques et mathématiques ou de docteur en sciences naturelles, après avoir suivi les cours du doctorat respectivement pendant deux ans ou pendant un an. Les matières sur lesquelles ils auront été interrogés antérieurement ne feront plus partie de l'examen.

De même et pendant le même laps de temps, ceux des élèves des écoles normales supérieures qui auront terminé avec succès dans ces établissements la première année d'études pourront se présenter à l'examen de candidat en philosophie et lettres, de candidat en sciences naturelles ou de candidat en sciences physiques et mathématiques après avoir suivi les cours de la candidature pendant un an. Les matières sur lesquelles ils auront été interrogés antérieurement ne feront plus partie de l'examen.

Pendant les trois années qui suivront la mise en vigueur de la présente loi, les professeurs agrégés de l'enseignement moyen du degré supérieur pourront se présenter directement à l'examen de docteur en philosophie et lettres, de docteur en sciences physiques et mathématiques ou de docteur en sciences naturelles. Les matières sur lesquelles ils auront été interrogés au cours de leur études dans les écoles normales supérieures ne seront plus comprises dans l'examen.

Art. 62. Les articles 48 et 49 de la présente loi ne sont pas applicables à ceux qui exercent ou ont acquis le droit d'exercer une profession ou une fonction en vertu des lois et règlements antérieurs.

Art. 63. Les chirurgiens, accoucheurs et pharmaciens autorisés à exercer dans la circonscription d'une province conservent la faculté d'exercer dans toute l'étendue du royaume, en se conformant à leurs titres.

Art. 61. La présente loi sera obligatoire à partir du 1^{er} octobre 1890.

A la même date, la loi du 20 mai 1876 cessera d'être en vigueur.

UNIVERSITÉ DE GAND.
Sections normales flamandes.

—
Programme des examens de passage pour l'année 1890.
—

A. — SECTION DES LANGUES GERMANIQUES.

Examen de passage de la 1^{re} à la 2^{me} année.

Examen écrit. — Rédaction néerlandaise, anglaise et allemande ; Thème anglais et allemand.

Examen oral. — Néerlandais : Histoire littéraire, Grammaire et auteurs ; Allemand et Anglais : Grammaire et auteurs.

Matières à certificats. — Néerlandais : Travaux écrits. Explication d'auteurs modernes français. Histoire politique du moyen âge. Histoire politique moderne, et spécialement histoire politique interne de la Belgique. Lecture et diction néerlandaises et françaises.

Examen de passage de la 2^{me} à la 3^{me} année.

Examen écrit. — Rédaction néerlandaise, allemande et anglaise.

Examen oral. — Néerlandais : Grammaire et auteurs ; Allemand : Grammaire et auteurs et Histoire littéraire ; Anglais : Grammaire et auteurs et Histoire littéraire.

Matières à certificats. — Encyclopédie de la philologie germanique. Néerlandais : Travaux écrits. Histoire de la littérature française. Histoire contemporaine. Philosophie élémentaire. Lecture et diction néerlandaises et françaises.

Examen de passage de la 3^{me} à la 4^{me} année.

Examen écrit. — Rédaction néerlandaise. Rédaction allemande ou anglaise.

Examen oral. — Grammaire comparée des langues germaniques. Histoire approfondie de la littérature néerlandaise. Auteurs modernes néerlandais et allemands ou anglais. Gothique. Vieux haut allemand ou anglo-saxon. Paléographie.

Matières à certificats. — Histoire de la philosophie moderne. Grammaire historique du néerlandais. Lecture et diction néerlandaises et françaises. Auteurs anglais (pour les récipiendaires qui se destinent spécialement à l'allemand). Auteurs allemands (pour les récipiendaires qui se destinent spécialement à l'anglais).

B. — SECTION D'HISTOIRE ET DE GÉOGRAPHIE.

Examen de passage de la 1^{re} à la 2^{me} année.

Examen écrit. — Version latine et grecque, en français. Version anglaise et allemande, en néerlandais.

Examen oral. — Histoire politique de l'antiquité, du moyen âge, moderne et spécialement histoire politique interne de la Belgique. Histoire ancienne de l'Orient. Cosmographie.

Matières à certificats. — Histoire de la littérature néerlandaise et française. Explication d'auteurs latins, grecs, néerlandais, allemands, anglais et modernes français. Lecture et diction néerlandaises et françaises.

Examen de passage de la 2^{me} à la 3^{me} année.

Examen écrit. — Version latine et grecque, en français. Version anglaise et allemande, en néerlandais. Rédaction néerlandaise.

Examen oral. — Antiquités romaines et grecques. Métrologie et Chronologie (parties du cours d'Encyclopédie). Histoire contemporaine. Géographie physique.

Matières à certificats. — Latin. Grec. Philosophie élémentaire. Explication d'auteurs allemands et anglais (en néerlandais). Lecture et diction néerlandaises et françaises. Cours pratiques.

Examen de passage de la 3^{me} à la 4^{me} année.

Examen écrit. — Rédaction néerlandaise et française sur un sujet historique.

N. B. — MM. les professeurs d'histoire arrêteront au commencement de l'année une série de questions parmi lesquelles seront choisis les sujets des deux rédactions.

Examen oral. — Métrologie et Chronologie (partie du cours d'Encyclopédie). Sources de l'histoire du moyen âge (partie du cours d'Encyclopédie). Institutions de France et d'Angleterre (partie du cours d'Encyclopédie). Géographie physique. Histoire contemporaine. Paléographie.

Matières à certificats. — Histoire de la philosophie. Histoire des beaux-arts. Lecture et diction néerlandaises et françaises. Cours pratiques.

Observation générale. — Il est entendu que MM. les professeurs ne délivreront les certificats qu'après s'être assurés par eux-mêmes que les cours, qui font l'objet de ces certificats, ont été suivis *avec fruit*.

Par arrêté royal du 27 février 1890, M. Ancion (C.), professeur agrégé de l'enseignement moyen du degré supérieur pour les mathématiques, professeur dans les athénées royaux depuis le 17 septembre 1883, actuellement professeur de mathématiques, à titre provisoire, à la section professionnelle de l'athénée royal de Bruxelles depuis le 14 septembre 1889, est nommé définitivement à ces dernières fonctions.

Par arrêté ministériel du 13 mars 1890, M. Shaw (Gabriel), porteur du diplôme de capacité pour l'enseignement du dessin dans les collèges et les athénées royaux, actuellement professeur provisoire de dessin à l'athénée royal de Bruxelles depuis le 2 mars 1889, est nommé définitivement à ces fonctions.

Par arrêté royal du 2 avril 1890, M. Gilson (Vital), docteur en sciences naturelles, professeur de sciences naturelles à l'athénée royal de Virton depuis le 27 septembre 1881, détaché provisoirement au collège communal de cette ville de 1884 à 1885, professeur de sciences naturelles à l'athénée royal de Tongres depuis le 19 septembre 1885, actuellement professeur de la même chaire à l'athénée royal d'Ostende depuis le 14 septembre 1889, est nommé définitivement à ces dernières fonctions.

Par arrêté royal du 8 avril 1890, M. Dumoulin (Arthur-Nicolas-Joseph), professeur agrégé de l'enseignement moyen du degré supérieur pour les sciences, ancien professeur au collège communal d'Ypres, professeur dans les athénées royaux depuis le 19 décembre 1877, actuellement professeur de mathématiques à la section des humanités de l'athénée royal de Bruxelles depuis le 14 septembre 1889, est nommé définitivement à ces fonctions.

Par arrêté royal du 8 avril 1890, M. Leruth (Hubert), professeur agrégé de l'enseignement moyen du degré supérieur pour les sciences naturelles, actuellement professeur intérimaire à l'athénée royal d'Ixelles depuis le 10 mars 1887, est nommé professeur dans les athénées royaux. Il est définitivement chargé d'une chaire de sciences naturelles à l'athénée royal d'Ixelles.

Par arrêté royal du 17 avril 1890, M. Van Biervliet (J.), docteur en philosophie et lettres, docteur en sciences naturelles, candidat en médecine, professeur à l'athénée royal de Tongres, est nommé professeur extraordinaire à la faculté de philosophie et lettres de l'université de Gand.

Il fera, dans la faculté susdite, les cours de métaphysique générale et spéciale.

Par arrêté ministériel du 26 avril 1890, M. Michel (Léon-Baptiste), candidat en sciences naturelles, surveillant à l'athénée royal de Bruxelles depuis le 23 avril 1884, actuellement surveillant provisoire à l'athénée royal d'Ixelles depuis le 14 septembre 1889, est nommé définitivement à ces dernières fonctions.

Par arrêté royal du 28 avril 1890, M. Deltombe (Eugène), candidat en philosophie et lettres, surveillant dans les athénées royaux, du 18 décembre 1883 au 26 octobre 1888, actuellement professeur provisoire de cinquième latine à l'athénée royal d'Ath depuis le 26 octobre 1888, est dispensé de la condition du diplôme prévu par l'article 5 de la loi du 15 juin 1881, tel que cet article a été modifié par la loi du 6 février 1887.

Il est nommé professeur dans les athénées royaux et est définitivement chargé de la chaire de 5^e latine à l'athénée royal d'Ath.

Par arrêté royal du 28 avril 1890, M. Verbruggen (Marcel-Julien), professeur agrégé de l'enseignement moyen du degré inférieur, régent dans les écoles moyennes de l'Etat depuis le 27 septembre 1881, actuellement professeur provisoire de flamand à l'athénée royal d'Ostende depuis le 14 septembre 1889, est dispensé de la condition du diplôme prévu par l'article 5 de la loi du 15 juin 1881, tel que cet article a été modifié par la loi du 6 février 1887.

Il est nommé professeur dans les athénées royaux et est chargé définitivement de la chaire de flamand qu'il occupe actuellement à l'athénée royal d'Ostende.

Par arrêté royal de la même date, M. Gilles (Louis), candidat en philosophie et lettres, porteur d'un certificat constatant qu'il a satisfait à la première épreuve du doctorat en philosophie et lettres, surveillant à l'athénée royal d'Ixelles depuis le 26 octobre 1888, actuellement professeur au même établissement depuis le 14 septembre 1889, est dispensé de la condition du diplôme prévu par l'article 5 de la loi du 15 juin 1881, tel que cet article a été modifié par la loi du 6 février 1887.

Il est nommé professeur dans les athénées royaux et est définitivement chargé de la chaire qu'il occupe actuellement à l'athénée royal d'Ixelles.

Par arrêté royal du 30 avril 1890, M. Van Elven (Henri-Gustave), candidat en philosophie et lettres et en sciences naturelles, candidat en médecine, professeur de sciences à l'école industrielle de Namur, du 1^{er} février 1882 au 1^{er} août 1883, professeur de rhétorique au collège communal de Bouillon, du 1^{er} décembre 1884 au 1^{er} novembre 1885, nommé préfet du même établissement le 1^{er} janvier 1885, régent à l'école moyenne de l'Etat à Laeken, du 6 avril 1886 au 24 novembre 1886, actuellement professeur provisoire d'histoire et de géographie à l'athénée royal d'Ixelles depuis le 24 novembre 1886, est dispensé de la condition du diplôme prévu par l'article 5 de la loi du 15 juin 1881, tel que cet article a été modifié par la loi du 6 février 1887.

Il est nommé professeur dans les athénées royaux et est chargé définitivement de la chaire d'histoire et de géographie qu'il occupe actuellement à l'athénée royal d'Ixelles.

Par arrêté royal du 5 mai 1890, M. Lamarche (Louis-Mathieu-Joseph), professeur agrégé de l'enseignement moyen du degré supérieur pour les sciences, professeur de mathématiques supérieures au collège communal d'Ath du 26 octobre 1864 au 20 septembre 1867, professeur dans les athénées royaux depuis le 20 septembre 1867, actuellement préfet des études, à titre provisoire, de l'athénée royal d'Anvers depuis le 14 septembre 1889, est nommé définitivement à ces dernières fonctions.

Par arrêté royal de la même date, M. Stoffels (Marcel), candidat en philosophie et lettres, dispensé de la condition du diplôme prévu par la loi, par arrêté royal du 5 mai 1888, professeur de cinquième et de sixième latines à l'école moyenne de l'Etat à Soignies du 5 novembre 1869 au 31 décembre 1875, professeur de cinquième et de sixième latines au collège communal de Tongres de 1875 à 1879, professeur de flamand dans les écoles normales primaires de Hasselt et de Mons de 1879 à 1886, professeur dans les athénées royaux depuis le 30 septembre 1886, actuellement professeur provisoire de flamand à l'athénée royal d'Ixelles depuis le 14 septembre 1889, est nommé définitivement à ces dernières fonctions.

Par arrêté royal du 8 mai 1890, M. Struman (Léopold-Arnold), docteur en philosophie et lettres, professeur de 2^{me} latine au collège communal de Huy du 3 octobre 1872 au 20 décembre 1876, professeur dans les athénées royaux depuis le 20 décembre 1876, actuellement préfet des études de l'athénée royal et directeur de l'école moyenne de l'Etat pour garçons à Verviers, à titre provisoire, depuis le 21 septembre 1889, est nommé définitivement à ces doubles fonctions.

Par arrêté royal du 8 mai, M. Withmann (Victor-Auguste), docteur en philosophie et lettres, professeur au collège communal de Tirlemont du 3 octobre 1881 au 14 septembre 1889, actuellement professeur provisoire du 7^{me} latine à l'athénée royal de Verviers depuis le 14 septembre 1889, est nommé professeur dans les athénées royaux. Il est définitivement chargé de la chaire de 7^{me} latine à l'athénée royal de Verviers.

PRIX DÉCENNAL DE PHILOGIE. — PREMIÈRE PÉRIODE.

Par arrêté royal du 3 mai 1890, le prix décennal de philologie, pour la période de 1880-1889, est décerné à M. Scheler (Aug)., membre de la classe des lettres de l'académie royale de Belgique, pour ses travaux de philologie française.

PÉRIODIQUES.

Revue critique d'histoire et de littérature, recueil hebdomadaire publié sous la direction de M. A. Chuquet.

Sommaire du 17 mars : **Meisterhans**, Grammaire des inscriptions attiques (My). — **Gurlitt**, Pausanias (Am. Hauvette). — Juvénal, p. p. **Wagner** (P.-A. L.) — **Juritsch**, Otton de Bamberg (Ch. Pfister). — **Parfouru**, Deux bourgeois d'Auch à la cour de France (T. de L.). — **Birch-Hirschfeld**, Histoire de la littérature française (Ch. J.). — **Lebarq**, Histoire critique de la prédication de Bossuet (Alfred Rébelliau). — **Geiger**, Annuaire de Goethe, X (A. Chuquet).

24 mars : **Meister**, Les dialectes grecs (My). — **Ouvré**, Démosthène (Ch. Cucuel). — **Ullrich**, Tibulle (A. Cartault). — **Chanteple de La Saussaye**, Manuel d'histoire des religions (M. Vernes). — **Richter et Kohl**, Annales de l'Empire allemand, I (Ch. Pfister). — **Joubert**, La baronnie de Craon (Louis Farges). — **Castellani**, L'imprimerie à Venise et son origine (P. de Nolhac). — **Lyon**, L'idéalisme en Angleterre au XVIII^e siècle (Lucien Herr). — **Auriol**, La défense du Var (A. C.).

31 mars : **James Darmesteter**, Chants populaires des Afghans (V. Henry). — **Conat**, Aristophane et l'ancienne comédie attique (Paul Guiraud). — **Tozer**, Les îles de l'Archipel (Salomon Reinach). — **Tougaard**, Les saints du diocèse de Rouen (A. D.). — **Paléologue**, Vauvenargues (A. Delboulle). — **Müntz**, Les archives des arts (L.-G. Pélissier). — **Duquet**, Paris, le quatre septembre, Chatillon (A. Chuquet).

7 avril : Catulle, p. p. **Postgate** (A. Cartault). — **Gasquet**, Henri VIII et les monastères anglais (Ch. V. Langlois). — **Wallon**, Les représentants du peuple en mission, IV (A. Chuquet). — **Perrero**, La maison de Savoie (L. G. P.). — **Jellinek**, Loi et ordonnance (Paul Viollet). — **H. Vergé et de Boutarel**, Table du compte-rendu des séances et travaux de l'Académie des sciences morales et politiques (C.).

14 avril : **Pizzi**, Firdusi, Le Livre des Rois ; L'épopée persane ; Chrestomathie persane. — **Conrad de Hirschau**, Dialogue, p. p. **Schepss** (A. Cartault). — **Viollet**, Histoire des institutions politiques et administratives de la France, I (Jacques Flach). — **Chotard**, Louis XIV, Louvois, Vauban et les fortifications de la France d'après les lettres inédites de Louvois adressées à M. de Chazerat (A. C.). — **Al. Bertrand**, La psychologie de la doctrine de l'effort et les doctrines contemporaines.

21 avril : **Arsène Darmesteter**, Reliques scientifiques (Salomon Reinach). — **Bartholomae**, Le groupe indo-européen ss (V. Henry). —

Schmalz, La langue d'Asinius Pollio (A. Cartault). — **Willems**, Le droit public romain. (P. G.). — **Paulson**, Un manuscrit de S. Jean Chrysostôme (P.-A. L.). — **Rolland**, Variétés bibliographiques. — **A. Waddington**, Hubert Languet (Ch. J.). — **Gourouff**, Jean Meschinot et Corentin Royou (T. de L.). — **Fay**, Souvenirs de la guerre de Crimée; Marches des armées allemandes (A. Chuquet). — **Bruch**, Souvenirs (P. R.). — **Charvériat**, A travers la Kabylie (H.-D. de Grammont).

28 avril : **Krebs**, L'inscription de Khnoumhotpou (G. Maspero). — **Poole**, Catalogue des monnaies persanes du British Museum (James Darmesteter). — An. de **Barthélemy**, Manuel de numismatique ancienne (Salomon Reinach). — **Bauer**, Les tournures subjectives dans les chansons de geste (L. G.). — **U. Robert**, Les signes d'infamie au moyen âge (T. de L.). — **Gaudenzi**, Les compagnies d'armes de Bologne (Léon G. Pélissier). — **Bartholomeis**, Recherches dans les Abruzzes (Léon G. Pélissier). — **Bréal**, La réforme de l'orthographe française (A. Delboulle). — Catalogue général des manuscrits des bibliothèques publiques de France (F.).

5 mai : **De La Grasserie**, Etudes de grammaire comparée, De la catégorie des temps et des cas (J. Halévy). — **E. Zarnoke**, La langue littéraire en Grèce (My). — **F. Frœlich**, L'armée de César (R. C.). — **Hertz**, L'Horace de Guyet (Isaac Uri). — **Platon**, Les mallus (Ch. Pfister). — Bossuet, sermon sur l'ambition, p. p. **Lebarq** (L.).

12 mai : **Artin-Pacha**, L'instruction publique en Egypte (G. Maspero). — **Berger**, Histoire de la géographie scientifique des Grecs, II (B. Auerbach). — **Güldenpenning**, Les sources de Théodoret (L.). **Wimmer**, Les runes; Les fonts baptismaux d'Aarkirkeby (E. Beauvois). — **Stimming**, Girart de Roussillon (Ernest Muret). — **Amiel**, Erasme (P. de Nolhac). — **G. d'Avenel**, Richelieu et la monarchie absolue (G. H.).

Hermes, Zeitschrift für classische Philologie, herausgegeben von Georg Kaibel und Carl Robert. — Fünfundzwanzigster Band. Zweites Heft. Berlin, 1890.

U. von Wilamowitz-Möllendorff, die Ueberlieferung der Aischylos-Scholien. — P. Wendland, die Tendenz des platonischen Menexenus. — U. von Wilamowitz-Möllendorff, zu Plutarchs Gastmahl der Sieben Weisen. — Th. Mommsen, die Scriptores historiae Augustae. — C. Hofstede De Groot, zur Handschriftenkunde des Cato maior. — C. De Boor, zur Chronographie des Theophanes.

Neue Jahrbücher für Philologie und Paedagogik, herausgegeben unter der verantwortlichen Redaction von Dr. Alfred Fleckeisen und Dr. Hermann Masius. — Leipzig, B. G. Teubner, 1890.

Zweites Heft.

Erste Abteilung (141^{er} Band). Zur geschichte und composition der Ilias. VIII. das wiedereingreifen des Achilleus in den kampf. von K. Brandt in Friedeberg (Neumark). — Die katastrophe in Sophokles Antigone. von F.

Seiler in Eisenberg. — Beiträge zur kritik der briefe Ciceros an M. Brutus und zur geschichte des Mutinensischen krieges. von O. E. Schmidt in Dresden-Neustadt. — Zu Plautus. von J. Lange in Neumark (Westpreußen). — Zum sechsten und achten buche der Aeneis (schluss). von E. Brandes in Marienburg. — Zu Ciceros Philippicae [II § 68]. von R. Dressler in Wurzen.

Zeitschrift für Deutsches Alterthum und Deutsche Litteratur, herausgegeben von Elias Steinmeyer. — Berlin, Weidmannsche Buchhandlung, 1890.

XXXIV. Heft 2. u. 3. — Das innere leben bei Gottfried von Strassburg; von Roeteken. — Zu Otfrid, von Herzog. — Ueber das ursprüngliche verhältnis der Nibelungenlieder xvi, xvii, xix, von Cauer. — Volksgesang und ritterdichtung, von Meyer. — *Dû bist mîn, ich bin dîn*, von Bolte. — Eine unbekannte ausgabe des Frankfurter liederbüchleins, von demselben. — Ulrich Füetters Löwenritter, von Henrici. — Nachträge zum schwerttanz, von Ammann. — Ein zeugnis zur geschichte der mhd. lyrik, von Schönbach. — Neue bruchstücke aus Veldekes Servatius, von Schulze. — Zu Konrads Klage der Kunst, von Seemüller. — Angelsächsisches aus Kopenhagen, von Holthausen.

Zeitschrift für das Gymnasial-Wesen, herausgegeben von H. Kern und H. J. Müller. — Berlin, Weidmann, 1890.

I. Abteilung. Abhandlungen: Die praktische Vorbildung der Kandidaten des höheren Schulamtes. Von Direktor Dr. W. Fries in Halle a. S. — Eine neue Geschichte der deutschen Litteratur. Von Oberschulrat Dr. G. Wendt in Karlsruhe.

II. Abteilung. Litterarische berichte: Leben und Werke der griechischen und römischen Schulschriftsteller, angez. von Oberlehrer W. Ernst in Krotoschin. — C. Meissner, Lateinische Synonymik und lateinische Phraseologie, angez. von Professor Dr. O. Weissenfels in Steglitz bei Berlin. — E. Schäfer, Nepos-Vokabular, II. Teil, 2. Auflage, angez. von Dr. K. Jahr in Berlin. — A. Kaegi, Griechische Schulgrammatik, 2. Auflage, angez. von Gymnasialdirektor Dr. B. Büchschütz in Berlin. — H. Ludwig, Strassburg vor 100 Jahren; M. Hoffmann, Geschichte der freien und Hansastadt Lübeck, angez. von Professeur Dr. G. Braumann in Berlin. — P. Mehlborn, Die Bibel, ihr Inhalt und geschichtlicher Boden, 3. Auflage, angez. von Professor Dr. A. Jonas in Stettin. — Erwiderung von C. Stegmann, Entgegnung von H. Eichler.

Wochenschrift für Klassische Philologie, herausgegeben von Georg Andresen, Franz Harder und Hermann Heller. Berlin, R. Gaertners Verlag, H. Heyfelder, 1890.

26. März. — Rezensionen und Anzeigen: O. Rossbach, Griech. Antiken des archäol. Museums zu Breslau (H. L. Ulrichs). — Sophoclis Oedipus

Coloneus. Rec. E. Wunder. Edit. V cur. N. Wecklein (P. Herrmanowski) Schluss. — M. Koch, Die Rede d. Sokrates in Platons Symposion (C. Schirlitz). — K. Krispin, Abriss der latein. und griech. Etymologie (G. Hergel). — B. Dahl, Latinsk Litteraturhistorie (A. B. Drachmann). — Horaz' Satiren u. Episteln. Erkl. von G. T. A. Krüger. 12. Aufl. von G. Krüger (O. Weissenfels). — J. H. Schmalz, U. d. Sprachgebrauch d. Asinius Pollio. 2. Aufl. (F. Harder). — W. Kahl, Cornelius Labeo (H. Ziemer). — Taschenkalender f. d. Lehrer höh. Schulen. Hrsg. von H. Spindler.

2. April. — Rezensionen und Anzeigen: R. Graul, Die antiken Porträtemalereien von Faijum (P. Weizsäcker). — H. Schütz, Sophokleische Studien (A. Oldenberg). — Adam, D. Aristotelische Theorie v. Epos (A. Döring). — H. Bender, Grundriss der römisch. Litteraturgeschichte (O. Weissenfels). — A. Hofmann, De aliquot definitionibus Ciceronis (G. Hergel). — C. Plinii epistulae ad Traianum. Ed. by E. G. Hardy (J. Asbach). — G. Dzialas, Griechisches Uebungsbuch. 3. Aufl. von W. Ribbeck (Reinhold). — Fr. Polle, Wie denkt das Volk über die Sprache (H. Draheim).

9. April. — Rezensionen und Anzeigen: Handbuch d. klass. Altertumswissenschaft. II 1. 2. Aufl. (H. v. d. Pfordten). — A. Schaefer, Quellenkunde d. griech. Gesch. 4. Aufl. von H. Nissen (E. B.). — Br. Lehmann, Quaestiones sacerdotales (M.). — Sausser, Analyse Herodoteischer Reden. — K. Troost, Inhalt u. Echtheit d. Platonischen Dialoge (K. Liebhold). — K. Reichenbach, Die Satyrpoesie des Euripides (G. Hergel). — T. Livi ab urbe condita XXII. Erkl. v. K. Tücking. 3. Aufl. (Ad. Schmidt). — H. F. Müller, Was ist tragisch? (A. Döring).

16. April. — Rezensionen und Anzeigen: R. Grundmann, Ueber 98 in Attika gefundene Henkelinschriften (R. Hirsch). — Spengler, Zu Homer II. X 99—130 (G. Hergel). — Thucydides. Ed. Poppo. Ed. III. em. J. M. Stahl. Bch. 2 (J. Steup). — Ph. Tribukait, De proverbiis ... apud bucolicos Graecos (O. Crusius). — W. Deecke, Die Falisker (H. Ziemer). — O. E. Schmidt, Die handschr. Ueberlieferung d. Briefe Ciceros (K. Lehmann) I. — Fr. Fügner, Livius 21—23 u. Cäsars b. gall. (Ad. Schmidt).

23. April. — Rezensionen und Anzeigen: Fr. Wieseler, Archäologische Beiträge. II. Heilgottheiten (P. W.). — Hoheggeri Homeri Iliadis epitome. Tertium ed. A. Scheindler (R. Peppmüller). — K. Winkler, Locke und Aristoteles. — Philonis Alex. de opificio mundi ed. L. Cohn (K. Haeberlin). — O. E. Schmidt, Die handschr. Ueberlieferung d. Briefe Ciceros (K. Lehmann) Schluss. — E. Porazil, Griech.-dt. Phraseologie zu Cäsars bell. gall. (G. Hergel). — T. Livi ab urbe cond. VII erkl. v. Frz. Luterbacher (W. Heraeus). — T. Livii ab urbe cond. librorum partes selectae. Ed. Gysar-Bitschowsky (W. Heraeus). — P. Petzke, Dicendi genus Tacitinum quatenus differat a Liviano (W. Heraeus). — I. Steiner u. A. Scheindler, Lat. Lese- u. Uebungsbuch I (H. Ziemer).

30. April. — Rezensionen und Anzeigen: Wiener Vorlageblätter für archaeol. Uebung, 1888 (J. Böhlau). — K. Wessely, Zu den griech. papyri

des Louvre u. der Bibl. nationale (G. Hergel). — Philodemi *περί ποιημάτων* libr. sec. fragm. rest. A. Hansrath (C. Haebelin). — *Florilegium graecum collectum a philol. Afranis*. Fasc. I—VI (H. Heller). — *The Latin Heptateuch ...* rew. J. E. B. Mayor (M. Manitius). — K. Miller, *Reste aus röm. Zeit i. Oberschwaben* (P. W.). — H. Grosse, *Zur Syntax d. griech. Mediums u. Passivums* (W. Volbrecht).

7. Mai. — Rezensionen und Anzeigen : J. Wackernagel, *Das Dehnungsgesetz der griechisch. Komposita* (H. v. d. Pfordten). — P. Herrmann, *D. Gräberfeld v. Marion auf Cypern* (—r.). — *Homeri Ilias. Scholarum in us.* ed. P. Cauer. I. (Arth. Ludwig) I. — P. Hartlich, *Exhortationum historia et indoles* (C. Haebelin). — R. Leonhard, *Roms Vergangenheit und Deutschlands Recht* (H. Genz). — Fr. Hermes, *Neue Beiträge zu Catull* (M. Erdmann). — *Corpus glossariorum latinorum* IV. Ed. G. Goetz (G. Schepss). — I. Stowasser, 1. *De IV. quodam Scot. Latinitat. specim.*, 2. *Die 14. Epitoma des Virgilius Maro* (G. Hergel). — Gsell-Fels, *Unteritalien u. Sicilien*. 3. Aufl. (G.).

14. Mai. — Rezensionen und Anzeigen : R. Weiss, *De digammo in hymnis homericis* (R. Peppmüller). — *Homeri Ilias. Scholarum in us.* ed. P. Cauer. I. (Arth. Ludwig) II. — J. Christiansen, *De apicibus et i longis inscr. latin.* (G. Zippel). — Ferd. Barta, *‘Dichten’ und ‘Dichter’ bei den römischen Dichtern* (G. Hergel). — Lattmann, 1. *Cornelli Nepotis liber etc.* 8. Aufl., 2. *Anmerkungen dazu*. 2. Aufl., 3. *Vorrede zu den Anmerkungen*. 2. Aufl. (K. Jahr). — J. Koch, *Dé codd. Cuiacianis quibus in ed. Claudiano Claverius usus est* (H. Freytag). — M. Wetzels, *Griech. Uebungsbuch* 2. Aufl. (W. Wartenberg).

21. Mai. — Rezensionen und Anzeigen : A. Baumeister, 1. *Bilderhefte aus d. Altertum*, 2. *Gymnasialreform* (P. Weizsäcker). — *Homeri Ilias. Scholarum in us.* ed. P. Cauer. I. (Arth. Ludwig) Schluss. — F. Müller, *Philipp II. u. die Athener*. — O. Schmidt, *Der von den Römern in Britannien (43—52) geführte Krieg* (G. Hergel). — P. Ovidi Nasonis *Tristium libri V. Rec.* S. G. Owen (K. P. Schulze). — H. Courtois, *Examen critique de la grammaire grecque de Roersch et Thomas* (λps).

Berliner Philologische Wochenschrift, herausgegeben von Chr. Belger und O. Seyffert. 1890. Calvary.

22. März. — Rezensionen und Anzeigen : W. v. Christ, *Der Aetna in der griechischen Poesie*. — W. v. Christ, *Zur Chronologie pindarischer Siegesgesänge* (L. Bornemann). — R. Ellis, *A Commentary on Catullus* (H. Magnus). — H. Matzat, *Römische Zeittafeln für die Jahre 219—1 v. Chr.* (L. Holzapfel). — J. Jung, *Geographie von Italien und den römischen Provinzen* (A. Riese).

29. März. — Rezensionen und Anzeigen : A. Resch, *Agrapha, ausserkanonische Evangelienfragmente* (A. Hilgenfeld). — E. Fourer, *Ephemerides Caesarianae* (R. Menge). — E. G. Hardy, *C. Plinii Caecilii Secundi Epistulae ad Traianum Imperatorem* (Ed. Ströbel). — G. Schepss, *Conradi*

Hirsaugiensis dialogus super auctores sive didascalon (M. Petschenig). — **Th. Schreiber**, Die hellenistischen Reliefbilder (I. Lieferung) (A. Brueckner). — **E. Cocchia**, I. Romani alle Forche Caudine. **H. Stürenburg**, Zu den Schlachtfeldern am Trasimenischen See und in den Caudinischen Pässen (Holm). — **Müller**, Pontius Pilatus (J. Fischer). — **O. Richter**, Topographie von Rom (J. Sturm).

5. April. — **Rezensionen und Anzeigen** : **K. Troost**, Inhalt und Echtheit der Platonischen Dialoge. I. Die Unechtheit des Charmides (O. Apelt). — **L. v. Sybel**, Platons Technik (O. Apelt). — **R. v. Scala**, Die Studien des Polybios (Wendland). — **Ph. Fabia**, Les prologues de Térence (A. Engelbrecht). — **J. Pomjalowsky**, Peregrinatio ad loca sancta (L. Müller). — **O. Occioni**, Storia della letteratura latina (A. P.). — **A. Schaefer**, Abriss der Quellenkunde der griech. und röm. Geschichte (G. J. Schneider). — **H. Macmillan**, Roman Mosaics or studies in Rome and its neighbourhood (O. Richter). — **G. Pietrogrande**, Ateste nella milizia imperiale (F. Haug). — **Fr. Schulz**, Lehrbuch der Geschichte des römischen Rechtes (M. Voigt). — **K. Jahr** und **J. Wulff**, Übungsbuch zum Uebersetzen aus dem Deutschen ins Lateinische (F. Müller). — **Ph. Mayer**, Die kulturhistorische Entwicklung Deutschlands (K. Hartfelder).

12. April. — **Rezensionen und Anzeigen** : **A. E. Haigh**, The Attic Theatre (W. Dörpfeld). — **B. Perrin**, Homers Odyssey, Books I—IV (P. Cauer). — **E. Nageotte**, Histoire de la poésie lyrique grecque (K. Sittl). — **J. Frey**, Ausgewählte Briefe Ciceros (L. Gurlitt). — **G. Goetz**, Corpus glossariorum latinorum. V. (A. Funck). — **G. Runze**, Studien zur vergleichenden Religionswissenschaft. I (O. Gruppe). — **A. Herzog**, Studien zur Geschichte der griechischen Kunst (J. Boehlau). — **G. Ellinger**, Die antiken Quellen der Staatslehre Machiavellis (K. Hartfelder).

19. April. — **Rezensionen und Anzeigen** : **A. Kirchhoff**, Hesiodos' Mahnlieder an Perses (A. Ludwig). — **A. Th. Christ**, Platons Apologie des Sokrates und Kriton nebst den Schlusskapiteln des Phädon. — **B. D. Turner**, The Republic of Plato book X. — **E. Ferrai**, Platone (O. Apelt). — **A. Weidner**, D. Iunii Iuvenalis Saturae (L. Friedlaender). — **Gene-thliacon Gottingense** (H. Lewy). — **H. Droysen**, Heerwesen und Kriegführung der Griechen (A. Bauer). — **Denifle** und **Ehrle**, Archiv für Litteratur und Kirchengeschichte des Mittelalters. — **G. Meyer**, Kurzgefasste albanesische Grammatik (-χ.). — **Fr. Paulsen**, Das Realgymnasium und die humanistische Bildung (C. Nohle).

26. April. — **Rezensionen und Anzeigen** : **E. S. Shuckburgh**, The Histories of Polybius (Fr. Hultsch). — **A. Hilgard**, Grammatici graeci (A. Ludwig). — **Ph. Fabia**, De orationibus, quae sunt in commentariis Caesaris de bello Gallico (Rud. Menge). — **H. Haacke**, Wörterbuch zu den Lebensbeschreibungen des Cornelius Nepos (Gemss). — **J. M. Stowasser**, Stolones Latini (M. Petschenig). — **A. Wirth**, Quaestiones Severianae (K. J. Neumann). — **V. Loret**, L'Egypte au temps des Pharaons (G. Ebers). — **R. Opitz**, Schauspiel und Theaterwesen der Griechen und

Römer (G. Oehmichen). — **H. Denifle**, Urkunden zur Geschichte der mittelalterlichen Universitäten (x.). — **Rembrandt als Erzieher** (P. Cauer).

3. Mai. — **Rezensionen und Anzeigen** : **A. Fick**, Hesiods Gedichte in ihrer ursprünglichen Fassung und Sprachform wiederhergestellt (R. Peppmüller). — **R. Novák**, M. Tullii Ciceronis Cato maior de senectute et Laelius de amicitia (H. Deiter). — **Chr. Seitz**, L'œuvre politique de César (H. Schiller). — **J. H. Schmalz**, Ueber den Sprachgebrauch des Asinius Pollio (K. Lehmann). — **Ladewig-Deuticke**, P. Vergili Maronis Aeneis (A. Zingerle). — **Ch. Waldstein**, Fitzwilliam Museum Cambridge (F. Koepf). — **O. Montelius**, The civilisation of Sweden in heathen times (J. B.). — **H. Winkler**, Weiteres zur Sprachgeschichte (H. Ziemer). — **E. Hatch**, Essays of Biblical Greek (A. Hilgenfeld). — **L. Quicherat et A. Daveluy**, Dictionnaire latin-français (A. Funck).

10. Mai. — **Rezensionen und Anzeigen** : **Th. Büttner-Wobst**, Polybii Historiae (C. Wunderer). — **H. Pistelli**, Iamblichi Protrepticus (O. Apelt). — **R. Reitzenstein**, Supplementa ad Procli commentarios in Platonis de republica libros (O. Apelt). — **W. v. Wyss**, Die Sprichwörter bei den römischen Komikern (O. S.). — **R. Ullrich**, Studia Tibulliana (H. Magnus). — **R. Novak**, Cornelii Taciti Germania, Agricola, dialogus de oratoribus (F. Walter). — **J. E. B. Mayor**, The Latin Heptateuch (G. Schepss). — **A. Cartault**, Vases grecs en forme de personnages groupés. — **Willi Müller**, Eine Terrakotta der Göttinger Sammlung. — **L. Metchnikoff**, La civilisation et les grands fleuves historiques (J. Partsch). — **W. Müller**, Die Umsägung Afrikas durch phönizische Schiffer (Partsch). — **A. Bell**, De locativi in prisca latinitate vi et usu (H. Blase).

17. Mai. — **Rezensionen und Anzeigen** : **E. Pappenheim**, Der angebliche Heraklitismus des Skeptikers Aenesidemus (P. Wendland). — **P. Egenolff**, Anonymi grammaticae epitoma (A. Hilgard). — **I. Prammer**, Cornelii Taciti Germania (F. Walter). — **C. Zangemeister**, P. Orosii historiarum adversum paganos libri VII (v. Domaszewski). — **A. Miodonski**, Anonymus adversus aleatores. — **A. Hilgenfeld**, Libellus de aleatoribus (G. Schepss). — **W. S. Teuffel**, Studien und Charakteristiken zur griechischen und römischen Litteraturgeschichte (ρ). — **C. Franklin Arnold**, Die Neronische Christenverfolgung (A. Hilgenfeld). — **K. Zaehner**, Ueber griechische Wortforschung (P. Egenolff). — **P. Schmitt**, Ueber den Ursprung des Substantivsatzes mit Relativpartikeln im Griechischen (H. Ziemer).

QUESTIONS D'ENSEIGNEMENT, LETTRES ET SCIENCES.

UNE CORRECTION AU TEXTE DE THUCYDIDE.

Liv. I, ch. 11.

Thucydide prétend démontrer que la guerre de Troie n'a pas eu l'importance que les poètes lui ont attribuée. Dans le chapitre X, en s'appuyant sur les données mêmes d'Homère, il a prouvé que l'armée grecque ne se composait pas d'un grand nombre de guerriers. Dans le chapitre XI, il soutient que le manque de ressources était la cause de la faiblesse de l'expédition :

Αἴτιον δ' ἦν οὐχ ἡ ὀλιγανθρωπία τοσούτον ὅσον ἡ ἀχρηματία. Τῆς γάρ τροφῆς ἀπορία τόν τε στρατὸν ἐλάσσω ἤγαγον καὶ ὅσον ἤλπιζον αὐτόθεν πολεμοῦντα βιοτεύειν, ἐπειδὴ δὲ ἀφικόμενοι μάχῃ ἐκράτησαν (δῆλον δέ· τὸ γὰρ ἔρυμα τῷ στρατοπέδῳ οὐκ ἂν ἐτειχίσαντο), φαίνονται δ' οὐδ' ἐνταῦθα πάσῃ τῇ δυνάμει χρυσάμενοι, ἀλλὰ πρὸς γεωργίαν τῆς Χερσονήσου τραπόμενοι καὶ ληστείαν τῆς τροφῆς ἀπορία.

On traduit ordinairement : La cause en était moins la faiblesse de la population que l'absence de richesses. Faute de subsistances, les Grecs n'emmenèrent qu'une armée assez peu considérable, et qu'ils espéraient pouvoir nourrir par la guerre en pays ennemi, et lorsque, à leur arrivée, ils eurent gagné une bataille (c'est un fait évident : sans cela, ils n'auraient pu construire le mur du camp), on voit que, même alors, ils n'employèrent pas toutes leurs forces, mais qu'ils se mirent à cultiver la Chersonèse et à faire du brigandage par disette de vivres.

Les difficultés de ce passage n'ont pas assez arrêté l'attention des éditeurs. La plupart d'entre eux (Böhme, Stahl, Classen, etc.) ont repris l'explication de Krüger qui admet la leçon traditionnelle ἐκράτησαν et qui n'indique que pour la rejeter la correction ἐκρατήθησαν. M. Humphreys (*Mélanges Graux*, p. 711) est le seul, à ma connaissance, qui se soit prononcé pour

ἐκρατήθησαν. M. Alfred Croiset, dans sa récente édition de Thucydide, repousse encore cette conjecture, et croit pouvoir justifier ἐκράτησαν, comme l'ont fait ses devanciers. Malgré l'autorité de la décision prise par tous les savants éditeurs, il m'a paru impossible, après un examen attentif, de maintenir la leçon ἐκράτησαν fournie par les manuscrits. Au point de vue paléographique, le changement en ἐκρατήθησαν n'a pas besoin de justification. C'est le contexte seul qui doit guider notre choix. Les arguments qui m'ont décidé sont tout différents de ceux qu'a déjà produits M. Humphreys. C'est ce qui me porte à les présenter ici, espérant qu'ils pourront aider à faire accepter une conjecture ingénieuse.

J'indique d'abord brièvement comment les éditeurs (Poppo, Krüger, Stahl, Böhme, Classen, Croiset) justifient l'ancienne leçon ἐκράτησαν : A leur arrivée en Troade, les Grecs remportèrent une victoire, et la preuve, c'est qu'ils fortifièrent leur camp ; en effet une armée vaincue, loin de pouvoir se fortifier, aurait été rejetée à la mer immédiatement et forcée de se rembarquer. Avec cette interprétation, le οὐδ' ἐνταῦθα qui suit signifie : pas même alors, pas même après cette victoire (alors qu'il était nécessaire de frapper un coup décisif et d'en finir vite), ils n'employèrent toutes leurs forces, mais etc.

Je signale immédiatement les difficultés les plus importantes que le texte même me paraît opposer à cette explication :

1. ἀφικόμενοι : on traduit comme si le texte avait εὐθὺς ἀφικόμενοι, ou encore ἀποβάντες, et comme s'il était hors de doute qu'ἀφικόμενοι s'applique au moment précis de l'arrivée des Grecs, et qu'ἐκράτησαν rappelle nécessairement le premier combat. Or, ce mot ἀφικόμενοι, qui est la clef du passage, doit, je pense, être entendu tout autrement.

2. δῆλον δὲ τὸ γὰρ ἔρυμα Nous verrons tout-à-l'heure comme il est étrange de trouver la preuve évidente d'une victoire dans le fait qu'on élève des fortifications. Pour le moment, je remarque simplement que la parenthèse τὸ γὰρ ἔρυμα ... exclut l'hypothèse d'un combat livré par les Grecs à leur arrivée. En effet, τὸ ἔρυμα, avec l'article, fait évidemment allusion au mur dont il est parlé dans l'Illiade (H 336-347 et 433-438, cf. M 4-35) : *murum illum (quem Homerus memorat)*. Or ce mur fut construit, suivant Homère, non point lors du débarquement, mais beaucoup plus tard. M. Classen, qui a vu la difficulté, prétend qu'il s'agit d'un autre retranchement dont le souvenir

aurait été conservé par la poésie cyclique. Cela me paraît impossible; dans ce cas, Thucydide aurait certainement averti le lecteur; à lui seul, τὸ ἔργον devait nécessairement rappeler le rempart célèbre dont parle souvent Homère, et qui plus tard fut détruit par Poseidon. D'ailleurs, Thucydide a dit expressément (X. 5) qu'il s'attacherait aux données d'Homère, et que, même en les admettant, il démontrerait la faiblesse de l'expédition : τῇ Ὀμήρου αὖ ποιήσει εἴ τι χρὴ κἀνταῦθα πιστεύειν, ... ὁμῶς δὲ φαίνεται καὶ οὕτως ἐνδεεστέρα(ή στρατιά).

Encore moins peut-on supposer, avec M. Croiset, que Thucydide se serait écarté ici de la chronologie homérique. Pour prouver qu'il y a eu une victoire (ou une défaite), l'historien invoque un détail d'Homère généralement connu, la construction d'un rempart. Il va de soi que, s'il avait modifié cette donnée homérique sur un point essentiel, il aurait dû avertir le lecteur. Sinon, il aurait démontré l'assertion contenue dans ἐπράτησαν par un fait qui lui-même aurait eu plus encore besoin d'être prouvé.

3. La tournure τῷ στρατοπέδῳ οὐκ ἂν ἐτειχίσαντο, avec l'article, signifie que l'on construit le mur fameux *pour le camp déjà existant*, et non point que l'on établit *un camp fortifié*, comme l'exigerait l'hypothèse d'une bataille livrée au débarquement.

4. La traduction admise par MM. Classen et Croiset pour οὐκ ἂν ἐτειχίσαντο : hätten sie nicht an die Ausführung grösserer Befestigungen denken können, — sans cela, ils n'auraient pu construire, etc., est sans doute une conséquence forcée de leur interprétation de ἀφικόμενοι μάχῃ ἐπράτησαν, mais elle introduit une nuance qui n'est point dans le texte. Οὐκ ἂν ἐτειχίσαντο signifie simplement *non munivissent*, et non point *munire non potuissent*. Que l'on corrige, d'après cette remarque, la traduction courante citée plus haut : on verra tout de suite que le rapport de la parenthèse avec ἐπράτησαν devient moins clair et plus douteux.

5. Les mots οὐδ' ἐνταῦθα, avec le sens donné à ἀφικόμενοι ἐπράτησαν, signifieraient : *pas même alors* (quand, après une victoire, il fallait marcher de l'avant), ils n'ont pu employer toutes leurs forces, etc. On n'a pas pris garde qu'ici encore on aboutit à une contradiction. Puisque Thucydide parle d'une bataille gagnée par les Grecs à leur arrivée, ceux-ci n'avaient point encore auparavant pu faire usage de leurs forces, soit réunies, soit divisées. Dès lors, οὐδ' ἐνταῦθα devient intelligi-

ble. Ces mots impliquent nécessairement qu'avant la bataille en question, les Grecs avaient déjà divisé leurs forces. C'est seulement après un certain laps de temps qu'arrive l'événement — victoire ou défaite — qui exigerait la présence de toute l'armée.

Notons dès à présent que le raisonnement devient beaucoup plus clair s'il s'agit d'une défaite : les Grecs sont si à court de vivres que, même après une défaite, ils sont obligés de continuer à diviser leurs forces pour aller travailler la terre et piller.

Ces remarques auront sans doute suffisamment fait voir les points faibles de l'interprétation commune. Il est temps d'essayer de lui en substituer une autre qui paraîtra peut-être plus satisfaisante.

Je croirais volontiers que toute l'erreur provient de ce que l'on a mal compris le sens et la fonction du participe ἀφικόμενοι. A mon avis, au lieu d'être simplement subordonné à ἐκράτησαν et de marquer le moment précis du débarquement qui a précédé la bataille, ce participe renferme une indication générale qui s'oppose à l'idée de départ contenue dans ἤγαγον, et qui détermine toute la seconde partie de la phrase, depuis ἐπειδὴ δὲ... jusqu'à ληστέϊαν.

Réduite à ses parties essentielles, débarrassée de la circonstance de temps ἐπειδὴ μάχῃ ἐκράτησαν, de la parenthèse (δῆλον... ἐτειχίσαντο) qui explique cette circonstance, et du οὐδ' ἐνταῦθα amené dans la principale par ces divers éléments ajoutés, la phrase dirait simplement : Faute de subsistances, au départ, les Grecs n'emmenèrent qu'une petite armée, et arrivés devant Troie, ils n'employèrent pas même toutes leurs forces. — Il y a, entre les deux parties de la phrase, une légère opposition qui peut expliquer l'emploi de la liaison par δὲ au lieu de τε ou de καὶ que l'on attendrait après τὸν τε στρατὸν¹. L'opposition indiquée par δὲ résulte de la différence des circonstances : 1° au départ (ἤγαγον), 2° après leur arrivée (ἀφικόμενοι). En grec, la phrase simplifiée comme plus haut serait : τῆς γὰρ τροφῆς ἀπορία τὸν τε στρατὸν ἐλάσσω ἤγαγον καὶ ὅσον ἤλπιζον αὐτόθεν πολεμοῦντα βιοτεύσειν, ἐπειδὴ δὲ ἀφίκοντο (ou bien ἀφικόμενοι δὲ), φαίνονται οὐ πάσῃ τῇ θυνάμει χρυσάμενοι, ἀλλά.. κτλ.

Mais, dans la seconde partie de la phrase ἐπειδὴ δὲ etc., Thu-

¹ Cf. Thuc. I, 25, 3 : κατὰ τε ἄμα δέ.

cydide a intercalé une incidente qui a détruit la clarté de la construction, en même temps qu'elle lui permettait de fortifier dans l'apodose son raisonnement par οὐδ' ἐνταῦθα. En séparant nettement cette idée de la précédente, nous aurons : Τῆς γὰρ τροφῆς ἀπορία βιοτεύσειν, ἐπειδὴ δὲ ἀφίκοντο, φαίνονται οὐ πάσῃ τῇ δυνάμει χρησάμενοι, ἐπειδὴ δὲ μάχῃ ἐκράτησαν [ou ἐκρατήθησαν] (δηλον δέ· τὸ γὰρ ἔρυμα τῷ στρατοπέδῳ οὐκ ἂν ἐτειχίσαντο), φαίνονται οὐδ' ἐνταῦθα πάσῃ τῇ δυνάμει χρησάμενοι, ἀλλὰ ... κτλ.

En d'autres termes, Thucydide, concis comme d'ordinaire jusqu'à l'obscurité, 1° a fusionné les deux protases ἐπειδὴ ἀφίκοντο ... ἐκράτησαν, et au lieu de les coordonner, il les a exprimées par une *oratio variata* (ἀφικόμενοι δέ, ἐπειδὴ ἐκράτησαν), ce qui semble faire de l'une la subordonnée de l'autre, et a induit les interprètes en erreur sur la fonction d'ἀφικόμενοι; 2° il a réuni les deux apodoses : il en résulte que οὐδ' ἐνταῦθα, qui n'est à sa place que dans la conséquence de ἐπειδὴ ἐκράτησαν (ou ἐκρατήθησαν), semble aussi se rapporter à ἀφικόμενοι δέ, avec lequel il n'a pas de sens.

Si notre analyse est exacte, la question est maintenant simplifiée. Il nous sera plus facile de décider, dans la phrase ainsi élucidée, laquelle des deux leçons ἐκράτησαν ou ἐκρατήθησαν doit être préférée, c'est-à-dire si, dans ce passage, Thucydide a dû parler d'une victoire ou bien d'une défaite des Grecs.

J'ai écarté l'idée qu'il s'agirait d'une victoire remportée après le débarquement. Thucydide aurait donc fait allusion à une bataille gagnée pendant le cours du siège. Ceci est impossible encore, car, à mon avis, dans la suite du chapitre, Thucydide exclut manifestement cette hypothèse. Au § 2, il dit expressément : Περιουσίαν δὲ εἰ ἦλθον ἔχοντες τροφῆς, καὶ ὄντες ἀθρόοι ἄνευ ληστείας καὶ γεωργίας ξυνεχῶς τὸν πόλεμον διέφερον, ῥαδίως ἂν μάχῃ κρατοῦντες εἶλον, οἳ γε καὶ οὐκ ἀθρόοι, ἀλλὰ μέρει τῷ ἀεὶ παρόντι ἀντείχον· πολιορκίᾳ δ' ἂν προσκαθεζόμενοι ἐν ἐλάσσονί τε χρόνῳ καὶ ἀπονώτερον τὴν Τροίαν εἶλον¹. Ce qui veut dire en substance : « En restant unis, les Grecs auraient pris la place aisément, de deux manières : soit de vive force, en l'emportant en bataille rangée (μάχῃ κρατοῦντες), soit au moyen d'un investissement ininterrompu (πολιορκία προσκαθεζόμενοι). Mais, à cause de leur dispersion, aucune de ces deux conditions, la victoire ou le blocus, n'a pu

¹ Stahl et Croiset qui suppriment le premier εἶλον se sont mépris sur le sens de cette phrase.

se réaliser; aussi n'ont-ils pris la ville qu'à force de temps et de peine ». Par conséquent μάχη κρατοῦντες, loin d'assurer la leçon ἐκρατήσαν, comme le veulent Krüger et Classen, oblige au contraire absolument à la rejeter.

Dans la même hypothèse d'une bataille gagnée pendant le siège, la parenthèse (δῆλον δὲ, etc.) devient presque absurde. Pourquoi, après un succès, les Grecs auraient-ils compris tout-à-coup la nécessité de se fortifier? Comment ces fortifications mêmes prouveraient-elles à l'évidence une victoire précédente? Si les Grecs d'Homère, à un moment donné, se construisent un rempart, n'est-ce point parce qu'ils se sentent moins forts et qu'ils ont subi un échec? Rappelons les événements racontés au 1^{er} livre de l'Iliade : Achille est absent; les Troyens sont pleins d'audace. La lutte d'Ajax avec Hector est restée indécise; Agamemnon réunit les chefs grecs et Nestor propose d'élever un rempart : μήποτ' ἐπιβρίση πόλεμος Τρώων ἀγερώχων (H 343). La preuve de la détresse des Grecs à ce moment, c'est que bientôt ils enverront une ambassade suppliante à Achille, et que les Troyens iront jusqu'à donner l'assaut au retranchement et seront sur le point de s'emparer des vaisseaux (liv. II, XV, XVI). Thucydide se rappelle cette situation; à ses yeux, comme aux yeux de tout critique clairvoyant, la construction d'un rempart dans de telles circonstances est l'indice certain, non point d'une victoire, mais d'une défaite des Grecs. De même que la phrase du § 2 citée plus haut, la parenthèse δῆλον δὲ ne devient intelligible que si l'on admet la leçon ἐκρατήθησαν.

Le résumé qui suit fait voir comment, grâce à la correction ἐκρατήθησαν, toutes les contradictions signalées avec ἐκράτησαν ont disparu du texte :

A leur arrivée, les Grecs furent forcés de se diviser pour se procurer des vivres; même après l'échec dont le récit homérique de la fortification du camp nous a conservé l'écho, ils durent, malgré leur détresse, rester dispersés, toujours par disette de vivres. La présence de toutes leurs forces leur aurait permis soit d'emporter la ville par une bataille victorieuse, soit, si les Troyens refusaient le combat, d'en finir vite au moyen d'un blocus serré. Mais, à cause de leur dispersion, ils ne purent faire ni l'un ni l'autre, et durent trainer péniblement le siège pendant dix années.

LÉON PARMENTIER.

COMPTES RENDUS

QUICHERAT et DAVELUY : **Dictionnaire latin-français**, nouvelle édition revisée, corrigée et augmentée par ÉMILE CHATELAIN. Paris, Hachette, 1889. xxviii—1515 pp. gr. in-8°.

L. Quicherat mérite assurément une place éminente parmi les lexicographes de ce siècle. Son *Dictionnaire français-latin* et son *Thesaurus poeticus linguae Latinae* sont des œuvres de premier ordre. Le *Dictionnaire latin-français* qu'il a rédigé avec Daveluy, et dont la 1^e édition parut en 1844, a joui d'une vogue attestée par une trentaine de tirages qui ont produit près de trois cent mille exemplaires. A vrai dire, le *Dictionnaire latin-français* a été moins favorablement jugé par la critique que les deux autres ouvrages, et en Belgique on a lui préféré généralement l'abrégé du dictionnaire de Freund traduit par Theil. Sans vouloir nier que le lexique de Freund l'emporte à certains égards, j'estime qu'il est moins complet et surtout moins original que celui de Quicherat et Daveluy : ce n'est guère qu'une compilation faite d'ailleurs avec méthode et avec intelligence.

Quoi qu'il en soit, une revision sérieuse du *Dictionnaire latin-français* était devenue nécessaire. C'est M. Émile Chatelain, petit-neveu de Quicherat, qui s'en est chargé : ce travail ne pouvait être confié à de meilleures mains. Savant aussi modeste que consciencieux, M. Chatelain est hautement apprécié comme latiniste en France et à l'étranger. Il était en possession des nombreuses notes que son grand-oncle avait accumulées en vue d'une refonte du dictionnaire. Exécuter le projet qu'il n'avait pas été donné à l'auteur d'accomplir, c'était, pour M. Chatelain, un devoir de pitié : il n'a point failli à la tâche.

Nous avons comparé attentivement bon nombre de pages de l'ancien dictionnaire et de l'édition nouvelle, et nous avons pu nous convaincre que l'œuvre de Quicherat et Daveluy a été sensiblement améliorée.

Une innovation excellente, dont nous félicitons tout d'abord M. Chatelain, c'est la fusion, dans le corps du dictionnaire, du

Vocabulaire latin-français des noms propres de Quicherat. On conçoit combien le maniement du livre en est devenu plus commode, et combien de redites ont pu être évitées. Le *Vocabulaire* lui-même a été revu et corrigé, et beaucoup de noms géographiques, plus ou moins défigurés antérieurement, ont repris leur véritable physionomie.

On pouvait reprocher à bon droit à l'ancien dictionnaire de ne jamais indiquer les passages des auteurs cités. M. Chatelain a réparé cette omission : du moins, il a indiqué exactement les passages où se rencontrent des ἀπαξ εἰρημένα, des mots ou des sens rares ou douteux, etc. Il n'a pas cru devoir en faire autant pour les mots usuels, et nous ne pouvons l'en blâmer, car c'eût été grossir démesurément le volume, qui compte déjà 1515 pages et qui est avant tout, ne l'oublions pas, destiné aux élèves.

L'orthographe des mots latins a été en partie réformée d'après les principes de Brambach. Visiblement M. Chatelain aurait voulu aller plus loin ; mais étant donné le caractère des éditions d'auteurs latins les plus répandues en France, où le fléau de la stéréotypie entretient la routine, force lui a été de s'en tenir à l'indispensable.

Quant au texte même du dictionnaire, le nombre des additions et des corrections dues aux soins du reviseur est considérable. Environ quatre mille mots nouveaux, d'après l'évaluation de M. Chatelain, sont entrés dans le dictionnaire. Ayant contrôlé plusieurs articles, nous sommes en mesure d'affirmer que M. Chatelain a très soigneusement consulté les travaux lexicographiques récents. — Personne n'aura peine à le croire lorsqu'il déclare que les suppressions lui ont donné bien plus de mal encore que les additions.

Dans un dictionnaire plus qu'en aucune autre œuvre humaine, les lacunes et les erreurs sont inévitables. On ne s'étonnera donc pas que, même après la revision si scrupuleuse d'un savant tel que M. Chatelain, il reste quelque chose à faire. Les remarques qui suivent n'ont d'autre but que de contribuer, pour une part modeste, à l'amélioration d'un ouvrage appelé, sous sa nouvelle forme, à rendre de précieux services à l'enseignement.

Dans la *Liste des auteurs cités*, j'ai vu avec quelque surprise que le poète Attius (ou Accius) est qualifié d' « inventeur de la togata ». La tragédie à sujets romains (car c'est évidemment dans ce sens que M. Chatelain a pris le mot *togata*, qui s'applique

aussi bien au drame sérieux qu'à la comédie) la tragédie à sujets romains date de Névius — du moins je pense que les érudits sont d'accord sur ce point — et il nous reste un vers et demi des *Sabinae* d'Ennius.

En fait de fausses attributions, j'ai relevé celles-ci :

Au mot *glomerare* : « TER. réunir en peloton (t. de guerre), etc. » *Glomerare* n'est pas dans Térence, mais dans Tacite. — Au mot *labasco* : « au fig. *labasco* TERT. . . ., se laisser ébranler ou fléchir ». Au lieu de TERT. (Tertullien), lisez TER. (Térence). V. Eun., 178 : *Labascit victus uno verbo quam cito!* — Au mot *laedere* : « *odisse quem laeseris*. LIV. » — l'expression est de Tacite (Agricola, c. 42).

Quicherat traduit parfois sans tenir compte du contexte. Exemples :

Au mot *eludere* : « *eludet, ubi te victum senserit* TER. il t'insultera, dès qu'il te verra vaincu » — au lieu de « il », lisez : « elle » ; il s'agit d'une femme (Eun., 55). — Au mot *jugulare* : « au fig. *jugulari suo gladio* TER. (prov.) se frapper de ses propres armes ». Térence dit (Ad. 958) : *suo sibi gladio hunc jugulo* ; l'image n'est donc pas tirée d'un suicide. — Au mot *membrum* : « *membra metu debilia sunt* TER. il tremble de peur » — lisez : « je tremble de peur » (v. Ad. 612). — Ailleurs, la traduction paraît bizarre parce que l'auteur n'est pas assez explicite. Ainsi, au mot *genius* : « PLAUT. celui qui traite, *amphitryon* ». Qu'aurait dit Quicherat si un élève, le prenant au mot, avait écrit dans un thème : *genius hospitem eleganter accepit* ? Il fallait dire que *genius*, dans ce sens, est un titre que les parasites donnent par flatterie à leur patron. — Au mot *habitare* : « au fig. *habitare in foro* CIC. *in oculis* CIC. ne pas quitter le forum, s'y établir à demeure ». J'ai été assez embarrassé, je l'avoue, quand j'ai lu que *habitare in oculis* signifiait « ne pas quitter le forum » ; j'ai dû, pour m'expliquer la chose me reporter au texte (pro Plancio, 27, 66) : *feci ut postea cotidie praesentem me viderent, habitavi in oculis* (sc. *populi*), *pressi forum*.

Le sens n'est pas toujours bien rendu. Exemples :

Aux mots *citrus*, *citrum*, *citreus*, il n'est question que du citronnier ou du cédrat ; or, on sait aujourd'hui que le *citrus* dont on faisait à Rome des meubles de luxe n'était ni le cédrat ni le citronnier, mais le *thua*. — Au mot *ingenuus*, l'expression de Lucrèce (I, 230) *ingenui fontes* est traduite par : « sources

pures, limpides ». Mais v. la note de Munro sur ce passage. — Au mot *jumentum*, le proverbe *malam rem jumento suo arcessere* ne me semble pas trouver son équivalent dans : « tuer son âne ». — Au mot *geminus* : « *gemina nox* CAT. nuit épaisse, obscurité profonde ». Mais v. la note d'Ellis sur Catulle, 51, 11 (d'ailleurs le texte est douteux).

Voici quelques petites inexactitudes qu'il serait bon de corriger dans un prochain tirage :

Gemellus, dans le sens de « qui se ressemble, semblable, pareil », n'est pas seulement employé au pluriel; v. Horace, Sat. II, 3, 244 : *gemellum* (neutre sing.). — Le Janicule est-il « une des sept collines de Rome » ? — Au mot *praestare*, je lis : « *praestare populum* Cic. défendre le peuple (par la parole) ». *Praestare populum* est une mauvaise leçon du *de legibus*, I, 4, 14; on lit aujourd'hui, avec les meilleurs mss : *populo praestare*. — Au mot *valde*, je trouve : « *insanum valde* PLAUT. très follement ». Il y a certainement là une méprise : Plaute emploie le neutre *insānum* adverbialement dans le sens de *valde*, mais il n'a jamais, que je sache, réuni les mots *insanum valde* dans le sens de : « très follement ». — Les *fabulae Varronianae* (au mot *Varronianus*) n'étaient pas des pièces de Plaute « éditées » par Varron, mais les comédies que Varron regardait comme étant incontestablement de Plaute. — Le dictionnaire cite, sans le moindre signe de doute, les fréquentatifs *lecto* (de *lego*) et *scripto* (de *scribo*), qui semblent n'avoir jamais existé que dans l'imagination des scolastes d'Horace. Nous n'ignorons pas que Quicherat a pris la défense de ces deux fréquentatifs, mais son opinion a été victorieusement réfutée, et l'on s'accorde aujourd'hui à reconnaître dans *lecto* et dans *scripto* (Horace, Sat. I, 6, 122-123) des participes passés ².

Notons, pour finir, quelques lacunes :

Le dictionnaire ne donne pas la quantité *glōmus*, qui se trouve dans Lucrèce, I, 360. — L'expression *moderatio vocis* (Cicéron, *De legibus*, I, 9, 27) mériterait une explication. — *Se odisse*, chez

¹ Par une singulière inadvertance, Quicherat qualifie *scripto* de DIMINUTIF.

² V. notamment P. Willems, *Notes de critique et d'exégèse sur Horace*, dans les *Bulletins de l'Académie royale de Belgique*, 2^e série, t. XXXV (1873).

les comiques (Plaut. Bacchid. 417; Ter. Hecyr. 543), se dit de celui qui revient de ses erreurs passées, des folies de sa jeunesse. — La liste des noms de personnages dramatiques est loin d'être complète. — Si l'existence d'un *poëte Dossennus* est problématique, celle d'un masque ou rôle de l'Atellane ainsi nommé est admise par tout le monde. — Au mot *Valentia*, il ne serait peut-être pas inutile de rappeler que c'était là, au dire de certains savants de l'antiquité, le nom secret de Rome (v. Festus au mot *Roma*; Servius ad Aen. I, 273; Solin, c. 1, § 1). — Le poème des *Astronomiques* attribué à Manilius n'a pas encore été suffisamment exploité au point de vue lexicographique, faute d'une bonne édition critique. On y pourrait puiser plus d'une signification intéressante, par exemple *stupefactus* (V, 458). « ébloui »; *jura caeli* (IV, 552), « l'élévation au rang des dieux, l'apothéose », etc. — Il y aurait à glaner aussi dans le curieux fragment intitulé *P. Annii Flori Virgilius orator an poeta*. Nous citerons : *quasi per nubilum recognoscere* (p. 106, l. 9 éd. Halm, coll. Teubner); *in amplexum effundi* (p. 106, l. 16-17); *plane quam = sane quam* (p. 107, l. 13); *salim = saltem* (p. 107, l. 35), forme pour laquelle Quicherat ne cite pas d'autorité antérieure à Sidoine Apollinaire.

Ces critiques d'ordre secondaire ne font, cela va sans dire, aucun tort au mérite de l'œuvre. Nous regardons le lexique de Quicherat et Daveluy, revu par M. Chatelain, comme le meilleur dictionnaire latin-français que nous connaissions, et nous n'hésitons pas à lui prédire un grand et légitime succès.

L'exécution typographique — détail qui a son importance quand il s'agit de livres de cette espèce — est tout à fait remarquable : la beauté du papier, la netteté et l'élégance des caractères, donnent au volume un aspect véritablement attrayant.

P. THOMAS.

Cours de philosophie, par le père A. CASTELEIN, de la Compagnie de Jésus. 2^e volume : *Psychologie*. Namur, chez Douxfils, 1890. 705 pages et une planche de figures.

Reprendre et présenter dans toute leur pureté les thèses de l'ancienne et traditionnelle psychologie, montrer qu'entre celles-ci et les découvertes les plus récentes de la physiologie et des autres sciences naturelles il n'y a pas l'antinomie que plusieurs ont cru trouver, tel est le but que s'est proposé l'auteur de l'ouvrage indiqué ci-dessus. Cet ouvrage se divise en deux parties : l'une, de beaucoup la plus considérable, sinon pour les dimensions du travail, au moins pour l'importance des questions qui y sont élucidées, comprend douze chapitres embrassant les théorèmes et les problèmes fondamentaux de la psychologie rationnelle; l'autre, encore plus intéressante peut-être — au moins pour ceux qui préfèrent aux spéculations métaphysiques les enquêtes du savoir expérimental — se compose d'une série d'études roulant sur des faits d'ordre mixte, ou, si l'on veut, sur les rapports du physique et du moral.

Donc, sur tous les points principaux l'auteur conserve et défend les positions occupées depuis longtemps par la philosophie scolastique, et il n'en fait aucun mystère. « Cette école est vieille, dit-on, » écrit-il dans l'avant-propos. « Soit. Ce n'est pas là une qualité suspecte. » Sachons nous dépouiller de toute prévention contre un système, voire même envers certains termes un peu étranges à première vue, et dont l'abus a pu jeter autrefois quelque discrédit sur la philosophie tout entière; allons au fond du discours, examinons cette doctrine dans ses procédés de recherche, dans ses conclusions principales, et voyons ce qu'elle prétend. Observer, explorer le domaine de la vie psychique, avec la dernière rigueur, mais aussi dans toute l'étendue qu'il comporte, c'est-à-dire en y comprenant les tendances primordiales et spontanées de notre nature; ne pas exclure de l'ordre ontologique comme impliquant contradiction les objets dont l'idée nous apparaît enveloppée dans des difficultés inextricables¹; savoir admettre au besoin qu'une chose

¹ KANT « bien souvent confond l'insolubilité avec la contradiction. » Son principe suprême de dialectique est donc souvent de fait le principe d'insolubilité, qui est faux comme principe de dialectique. Pourquoi?

est, même si l'on est incapable d'expliquer comment ou pourquoi elle est ; pour le reste interpréter ce qui est interprétable, de la manière la plus simple et la moins conjecturale ; ne pas se porter à ces théories extrêmes et fantaisistes, dont l'unité, la simplicité, l'éclat ou l'originalité a tant de pouvoir sur certaines intelligences ; préférer même, s'il le faut, à l'honneur d'ailleurs périlleux de passer pour un novateur le reproche de banalité, à condition, bien entendu, de ne pas faire de cette banalité ou du sens commun un *asylum ignorantiae* ou le refuge d'une philosophie paresseuse ; en un mot, serrer la réalité d'aussi près qu'il se peut, et ne jamais mettre en place de celle-ci les produits de l'imagination ou les suggestions d'une conscience asservie à un intérêt particulier, tels sont, me semble-t-il, les traits caractéristiques et ce qu'on pourrait appeler l'esprit de cette méthode en général ¹. Et certes le

Parce que l'insolubilité d'un problème ne prouve que l'impuissance subjective et par suite l'ignorance de notre esprit ; or, à moins de faire de notre raison la règle, la mesure du vrai, cet état d'impuissance, d'ignorance et d'incertitude subjective ne peut être transformé en certitude objective. De l'incertain on ne peut rien conclure de certain.

Nous pouvons même démontrer que dans l'ordre métaphysique doivent exister des insolubilités, qui ne sauraient donc d'aucune façon en infirmer la vérité. En effet, pour qu'il n'y eût pas d'insolubilités, il faudrait que notre esprit pût faire le tour de toutes les vérités, voir clairement tous les rapports de ces vérités entre elles, et découvrir tous les tenants et aboutissants de ces vérités métaphysiques avec les réalités physiques. Or cela est impossible, d'abord *a*) pour le motif général que notre raison est bornée, ensuite *b*) pour le motif spécial que tout le fond de nos idées se tirant de la connaissance sensible et non d'une intuition de la vérité vue en elle-même, nous ne saurions avoir dans ces idées, d'où procède pour nous toute certitude rationnelle, ni assez de clarté, ni assez de fécondité pour y trouver représentés idéalement tous les rapports réels ou possibles des choses. Donc, de ce qu'on ne voit plus avec clarté et certitude au delà d'une certaine limite, on ne peut pas conclure qu'il faille révoquer en doute tout ce qu'on voit clairement et certainement en deçà de cette limite » (p. 146). Je n'ai pu résister au désir de citer cette page en entier ; elle permettra, je l'espère, au lecteur de se faire une idée de la manière dont l'auteur traite ce genre de question, et le présente au public.

¹ Pour la psychologie en particulier, le R. P. Castelein, avec sa netteté et sa concision habituelle, définit la méthode comme suit : prendre

père Castelein est un de ceux qui sont entrés dans cette voie avec le plus de fermeté, de prudence et de profondeur. Nous ne pouvons le suivre, même de loin, dans cette marche progressive et dans ce puissant effort d'exégèse. Au moins qu'il me soit permis de citer, à titre d'exemple et pour les personnes à qui ces vues ne sont pas très familières, une application de cette méthode à la solution d'un problème dont l'objet nous touche d'assez près.

Que savons-nous de notre âme, ou plus exactement de son essence? — Rien, selon Kant. Tout, ou peu s'en faut, selon Descartes. Le bon sens répugne à ces deux extrémités, et l'auteur, observant les choses de sang-froid et sans parti pris ni entraînement d'aucune sorte (d'accord en cela avec le « bon sens » et la tradition scolastique), affirme d'abord contre Descartes que l'âme ne se voit pas directement elle-même, et ne connaît pas tout ce qui est en elle; que l'idée que nous en avons, est négative et très imparfaite².

Mais si nous ne nous atteignons pas dans l'absolu, dans le fond dernier et métaphysique de notre être, est-ce à dire que nous ne sommes que des phénomènes, ou — comme on s'exprime en l'école — des modes ou des accidents? Non pas : notre âme se manifeste dans ses actes, (spécialement dans ceux de réflexion et de volonté) comme une cause agissant par soi et différente de

pour point de départ l'observation des actes de l'âme, pour moyen l'analyse des conditions tant internes qu'externes de ces actes, et pour principe d'induction le principe de causalité pleinement appliqué à tous les faits observés (thèse I).

² « C'est, dit-il (p. 21) une idée déduite ... une idée négative, aussi définissons-nous la spiritualité par la négation des caractères essentiels de ce qui est matière et matériel. Nous définissons l'être spirituel « un être indivisible, intrinsèquement indépendant de la matière. » C'est une idée analogique; aussi nous servons-nous d'images et de symboles matériels pour la faire comprendre. Les mots « esprit, intelligence, entendement » expriment originellement des phénomènes sensibles. Dans certains mots, comme « raison », la trace de la métaphore primitive a pu se perdre; mais une preuve décisive que la notion est métaphorique, c'est que, pour l'expliquer clairement, on ne cherche pas à la réduire à une note simple qui n'existe pas, mais d'instinct on recourt à des figures, des comparaisons, des symboles, que l'on complète et que l'on corrige l'un par l'autre. C'est une idée abstraite.... Enfin c'est une idée très imparfaite, etc. »

notre corps. Or cette activité, cette cause implique l'existence de quelque chose possédant la perfection qui se montre dans son acte, savoir (dans l'ordre créé) : être en soi et différent du corps. Ainsi l'on parvient à établir la substantialité de l'âme, mais ce n'est que par le moyen d'un raisonnement, dont la certitude repose en dernière analyse sur la valeur objective de nos idées universelles.

L'on dira peut-être : « Raisonner de la sorte, n'est-ce pas faire du *substratum* de la pensée un objet extérieur au sujet pensant, une espèce de bloc ou de pierre, qui pense, sent et veut par surcroît ? N'est-ce pas embrasser un matérialisme d'un nouveau genre, un peu plus subtil et plus raffiné que l'ancien ? » A cela nous répondrons : s'il est admis que le moi est plus qu'une série de phénomènes ou qu'un polypier d'images, il n'y a plus que deux partis à prendre sur la question : ou bien la conscience pénètre l'âme tout entière et l'illumine jusque dans ses dernières profondeurs, ou bien l'âme est plus large que le moi, lequel n'en éclaire qu'une partie. C'est l'un des deux. — Si l'on opte pour la première manière de voir, l'on entre dans ce courant qui va de Locke et de Hume aux modernes idéalistes en passant par Kant, et qui est dirigé contre le concept « raide, mort, inerte » (*den starren Begriff*) de la substance. Ne considérons ce mouvement que dans Fichte, qui le porte à son apogée et ne laisse plus la moindre trace de réceptivité au moi, qu'il transforme en pure agilité, en énergie absolue, se prenant elle seule pour terme de son activité ; eh bien, Fichte lui-même, quand il pose ce moi, cet *Ich*, antérieurement à tous les développements de son essence, en fait — qu'il le veuille ou non — une substance ¹, dont la qualité consiste en un système d'activités nécessairement liées, et dont le principe échappe, quoi qu'on ait pu dire, à notre aperception immédiate. Nous voilà ramenés à l'autre hypothèse ; nous ne sommes pas présents à notre âme tout entière ; le centre de celle-ci (encore une métaphore, un symbole emprunté à la contemplation du monde sensible) nous demeure inaccessible, parce qu'il est trop près de nous, trop nous-mêmes pour pouvoir être atteint par cette force qui rayonne et tend sans cesse vers les objets qui la déterminent ; mais ce point de départ n'en existe pas moins, et il doit en vertu du principe de

¹ Déjà Herbart faisait cette remarque en 1826 (*Psychol. I*, p. 64).

causalité être conçu par nous comme constitué de façon à rendre compte de nos actes d'intuition, de mémoire, de jugement, de raison, de volonté et, généralement, de tous les faits de notre vie psychique. Mais où placer la limite qui sépare ces deux mondes, et comment nous représenter celle-ci? Faut-il mettre entre eux une démarcation bien tranchée ou bien une dégradation insensible, allant de la pleine lumière de la réflexion aux ténèbres de l'inconscience absolue? — Autant de questions des plus délicates, mais en somme d'ordre secondaire et qu'il n'était pas besoin d'aborder dans un livre avant tout destiné à orienter les jeunes gens sur un terrain nouveau pour eux et semé de difficultés. Ce que traite le R. P. Castelein il le fait d'une manière sérieuse et approfondie; le reste est laissé aux investigations ultérieures et personnelles du lecteur.

Même réserve et même décision sur le chapitre de la connaissance sensible externe, de la connaissance intellectuelle, de l'essence des facultés (pour la division desquelles j'eusse préféré le système ternaire communément adopté de nos jours et qui me paraît plus clair et plus naturel). En résumé on peut différer de l'auteur sur tel ou tel point de détail, ou sur un article plus grave, voire même sur la base de son travail (mais alors on consume ce suicide de la pensée qui a nom scepticisme), on ne pourra jamais méconnaître la droiture avec laquelle, sans se retrancher dans des réticences habilement calculées, sans éluder les difficultés inhérentes à ce genre de recherche, ni craindre les questions indiscrètes, l'éminent psychologue va droit au nœud de ces problèmes, énonçant ceux-ci dans toute leur complexité, donnant ou comme certaines ou simplement comme vraisemblables les solutions qu'il produit, exposant sans les affaiblir le moins du monde les vues et les arguments qui paraissent les plus menaçants pour ses conclusions. Chacune de celles-ci est ramenée à une thèse, précédée de quelques notions explicatives et se décomposant en plusieurs propositions, lesquelles sont accompagnées du cortège des preuves à l'appui; viennent ensuite les objections et tout l'appareil de la discussion qu'elles provoquent (réponses, instances, répliques, etc.). Ce mode d'exposition, — qui n'est autre, comme on sait, que celui des docteurs scolastiques — a déjà été employé par le P. Castelein dans son cours de logique réelle, dont le présent traité de psychologie forme la suite et le complément indispensable.

Venons-en à la seconde partie du volume intitulée : notions complémentaires. Elle est divisée en trois sections, portant respectivement les dénominations de : nos organes et leurs fonctions ; la psychologie scolastique et les découvertes de la physiologie ; la psychologie scolastique et l'hypnotisme.

Que de faits, que de vues, que d'aperçus instructifs et intéressants dans ces pages, où la solidité du fond n'enlève rien aux agréments de la forme ! L'auteur, par un mérite assurément bien rare, même aujourd'hui, sait mettre à notre portée les résultats les plus abstraits, les synthèses les plus hardies de la science contemporaine ; il a même le don d'égayer le détail le plus aride par un mot, un trait, une remarque, une allusion ou bien en montrant l'application de ce détail aux usages de la vie ordinaire, et l'on ne sait ce qu'il faut admirer le plus, ou cette puissance d'assimilation ou cette faculté de vulgariser les connaissances les plus ardues et les plus variées. Mais ce qui domine cette étude d'un bout à l'autre, en fait l'unité et la rattache à l'ensemble de l'ouvrage, c'est la constante et vigoureuse défense des doctrines qui ont été développées dans la première partie du livre, notamment celle de la finalité, de la spontanéité, de la substantialité de l'âme, principe de la vie, la distinction entre nos déterminations objectives et nos déterminations subjectives, entre nos facultés sensibles et nos facultés spirituelles, entre l'animal et l'homme. Ce n'est pas que le savant jésuite exclue d'une théorie complète de la vie toute explication mécaniste ; il convient expressément, en plusieurs endroits (entre autres pp. 415, 475), que « les modifications de l'organisme ont un côté où agissent les forces physiques et chimiques d'après les lois qui régissent la matière. » Il va plus loin : il déclare que les découvertes de la physiologie ne révèlent nulle part l'action du principe vital, et il croit même que jamais elles n'en pénétreront le jeu. Pourquoi ? « Parce que la physiologie se limite à observer et à mesurer les mouvements de la matière et les déterminants immédiats de ces mouvements. » Voilà, je pense, le maximum des concessions que la science dite expérimentale est admise à exiger de la philosophie : permis au savant de noter, autant et aussi bien qu'il le pourra, les séquences et les groupements des phénomènes, et de chercher à découvrir les rapports (tout empiriques) qui existent entre ceux-ci : c'est là son droit, et même son devoir. Mais suit-il de là que la conception animiste

et métaphysique de la vie soit une vaine hypothèse, démentie à chaque instant par l'expérience? Il faut lire les chapitres pleins de verve et de compétence dans lesquels le P. Castelein réfute cette assertion et montre que pas un des arguments invoqués en faveur d'icelle ne tient devant la critique. Nous n'oserions cependant pas aller jusqu'à soutenir, avec l'honorable auteur, que l'hypothèse scolastique qui considère l'âme comme informant le nerf, comme étant modifiée par l'excitation de ce nerf et pouvant sous certaines conditions modifier et même diriger cette excitation, que cette hypothèse, dis-je, rend *seule* compte d'un triple ordre de faits que l'observation constate en leur pleine réalité. Ces faits seraient : 1° l'éducation progressive des centres et des trajets nerveux; 2° le passage des mouvements volontaires et réfléchis à l'automatisme et *vice versâ*; 3° la délicatesse du sens musculaire (pp. 476 et suiv.).

En ce qui concerne le fonctionnement des centres supérieurs et leur obéissance de plus en plus marquée aux ordres de la volonté, il est difficile — j'en conviens — de risquer même une conjecture en ce moment, vu l'état actuel de la science sur cette question ¹. Mais pour l'éducation des centres moyens et inférieurs ou, si l'on veut, pour la transformation des mouvements réflexes en mouvements volontaires et réciproquement (est-il besoin de dire qu'il ne s'agit pas ici de l'*origine* de ces mouvements ou de ces organes?), on entrevoit le moyen de l'expliquer par des causes purement mécaniques. Le manque d'espace ne nous permet pas de donner, en ce compte-rendu, même l'abrégé de cette explication, d'ailleurs tout hypothétique, mais qui en définitive n'est contredite par aucun fait et s'appuie sur une vue de Meynert (que l'on peut citer comme autorité

¹ Veut-on un exemple de cette incertitude? — Il résulte des travaux de Soltman (Jahrb. für Kinderheilkunde, neue Folge, vol. IX, 1875, p. 106): que les parties de la couche corticale dont la stimulation provoque chez les animaux adultes des contractions nettement localisées (Fritsch, Hitzig, Ferrier, Munk, etc.), sont *inexcitables* chez les animaux nouveaux nés, ou du moins ne donnent lieu chez eux à aucune réaction motrice. Ce n'est que peu à peu, avec les progrès de l'âge et de l'expérience, que ces régions acquièrent les propriétés dont il s'agit. Au premier abord ceci paraît une preuve à l'appui de la thèse animiste; mais est-on bien sûr de ne pouvoir interpréter l'évolution de ces organes ou de ces fonctions sans faire intervenir une influence spéciale de l'âme?

quand il est question de l'histologie du cerveau). Le lecteur que la chose intéresse, trouvera un exposé de cette hypothèse aux chapitres v^e et vi^e d'un mien opuscule *sur quelques paralysies d'origine psychique* (Mém. de l'Acad. royale de Belgique, t. XLIII, 1889). Reste la sensibilité musculaire, dont l'acuité ne se comprend, selon le P. Castelein, que si l'on suppose « l'âme présente aux extrémités nerveuses qui actionnent le muscle. » L'auteur n'ignore pas que des nerfs à conduction centripète partent des muscles volontaires, ou plutôt de leur sarcolemme qu'ils enlacent de leurs réseaux. (Sachs, Arch. f. Anat. 1874, pp. 175, 491, 645). Ne sont-ce pas là des voies toutes tracées pour porter au *sensorium* les manifestations, même les plus délicates, de l'activité musculaire? Encore une fois ceci n'est qu'une hypothèse, je le veux bien; mais tant qu'on n'en a pas montré la fausseté, nous avons le droit de placer ce sens sur la même ligne que tous les autres au point de vue du mécanisme. Le débat s'élargit et reprend les proportions qui lui ont été assignées dans la première partie du livre : l'âme, en tant que *sensitive* (car tel est pour moi l'objet du litige) coexiste-t-elle au système nerveux tout entier, ou seulement aux parties centrales de celui-ci (réseau protoplasmique de la couche grise de nos hémisphères)? — On fera valoir contre la première hypothèse des considérations pour ainsi dire téléologiques; on dira : si l'âme a dans les appareils récepteurs de nos organes sensoriels son terme formel aussi bien que son point de départ, à quoi bon ce développement de conduits transmettant l'influx nerveux vers les centres du système ou le reportant aux extrémités en des laps de temps proportionnels à la longueur des chemins parcourus? L'adverse partie répondra à cette objection en posant l'intégrité de ces conduits et de leur fonctionnement comme une condition *sine quā non* de l'exercice de notre sensibilité ou de notre motilité volontaire dans nos appareils périphériques, et elle invoquera de plus contre l'autre hypothèse le témoignage du sens intime. Mais le sens intime ou les sens externes, dans leur portée immédiate et infaillible, vont-ils jusqu'à nous attester la présence de notre âme aux extrémités de nos organes sensitifs? S'il en était ainsi, on aurait de la peine à s'expliquer un certain nombre de faits, tels que les phénomènes de transfert, les illusions des amputés et en particulier l'erreur suivante, que je prends la

liberté de citer, parce qu'elle se rapporte à l'usage de la sensibilité musculaire : demandez à une personne ignorant l'anatomie et à qui l'on fait soulever à bras tendu un fardeau de pesanteur moyenne, où elle place l'effort actif et le travail musculaire qui amènent ce résultat; elle les mettra dans la main ou dans les doigts qui supportent ce fardeau, alors qu'en réalité c'est dans l'avant-bras ou dans le biceps brachial qu'il faut chercher les extrémités dont il s'agit. — Mais, d'autre part, à quoi se réduisent les données simples et primitives de nos sens, comment percevoir l'extériorité étendue si l'on dépouille celle-ci de toute détermination locale, de tout rapport de distance ou de direction? C'est ici l'une des croix des psychologues; mais en voilà assez sur ce chapitre. Nous n'avons voulu dans ce passage que justifier nos réserves touchant les allégations formulées par l'auteur aux pages 476 et suiv. de son manuel.

Un dernier mot. Il n'est guère d'usage de louer un philosophe pour la beauté de son style (plusieurs dédaigneraient même un tel éloge comme portant sur un article trop inférieur à l'objet de leur étude); je me crois cependant obligé, avant de finir, de toucher un mot de cette prose claire, sobre, forte sans raideur, simple, naturelle, aisée, mais toujours correcte et pleine de tenue, prose à laquelle d'ailleurs les différents ouvrages du P. Castelein nous ont habitués depuis longtemps. Allant toujours droit au fait, elle emprunte son relief et son agrément, qui sont considérables, aux choses mêmes qu'elle est chargée d'exprimer. Oserai-je dire ici toute ma pensée? Cette mesure, cette justesse, cette vérité me paraissent tout à fait remarquables, surtout en notre pays, et dignes d'être signalées particulièrement aux lecteurs de cette Revue, et en général à tous ceux qui s'intéressent aux choses de l'esprit. L'on comprend aisément qu'un ouvrage conçu, disposé, écrit comme celui-ci, serve et plaise aussi bien à ceux qui veulent rafraîchir et compléter leurs souvenirs classiques qu'à ceux qui pénètrent pour la première fois dans les secrets de la psychologie.

A. GRAFÉ.

Dissertations Académiques, publiées par G. KURTH, professeur à l'Université de Liège. 1^{er} fascicule. Liège, 1888. — **Annales de la faculté de philosophie et lettres de l'Université de Bruxelles**. Tome I, 1^{er} fascicule. Bruxelles, 1889.

C'est un heureux symptôme du relèvement des études historiques dans notre pays, que la rapidité avec laquelle s'y succèdent, depuis quelque temps, les dissertations universitaires élaborées dans les cours pratiques. Si l'on pense surtout que ces dissertations sont l'œuvre d'auditeurs désintéressés, qui les entreprennent à côté de leurs études réglementaires et en dehors du travail des examens, on peut se permettre, semble-t-il, de bien augurer de l'avenir. Les cours pratiques figurent aujourd'hui au programme de nos quatre Universités : ils ont victorieusement traversé la période des débuts et des tâtonnements. Le rétablissement de la thèse doctorale dans la faculté de philosophie va leur amener un plus grand nombre d'auditeurs et permettre à ceux-ci d'y travailler avec plus de fruit que leurs devanciers : les recherches auxquelles ils se livreront désormais, loin de nuire à l'examen, cette inévitable pierre d'achoppement de toutes les réformes universitaires en Belgique, y aideront au contraire, et la préoccupation du diplôme à obtenir deviendra ainsi un stimulant de plus pour l'ardeur scientifique. D'ici à quelques années, on peut donc s'attendre, sans trop d'optimisme, à voir les Universités prendre décidément la direction des études historiques pour le plus grand bien de celles-ci.

Un goût très vif pour ces études a toujours existé et existe encore en Belgique. Dans peu de pays la littérature, comme on dit, de l'histoire nationale, augmente aussi rapidement ; dans aucun, le nombre des sociétés savantes n'est aussi grand. Mais faute de direction, de discipline scientifique, combien de bonnes volontés s'égarent et que d'ardeur dépensée en pure perte ! Le nombre est grand chez nous de ceux qui en sont encore à étudier dans Michaud l'époque des croisades, qui n'ont sur le mouvement communal d'autres idées que celles d'Augustin Thierry, qui croient trouver dans Raepsaet le dernier mot de la science sur nos institutions du moyen âge. Meyer, Foullon, Bouille, Butkens, Vinchant, Oudegherst — pour ne point parler de Mélart ou de Gramaye — sont encore utilisés comme des sources de premier ordre. Les érudits locaux recourent tous les jours à

Paquot, mais bien peu connaissent Wattenbach. Les éditions vieilles de l'*Amplissima collectio*, du *Spicilegium*, continuent à être citées. Des chartes, dont la diplomatique a depuis longtemps démontré la fausseté, sont encore invoquées. Dans nombre de travaux enfin, et j'entends des plus récents, s'étale une ignorance absolue de l'état actuel de la science. Faute de connaître les ouvrages essentiels parus en France ou en Allemagne, on ne voit pas comment les questions se posent, on ne sait pas quels sont les résultats obtenus. Avec les meilleures intentions du monde on est ainsi forcément condamné à un travail stérile, que personne ne lira et qui sera non avenu pour la science.

Une méthode plus scientifique, des connaissances plus étendues et plus exactes ne sont pas, d'ailleurs, les seuls avantages que l'on est en droit d'attendre des cours pratiques d'histoire. Leur rôle sera et est déjà plus salubre encore pour la formation des professeurs de l'enseignement moyen. Il est temps, en effet, qu'on renonce chez nous à considérer comme un simple organe administratif le corps enseignant des Athénées. On commence à comprendre que, sous peine d'atrophier les intelligences, de faire prendre en dégoût, en haine, la carrière de l'enseignement, il faut donner à ceux qui s'y consacrent une culture scientifique assez complète, pour qu'en dehors des heures de classe et des corrections de devoirs, il leur reste autre chose à faire qu'à lire le journal ou la Revue des deux mondes. Plus que d'autres, en raison même de la régularité, de la monotonie de leurs fonctions, les professeurs de l'enseignement moyen doivent avoir, suivant la belle expression d'A. Thierry, un objet de culte et de dévouement. Il est de la plus haute importance de leur faire comprendre dès l'Université que, s'ils sont fonctionnaires, il sont aussi des ouvriers de la science ; qu'il n'est pas un seul d'entre-eux qui ne puisse, qui ne doive, consacrer ses forces et son intelligence à l'étude. Ce que sont les *Lehrer* des Gymnases allemands, les professeurs des Lycées français, les professeurs des Athénées belges peuvent l'être aussi. Mais pour y arriver, il n'est qu'une voie : la solide formation scientifique à l'Université, l'exercice de la critique des sources, l'acquisition de la méthode, en d'autres termes, l'acquisition de la science, d'où proviennent fatalement l'amour de la science et avec lui le charme de la vie.

La lecture des dissertations des Universités de Liège et de

Bruxelles, auxquelles est consacré ce compte rendu, inspire invinciblement ces idées et donne foi dans l'avenir. Elles témoignent toutes d'une solide préparation scientifique, dont quelques-uns de leurs auteurs ont d'ailleurs, depuis, donné de nouvelles preuves¹.

A l'imitation de son collègue M. P. Frédéricq, M. Kurth a entrepris de publier, dans un recueil spécial, les meilleures dissertations produites à son cours pratique d'histoire, le premier en date, comme on sait, en Belgique. Ce procédé, inévitable à une époque où les cours pratiques n'étaient pas encore définitivement incorporés dans le programme des études, perdra me semble-t-il de sa valeur du jour où, par suite du rétablissement de la dissertation doctorale, les travaux universitaires vont devenir beaucoup plus nombreux. Ne vaudra-t-il pas mieux dès lors, ou bien publier un recueil destiné seulement à des travaux de même nature comme le fait en Allemagne M. Gierke; ou bien, fonder comme la faculté de Gand et après elle celle de Bruxelles, un recueil de travaux publiés par la faculté tout entière, où pourront trouver place côte à côte les productions les plus variées de l'activité scientifique?

Le recueil de dissertations académiques publié par M. K. comprend deux travaux : *L'auteur unique des vies des saints Amat, Romaric, Adelphe et Arnulphe*, par M. E. Dony; et une *Étude biographique sur Eginhard*, par M. E. Bacha.

M. Dony a très heureusement confirmé dans sa dissertation sobre et bien conduite l'hypothèse de Fredrichs, qui le premier, avait attribué à l'auteur des trois vies des saints Amat, Romaric et Adelphe, la rédaction de celle de S. Arnulf. Le fait était assez intéressant pour mériter d'être mis clairement en lumière. Ceux qui connaissent les recherches si ingénieuses et si fécondes à la fois de M. K. sur nos premiers textes hagiographiques, sur les plus anciennes vies de S. Lambert, de S. Remacle et surtout de S. Servais, se féliciteront de voir qu'il n'a pas cessé d'accorder une place dans son enseignement pratique à cette sorte de

¹ Voir le rapport de M. Bacha sur les Archives du Vatican et les Archives Farnésiennes de Naples (*Comm. Roy. Hist.* 1890, pp. 517 sqq.); et le travail de M. Leclère : *Les rapports de la Papauté et de la France sous Philippe III*. Bruxelles, 1889.

questions. Il sait mieux que personne combien il reste à faire dans ce champ immense et inculte de l'hagiographie et combien les médiévistes lui seront reconnaissants de leur donner d'autres dissertations comme celle de M. Dony.

L'étude de M. Bacha sur Eginhard n'est pas seulement une habile coordination des renseignements assez nombreux et d'ailleurs déjà utilisés que nous possédons sur le célèbre biographe de Charlemagne. Après Teulet et Jaffé, M. B. est arrivé à fixer, me semble-t-il, certains points encore obscurs de la vie de ce Suétone du IX^e siècle. Les raisons qu'il apporte pour prouver qu'Eginhard a été architecte, que Charles en a fait son secrétaire particulier, qu'il n'a jamais eu d'enfants etc. paraissent parfaitement convaincantes. En ce qui concerne le dernier point, toutefois, M. B. admet peut-être un peu vite que *mi nate* = *mi fili* au sens spirituel. Il n'aurait pas été inutile de donner quelques exemples du mot employé dans cette acception au IX^e siècle. L'appendice que l'auteur consacre à la chronologie des lettres de Charlemagne donne pour plusieurs d'entre elles des résultats très vraisemblables. Je ne puis toutefois me ranger à l'avis de M. B. en ce qui concerne la lettre 19, Jaffé p. 456. Jaffé a eu vraisemblablement raison de la publier sans nom d'auteur. M. B. la place en 833, c'est-à-dire à une époque où Eginhard ne venait plus à Aix. Mais peut-on croire cependant qu'il fût devenu tellement étranger à la politique du temps qu'il ne sût pas si, en Franconie, il devait se recommander à Lothaire ou à Louis le Germanique? Pour prouver à M. B. l'intérêt avec lequel j'ai lu son travail, je lui signalerai encore l'omission de quelques actes publiés par Van Lokeren (Cartulaire de S. Pierre), qui l'auraient aidé à préciser les relations d'Eginhard avec l'abbaye de S. Pierre (N^{os} 5, 6, 7, 8, 9, 10 et 11). Je regrette, en outre, qu'il n'ait pas dit un mot au moins de la part qui revient à Eginhard dans la rédaction des annales de l'empire. C'est là une des questions les plus épineuses de l'historiographie du IX^e siècle; mais M. B. dans une biographie d'Eginhard ne pouvait cependant la passer complètement sous silence. Il est regrettable aussi que M. B. n'ait pu se servir du travail de M. Matthaei : *Translatio SS. Marcellini et Petri in Kulturgeschichtlichen Beziehung*, ou le refaire.

C'est à des questions d'histoire du moyen âge que, comme ceux de M. Kurth, se sont consacrés à Bruxelles, les élèves

de MM. Philippon et Vanderkindere. Le 1^{er} fascicule des annales de la faculté de philosophie et lettres de l'Université de Bruxelles renferme trois travaux : L'un de M. L. Leclère sur *l'Election du pape Clément V*; le second de M. F. Vercruysse sur la *Chronique d'Albert d'Als*; et le troisième de M. L. Wodon sur le *Wergeld des Romains libres chez les Ripuaires*.

L'élection de Clément V soulève, comme on sait, un problème historique des plus intéressants. Quelle part a pu prendre le roi de France à la promotion de Bertrand de Got au siège pontifical? L'élection a-t-elle été entièrement libre, comme l'a soutenu dernièrement M. Rabanis, ou faut-il admettre l'existence de négociations à ce sujet entre le roi et l'archevêque de Bordeaux? Personne ne croit plus aujourd'hui à la prétendue entrevue rapportée par Villani entre Philippe le Bel et Bertrand à S. Jean d'Angély. M. Leclère est cependant revenu sur ce point et en comparant l'itinéraire de Bertrand avec celui de Philippe pendant le mois de mai 1305, il établit à l'évidence que ces personnages n'ont pu se rencontrer avant l'élection. Toutefois, l'auteur ne pense pas, comme M. Rabanis, que Philippe ait conservé une entière neutralité par rapport à l'élection. Il se range à l'avis de Boutaric et admet l'existence de négociations entre le pape et le roi. Faute de renseignements positifs, on en est réduit ici à des conjectures. M. Leclère voit, dans le contraste entre la politique de Bertrand avant et après son élection, la preuve qu'un arrangement préalable a dû intervenir entre lui et le roi. Avant l'élection, en effet, Bertrand est hostile à Philippe; après l'élection, il est à son égard d'une obéissance servile. Il ressort de là à l'évidence, d'après M. L., que le roi a dû certainement conclure un accord avec Bertrand. Le roi voulait un pape obéissant pour faire révoquer les actes de Boniface VIII dirigés contre lui et pour faire condamner les templiers. Il crut avoir trouvé cet instrument dans l'archevêque de Bordeaux et lui promit son appui auprès du conclave, moyennant la promesse, tenue fidèlement, d'accéder plus tard à ses désirs.

Toute cette argumentation de M. L. est très habile et très convaincante. Les différentes versions sur la part prise par le roi dans l'élection du pape sont rigoureusement analysées et critiquées. Le travail témoigne incontestablement d'une excellente méthode et d'une sérieuse formation scientifique. C'est là l'essentiel dans une dissertation universitaire. De tels travaux

sont en quelque sorte le *chef-d'œuvre* des ouvriers historiens. Ils montrent que leurs auteurs connaissent le métier et savent manier leurs instruments. La manière, le *faire*, ont ici plus d'importance que le résultat obtenu. M. L. ne m'en voudra donc pas si je crois ne pas pouvoir me rallier à ses conclusions. Son raisonnement est irréprochable, mais il néglige un élément de la question. Pour prouver, en effet, que Philippe le Bel est intervenu dans l'élection de Clément V et a eu avec lui des relations diplomatiques relatives à celle-ci, il faudrait avoir établi tout d'abord que le roi de France avait un intérêt quelconque à faire monter un archevêque de Bordeaux sur le siège de St Pierre. Bordeaux, et M. L. ne l'oublie pas, appartenait en 1305 au roi d'Angleterre. Bertrand de Got était un archevêque Anglais, c'est-à-dire un sujet du plus mortel ennemi du roi de France. Avait-il au moins avant son élection donné des preuves de fidélité à celui-ci? Aucune. M. L. constate lui même qu'avant son élection, il était hostile à Philippe. Des documents récemment publiés prouvent, d'autre part, que ses relations avec la cour d'Angleterre étaient excellentes (*Revue Hist.*, mai-juin 1889, p. 48 sqq). Aussi, les auteurs de l'*Histoire Littéraire* XXVIII, 274, constataient-il déjà que Clément V fut toujours, au fond du cœur, hostile à la dynastie capétienne et récemment M. Schottmüller (*Der Untergang des Templers Ordens*, 1887 I p. 91. 564), poussant cette thèse à l'extrême, croyait pouvoir établir une alliance secrète entre Clément V et Molay, le grand maître des Templiers, dirigée contre le roi de France. Il ne faut pas oublier, d'ailleurs, que ce même Clément, dont M. L. avec Boutaric stigmatise la servilité auprès de Philippe, contribua à faire échouer un des plans les plus ambitieux de ce roi, je veux dire la nomination de Charles de Valois à la dignité de roi des Romains. On voit clairement par là qu'avant l'élection, Philippe n'avait aucun motif de soutenir la candidature de Bertrand de Got, sujet du roi d'Angleterre, et qu'après l'élection, la conduite de Clément V, à côté de plusieurs traits d'obéissance forcée aux volontés du roi de France, en présente d'autres, au moins aussi caractérisés du contraire. Hypothèse pour hypothèse, l'opinion des partisans de la liberté de l'élection du pape paraît, dans ces conditions, aussi plausible que celle défendue par M. L. La question pour arriver à une solution définitive a besoin de documents nouveaux qui entraînent dans un sens ou dans l'autre le plateau de la balance.

Il faudrait avoir étudié de près la chronique d'Albert d'Aix pour pouvoir émettre, en connaissance de cause, un jugement sur la valeur des résultats obtenus par M. Vercruysse dans sa longue dissertation. On sait l'importance qu'attachèrent au récit d'Albert les premiers historiens des croisades et comment l'apparition de la *Geschichte der Kreuzzüge* de von Sybel vint modifier complètement l'opinion courante à cet égard et faire tomber cet auteur dans un discrédit aussi général que la faveur dont il avait été précédemment l'objet. M. Kugler en a appelé récemment de la sévérité du jugement de von Sybel et s'est efforcé, en 400 pages, de réhabiliter le chroniqueur si décrié et de revendiquer pour lui une place parmi les sources les plus précieuses de la guerre sacrée. Entre les deux adversaires, M. V. choisit un terrain intermédiaire. Sans admettre les idées de Kugler, il croit pouvoir être moins sévère pour Albert que M. von Sybel. La lecture de son travail est intéressante mais les résultats manquent un peu de précision. Faute de données nouvelles, M. V. n'a pu faire que de la critique subjective et l'on sait combien restent toujours conjecturaux les résultats auxquels on arrive par ce chemin.

Pour être beaucoup plus courte que les travaux de MM. L. et V., la dissertation de M. Wodon sur le *Wergeld* des Romains libres chez les Ripuaires sera saluée avec joie par ceux qui s'intéressent en Belgique au progrès des études historiques. C'est, je pense, le premier travail consacré à l'histoire du droit qui sorte d'une Université belge et le symptôme est de bon augure.

Peu de sujets d'études sont aussi attachants que l'histoire de nos institutions, au moins jusqu'au XVI^e siècle. Villes, territoires, états se sont développés chez nous avec une vigueur, une richesse de formes, dont il n'y a peut-être pas d'exemple ailleurs. Les sources de notre droit coutumier et de notre droit public sont en nombre immense et encore vierges. L'inscription au programme des cours universitaires de l'histoire des institutions du moyen âge et de l'histoire moderne dirigera, on peut en être sûr vers ce champ si fertile et si négligé les meilleurs de nos jeunes historiens.

L'apparition du travail de M. W. est donc un symptôme encourageant. Je regrette toutefois que l'auteur n'ait pas choisi un sujet plus rémunérateur. La thèse de Fustel de Coulanges

que réfute M. W. n'a pas d'adhérents. Il est admis sans conteste que le Wergeld du Franc est à celui du Romain comme 2 est à 1. Le t. 36 de la *Lex Ripuaria* prouve en effet à l'évidence que l'*Advena Romanus* de la Lex n'a pas un Wergeld d'exception puisque l'*Advena francus*, mentionné dans le même passage, a un Wergeld ordinaire de 200 sous.

Quoiqu'il en soit, M. W. a prouvé ce qu'il fallait démontrer, c'est-à-dire qu'il connaît les textes et sait les discuter. Il ne faut pas demander plus à une dissertation universitaire.

Une question avant de finir. La faculté de Bruxelles a fait paraître comme 1^{er} fascicule d'une Revue les travaux de ses élèves. N'y a-t-il pas un certain danger à adopter cette forme de publication? La faculté aura-t-elle toujours assez de *bons* travaux disponibles pour suffire aux exigences d'une publicité périodique? Et si non, ne se trouvera-t-elle pas en face de ce dilemme : une Revue paraissant *quelquefois* ou une Revue paraissant régulièrement, mais au prix de remplissages qui en diminueront la valeur. Etant données les conditions dans lesquelles se trouvent nos Universités, n'est-il pas plus prudent d'adopter le mode de publication choisi par la faculté de Gand à l'exemple de l'Allemagne et de l'Ecole des Hautes-Etudes de Paris, c'est-à-dire de faire paraître en fascicules distincts et mis en vente isolément, les travaux dignes d'être présentés au public? ¹

HENRI PIRENNE.

¹ J'avais déjà corrigé la première épreuve de ce long compte-rendu, lorsque j'ai reçu, en même temps, le second fascicule des *Annales de la Faculté de philosophie de Bruxelles*, et le premier fascicule du *Recueil de travaux publiés par les membres de la Conférence d'histoire* de l'Université de Louvain, publiés sous la direction de M. le professeur Ch. Moeller. Les études de M. Wodon sur *Le droit de vengeance dans le comté de Namur au XIV^e et au XV^e siècle* et de M. Cattier sur *La guerre privée dans le comté de Hainaut aux XIII^e et XIV^e siècles*, que renferment les *Annales*; ainsi que le mémoire de M. Cauchie sur *La querelle des investitures dans les diocèses de Liège et de Cambrai*, par laquelle le recueil de Louvain inaugure sa publication, sont trois excellents travaux qui prouvent que mon optimisme n'est pas exagéré.

M. PROU. Manuel de paléographie latine et française du VI^e au XVII^e siècle, suivi d'un dictionnaire des abréviations, avec 23 fac-similés en phototypie. Paris, Picard, 1890. 8°.

Un manuel de paléographie, à la fois exact et pratique, est sans contredit l'un des livres les plus utiles que l'on puisse écrire. Combien de gens, en effet, que soit leurs études, soit leur profession, obligent à travailler dans les dépôts d'archives! Le plus modeste généalogiste comme l'historien le plus illustre doivent pouvoir déchiffrer sans peine les écritures du moyen âge. Chartes et cartulaires, comptes de toutes espèces, réglemens de toutes sortes, correspondances, arrêts de cours de justice, testaments, livres paroissiaux, minutes de notaires, autant de sources manuscrites que le chercheur, qu'il s'occupe de l'histoire d'un grand Etat ou qu'il se borne à dresser la filiation du plus simple hobereau, se voit obligé de consulter et qu'il ne peut consulter sans connaissances paléographiques. Il n'y a donc rien d'étonnant à ce que le seul manuel élémentaire de paléographie existant jusqu'aujourd'hui, celui de Chassang, soit arrivé très rapidement à sa huitième édition. Cet ouvrage, pourtant, présente de graves défauts. Le plan manque complètement de netteté; les divers spécimens d'écriture, reproduits par le procédé toujours défectueux de la gravure, ne sont pas suffisamment exacts, enfin la méthode régressive adoptée par l'auteur, outre qu'elle n'a rien de scientifique, est plutôt propre à embarrasser le débutant qu'à lui faciliter la besogne. M. Prou peut donc bien augurer du succès du manuel qu'il vient de publier. Tant par la méthode, que par l'abondance des renseignements, la sûreté des informations et le soin apporté à l'exécution, son travail est bien supérieur à celui de son devancier. Les divisions en sont très nettes; la doctrine, sobre et puisée aux bonnes sources. En restant élémentaire, M. Prou a cependant donné à son livre un caractère absolument scientifique. Son but a été double. Il a voulu réunir les mérites de l'excellente *Anleitung zur Lateinischen Palaeographie* de Wattenbach, à ceux, plus modestes, d'un manuel pratique. Il nous donne ainsi, à la fois, une introduction à la paléographie et un livre de lecture. Partout, il a joint l'exemple à la théorie. De nombreux bois intercalés dans le texte et vingt-trois planches de fac-similés en phototypie, aussi exacts que bien choisis, mettent sous les yeux du lecteur les principaux spécimens d'écriture. Les deux cents

dernières pages du volume contiennent un dictionnaire des abréviations latines et un dictionnaire des abréviations françaises. Quoi qu'on puisse penser, au point de vue purement théorique, de ces sortes de répertoires, il n'en est pas moins vrai qu'ils rendent des services fréquents et qu'ils épargnent bien du temps et des peines inutiles, même à ces paléographes de haut-vol qui feignent de les dédaigner.

Le manuel de M. Prou se compose de six chapitres. Le premier est consacré aux diverses écritures de la période ante-carolingienne (capitale, onciale, semi-unciale, cursive, minuscule) et aux écritures dites nationales (écriture lombardique, écriture wisigothique, écriture irlandaise, écriture anglo-saxonne). Le second contient la théorie des abréviations (par sigles, par contractions intérieures, par lettres suscrites, par suspension, par signes spéciaux). La réforme de l'écriture à l'époque de Charlemagne est exposée dans le chapitre trois et les diverses transformations subies par la minuscule carolingienne du XI^e au XVII^e siècle, font l'objet du chapitre quatre, le plus long de tous. Enfin les deux derniers chapitres s'occupent : l'un, des signes auxiliaires de l'écriture (ponctuation, signes de correction, accents, chiffres) et de la notation musicale ; l'autre, des matériaux et des instruments de l'écriture.

Dans ces différents chapitres, M. Prou, et c'est un des mérites principaux de son livre, traite à part l'écriture des manuscrits et celle des documents diplomatiques. C'est la première fois, je pense, que cette distinction, qui a pour elle le double avantage d'être aussi pratique que strictement scientifique, est appliquée systématiquement dans un livre destiné à l'enseignement de la paléographie. Une autre innovation des plus heureuses est de citer, pour chaque période, une série de manuscrits datés et par conséquent d'une autorité absolue pour la fixation des caractères de l'écriture. M. Prou a mis ici largement à contribution les beaux travaux de M. L. Delisle, le chef incontesté de l'école paléographique française et il renvoie continuellement son lecteur aux excellents fac-similés du *Cabinet des manuscrits*. C'est, d'ailleurs, surtout du développement de l'écriture en France, que s'occupe M. Prou. Il ne parle que fort accessoirement des écritures étrangères. Peut-être y aurait-il eu lieu, cependant, de donner un peu plus d'extension aux passages qu'il leur consacre. S'il est incontestable, en effet, que la minuscule caro-

lingienne a été, à partir du XI^e siècle, universellement employée dans tous les pays de l'Europe occidentale, il n'est pas moins vrai, d'autre part, que les mêmes phases de son développement ne se sont pas produites simultanément, dans ces diverses contrées. Trois chartes dressées la même année, l'une à Cologne, l'autre à Paris et la troisième à Londres, ne présenteront pas des caractères identiques. M. Prou le sait mieux que personne, mais les débutants ne le savent pas et il n'eût pas été inutile de le leur dire.

Je signalerai encore à M. Prou, en vue d'une prochaine édition, deux légères inexactitudes. P. 32. Le Monulphe dont il est question dans l'*authentique* reproduit sur la planche I du musée des archives départementales n'est pas évêque d'Utrecht (*Trajectum inferius*), mais évêque de Maestricht (*Trajectum superius*). P. 33. Il faut ajouter aux trente-sept diplômes mérovingiens originaux de Paris, un diplôme original de Theodoric III, conservé à la bibliothèque de l'Université de Gand et dont un fac-similé a été publié dans le *Messenger des sciences historiques* t. LII.

Il ne me reste qu'à souhaiter au manuel de M. Prou une rapide diffusion en Belgique et à le recommander vivement aux étudiants en paléographie.

H. PIRENNE.

L'hypnotisme, ses rapports avec le droit et la Thérapeutique.

La suggestion mentale. ALBERT BONJEAN (Félix Alcan, Paris.
— Office de Publicité, Bruxelles. Prix 3 fr.).

Le livre que vient de publier M. l'avocat Bonjean est peut-être le plus neuf et le plus intéressant qui, jusqu'à cette heure, ait été écrit sur cette matière. Il est rédigé d'une plume alerte, dans un style clair, net, précis, coloré cependant, avec une verve entraînante des plus remarquables. L'auteur a su, presque toujours, se garer des expressions scientifiques qui auraient arrêté les personnes étrangères à ces sortes d'études. Il a voulu qu'il fût à la portée de tout le monde et, disons-le hautement, il a parfaitement réussi.

Les personnes d'enseignement, les pères et mères de famille, les médecins, les avocats, ont tout intérêt à le lire, car il jette

sur les questions actuelles de la vie sociale les plus vives lumières. Ces questions, il n'est plus permis à personne de les ignorer. Non que les conceptions de l'auteur soient, dès maintenant, incontestables, mais parce que son livre soulève des problèmes de la plus haute importance pour la société en général et pour chacun de nous en particulier. Certains de ces points de vue sont toujours vivement contestés par de bons esprits, notamment dans les matières criminelles. Pour ne parler que de notre pays, nous dirons, par exemple, que M. Delbœuf ne les admet pas encore. Aussi l'ouvrage ne saurait-il manquer de soulever de vifs débats scientifiques dans la presse spécialiste belge ou étrangère.

Quoi qu'il en soit, ces divergences serviront à fixer le législateur sur l'opportunité et l'utilité du projet Lejeune, actuellement soumis à la législature. Les publications contradictoires de M. Delbœuf et Bonjean, fourniront incontestablement aux Chambres et à l'opinion publique de précieuses sources d'information et de décision.

L'ouvrage dont nous parlons est, en tout cas, un livre d'expériences personnelles, souvent renouvelées, faites dans les conditions scientifiques les plus rigoureuses, soustraites aux préjugés qui ont égaré les créateurs de la science à ses débuts, entreprises sans aucun parti pris d'écoles, de routine, ou d'idées préconçues.

Les lecteurs qui se donneront la peine de le lire acquerront une connaissance exacte de l'état présent d'une science qui commence enfin à préoccuper fortement le monde des penseurs. Elle est devenue l'objet des études des professeurs les plus éminents : Brouardel, Liébeult, Bernheim, Beaunis, Hildenbain, Liégeois, Delbœuf, Ochorowicz, Braid. Elle est définitivement entrée dans le domaine de l'expérience et soulève assurément un monde d'idées et les plus merveilleuses questions qui aient jamais préoccupé l'esprit humain.

Son sujet touche à la pédagogie, à la philosophie, à la religion, au droit, à la physique, à la médecine et à la chirurgie.

Voici, en quelques mots, le résumé du contenu de ce livre remarquable à plus d'un titre.

Deux grandes hypothèses ont, jusqu'à ce jour, partagé les esprits et peuvent se résumer en deux mots : la théorie *magnétique* et la théorie *suggestiviste*.

Le *magnétisme* attribue les phénomènes somnambuliques à un

fluide émis par l'opérateur et agissant par lui-même sur l'organisme du patient.

Le *suggestivisme* soutient que la suggestion *verbale* peut seule expliquer la diversité de ces phénomènes extraordinaires.

Les expériences de Braid paraissent avoir porté au magnétisme un coup mortel. Cependant les controverses sont vives encore, et la discussion paraît loin d'être épuisée.

Certains opérateurs prétendent, à leur tour, pouvoir agir sur le patient par simple suggestion *mentale*, sans proférer une seule parole, sans se permettre aucun geste. Malgré les recherches pratiques les plus consciencieuses, les expérimentateurs verbiétois avouent, sans hésiter, n'être jamais parvenus à obtenir des résultats avérés par ce moyen. Cependant, ils se gardent de nier le fait d'une manière absolue.

L'hypothèse suggestiviste a deux centres principaux : l'*Ecole de la Salpêtrière* de Paris dont M. Charcot est le chef ; l'*Ecole nancéenne* de Nancy, dont M. Liébeult et Liégeois sont les deux représentants les plus autorisés.

Les effets de la suggestion sont pour ainsi dire infinis et d'une puissance effrayante. L'hypnotisé arrive à des perceptions d'une ténuité inouïe. L'opérateur peut à peu près lui faire croire tout ce qu'il lui plaît. Il peut le déterminer à exécuter ce qu'il veut. En lui donnant à manger une pomme de terre crue, une partie d'un trognon de chou, il lui fait savourer ces racines comme des fruits exquis. Un verre d'eau devient une liqueur délicieuse. La suggestion fera voir au sujet un fantôme effrayant ou un homme sans tête dans le convive qui mange et qui boit avec lui. Il lui fera éprouver une douleur atroce là où il n'avait point mal ; calmera une douleur nerveuse des plus violentes par un simple ordre impérieusement donné. Il n'atteint pas seulement les diverses espèces de névrosités, il parvient encore à agir sur les muscles eux-mêmes. Il provoque des stigmates, fait soulever la peau comme dans les brûlures, produit des pustules, accélère ou retarde les pulsations du cœur, paralyse un membre ou fait disparaître la paralysie, fait jaillir des gouttelettes de sang par la peau tuméfiée, sans aucune espèce d'application ou d'attouchement.

Toutes les femmes et tous les hommes peuvent-ils subir l'action hypnotique ? Malgré son importance, cette question n'a pas été directement abordée par l'auteur ; nous le regrettons vivement.

Elle méritait bien une étude et un chapitre à part. Nous dirons même que, à tous les points de vue, cette question nous paraît capitale. Bientôt nous en aurons la preuve, car l'importance des solutions juridiques dépend de ceci : Combien d'hommes et de femmes sur mille, par exemple, peuvent-ils être hypnotisés ? Généralement les sujets sur lesquels on opère sont des femmes et surtout des femmes atteintes de névrose, cette terrible maladie du siècle. Nous voudrions, au contraire, voir opérer non seulement sur des malades, mais surtout sur des personnes bien portantes, hommes ou femmes. Quoi qu'il en soit, il reste acquis que sur certains sujets, spécialement sur les névropathes, la suggestion produit des phénomènes stupéfiants et de plusieurs desquels nous avons été personnellement témoin.

Voyons-en les conséquences.

Dans l'*enseignement* et dans l'*éducation*, elle aidera à donner le goût de l'étude à des jeunes gens qui ne l'ont point, à inspirer au voleur l'idée de la probité, au vice le désir de l'honnêteté, à l'homme faux, la honte de la déloyauté, à l'être pour lequel on n'éprouve qu'aversion, le besoin de gagner sa sympathie. Des enfants qui avaient en horreur l'étude des langues modernes ont, sous l'empire de la suggestion, été pris d'une ardeur soudaine pour l'étude de ces langues. D'autres qui ne pouvaient souffrir les mathématiques, se passionnent maintenant pour ces sciences. Cependant notre conviction, dans ce sens, n'est pas encore absolument complète. Nous voudrions voir notre vaillant échevin de l'instruction publique M. Mallar multiplier les expériences dans cette direction. Si la suggestion peut nous porter au bien, on s'imagine facilement qu'elle peut de même nous induire au mal, vicier les meilleures natures, pervertir des êtres foncièrement honnêtes. Jusqu'où pourra s'étendre cette influence bien-faisante ou malfaisante ? On l'ignore encore, la science étant toujours dans l'enfance. Mais il est probable qu'elle n'ira jamais jusqu'à l'altération de l'organisme humain, duquel dérivent tous les instincts bons et mauvais.

En *médecine*, quand des docteurs comme Le Fort, Dumontpallier, Forel, Jong, Bérillon, Bourdon, Bérot, proclament les succès étonnants de l'hypnotisme dans son application à la thérapeutique et aux opérations les plus douloureuses et les plus diverses de la chirurgie, il ne saurait être permis de douter de leurs assertions. Mais ici encore l'action médicatrice peut-

elle ou pourra-t-elle s'étendre au delà de la névrosité ? Nous en doutons ; mais en ajoutant que l'empire du moral sur le physique, des nerfs sur les muscles, est immense, et que, à l'heure présente, personne n'est en mesure de préjuger l'avenir.

En droit, l'influence de la suggestion sur la volonté peut faire subir à celle-ci des atteintes terribles. Aussi les expériences exécutées par l'auteur et par ses collaborateurs, surtout par M. Mallar, l'éminent avocat, font-elles des chapitres qui traitent des questions juridiques les meilleurs et les plus importants du livre. Quand un opérateur a trouvé une personne susceptible de subir son influence, il en devient le maître absolu. Il peut lui ordonner le vol, le crime, le mal sous toutes ses formes, certain d'être obéi. Il suffit qu'il veuille d'une façon tenace et persistante, pour que la victime, tentée de se rebeller, cède à l'injonction qui lui est faite. La personne hypnotisée se trouve sans force, sans volonté, sans conscience, livrée aux caprices du maître. Elle ne conserve de spontanéité et de volonté que ce que veut bien lui en laisser l'opérateur. Celui-ci réalise, dans le sens strict du mot, l'idéal célèbre : « Son client est en son pouvoir, comme le bâton dans la main du voyageur. » L'opérateur peut alors faire accomplir un vol, un faux, un crime à l'homme le plus honnête, forcer la femme la plus chaste à se résigner à ses caprices. M. Delbœuf doute ; mais les exemples qu'il cite ne paraissent pas assez concluants. Ils doivent être recommencés dans des conditions plus absolues de vouloir impérieux et persistant pour entraîner l'obéissance. Du reste, ce qu'il en cite va déjà bien au delà de l'honnêteté et de la pudeur dans la stricte acceptation de ces mots.

Voilà donc l'effrayant problème qui est soumis à l'appréciation de la législature tant en France qu'en Belgique. La justice, dans un criminel, peut n'avoir plus devant elle qu'un être inconscient, irresponsable, dupe et esclave d'un tiers insaisissable.

Ce problème, l'avocat qui a composé ce livre, cherche à le résoudre au point de vue juridique. Il examine avec une étonnante perspicacité les divers cas qui peuvent se présenter. Sous ce rapport, son œuvre est des plus intéressantes.

La législature trouvera-t-elle le moyen de distinguer l'acte suggéré de l'acte libre ?

Nous en doutons, tout en le souhaitant.

Tel est le livre que nous engageons vivement tous les lecteurs

de la *Revue* à lire sans parti pris. Chacun est intéressé à connaître ces questions captivantes. Il est bon que tous puissent se prémunir contre les malheurs dont ils peuvent être menacés, que les écoles s'en occupent dans l'intérêt de la jeunesse pour la pousser au bien, que les gouvernants se montrent prévoyants.

THIL-LOBBAIN.

Grieksche Spraakkunst, door W. JASPAR, *Leeraar aan het seminarie te Rolduc*. Kerkrade, N. Alberts. 344 pp.

La première édition d'un ouvrage classique échappe rarement à certains défauts que la propre expérience de l'auteur, aidée des avertissements de la critique, ne parvient que plus tard à discerner et à corriger. Tout en rendant justice au mérite du travail consciencieux de M. Jaspas, je lui signalerai quelques-uns des points qui me paraissent exiger une révision très attentive.

J'adresserai d'abord à la lexicographie un reproche d'une portée générale : on dirait qu'elle se compose de deux parties écrites à des époques séparées et dans un esprit différent ; il apparaît trop qu'elles n'ont pas été suffisamment fondues et mises en harmonie l'une avec l'autre pour former une œuvre ayant une véritable unité de composition. Dans beaucoup d'endroits, on voit que l'auteur se conforme fidèlement aux vieilles théories et à l'ancienne méthode d'exposition. Ailleurs, on rencontre tout à coup des explications empruntées aux chapitres les plus récents de la grammaire comparée. Dans les deux cas, le défaut est grave : dans une grammaire de classe, comme l'a dit justement M. Bréal, nulle part on ne doit apercevoir de linguistique, mais partout elle doit être *latente*.

Je cite quelques exemples : il semble, à plus d'un endroit, que l'auteur n'a pas une idée très nette de ce que l'on désigne actuellement par les noms de racine, de thème et de désinence. « Dans *τιμή, άνθρωπος*, le radical est *τιμ-, άνθρωπ-*, tandis que *η* et *ος* sont les désinences du nominatif (p. 15) ». A la page 35, on nous dit que les noms de la troisième déclinaison en *-ις, -ος, -εύς* sont des radicaux en *ε* qui changent cet *ε* au nominatif en *-ις*,

-ος, -εύς; exemple *τείχι-ων*, radical *τείχε*, nominatif *τείχος*, etc. Il est superflu de montrer ici les inconvénients d'un pareil exposé. Il suffit de renvoyer l'auteur aux bonnes grammaires récentes; bien plus, il suffit de le renvoyer à lui-même mieux informé, car ailleurs (pp. 109-111) il indique la forme véritable des thèmes de ces mots. Mais dans ce dernier passage, la linguistique est exposée dans des chapitres séparés, ajoutés en quelque sorte après coup, et écrits dans une forme qui ne peut guère convenir qu'à des manuels spéciaux. Très souvent même, les notions linguistiques sont rejetées dans des notes *en allemand*, empruntées à des auteurs, comme MM. Brugmann et G. Meyer, dont les écoliers ne peuvent comprendre ni la langue, ni le style. La première tâche de M. Jaspar devrait être de débarrasser son livre de cet appareil scientifique et d'unifier l'esprit et la méthode de sa grammaire. Alors, quand il nous aurait dit (p. 109) que les racines de *πάω* et de *κλάω* sont *καF* et *κλαF*, il ne répèterait plus, suivant la formule ancienne, que ces verbes *allongent* au futur l'*α* du présent en *αυ* (p. 120), et il ferait disparaître les autres contradictions du même genre.

J'ajoute quelques remarques moins importantes. C'est une mauvaise innovation que d'avoir substitué au terme consacré de *dentales*, le terme impropre de *linguales* pour les lettres δ, τ, θ.

Les noms neutres en -ας, comme *κίρας*, *κρίας*, devraient être joints aux noms neutres en -ος, plutôt que d'être placés dans une autre classe (p. 44). De plus, il est inexact de dire que les formes contractes *κίραος*, *κέρως*, etc., qui sont les plus anciennes, sont issues de *κίρατος*, etc., après la chute du τ.

Pourquoi *ιχθύς* (p. 44) est-il placé parmi les noms contractes? La théorie des temps seconds aurait dû, à mon avis, venir après, et non avant celle des verbes liquides.

Il me paraît très douteux que l'impératif *ἵστη* soit issu de **ἵστας*, comme l'enseigne M. Jaspar (p. 150). Les impératifs *τίθει*, *δίδου* sont, il est vrai, formés d'après l'analogie des verbes contractes, tout comme les imparfaits *ἐδίδουν*, *ἐτίθεις*, mais il ne peut en être de même pour *ἵστη*. En effet **ἵστας* aurait donné *ἵστα̃*, comme on le voit dans la formation nouvelle *καθίστα̃*.

Il est peu exact d'indiquer (p. 195) que les substantifs neutres en -ος sont formés des adjectifs en -εύς, comme *ἀληθεια*, par exemple, l'est de *ἀληθής*. Si l'on enseigne que *βάθος* vient de *βαθύς*, que fera-t-on de *βένθος*?

Une grande partie des règles de la syntaxe sont déjà exposées dans la lexigraphie. Nous n'aurions rien à redire si l'auteur avait incorporé toute la substance de la syntaxe dans les chapitres relatifs à la morphologie. C'est là une innovation pour laquelle M. Louis Havet a apporté d'excellents arguments dans la préface de sa Grammaire latine. Seulement, chez M. Jaspar, on ne voit pas très bien d'après quels principes les matières de la syntaxe ont été réparties dans les deux moitiés du livre.

En général, la syntaxe est complète, clairement exposée, et bien fournie d'exemples. L'auteur me permettra d'attirer son attention sur quelques points.

La distinction entre l'adjectif *attributif* et *prédicatif* (p. 221), si difficile à faire saisir aux élèves, aurait demandé plus de développements.

La théorie de la construction avec un verbe d'un accusatif de même racine ou du moins de sens équivalent (p. 224) est également trop écourtée. Il aurait fallu expliquer ici des tournures comme *εὐαγγέλια ζῶειν*, *Ὀλύμπια νικᾶν* ou *στάδιον νικᾶν*, *ἡδὺ γελαῖν*, etc.

« Dans les propositions temporelles, pour marquer qu'une action est simplement future ou attendue, on emploie le subjonctif avec *ἄν* après un temps principal, l'optatif sans *ἄν* après un temps secondaire (p. 266) ». L'auteur ajoute qu'en pareil cas, l'optatif indique quelquefois la répétition de l'action. Mais le subjonctif, tout comme l'optatif, peut aussi indiquer la répétition. Il fallait donc distinguer deux emplois différents du subjonctif avec *ἄν*, comme on en distingue deux pour l'optatif sans *ἄν* : l'emploi pour marquer l'*avenir*, et l'emploi pour marquer la *répétition* ou l'*indétermination*. Enfin il fallait indiquer ici que les propositions conditionnelles et relatives s'accordent, dans ces deux cas, avec les propositions temporelles.

« Dans les phrases conditionnelles exprimant une supposition contraire à la réalité, on se sert de l'imparfait s'il s'agit de faits présents, de l'aoriste ou du *plus-que-parfait*, s'il s'agit de faits passés (p. 269) ». Cette règle, qui d'ailleurs est formulée dans les mêmes termes dans presque toutes les grammaires, est de nature à induire les élèves en erreur, et à leur faire croire que, dans ces sortes de phrases, le plus-que-parfait est l'équivalent exact de l'aoriste. Je dirais plutôt que le plus-que-parfait,

comme l'imparfait, exprime en général une hypothèse se rapportant au présent. En effet le plus-que-parfait ne marque pas une *action passée*, comme le ferait l'aoriste¹ ; il a le sens d'un *imparfait*, et s'emploie dans les cas où, pour marquer l'idée du *présent*, on se servirait, en grec, d'un parfait : εἰ ἐγὼ ἐπεχείρησα πράττειν τὰ πολιτικὰ πράγματα, πάαι ἂν ἀπωλόωην (PLAT., *Apol.*, 31 d), « si j'avais voulu me mêler de politique, je serais mort depuis longtemps ». L'idée du présent aurait été exprimée par ἀπόλωα « je suis mort ».

M. Jaspar fait suivre sa grammaire d'un appendice sur la langue d'Homère. Il n'eût pas été moins utile de signaler aux élèves les principales particularités du dialecte d'Hérodote. Dans cet appendice, ἦώς et αἰδώς (et non αἰδῶς p. 311) sont cités à tort parmi les substantifs de la seconde déclinaison. Le paradigme primitif de βασιλεύς est βασιλεύς, *βασιλῆFος, et non *βασιλέFς, *βασιλέFος. Le plus simple d'ailleurs dans un livre classique est de ne pas toucher à ces questions controversées.

Il fallait laisser à MM. van Leeuwen et Mendes da Costa leur théorie sur l'augment dans Homère. Pour ma part, je la crois absolument fausse, et j'espère bien qu'on n'imprimera pas dorénavant, à leur exemple, dans le texte de l'Iliade ἔβῃ, ἔτεξε, ἔγενετ', ἐβάλλ', ἐάνθανε, ἐλύτο, etc. Pourquoi donc surcharger la mémoire des écoliers de notions dont ils devront probablement se débarrasser dans l'avenir?

J'ai fait d'assez nombreuses critiques, mais elles me sont inspirées par l'intérêt réel que mérite l'ouvrage de M. Jaspar. Dès maintenant il pourra rendre de bons services aux étudiants hollandais. Dans une prochaine édition, il suffira d'y introduire quelques améliorations pour en faire un livre classique très recommandable.

L. PARMENTIER.

¹ Cf. CH. CUCUEL, *Règles fondamentales de la syntaxe grecque*, p. 144.

HENRY HARRISSE : Christophe Colomb, les Corses et le Gouvernement français. Paris, 1890, 32 p. 8°.

Diverses cités se disputent la gloire d'avoir donné le jour à Homère. La même rivalité existe pour Christophe Colomb ; et ces discussions, qu'on pouvait croire définitivement terminées après les beaux travaux publiés sur la question par M. Henry Harrisse, deviennent de nouveau plus vives à mesure qu'on se rapproche de la date du quatrième centenaire de la découverte du nouveau monde. Les prétentions de Gènes semblent les seules justifiées ; cependant les villes de Milan, Chiavari, Cuccara, Savone et d'autres encore croient pouvoir continuer à soutenir que Colomb est né dans leurs murs, uniquement parce que dans quelque ancien acte, datant quelquefois du XVI^e ou même du XVII^e siècle, il est dit que des Colombo habitaient l'une ou l'autre de ces villes. Comme le dit fort bien M. Harrisse à ce sujet : il n'y a pas dans le sud de l'Europe, — et je préciserai en Italie, car pour l'Espagne c'est plus douteux, — pas trois villes sur dix qui ne puissent en dire autant. »

Alors même qu'on est convaincu de la valeur des arguments qui militent en faveur de Gènes, il n'en est pas moins intéressant de suivre quelque peu cette polémique : elle nous fait voir quels curieux arguments l'esprit de clocher peut inspirer à des hommes qui, dans toute autre circonstance, n'oseraient raisonner de la sorte. Pareille étude présente un intérêt psychologique incontestable.

Nous n'en donnerons qu'un exemple. L'an dernier le Prof. L. Ambiveri ¹ a ravivé une ancienne thèse d'un historien local du XVII^e siècle, Pier Maria Campi, prétendant prouver que Colomb avait vu le jour à Bettola, non loin de Plaisance. Parmi les nombreux arguments fournis à l'appui de cette thèse, il y en a qui témoignent d'une critique historique toute nouvelle : Colomb prend femme à Lisbonne. La jeune fille s'appelle *Filippa Perestrello* : or, il se fait que celle-ci était née à Betolla ; un poète piacentain du XVI^e siècle, Marinoni, dit Colomb son compatriote ; Oviedo écrit que les Colomb sont originaires de Plaisance, et le blason de Colomb est le même que celui des Colomb de Plaisance. Quelque peu sérieuses que soient ces

¹ *Del luogo di nascita di Cristoforo Colombo.* Piacenza, 1889. 31 p.

preuves, M. Ambiveri les développe avec une conviction profonde et avec un sentiment patriotique digne d'une meilleure cause ; mais au moins le fait-il honnêtement, sans passion et sans tronquer les textes. Il n'en est malheureusement pas de même des Corses. Etant les derniers entrés en lice, on dirait qu'ils prétendent être aussi les plus fougueux. Les abbés Casanova et Peretti ont publié plusieurs études pour prouver que Colomb était né à Calvi ; leur thèse a été appuyé par un professeur de l'université, M. Haussaire ; et M. le Ministre Goblet a paru donner à cette thèse une sanction officielle en signant l'arrêté du 6 août 1882 autorisant l'érection d'une statue à Colomb dans la ville de Calvi.

C'est pour prouver l'inanité de ces prétentions que M. Harrisse a écrit une lettre, publiée dans la *Revue historique* (janvier 1890), et adressée à M. l'abbé Casabianca, un des contradicteurs de M. Casanova. Cette lettre vient d'être publiée en brochure et M. Harrisse y a ajouté de nouveaux documents et des pièces justificatives. Les arguments de M. Casanova méritent d'être signalés à cause de leur singularité. Dans des actes de Calvi de 1530, 1570 et dans un registre qui va de 1738 à 1784 on rencontre le nom de Colombo ; l'acte de naissance de Colomb existe à Calvi, mais on ne parvient pas à l'exhiber, plusieurs Corses ont accompagné Colomb (remarquons qu'on sait qu'il n'y en eut pas un seul) ; Colomb a donné à sa première découverte le nom de Cap Corse (Cape Coast. Guinée) ; on cite des Mémoires d'un Denis de Corte qui n'a jamais existé, on tronque quelques textes et on finit même par forger une inscription portant *Domus dominici Columbi*. Avec une imagination aussi puissante, avec autant de bonne volonté, je ne dis pas de bonne foi, on peut faire naître Colomb n'importe où. M. Harrisse prouve à nouveau toute l'inanité des prétentions de Calvi, et résume la question par les faits suivants qui s'appuient sur des documents authentiques : Le père de Colomb, le tisserand Domenico, naquit à Quinto près de Gènes, et sa mère, Susanna Fontanarossa, naquit au Bisagno, aussi près de Gènes. Domenico vécut à Gènes au moins depuis le 1^{er} avril 1439 jusqu'au moins le 28 septembre 1470. Son fils aîné Christophe naquit à Gènes entre le 31 octobre 1446 et le 31 octobre 1451.

Souhaitons que maintenant cette brûlante question puisse être considérée comme close.

ADOLF DE CEULENEER.

R. ENGELMANN : **Bilder-Atlas zu Ovids Metamorphosen.**
Leipzig, Seemann, 1890. 4° 13 p. et 26 pl. fr. 3-50.

Nous avons parlé ici même (1889, p. 417) de l'Atlas publié l'an dernier par M. Engelmann pour faciliter aux élèves des gymnases l'étude des poèmes homériques, et nous avons insisté alors sur l'incontestable utilité d'une pareille publication. Le même auteur vient de faire paraître un travail analogue pour les quinze livres des Métamorphoses d'Ovide. L'atlas se compose de 164 gravures, réparties fort inégalement entre les quinze livres. C'est ainsi qu'il n'y en a que 4 pour le *xiv*^e livre, 3 pour le *xv*^e alors que le *vi*^e livre en a 14 ¹.

On n'en est plus heureusement aux gravures fantaisistes, — souvent fort remarquables au point de vue artistique, nous nous plaisons à le reconnaître, — comme celles de Leclerc par exemple ², qui loin de faciliter l'intelligence des textes classiques ne pouvaient que dérouter l'esprit du lecteur. Toutes les gravures de l'Atlas de M. Engelmann sont des reproductions d'œuvres antiques dont plusieurs ont peut-être servi à inspirer le poète lui-même. La plupart sont heureusement choisies et moins sujettes aux réserves que nous avons cru devoir exprimer dans notre article sur l'Atlas homérique. Peut-être pourrait-on reprocher à M. Engelmann de n'avoir pas toujours choisi le monument antique dont la représentation se rapproche le plus exactement du texte des Métamorphoses.

Ainsi, à côté du joli vase du musée d'Athènes, représentant la Gigantomachie (n° 2), il n'eût pas été inutile de reproduire l'une ou l'autre partie de la célèbre frise de Pergame ³. Le groupe d'Apollon et de Daphné ne donne guère une idée de la métamorphose de l'infortunée nymphe telle qu'Ovide nous la décrit (n° 9). On possède cependant la belle statue de la fille de Pénée de la Villa Borghèse, et qui la représente au moment où elle est changée en laurier. C'est la représentation la plus exacte de la métamorphose. Aux phalanges des doigts croissent déjà des

¹ L'auteur a oublié d'indiquer dans le texte explicatif les livres *ix* et *xv*. Les gravures pour le *ix*^e livre commencent au n° 101 et pour le *xv*^e au n° 162.

² Dans VALENTYN, *Alle de werken van Ovidius Naso*. Amsterdam, 1700.

³ Cf. notre article dans la *Revue*, 1885, p. 294.

feuilles et des branches, le corps s'en recouvre. La nymphe semble se soulever et ses yeux, levés vers le ciel, expriment une douleur profonde. Cette belle statue avait sa place toute indiquée ici ; on aurait même pu y ajouter, pour servir de point de comparaison, le groupe d'Apollon et de Daphné de Bernini, conservé également à la Villa Borghèse, et qui est regardé, à juste titre, comme une des plus belles œuvres du maître.

Du reste il me paraît que M. Engelmann a emprunté trop de sujets à des représentations peintes sur des vases ou gravées sur des miroirs. Les statues et les bas-reliefs donnent d'ordinaire des sujets une idée plus claire et plus précise.

Ainsi pour le mythe de Penthée (Ov. III. 514, n° 34), pourquoi reproduire le dessin si vague de la coupe de M. Dilthey ¹ représentant le héros attaqué par une Ménade et une panthère, alors qu'Ovide ne parle pas de panthère et qu'on possède un beau bas-relief, découvert près de Rome en 1886, sur lequel on voit Penthée luttant contre deux Ménades ²? On aurait pu trouver encore d'autres représentations du même mythe dans la belle étude publiée sur ce sujet par O. Jahn ³.

Je ferai une remarque analogue pour les Niobides. Le n° 67 est trop incomplet et le n° 66 ne reproduit que quelques-unes des statues de Florence. Il eût été utile, pour l'intelligence du sujet, de représenter l'ensemble du groupe tel qu'on le trouve gravé dans l'ouvrage d'Overbeck (II, 51) et dans celui de Mitchell (II, 477). Du reste ce sont surtout les sarcophages qui représentent le plus fidèlement la vengeance d'Apollon. Ici on n'a que l'embarras du choix. Je me contenterai de signaler celui du Vatican ⁴ et celui de la glyptothèque de Munich ⁵. Malgré ces critiques de détail, l'Atlas, tel qu'il est, rendra un vrai service non seulement aux étudiants mais aussi aux professeurs de l'enseignement moyen ; et nous souhaitons que M. Engelmann continue son œuvre pour d'autres auteurs classiques.

ADOLF DE CEULENEER.

¹ *Arch. Zeit.* 1873, p. 78.

² L. BORSARI. *Di un bassorilievo con rappresentanza relativa al mito di Penteo*. (Bull. Com. arch. comunale di Roma, 1887, XV p. 215 et pl. XIII).

³ O. JAHN. *Pentheus und die Mainaden*. Kiel, 1841.

⁴ VISCONTI. *Museo Pio Clementino*. IV, 17.

⁵ N° 205 du Catalogue de Brunn ; reproduit dans BAUMEISTER. *Denkm.* II, p. 1030.

Griechische Schulgrammatik von Dr E. Koch. *Dreizehnte umgearbeitete Auflage*. Leipzig, Teubner, 1889.

Il faut qu'une grammaire grecque ait de bien grandes qualités pour arriver à sa 13^{me} édition en Allemagne, où les bonnes grammaires ne sont pas rares. La grammaire classique de Koch se distingue en effet par son exposition claire et méthodique, ainsi que par l'heureux choix des exemples.

Dans cette 13^{me} édition l'auteur a apporté, comme dans les autres, de nombreux changements dont plusieurs me semblent fort heureux. Au point de vue de la *quantité* de la matière, M. Koch a beaucoup supprimé, ce dont il faut le féliciter. *Verminderung des Lernstoffs*, tel est le but poursuivi depuis quelques années par les premiers pédagogues de l'Allemagne. C'est un prof. de Zürich, M. Kaegi, qui a mené le combat avec la plus grande vigueur. En 1884 il publia une grammaire grecque, dont la seconde édition vient de paraître, basée sur ce principe « *Was dem Schüler in seiner Gymnasialzeit nie oder nur selten in der Lektüre begegnet, braucht er nicht zu lernen* ». M. Kaegi se donna la peine de dépouiller tous les auteurs classiques, et il n'admit dans sa grammaire que les *formes* en usage dans ces auteurs; tout le reste, disait-il, n'est que du lest et je l'ai jeté par-dessus bord. M. Koch, qui a suivi maintenant le même principe, avoue devoir beaucoup à la grammaire de Kaegi. Quantité de formes parasites, surtout dans les comparatifs et les superlatifs, ainsi que dans les verbes, ont disparu. La disposition des matières et la doctrine même ont été changées en plusieurs endroits.

La morphologie des noms débute par ce qu'on nomme généralement la seconde déclinaison, les thèmes en -o, tandis que la première déclinaison n'est exposée qu'après. Ceci peut se justifier, les paradigmes des thèmes en -o étant moins nombreux et plus simples, parce que les noms féminins se forment sigmatiquement.

Le duel, ce luxe du langage, est supprimé dans les paradigmes tant du verbe que du nom, et il fait l'objet de deux chapitres spéciaux. C'est là une innovation qui me paraît heureuse. Les formes du duel sont rares dans les textes, et on peut en retarder l'étude sans aucun inconvénient. Une autre innovation qu'on ne peut qu'approuver, c'est de placer, immédiatement après les deux premières déclinaisons, les pronoms et les adjectifs

qui vont d'après ces deux déclinaisons. Ce sont de simples préoccupations de syntaxe qui sont cause que souvent on sépare ce qui au point de vue de la forme pure devrait être réuni. Mais c'est dans la théorie du verbe que se trouvent les principales modifications. Jusqu'à présent, l'étude du verbe grec était basée sur le système de G. Curtius, d'après lequel le thème de l'aoriste indique l'action qui *commence*, tandis que le thème de l'imparfait et du présent marque l'action qui *dure*. Depuis nombre d'années M. Koch avait des doutes au sujet de cette théorie. Il avait remarqué que l'action qui commence est bien plus souvent exprimée par l'imparfait, tandis que l'aoriste n'exprime le commencement de l'action que dans quelques verbes déterminés, tels que ἤρξα, ἐβασίλευσα etc. Il se mit dès ce moment à observer plus soigneusement l'emploi des temps, et trouva quantité d'imparfaits précédés de εὐθύς. L'exemple typique de Thucy. V. 39. 3 : εὐθύς κατήρπειτο le décida tout à fait en faveur d'une nouvelle théorie, que l'étude de la langue russe ne fit que confirmer. Il admet donc actuellement que l'action qui commence est exprimée par l'imparfait, tandis que l'aoriste exprime l'action accomplie.

Cette théorie, dit M. Koch, est confirmée par les théories nouvelles sur l'apophonie dans les racines des verbes monosyllabiques. Anciennement on admettait que la racine pure de λείπω était λιπ- et que les formes λείπ-ω λεί-λοιπ-α en dérivait par un double renforcement. Actuellement cette théorie n'est plus admise. On considère λείπο comme étant le thème primitif, tandis qu'on considère λιπό comme le thème dérivé, affaibli par suite d'un mouvement de l'accent. Donc, dit-il, λείπειν, φεύγειν (avec l'accent sur le thème) marquant l'action en elle-même, sans idée d'achèvement, tandis que λειπείν, φυγεῖν (avec l'accent sur la terminaison) marquent l'action achevée.

Autant je suis disposé à accepter la théorie même, aussi peu le suis-je à admettre cette explication. Elle me paraît procéder de la fausse interprétation d'un fait exact. Quand on admettait la théorie du guna, telle qu'elle était exposée dans Schleicher, -λοιπ- (dans λεί-λοιπ-α) était considéré comme un renforcement, et par suite comme étant postérieur à λειπ- (dans λείπ-ω). De même M. Koch admet actuellement que -λειπ- soit un affaiblissement de λειπ-. Or, il n'y a aucun motif, à ma connaissance, pour supposer que l'une des deux formes soit antérieure à l'autre,

Chaque type est spécial à certaines formations : celui avec *ε*, par exemple appartient au présent, celui avec *ο* au parfait de l'indicatif, mais il n'y a pas de raison pour croire que le présent soit plus ancien que le parfait. Les deux formes ont sans doute co-existé dès l'origine.

Si une théorie de ce genre avait besoin d'autre preuve que celle des exemples trouvés dans les auteurs, je la verrais plutôt dans ce fait, qu'en latin le système de l'aoriste et celui du parfait ont fini par se pénétrer mutuellement et se confondre, comme l'a montré Brugmann M. U. III. 16.

Le grec a donc deux formes de l'action accomplie : l'aoriste et le parfait ; mais tandis qu'en latin ces deux temps ont fini par se confondre, le grec les a différenciés. Gardant l'aoriste pour exprimer une action purement achevée, il a réservé au parfait l'expression de l'action achevée et qui dure sous cette forme achevée, de sorte que le contraire de *ἄτακτος*, par exemple, sera *τεταγμένος*.

Non seulement l'explication, mais la disposition des temps aussi a été changée. Les verbes en *-ω* ont été distribués en trois classes d'après leur thème verbal : I verba vocalia non contracta et verba muta; II verba contracta; III verba liquida. Dans chacun de ces groupes, M. Koch étudie d'abord le présent et l'imparfait, l'aoriste actif et l'aoriste passif. Puis le futur est étudié dans les trois groupes ensemble, et enfin le parfait dans les trois groupes également.

Un important changement a été introduit dans la division des verbes en *ω* d'après la formation des thèmes du présent. M. Koch admet toujours huit classes, mais ce ne sont plus exactement les mêmes que jadis. Appliquant la théorie des différents états de la racine, il a dû nécessairement supprimer la *Dehnclasse* (verbes dont la voyelle du thème pur est allongée), mais en revanche il a introduit une nouvelle, celle des verbes à redoublement. C'est là une innovation qu'on ne saurait qu'approuver. Néanmoins la règle ne me paraît pas bien formulée. M. Koch dit que l'on redouble le *thème verbal*, il serait nécessaire d'ajouter au degré réduit, sinon on ne comprendra pas *« γί-γν-ομαι statt γι-γεν-ομαι, αο² m. ἱ-γεν-όμεν »*.

Tels sont les principaux changements introduits dans la morphologie; la syntaxe non plus n'est pas restée sans subir quelques modifications. La règle courante d'après laquelle, après

un comparatif, on peut remplacer $\tilde{\alpha}$ suivi du nominatif ou de l'accusatif, par le génitif, a été reconnue fausse. Quand deux sujets ou deux compléments dépendant d'un même verbe sont comparés, je n'ai jamais rencontré, dit M. Koch, que le génitif, et on ne trouve jamais la comparaison avec $\tilde{\alpha}$ dans ces conditions. En conséquence, la règle a été changée.

On lisait dans les éditions précédentes, qu'une prop. énonçant un jugement et qui est complément d'un verbe signifiant *dire* ou *croire*, peut après un verbe signifiant *dire*, et doit après un verbe signifiant *croire* (et après $\varphi\acute{\alpha}\nu\alpha\iota$ *dire*), avoir le verbe à l'infinitif. Or, dit Koch, j'ai changé cette règle, car jamais je n'ai rencontré de prop. énonçant un jugement à l'infinitif, après $\lambda\acute{\epsilon}\gamma\epsilon\iota\nu$, $\acute{\alpha}\pi\omicron\chi\rho\iota\nu\epsilon\sigma\theta\alpha\iota$ etc., mais seulement après les verbes signifiant *croire* et après l'expression « on dit ». Mais l'infinitif se trouve assez souvent après $\lambda\acute{\epsilon}\gamma\epsilon\iota\nu$, quand cet infinitif remplace une prop. énonçant un désir.

Je ne marchanderai pas les éloges à cette grammaire que je considère comme excellente, bien qu'il y eût quelques modifications à faire encore. P. 17, la remarque sur l'accentuation de $\acute{\alpha}\delta\epsilon\lambda\phi\epsilon$ est inutile, d'autant plus que, chose curieuse, les éditions portent $\acute{\alpha}\delta\epsilon\lambda\phi\acute{\epsilon}$ (cf. le Sophocle de Schneidew.-Nauck p. exemple). L'observation n'est pas nouvelle, car Chandler (Greek accentuation, Oxford 1881 p. 98) disait « The attic vocative is $\acute{\alpha}\delta\epsilon\lambda\phi\epsilon$, though this precept appears to be neglected in our books ». P. 38. l'orthographe attique n'est pas $\nu\acute{\iota}\omicron\varsigma$ mais $\nu\acute{\omicron}\varsigma$. P. 48 « $\mu\acute{\iota}\alpha = \sigma\mu\text{-}\acute{\iota}\alpha$ ». L'élève comprendra-t-il ? Un exemple rendrait cela plus clair, par exemple, les doublets $\mu\acute{\iota}\kappa\rho\acute{\omicron}\varsigma$ et $\sigma\mu\acute{\iota}\kappa\rho\acute{\omicron}\varsigma$. P. 34 l'auteur fait évidemment erreur quand il donne $\gamma\epsilon\nu\epsilon\varsigma$ comme étant le thème de $\gamma\acute{\epsilon}\nu\omicron\varsigma$. Il ne peut y avoir ici d'allongement compensatif, puisque $\gamma\acute{\epsilon}\nu\omicron\varsigma$ est du neutre. P. 62 je ne dirais pas que l'on a $\pi\alpha\iota\delta\epsilon\acute{\upsilon}\eta$ ou $\pi\alpha\iota\delta\epsilon\acute{\upsilon}\epsilon\iota$, mais bien $\pi\alpha\iota\delta\epsilon\acute{\upsilon}\epsilon\iota$ ou $\pi\alpha\iota\delta\epsilon\acute{\upsilon}\eta$, car cette dernière forme appartient au vieux attique. P. 66 il y a une grave erreur dans la théorie de l'augment. M. Koch continue à enseigner que les verbes commençant par $\epsilon\upsilon\text{-}$ ne prennent pas l'augment, alors que les documents épigraphiques nous apprennent formellement le contraire. La règle est que les verbes commençant par $\epsilon\upsilon\text{-}$ et $\omicron\iota\text{-}$ prennent l'augment quand ces syllabes sont suivies immédiatement d'une consonne ; lorsqu'elles sont suivies d'une voyelle brève, c'est cette voyelle qui prend l'augment ; lorsqu'elles sont suivies d'une longue, le verbe ne prend pas

d'augment. Donc *ἡδαιμόνουν, ἡδοκίμουν, ἡχόμην, ἡρίσκον, ῥαίουν, ῥαίζον* mais *εὐηγύτουν, εὐώρκουν, εὐειμάτουν* etc. P. 93 M. Koch donne comme seules formes des 2 p. du singulier du plus-que-parfait *ἰ-πε-ποίη-κειν, ἰ-πε-ποίη-κεις*, alors que l'usage attique exige *ἰπεποίηκη, ἰπεποίηκῃς ἰπεποίηκει*. Ceci est d'ailleurs absolument logique. *ἰπεποίηκη* est pour *ἰ-πεποιη-κε(σ)α*; *ἰπεποίηκῃς* pour *ἰπεποιηκε(σ)ας*; *ἰπεποίηκει* pour *ἰπεποιηκε(σ)ε*. Ce n'est qu'à la période de décadence que l'*αι* de la 3^e pers. a contaminé les deux premières personnes par analogie. Remarquons que l'ionien a conservé les formes intermédiaires *ἠελύκεα ἠελύκεας ἠελύκεε*. P. 144; le parfait de *ὄραω* n'est pas *ἰώρακα*, mais bien *ἰόρακα*. P. 58; le terme *voyelle de liaison* ne devrait-il pas disparaître? en réalité *ο, ε*, sont des voyelles thématiques car elles font partie du thème. P. 97, la division des thèmes du présent de la conjugaison athématique est incomplète et purement empirique. Il n'y a pas *deux*, mais bien *quatre* classes de verbes en *-μι*: I ceux où le thème du présent est identique au thème verbal; II classe à redoublement; III verbes à suffixe *-νυ-*; IV verbes à suffixe *-να-*. Comme cette dernière classe ne se trouve que dans Homère, on pourrait la négliger. Il est en tous cas inexact de dire que « lorsque dans la classe en *-νυ-*, le thème verbal se termine par une voyelle, on redouble le *ν*. » Car, dans *ζώννυμι*, par exemple, le thème n'est pas *ζω*, mais bien *ζωσ*, et il y a eu assimilation du *σ* au *ν*; c'est le cas pour plusieurs de ces verbes, pour les autres il y a formation analogique.

Il y aurait, à propos de la morphologie, deux questions à soulever. I. Dans quelle mesure une grammaire scolaire doit-elle se conformer à l'usage attique, tel que nous le font connaître les inscriptions? Je pense qu'elle doit s'y conformer strictement et que ne pas le faire, sous prétexte que les textes eux-mêmes ne sont pas encore corrigés dans ce sens, serait une erreur. On tournerait en effet dans un cercle vicieux, car les éditeurs pourraient rétorquer l'argument et ainsi rien ne se ferait. D'ailleurs en France, en Allemagne, en Angleterre, des éditeurs (Desrousseaux, Král, Adam) ont publié des textes corrigés d'après les inscriptions, et il faut que grammairiens et éditeurs travaillent de concert à cette réforme. II. Dans quelle mesure convient-il d'introduire dans une grammaire scolaire, les résultats de la grammaire comparée? Cette question est bien plus épineuse et je me garderais bien de vouloir la résoudre en quelques lignes.

Il est indéniable que l'abîme qui sépare les grammaires scolaires de la grammaire comparée ne fait que s'élargir à mesure que cette dernière s'éloigne davantage des théories de Curtius. Ainsi, les grammaires scolaires enseignent que les thèmes de $\sigma\omega\mu\alpha$, de $\pi\rho\acute{\alpha}\gamma\mu\alpha$ sont $\sigma\omega\mu\alpha\tau-$, $\pi\rho\acute{\alpha}\gamma\mu\alpha\tau-$. Cela est simple et pratique. Néanmoins on a critiqué cette affirmation; car, disait un critique, « le τ n'appartient pas au thème qui se termine en réalité par $\mu\eta$ (nasalis sonans), $\mu\alpha = men$ latin, et l'explication est d'autant plus fausse qu'un τ final ne tombe pas, mais qu'il se change en σ . » La question était donc nettement soulevée. Pour ce cas déterminé, la rectification était erronée, car si $\mu\alpha = men$, ce que personne ne conteste, on a cependant à côté de *cog-no-men* la forme *cog-no-men-t-um*, c'est-à-dire qu'un suffixe secondaire a été ajouté au premier, et c'est ce qui s'est aussi produit en grec. Quant au τ final, il ne se change pas en σ , mais disparaît (cf. G. Meyer *G. Gr.* 2 p. 294 et 295 : Die Entstehung eines auslautenden $-\sigma$ aus $-\tau$ ist unerweislich). Dans ce cas déterminé donc, l'explication courante est la bonne. Mais dans une foule d'autres cas, c'est le contraire qui est vrai. Ainsi on explique l' η de $\pi\omicron\iota\mu\eta\nu$ par un allongement compensatif de la chute d'un σ , alors qu'il est bien certain qu'il n'y a pas eu de perte de σ dans ce cas.

Curtius avait résolu avec tact le problème qui se posait jadis; qui saura en ce moment concilier les exigences de la science avec celles de l'enseignement?

La syntaxe de M. Koch a été également un peu abrégée, mais ces modifications sont peu importantes. J'aurais voulu voir exposer autrement la théorie des prop. finales. L'auteur a eu raison de ne plus accepter à la lettre la loi de Dawes, et de ne plus considérer comme obligatoire l'emploi de l'optatif après un temps secondaire. Il explique fort bien que cet optatif est l'optatif oblique. Mais par là même il devenait inutile de chercher une explication spéciale à l'emploi du subjonctif après un temps secondaire. Cet usage, très fréquent, est très naturel, puisqu'une prop. finale est en somme une espèce de discours indirect. On peut dire $\eta\lambda\theta\epsilon\nu \iota\nu\alpha \dot{\iota}\delta\omega\iota$ ou $\eta\lambda\theta\epsilon\nu \iota\nu\alpha \dot{\iota}\delta\eta$, parce que la personne elle-même eut dit $\epsilon\rho\chi\omicron\mu\alpha\iota \iota\nu\alpha \dot{\iota}\delta\omega$. En outre, je retrouve ici l'éternelle confusion entre les prop. finales proprement dites et les prop. compléments d'un verbe signifiant *soigner, faire en sorte que* et introduite par $\delta\pi\omega\varsigma$. Ces deux espèces de

propositions doivent cependant être différenciées. Une prop. fin. prop. dite ne pourrait se trouver en apposition qu'à τοῦτου ἕνεκα ou à διὰ τοῦτο : ἔρχεται τοῦτου ἕνεκα, ἵνα ἡμᾶς ἴδῃ, tandis que la seconde espèce de proposition est vraiment le complément direct du verbe principal, et peut par conséquent être apposée à un accusatif complément tel que τοῦτο : σκόπει τοῦτο, ὅπως μὴ σε ὀψεται.

J. KEELHOFF.

VARIA.

M. E. Fabricius vient de publier une intéressante étude sur la topographie de Thèbes (*Theben, eine Untersuchung üb. die Topographie und Geschichte der Hauptstadt Boeotiens*. Freiburg i/B, 1890, 4°, de 32 p. et 1 plan). On y constate notamment que la ville actuelle occupe à peine une partie de l'ancienne Cadmée.

L'Académie impériale de Vienne continue ses publications aussi splendides que peu abordables, même pour de grands dépôts publics, par suite de leur prix vraiment excessif. C'est ainsi qu'elle annonce la prochaine publication des *Reliefs funéraires attiques* (*Die attischen Grabreliefs*) dont M. Conze a pris la direction. L'ouvrage sera complet en 18 livraisons au prix de 75 fr. chacune, soit donc 1350 francs pour l'ouvrage complet. Il serait sage de rendre ces publications un peu moins luxueuses de manière que les savants puissent en profiter plus facilement; car, au prix annoncé, il est certain que dans maint pays on cherchera en vain un seul exemplaire d'un ouvrage de première importance pour l'histoire de l'art grec.

On sait toute l'importance de l'édit de Dioclétien de l'année 301, établissant une loi de *maximum* (*de pretiis rerum venalium*) dans l'empire romain, et dont MM. Waddington (Édit de Dioclétien, Paris 1884) et Mommsen (C. I. L. III) ont publié les meilleures éditions. On connaissait jusqu'ici vingt trois fragments de cet édit, retrouvés dans diverses parties de l'empire, et qui se complétaient mutuellement. Les deux exemplaires les plus complets étaient celui connu sous le nom d'exemplaire d'Égypte et conservé au musée d'Aix en Provence (cf. Gibert, Le Musée d'Aix. Aix, 1882, p. 54-61, n° 103), et celui de Stratonicee en Carie (Eski-Hissar). Dans les fouilles entreprises l'année dernière à Platée par les membres de l'Ecole américaine d'Athènes on a trouvé un nouvel exemplaire renfermant la

plus grande partie du préambule qui nous était uniquement connu par les exemplaires d'Égypte et de Stratonicee. Il vient d'être publié par MM. Rolfe et Tarbell dans l'*American Journal of archaeology*. V. 428-439. Le fragment est de 55 lignes et complète heureusement en plus d'un endroit les deux fragments antérieurs. Ainsi celui de Stratonicee est brisé par le milieu et laisse des lacunes importantes dans le milieu des lignes; le fragment d'Aix est détérioré aux deux parties extrêmes. Celui de Platée vient combler plusieurs de ces lacunes. Le texte est en latin tandis que tous les fragments trouvés jusqu'ici en Grèce sont rédigés en grec.

Les Chambres ont voté un crédit de 30,000 fr. pour subvenir aux frais d'une exploration scientifique au Congo. Celle-ci sera dirigée par le capitaine Delporte et aura pour but l'étude du magnétisme terrestre. Ce sera donc une expédition isolée qui pourra produire certains résultats et faire progresser la géographie mathématique, comme le voyage scientifique de M. Dupont a fait connaître des faits nouveaux dans le domaine géologique. Seulement il est de toute nécessité que d'ici à peu de temps on organise une exploration d'ensemble. Dans des pays vierges il faut le concours de savants s'occupant de sciences diverses et se prêtant un mutuel appui pour arriver à des résultats sérieux. Il semble que nous ayons tout intérêt à ce que le Congo soit exploré le plus vite possible tant au point de vue de la géographie que des sciences naturelles, de l'ethnographie et surtout de la géologie. On n'aurait qu'à suivre l'exemple donné il y a quelques années par les États-Unis, lors de l'exploration des contrées situées à l'ouest du centième degré de longitude, et à la tête de laquelle se trouvait le savant ingénieur George Wheeler. Les résultats scientifiques de cette expédition furent immenses et l'Amérique en a tiré le plus grand profit. Les quelques millions que celle-ci lui a coûtés lui sont rendus au centuple.

M. le Comte Lanckoronski vient de publier, en collaboration avec MM. Niemann et Petersen, le premier volume d'une exploration en Pamphylie et Pisidie, contrées quasi inexplorées jusqu'ici. (*Städte Pamphyliens und Pisidiens*. B. I. *Pamphylien*. Wien, 1890, fol.). L'auteur étudie les ruines des diverses époques qui existent encore dans cette partie de l'Asie-Mineure, et publie 108 inscriptions, dont plusieurs inédites. L'ouvrage est publié avec le plus grand soin et même avec un luxe exagéré. Comme pour presque toutes les publications éditées sous les auspices de l'Académie de Vienne, le prix est si élevé que bien peu de particuliers seront à même de se le procurer. Ce premier volume coûte 130 fr.

L'an dernier, la *Revue critique* avait déjà critiqué ce mode luxueux de publication. Les savants sont rarement millionnaires et bien peu de bibliothèques publiques ont un budget de cent mille francs.

DE CEULENEER.

La bibliothèque de Sir Thomas Philipps, à Cheltenham, contient un grand nombre de documents provenant des archives de la ville de Tournai. Ce sont des centaines de chartes des XII^e. XIII^e et XIV^e siècles, présentant le plus vif intérêt, tant pour l'histoire de la ville et de ses institutions, que pour l'étude des dialectes romans. Il est grandement à souhaiter que la ville de Tournai, avec laquelle sont engagés des pourparlers pour l'achat de ces documents, s'honore en consentant au sacrifice pécuniaire, assez lourd d'ailleurs, qu'on lui demande pour rentrer en possession de ces précieux parchemins. C'est en quelque sorte une partie d'elle-même, ce sont, en tous cas, ses vrais titres de noblesse, qu'elle récupérera. Ajoutons que, placés aux archives de Tournai, ces documents se trouveront scientifiquement à la seule place qui leur convienne : ils combleront une grave lacune dans le plus magnifique dépôt de titres communaux que possède la Belgique et donneront à celui-ci une importance hors de pair. L'intérêt de la science comme l'honneur de la ville de Tournai sont donc d'accord pour imposer à l'administration communale l'achat des documents de Cheltenham.

L'administration communale de Tournai est seule d'ailleurs en Belgique à pouvoir les acquérir. Le règlement des archives de l'état interdit à celles-ci l'achat de documents d'intérêt local. En fût-il d'ailleurs autrement, il est certain que la ville de Tournai peut acquérir à un prix plus favorable que n'importe qui, des documents lui ayant jadis appartenu. Si elle recule, l'achat de ces documents, soit par l'Allemagne, soit par la France, lui prouvera tôt ou tard, combien elle aura eu tort de dédaigner ce que l'étranger n'aura pas hésité à se procurer, au prix de lourds sacrifices.

H. PIRENNE.

ACTES OFFICIELS.

MINISTÈRE DE L'INTÉRIEUR ET DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

UNIVERSITÉ DE GAND.

Faculté de Philosophie et Lettres.

Examen pour le grade de candidat en philosophie et lettres.

L'examen fait l'objet de deux épreuves et de deux années d'études au moins.

I. — Candidature préparatoire au droit.

La première épreuve comprend les matières suivantes :

La traduction, à livre ouvert, d'un texte latin et l'explication d'un auteur latin ;

L'histoire de la littérature française ou celle de la littérature flamande au choix du récipiendaire ; des notions sur les principales littératures modernes ;

La psychologie, y compris les notions élémentaires d'anatomie et de physiologie humaines que cette étude comporte ;

L'histoire politique de l'antiquité, du moyen âge et des temps modernes (1^{re} partie) ;

L'histoire politique interne de la Belgique (1^{re} partie).

La seconde épreuve comprend :

La traduction, à livre ouvert, d'un texte latin et l'explication d'un auteur latin ;

La philosophie morale et la logique ;

Le droit naturel ;

L'histoire politique de l'antiquité, du moyen âge et des temps modernes (2^e partie) ;

L'histoire politique interne de la Belgique (2^e partie) ;

Des notions sur l'histoire contemporaine ;

Des notions sur les institutions politiques de Rome.

Les étudiants peuvent demander, en outre, à être interrogés et sur l'histoire de la littérature flamande et sur l'histoire de la littérature française ; en cas de succès sur les deux branches, mention en est faite au diplôme.

II. — Candidature préparatoire au doctorat.

Pour les récipiendaires qui se destinent au grade de docteur en philosophie et lettres et qui se proposent d'étudier spécialement la philosophie, l'histoire ou la philologie classique, l'examen comprendra toutes les matières énumérées ci-dessus, sauf le droit naturel, et en outre, dans chacune des deux épreuves :

1^o la traduction, à livre ouvert, d'un texte grec et l'explication d'un auteur grec ;

2^o des exercices sur des questions de philosophie ; des exercices sur l'histoire et sur la géographie ; des exercices philologiques sur la langue grecque et sur la langue latine, selon que le récipiendaire se propose d'étudier la philosophie, l'histoire ou la philologie classique.

Pour les récipiendaires qui se destinent à l'étude spéciale de la philologie germanique, l'examen comprendra les matières suivantes :

1^{re} Epreuve.

La traduction, à livre ouvert, de textes flamands, anglais et allemands et l'explication d'auteurs flamands, anglais et allemands ;

Des exercices philologiques sur le flamand, l'anglais et l'allemand ;

L'histoire de la littérature française et l'histoire de la littérature flamande ; des notions sur les principales littératures modernes ;

L'histoire politique du moyen âge et des temps modernes (1^{re} partie) ;

L'histoire politique interne de la Belgique (1^{re} partie).

2^e Epreuve.

La traduction, à livre ouvert, de textes flamands, anglais et allemands et l'explication d'auteurs flamands, anglais et allemands ;

Des exercices philologiques sur le flamand, l'anglais et l'allemand ;

L'histoire politique du moyen âge et des temps modernes (2^e partie) ;

L'histoire politique interne de la Belgique (2^e partie) ;

Des notions sur l'histoire contemporaine ;

La philosophie morale, la logique, la psychologie y compris les notions élémentaires d'anatomie et de physiologie humaines que cette étude comporte.

III. — Examen pour le grade de docteur en philosophie et lettres.

L'examen fait l'objet d'une épreuve ou de deux épreuves successives, au choix des récipiendaires, et de deux années d'études au moins.

La première épreuve comprendra l'examen oral sur toutes les matières énumérées ci-dessous.

La seconde épreuve comprendra la défense publique d'une dissertation, manuscrite ou imprimée, sur une question scientifique se rapportant au groupe de matières dont le récipiendaire aura fait choix pour l'examen, et, en outre, pour les docteurs qui se destinent au professorat de l'enseignement moyen, une leçon publique sur un sujet désigné d'avance par le jury.

Matières de l'examen oral.

A. — Philosophie :

Encyclopédie de la philosophie ;
Histoire de la philosophie ;
Droit naturel ;
Métaphysique ;
Etude approfondie de questions de psychologie, de logique ou de morale ;
Analyse critique d'un traité philosophique ;
Traduction, à livre ouvert, d'un texte grec et d'un texte latin, et explication approfondie d'auteurs grecs et latins ;
Histoire de la pédagogie et méthodologie ;
Une matière choisie par le récipiendaire en dehors des branches énumérées ci-dessus.

B. — Histoire :

Encyclopédie de l'histoire ;
Histoire de la philosophie ;
Géographie et histoire de la géographie ;
Institutions grecques et institutions romaines ou institutions du moyen âge et des temps modernes ;
Critique historique et application à une période de l'histoire ;
Epigraphie grecque et latine ou paléographie et diplomatique du moyen âge ;
Histoire de la littérature grecque et de la littérature latine ou histoire des littératures modernes ;
Histoire de la pédagogie et méthodologie ;
Une matière choisie par le récipiendaire en dehors des branches énumérées ci-dessus.

C. — Philologie classique :

Encyclopédie de la philologie classique ;
Institutions grecques et institutions romaines ;
Histoire de la philosophie ancienne ;
Histoire de la littérature grecque et de la littérature latine ;
Grammaire comparée et spécialement grammaire comparée du grec et du latin ;
Eléments de paléographie grecque et latine ;
Traduction, à livre ouvert, d'un texte grec et d'un texte latin et explication approfondie de deux auteurs grecs et de deux auteurs latins ;
Histoire de la pédagogie et méthodologie ;
Une matière choisie par le récipiendaire en dehors des branches énumérées ci-dessus.

D. — Philologie germanique :

Encyclopédie de la philologie germanique ;
Grammaire comparée et spécialement grammaire comparée des langues germaniques ;

Histoire des littératures modernes ;
Histoire approfondie de la littérature flamande et de la littérature allemande ou anglaise ;
Grammaire historique du flamand et de l'allemand ou de l'anglais ;
Explication approfondie d'auteurs flamands et allemands ou anglais (moyen âge et temps modernes) ;
Histoire de la philosophie moderne ;
Histoire de la pédagogie et méthodologie ;
Une matière choisie par le récipiendaire en dehors des branches citées.

III. — Modifications à apporter au règlement spécial et détaillé de l'Université sur l'organisation des examens.

Art. 10. Ajouter : Il est toujours loisible à une faculté d'exiger et aux élèves de demander un examen écrit sur une ou plusieurs matières.

Projet de loi relatif à la collation des grades académiques et au programme des examens universitaires.

Rapport de la Commission de l'Intérieur et de l'Instruction Publique.

Messieurs,

Le projet de loi soumis à nos délibérations peut être résumé dans les points suivants :

I. — Il donne aux universités, sans distinction, le droit d'octroyer à leurs élèves des diplômes permettant d'exercer une profession ou d'occuper une fonction publique, et crée, pour les élèves qui n'appartiennent pas aux universités, des jurys spéciaux constitués par le gouvernement. Il garantit ainsi aux élèves, dans la mesure du possible, le droit d'être interrogé par leurs professeurs.

II. — Il réserve en faveur de l'Etat, représentant des intérêts généraux, les garanties et le contrôle nécessaires dans les circonstances actuelles, en définissant les conditions d'existence des universités, en déterminant les matières à connaître et la durée des études, en prescrivant l'entérinement des diplômes, formalité essentielle pour donner aux grades une valeur légale.

III. — Il assure l'avenir des hautes études en exigeant de la part de ceux qui veulent les aborder une capacité et une maturité d'esprit suffisantes.

Tels sont les principes du projet de loi. A part le dernier, ce sont ceux qui ont inspiré le législateur de 1876 ; ils reçoivent aujourd'hui une consécration nouvelle et définitive.

Le système établi en 1876, à titre provisoire, a été prorogé à différentes reprises par les Chambres. Une expérience de plus de dix années, les critiques que ce système a soulevées et les discussions auxquelles il a été soumis, permettent de prendre une décision réclamée depuis longtemps.

Nous examinerons plus loin, en détail, les divers articles du projet. Il convient, croyons-nous, d'entrer d'abord dans quelques considérations d'un ordre plus général et d'écarter quelques objections.

Une loi sur l'enseignement supérieur, qu'il s'agisse de la collation des grades, des programmes des examens ou de l'organisation de cet enseignement lui-même, doit être basée sur la liberté d'enseignement telle que la Constitution la garantit.

L'enseignement est libre, dit notre loi fondamentale. Cette liberté comporte la liberté d'enseigner, d'une part, et, de l'autre, la liberté d'être enseigné. L'une ne peut exister sans l'autre.

Toutes les dispositions proposées tendent à garantir l'exercice de cette liberté dans la mesure la plus rationnelle et la plus complète. Aucune prescription préventive, aucun obstacle à la liberté du professeur, ni à la liberté de l'élève, sauf, toutefois, le contrôle indispensable que l'intérêt social peut exiger.

La liberté des professions serait la conclusion logique de la liberté d'enseignement. Mais, dans l'état de nos mœurs et de nos idées, cette conséquence finale n'est pas encore admissible. L'opinion publique ne l'accepterait pas et de graves inconvénients en seraient certainement la suite. Il faut donc réserver à l'Etat un contrôle et des garanties, sauf à les réduire au minimum indispensable.

Concilier la liberté d'enseignement avec le contrôle que l'Etat peut exercer sur l'admission à l'exercice des professions libérales, et aussi avec les garanties d'aptitude qu'il est en droit d'exiger de la part des fonctionnaires, des magistrats et de ceux qui sont chargés d'une part quelconque de l'autorité publique, — sans nuire à la valeur des hautes études : — tel est le but que le législateur doit chercher à atteindre. Nous croyons que le projet de loi l'assure à un degré suffisant.

A un autre point de vue, la liberté en matière d'enseignement est une condition essentielle de succès. L'ingérence exagérée de l'Etat en cette matière a toujours été funeste. Elle domine l'enseignement et lui enlève toute expansion ; elle arrête ses progrès et, conséquence plus grave, elle fait passer les générations successives sous un même niveau et annule, chez les citoyens, tout sentiment de responsabilité personnelle, toute initiative individuelle. L'homme disparaît, l'Etat devient le dominateur et le dispensateur de la nation entière, le pourvoyeur de ses besoins moraux et matériels.

Nous ne pouvons nous rallier à l'opinion qui ne veut « reconnaître de valeur légale qu'aux diplômes délivrés par les universités de l'Etat, par ce seul fait qu'ils émanent de délégués de l'Etat ; qui ne voit que dans le seul personnel enseignant de l'Etat des examinateurs vraiment capables

de rechercher si les aspirants aux professions ou fonctions publiques possèdent vraiment les connaissances requises. » Nous ne pouvons accepter davantage l'idée d'un jury d'Etat, ou d'un jury professionnel, préconisée par quelques-uns.

Ce sont là des prétentions inadmissibles absolument contraires à la liberté constitutionnelle.

Le jury d'Etat n'est pas indispensable : il attribue à l'Etat une situation prépondérante qui ne peut se justifier. Il aboutit, du reste, à l'examen d'Etat, qui a le grave inconvénient de donner aux études supérieures un caractère purement professionnel, alors qu'il serait nécessaire d'en développer le côté scientifique. La haute culture intellectuelle, les hautes études ne tarderaient pas à disparaître pour faire place aux questions d'affaires et d'intérêt. On ne connaîtrait plus que l'utilité matérielle, et l'éducation aurait atteint toute sa fin quand elle aurait procuré l'obtention des grades qui ouvrent l'entrée des diverses carrières. Cette tendance s'est accentuée surtout, il y a quelques années, par l'introduction, dans les établissements officiels, d'un système de bifurcation des études moyennes. Nous croyons qu'il faut réagir contre cette tendance. Sous ce rapport, l'un de nos membres a fait observer que le projet de loi est insuffisant.

Deux principes régissent la loi de 1876 : d'abord les universités confèrent les diplômes, aussi bien les universités libres que celles de l'Etat ; ensuite l'élève est interrogé par ses professeurs. Ces mêmes principes sont conservés dans le projet de loi ; le second y reçoit même une certaine extension.

Le jury central constitué par la loi de 1876 pour examiner les élèves sortant des établissements libres ou qui auraient fait des études privées, subit une modification. Il est mis en harmonie avec le second des principes que nous citons plus haut.

Les jurys que le gouvernement est autorisé à constituer seront dorénavant composés de telle sorte que les professeurs de l'enseignement dirigé par l'Etat et ceux de l'enseignement libre y seront appelés en nombre égal.

Ces jurys sont divisés en sections.

De cette manière on peut y faire entrer les professeurs de l'établissement où les récipiendaires ont fait leurs études. La situation de ces derniers devient ainsi sensiblement égale à celle des élèves des universités.

Ces jurys ainsi constitués, tout en conservant à l'Etat des garanties évidentes, puisqu'il y est représenté par quatre professeurs des établissements officiels et un président dont la nomination lui appartient, présentent sur l'ancien jury central un double avantage : d'un côté, les élèves jouiront d'une plus grande tranquillité d'esprit, ils étudieront avec plus de calme et pourront ainsi mieux s'assimiler les matières de l'examen ; ils seront délivrés de ce cauchemar d'avoir à comparaître devant des étrangers, dont les cours souvent plus considérables, quelquefois même répartis sur plusieurs années, peuvent faire l'objet de questions qui les déconcertent et conduisent parfois les meilleurs à un échec peu justifié ; de l'autre, les

professeurs pourront enseigner avec plus de liberté et plus d'autorité, au grand profit de la science.

Il est évident que les établissements sérieusement organisés pourront seuls jouir de cette disposition. La commission insiste sur ce point. L'un de ses membres a demandé s'il ne serait pas utile d'exiger une garantie plus sérieuse. Il craint que l'organisation de facultés isolées ne nuise aux hautes études par l'émiettement de l'enseignement supérieur. Il estime qu'il faudrait n'accorder ces jurys que pour les épreuves de la candidature en philosophie et lettres et de la candidature en sciences; ou bien n'octroyer cette faveur qu'à des établissements possédant au moins dix années d'existence et dont un certain nombre d'élèves auraient chaque année subi, avec succès, les épreuves de l'examen. Votre commission ne s'est pas prononcée sur ce point, elle s'en rapporte au gouvernement.

Le projet de loi contient une disposition spéciale destinée à combler une lacune. La loi de 1876 n'exigeait de la part des jeunes gens abordant les hautes études, aucune preuve de capacité ni de maturité d'esprit. Les universités de l'Etat ne croyaient pas pouvoir légalement exiger cette preuve. L'université de Louvain seule réclama, dès le commencement, un certificat d'études moyennes complètes; elle obligeait les élèves qui désiraient fréquenter ses cours à passer un examen d'entrée s'ils ne pouvaient présenter ce certificat. L'université de Bruxelles formula la même exigence en 1885 et la maintint depuis lors. Les facultés de Namur et de Saint-Louis exigeaient également le certificat d'humanités complètes.

La conséquence de cet état de choses fût qu'un grand nombre de jeunes gens se firent inscrire aux cours universitaires de l'Etat ou de Bruxelles sans avoir acquis des connaissances suffisantes, et ce au grand détriment de la valeur des études. Cette situation souleva de toutes parts des réclamations fondées.

Il y avait donc lieu de porter remède à ce grave inconvénient.

Le projet de loi le fait d'un manière que nous croyons efficace. « Nul ne sera admis, dit l'article 5, à l'examen de candidat en philosophie et lettres, de candidat en sciences naturelles ou de candidat notaire, s'il ne justifie par certificat qu'il a suivi avec fruit un cours d'humanités de six années au moins, y compris la rhétorique; à l'examen de candidat en sciences physiques et mathématiques, s'il ne justifie, par certificat, qu'il a suivi avec fruit un cours d'études professionnelles de cinq années au moins, y compris la première scientifique, ou un cours d'humanités de six années au moins, y compris la rhétorique, plus le cours de mathématiques de la première scientifique. »

Le projet exige, en outre, que le certificat constate que l'élève est jugé apte à suivre avec fruit les cours d'enseignement supérieur.

Ces certificats sont soumis à l'appréciation d'un jury. A défaut de certificat, ou si celui-ci n'est pas admis par le jury, le récipiendaire doit subir une épreuve préparatoire dont les matières sont fixées par l'article 10.

Les candidats ingénieurs sont soumis à une épreuve spéciale.

La Chambre a consacré de nombreuses séances à l'examen de cette question. Elle a écarté, à une forte majorité, le grade d'élève universitaire ou le graduat, malgré tous les efforts des partisans de ce système.

Nous estimons qu'elle a bien fait.

La question est de la plus haute importance.

On prétendrait à tort, nous semble-t-il, que le projet de loi n'ayant pour objet que d'organiser, d'une manière stable et définitive, le système de l'enseignement supérieur, n'est appelé à exercer de l'influence que sur les hautes études. L'organisation nouvelle aura nécessairement une influence considérable sur l'enseignement moyen.

Il y a entre ces deux branches de l'enseignement une connexion et une corrélation qu'on ne peut perdre de vue.

L'enseignement moyen — les humanités, — ce serait une faute de l'oublier, ont pour but de former l'homme, but qui relève de l'ordre moral et non de l'ordre purement intellectuel. C'est pendant cette période que doit se développer l'intelligence des jeunes gens, que leur caractère et leur jugement doivent être formés, leur volonté affermie, leur goût épuré et ennobli; qu'il s'agit, enfin, de faire naître en eux le sentiment de la responsabilité personnelle et d'activer l'esprit d'initiative et l'ardeur au travail.

Telle est la mission des humanités. Elles doivent développer les facultés, toutes les facultés du jeune homme dans un ensemble harmonieux, bien plus que lui donner une somme plus ou moins grande de connaissances positives ou utilitaires. « Il faut que l'enfant sorte du collège plutôt la tête bien faite que la tête bien pleine. »

Toute mesure intempestive inscrite dans la loi sur l'enseignement supérieur peut avoir des conséquences funestes pour les études moyennes. Et ces conséquences auront une portée d'autant plus désastreuse que, en matière d'enseignement moyen, il ne s'agit pas seulement de l'instruction à donner au jeune homme, il s'agit surtout de sa formation et de son éducation.

En outre, les études humanitaires exercent une influence bien plus étendue que l'enseignement universitaire; elles s'adressent à un nombre d'élèves infiniment plus grand.

L'expérience du passé doit ici entraîner les convictions.

L'examen difficile pour l'obtention du grade d'élève universitaire est tombé sous le coup de réclamations générales; le graduat eut le même sort.

L'un et l'autre avaient eu pour résultat de sacrifier la rhétorique et même la poésie. Ces classes étaient consacrées à des exercices de mémoire, à des répétitions. L'examen était le résultat inévitable d'un examen difficile et trop surchargé.

Une épreuve facile et partant sur un petit nombre de matières n'amènerait pas de meilleurs résultats. Malgré le dévouement et le zèle des maîtres, les élèves se borneraient à l'étude des branches nécessaires et négligeraient les autres.

Et qu'advierait-il si le professeur lui-même, découragé par l'attitude de ses élèves, se contentait de donner ses leçons sans se préoccuper des résultats qu'il obtient ? De quelque côté qu'on porte ses regards, l'examen à la fin des humanités ne peut qu'abaisser le niveau de l'enseignement.

Le certificat d'études, tel que la loi le comprend, sera plus efficace, mais il doit être sérieux. Il dépend du gouvernement qu'il ait ce caractère.

L'article 6 lui donne tout pouvoir sous ce rapport.

En matière d'enseignement moyen, la liberté doit être complète ; sur ce terrain, la liberté n'est pas à craindre. L'examen domine l'enseignement, c'est-à-dire les programmes et les méthodes. Or, les programmes et les méthodes doivent être libres si l'on veut assurer le succès des études.

Qu'on ne se plaigne pas de l'absence de garanties et de contrôle !

L'opinion publique saura discerner entre les divers établissements.

L'intérêt des familles, la sollicitude des parents toujours préoccupés de l'avenir de leurs enfants, seront un contrôle d'une efficacité réelle.

D'ailleurs, l'Etat en donnant à ses institutions une organisation toujours améliorée, doit forcément amener les établissements libres à imiter son exemple.

Il faut se garder, au surplus, de permettre à l'Etat de se mêler trop intimement des affaires privées, de se mettre partout en lieu et place des citoyens. Un pareil système finit par supprimer toute initiative individuelle. L'homme, dans ce système, se repose sur l'Etat pour l'accomplissement du plus impérieux de ses devoirs. Triste conséquence qui aboutit fatalement à la décadence de la nation.

Les partisans d'un examen d'entrée à l'université désirent écarter des universités les incapables, les fruits secs, comme on les désigne communément. Ils veulent également diminuer l'encombrement des carrières libérales.

Le but n'est certainement pas à critiquer, mais le moyen préconisé ne nous paraît pas admissible. Il présente de très sérieux inconvénients. Comment des professeurs étrangers aux récipiendaires peuvent-ils, en quelques heures, juger de la valeur réelle d'un élève, lancé dans toutes les anxiétés d'un examen ? Ne court-on pas le risque de refuser de jeunes gens capables d'aborder les hautes études, mais dont le développement intellectuel n'est pas arrivé à un point convenable, dont l'esprit s'épanouira sous l'impression d'un travail d'un nouveau genre, d'une matière d'études nouvelles, parfois même d'une circonstance fortuite ?

D'ailleurs l'Etat a-t-il bien le droit d'interdire ainsi l'accès de l'enseignement universitaire ? On peut en douter à juste titre.

Qu'on n'objecte pas que le professeur est obligé d'abaisser son enseignement. Le professeur, en agissant ainsi, manque à sa mission. Nous répondrons avec M. Janson : « Si les élèves ne sont pas aptes à suivre les cours, ayant un caractère scientifique, tels que les professeurs les comprennent, ceux-ci n'ont pas à se ravalier au niveau des élèves, c'est aux élèves à s'élever jusqu'à eux. »

L'élève arrive aux cours de haut enseignement à ses risques et périls. S'il n'est pas suffisamment préparé à cet enseignement, il sera arrêté au premier examen de philosophie. Cet examen est la véritable barrière qui arrêtera les jeunes gens incapables.

L'examen des articles du projet de loi a donné lieu à quelques observations.

L'article 1^{er} ne met aucun obstacle à la création, par les universités, de grades scientifiques dont ces établissements formuleront librement les programmes. Il ne s'agit dans la loi que de grades donnant ouverture au droit d'exercer une des professions dites libérales, ou de grades nécessaires pour être appelé à une fonction publique.

Deux grades nouveaux y sont inscrits : celui de candidat-ingénieur et celui d'ingénieur, soit des mines, soit des constructions civiles. La profession d'ingénieur reste libre cependant. Le grade n'est requis que pour être admis à concourir pour la fonction d'ingénieur dans une administration de l'Etat.

La création du grade d'ingénieur a pour conséquence la suppression du monopole dont les écoles spéciales de Gand et de Liège étaient, jusqu'ici, en possession. Ce monopole pouvait se justifier jusqu'à un certain point, par suite de la non-existence d'écoles libres possédant une organisation complète et dans lesquelles l'enseignement était donné conformément à un programme satisfaisant. Il n'a plus de raison d'être, lorsque d'autres écoles indépendantes des universités de l'Etat, viennent à s'établir dans des conditions normales. Ce monopole, du reste, n'était consacré que par arrêté royal.

La création de ce grade n'entame pas le droit de l'Etat et ne diminue en rien les garanties que celui-ci peut réclamer. Les universités délivrent les diplômes en leur propre nom. Mais c'est la loi qui continue à régler les programmes et les autres conditions auxquelles les diplômes pourront être accordés. La situation étant ainsi réglée, il n'est plus permis de faire une distinction entre les ingénieurs sortis des différents établissements.

Le projet de loi s'incline devant les principes de la Constitution ; la liberté d'enseignement et l'égalité de tous les Belges devant la loi.

C'est la mission du législateur d'étendre, à mesure que les circonstances le permettent, l'application de nos principes constitutionnels et de progresser dans la voie de la liberté.

Quant aux garanties que l'Etat est en droit de réclamer, elles sont assurées par diverses prescriptions de la loi. L'article 32 porte que les universités ne peuvent délivrer un diplôme de l'un des grades d'ingénieur que moyennant de comprendre dans leur programme toutes les matières exigées par la loi. L'article 12 institue un examen d'entrée aux écoles, examen nécessité par la nature des études auxquelles l'aspirant ingénieur doit se livrer. Les articles 2 et 3 déterminent les conditions de grades et la durée des études pour l'obtention du grade d'ingénieur. Enfin, par l'article 47, le projet de loi donne à l'Etat une garantie précieuse. Il

n'admet à concourir pour la fonction d'ingénieur, dans une administration de l'Etat, que celui qui a obtenu l'un des grades d'ingénieur et dont le diplôme a été dûment entériné. Sans interdire au gouvernement la nomination directe de ses fonctionnaires, le législateur veut évidemment que les fonctions d'ingénieur de l'Etat ne soient conférées qu'à la suite de concours organisés par l'administration. Ce système, que le ministre actuel des chemins de fer a mis en vigueur, aura pour résultat d'amener dans l'administration les jeunes gens les plus intelligents et les plus capables ; il assure ainsi le bon recrutement des fonctionnaires de l'Etat dans une des branches les plus importantes des services publics.

A l'article 6, un membre a appelé l'attention du gouvernement sur les certificats émanant de professeurs particuliers. Il désire que ces documents ne soient pas entourés de formalités d'une sévérité exagérée qui aurait pour conséquence de les rendre illusoirs.

Art. 13. Candidature en philosophie et lettres. La Chambre avait admis, au premier vote, que les matières de l'examen feraient l'objet de deux épreuves et de deux années d'études au moins. Les facultés des quatre universités, toutes les autorités pédagogiques sont d'accord sur ce point. On reconnaît qu'il est nécessaire de fortifier les études philosophiques préparatoires au droit.

Revenant sur sa première décision, la Chambre a adopté un amendement de M. Bilaut, libellé aux derniers paragraphes de l'article. Cet amendement réduit à une épreuve et une année d'études, la candidature en philosophie et lettres préparatoire au droit.

Les deux années et épreuves ne sont maintenues que pour la candidature préparatoire au doctorat en philosophie.

Votre commission est d'avis qu'il y a lieu de revenir au premier système. Elle ne croit pas nécessaire d'exposer tous les motifs si longuement développés à la Chambre à l'appui de ce système. Un examen des matières inscrites au programme donnera la conviction qu'il est absolument impossible d'enseigner, dans l'espace d'une année, ces matières avec les développements qu'elles réclament.

L'enseignement serait écourté. Or, ce sont spécialement ces années d'études philosophiques qui doivent achever le développement intellectuel des jeunes gens et les rendre aptes à aborder avec fruit les études suivantes, soit juridiques, soit de philosophie supérieure, soit de linguistique.

Elle a donc l'honneur de vous proposer l'amendement suivant :

Modifier comme suit l'avant-dernier paragraphe de l'article 13 :

« Les matières de l'examen pour le grade de candidat en philosophie et lettres, préparatoire au droit, feront l'objet de deux épreuves et de deux années d'études au moins ; le latin sera compris à la fois parmi les matières de la première et celles de la dernière épreuve. »

Nous vous proposons en même temps, et comme conséquence de l'adoption de cet amendement, de réduire à deux épreuves et à deux années d'études au moins, les matières du doctorat en droit et de modifier dans ce sens le paragraphe final de l'article 16.

Ce sera l'objet d'un second amendement.

Les opinions sont partagées au sujet de la durée des études de droit. Nous croyons cependant que trois ans doivent suffire, après deux années de philosophie, pour donner au futur avocat les connaissances indispensables à sa carrière. On ne peut pas oublier, qu'après l'université, il y a trois années de stage, et que c'est dans cette période que l'avocat se forme, qu'il trouve l'application des principes étudiés à l'université.

Un membre a fait observer que peut-être l'enseignement du droit est plus développé que de raison; que certains professeurs donnent à leurs cours une importance et une étendue que la matière ne comporte pas, et que, sous ce rapport, les facultés auraient à prendre des mesures. L'enseignement universitaire doit rester dans les principes généraux, montrer les grandes lignes de la science juridique et non se perdre dans des détails exagérés. Il ne veut pas insister davantage sur ce point, mais il ose espérer que le professeur d'université saura se convaincre que son rôle n'est pas de former des spécialités, qu'il doit se borner à fournir à ses élèves une part rationnelle de cet ensemble de connaissances qui constituera un jour le juriconsulte ou l'avocat.

Art. 30. La commission croit qu'il serait bon de fixer dans la loi l'époque des sessions; elle est d'avis qu'il vaut mieux les fixer en juillet et en octobre. De cette manière un échec pourrait être réparé avant l'ouverture de l'année scolaire.

Votre commission, messieurs, à l'honneur de proposer à votre adoption:

1^o Un amendement à l'article 13 dont le texte est porté plus haut;

2^o Un amendement à l'article 16, modifiant le dernier paragraphe de l'article et conçu comme suit :

« Ces matières feront l'objet de deux épreuves et de deux années d'études au moins. »

3^o De donner votre approbation au projet de loi ainsi modifié.

Un membre a réservé son opinion sur certaines dispositions de la loi.

De nombreuses pétitions ont été adressées au Sénat. Elles sont relatives à divers objets qui reçoivent, par les dispositions nouvelles, une solution que nous croyons satisfaisante. Nous vous proposons de les déposer sur le bureau pendant la discussion de la loi.

Par arrêté royal du 27 mai 1890, M. Gantrelle (Joseph), professeur émérite à la faculté de philosophie et lettres de l'université de Gand, est déchargé, sur sa demande, du cours de latin compris dans les matières de l'examen de candidat en philosophie et lettres.

Par arrêté royal de la même date, M. Thomas (Paul), professeur ordinaire à la faculté susdite, est chargé d'y faire le cours de latin, en remplacement de M. Gantrelle. Il est déchargé, sur sa demande, des cours de grec et d'histoire de la littérature grecque.

Aux termes d'un arrêté ministériel du 24 mai 1890, les cours de grec et d'histoire de la littérature grecque, dans la faculté de philosophie et lettres de l'université de Gand, sont confiés à M. Parmentier (Léon), professeur agrégé de l'enseignement moyen du degré supérieur pour les humanités, docteur spécial en sciences philologiques, actuellement professeur à l'athénée royal d'Ostende.

Par arrêté royal du 30 mai 1890, M. Pauli (A.), professeur ordinaire à la faculté des sciences de l'université de Gand, a été sur sa demande, déclaré émérite, conformément à l'article 2 de la loi du 30 juillet 1879. Il a été autorisé à continuer, jusqu'à disposition ultérieure, les cours dont il est actuellement chargé.

Par arrêté royal du 31 mai 1890, M. Dutronquoy (Gaston-Edouard-César), professeur agrégé de l'enseignement moyen du degré supérieur pour la philologie germanique, actuellement professeur d'anglais, à titre provisoire, à l'athénée royal de Bruxelles depuis le 24 septembre 1889, est nommé professeur dans les athénées royaux. Il est définitivement chargé d'une chaire d'anglais à l'athénée royal de Bruxelles.

Un arrêté ministériel du 15 juin 1890 institue, près la faculté de médecine de l'université de Liège, une clinique et une polyclinique otologiques, laryngologiques et rhinologiques, accessibles à tous les élèves inscrits pour le doctorat en médecine.

Par arrêté ministériel de la même date, M. Schiffrers (Ferdinand), docteur en médecine, en chirurgie et en accouchements, est chargé de la clinique et de la polyclinique susdites, dans la faculté de médecine de l'université de Liège.

Par arrêté royal du 21 juin 1890, M. Seligmann (Maximilien), professeur agrégé de l'enseignement moyen du degré supérieur pour les sciences, nommé professeur de sciences naturelles dans les athénées royaux le 16 septembre 1882, actuellement professeur provisoire de sciences naturelles à l'athénée royal de Bruges depuis le 14 septembre 1889, est nommé définitivement à ces dernières fonctions.

Par arrêté royal de la même date, M. Bouquiaux (Emile-Pierre-Joseph-Ghislain), professeur agrégé de l'enseignement moyen du degré supérieur pour la philologie française, actuellement second professeur de français, à titre provisoire, à l'athénée royal de Namur depuis le 14 septembre 1889, est nommé professeur dans les athénées royaux. Il est chargé définitivement de la deuxième chaire de français à l'athénée royal de Namur.

Par arrêté royal de la même date, M. Englebert (Charles-Auguste), docteur en philosophie et lettres, actuellement professeur provisoire à l'athénée royal de Namur depuis le 30 septembre 1889, est nommé professeur dans les athénées royaux. Il est chargé définitivement de la chaire de 6^e latine à l'athénée royal de Namur.

Par arrêté royal de la même date, M. Keersmaekers (Pierre-François-Léopold), professeur agrégé de l'enseignement moyen du degré inférieur, directeur dans les écoles moyennes de l'Etat depuis le 22 septembre 1874, actuellement directeur provisoire de l'école moyenne de l'Etat à Bruges depuis le 13 septembre 1889, est nommé définitivement à ces dernières fonctions.

Par arrêté royal du 27 juin 1890, M. Terpve (Oscar-Toussaint), docteur en sciences naturelles, élève assistant à l'université de Liège de 1883 à 1886, assistant à la même université de 1886 à 1889, actuellement professeur provisoire de sciences naturelles à l'athénée royal de Tongres depuis le 14 septembre 1890, est nommé professeur dans les athénées royaux.

Il est définitivement chargé de la chaire de sciences naturelles à l'athénée royal de Tongres.

Par arrêté royal du 30 juin 1890, M. Claeys (Gustave), avocat, professeur de droit public et d'économie politique à l'école normale primaire de Bruges et à la section normale moyenne de Gand, est chargé de faire, à la faculté de droit de l'université de cette ville, le cours facultatif de procédure pénale, en flamand, institué par l'arrêté ministériel du 8 avril 1890.

Par arrêté royal du 11 juillet 1890, M. Wauters (Joseph), professeur agrégé de l'enseignement moyen du degré supérieur pour l'histoire et la géographie, surveillant à l'athénée royal de Mons du 30 septembre 1889 au 11 février 1890, actuellement professeur provisoire d'histoire et de géographie à l'athénée royal d'Ixelles depuis le 11 février 1890, est nommé professeur dans les athénées royaux. Il est chargé définitivement de la chaire d'histoire et de géographie à l'athénée royal d'Ixelles.

Par arrêté royal de la même date, M. Pfeiderer (E.-G.), professeur d'allemand dans les athénées royaux depuis le 30 septembre 1882, dispensé de la condition du diplôme par arrêté royal du 31 décembre 1883, actuellement professeur provisoire d'allemand à l'athénée royal d'Ixelles depuis le 26 mars 1890, est nommé définitivement à ces fonctions.

Par arrêté royal de la même date, M. Bernard (Emile), professeur agrégé de l'enseignement moyen du degré supérieur pour les humanités, professeur dans les athénées royaux depuis le 30 septembre 1882, actuellement professeur provisoire de sixième latine à l'athénée royal de Liège depuis le 14 septembre 1889, est nommé définitivement à ces fonctions.

Par arrêté royal de la même date, M. Molitor (Licien-Antoine-Pierre-Joseph), professeur agrégé de l'enseignement moyen du degré supérieur pour les humanités, professeur dans les athénées royaux depuis le 31 décembre 1885, actuellement second professeur de français à l'athénée royal de Liège depuis le 14 septembre 1889, est nommé définitivement à ces fonctions.

Par arrêté royal de la même date, M. Roegiers (Alphonse), docteur en philosophie et lettres, professeur à l'athénée royal de Tongres depuis le 18 février 1887, actuellement professeur provisoire de seconde latine à l'athénée royal de Liège depuis le 14 septembre 1889, est nommé professeur dans les athénées royaux. Il est définitivement chargé de la chaire de seconde latine à l'athénée royal de Liège.

Par arrêté ministériel de la même date, M. Jacob (Charles-Noël), porteur du diplôme de capacité pour l'enseignement de la gymnastique dans les athénées et collèges, actuellement second professeur de gymnastique provisoire à l'athénée royal de Liège depuis le 24 octobre 1889, est nommé définitivement à ces fonctions.

Par modification au § 1^{er} de l'article 1^{er} de l'arrêté ministériel préparé le 8 avril 1890, un arrêté du 12 juillet suivant a institué près la faculté de droit de chacune des deux universités de l'Etat, un cours facultatif de *droit pénal et d'éléments de la procédure pénale*, en flamand.

ORDRE DE LÉOPOLD. — *Promotions. — Nominations.*

Par arrêté royal du 24 juillet :

Sont nommés officiers : MM. F. Loise, ancien professeur à l'athénée royal d'Anvers, membre de l'Académie royale de Belgique, et D. Gilles, inspecteur général de l'enseignement moyen.

Sont nommés chevaliers : MM. J. Pira (en religion frère Donatien), membre du comité d'inspection pour les maisons d'instruction dirigées par les Frères de la Charité. — F. Merten, professeur à l'école normale des sciences, chargé de cours à l'école des arts et manufactures annexée à l'Université de Gand. — V. Gramme, directeur de l'école moyenne de St-Gilles. — N. Daxhelet, préfet des études à l'athénée royal de Malines. — L. Defossez, id. id. d'Arlon. — J. Wyers, id. id. d'Ixelles. — P. Dufour, ancien professeur id. d'Anvers. — T. Hegener, id. id. de Bruxelles. — Le chanoine Michiels, inspecteur de l'enseignement moyen supérieur dans les établissements épiscopaux. — J. Abrassart et H. Desonay, directeurs des écoles moyennes de l'Etat de Louvain et de Spa. — E. Prinz, inspecteur de l'enseignement moyen. — L. Dries, directeur de l'école communale à St-Gilles. — F. Desaegeher, secrétaire communal à Vilaine-sur-Sambre. — L. Golard, directeur de l'école normale à Couvain; J. Villers, id. id. à Nivelles. — L. Lannoy, directeur du pensionnat du collège communale à Nivelles. — F. Defays, inspecteur principal de l'enseignement primaire pour le ressort de Charleroi. — P. Denis, id. id. de Namur. — A. De Vla-minck, id. id. de Bruges. — J. B. Emond, id. id. d'Arlon. — P. Grillaert, id. id. d'Alost. — B. Mortier, inspecteur cantonal de l'enseignement primaire pour le ressort de Bruges. — Le chanoine Meersseman, directeur de l'école normale, agrée de Thourout. — Le chanoine Luyssen, inspecteur général de l'enseignement libre dans le diocèse de Bruges.

PERIODIQUES.

Revue critique d'histoire et de littérature, recueil hebdomadaire publié sous la direction de M. A. Chuquet.

Sommaire du 19 mai : **Fehrnborg**, Les verbes latins en uo (V. Henry). — **Cagnat**, Cours d'épigraphie latine, 2^e édit. (P. F. Girard). — **Wattenbach**, Les lettres de Guy de Bazoches (Léon Dorez). — **Leroux**, Géographie et histoire du Limousin (Ch. V. Langlois). — **Cochin**, Boccace (P. de Nolhac). — **Callari**, Veronese (L.-G. P.). — **Jurien de la Gravière**, Les ouvriers de la onzième heure (H.-D. de Grammont). — Le général Miranda (A. Chuquet). — **Des Essarts**, Le théâtre d'Alfred de Musset (Léo Claretie). — **Turner**, Les romanciers russes (L. L.).

Du 26 mai : **Dutt**, Histoire de la civilisation dans l'Inde ancienne (A. Barth). — **Appleton**, La propriété prétorienne et l'action publicienne (Paul Guiraud). — **A. Fabre**, Chapelain et nos deux premières académies (T. de L.). — **Boissonnade**, Les volontaires de la Charente (A. Chuquet). — **Leger**, Russes et Slaves (A. C.). — **Cat**, La carte de l'Ogôoué (H.-D. de Grammont). — Kleber et son dernier biographe (Un Strasbourgeois).

Du 2 juin : **Barbier de Meynard**, Supplément aux dictionnaires turcs-français (Ch. H.). — **Ermann**, La langue du papyrus Westcar (G. Maspero). — **E. Curtius**, Sous trois empereurs, Etudes et discours (B. Haussoullier). — Salluste, Catilina, p. p. **Antoine et Lallier** (Isaac Uri). — **Duchesne**, Origines du culte chrétien (A. Sabatier). — **Paris**, La littérature française au moyen-âge (T. d. L.). — **Perrens**, Histoire de Florence, III (A. Chuquet). — Tavernier, Voyages, trad. **Ball** (Ch. J.). — **Bodemann**, La correspondance de Leibniz à Hanovre (Lucien Herr).

Du 9 juin : **Duchesne**, Le Liber pontificalis (V.). — **P. Fabre**, Le Liber censuum de l'Eglise romaine, I (V.). — **Pirenne**, La constitution de Dinant au moyen-âge (A. Lefranc). — **Coville**, Les Cabochiens (Ch. Pfister). — **De Pimodan**, La mère des Guise (F. D.). — **Koerting**, Le roman au xvii^e siècle (Ch. J.). — **Vengerov**, Dictionnaire des écrivains russes, I (L. Leger).

Du 16 juin : **Grill**, Hymnes choisis de l'Atharva-vada (A. Barth). — **Driver**, Les Livres de Samuel (A. Loisy). — **Reichert**, La seconde partie de l'Odyssée (Am. Hauvette). — **Madvig**, Opuscules académiques (Paul Lejay). — **Lanéry d'Arc**, Du franc alleu (H. Pirenne). — **Godefroy**, Réponse aux attaques contre le Dictionnaire de l'ancienne langue française (A. Jacques). — **Requin**, L'imprimerie à Avignon (T. de L.). — **L. Geiger**, Essais et conférences (A. Chuquet). — **Charavay**, L'Assemblée électorale

de Paris (A. Ch.). — **Stookmar**, La fuite de Varennes (A. G.). — **Fage**, Le diocèse de la Corrèze pendant la Révolution (C.). — **Van Muyden**, La Suisse sous le pacte de 1815 (F.).

Du 23 juin : **Delitzsch** et **Haupt**, Contributions à l'assyriologie; **Schrader**, Bibliothèque cunéiforme; **Winckler**, La table d'Al-Amarna; **Jensen**, Cosmologie des Babyloniens (J. Halévy). — Catulle, manuscrit de S. Germain des Prés (Paul Lejay). — **Riezler**, Histoire de Bavière (Ch. Pfister). — **Pellechet**, Les dialogues de Heyden; L'imprimeur Georges Serre; Les incunables de Versailles (T. de L.). — **Neri**, De minimis (L. G. P.). — **Carducci**, œuvres, I-IV (P. N.). — Mémoires du duc des Cars (A. Chuquet).

Du 30 juin : Etudes sur le latin archaïque, 1, 2 (Paul Lejay). — **Hochart**, L'authenticité des Annales et des Histoires de Tacite (R. Cagnat). — **Grundlach**, La primauté d'Arles sur l'église des Gaules (Ch. Pfister). — **Schlumberger**, Nicéphore Phocas (Salomon Reinach). — **Bindi**, Monuments historiques et artistiques des Abruzzes (P. N.). — **De Ruble**, Le colloque de Poissy (T. de L.). — **Schwob** et **G. Gueysse**, L'Argot français (E. Bourciez).

Du 7 juillet : **Besthorn**, Ibn Zaidoun (Rubens Duval). — **Strabon**, Table, p. p. **Tardieu** (C.-E. R.). — **Marquardt**, L'organisation de l'empire romain, trad. **Weiss** et **Louis-Lucas**; Le culte chez les Romains, trad. **Brissand** (R. Cagnat). — **Ronchini**, Les Satires de Perse (P.-A. L.). — **Kretschmer**, La géographie au moyen-âge (B. Auerbach). — **Bergmans**, L'autobiographie de Juste-Lipse (Paul Lejay). — **Trautmann**, Comédiens français à la cour de Bavière (C. J.). — La Fontaine, VI, p. p. **K. Regnier**, (A. Delboulle). — **Picot**, Catalogue du cabinet des livres de Chantilly (T. de L.).

Du 14 juillet : **Whitney**, Grammaire sanscrite (A. Barth). — **Loch**, Les épitaphes grecques (Salomon Reinach). — **Bresslau**, Manuel de diplomatique, I (H. Pirenne). — **Knuttel**, Les pamphlets de la bibliothèque de La Haye (R.). — **Günther**, Kepler et le magnétisme terrestre (B. Auerbach). — **Schipper**, Shakespeare et Bacon (Ch. J.). — **Neri**, Etudes bibliographiques et littéraires (P. N.). — **Puymaigre**, Jeanne d'Arc au théâtre (T. de L.). — **Seignobos**, Histoire de la civilisation contemporaine (Ch. Pfister). — **Maugras**, Journal d'un étudiant pendant la Révolution (A. Chuquet). — **Patroni**, Abd-el-Kader (H.-D. de Grammont).

Berliner Philologische Wochenschrift, herausgegeben von Chr. Belger und O. Seyffert. 1890. Calvary.

24. Mai. — **Rezensionen und Anzeigen** : **A. Nauck**, Tragicorum Graecorum fragmenta (Wecklein). — **A. Fouillée**, La philosophie de Platon (O. Apelt). — **Th. Lina**, De praepositionum usu Platonico quaestiones selectae (O. Apelt). — **A. Zimmerman**, Kritische Untersuchungen zu den Posthomerica des Quintus Smyrnaeus (A. Ludwig). — **Th. Birt**,

Zwei politische Satiren des alten Rom (L. Jeep). — **S. Brandt**, Ueber die dualistischen Zusätze und die Kaiseranreden bei Lactantius. II. (M. Petschenig). — **M. Morlais**, Etudes morales sur les grands écrivains latins (P. Dettweiler). — **J. Dräseke**, Gesammelte patristische Untersuchungen (A. Engelbrecht). — **H. Cremer**, Biblisch-theologisches Wörterbuch der Neutestamentl. Gräcität (A. Hilgenfeld). — **K. F. Kinch**, Die Sprache der sizilischen Elymer (R. Meister).

31. Mai. — **Rezensionen und Anzeigen** : **E. Petersen** und **F. v. Luchan**, Reisen in Lykien, Milyas und Kibyratis (E. Fabricius) I. — **P. Vogt**, De Luciani libellorum pristino ordine quaestiones. I. (M. Rothstein). — **C. W. Nauck**, Des Q. Horatius Flaccus Oden und Epoden (W. Mewes). — **G. Urbini**, La patria di Properzio (H. Magnus). — **P. Girard**, L'éducation Athénienne au V^e et au IV^e siècle (B. Büchsen-schütz). — **J. Wackernagel**, Das Dehnungsgesetz der griechischen Komposita (Fr. Stolz).

7. Juni. — **Rezensionen und Anzeigen** : **E. Petersen** und **F. v. Luchan**, Reisen in Lykien, Milyas und Kibyratis (E. Fabricius) II. — **J. A. Towle**, Plato Protagoras (O. Apelt). — **J. Gilmore**, The Fragments of the Persika of Ktesias (Justi). — **L. Mendelssohn**, Zosimi Historia nova (Wäschke). — **G. Studemund**, T. Macci Planti fabularum reliquiae Ambrosianae (G. Goetz). — **K. Dumon**, Le théâtre de Polyclète (W. Dörp-feld). — **R. Meister**, Tempelrecht von Alea (W. Larfeld). — **J. Sasse**, De numero plurali qui vocatur maiestatis (Fr. Stolz).

14. Juni. — **Rezensionen und Anzeigen** : **P. Tannery**, Pour l'histoire de la science hellène (F. Lortzing) I. — **L. Goetzeler**, Quaestiones in Appiani et Polybii dicendi genus (F. Hultsch). — **Th. Heyse**, Catulls Buch der Lieder (K. Rossberg). — **J. Fink**, Der Verschluss bei den Griechen und Römern (H. Blümner). — **O. Hoffmann**, Das Präsens der indogermanischen Grundsprache (G. Meyer). — **V. Paltrinieri**, Come parlano gli uomini (H. Ziemer). — **A. J. Schilling**, Johann Jakob Dillenius (H).

21. Juni. — **Rezensionen und Anzeigen** : **P. Tannery**, Pour l'histoire de la science hellène (F. Lortzing) II. — **H. Kell**, M. Terenti Varronis rerum rusticarum libri tres (r.). — **H. Linke**, Studien zur Itala (G. Schepss). — **A. Croiset**, **M. Croiset**, Histoire de la littérature grecque. — **W. Christ**, Geschichte der griechischen Litteratur (E. Heitz). — **H. Collitz** und **F. Bechtel**, Sammlung der griechischen Dialektinschriften, III. Bd. (W. Larfeld). — **A. Cl. Pallu de Lessert**, Les fastes de la Numidie sous la domination romaine (H. Dessau). — **R. Leonhardt**, Roms Vergangenheit und Deutschlands Recht (H. Schiller). — **H. Matzat**, Die Ueberfüllung der gelehrten Fächer und die Schulreformfrage (Ed. Kammer).

28. Juni. — **Rezensionen und Anzeigen** : **G. Ammon**, De Dionysii Halicarnassensis librorum rhetoricorum fontibus (C. Hammer). — **Fr. Zelle**, Novum Testamentum Graece (G. Runze). — **H. Schütz**, Q. Horatius Flaccus I (W. Mewes). — **A. Reifferscheid** et **G. Wissowa**, Quinti

Septimi Florentis Tertulliani opera (M. Petschenig). — F. Studniczka, Kyrene, eine altgriechische Göttin (O. Gruppe). — G. Melin, Essai sur la clientèle romaine (M. Voigt). — V. Henry, Esquisses morphologiques (Fr. Stolz).

5. Juli. — Rezensionen und Anzeigen : M. A. Bayfield, The Ion of Euripides (Wecklein). — P. Menzel, Der griechische Einfluss auf Prediger und Weisheit Salomos (G. Runze). — F. Mentz, De L. Aelio Stilone (R. Hübbe). — J. Plew, Quellenuntersuchungen zur Geschichte des Kaisers Hadrian (H. Peter). — M. Houques-Fourcade, Massurius Sabinus (M. Voigt). — A. Engelbrecht, Studien über die Schriften des Bischofes von Reii Faustus (M. Petschenig). — R. Cagnat, Cours d'épigraphie latine (F. Haug). — E. Hübner, Römische Herrschaft in West-europa (G. Wolff). — E. Kallée, Das rätisch-obergermanische Kriegstheater (G. Wolff). — E. Bricon, De la profession d'homme de lettres chez les anciens (P. Dettweiler). — L. Broccardi, Grammatica latina secondo i metodi più recenti (Fr. Stolz).

12. Juli. — Rezensionen und Anzeigen : W. Kausche, Mythologumena Aeschylea (Wecklein). — O. Carnuth, Xenophons Anabasis (Weissenborn). — S. G. Owen, P. Ovidi Nasonis Tristium libri V (H. Magnus). — I. Müller, Handbuch der klassischen Altertumswissenschaft, IV 1 und 2 (C. Schaefer). — C. Chr. Burckhardt, Zur Geschichte der locatio conductio (J. Baron). — L. Laistner, Das Rätsel der Sphinx (O. Gruppe). — Olivier, Une voie Gallo-Romaine dans la vallée de l'Ubaye et Passage d'Annibal dans les Alpes (H. Schiller). — R. de la Grasserie, Etudes de grammaire comparée (P. Horn). — A. Hirzel, Gleichnisse und Metaphern im Rgvda (W. Pecz). — F. Tocco, Le opere latine di Giordano Bruno (x).

Wochenschrift für Klassische Philologie, herausgegeben von Georg Andresen, Franz Harder und Hermann Heller. Berlin, R. Gaertners Verlag, H. Heyfelder, 1890.

28. Mai. — Rezensionen und Anzeigen : Erwin Rohde, Psyche. Seelenkult u. Unsterblichkeitsglaube der Griechen. I. (P. Stengel). — Ant. Baran, Schulkommentar zu Demosthenes' Reden (H. Heller). — Qu. Horatius Flaccus, Oden und Epoden. Erkl. von C. W. Nauck 13. Aufl. (O. Weissenfels). — E. Schäfer, Nepos-Vokabular. II. 2. Aufl. von Ortmann (K. Jahr). — O. Hoffmann, Eine Neugestaltung des griech. Unterrichts (W. Vollbrecht).

4. Juni. — Rezensionen und Anzeigen : G. Bilfinger, Die Zeitmesser d. antiken Völker (M. C. P. Schmidt). — J. Witzens, Zur griechischen Accentlehre (G. Hergel). — L. Grasberger, Studien z. d. griechischen Ortsnamen (O. Crusius). — Flavii Iosephi opera ed. Bened. Niese. V. (F. Krebs). — P. Haubold, De rebus Iliensium (P. Habel). — K. Bissinger, Funde römischer Münzen in Baden (W.-r). E. Hermes, Krit. Beiträge zu

den Briefen d. L. Annaeus Seneca (W. Gemoll). — Art. Pasdera, Le origini dei canti popolari latini cristiani (M. Manitius).

11. Juni. — Rezensionen und Anzeigen : H. Rerger, Geschichte der wissenschaftl. Erdkunde bei den Griechen. II. (Partsch). — Plutarchs Life of Timoleon ... by A. Holden (F. Krebs). — O. Ribbeck, Gesch. d. röm. Dichtung. II. (P. Weizsäcker). — H. Stimmer, Kleidung u. Schmuck der Römer zur Zeit des Horaz. — J. Mülleneisen, De Corn. Labeonis fragmentis (W. Kahl). — Fr. Buliè, Indices inscriptt. in Museo Salnitano etc. (G. Hergel). — A. Weiske, Anm. z. griech. Syntax.

18. Juni. — Rezensionen und Anzeigen : Gu. Bilfinger, Der bürgerliche Tag (Max C. P. Schmidt). — A. Kaegi, Griech. Schulgrammatik. 2. Aufl. (H. Schweizer-Sidler). — P. Kretschmer, Beiträge zur griech. Grammatik (H. Ziemer). — H. Vetter, Charakter des Königs Oedipus bei Sophokles (G. Hergel). — J. Skobielski, Der sapphische Vers b. d. lat. Dichtern. — G. Cappellanus, Sprechen Sie Lateinisch? (H. Draheim). — Wilh. Schrader, 1. Die Verfassung der höh. Schulen. 3. Aufl., 2. Erziehungs- und Unterrichtslehre. 5. Aufl. (P. Cauer). — H. Droysen, Kriegsaltertümer (G. Myska).

25. Juni. — Rezensionen und Anzeigen : Gottfr. Görres, Studien z. griech. Mythologie (J. Mähly). — H. Gutscher, Die attischen Grabchriften (G. Hergel). — Homers Ilias in verkürzter Ausgabe von A. Th. Christ (G. Vogrinz). — Polybii historiae. Rec. Th. Büttner-Wobst. II. (Fr. Krebs). — Luc. Müller, De Pacuvii fabulis (J. Mähly). — H. J. de Domperre de Chauffepié, De titulo I. R. N. 4312 ad Juvenalem perperam relato (E. Hübner).

2. Juli. — Rezensionen und Anzeigen : Heinr. Dietr. Müller, Z. Entwicklungsgesch. d. indo-german. Verbalbaues (H. v. d. Pfordten). — M. Schneider, Abriss d. griech. Heldensagen (H. Belling). — Homeri Odyssea I. Rec. et selecta lectionis varietate instr. A. Ludwig (J. La Roche) I. — E. R. Schulze, Ad oratores atticos (E. Albrecht). — Will. Gardner Hale, The cum-constructions (M. Heynacher). — Caesaris belli civilis libri III. Recogn. B. Dinter (Ed. Wolff).

9. Juli. — Rezensionen und Anzeigen : Gu. Bilfinger, D. antiken Stundenangaben (Max C. P. Schmidt). — Walther Müller, Eine Terrakotte d. Göttinger Sammlung (P. W.). — Homeri Odyssea I. Rec. et selecta lectionis varietate instr. A. Ludwig (J. La Roche) II. — E. Kalinka, De usu coniunctionum quarundam apud scriptt. att. antiqu. (G. Vogrinz). — Phaedri fabulae. Erklärt von Siebelis-Polle. 6. Aufl. (S. Herzog). — Commentationes ... O. Ribbeckio oblatae (—th—).

QUESTIONS D'ENSEIGNEMENT,
LETTRES ET SCIENCES.

NOTE SUR UN PASSAGE DE CÉSAR

de B. G. L. 4. c. VII XIV.

« Plus la forme est sans apprêts, plus le fond témoigne d'une mûre réflexion. Sans jamais risquer une atteinte grossière à la vérité, l'auteur s'entend merveilleusement à l'art de grouper les faits en sa faveur et de garder le silence juste à point. Sans jamais tomber dans la vanterie ou perdre l'apparence même de l'objectivité, il sait mettre en lumière le mieux du monde sa personne et ses exploits, en présentant toujours ses intentions comme pures et sa conduite comme irréprochable¹ ».

C'est ainsi que s'exprime Teuffel au sujet des *Commentaires* de César, et il serait difficile d'énoncer un jugement plus exact. Si la clarté, le naturel du style font de César un incomparable écrivain, son habileté dans l'art de grouper les faits dans un but déterminé est merveilleuse. Toutefois, est-il bien certain que, dans cette constante préoccupation de présenter sa conduite comme irréprochable, il ne risque jamais d'atteinte à la vérité et se contente de nous présenter les événements sous un angle déterminé? Nous croyons avoir quelque droit d'en douter.

Examinons en effet le récit de la campagne contre les Usipètes et les Tencières.

¹ *Hist. de la litt. Romaine*. Paris, Vieweg, 1883. Tom. I, § 196.

I.

Chassés de leurs pays par les Suèves, ces deux peuples se voient contraints de passer le Rhin, et aussitôt César se décide à marcher contre eux. Les Germains cependant lui envoient des députés qui lui tiennent un langage très noble, pacifique et ferme à la fois, sans provocation aucune : « Les Germains, disent-ils, ne déclarent pas la guerre au peuple romain, mais, si on les y force, ils sauront se défendre. Ils ont, en effet, appris de leurs pères à résister à ceux qui les attaquent et non pas à leur adresser des prières. Cependant ils tiennent à dire à César que c'est malgré eux, chassés de leurs domaines qu'ils ont traversé le Rhin; s'il veut de leur amitié, il pourront, par leur courage, rendre des services aux Romains. Ce n'est qu'aux seuls Suèves, en effet, qu'ils le cèdent, les Suèves, auxquels les Dieux eux-mêmes ne sauraient résister; sauf eux, il n'y a personne au monde qu'ils ne sachent vaincre. Que donc César veuille bien leur assigner des terres, ou bien leur permettre de garder celles dont ils se sont emparés par les armes. »

Ces paroles auraient dû aplanir toutes les difficultés. La justice imposait à César le devoir de ne pas inquiéter ces peuples qui ne demandaient qu'à vivre en paix, l'humanité lui commandait d'accueillir leur prière. Que leur répond-il? *Quae visum est*, nous dit-il. Il nous eût été agréable d'en savoir davantage. Il nous fait connaître seulement la fin de son discours, qui est faible comme argumentation et dans laquelle son mauvais vouloir est visible : « tant qu'ils resteront dans la Gaule, ils ne saurait être question d'amitié d'eux à lui; il serait d'ailleurs contraire à la justice que ceux qui n'ont pas su garder leur propre territoire, puissent occuper celui des autres; qu'en outre, il n'y avait pas dans la Gaule de terres vacantes qui pussent, sans préjudice, être données à une telle multitude; mais, s'ils le voulaient, ils pouvaient aller s'établir chez les Ubiens qui se plaignaient des hostilités des Suèves et qui demandaient contre eux des secours. »

On est assez étonné des scrupules de César « *non verum esse, qui suos fines tueri non potuerint, alienos occupare; neque ullos in Gallia vacare agros, qui dari tantae praesertim multitudini sine iniuria possint.* » Ces scrupules, en effet, il ne les a pas toujours. Et puis, si l'arrivée de cette foule de Germains devait

causer un préjudice aux Gaulois, ne devait-elle pas causer un préjudice semblable aux Ubiens? Ce qui était vrai en deçà du Rhin, était-ce donc erreur au delà? Sans doute, les Ubiens demandaient du secours, mais non pas une pareille invasion (ils étaient au nombre de 430-000 hommes! c. 15. 4).

En réalité, César savait que sa proposition ne pouvait être acceptée sur-le-champ, et pour cause. Sa réponse était en effet d'une ironie cruelle. Les Germains lui avaient avoué *Sese unis Suebis concedere, quibus ne dii quidem immortales pares esse possint*, et c'est ensuite contre ces terribles Suèves que César leur propose d'aller combattre!

Après cette entrevue, les députés se retirent pour aller consulter les leurs; ils reviendront dans trois jours et demandent que pendant ce temps César ne continue pas sa marche en avant. Cela même, César le leur refuse. Il savait, dit-il, que quelques jours auparavant ils avaient envoyé des cavaliers au delà de la Meuse (rive gauche) pour y chercher du fourrage, tandis que eux-mêmes étaient restés entre la Meuse et le Rhin, attendant le retour des leurs pour commencer les hostilités. Nous verrons plus tard quel était le véritable motif de ce refus.

Au jour indiqué, les députés reviennent et prient de nouveau César de ne pas continuer sa marche; sur son refus, ils insistent pour qu'il donne au moins l'ordre à son avant-garde de ne pas les attaquer. Ils se déclarent prêts à se rendre dans le pays des Ubiens; que César leur accorde seulement trois jours encore, pour qu'ils aient le temps d'envoyer des députés chez les Ubiens et leur demander leur consentement.

Le délai n'était pas exagéré et la prière nous paraît fort équitable; cependant César ne veut y voir que le secret désir de faire traîner les événements jusqu'au retour des fourrageurs.

En présence d'une pareille réponse de la part des Germains, réponse à laquelle il ne s'attendait pas, ne faire droit à aucune de leurs prières eut été montrer trop ouvertement ses intentions hostiles. Il leur promet donc de ne plus s'avancer au delà de 4000 pas; cette étape il parvient encore à la justifier par le besoin de prendre de l'eau. Peu importe d'ailleurs le prétexte, nous constatons qu'il continue à s'approcher du camp des Germains.

En même temps, César comprend qu'il ne doit plus tarder à

exécuter ses projets : que les députés reviennent de chez les Ubiens avec une réponse défavorable, et le souci de la dignité du nom romain lui imposera l'obligation de contraindre ceux-ci par la force, ce dont il se soucie fort peu ; que la réponse au contraire soit favorable, et les Usipètes avec les Tenctères lui échappent. Unis aux Ubiens, ils seront une menace perpétuelle pour les provinces romaines. Il est donc de l'intérêt de César que les députés n'aillent pas chez les Ubiens.

Il ordonne en conséquence au députés Germains de revenir auprès de lui le lendemain (*postero die*), afin qu'il examinât leur demande (*ut de eorum postulatis cognosceret*), et il leur recommande de venir en très grand nombre (*quam frequentissimi*). Pourquoi fallait-il attendre le lendemain avant de statuer sur leur demande ? Les Germains n'avaient-ils pas accepté ses propres propositions, et, quant au reste, n'était-il pas de la justice la plus élémentaire de consulter les Ubiens sur une aussi grave affaire ? Si César eût été de bonne foi dans son offre, il eût dû accepter sans hésiter ce que lui demandaient les Germains. D'ailleurs, pourquoi devaient-ils revenir le lendemain en très grand nombre, *être le plus nombreux possible* ? Quelle influence le nombre des députés pouvait-il avoir sur la marche des négociations ? Aucune, évidemment, d'autant moins que les Germains avaient accepté l'offre de César. Nous verrons que pour César, le nombre des députés n'était pas indifférent.

Après le départ des députés, nous dit-il, il n'eut rien de plus pressé que d'envoyer à son avant-garde l'ordre de ne pas inquiéter les Germains, que déjà il nomme *hostes*, alors qu'ils ont demandé à devenir ses alliés et qu'ils n'ont rien fait pour mériter cette qualification. Comme il était de son intérêt que le combat ne fût pas engagé encore, il est vraisemblable que cet ordre a été donné.

Nous arrivons maintenant à l'épisode principal. A peine l'ordre dont il vient d'être parlé est-il transmis, à peine les envoyés de César sont-ils repartis, que soudainement, nous dit-il, les Germains fondent sur son avant-garde et la mettent en fuite.

Ceci était grave. Les Germains avaient demandé une trêve, ils en profitent pour surprendre une partie des troupes romaines alors qu'elles se croyaient en sûreté : acte déloyal, trahison,

qui appelait un châtiment sévère et qui permettait à César de ne plus tenir compte des lois ordinaires de la guerre. Tels sont les faits qu'il nous rapporte.

II.

Malheureusement pour lui, tout, dans cette attaque, paraît assez peu vraisemblable. Les romains sont au nombre de 5000 les Germains au nombre de 800 ¹. En un instant cependant, les Romains, surpris, sont culbutés.

Or, nous nous le demandons, si vraiment les Germains avaient eu l'intention d'attaquer les Romains, se seraient-ils présentés avec 800 cavaliers seulement? Dira-t-on qu'ils étaient si peu nombreux parce qu'une fraction des leurs était partie en fourrageurs? Mais les fourrageurs ne constituent qu'une minime *partie* de l'armée; or d'après Tacite, ces peuples excellent surtout dans l'art de monter à cheval ² et ils étaient dans le camp au nombre de 430,000 hommes ³. Leur cavalerie devait donc être très nombreuse.

Si vraiment les Germains avaient l'intention d'attaquer immédiatement l'armée romaine, que devient alors l'hypothèse de César, hypothèse qui, du moins en apparence, lui a dicté toute sa conduite, à savoir que les Germains cherchaient à gagner du temps pour attendre le retour des leurs et commencer ensuite les hostilités? Les fourrageurs, en effet, n'étaient pas revenus encore, nous dit César. Si donc ce combat a eu lieu,

¹ C. XII. « At hostes, ubi primum nostros equites conspexerunt, quorum erat quinque millium numerus, quum ipsi non amplius octingentos equites haberent, quod ii qui frumentandi causa ierant trans Mosam, nondum redierant.... »

² Tencteri equestris disciplinae arte praececellunt. *Germanie* § 32.

³ Il est vrai que César ne parle pas seulement de fourrageurs, ils étaient aussi partis *praedandi causa*. Néanmoins le nombre des absents ne devait pas être très considérable, car lorsque César nous dit qu'ils étaient au nombre de 430,000 hommes, il s'agit seulement de ceux qui sont restés dans le camp et contre lesquels il a combattu, c'est ce qui sort clairement du texte : « Nostri ad unum omnes incolames perpaucis vulneratis ex tanti belli timore, cum hostium numerus capitum CCCCXXX milium fuisset, se in castra receperunt. » Ce chiffre ne doit indiquer que le nombre des adversaires présents au combat, sinon il ne dirait rien.

César lui-même ne pouvait admettre la préméditation de la part des Germains sans se mettre en contradiction avec lui-même.

Et de quelle utilité pouvait être ce combat? Les Germains pouvaient-ils s'imaginer que tailler en pièces l'avant-garde de César, c'était de débarrasser de l'armée Romaine?

Dira-t-on que ce combat peut avoir été provoqué par les Romains? César, en effet, ne donne pas à son avant-garde l'ordre de s'arrêter net, mais seulement à une distance déterminée. En s'approchant du camp germain, l'avant-garde aura peut-être provoqué une sortie? C'est improbable. César avait prévenu les Germains qu'il s'avancerait encore de 4000 pas et ils savaient que ses cavaliers avaient reçu l'ordre, à leur demande, de ne pas les inquiéter. D'ailleurs, dans cette hypothèse non plus les Germains n'auraient pas attaqué avec une poignée d'hommes. Non seulement ce combat est invraisemblable en lui-même, mais encore est-il invraisemblable eu égard aux événements qui le précèdent et à ceux qui le suivent. Quel aurait pu être le but des négociations des Germains, si, peu sincères dans leurs démarches, ils avaient eu l'intention d'attaquer immédiatement les Romains même dans des conditions aussi défavorables? Et si le combat eût été livré, pourrait-on admettre que les députés Germains fussent allés se mettre le lendemain à la discrétion d'un ennemi, outré et de leur perfidie et de la défaite subie? Et César lui-même, eût-il attendu jusqu'au lendemain pour marcher vers eux?

Pourquoi donc le récit de ce combat? Pourquoi donc essayer, avec tant de soin, avec tant d'apparence de vérité, de nous donner le change¹?

III.

Voici ce qui nous paraît probable. Les Usipètes et les Tencères formaient un peuple puissant, un peuple jeune, vaillant.

¹ Quand César ira à l'attaque du camp, il nous dira C. 13, 6 : omnes copias castris eduxit equitatumque, quod *recenti proelio* perterritum esse existimabat, agmen subsequi jussit. C. 14, 3 : milites nostri *pristini diei perfidia* incitati, et plus loin C. 16, 2 accessit etiam, quod illa pars equitatus Usipetum et Tenceterorum, quam supra commemoravi praedandi frumentandique causa Mosam transisse neque *proelio interfuisse*, post etc. Tout ceci prouve le soin extrême apporté par César à la rédaction de ses commentaires.

Avides de liberté comme tous les Germains, leur présence en Gaule eut été un danger pour l'avenir, leur établissement, même sur la rive droite du Rhin, une menace perpétuelle ¹. Il était de l'intérêt des Romains de les détruire ². Les attaquer ouvertement n'était pas une entreprise sans périls et César pouvait y perdre son armée ³ et son prestige ; ses soldats d'ailleurs n'étaient pas sans crainte, car, après la défaite des Germains, César nous dit que ses soldats « incolumes *ex tanti belli timore* se in castra receperunt, » ⁴. Puisque la force ouverte ne lui était pas favorable, César se décida à avoir recours à la ruse. Non seulement il arrive à son but en occupant ses adversaires par de trompeuses négociations, grâce auxquelles il endort leur vigilance et qui lui permettent de s'approcher en toute sécurité jusqu'à proximité du camp ennemi (8000 pas), mais il parvient en même temps à les priver de leurs chefs.

César nous rapporte que, dès qu'il eut connaissance de l'attaque des Germains, il décida de couper court aux négociations et de marcher vers eux. Le lendemain matin, au moment du départ, survint une *oportunissima res*. Continuant à ruser selon César, les députés des Germains arrivent de bonne heure chez lui *frequentes, omnibus principibus maioribusque natu adhibitibus* ⁵.

¹ Une des raisons qui engagent César à passer le Rhin, c'est qu'une partie des Usipètes et des Tenctères, les fourrageurs, se sont retirés de l'autre côté du fleuve chez les Sicambres, et que ceux-ci avaient refusé de les lui livrer.

² La preuve qu'il voulait leur extermination, c'est d'abord le fait rapporté à la note précédente, ensuite cette circonstance qu'après la défaite, il fait poursuivre par sa cavalerie même les femmes et les enfants. Cf. c. 14, 5. Ceux-ci cependant ne pouvaient être rendus responsables du combat de la veille. Quand à Rome on apprit la destruction de ces deux peuples, le sénat vota des sacrifices.

³ « Das Heer, das er in den beiden Provinzen übernahm, bestand an Linienfussvolk aus vier Geschulten und kriegsgewohnten Legionen, der siebenten, achten neunten und zehnten, oder höchstens 24000 Mann, wozu dann, wie üblich, die Unterthanencontingente hinzutraten. » MOMMSEN, *Röm. Gesch.*, III, p. 249. César avait en outre des cavaliers Espagnols et Numides. Encore cette petite armée était-elle sous l'empire de la crainte que leur inspirait la guerre contre les Germains.

⁴ Cf. c. 15, 3.

⁵ C. 13, 4.

Ils venaient s'excuser des faits de la veille et chercher à le tromper encore.

Voilà des ennemis de bonne composition. Est-il vraisemblable que, si ce combat a eu lieu, les Germains soient venus se jeter dans la gueule du loup? Cela n'est pas admissible. Que fait César? « *Quos Caesar sibi oblato gavisus illos retineri jussit* »¹. Ainsi, il viole le droit des gens, il met la main sur des députés, eux dont il a dit lui-même « *Quod nomen ad omnes nationes sanctum inviolatumque semper fuit* »².

C'est là une félonie dont il aura à se laver. Son excuse, ce sera ce combat de la veille qu'il a inventé dans ce but. Quelle sympathie pouvait mériter encore un peuple ou quels ménagements, après qu'il s'était rendu coupable d'un pareil crime envers le peuple romain? Ce crime, César le met en évidence non seulement par l'habileté de son récit, mais encore par cette phrase dont tous les mots portent « *Hoc proelio facto, Caesar iam sibi legatos audiendos neque condiciones accipiendos arbitrabatur ab iis, qui per dolum atque insidias petita pace ultro bellum intulissent* »³.

Aussitôt que César tient les députés dans son camp, il se met en marche. Foudroyés par l'arrivée des troupes romaines, n'ayant personne pour les conduire, les malheureux Germains sont presque tous égorgés, ceux qui échappent au fer des Romains périssent dans les flots du Rhin ou de la Meuse⁴. Comme les jours précédents César avait toujours continué à avancer, il n'avait eu que 8000 pas à faire pour les surprendre, alors qu'ils n'étaient nullement préparés au combat⁵.

César a beau vouloir s'excuser; l'attaque des Germains n'a pas eu lieu, et dans l'arrestation des députés nous avons une preuve évidente de la préméditation de César. Quand ceux-ci sont venus trouver César pour la seconde fois, disant qu'ils acceptaient ses propositions, il leur a ordonné de revenir

¹ C. 13, 6.

² L. III. c. IX, 3.

³ C. 13, 1.

⁴ Aux députés, César n'enlève pas la vie. Après le massacre des leurs, *discedendi potestatem fecit* (15. 4). Quelle dérision! Entourés d'ennemis, sans foyer, sans famille, que leur importait la liberté?

⁵ C. 14, 1.

le lendemain *quam frequentissimi* ¹. Les malheureux sont revenus *frequentes*. Alors César a jugé le moment favorable; il les a arrêtés et s'est mis en marche. Mais, dira-t-on, pourquoi chercherait-il à s'excuser? Le succès a couronné son entreprise, n'était-ce pas suffisant pour justifier tous les moyens?

Quand la nouvelle de cette fourberie vint à Rome, οἱ μὲν ἄλλοι τὸν δῆμον ἡξίουσαν εὐαγγέλια θύειν, ὁ δὲ Κάτων ἐκέλευεν ἐκδιδόναι τὸν Καίσαρα τοῖς παρανομηθεῖσι καὶ μὴ τρέπειν εἰς αὐτούς μηδ' ἀναδέχεσθαι τὸ ἄγος εἰς τὴν πόλιν. « οὐ μὴν ἀλλὰ καὶ τοῖς θεοῖς, » ἔφη, « θύωμεν, ὅτι τῆς τοῦ στρατηγοῦ μανίας καὶ ἀπονοίας τὴν δίκην εἰς τοὺς στρατιώτας οὐ τρέπουσιν, ἀλλὰ φεῖδονται τῆς πόλεως » ².

Beaucoup d'honnêtes gens devaient penser comme Caton, et César s'en est souvenu quand il a composé ses commentaires ³.

J. KEELHOFF.

¹ C. 11, 5.

² PLUTARQUE, *Vie de Caton*, C. 51 (éd. Bekker). cf. aussi *Vie de César*, C. 22.

³ Que les commentaires aient été publiés par fragments, ou qu'ils aient été publiés en une fois, notre hypothèse reste également vraisemblable. César a connu le discours de Caton, alors qu'il était en Gaule, et s'en était offensé. Plutarque ajoute en effet ἐκ τούτου Καῖσαρ ἐπιστολὴν γράψας ἀπέστειλεν εἰς τὴν σύγκλητον· ὡς δ' ἀνεγνώσθη βλασφημίας πολλὰς ἔχουσα κατηγορίας τοῦ Κάτωνος, ἀναστάς ἐκεῖνος κ. τ. λ.

L'INSTRUCTION PUBLIQUE A LA RÉPUBLIQUE ARGENTINE.

Nous pensons faire œuvre utile en venant, dans une esquisse rapide, renseigner les lecteurs de la *Revue* sur ce qui se pratique à l'étranger dans un domaine qui doit les intéresser tous, celui de l'enseignement public : en pareille matière, l'exemple d'autrui est souvent profitable par les rapprochements et les différences que l'on établit entre deux systèmes; il en résulte une appréciation plus exacte de ce qui manque à l'un et l'autre pour atteindre une perfection plus grande.

Une autre raison qui nous a engagé à écrire les lignes qui vont suivre, c'est que le pays dont nous allons nous occuper un instant, est peu connu de nos compatriotes au point de vue de l'éducation publique. Nous ne le connaissons guère que par des événements économiques ou politiques. Ce pays, c'est la République Argentine, et les renseignements, qui font l'objet de cet article, nous les puisons à une brochure d'un inspecteur des Ecoles Normales et Collèges Nationaux Argentins, le D^r Zubiaur¹.

La lecture de ce livre est riche de promesses, car elle montre à quel degré de développement est déjà parvenu chez la jeune république l'enseignement à tous les degrés. La Plata sera sans doute avant longtemps au niveau des peuples les mieux instruits des deux mondes.

Les premiers efforts pour doter la République Argentine d'établissements d'instruction à quelque degré que ce soit, datent de la proclamation de l'indépendance en 1810. Depuis lors jusqu'à nos jours, avec des périodes d'arrêt dues aux guerres civiles, les gouvernants s'occupèrent constamment de relever le niveau intellectuel du pays par l'établissement d'écoles de tous genres. Dans cette tâche libérale il faut citer les noms de Pivadaria, Sarmiento, Mitre, Urquiza, Avellaneda, Poca, et enfin le D^r Juarez Celman, le président de la République, qui a été récemment, comme l'on sait, en butte à une révolu-

¹ *Quelques mots sur l'Instruction publique et privée dans la République Argentine*, par le D^r ZUBIAUR. — Paris, 1889, imprimerie Mouillot.

tion, due à des causes purement économiques, et auquel notre auteur rend un légitime hommage. N'oublions pas non plus le Dr Filémon Posse, le ministre de l'Instruction publique, l'initiateur de toutes les réformes scolaires, le réorganisateur infatigable de l'enseignement national.

I. — Universités.

Dans le degré supérieur d'instruction publique, la Confédération Argentine ne possède que deux Universités.

D'abord celle de Corboda, fondée en l'an 1622, dirigée dans le principe par les Jésuites, puis passant par divers régimes pour devenir à partir de 1820, l'Université reconnue de la province de Corboda. Elle ne possédait que ses deux facultés de théologie et de droit. En 1873 Sarmiento y ajouta celle des sciences physiques et naturelles, en 1875, on y créa enfin la Faculté de Médecine.

L'autre université, plus importante, a son siège dans la capitale fédérale, à Buénos-Ayres. Elle est fondée depuis 1821.

Chose bizarre, ces deux universités manquent totalement de ce qu'on appelle chez nous, la Faculté de Philosophie et Lettres. Cette lacune est vivement critiquée par les esprits éclairés du pays, et il n'est pas douteux que le gouvernement qui fait tant de choses pour l'enseignement ne s'applique à la combler le plus tôt possible.

La loi nationale ne reconnaît donc que *trois* facultés : celle de droit et (ce qui manque en Belgique) des sciences sociales, avec 15 professeurs, celle de médecine, avec 27 professeurs, et celle des sciences avec 28.

Le corps professoral, comme toute l'université, est dirigé par un *Recteur* et un *Conseil supérieur* (c'est notre Conseil Académique), celui-ci composé du recteur, des doyens des trois Facultés et de trois délégués de ces dernières. — Chaque faculté se compose des membres titulaires, professeurs ou docteurs illustrés par leurs travaux et de membres honoraires, auteurs d'ouvrages remarquables. — Tout professeur titulaire jouit d'un *traitement* de 206 piastres par mois (700 francs) et donne deux, quatre ou six heures de cours par semaine.

Chaque *étudiant*, qu'il soit inscrit ou libre, paie pour chacune des matières d'enseignement un droit *d'inscription* de 4 à 10 pesos

(14 à 32 francs). C'est un système analogue à celui adopté en Allemagne. Le nombre des élèves inscrits en 1888 était de 145 pour Torboda, et de 594 pour Buenos-Aires. Un élève ne peut être admis à l'inscription *que s'il a produit un certificat constatant qu'il a achevé ses 6 ans d'enseignement moyen dans un Collège national.*

Quant aux *leçons*, elles sont données sous forme de conférences, et les élèves sont fréquemment interrogés sur les points difficiles ou douteux : chose bien faite, à notre avis, pour rendre la leçon attrayante et profitable.

Les épreuves d'*examen*, s'ouvrant à la fin des cours, le 15 novembre, sont diverses et se terminent en février par la *présentation obligatoire d'une thèse*, laquelle est imprimée et examinée attentivement par le jury. C'est sur elle que roule le dernier examen, après le succès duquel on peut obtenir un titre de docteur.

Le manque de cours littéraires et philosophiques, voilà ce qu'on peut surtout reprocher au règlement organique de l'enseignement supérieur. Ces défauts sont signalés, connus de tous, et ils ne peuvent que disparaître bientôt : le ministre du reste, en a fait la promesse. Quand ces lacunes seront comblées, les Universités de la République Argentine seront dignes des nôtres, car à l'heure actuelle elles possèdent déjà un personnel enseignant de grande valeur, et présentent une réelle abondance et variété de cours. Elles sont de plus largement subventionnées par l'Etat et installées dans de magnifiques locaux.

Aussi, c'est un honneur pour les gouvernants de la République de La Plata, d'être parvenus en si peu de temps à une situation à ce point encourageante.

II. — Collèges nationaux.

Ce qui précède ne répond qu'à une partie du titre du travail du Dr Zubiaur. Il nous faut maintenant dire quelques mots des deux autres catégories d'écoles, qui avec les Universités, forment l'enseignement public.

Aussi, laissant de côté les chapitres que notre auteur consacre aux instituts spéciaux, aux écoles normales, aux établissements d'instruction privée, chapitres bien intéressants cependant, occupons-nous d'une façon aussi succincte que possible de ceux qui traitent des collèges nationaux et de l'instruction primaire.

Nous aurons ainsi passé en revue les trois degrés d'instruction publique.

Les collèges nationaux (nos athénées ou les lycées français) sont au nombre de quinze, établis dans les 14 provinces; un est spécial à la ville de Buénos-Ayres. Le plus ancien est celui de Corboda; il a plus de deux siècles d'existence. Le plus récent a été fondé à La Plata par la province de Buénos-Ayres en 1884, et est devenu collège national en 1888.

Ces divers établissements, qui dépendent tous du Ministère national, reçoivent de celui-ci ses programmes d'études.

Le dernier programme, en vigueur actuellement, est celui du 14 février 1888 (présidence de M. J. Celman); il ne diffère qu'assez peu du programme de l'ex-président de la République, le général Roca.

Ce plan national d'études fait sagement la part égale aux matières scientifiques et aux matières littéraires. L'enseignement moyen se répartit en 6 années, à raison de 22 heures par semaine pendant chaque année. Nous y remarquons l'étude du dessin (géométrique, géographique et architectural) pendant les trois premières années; l'enseignement — obligatoire depuis peu — du latin pendant les trois dernières années seulement. Cette *question du latin* a été et est encore à l'heure actuelle fort controversée, et la majorité des pédagogues et professeurs argentins sont d'avis que l'enseignement de cette langue doit appartenir presque exclusivement à l'université. N'insistons pas sur la valeur que peut avoir cette opinion, mais qu'il nous suffise uniquement de montrer ici les différences existant entre ce programme et le nôtre.

Une autre différence, également importante, consiste dans l'introduction, aux 5^{me} et 6^{me} années d'étude, des cours purement philosophiques: psychologie en 5^{me} (3 heures par semaine); logique, métaphysique et morale en 6^{me} (3 heures également). D'autre part l'histoire naturelle est bien représentée, dans les deux dernières années, par des cours de zoologie, anatomie, physiologie en 5^{me}; de botanique, minéralogie et géologie, enfin de cosmographie en 6^{me}. Notons aussi les cours de droit et d'économie politique en cette même année.

On voit par là que les jeunes gens reçoivent au collège une instruction beaucoup plus encyclopédique encore que chez nous, et qu'ils sont ainsi mieux préparés à suivre les cours des différentes facultés universitaires.

A côté des matières officielles et obligatoires, il existe aussi des « cours libres » — ainsi que des cours de gymnastique et d'exercices militaires.

Au bout des six années d'études régulières, l'élève peut recevoir le titre de « bachelier ès sciences — ou — ès lettres », et, il est apte à entrer aux universités.

Disons enfin, pour être complet, que le régime des collèges nationaux est l'externat, tandis que l'internat existe dans les seuls collèges particuliers, des Jésuites par exemple.

Le collège est dirigé par un Recteur, aidé d'un Vice-Recteur, titulaires tous deux de cours. Les professeurs sont fournis par les écoles normales ou par des fonctionnaires, avocats, ingénieurs, etc. Leur traitement est de 120 piastres (350 à 400 francs) par mois.

La population scolaire des établissements moyens n'est pas fort considérable, sauf à Buénos-Ayres, qui possédait en 1888 996 élèves, avec 97 professeurs. Les deux moins importants n'en avaient que 44 et 35 ; la moyenne est de 100 à 150 écoliers.

Le gouvernement subventionne largement ses lycées, et grâce à lui, le matériel scolaire ne laisse rien à désirer. Quant aux édifices, ils sont généralement confortables et spacieux : sous ce rapport peu de pays sont aussi bien dotés que la République Argentine.

Avant de passer à l'enseignement primaire, constatons comme le dit couragement M. Zubiaur, que bien des réformes, malgré tous les progrès réalisés, devraient être accomplies dans les collèges nationaux argentins, pour qu'ils deviennent ce qu'ils devraient être : une source de développement intellectuel, de culture supérieure et de vigoureux caractères.

III. — *Ecoles primaires.*

La création, le progrès et la consolidation de l'enseignement primaire, le plus précieux pour un peuple, sont l'œuvre d'un des hommes éminents qu'ait produits la Confédération, le Dr Sarmiento, ancien président de la République de 1868 à 1874.

Grâce à lui, il a acquis un admirable développement : en 1869, on ne comptait que 344 écoles primaires ; à la fin de cette même année, il en existait 1426 ; aujourd'hui, il y en a 3,227, avec une population scolaire de 254,608, sur une population totale de

550,000 élèves. Cette même année, le gouvernement a dépensé pour ses écoles 16 millions de francs.

Avant 1869, l'enseignement primaire était dans un état déplorable : le peuple, la masse, était ignorante, et pour l'éduquer, les maîtres des rares écoles de « première instruction » d'alors employaient plus souvent le bâton que le livre.

Grâce à Sarmiento, le gouvernement a pris des mesures énergiques pour mettre fin à cet état de choses, et le résultat des premiers efforts fut la création d'une école normale, le vote des lois décrétant des subventions à donner aux provinces, pour le développement de l'enseignement et la construction d'édifices scolaires, enfin la fondation de bibliothèques populaires et d'instituts divers. — En 1884, fut décrétée la loi nationale d'éducation populaire, en vigueur sur le territoire fédéral et sur ce que l'on appelle les territoires nationaux. Quant aux provinces, leurs lois scolaires s'inspirèrent toutes de la législation fédérale. Cette dernière décrète que l'instruction primaire est *obligatoire, gratuite, graduelle, et donnée conformément aux préceptes de l'hygiène*. Quant à la laïcité de l'école, elle existe partout, « parce que le peuple argentin est essentiellement libéral », dit l'auteur.

L'enseignement primaire se donne aux enfants de six à quatorze ans. Outre les matières enseignées chez nous, on y remarque — chose remarquable et à notre avis fort utile — un cours destiné à l'*exposé de la constitution nationale*. Les cours de travaux manuels et d'économie domestique pour filles, de gymnastique et d'*exercices militaires* pour garçons trouvent également leur place dans le programme officiel.

Les études se partagent en six années, comme pour les collèges, et pendant quatre ans, les classes sont mixtes, c'est-à-dire données aux filles et garçons réunis.

La direction et l'administration des écoles primaires sont dévolues à un Conseil national d'éducation (président et quatre membres), presque autonome dans ses fonctions, celles-ci très importantes et très nombreuses. Les provinces ont également un conseil scolaire particulier.

M. Zubiaur désire pour ces conseils une complète indépendance à l'égard du pouvoir exécutif, comme cela existe aux Etats-Unis, et dans cet ordre d'idées, il s'écrie avec conviction : « Le jour, où ces conseils seront indépendants, le peuple sera

avec eux et les plus grandes merveilles, en matière d'enseignement, deviendront alors choses vulgaires ! »

Nous nous en tiendrons à ces données générales, ne voulant pas nous arrêter au détail, si intéressant soit-il. Il suffit que les lecteurs de la *Revue* aient une idée générale, mais exacte, de ce qu'est l'enseignement dans un pays que l'on ne connaît pas assez en Belgique.

Que l'on sache que la République Argentine, sans avoir cet enseignement aussi perfectionné que celui des pays d'Europe, fait de jour en jour des progrès énormes dans la voie si libérale de l'instruction publique; qu'il y a 20 ans à peine rien n'était fait, et qu'aujourd'hui l'éducation nationale, malgré ses lacunes et ses défauts, repose sur des bases solides. Cette situation, pleine de promesses pour l'avenir le plus prochain, le pays la doit au régime politique actuel, qui a compris lui aussi, qu'un bon enseignement est une des principales sources de progrès pour une nation.

F. MAGNETTE.

COMPTES RENDUS

P. L. MULLER et DIEGERICK : **Documents concernant les relations entre le duc d'Anjou et les Pays-Bas (1576-1583), tome II. — Troubles des Malcontents et des Gantois (septembre 1578-février 1579).** La Haye, Martinus Nijhoff, 1890, in-8°, X-654 pp. (Publications de la société historique d'Utrecht).

Nous avons été des premiers à signaler l'importance de cette publication destinée à mettre en lumière l'épisode si curieux et si peu connu de l'intervention du duc d'Anjou dans les Pays-Bas. L'apparition du deuxième volume a confirmé le jugement que nous avions émis sur cette œuvre de haute valeur ¹. Ce recueil de 654 pages comprend toutes les pièces relatives à François d'Alençon, depuis la conclusion du traité du 13 août 1578, qui lui conférait le titre pompeux de *protecteur des libertés belgiques*, jusqu'au jour où fatigué des sourdes résistances qu'il rencontrait partout, le duc songea à se retirer. Piteux rôle, dira-t-on, que joua le frère du roi de France! Pouvait-on attendre davantage d'un prince dont l'incapacité égalait la présomption? Il semble que nulle part on ne l'ait pris au sérieux. Les villes de Landrecies et Du Quesnoi refusaient obstinément de recevoir les soldats de leur soi-disant protecteur. La Flandre n'avait pas ratifié le traité du 13 août. La turbulente commune de Gand était tombée au pouvoir des calvinistes et tyrannisait les alentours, proscrivant le culte catholique, se signalant par des excès d'un sauvage fanatisme. Partout le fils de Catherine de Médicis ne trouvait que défiances et divisions. Emmanuel de Lalaing, baron de Montigny et quelques officiers catholiques, mécontents ou malcontents, comme on disait alors, des États Généraux qui avaient licencié leurs soldats, avaient formé un parti indépendant, le célèbre parti des Malcontents, qui, après la prise de Menin, fut tout-puissant dans la West-Flandre. Dans le Hainaut et en Artois on avait vu se constituer,

¹ Voir notre compte rendu de la *Revue* de 1889, 4^e livraison.

après la bataille de Gembloux, un parti catholique intransigeant, qui refusait d'admettre la *Paix de religion* que le prince d'Orange venait de proposer aux États Généraux à Anvers, sous le prétexte que cette paix n'était pas loyalement appliquée et tournait au profit exclusif des calvinistes. Ces deux groupes distincts, les officiers mécontents et les nobles wallons, ne formèrent bientôt qu'un seul grand parti catholique, ennemi irrécyclable des calvinistes gantois, sourd à toutes les remontrances et à toutes les exhortations des États Généraux et du prince d'Orange. L'*Union d'Arras*, qui stipulait le maintien exclusif de la religion catholique, commença une scission qui devint définitive quand l'habile Alexandre Farnèse, heureusement servi par quelques officiers subalternes, eut, par le traité de Mont Saint Éloy, rallié au roi catholique presque toute la noblesse wallonne. Des titres honorifiques, des cadeaux, des pensions, accélérèrent la défection des catholiques wallons, défection provoquée, surtout, par la question religieuse, plus forte que l'intérêt national, et que le génie du Taciturne, le représentant de la modération et de la tolérance, avait été impuissant de conjurer. De leur côté, les protestants formaient des ligues particulières, préliminaires de l'*Union d'Utrecht* qui allait concentrer toutes les forces vives du calvinisme et préparer la grandeur des futures Provinces Unies. C'était, cette fois, la rupture définitive de la Pacification de Gand souscrite avec tant d'enthousiasme par les partisans du Taciturne auxquels elle présageait l'union sincère des Pays-Bas et leur prochaine délivrance de la domination espagnole.

Ces divisions, en même temps que son incapacité et les défiances qu'il inspirait, réduisirent le prince français à une complète inaction. Sauf la prise de Binche et de Maubeuge et une tentative de médiation entre les gantois et les wallons, il ne put ou ne sut rien faire. Son rival, le prince Casimir, devenait le chef des calvinistes; les États Généraux, dont les résolutions étaient sans cesse contrecarrées par les États des différentes provinces, se bornaient à de vaines promesses; dans le Hainaut même, du moins dans les villes, le duc se voyait en butte à une opposition déclarée. Il avait espéré être reconnu par tous les Pays-Bas et en dehors de la noblesse du Hainaut il ne rencontrait que mauvais vouloir ou hostilité! Il songeait à se faire proclamer souverain de nos provinces et il ne pouvait obtenir ni

une résidence pour lui-même ni des places de refuge pour ses troupes ! Même auprès des catholiques, son rôle resta effacé. Le comte Philippe de Lalaing, le rival du prince d'Orange, fut seul à lui témoigner une sérieuse affection. La force ne lui réussit pas mieux que l'intrigue. Il médita de s'emparer de Mons et il échoua ! Ce fut cet échec qui ruina ses projets. Il dut quitter la capitale du Hainaut. Il voulut, au moins, donner le change sur les motifs de sa retraite ; il prétexta que des affaires urgentes, un ordre du roi, son frère, le rappelaient en France. Il crut que l'annonce de son départ alarmerait les États Généraux, qu'on le rappellerait en toute hâte, qu'on passerait par ses exigences. Si les États le prièrent de revenir sur sa décision, acte de simple courtoisie envers le frère d'un puissant monarque qu'ils tenaient à ménager, ils ne lui donnèrent aucune des satisfactions qu'il réclamait, et l'ambitieux prince, quoi qu'il en coûtât à son amour-propre, dut renoncer à une entreprise qui avait épuisé ses finances et sortir d'un pays où il n'avait pas réussi à se rendre populaire. Au reste, il n'abandonnait la partie que pour la reprendre quelques mois plus tard, dans des circonstances plus favorables, mais dont son naturel perversi l'empêchera encore de tirer parti.

C'est moins le rôle de ce prince incapable et perfide que la situation politique et religieuse de nos provinces qui a attiré nos savants éditeurs. Ils ont eu raison de donner comme sous-titre à ce volume : *Les troubles des Malcontents et des Gantois*. Ce sont les événements capitaux de l'époque. Ce furent les divisions politiques et religieuses de nos ancêtres, surtout leurs divisions religieuses, qui paralysèrent la bonne volonté des États et les efforts du prince d'Orange, divisions multiples, compliquées encore de la rivalité des grands seigneurs, quelquefois, de la haine des classes sociales et des intrigues de l'étranger. Tout concourait à aggraver la désunion d'États déjà si différents par leurs coutumes, leur civilisation et leurs intérêts.

Pour être curieuse, cette histoire est encore peu connue, en raison même de sa complexité. On connaît mal l'origine du parti des Malcontents ; plus d'un écrivain ignore le vrai sens de ce mot ; on connaît moins encore les différentes négociations qui précédèrent la rédaction de l'*Union d'Arras*. Aussi, Messieurs M. et D., ont été bien inspirés en publiant, soit en note, soit en appendice, tous les documents qui étaient de nature à

expliquer l'origine de cet acte célèbre. Ces pièces nouvelles, dont quelques unes, et non les moins importantes, sont extraites des Archives du royaume à Bruxelles, jettent un jour nouveau sur le duc de Montigny, ce cadet des de Lalaing, seigneur aussi ambitieux que vaillant, dénué de tout scrupule, qui joua longtemps un double jeu, traitant avec les députés des États Généraux en même temps qu'avec le seigneur de La Motte, le représentant de Philippe II, attentif, surtout, à ses intérêts et couvrant habilement ses intrigues de son zèle pour le roi ou de son affection pour ses compatriotes, les Wallons.

Ce qui relève l'importance de cette publication, disions-nous à propos du premier volume, ce sont les nombreuses notes de M. Muller qui forment un commentaire perpétuel des plus clairs et des plus instructifs. Difficultés de texte, erreurs chronologiques, obscurités ou contradictions apparentes, tout a été prévu, examiné, commenté, éclairci par le savant professeur de Leide. Ces notes révèlent un sens historique qui n'est jamais en défaut, une sagacité remarquable qui démêle toujours les faits les plus obscurs ou les plus embrouillés. Quelques-unes sont de véritables thèses qui, au lieu de paraître modestement à la suite des documents qu'elles expliquent, devraient être tirées à part; on en formerait un recueil spécial, sorte de miscellanées historiques qui seraient l'introduction critique nécessaire d'une nouvelle biographie du duc Anjou. Nous signalerons particulièrement (pp. 143 à 147) la situation des esprits dans le comté de Hainaut et la ligue proposée entre les provinces wallonnes par le comte de Lalaing; (pp. 296 à 312) l'entrevue de Montigny avec le duc d'Anjou, en novembre 1578 et le rôle joué à cette époque par le chef des Malcontents; (pp. 431 à 440) les motifs du départ de Mons du duc d'Anjou et ses projets sur cette place; enfin, les deux appendices relatifs aux origines du parti des Malcontents et à leurs dernières négociations avec les États Généraux et le duc d'Anjou. Ces savantes notices ont élucidé toutes les obscurités que présentait l'histoire des Malcontents. Que nos vaillants éditeurs achèvent le plus vite possible leur intéressante publication; nous aurons alors plus que les matériaux d'une biographie définitive du duc d'Anjou, nous connaissons le dernier mot des intrigues de cet Alexandre Farnèse qui servit autant Philippe II par sa diplomatie que par ses armes.

H. LONCHAY.

Choix de Fables d'Esope. *Edition classique. Texte revu, annoté et augmenté d'un lexique par A. PIRARD, docteur en philosophie et lettres, professeur à l'Athénée royal de Tournai.* — Liège, H. Dessain, 1890, 119 pages, in-16.

Après Dübner, Verly, Humbert, le P. Van Tieghem et d'autres encore, y a-t-il lieu de publier un nouveau choix de fables d'Esope? Sans aucun doute, à notre avis. Le programme des cours prescrit l'emploi de cet auteur pendant deux années d'études, pour l'explication d'abord, puis pour la traduction cursive. Comment répondre aux exigences de ce programme avec les 40 ou 50 fables des éditions annotées que nous possédons? L'édition Teubner n'est pas un livre classique : elle contient 426 fables, écrites dans des dialectes différents; le même sujet y est traité plusieurs fois et le style est loin d'être toujours irréprochable. Un recueil d'environ 200 fables serait nécessaire; il offrirait un choix intéressant et suffisamment varié. Le travail de M. Pirard, qui ne porte que sur 40 fables, ne répond donc pas à notre attente.

Il se distingue cependant de ceux de ses devanciers par une disposition nouvelle. A-t-il voulu graduer les difficultés ou simplement ranger les fables les plus courtes en avant? Nous ne savons.

Quant aux notes, l'auteur semble oublier que toute édition annotée est destinée non pas à remplacer le professeur, mais à aider l'élève, quand il doit travailler seul, à trouver les règles et les explications dans sa grammaire ou dans le lexique. M. Pirard aurait dû laisser de côté les remarques que la connaissance des règles de l'euphonie, des muettes, des déclinaisons et des conjugaisons régulières, la chrestomathie et l'explication orale ont rendues familières à des élèves qui abordent Esope après plusieurs mois d'études grammaticales. Pour les détails de syntaxe, pourquoi l'auteur s'est-il dispensé de renvoyer au manuel en usage dans les Athénées?

La traduction abonde dans les notes. Outre qu'elle fait souvent double emploi avec le lexique, elle tend à supprimer le travail personnel.

Nous n'approuvons pas toujours les explications grammaticales; elles sont parfois inexactes, incomplètes ou peu précises : Fab. 28. *κενῇ τῇ νηϊ*. Inutile de s.-ent. *σύν*. Le datif dans ce cas

marque à lui seul une idée d'accompagnement comme lorsqu'il s'agit de forces militaires. — Fab. 33. οὐδενός ἄξιοι. Pourquoi s.-ent. τιμήματος? — Fab. 36. τὸ γένος ... Ἀθηναῖος. L'accusatif déterminatif accompagnant un adjectif est expliqué par κατά, s.-ent. C'est par lui-même et sans ellipse de κατά que l'accus. a cette valeur. — Fab. 37. νεκροῦ δίκην. Inutile de s.-ent. κατά. C'est l'acc. de δίκη employé comme préposition avec le génitif (à la façon de, comme). Voir Roersch et Thomas, § 200, a. — Fab. 17. κατά τινα τρόπον. « κατά marque la proximité ». N'est-il pas préférable de dire qu'il est pris dans le sens local : dans, sur (répondant à la question ubi), comme dans : κατά γῆν καὶ κατά θάλασσαν? La traduction manque parfois d'exactitude. Fab. 25. ἂν συνεβούλευσας, doit se traduire par le passé et non par le présent du conditionnel. — τό αὐτό. « cela même », malgré la règle formulée fab. 19. — λέγουσα ὡς οὐκ ἀπρεπές μόνον τοῦτο, ἀλλὰ καὶ προσηρτῆται. « comme ce membre étant non-seulement etc. » C'est ἐστὶ qu'il faut s.-ent. — Fab. 9. παρέξειν εἶπεν εἰ ἐξανασπάσαι. « vouloir donner ». Pourquoi pas : il dit qu'il donnerait? Disc. dir. παρέξω εἰ ἐξανασπάσεις.

Incomplètes sont les remarques suivantes : Fab. 5. τὰ μάλιστα = τὰ μέγιστα εὐεργετῆται. Les deux notes doivent être réunies et complétées en disant que l'acc. complément interne peut être remplacé par un adjectif neutre. Le renvoi à la grammaire § 176 et 177 est pour ainsi dire indispensable. — Fab. 10. τῶν φύλλων. Il conviendrait de ne pas restreindre la règle du génitif partitif au seul verbe ἐσθίειν. — Fab. 14. Εἰ ποιήσω, « si je ferai, c'est-à-dire si je fais. En latin on met de même le futur après si ». Oui, chaque fois que la condition se rapporte à l'avenir. Faciam, si poterō. L'auteur aurait pu signaler une autre forme du même cas, εἰάν avec le subj. aor., que l'on rencontre fab. 16, 27 et 29. — L'optatif est le mode que l'on emploie dans le style indirect, dit l'auteur, fab. 32. Comment expliquer alors ἐχρήσατο et τετήρηκε, à l'indicatif, fab. 34?

Règles peu précises : Fab. 6. L'article remplace le pronom démonstratif non pas souvent, mais dans certains cas déterminés. De même ὅς pour ὅτος, fab. 11. Gramm. § 162. — Le datif après un verbe passif au lieu de ὑπό et le génitif est signalé fab. 21 et 23. Le second cas est régulier, le premier constitue une exception. Le datif s'emploie parfois lorsque le verbe passif est au parfait ou au plus-que-parfait, au lieu de ὑπό et le génitif, et toujours

lorsque la forme passive est un adj. verbal en *τέος*. (Cucuel et Riemann, *Syntaxe grecque*, page 74). — Fab. 17. *παῦσαι τοῦ χλαιοῖν*. Peu importe que cette tournure corresponde ou non à la tournure française. Il serait préférable de dire : suivi d'un verbe, *παύω*, à l'actif et au moyen se construit ordinairement avec le participe ; suivi d'un substantif, avec le génitif. — Fab. 6. *κατὰ πετρῶν πεσοῦσα*, « étant tombée *d'en haut* sur des pierres ». On a plutôt en vue le terme du mouvement que le point de départ. Il n'en est pas de même par exemple, dans : *ἀλλόμενοι κατὰ τῆς πέτρας*, sautant en bas du rocher. Xénop. *Anab.* IV. 2. 17.

L'interrogation indirecte, fab. 36 et 39, les phrases hypothétiques, fab. 8, 25, 30 et 35, sont à peine effleurées par l'auteur. Il se contente de traduire une seule partie de la phrase, sans aucune observation. Nous doutons fort qu'un enseignement grammatical aussi restreint soit bien fécond.

Nous ferons aussi une réserve concernant *ὥς* devant un participe, fab. 11. La règle gagnerait à être scindée. Pour *ὥς παραβαίνουσιν*, fab. 35, nous préférons la traduction de la grammaire, § 235. 4°.

Il n'eût pas été inutile, à notre avis, de signaler : l'article neutre suivi d'un génitif, fab. 13 ; *δίκτην ὑπελθεῖν* = *δίκτην διδόναι*, fab. 40 ; le génitif après cinq verbes de la fable 11 ; *ἐκ τοῦ σκέλους*, fab. 24, au lieu du génitif seul ; la place du déterminatif, fab. 8, 11 et 17 ; l'acc. détermin. avec un verbe passif fab. 25 ; *ἄτε* et le participe, fab. 38, etc., etc.

Bien que l'auteur ait mis à profit les travaux de ses devanciers, ce que nous nous garderons bien de lui reprocher, il y a dans cette nouvelle édition d'Esopé, d'excellentes remarques qui sont l'œuvre personnelle de M. Pirard. Nous signalons avec plaisir les notes relatives aux mots composés, au partic. futur précédé de l'art. fabl. 14, au génitif absolu, f. 7 et 21, etc.

En somme, l'édition de M. Pirard ne vaut certes pas mieux que les précédentes ; mais en l'absence d'un recueil plus complet, elle pourra nous dispenser de recourir à l'étranger.

Charleroi.

J. LEMOINE.

W. FREUND. Wanderungen auf klassischem Boden. Die Griechischen Ruhmestätten. Breslau, 1890, 8°, 73 pp.

L'histoire ancienne ne paraît bien des fois si ardue et si peu attrayante à un grand nombre d'élèves que parce qu'on ne cherche pas suffisamment à la rendre vivante et à l'enseigner d'une manière intuitive. Un moyen d'obvier à cet inconvénient est d'insister dans les classes sur la topographie historique; de cette façon les élèves, connaissant quelque peu la configuration du sol, les accidents de terrain, la situation des endroits dont on leur parle, s'intéresseront davantage aux faits qui s'y sont passés. C'est à ce point de vue que M. Freund étudie les principales batailles livrées par les Grecs pendant les guerres persanes. Chaque bataille fait l'objet d'un article spécial dans lequel l'auteur donne d'abord un résumé historique; puis il étudie la topographie du lieu où le combat s'est livré et enfin il décrit la bataille elle-même. Il traite ainsi de Marathon, des Thermopyles, de Salamine et de Platée. A chaque chapitre est jointe une carte du champ de bataille. Ces cartes sont suffisamment bien faites; seulement nous devons regretter que l'auteur n'ait pas cru devoir y indiquer d'une manière précise la place respective occupée par les divers corps d'armée. L'élève se serait ainsi plus facilement rendu compte de la manière dont l'action s'était engagée, des avantages, des désavantages des positions des diverses troupes; et bien des fois aussi des causes véritables de la victoire ou de la défaite. M. Freund n'a pas indiqué non plus l'échelle de chaque carte. Or, il est de toute nécessité de chercher par tous les moyens à habituer les élèves à lire des cartes: ce qui ne saurait se faire sans échelle. Je sais bien que l'élève peut trouver toutes ces indications dans le texte; mais la carte devait ici être le commentaire vivant du texte explicatif. J'aurais désiré aussi qu'une carte générale de la Grèce, faite spécialement au point de vue des guerres persanes, eût précédé les cartes spéciales. On le voit, si l'essai de M. Freund peut rendre de sérieux services, il demande cependant à être perfectionné dans une édition ultérieure. On ne saurait mettre assez de soins à toute publication pédagogique. Bien des fois, et cela semble être ici le cas, ces ouvrages sont faits d'une manière trop hâtive.

ADOLF DE CEULENEER.

Grammaire française, accompagnée de la terminologie flamande, par J. CHOT, préfet des études à l'athénée royal de Tongres. — Tongres, chez A. Demarteau. Vol. car. fr. 1,50.

M. Chot, avant d'être préfet des études, fut professeur de français pendant de longues années et les concours du gouvernement nous rappellent encore avec quels brillants succès. A quelle cause devons nous les attribuer? A la clarté et à la simplicité de son enseignement. La grammaire qu'il vient de publier, est celle qu'il enseignait déjà, il y a vingt ans. Nulle part il n'y vise à la nouveauté. Ce qu'il veut, avant toute chose, c'est un enseignement pratique; la théorie le tente peu; les définitions nouvelles ne le séduisent pas. Faire comprendre les cas grammaticaux en forçant les élèves à travailler sur des exemples, pour lui tout est là; le reste n'est rien. Être très bref et très pratique; ne pas encombrer la mémoire des jeunes gens d'un tas de choses inutiles, voilà sont but. Aussi son manuel pourrait-il, sans peine, être imprimé en 125 pages.

Le livre est divisé en deux parties : la *lexicologie* et la *syntaxe*. La première suffit aux besoins de l'enseignement dans les sections préparatoires et à la première année d'étude dans les écoles moyennes; la seconde, est surtout destinée aux autres classes des écoles moyennes et des athénées.

Ce que l'auteur veut avant tout, et, en cela il a mille fois raison, c'est que l'instituteur ou le professeur se garde de s'arrêter aux règles. En faire l'application, sans cesse et toujours, — en les rendant intéressantes, — dans des exercices variés d'*invention* et de *rédaction*, constitue la seule vraie, la seule bonne méthode de l'enseignement de la grammaire. Nous sommes pleinement de son avis.

Une heureuse innovation résulte de la traduction en flamand des différents termes grammaticaux en usage dans les grammaires françaises. Pourquoi n'y avoir pas ajouté la terminologie allemande? Elle n'eût demandé que quelques lignes de plus.

Nous ne craignons pas de recommander ce manuel, parce qu'il est le plus simple que nous connaissions.

THIL-LORBAIN.

ADOLF SOCIN : *Schriftsprache und Dialekte im Deutschen nach Zeugnissen alter und neuer zeit.* — Heilbronn, Henninger. 1888 (XII et 544 p.).

Voici, depuis Schleicher et Scherer, l'ouvrage le plus important qui ait paru sur l'histoire de la langue allemande. L'auteur cherche, surtout par les témoignages contemporains et en utilisant les anciens travaux, à présenter l'histoire de la langue en tableaux, en intercalant, à l'occasion, les résultats de ses recherches personnelles.

Il ne s'occupe pas seulement du développement du haut-allemand moderne; il parle longuement aussi des rapports entre les dialectes et la langue écrite, depuis le moyen haut-allemand jusqu'à notre époque.

Au sujet de différents points, il communique des extraits étendus tirés des grammairiens ou philologues qui se sont occupés de la matière; pour les questions linguistiques des XVII^e et XVIII^e siècles il se borne presque exclusivement à des témoignages de ce genre. Son livre acquiert ainsi en quelque sorte le caractère d'un recueil de documents pour l'histoire de la langue allemande. On trouvera parfois ces extraits un peu longs, mais celui qui n'est pas germaniste de profession, en saura gré à l'auteur, attendu que les études dont ils sont tirés, se trouvent éparpillées dans bon nombre de revues et de publications savantes.

M. Socin prend son sujet *ab ovo* et parle, dans son premier chapitre, des premières informations que l'on possède au sujet de la langue des Germains. Le caractère des dialectes de l'ancien haut-allemand est développé surtout d'après des sources anciennes, ce qui fait que sur plus d'un point, les idées exposées par l'auteur sont en désaccord avec les résultats des travaux plus modernes, tels, par exemple, que ceux de Braune.

Après un chapitre d'introduction sur l'extension prise par la culture littéraire dans les pays de langue allemande, où M. Socin fait bien ressortir la place prépondérante occupée par les pays Rhénans et la Souabe, il développe les différentes opinions qu'on a émises sur le véritable caractère de la langue écrite dans la période du moyen haut-allemand et les soumet à une critique détaillée.

Il y a eu, comme on sait, plusieurs opinions émises sur cette

question et le débat ne peut pas encore être considéré comme clôturé. En général, les germanistes s'accordent à reconnaître la couleur fortement souabe du dialecte qui s'est imposé dès la fin du XII^e siècle, et plus généralement pendant le XIII^e siècle, comme langue littéraire commune. Cette théorie a été combattue surtout par Pfeiffer, qui a nié qu'il y ait eu un seul poète ayant abandonné son dialecte natal pour adopter le vocalisme souabe. La grande influence qu'on accorde à la cour des Hohenstaufen ne serait, d'après lui, qu'une illusion. Le fait de l'existence de la langue commune est aujourd'hui généralement accepté : l'idiome dont se servaient les seigneurs et nobles dames à la cour de Souabe, amateurs de chant et de poésie, devint aussi la langue dans laquelle Hartmann von Aue, Wolfram von Eschenbach, Gottfried von Strassburg, Walther von der Vogelweide et d'autres, écrivirent leurs œuvres. Les poètes des autres provinces essayèrent de suivre leur exemple.

Toutefois cette langue littéraire commune était loin d'être fixe en tout point : le poète, durant toute la période du moyen haut-allemand, a encore la latitude de suivre l'usage dialectal par rapport à bien des cas qui sont du ressort de la grammaire ou du lexique. On peut même établir des gradations dans l'usage que les poètes ont fait de cette liberté, sans que pour cela le lien commun se soit perdu.

C'est la diversité des influences qui a produit la divergence des opinions émises. On a réduit aujourd'hui la part de l'ancien haut-allemand, depuis que Weinhold a démontré combien les anciens éditeurs de textes en moyen haut-allemand ont fait violence à ceux-ci, pour faire rentrer leurs formes dans les paradigmes de Grimm.

Le luxe et la vie policée à la cour des Hohenstaufen y attirèrent un grand nombre de seigneurs des régions avoisinantes, et ainsi deux grands dialectes exercèrent leur influence sur la langue littéraire : ce fut d'un côté le *haut-franconien* ou *franconien de l'est*, de l'autre le *franconien rhénan* ; l'un avait Mayence, l'autre Fulda et Wurzburg pour centres principaux. Ces deux dialectes mitigèrent l'alémanique de la Souabe dans ses particularités locales trop prononcées, et concoururent à lui donner cette souplesse de formes et de construction qui est un des caractères principaux du moyen haut-allemand. M. Socin se rallie à cette manière de voir, après avoir examiné successive-

ment les opinions de Grimm, de Lachmann, de Koberstein, de Paul, de Weinhold et de Behaghel.

Dans les chapitres suivants, qui reposent souvent sur les études personnelles de l'auteur, je ferai ressortir surtout ceux qui sont consacrés à Luther, au caractère de la langue du réformateur, et à la position qu'il prit vis-à-vis du dialecte populaire de Thuringie. L'influence de sa Bible au point de vue linguistique est également exposée par quelques faits saillants.

Si Luther a puissamment aidé à fixer le nouveau haut-allemand dans ses formes grammaticales, ses vues au sujet du dialecte et de la langue écrite, qu'il a exprimées à différentes reprises, ont également contribué à donner de bonne heure à ses compatriotes une représentation nette de la relation qui doit exister entre ces deux éléments. La dialectologie avait en réalité pris naissance en Allemagne, lorsque le juriste Prasch de Ratisbonne, dès la fin du XVII^e siècle, publia son *Glossaire Bavarois* et exprima le désir que chaque province recueillît ses termes populaires et locaux.

Ces idées ayant cours dans le public, la langue n'eut pas de peine à se constituer définitivement au XVIII^e siècle et sa forme fut sanctionnée par la pléiade des grands auteurs que cette époque vit naître.

Le véritable rôle du dialecte, comme source d'études philologiques, ne pouvait être compris qu'après les travaux de Grimm. Dans les chapitres que M. Socin consacre au XIX^e siècle, le fondateur de la philologie germanique occupe évidemment la place d'honneur. Il donne également des aperçus intéressants au sujet de l'opinion très différente de Von Raumer, pour terminer par les *Junggrammatiker*, dont il expose brièvement les principes. Un dernier chapitre éclaire le lecteur au sujet des efforts qui ont été faits dans ce siècle, soit pour favoriser l'étude philologique des dialectes (Schmeller, Frommann, etc.), soit pour les relever par la culture littéraire et même pour les substituer à la langue commune (Fritz Reuter et Klaus Groth).

Ce rapide exposé suffira, pensons-nous, pour donner une idée de la richesse des matériaux réunis par l'auteur. Peut-être même trouvera-t-on qu'il aurait dû se borner : en effet, il règne quelquefois dans son livre un certain manque de précision, dû probablement à l'accumulation des jugements qu'il a empruntés aux grammairiens et philologues de l'époque ; il ne faut pas

néanmoins regretter cette abondance, car elle rend accessibles des matériaux dispersés ça et là qui, dans bien des cas, permettent au lecteur de se former un jugement personnel.

AUG. GITTÉE.

FR. BANGERT. — *Die Tiere im altfranzösischen Epos*. Marburg. N. G. Elwert'sche Verlagsbuchhandlung. 1885 (244 p.).

Voici un des volumes les plus intéressants de la collection de dissertations, dirigée par le romaniste bien connu E. Stengel de l'université de Marburg. Plusieurs ont pour objet de déterminer la place qu'occupent des objets particuliers dans les chansons de gestes françaises. La marche suivie est facile et claire : les faits sont coordonnés et classés, et accompagnés des passages qui ont rapport au point en question. Ces travaux sont donc des index systématiques et leur utilité saute aux yeux. On se plaint, et avec raison, de ce que la littérature du moyen âge n'est pas connue. L'historien de la civilisation, surtout, a tort de ne pas s'en occuper davantage, car pour comprendre le présent, il doit nécessairement être familier avec le passé. A ce point de vue spécial, un examen des passages qui ont rapport au monde animal dans l'épopée française du moyen âge, doit avoir une grande importance.

L'auteur comprend dans ses recherches tous les animaux mentionnés dans les romans de chevalerie, non seulement ceux qui y jouent un rôle actif, mais encore ceux qui apparaissent dans les visions ou qui ne vivent que dans l'imagination de ces hommes encore primitifs. Il fallait s'attendre à voir certains animaux jouer un rôle prédominant dans ces œuvres, qui nous décrivent avant tout la vie et les occupations de la noblesse. C'est ainsi qu'il faut expliquer l'importance que M. Bangert a donnée au *cheval*, ainsi qu'aux animaux qui faisaient partie du plaisir de la chasse : *chien*, *faucon*, enfin au *gibier* lui-même. Les figures des autres, même des animaux domestiques, sont pâles à côté de celles que je viens de nommer ; ainsi, le chat n'est presque jamais mentionné.

Le caractère de ce travail, qui représente le fruit de lectures étendues et minutieuses, est plus spécialement *lexicographique*.

Cette délimitation du sujet était-elle voulue ? Je ne le crois pas. A mon sens, l'auteur a eu tort de s'occuper si peu du côté

par lequel son sujet touchait à l'histoire de la civilisation. Il ne l'a cependant pas négligé complètement, mais du moment qu'il y touchait, pourquoi ne pas creuser un peu plus, pour nous donner des aperçus — chose toujours attrayante — sur les idées et les représentations du moyen âge? Nous apprenons, par exemple, tous les *noms* des couleurs qu'on distinguait alors, mais l'auteur n'essaie pas d'en déterminer la valeur exacte. Ce détail a son importance, quand on considère que l'idéal de la beauté au moyen âge était différent de celui de nos jours. A tout moment les poètes parlent d'yeux *vairs*, c'est-à-dire de diverses couleurs, gris bleu (v. BARTSCH, *Chrestomathie de l'Ancien Français*, 3^e édit. p. 175, 15 : les ious *vairs* et *riais*; p. 326, 45 : s'ai color vermeillete, euz *vers*, bele bouchete).

De cette manière il cite des choses fort intéressantes, sans paraître s'en douter. Je ne rappellerai que ce qu'il dit de la couleur *blanche*, chez les animaux particulièrement : ils sont toujours en rapport avec le ciel, et ont souvent le caractère de messagers. Un cerf *blanc* paraît à Charlemagne pour lui indiquer le chemin par lequel il pourra passer le Grand Saint-Bernard; une autre fois pour lui montrer un gué. Un animal *blanc*, vu en songe, est toujours plus significatif qu'un autre. La raison? Une note, un mot aurait suffi : le cheval de Wodan était *blanc*; il s'est perpétué chez les saints chrétiens à cheval, S^t Nicolas, S^t Georges. C'est pourquoi le cheval blanc est la monture des rois encore actuellement dans les grandes cérémonies.

Un autre point que j'aurais voulu voir traiter avec plus de développement, ce sont les présages qu'on tirait des animaux dans ces siècles de superstition. Ainsi, le cheval avertit son maître du danger qu'il va courir. Les faits de ce genre sont fort nombreux.

Cet ouvrage fournit des références très précieuses, en raison de leur antiquité, sur plus d'un point qui intéresse l'histoire de la civilisation. Ce sont des questions que je ne pourrais développer ici. Les généralités, auxquelles je dois nécessairement me borner, pourront néanmoins mettre en lumière, combien des travaux de ce genre contribuent à faire mieux apprécier les œuvres du moyen âge.

AUG. GITTEÉ.

ACTES OFFICIELS.

MINISTÈRE DE L'INTÉRIEUR ET DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

Concours général de l'enseignement moyen du premier degré, en 1890.

*Résultats du concours d'histoire et de géographie des élèves de la
rhétorique latine (section A B C), de la rhétorique et de la
quatrième des humanités modernes.*

Le Ministre de l'intérieur et de l'instruction publique,

Vu l'article 15 de l'arrêté royal du 19 avril 1890 qui a organisé le concours général de l'enseignement moyen du premier degré, pour cette année;

Vu les procès-verbaux du jury chargé d'apprécier le concours d'histoire et de géographie des élèves de la rhétorique latine (sections A B C), de la rhétorique et de la quatrième des humanités modernes, pièces desquelles il résulte que les élèves dont les noms suivent ont obtenu respectivement le nombre de points donnant droit à une nomination, savoir :

Noms et prénoms des élèves.	Établissements auxquels ils appartiennent.	Nombre de points sur 100.
--------------------------------	---	---------------------------------

1^o Rhétorique latine (section A B C).

133 concurrents inscrits.

Hirsch, Arthur . . .	Athénée royal à Ixelles . .	81
Dubois, Auguste. . .	— à Charleroy . .	80
Halkin, Leon	— à Liège . .	80
Toussaint, Léon . . .	— à Tournai . .	72
Bernays, Edouard . .	— à Anvers. . .	71
Libotte, Charles . . .	— à Charleroy. .	70
Stoffels, Constant . .	— à Anvers. . .	70
Sternotte, Paul . . .	— à Tournai . .	65

2^o Rhétorique des humanités modernes.

56 concurrents inscrits.

Van Cromphout, Victor	Athénée royal à Ath. . . .	75
Borgerhoff, Théophile.	— à Hasselt . .	72
Xhignesse, Arthur . .	— à Liège . .	70

3^o Quatrième des humanités modernes.

179 concurrents inscrits.

Brouha, Maurice. . .	Athénée royal à Liège . .	82
Roemans, Désiré. . .	— à Gand . .	80
Beintein, Edouard . .	— à Bruges . .	76
Phalet, Henri. . .	Collège communal à Tirlemont	75
Buysens, Raymond . .	Athénée royal à Tournai . .	70
Deschacht, Arthur . .	Collège communal à Ypres . .	70
Devenyns, Charles . .	Athénée royal à Liège . .	70
Fassin, Edmond . . .	— à Liège . .	70
Hulsmans, Michel . .	— à Hasselt . .	70
Jacob, Odon	— à Huy . .	70
Richelle, Emile . . .	— à Liège . .	70
Lassine, Albert . . .	— à Mons . .	67
Vande Putte, Théophile	— à Ostende . .	67
Cruyplants, Robert . .	— à Gand . .	65
Kipgen, Nicolas . . .	— à Arlon . .	65
Kort, Antoine. . . .	— à Bruges . .	65
Wattelar, Ernest . . .	— à Charleroy . .	65
Wolf, Victor	— à Tournai . .	65

Considérant qu'aux termes de l'article 12 de l'arrêté royal prérappelé, il peut être accordé un prix à un élève qui a obtenu au moins 80 points sur 100; un accessit à un élève qui a obtenu au moins 70 points sur 100, et une mention honorable à un élève qui a obtenu au moins 65 points sur 100,

Arrête :

Art. 1^{er}. Les prix, accessits et mentions honorables pour les concours en *histoire et géographie* des élèves de la rhétorique latine (section A B C), de la rhétorique et de la quatrième des humanités modernes, sont décernés ainsi qu'il suit :

1^o Rhétorique latine (section A B C).

1^{er} prix : Arthur Hirsch, de Bruxelles, élève de l'athénée royal d'Ixelles;

2^e prix partagé entre : Auguste Dubois, de Bruxelles, élève de l'athénée royal de Charleroy, et Léon Halkin, de Liège, élève de l'athénée royal de Liège;

1^{er} accessit : Léon Toussaint, de Namur, élève de l'athénée royal de Tournai;

2^e accessit : Edouard Bernays, d'Anvers, élève de l'athénée royal d'Anvers;

3^e accessit partagé entre : Charles Libotte, de Liège, élève de l'athénée royal de Charleroy, et Constant Stoffels, d'Anvers, élève de l'athénée royal d'Anvers;

Mention honorable : Paul Sternotte, de Marcinelle, élève de l'athénée royal de Tournai.

2° Rhétorique des humanités modernes.

1^{er} accessit : Victor Van Cromphout, de Lessines, élève de l'athénée royal d'Ath ;

2^e accessit : Théophile Borgerhoff, de Herck-Saint-Lambert, élève de l'athénée royal de Hasselt ;

3^e accessit : Arthur Xhignesse, de Liège, élève de l'athénée royal de Liège ;

3° Quatrième des humanités modernes.

1^{er} prix : Maurice Brouha, de Liège, élève de l'athénée royal de Liège ;

2^e prix : Désiré Roemans, de Gand, élève de l'athénée royal de Gand ;

1^{er} accessit : Edouard Beintin, de Damme, élève de l'athénée royal de Bruges ;

2^e accessit : Henri Phaet, de Tirlemont, élève du collège communal de Tirlemont ;

3^e accessit partagé entre : Raymond Buysens, de Bossuyt, élève de l'athénée royal de Tournai, Arthur Deschacht, de Turnhout, élève du collège communal d'Ypres, Charles Devenyns, de Mons, élève de l'athénée royal de Liège, Edmond Fassin, de Liège, élève de l'athénée royal de Liège, Michel Hulsmans, de Zonhoven, élève de l'athénée royal de Hasselt, Odon Jacob, de Villers-la-Ville, élève de l'athénée royal de Huy, et Emile Richelle, de Hattinguen (Westphalie), élève de l'athénée royal de Liège ;

1^{re} mention honorable partagée entre : Albert Lassine, de Thuillies, élève de l'athénée royal de Mons, et Théophile Vande Putte, de Leffinghe, élève de l'athénée royal d'Ostende ;

2^e mention honorable partagée entre : Robert Cruyplants, de Gand, élève de l'athénée royal de Gand, Nicolas Kipgen, d'Oberpallen (grand-duché de Luxembourg), élève de l'athénée royal d'Arlon, Antoine Kort, de Boitsfort, élève de l'athénée royal de Bruges, Ernest Wattelar, de Jumet, élève de l'athénée royal de Charleroy, et Victor Wolff, de Basècles, élève de l'athénée royal de Tournai.

Résultats du concours en composition française des élèves de la rhétorique latine et de la rhétorique des humanités modernes.

Le Ministre de l'intérieur et de l'instruction publique,

Vu l'article 15 de l'arrêté royal du 19 avril 1890, qui a organisé le concours général de l'enseignement moyen du premier degré pour cette année ;

Vu les procès-verbaux du jury chargé d'apprécier le concours en composition française des élèves de la rhétorique latine et de la rhétorique des humanités modernes, pièces desquelles il résulte que les élèves dont

les noms suivent ont obtenu respectivement le nombre de points également indiqué ci-après, savoir :

Noms et prénoms des élèves.	Etablissements auxquels ils appartiennent.	Nombre de points sur 100.
--------------------------------	---	---------------------------------

1^o Rhétorique latine.

163 concurrents inscrits.

Lebrun, Adolphe . . .	Athénée royal à Louvain .	82
Gevers, Jean . . .	— à Anvers . .	80
Debruyne, Albert . . .	Collège patronné à Thielt .	77
Schmidt, Ernest . . .	Athénée royal à Verviers .	76
Scharpé, Louis . . .	— à Bruges . .	74
Sternotte, Paul . . .	— à Tournai .	74
Berat, Richard . . .	Collège patronné à Poperinghe	72
Dwelschauvers, Jacques.	Athénée royal à Bruxelles .	72
Meeus, François . . .	Collège patronné à Gheel .	72
Storme, Jules . . .	— à Thielt . .	71
Nolf, Pierre . . .	Collège communal à Ypres .	70
Halkin, Léon . . .	Athénée royal à Liège . .	68
Mertens, Léon . . .	— à Gand . .	66
Poll, Julien . . .	— — . .	66
Bernays, Edouard . . .	— à Anvers . .	65

2^o Rhétorique des humanités modernes.

56 concurrents inscrits.

Borgerhoff, Théophile .	Athénée royal à Hasselt . .	84
Lembourg, Charles . .	— à Ixelles . .	83
Coomans, Erasme . . .	— à Bruxelles . .	79
Dubar, Georges . . .	— à Tournai .	78
Robert, Paul . . .	— à Ixelles . .	70
Thiry, Camille . . .	— à Arlon . .	69

Considérant que, aux termes de l'article 12 de l'arrêté royal prérappelé, il peut être accordé un prix à un élève qui a obtenu au moins 80 points sur 100, un accessit à un élève qui a obtenu au moins 70 points sur 100 et une mention honorable à un élève qui a obtenu au moins 65 points sur 100,

Arrête :

Art. 1^{er}. Les prix, accessits et mentions honorables pour le concours en composition française des élèves de la rhétorique latine et de la rhétorique des humanités modernes sont décernés ainsi qu'il suit :

1^o En rhétorique latine.

1^{er} prix : Adolphe Lebrun, de Nivelles, élève de l'athénée royal de Louvain ;

2^e prix : Jean Gevers, d'Edegem, élève de l'athénée royal d'Anvers ;

1^{er} accessit : Albert Debruyne, de Neuve-Eglise, élève du collège patronné de Thielt ;

2^e accessit : Ernest Schmidt, de Verviers, élève de l'athénée royal de Verviers ;

3^e accessit partagé entre : Louis Scharpé, de Thielt, élève de l'athénée royal de Bruges, et Paul Sternotte, de Marcinelles, élève de l'athénée royal de Tournai ;

4^e accessit partagé entre : Richard Berat, de Poperinghe, élève du collège patronné de Poperinghe, Jacques Dwelshauvers, de Bruxelles, élève de l'athénée royal de Bruxelles, et François Meeus, de Gheel, élève du collège patronné de Gheel ;

5^e accessit : Jules Storme, de Lichtervelde, élève du collège patronné de Thielt ;

6^e accessit : Pierre Nolf, d'Ypres, élève du collège communal d'Ypres ;

1^{re} mention honorable : Léon Halkin, de Liège, élève de l'athénée royal de Liège ;

2^e mention honorable partagée entre : Léon Mertens, d'Oostacker, et Julien Poll, de Ruyssede, élèves de l'athénée royal de Gand ;

3^e mention honorable : Edouard Bernays, d'Anvers, élève de l'athénée royal d'Anvers.

2^o *Rhétorique des humanités modernes.*

1^{er} prix : Théophile Borgerhoff, de Herck-Saint-Lambert, élève de l'athénée royal de Hasselt ;

2^e prix : Charles Lembourg, de Quiévrain, élève de l'athénée royal d'Ixelles ;

1^{er} accessit : Erasme Coomans, de Châtelet, élève de l'athénée royal de Bruxelles ;

2^e accessit : Georges Dubar, d'Antoing, élève de l'athénée royal de Tournai ;

3^e accessit : Paul Robert, de Nivelles, élève de l'athénée royal d'Ixelles ;

Mention honorable : Camille Thiry, de Vance, élève de l'athénée royal d'Arlon.

Résultats du concours en mathématiques des humanités modernes (section scientifique) de la rhétorique latine (section C), de la rhétorique latine (sections A, D), de la seconde latine (section C) et de la seconde latine (sections A, D).

Le Ministre de l'intérieur et de l'instruction publique,

Vu l'article 15 de l'arrêté royal du 19 avril 1890 qui a organisé le concours général de l'enseignement moyen du premier degré pour cette année ;

Vu les procès-verbaux du jury qui a été chargé d'apprécier les compo-

sitions en mathématiques des élèves des classes de rhétorique des humanités modernes (section scientifique), de rhétorique latine (section C), de rhétorique latine (sections A, D), de seconde latine (section C) et de seconde latine (sections A, D), pièces desquelles il résulte que les élèves dont les noms suivent ont obtenu le nombre de points indiqués ci-après :

Noms et prénoms des élèves.	Etablissements auxquels ils appartiennent.	Nombre de points sur 100.
--------------------------------	---	---------------------------------

1° Rhétorique professionnelle (section scientifique).

38 concurrents inscrits.

Schiffers, Henri . . .	Athénée royal à Verviers .	85
Berger, Aimé. . . .	— à Charleroy . . .	74
Licope, Eugène . . .	— à Mons	70
Lembourg, Charles . .	— à Ixelles	68
Chapelle, Herman . .	— à Charleroy . . .	66

2° Rhétorique latin (section C).

14 concurrents inscrits.

De Rote, Robert . . .	Athénée royal à Ixelles . .	80
Gevers, Emile	— à Anvers.	77

3° Rhétorique latine (section A, D).

56 concurrents inscrits.

Scharpé, Louis	Athénée royal à Bruges . .	84
Demarteau, Alfred . .	— à Liège	83
Hospel, Auguste. . . .	— à Chimay	83
Thiltges, Jean	— à Arlon	81
Durant, Félicien. . . .	— à Chimay	79
Ghysen, Joseph	— à Hasselt.	79
Declercq, Ernest. . . .	Collège communal à Nivelles	77
Leclercq, Louis	Athénée royal à Ixelles . .	77
Stoffels, Constant . . .	— à Anvers.	76
Nolf, Pierre	Collège communal à Ypres .	75
De Keyser, Arthur . . .	Athénée royal à Mons . . .	71
Dwelshauvers, Jacques	— à Bruxelles	69
Platel, Florent	— à Liège	69
VanCauwenberghe, Albert	— à Gand	69
Gérard, Anatole	— à Verviers	68
Halkin, Léon.	— à Liège	67

4° Seconde latine (sections A, D).

68 concurrents inscrits.

Pêtre, Georges	Athénée royal à Ixelles . .	87
Polak, Gaston	— à Bruxelles	78
Arnold, Léon.	— à Verviers	73
Feys, Louis	— à Bruges.	67
Bourgeois, Nestor . . .	— à Hasselt	66
Charlier, Georges . . .	— à Namur.	65

Considérant que, aux termes de l'article 12 de l'arrêté royal prérappelé, il peut être accordé un prix à un élève qui a obtenu au moins 80 points sur 100, un accessit à un élève qui a obtenu au moins 70 points sur 100 et une mention honorable à un élève qui a obtenu au moins 65 points sur 100,

Arrête :

Art. 1^{er}. Les prix, accessits et mentions honorables pour le concours en mathématiques des élèves de la rhétorique professionnelle (section scientifique), de la rhétorique latine (section C), de la rhétorique latine (sections A, D), de la seconde latine (section C) et de la seconde latine (sections A, D), sont décernés ainsi qu'il suit :

1^o Rhétorique des humanités modernes (sections scientifique).

Prix d'honneur : Henri Schiffers, de Verviers, élève de l'athénée royal de Verviers ;

1^{er} accessit : Aimé Berger, de Gilly, élève de l'athénée royal de Charleroy ;

2^e accessit : Eugène Licope, de Mons, élève de l'athénée royal de Mons ;

1^{re} mention honorable : Charles Lembourg, de Quiévrain, élève de l'athénée royal d'Ixelles ;

2^e mention honorable : Herman Chapelle, de Morlanwelz, élève de l'athénée royal de Charleroy.

2^o Rhétorique latine (section C).

Prix : Robert De Rote, de Bruxelles, élève de l'athénée royal d'Ixelles ;

Accessit : Emile Gevers, d'Edegem, élève de l'athénée royal d'Anvers.

3^o Rhétorique latine (sections A, D).

1^{er} prix : Louis Scharpé, de Thielt, élève de l'athénée royal de Bruges ;

2^e prix partagé entre : Alfred Demartean, de Xhendelesse, élève de l'athénée royal de Liège, et Auguste Hospel, de Couvin, élève de l'athénée royal de Chimay ;

3^e prix : Jean Thiltges, de Guirsch, élève de l'athénée royal d'Arlon ;

1^{er} accessit partagé entre : Félicien Durant, de La Hestre, élève de l'athénée royal de Chimay, et Joseph Ghysen, de Liège, élève de l'athénée royal de Hasselt ;

2^e accessit partagé entre : Ernest Declercq, de Nivelles, élève du collège communal de Nivelles, et Louis Leclercq, de Verviers, élève de l'athénée royal d'Ixelles ;

3^e accessit : Constant Stoffels, d'Anvers, élève de l'athénée royal d'Anvers ;

4^e accessit : Pierre Nolf, d'Ypres, élève du collège communal d'Ypres ;

5^e accessit : Arthur De Keyser, de Jauche, élève de l'athénée royal de Mons ;

1^{re} mention honorable partagée entre : Jacques Dwelshauvers, de

Bruxelles, élève de l'athénée royal de Bruxelles, Florent Platel, de Hasselt, élève de l'athénée royal de Liège, et Albert Van Cauwenberghe, d'Anseghem, élève de l'athénée royal de Gand,

2^e mention honorable : Anatole Gérard, de Dison, élève de l'athénée royal de Verviers;

3^e mention honorable : Léon Halkin, de Liège, élève de l'athénée royal de Liège.

4^e Seconde latine (sections A, D).

Prix : Georges Pêtre, de Saint-Josse-ten-Noode, élève de l'athénée royal d'Ixelles;

1^{er} accessit : Gaston Polak, d'Anderlecht, élève de l'athénée royal de Bruxelles;

2^e accessit : Léon Arnold, de Stavelot, élève de l'athénée royal de Verviers;

1^{re} mention honorable : Louis Feys, de Bruges, élève de l'athénée royal de Bruges;

2^e mention honorable : Nestor Bourgeois, de Vielsalm, élève de l'athénée royal de Bruxelles;

3^e mention honorable : Georges Charlier, de Namur, élève de l'athénée royal de Namur.

Résultats du concours en mathématiques des élèves de la quatrième des humanités modernes.

Les prix, accessits et mentions honorables pour le concours en mathématiques de la quatrième des humanités modernes sont décernés ainsi qu'il suit, savoir :

1^{er} prix : Raymond Buysens, de Bossuyt, élève de l'athénée royal de Tournai;

2^e prix : Jean Brouhon, de Chimay, élève de l'athénée royal de Chimay;

3^e prix : Léon Dubocage, de Taintegnies, élève de l'athénée royal d'Ath;

4^e prix : Oscar Vanden Borre, de Gand, élève de l'athénée royal de Gand;

1^{er} accessit partagé entre : Arthur Deschacht, de Turnhout, élève du collège communal d'Ypres, et Jacques Lombar, de Bruxelles, élève de l'athénée royal de Bruxelles;

2^e accessit : Georges Hostelet, de Chimay, élève de l'athénée royal de Chimay;

3^e accessit partagé entre : Arthur Evrard, de Daverdisse, élève de l'athénée royal d'Arlon; Oscar Firket, de Liège, élève de l'athénée royal de Liège, et Fritz Landfermann, de Bruxelles, élève de l'athénée royal de Bruxelles;

4^e accessit : Charles Roels, d'Etterbeek, élève de l'athénée royal d'Ixelles ;

5^e accessit : Albert Pinot, de Saint-Gilles, élève de l'athénée royal d'Ixelles ;

6^e accessit : Edouard Beintin, de Damme, élève de l'athénée royal de Bruges ;

1^{re} mention honorable : Julien Bertin, de Mont-sur-Marchienne, élève de l'athénée royal de Charleroy ;

2^e mention honorable : Honoré Cambier, de Charleroy, élève de l'athénée royal de Charleroy ;

3^e mention honorable partagée entre : Jules Coibion, de Porcheresse, élève de l'athénée royal d'Arlon, et Ernest Missotten, de Bruxelles, élève de l'athénée royal de Bruxelles ;

4^e mention honorable : Victor Wolf, de Basècles, élève de l'athénée royal de Tournai.

Résultats du concours en sciences naturelles des élèves de la rhétorique latine (sections B, D), et de la seconde latine (sections B, D).

Les prix, accessits et mentions honorables pour le concours en sciences naturelles des élèves de la rhétorique latine (sections B, D) et de la seconde latine (sections B, D) sont décernés ainsi qu'il suit :

1^o Rhétorique latine (section B).

Prix d'honneur : Richard Berat, de Poperinghe, élève du collège patronné de Poperinghe ;

2^e prix partagé entre : Edgard De Jongh, de Saint-Trond, élève du collège patronné de Saint-Trond, et Maurice Wille, de Saint-Josse-ten-Noode, élève de l'athénée royal de Liège ;

1^{er} accessit : Armand Huysmans, d'Ixelles, élève de l'athénée royal d'Ixelles ;

2^e accessit partagé entre : Georges Merzbach, de Bruxelles, élève de l'athénée royal d'Ixelles, et Jules Pirson, de Wegnez, élève de l'athénée royal de Liège ;

3^e accessit : Jean Schneider, de Hondelange, élève de l'athénée royal d'Arlon ;

4^e accessit partagé entre : Louis Demars, de Gosselies, élève de l'athénée royal d'Ath, et Henri Tillemans, de Mons, élève de l'athénée royal de Mons ;

5^e accessit : Armand Delgoffe, de Huy, élève de l'athénée royal de Huy ;

6^e accessit : Victor Cornet, d'Anlier, élève de l'athénée royal d'Arlon ;

7^e accessit : Paul Houssa, de Marche, élève de l'athénée royal de Namur ;

1^{re} mention honorable partagée entre : Abel Noël, de Lens, élève de

l'athénée royal d'Ath; Alphonse Spincemaille, de Deerlyk, élève du collège patronné de Thielt, et Félix Wagner, de Liefrange, élève de l'athénée royal de Liège;

2^e mention honorable : Arthur Ney, d'Arlon, élève de l'athénée royal d'Arlon;

3^e mention honorable partagée entre : Georges Bigwood, d'Ixelles, élève de l'athénée royal d'Ixelles, et Eugène Moreau, de Herve, élève de l'athénée royal de Liège.

2^e Rhétorique latine (section D).

1^{er} accessit : Camille Debarsy, d'Aubange, élève de l'athénée royal d'Arlon;

2^e accessit : Albert Van Cauwenberge, d'Anseghem, élève de l'athénée royal de Gand;

1^{re} mention honorable : Pierre Léon, d'Anvers, élève de l'athénée royal d'Anvers;

2^e mention honorable : Jean Thiltges, de Guirsch, élève de l'athénée royal d'Arlon;

3^e mention honorable : Pierre Nolf, d'Ypres, élève du collège communal d'Ypres.

3^e Seconde latine (section B).

1^{er} prix : Félix Lambert, de Semel, élève de l'athénée royal d'Arlon;

2^e prix : Franz Magonette, de Montigny-sur-Sambre, élève de l'athénée royal de Charleroy;

3^e prix : Georges Holvoet, d'Anvers, élève de l'athénée royal d'Ixelles;

1^{er} accessit partagé entre : Arthur Colinet, de Soignies, élève du collège communal de Nivelles, et Gustave Mathieu, de Basècles, élèves de l'athénée royal d'Arlon;

2^e accessit partagé entre : Jean-Baptiste Léonard, de Soumagne, élève du collège patronné de Herve, et Adolphe Vanneste, d'Oostroosbeke, élève du collège patronné de Thielt;

3^e accessit partagé entre : Paul Bertrand, de Nimy, élève de l'athénée royal d'Ath, et Remi Demeulemeester, de Nokere-Waereghem, élève du collège patroané de Thielt;

4^e accessit : Emile Van Crombrugge, de Boucle-Saint-Blaise, élève de l'athénée royal de Tournai;

1^{re} mention honorable : Ferdinand Gilson, d'Ixelles, élève de l'athénée royal d'Ixelles;

2^e mention honorable : Oscar Ganton, de Waerschoot, élève de l'athénée royal de Gand;

3^e mention honorable : Félix Vanoost, de Ruysselede, élève du collège patronné de Thielt;

4^e mention honorable : Joseph Bossaert, d'Ypres, élève du collège communal d'Ypres.

4^o Seconde latine (section D).

1^{er} prix : Ernest Lurson, de Mons, élève de l'athénée royal d'Ixelles ;
2^e prix : Georges Vanderstichele, de Gand, élève de l'athénée royal de Gand ;

3^e prix : Joseph Roosens, d'Enghien, élève de l'athénée royal de Malines ;
1^{er} accessit : Paul Vander Eycken, de Saint-Josse-ten-Noode, élève de l'athénée royal de Bruxelles ;

2^e accessit : Henri Vindevogel, d'Uccle, élève de l'athénée royal de Bruxelles ;

3^e accessit : Léon Delwarde, de Tournai, élève de l'athénée royal de Tournai ;

1^{re} mention honorable partagée entre : Norbert Ensich, d'Arlon, élève de l'athénée royal d'Arlon, et Edmond Jacquet, de Laethem-Saint-Martin, élève de l'athénée royal de Gand ;

2^e mention honorable : Emile Moons, d'Anvers, élève de l'athénée royal d'Anvers.

Résultats du concours en composition française des élèves de la seconde latine et de la quatrième des humanités modernes.

Les prix, accessits et mentions honorables pour le concours en composition française de la seconde latine et de la quatrième des humanités modernes sont décernés ainsi qu'il suit, savoir :

1^o Seconde latine.

Prix : Paul Vander Eycken, de Saint-Josse-ten-Noode, élève de l'athénée royal de Bruxelles ;

Accessit : Charles Cammaerts, de Bruxelles, élève de l'athénée royal de Huy ;

Mention honorable partagée entre : Armand Rosel, de Bruxelles, élève de l'athénée royal de Malines ; Emile Van Crombrugge, de Boucle-Saint-Blaise, élève de l'athénée royal de Tournai, et Charles Vandebussche, de Wercken, élève du collège patronné de Thielt.

2^o Quatrième des humanités modernes.

Accessit : Alexandre Sortet, de Saint-Josse-ten-Noode, élève de l'athénée royal de Bruxelles ;

1^{re} mention honorable partagée entre : Emile Berlingin, de Liberchies,

élève du collège communal de Nivelles, et Arthur Deschacht, de Turnhout, élève du collège communal d'Ypres ;

2^e mention honorable partagée entre : Maurice Hautôt, de Schaerbeek, élève de l'athénée royal de Bruxelles, et Mathieu Lemaire, de Dison, élève de l'athénée royal de Verviers.

Résultats du concours en sciences commerciales des élèves de la Rhétorique des humanités modernes (section industrielle et commerciale).

Les prix, accessits et mentions honorables pour le concours en sciences commerciales de la rhétorique des humanités modernes (section industrielle et commerciale) sont décernés ainsi qu'il suit :

Prix : Charles Malis, de Vierves, élève de l'athénée royal de Bruxelles ;

1^{er} accessit : Oscar Vanden Bussche, de Bruges, élève de l'athénée royal de Bruges ;

2^e accessit : Joseph De Bom, d'Anvers, élève de l'athénée royal d'Anvers ;

1^{re} mention honorable partagée entre : Victor Van Cromphout, de Lessines, élève de l'athénée royal d'Ath, et Hyacinthe Hayoit, de Quiévrain, élève de l'athénée royal de Mons ;

2^e mention honorable : Léon Van Genechten, d'Anvers, élève de l'athénée royal d'Anvers.

Résultats du concours en thème latin et en version latine des élèves de la rhétorique latine et de la seconde latine.

Les prix, accessits et mentions honorables pour le concours de thème latin et de version latine des élèves de la rhétorique latine et de la seconde latine sont décernés ainsi qu'il suit, savoir :

Rhétorique latine.

1^{er} prix : Albert Debruyne, de Neuve-Eglise, élève du collège patronné de Thielt ;

2^e prix : Jules Pirson, de Wegnez, élève de l'athénée royal de Liège ;

3^e prix : Pierre Nolf, d'Ypres, élève du collège communal d'Ypres ;

4^e prix partagé entre : Robert Legros, de Barvaux, élève de l'athénée royal de Bruxelles ; François Meeus, de Gheel, élève du collège patronné de Gheel, et Ernest Schmidt, de Verviers, élève de l'athénée royal de Verviers ;

1^{er} accessit partagé entre : Alphonse Bruyneel, de Meulebeke, élève du collège patronné de Thielt, et Léon Mertens, d'Oostacker, élève de l'athénée de Gand ;

2^e accessit : Alphonse Vanhove, de Thielt, élève du collège patronné de Thielt;

3^e accessit partagé entre : Félicien Durant, de La Hestre, élève de l'athénée royal de Chimay, et Joseph Vryens, de Hasselt, élève de l'athénée royal de Hasselt;

4^e accessit partagé entre : Jacques Dwelshauvers, de Bruxelles, élève de l'athénée royal de Bruxelles; Jean Freson, de Glons, élève du collège patronné de Herve; Anatole Gérard, de Dison, élève de l'athénée royal de Verviers; Léon Halkin, de Liège, élève de l'athénée royal de Liège; Georges Jouret, de Mons, élève de l'athénée royal de Mons, et Abel Noël, de Lens, élève de l'athénée royal d'Ath;

5^e accessit partagé entre : Richard Berat, de Poperinghe, élève du collège patronné de Poperinghe, et Eugène Moreau, de Herve, élève de l'athénée royal de Liège;

6^e accessit partagé entre : Camille Casters, de Racourt, élève de l'athénée royal de Huy; Fernand Grandjean, de Liège, élève de l'athénée royal de Liège; Charles Justice, d'Ypres, élève du collège communal d'Ypres, et Louis Scharpé, de Thielt, élève de l'athénée royal de Bruges;

7^e accessit partagé entre : Léon Collart, de Florennes, élève de l'athénée royal de Huy; François Sosset, de Couvin, élève de l'athénée royal de Mons; Achille Piepers, de Cuerne, élève du collège patronné de Courtrai, et Constant Stoffels, d'Anvers, élève de l'athénée royal d'Anvers;

8^e accessit partagé entre : André Heuvelmans, d'Anvers, élève du collège patronné de Gheel, et Auguste Vermeyleen, de Bruxelles, élève de l'athénée royal de Bruxelles;

9^e accessit partagé entre : Georges Coevoet, de Poperinghe, élève du collège patronné de Poperinghe; Théophile Kerfs, de Charneux, élève du collège patronné de Herve, et Henri Tillemans, de Mons, élève de l'athénée royal de Mons;

1^{re} mention honorable partagée entre : Armand Alen, de Cortesseem, élève de l'athénée royal de Hasselt; Albert Jonnette, de Baranzy, élève du collège communal de Virton, et Félix Wagner, de Liefrange, élève de l'athénée royal de Liège;

2^e mention honorable partagée entre : Georges Bigwood, d'Ixelles, élève de l'athénée royal d'Ixelles; Joseph Etienne de Liège, élève de l'athénée royal de Liège; Louis Fourcault, de Liège, élève de l'athénée royal de Louvain; Max Jeanjean, de Chastres, élève de l'athénée royal de Charleroy; Etienne Soubre, de Verviers, élève de l'athénée royal de Verviers, et Clément Stuyck, de Thisselt, élève de l'athénée royal de Malines;

3^e mention honorable partagée entre : Charles Le Vlonnois, d'Alost, élève de l'athénée royal d'Ixelles, et Augustin Verhaert, de Vosselaer, élève du collège patronné d'Hérentals;

4^e mention honorable partagée entre : Armand Delgoffe, de Huy, élève de l'athénée royal de Huy; Joseph Ghysen, de Liège, élève de l'athénée royal de Hasselt; Auguste Hospel, de Couvin, élève de l'athénée royal de

Chimay; Jules Storme, de Lichtervelde, élève du collège patronné de Thielt, et René Wybauw, de Schaerbeek, élève de l'athénée royal de Bruxelles;

5^e mention honorable partagée entre : Edouard Bernays, d'Anvers, élève de l'athénée d'Anvers; Joseph Nackom, de Saint-Trond, élève du collège patronné de Saint-Trond; Léon Pierre, d'Anvers, élève de l'athénée royal d'Anvers, et Maurice Wille, de Saint-Josse-ten-Noode, élève de l'athénée royal de Liège.

2^o Seconde latine.

1^{er} prix : Etienne Vitry, de Rance, élève de l'athénée royal de Chimay;

2^o prix partagé entre : Victor Francotte, de Liège, élève de l'athénée royal de Liège, et Joseph Vandevyvere, de Thielt, élève du collège patronné de Thielt;

3^o prix partagé entre : Victor Dooms, de Chièvres, élève de l'athénée royal d'Ath, et Albert Tiberghien, de Gand, élève de l'athénée royal de Gand;

1^{re} accessit partagé entre : Alban Roose, de Sweveghem, élève du collège patronné de Courtrai, et Armand Rosel, de Bruxelles, élève de l'athénée royal de Malines;

2^o accessit partagé entre : Jules Brohée, de Bracquegnies, élève de l'athénée royal de Gand; Norbert Ensich, d'Arlon, élève de l'athénée royal d'Arlon, et Félix Lambert, de Semel, élève de l'athénée royal d'Arlon;

3^o accessit partagé entre : Léon Sagehomme, de Verviers, élève de l'athénée royal de Verviers, et Georges Vandavelde, de Gand, élève de l'athénée royal de Gand;

4^o accessit : Joseph Naulaerts, de Hérenthals, élève du collège patronné d'Hérenthals;

1^{re} mention honorable : Jérôme Delanote, de Haringhe-Ronsbrugge, élève du collège patronné de Poperinghe;

2^o mention honorable partagée entre : Eugène Mestreit, de Liège, élève de l'athénée royal de Liège, et Paul Vander Eycken, de Saint-Josse-ten-Noode, élève de l'athénée royal de Bruxelles;

3^o mention honorable partagée entre : Ernest Goffinet, de Mons, élève du collège communal de Virton, et Louis Raikem, de Schaerbeek, élève de l'athénée royal de Bruxelles;

4^o mention honorable partagée entre : Armand Demolder, d'Ixelles, élève de l'athénée royal de Louvain; Oscar Ganton, de Waerschoot, élève de l'athénée royal de Gand, et Michel Hulsmans, de Schaerbeek, élève de l'athénée royal de Bruxelles.

Résultats des concours spéciaux en langue flamande des élèves de la rhétorique, de la quatrième des humanités modernes, de la rhétorique latine et de la seconde latine, ainsi que des concours spéciaux en langue allemande des élèves des mêmes classes.

Les prix, accessits et mentions honorables pour le concours spécial en langue flamande et pour le concours spécial en langue allemande des élèves de rhétorique et de quatrième des humanités modernes et de rhétorique et de seconde latine sont décernés ainsi qu'il suit, savoir :

I. — CONCOURS SPÉCIAL DE LANGUE FLAMANDE.

1^{re} Rhétorique des humanités modernes.

1^{re} mention honorable : Franz Sarolea, de Hasselt, élève de l'athénée royal de Hasselt;

2^e mention honorable : Adhémar Vanden Dorpe, d'Audenarde, élève de l'athénée royal de Gand.

2^e Quatrième des humanités modernes.

Prix : Oscar Parmentier, d'Ostende, élève de l'athénée royal d'Ostende;

1^{er} accessit partagé entre : Auguste Monet, d'Anvers, élève de l'athénée royal d'Anvers, et Théophile Vande Putte, de Leffinghe, élève de l'athénée royal d'Ostende;

2^e accessit : Désiré Roemans, de Gand, élève de l'athénée royal de Gand;

3^e accessit : Oscar Vanden Borre, de Gand, élève de l'athénée royal de Gand;

4^e accessit : Charles Angermille, d'Anvers, élève de l'athénée royal d'Anvers;

1^{re} mention honorable : Michel Hulsmans, de Zonhoven, élève de l'athénée royal de Hasselt;

2^e mention honorable : Jean Hye de Gand, élève de l'athénée royal de Gand;

3^e mention honorable partagée entre : Désiré Pek, de Malines, élève de l'athénée royal de Malines, et Eugène Van Hove, d'Anvers, élève de l'athénée royal d'Anvers.

3^e Rhétorique latine.

Accessit partagé entre : André Heuvelmans, d'Anvers, élève du collège patronné de Gheel, et Léon Mertens, d'Oostacker, élève de l'athénée royal de Gand;

2^e mention honorable : Albert De Bruyne, de Neuve-Église, élève du collège patronné de Thielt;

3^e mention honorable partagée entre : Joseph Nackom, de Saint-Trond, élève du collège patronné de Saint-Trond; Louis Scharpé, de Thielt, élève

de l'athénée royal de Bruges; Jules Storme, de Lichtervelde, élève du collège patronné de Thielt, et Clément Stuyck, de Thisselt, élève de l'athénée royal de Malines.

4° Seconde latine.

1^{er} prix : Charles Vanden Bussche, de Wercken, élève du collège patronné de Thielt;

2^e prix : Pierre Tack, de Humbeek, élève de l'athénée royal d'Anvers;

3^e prix : Maurice Sabbe, de Bruges, élève de l'athénée royal de Bruges;

1^{er} accessit : Camille Desmet, de Rumbeke, élève du collège patronné de Thielt;

2^e accessit partagé entre : Alban Roose, de Sweveghem, élève du collège patronné de Courtrai, et Oscar Vande Weghe, de Thielt, élève du collège patronné de Thielt;

1^{er} mention honorable : Frédéric Goffin, de Soheit-Tinlot, élève du collège patronné de Saint-Trond;

2^e mention honorable : Eugène Raeymakers, de Hérenthals, élève du collège patronné de Hérenthals;

3^e mention honorable partagée entre : Oscar Ganton, de Waerschoot, élève de l'athénée royal de Gand; Émile Moons, d'Anvers, élève de l'athénée royal d'Anvers, et Joseph Raynaud, d'Anvers, élève de l'athénée royal d'Anvers;

4^e mention honorable partagée entre : Camille Giltay, d'Anvers, élève de l'athénée royal d'Anvers; Joseph Naulaerts, de Hérenthals, élève du collège patronné de Hérenthals; Joseph Vande Vyvere, de Thielt, élève du collège patronné de Thielt, et Adolphe Vanneste, d'Oostroosebeke, élève du collège patronné de Thielt.

II. — CONCOURS SPÉCIAL DE LANGUE ALLEMANDE.

1° Quatrième des humanités modernes.

Accessit : Erskine Heucken, d'Aix-la-Chapelle, élève de l'athénée royal de Bruxelles.

2° Rhétorique latine.

Accessit : Félix Wagner, de Liefrange, élève de l'athénée royal de Liège.

3° Seconde latine.

Mention honorable : Georges Leber, d'Anvers, élève de l'athénée royal d'Anvers.

Résultats du concours en composition flamande, allemande et anglaise des élèves de la rhétorique des humanités modernes et de la rhétorique latine (section D) et du concours en thème flamand, allemand et anglais des élèves de la quatrième des humanités modernes et de la seconde latine.

Les prix, accessits et mentions honorables pour le concours en composition flamande, allemande et anglaise des élèves de la rhétorique des humanités modernes et de la rhétorique latine (section D) et en thème flamand, allemand et anglais des élèves de la quatrième des humanités modernes et de la seconde latine, sont décernés de la manière suivante :

1^o Rhétorique professionnelle.

A. — Composition flamande.

Prix d'honneur : Maurice Baschwitz, d'Anvers, élève de l'athénée royal d'Anvers ;

2^e prix : Guillaume Andrianne, de Longlier-Vielsalm, élève de l'athénée royal de Hasselt ;

3^e prix : Prosper Bertrand, de Verviers, élève de l'athénée royal de Verviers ;

Accessit : Georges Dubar, d'Antoing, élève de l'athénée royal de Tournai ;

Mention honorable : Arsène Olivier, d'Anlier, élève du collège communal de Dinant.

B. — Composition allemande.

Prix : Théophile Borgerhoff, de Herck-Saint-Lambert, élève de l'athénée royal de Hasselt ;

Accessit : Alphonse De Saegher, d'Audenarde, élève de l'athénée royal de Gand ;

1^{re} mention honorable : Guillaume Andrianne, de Longlier-Vielsalm, élève de l'athénée royal de Hasselt ;

2^e mention honorable : Adhémar Vanden Dorpe, d'Audenarde, élève de l'athénée royal de Gand.

C. — Composition anglaise.

Accessit partagé entre : Aimé Berger, de Gilly, élève de l'athénée royal de Charleroy, et Alphonse De Saegher, d'Audenarde, élève de l'athénée royal de Gand ;

1^{re} mention honorable : Théophile Borgerhoff, de Herck-Saint-Lambert, élève de l'athénée royal de Hasselt ;

2^e mention honorable : Henri Schiffers, de Verviers, élève de l'athénée royal de Verviers.

2° Quatrième des humanités modernes.

A. — Thème flamand.

Prix partagé entre : Victor Backx, d'Ixelles, élève de l'athénée royal d'Ixelles, et Gustave Van Keerbergen, d'Anvers, élève de l'athénée royal d'Anvers ;

1^{re} accessit : Otto Gylstorff, de Copenhague, élève de l'athénée royal d'Anvers ;

2^e accessit partagé entre : Raymond Buurmans, d'Anvers, élève de l'athénée royal d'Anvers, et Jean Jadin, de Dison, élève de l'athénée royal de Verviers ;

3^e accessit : Ernest Lambotte, de Seilles, élève de l'athénée royal de Huy ;

1^{re} mention honorable : Achile Jallay, de Bettingen (grand-duché de Luxembourg), élève de l'athénée royal d'Arlon ;

2^e mention honorable partagée entre : Albert Bary, de Kain, élève de l'athénée royal de Tournai ; Gaston Delvaux, de Bruxelles, élève de l'athénée royal de Bruxelles, et Fritz Landfermann, de Bruxelles, élève de l'athénée royal de Bruxelles.

3^e mention honorable : Auguste Molitor, d'Erezée, élève de l'athénée royal d'Arlon ;

4^e mention honorable partagée entre : François Glibert, d'Anvers, élève de l'athénée royal d'Anvers, et Nicolas Kipgen, d'Oberpallen (grand-duché de Luxembourg), élève de l'athénée royal d'Arlon.

B. — Thème allemand.

1^{re} prix : Jean Hye, de Gand, élève de l'athénée royal de Gand ;

2^e prix partagé entre : Armand Boone, de Gand, et Oscar Vanden Borre, de Gand, élèves de l'athénée royal de Gand ;

1^{re} accessit : Désiré Hoebbar, de Louvain, élève de l'athénée royal de Louvain ;

2^e accessit partagé entre : Robert Lamquet, de Saint-Nicolas, élève de l'athénée royal de Malines, et Charles Uyttenhoven, de Lierre, élève de l'athénée royal d'Anvers ;

3^e accessit : Otto Gylstorff, de Copenhague, élève de l'athénée royal d'Anvers ;

4^e accessit : Charles Angermille, d'Anvers, élève de l'athénée royal d'Anvers ;

5^e accessit partagé entre : Joël Devos, de Leerne-Saint-Martin, élève de l'athénée royal de Gand et Jean Peeters, de Malines, élève de l'athénée royal de Malines ;

6^e accessit : Jean Viselé, d'Ixelles, élève de l'athénée royal d'Ixelles ;

7^e accessit : Désiré Roemans, de Gand, élève de l'athénée royal de Gand ;

8^e accessit partagé entre : Victor Backx, d'Ixelles, élève de l'athénée royal d'Ixelles ; Ferdinand Borgers, d'Anvers, élève de l'athénée royal

d'Anvers, et Raymond Buysens, de Bossuyt, élève de l'athénée royal de Tournai ;

1^{re} mention honorable : Hubert Vandun, de Turnhout, élève de l'athénée royal de Louvain ;

2^e mention honorable : Albert Pas, de Bruxelles, élève de l'athénée royal de Malines ;

3^e mention honorable : François Glibert, d'Anvers, élève de l'athénée royal d'Anvers ;

4^e mention honorable : Pierre Jacobs, de Vilvorde, élève de l'athénée royal de Bruxelles ;

5^e mention honorable : Julien Muysers, de Lanaeken, élève de l'athénée royal de Hasselt.

C. — Thème anglais.

1^{er} accessit : Erskine Heucken, d'Aix-la-Chapelle, élève de l'athénée royal de Bruxelles ;

2^e accessit partagé entre : Charles Angermille, d'Anvers, élève de l'athénée royal d'Anvers ; Charles Lehardy, d'Anderlecht, élève de l'athénée royal d'Ath ; Désiré Roemans, de Gand, élève de l'athénée royal de Gand ; et Oscar Vanden Borre, de Gand, élève de l'athénée royal de Gand ;

1^{re} mention honorable : Raymond Lippens, de Gand, élève de l'athénée royal de Gand ;

2^e mention honorable partagée entre : Ferdinand Borgers, d'Anvers, élève de l'athénée royal d'Anvers, et Raymond Buysens, de Bossuyt, élève de l'athénée royal de Tournai ;

3^e mention honorable partagée entre : Léon Dubocage, de Taintegnies, élève de l'athénée royal d'Ath, et Jean Viselé, d'Ixelles, élève de l'athénée royal d'Ixelles.

3^o Rhétorique latine (Section D).

A. — Composition flamande.

1^{er} accessit : Camille De Barsy, d'Aubange, élève de l'athénée royal d'Arlon ;

2^e accessit : Jean Thiltges, de Guirsch, élève de l'athénée royal d'Arlon.

B. — Composition allemande.

Prix d'honneur : Fritz Brandes, de Soest (Hollande), élève de l'athénée royal d'Anvers ;

2^e prix : René Wybauw, de Schaerbeek, élève de l'athénée royal de Bruxelles ;

1^{re} mention honorable partagée entre : Camille De Barsy, d'Aubange, élève de l'athénée royal d'Arlon, et Clément Stuyck, de Thisselt, élève de l'athénée royal de Malines ;

2^e mention honorable : Arthur Van Reeth, de Boom, élève de l'athénée royal de Malines.

C. — Composition anglaise.

1^{er} accessit : Fritz Brandes, de Soest (Hollande), élève de l'athénée royal d'Anvers ;

2^e accessit : René Wybauw, de Schaerbeek, élève de l'athénée royal de Bruxelles ;

Mention honorable : Jean Thiltges, de Guirsch, élève de l'athénée royal d'Arlon.

4^e Seconde latine.

Thème flamand.

1^{er} prix : Etienne Jouret, de Flobecq, élève de l'athénée royal de Gand ;

2^e prix partagé entre : Charles Gellens, d'Alost, élève de l'athénée royal d'Anvers, et Armand Rosel, de Bruxelles, élève de l'athénée royal de Malines ;

1^{er} accessit partagé entre : Léon Arnold, de Stavelot et Alfred Charlier, de Verviers, élèves de l'athénée royal de Verviers ;

2^e accessit partagé entre : Joseph Berlage, de Malines, élève de l'athénée royal de Malines, et Michel Huisman de Schaerbeek, élève de l'athénée royal de Bruxelles ;

3^e accessit : Léon Sagehomme, de Verviers, élève de l'athénée royal de Verviers ;

4^e accessit partagé entre : Jules Brohée, de Bracquegnies, élève de l'athénée royal de Gand ; Auguste Broussier, de Saventhem, élève de l'athénée royal d'Ixelles ; Paul Derache, de Cureghem, élève de l'athénée royal de Tournay, et Etienne Vitry, de Rance, élève de l'athénée royal de Chimay ;

1^{re} mention honorable : Paul Stasse, de Verviers, élève de l'athénée royal de Verviers ;

2^e mention honorable : Joseph Vranken, de Huy, élève de l'athénée royal de Liège ;

3^e mention honorable : Arthur Brunard, d'Etterbeek, élève du collège patronné de Gheel.

B. — Thème allemand.

1^{er} prix : Félix Lambert, de Semel, élève de l'athénée royal d'Arlon ;

2^e prix : Joseph Berlage, de Malines, élève de l'athénée royal de Malines ;

3^e prix : Corneille Giltay, d'Anvers, élève de l'athénée royal d'Anvers ;

4^e prix : Emile Moons, d'Anvers, élève de l'athénée royal d'Anvers ;

5^e prix : Camille Breyre, de Liège, élève du collège communal de Dinant ;

6^e prix : Joseph Roosens, d'Enghien, élève de l'athénée royal de Malines ;

7^e prix : Henri Orban, de Liège, élève de l'athénée royal de Liège ;

8^e prix : Victor Francotte, de Liège, élève de l'athénée royal de Liège ;

9^e prix : Etienne Vitry, de Rance, élève de l'athénée royal de Chimay ;

10^e prix : Auguste Broussier, de Saventhem, élève de l'athénée royal d'Ixelles;

1^{er} accessit partagé entre : Edmond Jacquet, de Laethem-Saint-Martin, élève de l'athénée royal de Gand, et Léopold Merchelynck, d'Ixelles, élève de l'athénée royal de Bruxelles;

2^e accessit : Pierre Tack, de Humbeek, élève de l'athénée royal d'Anvers;

3^e accessit : Joseph Naulaerts, de Hérenthout, élève du collège patronné d'Hérenthals;

4^e accessit partagé entre : Eugène Mestreit, de Liège, et Joseph Vrancken, de Huy, élèves de l'athénée royal de Liège;

1^{re} mention honorable : Emile Casaer, de Gand, élève de l'athénée royal de Gand;

2^e mention honorable : Alban Roose, de Sweveghem, élève du collège patronné de Courtrai.

C. — Thème anglais.

1^{er} prix : Victor Muller, d'Esch-sur-l'Alzette (grand-duché de Luxembourg), élève de l'athénée royal d'Arlon;

2^e prix : Pierre Tack, de Humbeek, élève de l'athénée royal d'Anvers;

3^e prix : Albert Lejeune, d'Anvers, élève de l'athénée royal d'Anvers;

4^e prix : Charles Merzbach, de Bruxelles, élève de l'athénée royal d'Ixelles;

1^{er} accessit : Emile Moons, d'Anvers, élève de l'athénée royal d'Anvers;

2^e accessit : Armand Rosel, de Bruxelles, élève de l'athénée royal de Malines;

3^e accessit : Paul Vander Eycken, de Saint-Josse-ten-Noode, élève de l'athénée royal de Bruxelles;

1^{re} mention honorable : Albert Tiberghien, de Gand, élève de l'athénée royal de Gand;

2^e mention honorable : Etienne Jouret, de Flobecq, élève de l'athénée royal de Gand.

Par arrêté royal du 2 août 1890, M. Alexandre (Prosper), docteur en philosophie et lettres, professeur dans les athénées royaux depuis le 25 septembre 1880, actuellement préfet des études provisoire de l'athénée royal de Huy depuis le 11 février 1890, est nommé définitivement à ces fonctions.

Par arrêté royal de la même date, M. Brosius (Mathias), candidat en philosophie et lettres, surveillant et professeur dans les collèges communaux depuis le 9 novembre 1877, nommé professeur dans les athénées royaux par application de l'article 7 de la loi du 15 juin 1881 le 27 sep-

tembre 1881, actuellement professeur provisoire de 3^e latine à l'athénée royal d'Arlon depuis le 14 septembre 1889, est nommé définitivement à ces dernières fonctions.

Par arrêté royal de la même date, M. Lambert (Léon), professeur agrégé de l'enseignement moyen du degré supérieur pour les sciences commerciales, surveillant dans les athénées royaux depuis le 28 février 1887, actuellement professeur provisoire de sciences commerciales à l'athénée royal d'Arlon depuis le 14 septembre 1889, est nommé professeur dans les athénées royaux. Il est définitivement chargé de la chaire de sciences commerciales à l'athénée royal d'Arlon.

Par arrêté royal de la même date, M. Herremans (Alfred-Jean), professeur agrégé de l'enseignement moyen du degré inférieur, instituteur dans les écoles moyennes de l'Etat depuis le 30 septembre 1879, régent depuis le 11 octobre 1882, actuellement régent provisoire à l'école moyenne de l'Etat à Hal depuis le 31 octobre 1889, est nommé définitivement à ces dernières fonctions.

Par arrêté royal de la même date, M. Pelzer (Léopold), candidat en philosophie et lettres, régent dans les écoles moyennes de l'Etat du 30 septembre 1881 au 13 septembre 1887, professeur dans les athénées royaux depuis le 13 septembre 1887, dispensé de la condition du diplôme légal par arrêté royal du 25 mai 1889, actuellement professeur provisoire de septième latine à l'athénée royal de Malines depuis le 14 septembre 1889, est nommé définitivement à ces dernières fonctions.

Par arrêté royal du 11 août 1890, M. Van Overbeke (Louis) est déchargé, sur sa demande, de ses fonctions de professeur de 5^e latine à l'athénée royal de Gard. Il est admis à faire valoir ses droits à la pension.

Par arrêté ministériel du 20 août 1890, M. Ghislain (Aimable-Louis-Oscar), professeur agrégé de l'enseignement moyen du degré supérieur pour les sciences commerciales, actuellement surveillant provisoire à l'athénée royal de Mons depuis le 11 février 1890, est nommé définitivement à ces fonctions.

Par arrêté royal du 25 août 1898, M. Gillet (Narcisse), docteur en philosophie et lettres, préfet des études dans les athénées royaux depuis le 17 août 1887, actuellement préfet des études provisoire de l'athénée royal de Mons depuis le 11 février 1890, est nommé définitivement à ces dernières fonctions.

Par arrêté royal de la même date, M. Jacquemotte (Jean-Baptiste), professeur agrégé de l'enseignement moyen du degré supérieur pour la philologie classique, actuellement professeur provisoire de 7^e dédoublée à l'athénée royal de Mons depuis le 14 septembre 1889, est nommé professeur dans les athénées royaux et chargé définitivement de la chaire qu'il occupe.

Par arrêté royal de la même date, M. Deprez (Jean), porteur du brevet d'officier d'artillerie, dispensé de la condition du diplôme légal par arrêté royal du 18 mai 1883, professeur dans les athénées royaux depuis le 27 septembre 1882, actuellement professeur provisoire de mathématiques à la section professionnelle de l'athénée royal de Mons depuis le 14 septembre 1889, est nommé définitivement à ces dernières fonctions.

Par arrêté royal de la même date, M. Brauts (Théodore-Laurent-Martin), professeur agrégé de l'enseignement moyen du degré supérieur pour la philologie germanique, actuellement professeur provisoire d'allemand à l'athénée royal de Tournay depuis le 14 septembre 1889, est nommé professeur dans les athénées royaux et chargé définitivement de la chaire qu'il occupe.

Par arrêté royal de la même date, M. Hombert (Joseph-Camille-Florentin), professeur agrégé de l'enseignement moyen du degré supérieur pour la philologie classique, actuellement professeur provisoire de 6^e latine à l'athénée royal de Tournay depuis le 14 septembre 1889, est nommé professeur dans les athénées royaux et chargé définitivement de la chaire qu'il occupe.

Par arrêté royal de la même date, M. Harlaux (Charles), candidat en philosophie et lettres, nommé professeur dans les athénées royaux, par application de l'article 7 de la loi du 15 juin 1881, le 27 septembre 1881, actuellement professeur provisoire de 6^e latine à l'athénée royal de Charleroi depuis le 30 septembre 1889, est nommé définitivement à ces dernières fonctions.

ACADÉMIE ROYALE

DES SCIENCES, DES LETTRES ET DES BEAUX-ARTS DE BELGIQUE.

Classe des Lettres.

Programme de Concours pour 1891.

PREMIÈRE QUESTION.

Quelle a été en Flandre, avant l'avènement de Gui de Dampierre, l'influence politique des grandes villes, et de quelle manière s'est-elle exercée?

DEUXIÈME QUESTION.

Faire l'histoire de la littérature française en Belgique, de 1815 à 1830.

TROISIÈME QUESTION.

Quel est l'effet des impôts de consommation sur la valeur vénale des produits imposés? En d'autres termes, dans quelle mesure ce genre d'impôts pèse-t-il sur le consommateur?

Exposer et discuter, à l'aide de documents statistiques, les résultats des expériences récemment faites à cet égard en divers pays, et plus spécialement en Belgique.

QUATRIÈME QUESTION.

On demande une étude critique sur les Vies de saints de l'époque carlovingienne (depuis Pépin le Bref jusqu'à la fin du X^e siècle.

L'auteur ne s'attachera qu'aux Vies présentant un intérêt historique.

CINQUIÈME QUESTION.

Faire, d'après les résultats de la grammaire comparée, une étude sur le redoublement dans les thèmes verbaux et nominaux du grec et du latin.

SIXIÈME QUESTION.

On demande une étude sur les divers systèmes pénitentiaires modernes considérés au point de vue de la théorie pénale et des résultats obtenus.

SEPTIÈME QUESTION.

On demande une étude sur les MYSTIQUES des anciens Pays-Bas (y compris la principauté de Liège), avant la réforme religieuse du XVI^e siècle : leur propagande, leurs œuvres, leur influence sociale et politique.

Les concurrents accorderont une attention toute particulière à Jean Ruysbroeck.

La valeur des médailles d'or présentées comme prix sera de mille francs pour la septième question et de huit cents francs pour chacune des autres questions.

Les mémoires devront être écrits lisiblement et pourront être rédigés en français, en flamand ou en latin. Ils devront être adressés, francs de port, avant le 1^{er} février 1891, à M. J. Liagre, secrétaire perpétuel, au Palais des Académies.

Programme de Concours pour 1892.

PREMIÈRE QUESTION.

Apprécier d'une façon critique et scientifique l'influence exercée par la littérature française sur les poètes néerlandais des XIII^e et XIV^e siècles.

DEUXIÈME QUESTION.

Étude sur les humoristes et les pamphlétaires en langue française en Belgique, de 1800 à 1848.

TROISIÈME QUESTION.

Étudier, au point de vue historique et au point de vue dogmatique, la nature et les effets des traités de garantie, et spécialement des traités qui ont pour objet la garantie, par un ou plusieurs États, du territoire, de l'indépendance, de la neutralité d'un autre État.

QUATRIÈME QUESTION.

Montrer comment l'Espagne, par sa diplomatie et par ses armées, a combattu la politique de la France aux Pays-Bas, de 1635 à 1700.

CINQUIÈME QUESTION.

Faire l'histoire et la statistique des caisses d'épargne en Belgique. Exposer leurs diverses opérations et les résultats obtenus, surtout au point de vue de la classe ouvrière.

La valeur des médailles d'or présentées comme prix sera de mille francs pour la troisième et la sixième question, et de six cents francs pour chacune des quatre autres questions.

Les mémoires devront être écrits lisiblement et pourront être rédigés en français, en flamand ou en latin. Ils devront être adressés, francs de port, avant le 1^{er} février 1892, à M. J. Liagre, secrétaire perpétuel, au palais des Académies.

Conditions réglementaires communes aux concours annuels.

L'Académie exige la plus grande exactitude dans les citations et demande, à cet effet, que les auteurs indiquent les éditions et les pages des livres qu'ils citent.

Les auteurs ne mettront point leur nom à leur ouvrage, ils y inscriront seulement une devise, qu'ils reproduiront dans un billet cacheté renfer-

mant leur nom et leur adresse. Faute par eux de satisfaire à cette formalité, le prix ne pourra leur être accordé.

Les ouvrages remis après le temps prescrit, ou ceux dont les auteurs se feront connaître, de quelque manière que ce soit, seront exclus du concours.

L'Académie croit devoir rappeler aux concurrents que, dès que les mémoires ont été soumis à son jugement, ils sont et restent déposés dans ses archives. Toutefois les auteurs peuvent en faire prendre des copies à leurs frais, en s'adressant, à cet effet, au secrétaire perpétuel.

PRIX PERPÉTUELS.

Prix Teirlinck pour une question de littérature flamande.

(Troisième période : 1887-1891).

Un prix de *mille francs* sera accordé au meilleur ouvrage en réponse à la question suivante :

Faire l'histoire de la prose néerlandaise avant Marnix de Sainte-Aldegonde.

Le terme fatal pour la remise des manuscrits, qui peuvent être rédigés en français, en flamand ou en latin, expirera le 1^{er} février 1891.

Les concurrents devront se conformer aux conditions réglementaires, ci-dessus, des concours de l'Académie.

Prix Joseph De Keyn.

Sixième concours, (Première période : 1889-1890).

Enseignement primaire.

La Classe des lettres rappelle que la « première période du sixième concours annuel » pour les prix Joseph De Keyn sera close le 31 décembre 1890. Tout ce qui a rapport à ce concours doit être adressé, avant cette date, à M. J. Liagre, secrétaire perpétuel (au palais des Académies).

Cette période, consacrée à l'enseignement du premier degré, comprend les ouvrages d'instruction ou d'éducation primaire.

Peuvent prendre part au concours : les œuvres inédites, aussi bien que les ouvrages de classe ou de lecture qui auront été publiés du 1^{er} janvier 1889 au 31 décembre 1890.

Ne seront admis au concours que des écrivains belges et des ouvrages conçus dans un esprit exclusivement laïque, et étrangers aux matières religieuses. Les ouvrages pourront être écrits en français ou en flamand, imprimés ou manuscrits. Les imprimés seront admis quel que soit le pays où ils auront paru. Les manuscrits pourront être envoyés signés ou anonymes ; dans ce dernier cas, ils seront accompagnés d'un pli cacheté contenant le nom de l'auteur et son domicile.

Les travaux manuscrits qui sont soumis à ce concours demeurent la

propriété de l'Académie, mais les auteurs peuvent en faire prendre copie à leurs frais.

Une somme de 3,500 francs pourra être répartie entre les ouvrages couronnés par le jury.

Tout ouvrage manuscrit qui sera couronné devra être imprimé pendant l'année courante, et le prix ne sera délivré à l'auteur qu'après la publication de son ouvrage.

La Classe des lettres jugera le concours sur le rapport d'un jury de sept membres, élu par elle, dans sa séance du mois de janvier.

Prix de Stassart pour une notice sur un belge célèbre.

(Septième période : 1887-1892).

La Classe des lettres offre un prix de *mille francs* à l'auteur de la meilleure notice écrite en français, en flamand ou en latin, consacrée à la vie et aux travaux de *Lambert Lombard*, peintre et architecte à Liège (1506-1566).

Le délai pour la remise des manuscrits expirera le 1^{er} février 1892.

Les concurrents se conformeront aux conditions réglementaires, ci-dessus, des concours annuels de l'Académie.

Grand prix de Stassart pour une question d'histoire nationale.

(Sixième période : 1889-1894).

La Classe des lettres offre, pour la sixième période de ce concours, un prix de *trois mille francs* à l'auteur du meilleur travail rédigé en français, en flamand ou en latin, en réponse à la question suivante :

Faire l'histoire au conseil privé aux Pays-Bas, à partir de son origine jusqu'en 1794; examiner les attributions de ce corps, ses prérogatives et sa compétence en matière politique, d'administration et de justice.

Le délai pour la remise des manuscrits expirera le 1^{er} février 1894.

Les concurrents devront se conformer aux conditions réglementaires, ci-dessus, des concours de l'Académie.

Prix de Saint-Genois pour une question d'histoire ou de littérature en langue flamande.

(Troisième période : 1888-1897).

La Classe des lettres offre, pour la troisième période de ce concours, un prix de *mille francs* à l'auteur du meilleur travail, rédigé en flamand, en réponse à la question suivante :

Caractériser l'influence exercée par la Pléiade française sur les poètes néerlandais du XVI^e et XVII^e siècle.

Le délai pour la remise des manuscrits expirera le 1^{er} février 1897.

Les concurrents devront se conformer aux conditions réglementaires, ci-dessus, des concours de l'Académie.

Prix de littérature flamande dit Antoon Bergmann.(Seconde période : 1^{er} février 1887. — 1^{er} février 1897).

Le prix est réservé, pour cette période, à la meilleure histoire, écrite en néerlandais, d'une ville ou d'une commune appartenant à la *province de Brabant* (l'arrondissement de Nivelles excepté) et comptant au moins *cinq mille* habitants.

En vertu du règlement, le prix, pour cette seconde période, peut être augmenté des intérêts du prix non décerné pour la première; il s'élèverait à la somme de *trois mille francs*.

Délai pour la remise des travaux : 1^{er} février 1897.

Prix Castiau.

(Quatrième période, 1890-1892).

La Classe rappelle que la quatrième période du prix Adelson Castiau sera close le *31 décembre 1892*.

Ce prix, d'une valeur de *mille francs*, sera décerné à l'auteur du meilleur mémoire :

Sur les moyens d'améliorer la condition morale, intellectuelle et physique des classes laborieuses et des classes pauvres.

Tout ce qui concerne ce concours devra être adressé à M. le secrétaire perpétuel de l'Académie avant le 31 décembre 1892.

Ne seront admis au concours que les écrivains belges. Seront seuls examinés les ouvrages soumis directement par les auteurs. Ces ouvrages pourront être rédigés en français ou en flamand. Les manuscrits seront reçus comme les imprimés. S'ils sont anonymes, ils porteront une devise, qui sera répétée sur un billet cacheté contenant le nom et le domicile de l'auteur.

Si l'ouvrage couronné est inédit, il devra être publié dans l'année. Le prix ne sera délivré au lauréat qu'après la publication de son travail.

Les manuscrits deviennent la propriété de l'Académie.

PRIX BIENNAL DE PHILOLOGIE CLASSIQUE.

(Première période (1891-1892)).

La Classe des lettres offre un prix de 2,750 francs à l'auteur du meilleur travail, rédigé en français, en flamand ou en latin, en réponse à la question suivante :

Faire une étude critique sur les rapports publics et privés qui ont existé entre les Romains et les Juifs jusqu'à la prise de Jérusalem par Titus.

Le délai pour la remise des manuscrits expirera le 31 décembre 1892.

Ils devront être adressés, francs de port, à M. le Secrétaire perpétuel de l'Académie, au Palais des Académies, à Bruxelles.

L'Académie exige la plus grande exactitude dans les citations, et demande à cet effet que les auteurs indiquent les éditions et les pages des livres qu'ils citent.

Les ouvrages remis après le temps prescrit ou ceux dont les auteurs se feront connaître, de quelque manière que ce soit, seront exclus du concours.

L'Académie croit devoir rappeler aux concurrents que, dès que les mémoires ont été soumis à son jugement, ils sont et restent déposés dans ses archives. Toutefois les auteurs peuvent en faire prendre des copies à leurs frais, en s'adressant à cet effet au secrétaire perpétuel.

Ne seront admis à concourir que des auteurs belges ; les membres ou correspondants de l'Académie sont exclus du concours.

Les mémoires ne pourront être signés ; ils porteront une devise qui sera répétée dans un bulletin cacheté joint au manuscrit et renfermant les nom, prénoms et adresse de l'auteur. Faute par les concurrents de satisfaire à cette formalité, le prix ne pourra leur être accordé.

La Classe des lettres jugera le concours sur le rapport d'une Commission de trois membres désignés par elle dans la séance du mois de janvier qui suivra la clôture de chaque période biennale.

Si, à l'expiration de la période biennale, aucun mémoire digne du prix n'est parvenu à la Classe, le délai pourra être prolongé de deux ans et la récompense éventuellement doublée. Si la Classe ne croit pas devoir doubler la récompense, elle mettra au concours une deuxième question, tout en maintenant celle pour laquelle le délai aura été prolongé.

Dans le cas où aucun mémoire digne du prix n'aura été reçu, la Classe pourra accorder le prix à un travail imprimé, relatif à la philologie classique, qui aura été publié par un auteur belge dans le même intervalle.

Sont toutefois exclus les ouvrages destinés à l'enseignement proprement dit, à l'exception des éditions de textes dites *savantes* et des grammaires ou dissertations grammaticales ayant pour objet de faire progresser la science. La Classe pourra également, dans ce cas, mettre au concours ou récompenser la traduction française d'un ouvrage de philologie important, qui, d'après elle, serait consulté avec fruit par les membres du personnel enseignant.

PÉRIODIQUES.

Revue critique d'histoire et de littérature, recueil hebdomadaire publié sous la direction de M. A. Chuquet.

Sommaire du 21 juillet : **Fabritius**, Thèbes (Salomon Reinach). — **Danielson**, Epigraphica (Maurice Grammont). — **Pirenne**, La version flamande de la bataille de Courtrai (C.). — Sources de l'histoire suisse, III et VI-VIII (Edouard Favre). — **Del Balzo**, Les poésies sur Dante, I-II (P. de Nolhac). — **Plantet**, Correspondance des deys d'Alger avec la cour de France (H.-D. de Grammont). — **Geiger**, Annuaire de Goethe, XI (A. C.). — **L. Havet**, La simplification de l'orthographe (A. Delboulle). — **Devaux**, Les patois du Haut-Dauphiné (E. Bourciez). — **Münsterberg**, Psychologie expérimentale (Lucien Herr).

Du 28 juillet : **Curtl**, La création de la langue (V. H.). — **Smyth**, Le vocalisme du dialecte ionien (V. Henry). — **Paulson**, Un nouveau manuscrit de Chrysostome (P.-A.-L.). — **Benndorf**, Album archéologique (Salomon Reinach). — **Gudmundson**, L'habitation en Islande (E. Beauvois). — **U. Chevalier**, Répertoire hymnologique (T. de L.). — **Clédat**, Grammaire élémentaire (A. Delboulle). — Du Pac de Bellegarde, L'église catholique de Hollande (L.-G. P.). — **Brunel**, La Nouvelle Héloïse et M^{me} d'Houdetot (F. Hémon). — **Grand-Carteret**, J. J. Rousseau jugé par les Français d'aujourd'hui (L. Brunel). — **Suroouf**, Robert Surcouf (H.-D. de Grammont). — Salomon, Mémoires, p. p. **Bridier** (A. Chuquet). — **Welschinger**, Le roman de Dumouriez (A. Ch.). — **Berenzi**, L'école brescienne de lutherie (L.-G. P.). — **Mossmann**, Cartulaire de Mulhouse, V (R.).

Du 4 août : **Delbrück**, Les noms de parenté indo-européens (V. Henry). — **Vogrinz**, Grammaire du dialecte homérique (My). — **Zdekaner**, Le Codice Pisano (L.-G. P.). — La notation musicale du moyen âge (L. D.). — **Bolte**, Le Schloemer de Stricker (A. Chuquet). — **Blandini**, La tyrannie italienne à la Renaissance (L.-G. P.). — **Besson**, Fischart (A. Bassert). — **Gindely**, Wallenstein et son traité avec l'empereur (R.). — **Du Boys**, La Monnoye et Thoynard (T. de L.). — **Doumic**, La question du Tartuffe (R. P.). — **Vignols**, La piraterie sur l'Atlantique au XVIII^e siècle (H.-D. de Grammont).

Du 11-18 août : **Sweet**, Manuel de phonétique (V. Henry). — **Hauréau**, Des poèmes latins attribués à Saint-Bernard (A. Molinier). — **Desilve**, L'école de Saint-Amand (H. Pirenne). — **Schönbach**, Lecture et culture (A. Chuquet). — **Mahrenholtz**, Jeanne d'Arc (Ch. Pfister). — **Pribram**,

L'Autriche et la guerre du Nord (B. Auerbach). — **Bobbio**, Deux mazarinades (T. de L.). — **Bertana**, Etudes sur le XVIII^e siècle (L.-G. P.). — **Godet**, Histoire littéraire de la Suisse française (A. Gazier). — **Lebaigne**, La réforme orthographique et l'Académie française (Louis Havet).

Du 25 août et 11 septembre : **Commodien**, p. p. **Dombart**; **Tertullien**, p. p. **Reifferscheid** et **Wissowa**; **Engelbrecht**, Fauste de Riez; **Kronenberg**, Minuciana (Paul Lejay). — Le lai de l'ombre, p. p. **Bédier** (L.). — **Streitberg**, Les comparatifs germaniques (L.). — **Pélissier**, Lettres de Dom de Vic à Maroni et Relation inédite de l'Escalade (T. de L.). — **R. Reuss**, Correspondances et chroniques parisiennes adressées à Güntzer (Ch. Pfister). — **Wallon**, Les représentants en mission, v (A. C.).

Du 8-15 septembre : **Warton**, Etymologie latine (V. Henry). — **Hübner**, La domination romaine dans l'ouest de l'Europe (R. Cagnat). — **Th. Müller**, Le conclave de Pie IV (Ch. Pfister). — **Weiss**, La Chambre Ardente (A. Lefranc). — **Nève**, La Renaissance en Belgique (P. de Nolhac). — **Vernière**, Courses de Mandrin dans l'Auvergne (T. de L.). — **Bouvy**, Pietro Verri (L.-G. P.). — **Fay**, Journal d'un officier de l'armée du Rhin (A. Ch.).

Philologus Zeitschrift für das classische alterthum, begründet von F. W. Schneidewin und E. v. Leutsch, herausgegeben von Otto Crusius. — Göttingen. 1890.

Erstes Heft. Zweite Hälfte.

Leshiaka. 2. Chryseïs-Apriate. Von K. Tümpel. — Ischys und Ischenos. Von O. Crusius. — Die Mantinea-Schlacht 363 v. Chr. Von G. F. Unger. — Die Arbeiten über Thukydides. Fünfter und letzter Artikel (F. f.). Von L. Herbst. — Lysias XIII 4. Von C. Haeblerlin.

Berliner Philologische Wochenschrift, herausgegeben von Chr. Belger und O. Seyffert. 1890. Calvary.

19. Juli : **Rezensionen und Anzeigen** : **W. M. Flinders Petrie**, Naukratis part I. **Gardner**, part II. (G. Hirschfeld). — **W. M. Flinders Petrie**, Tanis. Part II (A. Furtwängler). — **W. M. Flinders Petrie**, Hawara, Biahmu and Arsinoe (A. Erman). — **H. Marucchi**, Monumenta papyracea Aegyptia bibliothecae Vaticanae (A. Erman). — **Hirschberg**, Aegypten. Studien eines Augenarztes (Magnus). — **H. Zimmern**, Die Assyriologie als Hilfswissenschaft für das Studium des Alten Testaments und des klassischen Altertums (H. Winckler). — **J. Epping**, Die Kosmologie der Babylonier (H. Winckler). — **P. Jensen**, Die Kosmologie der Babylonier (H. Winckler). — **U. v. Wilamowitz-Moellendorf**, Euripides Herakles (Wecklein). — **S. Günther** und **W. Windelband**, Geschichte der antiken Naturwissenschaft und Philosophie (F. Müller). — **R. Kobert**, Historische Studien aus dem Pharmakologischen Institute der Kaiserl.

Universität Dorpat (J. Ilberg). — **Bradke**, Ueber die arische Altertumswissenschaft und die Eigenart unseres Sprachstammes (K. Bruchmann).

2. August : **Rezensionen und Anzeigen** : **W. Leaf**, The Iliad (P. Cauer). — **E. Hiller**, Beiträge zur Textgeschichte der griechischen Bukoliker (H. Stadtmüller). — **C. P. Schulze**, Quaestiones grammaticae ad Xenophonten pertinentes (E. Weissenborn). — **J. Sommerbrodt**, Lucianus (E. Schwartz) I. — **G. Thiele**, Quaestiones de Cornifici et Ciceronis artibus rhetoricis (F. Marx). — **N. Bob**, Zur Kritik und Erklärung der Satiren Juvenals (L. Bergmüller). — **H. Delbrück**, Die Strategie des Perikles (G. Hertzberg). — **A catalogue of engraved gems in the British Museum** (A. Furtwängler). — **J. H. Heinrich Schmidt**, Handbuch der lateinischen und griechischen Synonymik (K. Bruchmann). — **C. v. Morawski**, Beiträge zur Geschichte des Humanismus in Polen (K. Hartfelder). — **Monumenta Germaniae Paedagogica** (Trampe).

16. August : **Rezensionen und Anzeigen** : **J. Sommerbrodt**, Lucianus (E. Schwartz) II. — **A. Colla**, Quinto Orazio Flacco opere espurgate, Versione (W. Mewes). — **A. Bilger**, De Ovidi heroidum appendice quaestiones (R. Ehwald). — **M. Zimmermann**, De Tacito Senecae philosophi imitatore (F. Walter). — **T. Schiess**, Die römischen collegia funeraticia nach den Inschriften (F. Haug). — **Archives des missions scientifiques et littéraires** (F. Haug). — **H. D. Darbishire**, Notes on the spiritus asper in greek (Fr. Stolz). — **P. Kretschmer**, Beiträge zur griechischen Grammatik (Fr. Stolz). — **A. Hofmeister**, Die Matrikel der Universität Rostock (K. Hartfelder).

23. August : **Rezensionen und Anzeigen** : **H. Steiger**, Der Eigenname in der attischen Komödie (O. Bachmann). — **E. A. Junghahn**, Agos-Sühne als politische Forderung bei Thukydides I 126—139 (F. Müller). — **R. Grosser**, Xenophons Hellenika (Ed. Weissenborn). — **J. P. Postgate**, Gaii Valerii Catulli carmina (H. Magnus). — **I. Wilde**, De C. Plinii Caecillii Secundi et imperatoris Traiani epistulis (Ed. Ströbel). — **B. M. Lersch**, Einleitung in die Chronologie (G. Bilfinger). — **G. H. Rendall**, The cradle of the Aryans (F. Justi). — **Iw. Müller**, Handbuch der klassischen Altertumswissenschaft, II. Bd. (H. Ziemer). — **R. Thommen**, Geschichte der Universität Basel 1532—1632 (X). — **O. Perthes**, Die Mitschuld unseres höheren Schulwesens an der Ueberfüllung in den gelehrten Ständen (F. Müller).

30. August : **Rezensionen und Anzeigen** : **W. Gurlitt**, Ueber Pausanias (R. Weil). — **R. Menge et S. Preuss**, Lexicon Caesianum (R. Schneider). — **Ed. Wölfflin**, Ueber die Latinität des Asinius Pollio. — **Ed. Wölfflin et Ad. Miodonski**, C. Asini Polionis de bello Africo commentarius (R. Menge) I. — **E. Chénon**, Etude historique sur le defensor civitatis (H. Schiller). — **A. v. Edlinger**, Ueber die Bildung der Begriffe (H. Ziemer). — **Chr. Bartholomae**, Studien zur indogermanischen Sprachgeschichte (Fr. Stolz). — **J. W. Stubbs**, The History of the University of Dublin (X).

6. September : **Rezensionen und Anzeigen** : K. Humann und O. Puchstein, Reisen in Klein-asien und Nordsyrien (F. Koepf). — Ed. Wölfflin, Ueber die Latinität des Asinius Pollio. — Ed. Wölfflin et Ad. Miodonaki, C. Asini Polionis de bello Africo commentarius (R. Menge) II. — F. Fügner, Lexicon Livianum (A. Zingerle). — A. Ed. Chaignet, Histoire de la Psychologie des Grecs (L. Stein). — I. Taylor, History of the Transmission of Ancient Books to Modern Times together with the Process of historical Proof (F. Rühl). — F. Pichlmayr, T. Flavius Domitianus (H. Schiller). — R. de la Grasserie, De la véritable nature du pronom (H. Ziemer). — O. I. Fehrnberg, De verbis latinis in uo divisas desinentibus disputatio (Fr. Stolz).

Wochenschrift für Klassische Philologie, herausgegeben von Georg Andresen, Franz Harder und Hermann Heller. Berlin, R. Gaertners Verlag, H. Heyfelder, 1890.

9. Juli : **Rezensionen und Anzeigen** : G. u. Bilfinger, D. antiken Stundenangaben (Max C. P. Schmidt). — Walther Müller, Eine Terrakotte d. Göttinger Sammlung (P. W.). — Homeri Odyssea I. Rec. et selecta lectionis varietate instr. A. Ludwig (J. La Roche) II. — E. Kalinka, De usu coniunctionum quarundam apud scriptt. att. antiqu. (G. Vogrinz). — Phaedri fabulae. Erklärt von Siebelis-Polle. 6. Aufl. (S. Aertzorg). — Commentationes ... O. Ribbeckio oblatae (—th—).

16. Juli : **Rezensionen und Anzeigen** : A. Breusing, Die Lösung d. Trierenrätsels (F. Herbst). — Homeri Odyssea I. Rec. et selecta lectionis varietate instr. A. Ludwig (J. La Roche). Schluss. — Sophoclis Oed. Colon. Rec. et explan. E. Wunder. Ed. v. cur. N. Wecklein (H. Otte). — E. Thommen, Studien zu Thukydides (Boltz). — A. Couat, Aristophane et l'ancienne comédie (O. Kaehler). — A. Jordan, 1. De Eunapii cod. Laurentiano, 2. Die 2. Subskription d. Clarkianus 39 (Th. Berndt). — Luc. Müller, De Pacuvii fabulis (J. M. Stowasser). — Corn. Taciti Agricola. Ad fidem cod. ed. A. E. Schoene (Ed. Wolff). — Em. Stephani, De Martiale verborum novatore (L. Friedländer). — P. Güssfeldt, D. Erziehung d. dt. Jugend (P. Cauer). — M. Wetzl, Griechisches Uebungsbuch für Tertia. 2. Aufl. (J. Sitzler).

30. Juli : **Rezensionen und Anzeigen** : Die Trierer Ada-Handschrift (L. Traube). — Rich. Opitz, Schauspiel u. Theaterwesen d. Griechen und Römer (M. Lehnerdt). — Hans Delbrück, Die Strategie des Perikles (G. J. Schneider). — Thukydides, 2. Buch. Erkl. von J. Classen. 4. Aufl. von J. Steup (S. Widmann) I. — Q. Horatius Flaccus. Erkl. von Schütz. Oden u. Epoden. 3. Aufl. (O. Weissenfels). — Statius' Lied von Theben. Deutsch von A. Imhof. 2. Tl. (Kerckhoff). — C. v. Jan, Uebungen im lat. Stil für II. (Drenckhahn). — F. Hahne, Griech. Elementargrammatik. 2. Aufl. (J. Sitzler).

6. August : **Rezensionen und Anzeigen** : A. Cartault, Vases grecs en forme de personnages groupés (P. Kretschmer). — Alfr. v. Gutschmid,

Kleine Schriften. 1. Bd. (A. Wiedemann). — Griechische Dialektinschriften III 3 u. 4, 1. Hälfte (P. Cauer). — Thukydides, 2. Buch. Erkl. von J. Classen. 4. Aufl. von J. Steup (S. Widmann) Schluss. — Papyrus magica musei Lugdun. Batavi. Denuo ed. Albr. Dieterich (K. Buresch). — Alb. Zimmermann, Zu d. Posthomerica d. Quintus Smyrnaeus (G. Linsenbarth). — Handbuch d. klass. Altertumswissenschaft II 2. 2. Aufl. (H. v. d. Pfordten). — W. v. Wyss, D. Sprichwörter bei d. röm. Komikern (Cr.). — Terentius, Andria erkl. v. Andr. Spengel. 2. Aufl. (F. Schlee). — Taciti Germania. Erkl. v. K. Tücking. 7. Aufl. (J. Oberdick). — K. Ruthardt u. R. Böhm, Griech. verba anomala. 2. Aufl. (J. Sitzler). — H. Schreyer, D. humanistische Gymnasium (J. J.).

20. August : Rezensionen und Anzeigen : Henri Omont, Catalogues des Mscr. grecs de Fontainebleau (Br. Keil). — Euripides' Herakles erklärt v. Ulr. v. Wilamowitz-Moellendorff (* *). — P. Martin, Studien auf d. Gebiete d. griech. Sprichwortes (O. Crusius). — Jos. Thüssing, De temporum et modorum ... apud C. Plinium usu (J. Müller). — J. Geffcken, P. Günsfeldt und d. Schule d. Zukunft (A. Fritsch).

27. August : Rezensionen und Anzeigen : Ludw. Hopf, Tierorakel u. Orakeltiere (O. Treuber). — Euripides' Herakles erklärt v. Ulr. v. Wilamowitz-Moellendorff (* *) (Schluss). — Wilh. Kahl, Demokritstudien. I. (A. Döring). — Teuffel-Schwabe, Gesch. der römischen Litteratur. 5. Aufl. I. (F. Harder). — Otto Toller, De spectaculis, cenis, distributionibus in municipiis Romanis (G. Zippel). — Eug. Zimmermann, De verbi posse formis dissolutis (F. Schlee). — Pliny, Selected lettres. With notes by C. W. Prichard (J. A.). — Friedr. Aly, Das Wesen d. Gymnasiums (Σ).

3. September : Rezensionen und Anzeigen : W. S. Teuffel, Studien u. Charakteristiken. 2. Aufl. (P. Welzel). — Max Goldstaub, 1. De *ἀδελφία* notione et usu, 2. Ueber d. Souveränitätsrecht (O. Schulthess) I. — Herodotus erklärt. v. H. Stein. Bch. VII. 5. Aufl. (E. Bachof). — Franz Fröhlich, Das Kriegswesen Cäsars. I (Fr. Hankel). — Ovid. Tristia III ... by S. G. Owen (K. P. Schulze). — C. Wunderer, Bruchstücke e. afrikan. Bibelübersetzung (A. Hilgenfeld).

10. September : Rezensionen und Anzeigen : E. Zarncke, Die Entstehung d. griechischen Litteratursprachen (C. Häberlin). — Max Goldstaub, 1. De *ἀδελφία* notione et usu, 2. Ueber d. Souveränitätsrecht (O. Schulthess). Schluss. — K. Zacher, Die Handschriften und Klassen der Aristophanes-scholien (O. Kähler). — A. Ipfelkofer, Die Rhetorik des Anaximenes (A. Döring). — A. Jahn, Dionysiaca (A. Hilgenfeld). — Joh. Peters, De C. Valerii Flacci vita et carmine (K. Weyman). — E. Pease, On the relative value of the Mss. of Terence (F. Schlee).

QUESTIONS D'ENSEIGNEMENT, LETTRES ET SCIENCES.

QUELS FURENT LES VRAIS INVENTEURS DE L'IMPRIMERIE ?

Les fêtes qui ont été célébrées à Mayence, le 22 juin dernier, avaient réveillé, par leur approche, une controverse mal assoupie. Une polémique savante, minutieuse, s'engagea surtout entre deux écrivains distingués de la Hollande¹ : M. Van der

¹ Voici la liste des principaux ouvrages publiés depuis peu sur la matière:

H. VAN DER LINDE, *De Haarlemsche Costerlegende wetenschappelijk onderzocht*. 2^e ommew. uitgaaf. 's Gravenhage Martinus Nijhoff. 1870. 352 pag. 8^o.

The Haarlem legend of the Invention of printing bij Lourens Janszoon Coster, critically examined bij A. van der Linde. From the Dutch bij J. H. Hessels, with an introduction, and a classified list of the Costerian incunabula. London : Blades, East, and Blades. 1871. 170 pag. 8^o.

J. H. HESSELS, *Gutenberg : Was he the Inventor of Printing? An historical investigation embodying a criticism on Dr. van der Linde's « Gutenberg »*. London : Bernard Quaritch. 1882. 201 pag. 8^o.

A. VAN DER LINDE, *Geschichte der Erfindung der Buchdruckkunst*. Berlin, A. Ascher et Co. 1886. 3 Bde. 1048 pag. 4^o.

J. H. HESSELS, *Haarlem de geboorteplaats der boekdrukkunst niet Mainz*, Haarlem, Joh. Enschede en zonen. 1889 (20 en 167), gr. 8^o.

A. VAN DER LINDE, *Gutenberg. Geschichte und Erdichtung aus den Quellen nachgewiesen*. Stuttgart, W. Stemmann. 1878, 582 en XCVII, gr. 8^o.

Een woord in Het Geding Haarlem-Mainz, door W. A. P. F. L. BAKKER, Haarlem, Enschedé en Zonen 1889.

Nous devons ici remercier vivement MM. Enschedé, avocat ; Enschedé, bibliothécaire de Harlem ; Louis Petit, conservateur de la bibliothèque universitaire de Leyde ; Louis Bakker de Velsen et le docteur Velke de Mayence, de leurs bons renseignements et de l'empressement qu'ils ont mis à nous les transmettre.

Linde s'attacha plus spécialement à démolir, pièce à pièce, la légende de *Jean Coster*; M. Hessels releva vaillamment la bannière de Harlem, tirant des textes authentiques des conclusions non moins pressantes et tout opposées. MM. Wenzelburger en Allemagne et Louis Backker en Hollande, résumèrent ces travaux, l'un dans l'*Unsere Zeit*; l'autre, dans une brochure dont M. l'avocat Enschedé, fils du Bibliothécaire qui a fait tant de recherches sur Coster, nous parle en ces termes. « A mon humble avis, L. Backker, instituteur à Harlem, tranche parfaitement la question. Il démontre péremptoirement que M. Van der Linde a mal lu la fameuse chronique de Cologne sur laquelle repose toute son argumentation; et que loin de nuire à Coster, elle donne absolument tort au savant et raison à M. Hessels. »

Notons, en passant, un symptôme de mauvais augure pour les petits États. Un des deux controversistes hollandais a écrit son livre en anglais; l'autre, en allemand. Ni l'un ni l'autre n'ont songé à se servir de la langue de leur pays. Triste présage pour les productions des petits peuples qui ont encore une langue nationale. Il faut à la pensée pour voler au delà de leurs frontières une littérature cosmopolite. La circonscrire dans un cercle trop étroit, c'est l'annuler. Cela doit donner à réfléchir à d'autres peuples qu'aux Hollandais.

Quant à nous, nous nous proposons de mettre en lumière, dans un résumé très court et très complet, les questions si ardemment controversées. Nous exposerons, avec le plus de concision possible, les raisons qui militent en faveur de Harlem, de Dax, de Strasbourg et de Mayence. Examinant le problème sans aucun parti pris, nous arriverons peut être à la vérité, tout en conciliant les quatre prétentions rivales.

Commençons par rechercher quels sont les vrais titres de *Laurens Janszoon Coster* de Harlem à l'invention de l'imprimerie et ceux de *Menaud Vital* de Dax en Gascogne.

Voici ce qu'*Hadrianus Junius*, dans son *Histoire de la Province de Hollande*, intitulée *Batavia*, écrit sur le premier :

« En 1440, vivait à Harlem un riche bourgeois nommé » Laurens Coster (1370-1440), qui passait ses jours de fête » dans les bois voisins de la ville. Sa principale distraction » consistait à sculpter, dans des fragments d'écorce de hêtre, » des caractères d'écriture dont il se servait pour instruire

» et pour amuser ses petits-enfants. Rentré chez lui, il rap-
» prochait les lettres qu'il avait rapportées de la forêt, les
» imbibait d'encre et les appliquait ensuite sur une feuille de
» papier. Grâce à ce procédé, il obtenait deux lignes d'impres-
» sion qui faisaient la joie de sa jeune famille.

» Comme Coster avait l'esprit fort inventif, il ne tarda pas
» à s'apercevoir du parti qu'il pourrait tirer de sa découverte.
» Avec l'aide de son gendre, Thomas Pieterszoon, il réussit
» à fabriquer une encre épaisse et grasse qui pût remplacer
» l'encre ordinaire, celle-ci coulant trop vite et faisant des
» bavures. Ce fut ainsi qu'il parvint à imprimer des feuilles
» entières avec des caractères juxta-posés.

» J'ai eu entre les mains quelques unes des épreuves qu'il
» obtint au moyen de ce procédé, et j'ai également vu le
» premier livre qu'il imprima de cette sorte. C'est l'ouvrage
» intitulé *Speculum salvationis nostrae* (humanae?), sans nom
» d'auteur. Les pages de ce volume n'étaient imprimées que
» d'un seul côté, mais les versos, laissés en blanc, avaient été
» collés ensemble, de manière à éviter des lacunes désagréables
» à l'œil.

» Par la suite, Coster remplaça les lettres de bois par des
» caractères en plomb, puis en étain.

» Sa réputation grandit bientôt. Des acheteurs vinrent de
» tous côtés échanger leur argent contre les produits de la
» nouvelle industrie. L'imprudent inventeur dut alors prendre
» des ouvriers. Ce fut la cause de sa ruine.

» Un certain Jean Fust, initié sous le sceau du secret à l'art
» de fondre les caractères, aux procédés à suivre pour les
» juxta-poser et à toutes les inventions créées par Coster et
» son gendre, profita du moment où la famille de ses patrons
» célébrait la fête de Noël pour s'enfuir en emportant les
» caractères et l'outillage de l'imprimerie.

» S'étant d'abord rendu à Amsterdam, puis à Cologne, il
» vint enfin se fixer à Mayence où il lui fut permis de recueillir
» au grand jour les fruits de son larcin.

» Il est avéré qu'il y imprima en 1442 l'*Alexandri Galli*
» *doctrinale* avec les caractères dont Coster s'était déjà servi
» à Harlem. »

Telle est la légende populaire recueillie par Junius. Autant il
serait puéril d'accepter sans contrôle les assertions de l'historien

officiel, autant il serait téméraire de les rejeter en entier. Ah ! si celui-ci avait été témoin des événements qu'il raconte, la Hollande aurait évidemment gagné son procès ; mais cent vingt-huit ans s'étaient écoulés entre le larcin dont Coster aurait été victime et l'époque où écrivait l'annaliste hollandais. Les événements de troisième main qu'il rapporte lui ont été transmis par son vieux maître d'école, Nicolas Gaal, qui lui-même disait les tenir d'un ancien compagnon de Coster, le relieur Cornélis. Celui-ci, devenu vieux, racontait qu'il avait couché dans la même chambre que l'auteur du larcin et ce souvenir suffisait pour raviver son indignation. L'acte de décès de Cornélis a été retrouvé dans les archives de Harlem (1522). En admettant qu'il eût alors atteint l'âge de 92 ans, il n'eût eu que dix ans quand mourut Coster en 1440 et n'eût pu être le compagnon de travail de Fust. Il faut donc faire une large part à la légende dans le récit de Junius. Les caractères sculptés dans l'écorce de hêtre et le larcin commis par l'ouvrier infidèle, ne sont que des ornements brodés par l'imagination populaire, quand Fust et Schoeffer se furent audacieusement attribué la gloire de l'invention de l'imprimerie, après la mort de Gutenberg. Du *vol moral*, la légende aura passé sans peine au *vol matériel*, selon l'habitude qu'elle a de concrétiser et de localiser toutes ses créations.

HARLEM ET AVIGNON.

L'imprimerie fut le plus puissant auxiliaire de la science qui renouvela le monde, à partir du seizième siècle. Elle allait donner à la pensée la fécondité, la diffusion, la durée, créer une civilisation basée sur le droit de tout dire, de tout écrire, de tout apprendre, de tout faire, à la seule condition de n'attenter jamais au droit d'autrui, le droit et le devoir étant identiques pour tous.

Quelle en fut l'origine ? On sait que, dès l'an 960, les Chinois se servaient des procédés d'impression tabellaire connus sous le nom de *Xylographie*. Ils obtenaient la reproduction de la pensée par la gravure, sur une plaque de bois, d'une page entière de caractères. Malheureusement chaque tablette ne pouvait servir qu'au tirage d'un nombre restreint de pages gravées, car ses reliefs se détérioraient rapidement.

Dès le treizième siècle, le Belge Rubruquis et l'Italien Marco-

Polo avaient consigné, dans leurs relations de voyage en Asie, ce procédé de composition des livres, en même temps que celui de la fabrication des cartes à jouer. Dès lors ce mode d'impression se répandit rapidement dans une grande partie de l'Europe. Les graveurs de ces sortes de tablettes s'appelaient *Stempatori* à Venise et en Italie; *Printers*, dans les Pays-Bas¹.

Les *incunables* (incunabulum, berceau) sont les livres qui sortirent des premiers essais de l'imprimerie. Ils sont de deux sortes : les *xylographiques* (faits à l'aide de lettres gravés sur des tablettes de bois) et les *typographiques* (composés au moyen de caractères mobiles, soit en bois, soit en métal).

Parmi les premiers, on remarque la *Bible des pauvres*, le *Miroir du salut* et les *Donats*, dont plusieurs peuvent être considérés comme antérieurs à 1440, époque de la mort de Jean Coster. La *Biblia pauperum* contient, en 40 ou 50 tableaux, les principaux évènements de l'histoire biblique et un certain nombre de récits évangéliques avec de courtes explications et des sentences des prophètes en langue latine. Le *speculum humanae salvationis* se composait également de scènes religieuses accompagnées d'exhortations pieuses. Les peintres et les sculpteurs reproduisaient souvent ces images en statues et en tableaux sur les murailles, les vitraux et les ornements d'autel. Ils servaient de guides aux prédicateurs franciscains, chartreux et autres moines mendiants qui se qualifiaient de *Pauperes christi*. Quant aux *Donats*, on donnait ce nom au XV^e siècle à des passages de grammaire, en usage dans les écoles, extraits d'un traité d'Aelius Donatus, grammairien du IV^e siècle. Nous ne parlons ici que de ceux qui sont imprimés au moyen de tablettes de bois.

Parmi les seconds, les plus anciens se font remarquer par la grossièreté des caractères mobiles, les uns en bois, les autres en métal gravé au burin. Tels sont certains *Donats* imprimés d'un seul côté; quatre feuillets des *Distiques* de Caton (qui se trouvent dans la bibliothèque de lord Spencer); un *Horarum* dont MM. Enschedé, libraires à Harlem, possèdent les huit seules pages qui existent; le petit *Catholicon*², la *Bulle d'indulgence* de

¹ On sait que les Romains connaissaient les lettres en relief en bois et en métal. Ils apprenaient à lire aux enfants avec ces lettres qui leur servaient à former des mots. Chose étrange ! jamais l'idée ne leur vint de les réunir en nombre suffisant pour en faire des pages.

² On donnait ce nom à une sorte de vocabulaire universel.

Nicolas V (1454); la *Bible* de 36 lignes (1456, les deux premiers volumes); le *Psautier* (1457); le *Rationale divinorum* (1459); le *Catholicon* de Juana (1460); la *Bible* à 42 lignes, sans date (1462) et la *Bible* à 42 lignes datée (1462). Celle-ci est certainement de Fust et Schoeffer.

Quel est le véritable inventeur de l'imprimerie? *Laurens Janzoon Coster* de Harlem, ou *Menaud Vital* de Dax en Gascogne? Voici le document le plus ancien que nous possédions sur le premier. C'est un témoignage allemand, la *Chronique de Cologne* de *Jean Stumpf*, écrite en 1499, trente et un ans seulement après la mort de l'inventeur. Cet écrivain dit, en effet, tenir le renseignement suivant d'*Ulric Zell*, ouvrier de Gutenberg :

« L'art de l'imprimerie, tel qu'il existe aujourd'hui, a été » inventé à Mayence; mais les premiers modèles de cette » découverte nous viennent de Hollande. Ce sont les *gram-* » *maires latines* de *Donat* qui furent d'abord imprimées en ce » *pays*. »

Vingt et une de ces grammaires nous ont été conservées, soit en entier, soit par fragments, dans les bibliothèques publiques. Les unes sont tabellaires et incontestablement hollandaises; les autres sont typographiques, mais avec caractères en bois; enfin il y en a qui, quoique très anciennes, sont imprimées, celles-ci en caractères métalliques gravés; celles-là, en caractères métalliques fondus. Malheureusement aucune d'entre elles ne porte une date ou un nom de ville. Une seule, imprimée avec des caractères fondus, mentionne au dessous de son titre, le nom de Pie II, monté sur le trône pontifical en 1458. Or, pour mettre à néant les droits de priorité dont se prévaut Mayence, il faudrait produire un document hollandais de cette nature, antérieur aux *Lettres d'indulgence* du pape *Nicolas V*, publiées en cette ville, en caractères métalliques fondus, en 1454. Donc en faisant à la Hollande les plus larges concessions possibles, le texte de Stumpf ne peut encore nous donner que ceci. « L'art typographique, en caractères métalliques fondus, tel qu'il existe aujourd'hui, a été inventé à Mayence; mais les premiers modèles de cette découverte en lettres mobiles gravées soit sur bois soit sur métal nous viennent de Hollande, ce sont les Donats. »

Peut-on admettre qu'il existait des impressions en lettres gravées sur métal avant la publication des *Lettres d'indulgence*? Non seulement on peut le faire; mais un document, récemment

découvert, rend le fait indiscutable. L'abbé Requin, en effet, vient de trouver dans les archives des notaires d'Avignon, un acte d'une incontestable authenticité. Il constate que, « au mois » de juillet 1444, l'orfèvre Procope Waldfoghel, né à Prague, » avait en sa possession des *caractères mobiles* d'écriture, *fabriqués en étain* et divers *ustensiles d'imprimerie*, appartenant à » un écolâtre d'Avignon, nommé Menaud Vital, originaire du » diocèse de Dax en Gascogne. Il s'était associé avec celui-ci » pour exploiter un mode nouveau d'*écriture artificielle dont il » avait le secret.* » Dans un autre acte, daté de 1446, il est de même constaté que « Menaud s'était adjoint un troisième associé, » maître Arnaud de Conselhac, du diocèse d'Aire. Il se retirait » de l'association en cédant ses droits à Girard Ferrose, originaire du diocèse de Trèves. »

Voilà donc le plus ancien monument connu relatif aux origines de la typographie métallique. Il nous apprend d'une façon incontestable que les *lettres métalliques fabriquées*, c'est à dire gravées au burin, étaient employées à imprimer dès 1444, dix ans avant l'invention de Gutenberg¹. Cela prouve que la Hollande a pu posséder de pareils caractères quatre années plus tôt ; que l'imprimerie n'est pas une de ces inventions qui sont sorties de toutes pièces du cerveau d'un homme de génie ; que dès le milieu du quinzième siècle, elle évoluait de la même façon un peu partout et qu'il n'est pas étonnant de voir quinze villes prétendre à cet honneur. Coster, Menaud, Gutenberg, y travaillèrent en même temps et méritent également toute la reconnaissance de la postérité.

Gutenberg n'en devra pas moins être regardé comme le véritable inventeur de l'imprimerie typographique, car sans la *presse* et sans les *caractères métalliques fondus*, celle-ci n'existait réellement pas encore.

STRASBOURG ET MAYENCE.

Jean Gutenberg naquit à Mayence, en 1400, d'un père issu de la noble famille des Gensfleisch de Sulgeloeh et d'Else (Elise) de

¹ Il faudrait maintenant qu'on s'occupât avec une minutieuse attention, à comparer les Donats, avec les *Bibles des pauvres* et les *Miroirs du salut* pour bien déterminer l'évolution qui fit passer l'imprimerie tabellaire hollandaise à la typographie avec caractères mobiles en bois d'abord, ensuite en métal gravé, puis fondus. Jusqu'à ce jour, que nous sachions, cette comparaison n'a pas été faite scientifiquement.

Gutenberg. Lors de la nomination de Conrad III à l'électorat de Mayence, une rébellion du peuple força les patriciens à s'expatrier. Jean entra alors dans sa vingtième année. Comme tout noble dérogeait en embrassant une autre carrière que celle des armes, sans cet exil, Gutenberg ne se fût sans doute jamais occupé des nobles travaux qui le conduisirent à son admirable découverte. Forcé de chercher dans son génie des moyens de vivre, il quitta son épée de gentilhomme pour manier le burin et le marteau. Après treize années de pérégrination, pendant lesquelles il put s'initier aux progrès faits par la typographie soit en France, soit en Hollande, il résolut de se fixer à Strasbourg (vers 1433). Il y forma d'abord avec André Dritzehen, habile fondeur, une association pour l'exploitation de procédés qui devaient *exciter la curiosité de tous* et rapporter de grands profits. A notre avis, on n'a pas assez remarqué cette circonstance que son premier et unique associé était un *fondeur habile*. Pourquoi un pareil choix plutôt que tout autre, alors que l'objectif apparent de l'association était la taille des pierres précieuses, afin de dérouter l'attention du public? N'était-ce point parce que, dès ce moment, Gutenberg avait conçu le projet de substituer la *fonte des caractères métalliques* à leur gravure lente et pénible? Dès lors commencèrent des tentatives suivies, des recherches opiniâtres et probablement sans succès durable. Nous nous figurons les procédés mis en œuvre par ce grand homme, évoluant de la manière suivante : 1° Fonte des lettres au moyen de matrices en sable, en terre cuite, en plomb ou en étain ; 2° retouche après la fonte de ces caractères, *sculpto fusi*, comme les désigne Meerman ; 3° gravure des lettres sur acier non trempé, puis trempé après la gravure, et frappe de ces lettres dans des matrices en cuivre ; 4° moules dont le mécanisme fut, très probablement, d'abord semblable à ceux que les anciens connaissaient pour la fonte des médailles ; 5° composition d'une encre siccatrice, quoique visqueuse, empruntée aux procédés trouvés par Van Eyck pour la peinture à l'huile et déjà employée par Coster ; 6° préparation de cuirs d'une nature convenable pour étendre, au moyen de tampons, cette encre sur les caractères, sans les empâter ; 7° enfin invention de la *presse d'imprimerie* qu'il avait défendu à Dritzehen, son principal associé, de montrer à qui que ce fût. Il l'avait fait construire par le charpentier Conrad Sachpach, après en avoir

pris l'idée dans les pressoirs des cuves, en grand usage sur les bords du Rhin. A elle seule, cette presse semble résumer toute l'imprimerie dont elle termine les opérations et, seule, elle suffirait pour mériter à Gutenberg le titre de véritable inventeur de l'imprimerie. Aussi la postérité ne s'y est-elle pas laissé tromper et les améliorations introduites par Schoeffer ne lui ont-elles jamais donné le change.

Les procédés trouvés, il fallait des fonds pour les exploiter. On se résigna donc à introduire Hans Riffe et Anton Heilman dans l'association. Il ne s'agissait de rien moins que de publier une Bible grand format, en trois volumes, (plus de deux millions de lettres) pour la foire des pèlerins qui devait avoir lieu lors du jubilé d'Aix-la-Chapelle en 1440. Malheureusement Dritzehen mourut dès 1438 et ses héritiers intentèrent à Gutenberg un procès qui lui fit perdre toute une année. Les pièces de cette action judiciaire ont été découvertes en 1745 par l'archiviste Winkler dans une vieille tour de la ville de Strasbourg.

Dans la crainte d'être accusé de sorcellerie, il fallait laisser croire que les livres imprimés étaient des manuscrits; de là, le vague de l'exposé des faits et du jugement. On y parle de *plomb*, d'*ustensiles*, de *procédés secrets*, d'un *travail qui devait être prêt pour le jubilé d'Aix-la-Chapelle*. Mais les dépositions des témoins sont plus explicites. Ils mentionnent plusieurs fois une *presse* formée de quatre pièces posées *sur* ou *dans* la presse, pièces qui, maintenues par des *vis*, pouvaient être détachées, afin que personne ne connût le procédé. L'orfèvre Hans Dünn, autre fondeur, dit que, depuis trois ans, il a reçu de Gutenberg plus de mille florins pour des choses qui concernent l'*imprimerie* (das zu dem trucken gehöret). Dans la sentence, il est fait mention de *plomb*¹ acheté par Dritzehen et d'*autres*

¹ Dans les matrices en plomb, on peut fondre un nombre de lettres assez considérable, pourvu qu'on ait soin de les *poncer* de temps en temps et de les laisser refroidir. Seulement la forme de la lettre, devenant de moins en moins nette, s'altère sensiblement. C'est ce qu'on aperçoit dans le Donat de Gutenberg, dans le *Psautier*, et même dans la Bible de trente six lignes, mais beaucoup moins dans ce dernier ouvrage dont les caractères auront peut-être été fondus dans des matrices en cuivre, et retouchés ensuite à la main. Il est même probable que les grossiers caractères qui servirent à imprimer le *Psautier*, furent fondus à Strasbourg.

objets nécessaires au métier. Il y est aussi question de *miroirs* (*spiegelen*) à vendre au jubilé d'Aix, ce qui a fait supposer que l'association avait pour but de fabriquer des *miroirs*, tandis qu'il s'agissait, selon toute probabilité, des *Miroirs du salut* dont nous avons parlé (*Heilspiegel, Speculum humanae salvationis*) auxquels il appliquait dès lors des procédés de production plus économiques. Pour réussir à bien vendre les volumes, il fallait donc obtenir par la typographie une parfaite imitation des manuscrits. Mais comme les œuvres commencées ne furent pas prêtes pour cette époque, outre les misères du procès il faut encore probablement admettre que les procédés ont été jugés trop imparfaits pour produire une illusion complète. Trithème nous apprend, en effet, qu'on fut obligé de recommencer à Mayence les douze premiers feuillets qui déjà avaient coûté 4,000 florins.

Tel était donc, en ce moment, l'état de la question :

Dès 1444, les caractères mobiles *gravés sur métal* étaient certainement connus au midi de la France et, selon toute probabilité, en Hollande. A Strasbourg, Gutenberg avait certainement trouvé la presse d'imprimerie et inventé le moyen de fonder les caractères métalliques en étain dans des moules au moyen de matrices en terre, en plomb ou en cuivre.

En 1445, il retourne à Mayence, après avoir perdu un procès ruineux et achève d'épuiser sa fortune personnelle en améliorations dont les résultats ne répondent pas complètement à l'idéal cherché.

En 1450, il s'associe à Jean Fust, *riche orfèvre*, qui était en même temps banquier à Mayence. A cette époque, on appelait orfèvre une sorte de mécanicien-fondeur qui, à l'art de créer des machines, unissait l'habile exécution des détails. Fust commença par imposer à son associé un contrat dont nous possédons le texte. Dans ce document, il s'engageait à lui avancer la somme de huit cents florins d'or, portant un intérêt de six pour cent, pour lui fournir le moyen de confectionner les instruments nécessaires à son imprimerie. Il lui accordait, en outre, trois cents florins d'or pour les frais généraux, à la condition formelle que les bénéfices seraient partagés également entre eux et que, dans le cas où la société viendrait à se dissoudre, Gutenberg ne pourrait dégager son matériel qu'en remboursant les huit cents florins avec les intérêts. S'il ne

pouvait le faire, Fust devenait possesseur de ce matériel et acquérait le droit de l'exploiter lui-même.

Avec l'argent ainsi obtenu Gutenberg acheva de couler les *grosses lettres missals* de sa Bible à 36 lignes, lettres qui avaient l'inconvénient de rendre l'impression plus coûteuse et moins parfaite. Après deux ans de travaux et d'achats consacrés à se procurer les matières premières, il dut emprunter à Fust huit cents nouveaux florins d'or pour pouvoir continuer l'œuvre commencée et se mit à fondre les *petits caractères missals*.

Or, il arriva que, pendant que Gutenberg faisait ce nouvel essai, Schoeffer après avoir fait de fortes études à l'université de Paris, était devenu un des ouvriers les plus intelligents de la fonderie de Fust. S'étant mis à suivre avec un vif intérêt les travaux de l'inventeur, il constata sans peine que les insuccès de celui-ci provenaient et du peu de résistance qu'offraient les caractères trop rapidement détériorés sous l'action de la presse et de l'imperfection des poinçons et des matrices. Il grava les poinçons en acier mou, les trempa ensuite, et, par percussion, forma, dans le même acier mou ou dans l'airain, des matrices d'une plus grande netteté qu'il trempa à leur tour. Il obtint ainsi ces petits caractères missals plus beaux que les premiers et qui devaient rendre la production moins coûteuse, car on usait moins de papier et celui-ci était encore très cher à cette époque. S'ingéniant alors à créer lui-même de nouveaux caractères il en forma de plus petits encore, plus parfaits, plus voisins de l'écriture courante et que, pour les distinguer des *deux gros missals*, nous appellerons *caractères des bulles*. Fust fut si enchanté de ces perfectionnements qu'il associa Schoeffer à l'entreprise et lui donna sa fille Christine en mariage.

Ainsi, pour rendre à chacun la part qui lui est due, Jean Coster trouva les caractères mobiles qu'il grava certainement sur bois et très probablement sur métal. Menaud de Dax fabriqua certainement de semblables caractères métalliques. Gutenberg créa la presse d'imprimerie et trouva le moyen de couler dans des moules contenant des matrices en plomb, puis en cuivre, d'abord les *grossiers caractères du Psautier*, puis les *deux gros caractères missals*. Schoeffer perfectionna les poinçons, forma des matrices en acier ou en airain et découvrit l'alliage d'étain et d'antimoine qui donna aux caractères le moelleux voulu pour ne pas déchirer le papier et la résistance

nécessaire pour ne pas s'écraser sous la presse et se trouver détériorés après un petit nombre de tirages.

Enfin il créa les petits caractères qui servirent à publier les *Lettres d'indulgence* datées de 1454 et de 1455. Ce sont les plus anciens monuments typographiques obtenus avec des caractères métalliques fondus dont on puisse certainement préciser l'époque de la publication.

Paulinus Chappe, délégué du pape Nicolas V et du roi de Chypre, étant venu à Mayence pour y faire reconnaître ses pouvoirs, eut vent de la merveilleuse découverte des trois associés, et leur commanda l'impression de cédules qu'il confia à des sous-délégués chargés de leur distribution en Allemagne. On les remettait à tous ceux qui, par le versement d'une somme quelconque (laissée en blanc dans l'imprimé) voudraient venir au secours du roi de Chypre que les Turcs menaçaient en ce moment. La multiplication des copies reproduisant l'original d'une manière identique, mettait un obstacle à la fraude. C'était une sorte de papier monnaie que la typographie exécutait pour la première fois, et l'on sait quels soins on s'ingénia d'apporter, en tous temps, à la confection d'un tel papier. Aussi l'exécution en est-elle parfaite sous tous les rapports. Ces *lettres* eurent un tel débit qu'il fallut en faire trois éditions en deux années. Ce fait est constaté: 1° par l'emploi des deux séries des *gros caractères* dit *missals*, dont l'un est plus gros que l'autre, et qui servaient à distinguer certains mots; 2° par le nombre de lignes du texte, qui est respectivement de trente, trente-et-une et trente-deux, dans la première, la seconde et la troisième édition; 3° par la disposition de ces lignes et par l'orthographe de quelques mots. Les deux gros caractères sortaient des moules de Gutenberg; le petit résultait des améliorations introduites par Schoeffer. On s'est étonné de n'avoir vu reparaitre ce petit texte, si bien gravé et si parfaitement fondu, dans aucune œuvre postérieure. C'est qu'il fut probablement détruit par ordre de Chappe, comme on le fait, en pareille circonstance, dès que le but a été atteint, afin de prévenir les abus. Les lettres dites *missals* ont seules servi dans la Bible de 36 lignes et dans celle de 42. Dans ces *Lettres d'indulgence*, chaque acquéreur écrivait de sa main, à côté du millésime imprimé, le *mois* et le *jour* laissé en blanc, son *nom*, la *somme donnée* et le *lieu* où l'acte était passé. Donc nul doute possible sur leur authenticité.

Les droits de Gutenberg à la véritable invention de l'imprimerie étant ainsi constatés, quelles sont les œuvres qui lui appartiennent? D'abord un petit vocabulaire qu'il appela le *Catholicon* (l'Universel) peut-être imprimé à Strasbourg, mais dont aucune feuille ne nous est parvenue; 2° Diverses éditions de *Donats* certainement imprimés avec les caractères qui servirent à composer la Bible de 36 lignes; 3° Les *Lettres d'indulgences* (1454-1455); 4° *L'Appel contre les Turcs* qui parut en 1454 (six feuillets in-4°). On n'en possède qu'un seul exemplaire qui se trouve à la bibliothèque de Munich, imprimé avec les caractères de la Bible de 36 lignes; 5° *Le Calendrier de 1457* imprimé avec le même caractère et dont un exemplaire se voit à la bibliothèque impériale de Paris; 6° *La Bible de trente six lignes* (1456) 3 volumes in-folio, à deux colonnes, 1764 pages dont les premiers essais tentés à Strasbourg, si on en croit Trithème, purent déterminer Jean Fust à contracter une nouvelle association. Comme on voulait faire passer chaque exemplaire pour manuscrit, et qu'une trop grande quantité de ceux-ci auraient fait découvrir l'erreur, on n'en tira qu'un nombre très restreint. Aussi cette Bible est elle devenue si rare qu'on n'en possède plus que quatre exemplaires connus.

C'est pendant le cours de cette impression que survint la sentence du 6 novembre 1455 dont voici la cause.

Une fois certain de l'appui de Schoeffer qui venait de créer une quatrième espèce de caractères plus petits, plus réguliers, plus ronds, se rapprochant davantage de l'écriture cursive du temps, et par conséquent plus lisibles, Fust se hâta de réclamer à l'inventeur les sommes qu'il lui devait. Pierre Schoeffer déposa contre Gutenberg, comme témoin. Nicolas Fust, un des juges, parent de l'orfèvre, fit pencher la balance en faveur du créancier et le débiteur perdit son procès. On lui laissa une partie de son ancien matériel et les deux caractères *missals*, à la condition formelle qu'il n'apposerait son nom sur aucun des livres commencés en commun ou qu'il pourrait éditer à l'avenir; mais on s'empara de ceux du Psautier, conformément au texte du contrat. Déjà Fust et Schoeffer songeaient à lui ravir sa gloire, après l'avoir indignement dépouillé. Sachant qu'avec l'outillage et le petit nombre de caractères qu'ils lui cédaient, tous deux pourraient facilement le devancer dans la publication d'une Bible faite avec les *caractères cursifs ronds*, certains de pouvoir

offrir une édition plus belle et à meilleur marché, puisqu'elle comprendrait moins de feuilles, consommerait moins de vélin et de papier, Fust et Schoeffer se mirent activement à l'œuvre et purent ainsi livrer au public la première Bible latine portant une date, le 14 août 1462.

Gutenberg, ayant eu vent de leurs machinations, s'était à son tour décidé à les devancer en mettant en vente les deux premiers volumes de sa Bible à 36 lignes, les seuls qui fussent alors terminés. Le rubricateur Crémer nous apprend, en effet, qu'il a fini d'illuminer et de relier le premier volume *le jour de l'Assomption de la Vierge* (15 août 1456) et le second, *le jour de la fête de Saint Barthélemy* (24 août 1456). Le débit de cette Bible dut être prompt, puisqu'une seconde édition fut bientôt entreprise et cette fois exécutée avec le plus petit des deux caractères *missals*, ce qui permit de diminuer le nombre des feuilles (1282 pages au lieu de 1764) et de réduire la dépense d'un quart. C'est la fameuse Bible de 42 lignes de Gutenberg.

On l'attribue aussi à Fust et à Schoeffer, parce qu'on la confond avec la Bible datée de 1462, qui parut en caractères *cursifs ronds* à la même époque que la Bible à 42 lignes en *petit missal*. Pour admettre que celle-ci fût l'œuvre de Schoeffer, il faudrait, en effet, reconnaître que Fust et son associé se seraient emparés du petit caractère *missal*, de tout le matériel qui servait à le fondre, des rubriques imprimées en rouge, et qu'ils auraient imprimé de front, dans l'espace de quatre ans, deux Bibles différentes, avec deux caractères différents, dont l'un de beaucoup supérieur à l'autre. Est-ce vraisemblable? En quoi cela prouverait-il que le *petit missal* n'est pas l'œuvre de Gutenberg?

Dès 1462, Fust et Schoeffer dans toutes les préfaces de leurs œuvres éditées en latin n'hésitèrent cependant plus à se proclamer les seuls vrais inventeurs de l'imprimerie. Jean Schoeffer, fils de Pierre, les imita, sauf dans la préface de sa traduction de *Tite-Live*, écrite en *allemand*, langue du peuple et des ouvriers, qui sachant parfaitement ce qu'avait fait Gutenberg, ne pouvaient se laisser tromper et n'eussent pas manqué de protester énergiquement contre de pareilles prétentions, s'il les eût formulées en leur langue. Voici donc ce qu'il déclare en tête de la traduction allemande de son *Tite-Live* :

« C'est à Mayence que primitivement l'art admirable de l'im-

» primerie a été inventé, *surtout* par l'ingénieur Jean Gutenberg, l'an 1450. Il fut postérieurement *amélioré* et *propagé* pour la postérité par les *capitaux* et les *travaux* de Jean Fust et de Pierre Schoeffer ¹. »

Voilà la vérité. Aucun témoignage ne saurait être plus authentique et plus solennel.

Ce même Jean Schoeffer a donc beau continuer à publier, dans la suite, en latin, le contraire de cette déclaration catégorique, son édition de la traduction en allemand de Tite-Live anéantit toutes les prétentions de son père et de Fust au titre d'inventeur.

Du reste, Gutenberg lui-même, dans un acte notarié de 1459 et dont le texte nous est conservé déclare : « qu'il fait don au couvent de Sainte-Claire à Mayence, où s'était retirée sa sœur, de tous les livres qu'il a déjà imprimés à cette heure ou qu'il pourra imprimer à l'avenir. » Donc antérieurement à 1459, il avait déjà imprimé plusieurs ouvrages religieux qui ne sont pas parvenus jusqu'à nous.

Loin de se laisser abattre par le nouveau revers qui paraissait devoir l'accabler, cet homme d'une indomptable énergie, se mit de rechef à la recherche d'un bailleur de fonds et le trouva dans le docteur Conrad Humery, syndic de Mayence. Il établit, en 1455, une imprimerie rivale de celle de Fust, acheva de publier le troisième volume de sa Bible de 36 lignes et le *Catholicon de Janua* qu'il termine par cette suscription :

« Ce livre insigne, le *Catholicon*, fut achevé, en 1460, à Mayence... Il n'a été fait ni à l'aide du stylet, du roseau ou de la plume; mais par la merveilleuse harmonie de la grosseur et de l'agencement de lettres *obtenues au moyen de poinçons et de matrices*. » Il est imprimé en *petit missal*.

Quant au *Psautier de Mayence*, imprimé en caractères plus *gros* et plus *grossiers* que celui des Bibles, bien qu'il n'ait été mis en vente que le 15 août 1457, il doit avoir été édité

¹ « In welcher stadt Mentz auch aufenglich die wunderbahr Kunst der Truckerey, und am ersten von dem kunstreichen Joan Guttemberk, domann zalt nach Christi unsers Herren geburt tausend vierhundert und funftzig jar erfunden, und darnach mit Fleyss, kost und arbeyt Johan Fausten und Peter Schoefers zu Mentz gebessert und bestendig gemacht ist worden. »

antérieurement à cette date avec les caractères qui représentent, sans doute, la plus ancienne fonte de l'inventeur, celle de Strasbourg. Ce serait avec celle-ci qu'on aurait imprimé les 12 feuilles de la Bible que, d'après Trithème, on dut recommencer à Mayence. Schoeffer qui s'attribue cette publication, aurait donc reçu ces caractères, lors du procès intenté à l'inventeur au moment de la dissolution de son contrat avec Fust, en vertu des termes de ses engagements. Le peu de netteté de ces lettres fait croire que les poinçons étaient en bois et qu'on les enfonçait dans du plomb fondu pour obtenir des matrices. Celles-ci devaient ensuite être retouchées à la main et souvent renouvelées.

Dans la guerre civile qui éclata, en 1462, entre les archevêques Diesher d'Isemburg et Adolphe de Nassau, Mayence ayant été prise et pillée, les deux imprimeries rivales durent cesser leurs travaux. Les ouvriers sans occupation se dispersèrent en divers lieux, portant avec eux le secret de l'art nouveau.

Gutenberg lassé, fatigué, découragé, cessa d'imprimer, se contentant de jouir d'une réputation méritée. Une femme de cœur, *Emeline ou Anna de la Porte de Fer*, en lui donnant sa main et ses richesses, voulut réparer à son égard les torts de la fortune et de l'ingratitude de ses associés. Adolphe de Nassau, de son côté, le nomma gentilhomme de sa cour. Malheureusement, il ne jouit pas longtemps de cette dernière et tardive compensation, car il mourut trois années plus tard (1468), âgé de soixante sept ans.

Deux statues en bronze furent érigées de nos jours en son honneur, celle du célèbre Thorwaldsen à Mayence (1837) et celle de David d'Angers à Strasbourg (1840). Tels sont les faits qui nous semblent résulter le plus clairement des documents connus jusqu'à cette heure. L'admirable découverte de Gutenberg a fait naître des enthousiasmes qui se sont épanchés dans une foule de poèmes, de discours et d'écrits de tout genre. L'histoire doit constater ce mouvement des esprits. Il atteste l'importance du bienfait qui fut le plus puissant facteur de la civilisation moderne et la reconnaissance universelle des millions et des millions d'hommes qui en profitent.

THIL-LORRAIN.

COMPTES RENDUS

EDM. VECKENSTEDT. **Geschichte der griechischen Farbenlehre. Das Farbenunterscheidungsvermögen. Die Farbenbezeichnungen der griechischen Epiker von Homer bis Quintus Smyrnaeus.** Paderborn. Schöningh 1888.

L'homme de l'âge homérique savait-il distinguer toutes les couleurs? Cette question posée par Gladstone dans ses *Etudes homériques* (1863) et résolue par lui dans le sens négatif, a produit depuis lors toute une vaste littérature, surtout en Allemagne. Peu à peu le problème s'étendit : on se demanda si la faculté visuelle de l'homme moderne n'est pas le résultat d'une lente évolution produite dans les temps historiques mêmes, si l'œil humain n'a pas passé par différents degrés d'adaptation avant d'être ce qu'il est actuellement, et si dans l'avenir, il n'a pas encore une longue éducation à faire avant d'arriver à percevoir d'autres couleurs qui nous sont inconnues pour le moment. On emprunta des arguments à la physiologie et le système des *Augendarwinisten* prit naissance. Après Lazare Geiger, l'un des disciples les plus convaincus de Gladstone, fut Hugo Magnus qui, dans son *Histoire de l'Evolution du sens des Couleurs* (Reinwald 1878), alla chercher des preuves de sa théorie chez les philosophes et les poètes grecs. Les adversaires n'ont pas fait défaut : M. V., professeur à l'Université de Halle, bien connu des folkloristes par ses nombreux travaux et sa *Zeitschrift für Volkskunde*, a résolu de clore une bonne fois ce débat et de montrer le vide des affirmations évolutionnistes ; nous pouvons dire à son éloge qu'il a mis en œuvre tous les moyens d'information devant jeter quelque lumière sur le sujet ; il reprend un à un les arguments de Gladstone et de Magnus, et les réfute, nous semble-t-il, victorieusement.

L'auteur retrace d'abord rapidement l'histoire de la *Farbenlehre* des philosophes grecs. Ceux-ci n'admettent en général que 4 couleurs, λευκός μέλας, ἐρυθρός, et ὀχρός (jaune) ou χλωρός (jaune verdâtre) ; de là, les évolutionnistes concluent que ni ces philosophes ni leurs contemporains n'ont perçu le bleu ni le vert, ce

qui leur semble d'ailleurs justifier le manque de désignations chromatiques dans Homère pour le ciel et pour les végétaux : Aristote qui range au nombre de ses sept couleurs *πράσινον* (vert foncé) et *κυανόν* (outremer), aurait été le premier délivré de cet aveuglement (Blaubindheit, Grünblindheit). — Mais, répond M. V., si Empédocle, par exemple, le premier qui ait esquissé une théorie des couleurs, n'admet que quatre couleurs fondamentales, c'est qu'il a voulu les mettre en rapport avec les quatre éléments; il considérerait ces couleurs comme irréductibles, tandis que leur mélange donnait naissance aux autres. Aristote lui, comptait sept couleurs fondamentales : c'est qu'il se plaçait à un autre point de vue et voulait les mettre en rapport avec ses sept goûts, de même que Newton y voyait une relation avec les sept sons. Les théories grecques s'expliquent donc sans l'hypothèse darwiniste. Nous ne pouvons suivre M. V. dans le détail de son argumentation très fournie de faits; disons seulement que ce chapitre nous semble d'une importance particulière, car avant M. V., Prantl seul avait tenté l'histoire de cette partie de la physique des anciens, mais sous une forme inabordable pour la majorité des lecteurs.

M. V. examine ensuite les principes des peintres et des jardiniers. Les uns et les autres n'admettaient, il est vrai, qu'un très petit nombre de couleurs fondamentales; mais ils les employaient comme aujourd'hui pour en tirer une grande quantité de mélanges.

La philologie comparée a aussi fourni des arguments aux partisans de l'évolution. O. Schrader a prétendu que seuls le rouge, le jaune, le blanc et le noir étaient visibles pour les Indo-Germains avant leur séparation, en soutenant que les dénominations de ces couleurs avaient seuls des racines communes dans toutes les langues indo-germaniques. Mais M. V. montre que *ῥόν*, *ῥάτις*, *κυανόν* ont aussi des parents en latin et en sanscrit; ainsi l'argument linguistique porte également à faux.

Enfin les partisans de Gladstone et de Magnus ont affirmé que les peuples encore à l'état de nature ne perçoivent pas toutes les couleurs : ils seraient restés stationnaires tandis que les autres peuples en se civilisant n'auraient cessé de perfectionner leur organe visuel. Cette assertion, ainsi que le montre M. V., repose sur une erreur : les peuples sauvages distinguent parfaitement les couleurs spectrales, seulement leur nomenclature chroma-

tique, si riche pour les nuances du jaune et du rouge, est d'une grande pauvreté pour le vert et le bleu. Le fait s'explique aisément : ces deux dernières couleurs sont les plus communes et reposent les yeux, alors que les autres attirent l'attention par leur éclat.

Arrivons maintenant aux poésies homériques où les *Augendarwinisten* vont chercher de nombreux arguments. Ce sont elles, avons-nous dit, qui ont donné naissance à tout ce débat. Gladstone a émis un principe fondamental du système, en disant qu'Homère aurait perçu la *quantité* de la lumière, c'est-à-dire le blanc et le noir, le clair et l'obscur, et non la *qualité* de la lumière, comme elle se manifeste dans les différentes couleurs. D'après l'école évolutionniste, il y aurait eu une époque où l'on ne distinguait que le noir et le rouge ; peu à peu la rétine aurait acquis la sensation du blanc et du jaune qu'elle possédait pleinement aux temps homériques ; aussi dans les poèmes de cet âge, n'est-il question que de ces quatre couleurs, jamais du vert des plantes ni du bleu du ciel ; « le vert se confondait avec la notion du jaune pâle ; les tons clairs du bleu, avec la notion du gris vague et indécis. » (Magnus p. 23 et 61.) C'est ce qui faisait dire à Gladstone qu'un enfant de trois ans distingue mieux aujourd'hui les couleurs qu'Homère ne le faisait en son temps ! — Enfin pour Magnus, la plus forte preuve de la réalité de cette évolution se trouve dans les descriptions les plus anciennes de l'arc-en-ciel ; Homère ne lui donne que l'épithète de πορφυρέη, pourpre, qui désigne une couleur double, le rouge avec un reflet bleu.

Nous nous rallions complètement à l'opinion de M. V. suivant lequel l'emploi ou l'omission dans Homère des termes servant à désigner la couleur des objets, relève de l'esthétique et non de la physiologie. Le Coran et les Eddas font, eux aussi, ressortir uniquement le rouge de l'arc-en-ciel, tandis que Virgile et Ovide parlent de ses *mille varii colores*. Bien plus, d'après M. Geoffroy, Corneille n'emploie jamais le mot *bleu* ; on ne rencontre qu'une fois *azur* dans *La Fontaine* ; dans les *Nibelungen*, il ne s'agit jamais de bleu ni même de jaune. Enfin M. V., dans la dernière partie de son livre où il a réuni tous les noms de couleurs des épiques grecs, depuis Homère jusqu'à Quintus de Smyrne, montre que la langue artificielle dont l'épopée se servait encore dix ou douze cents ans après Homère, est restée uniforme

aussi bien au point de vue des couleurs que sous les autres rapports; il prouve notamment que le vert n'est jamais indiqué explicitement même dans les poètes épiques postérieurs à J.-C., le mot *χλωρός* signifiant toujours jaune pâle. On voit à quelles conclusions absurdes on arriverait en appliquant à tous ces faits le même procédé d'argumentation : on ne peut se baser sur des preuves négatives de la sorte. Si on pouvait démontrer qu'un seul et même mot, gris par exemple, a été employé pour un objet qui est évidemment bleu ou vert, les évolutionnistes auraient gain de cause, mais c'est ce qu'on ne démontrera jamais.

La conclusion s'impose : il ne s'agit ici que d'une question de goût, je dirai même de mode, qui n'a rien à voir avec une évolution du sens chromatique. Le vert et le bleu notamment, tout en étant perçus par l'homme homérique d'une façon consciente, attireraient évidemment très peu son attention. Outre la raison esthétique, on pourrait encore en donner une autre. La question porte sur quelque chose de tout subjectif; les Augendarwinisten prétendent que c'est le sens des couleurs qui était imparfait à l'origine; mais ne serait ce pas plutôt le langage? Ce que l'on percevait bien consciemment, prenait-on soin de l'exprimer d'une façon précise? Le pouvait-on seulement? Encore aujourd'hui que de noms de couleurs reçoivent chez le peuple une application mauvaise ou peu convenable! nous même nous ne cherchons pas toujours à indiquer la nuance exacte; il nous arrive fréquemment d'étendre ou de restreindre la signification de tel ou tel mot. On ne doit pas surtout peser minutieusement les expressions d'un poète, ni faire servir à une question physiologique ce qui est exclusivement du domaine de la philologie.

Pour terminer, nous signalerons aux professeurs d'humanités l'utilité de cet ouvrage pour la lecture des épiques grecs, surtout d'Homère. Le grand nombre de matériaux que M. V. a rassemblé dans son livre est le résultat d'un travail considérable. On doit seulement regretter la vivacité de certaines attaques et l'obscurité qui résulte parfois de phrases trop touffues.

L'impression est des meilleures; la plupart des imperfections ont été corrigées par l'auteur lui-même; p. 25 l. 9 au lieu de Wasser l. Weisse.

Nivelles.

J. HAUST.

C. Valeri Catulli liber. *Les poésies de Catulle, traduction en vers français par EUGÈNE ROSTAND, texte revu d'après les travaux les plus récents de la philologie, avec un commentaire critique et explicatif, par E. BENOIST et ÉMILE THOMAS.* Tome II, 2^e partie : *Commentaire critique et explicatif des poèmes LXIV-CXVI, par ÉMILE THOMAS, Professeur à la Faculté des Lettres de Lille.* Paris, Hachette, 1890. Un vol. petit in-8° de XVI-244 pp. (paginé 593 - 836).

A Commentary on Catullus, by ROBINSON ELLIS, M. A., LL. D., *Fellow of Trinity College, Oxford, University Reader in Latin Literature.* 2^e édition. Oxford, 1889 (Clarendon Press Series). Un vol. in-8° de LXXII-516 pages.

En rendant compte, il y a huit ans¹, des deux premiers volumes du *Catulle* de MM. Rostand et Benoist, nous exprimions l'espoir que la dernière partie de cette belle publication ne tarderait pas à paraître. Une longue et pénible maladie, dont on connaît l'issue fatale, n'a pas permis à M. Benoist d'achever son œuvre de prédilection. Soucieuse de ne point laisser incomplet un travail de cette importance, la maison Hachette a chargé un latiniste du plus haut mérite, M. Émile Thomas, de terminer le commentaire, qui s'arrêtait à la pièce LXIII.

M. Th. s'est acquitté à son honneur de la tâche qu'il avait acceptée.

Tout en restant généralement fidèle à la méthode et au plan suivis par son prédécesseur, il y a introduit des modifications qu'on ne peut qu'approuver, notamment pour ce qui concerne les notes critiques. Il nous donne une collation nouvelle et très soignée du *Germanensis*, un des principaux manuscrits de Catulle — ce qui n'est pas un mince titre à la reconnaissance des savants. Non moins scrupuleux que M. Benoist à se tenir au courant des dernières publications et à mettre à profit toute la « littérature » du sujet², M. Th. a su peut-être mieux conserver son indépendance et son originalité. Il propose même un certain

¹ V. *Revue*, t. XXVI, p. 59-63.

² A l'impossible nul n'est tenu : M. Th. a soin de déclarer que, parmi les travaux les plus récents, il en est plusieurs qu'il n'a pu se procurer (p. 818).

nombre de corrections qui lui appartiennent en propre ¹. Aucune, à vrai dire, ne me paraît fort vraisemblable, sauf CVI, 1-2 : ... *qui videt, esse Quid credat, nisi* ... (p. 791).

Le commentaire explicatif est abondant sans être surchargé. Il est rédigé avec ce tact, avec ce goût, qui est la marque de l'esprit français. Les difficultés sont franchement abordées et, quand l'état de nos connaissances le permet, résolues ; mais l'auteur se garde bien de donner pour certain ce qui n'est que probable : loin de chercher à en imposer au lecteur par des affirmations tranchantes, il lui fait part ingénument de ses doutes et de ses scrupules. Souvent — trop souvent peut-être au gré des curiosités exigeantes — il prononce le NON LIQUET : pour peu qu'on ait étudié les questions que soulève l'interprétation de Catulle, on conviendra que le scepticisme est ici de mise, et qu'en mainte occasion il est sage de se résoudre à ignorer. Je ne crois pas que M. Th. ait apporté beaucoup de remarques nouvelles dans la partie exégétique de son travail. Il s'est appliqué surtout à résumer les recherches de ses devanciers et à faire un bon choix parmi les explications proposées. Il ne pouvait guère et — il le déclare expressément ² — il n'a pas voulu faire davantage. Il ne serait pas équitable de l'en blâmer. Dans les limites qu'il s'est tracées, il me semble avoir parfaitement réussi : c'est tout ce qu'on est en droit de lui demander.

Voici quelques menues observations que j'ai faites en lisant le commentaire de M. Th. :

¹ V. p. 575, 613, 614, 626, 643, 666, 672, 676, 709-710, 715, 718, 752, 791, 799, 805-806.

² « Quand, après le désistement volontaire de M. Benoist, les éditeurs de cet ouvrage m'ont fait l'honneur de s'adresser à moi, je ne dissimule pas que j'ai longtemps hésité à me charger d'une tâche dont je comprenais toute la difficulté. J'objectais que la littérature de Catulle était devenue, dans ces derniers temps, considérable. C'était déjà beaucoup que de la connaître et de s'y reconnaître. Comment espérer y ajouter quelque chose par un travail qui devait être mené rapidement au terme? On m'a répondu qu'il ne s'agissait pas d'entreprendre une œuvre proprement originale, mais d'achever une édition française commencée il y a près de dix ans. ... Je désire que personne ne se méprenne sur le caractère que j'ai voulu donner à ce dernier volume. Mon but a été uniquement de permettre au lecteur français de lire ici Catulle jusqu'au bout. Aussi, dans les passages difficiles, ai-je moins songé à trouver des solutions nouvelles qu'à choisir parmi celles qui ont été proposées ... » *Avertissement*, p. IV-VI.

LXIV, v. 14 (p. 576). Si l'on prend *vultus* pour un accusatif (Haupt), il ne faut pas comparer Manilius, I, 116; car Manilius construit *emergere* avec l'accusatif de la chose dont on sort (*Ut possim rerum tantas emergere moles*), tandis que, dans notre passage, on aurait l'accusatif de la chose qu'on fait sortir. Il vaudrait mieux rappeler le réfléchi *se emergere* (cf. le passif *emergi*) : comme au pronom réfléchi on peut substituer *corpus*, *membra* (*corpus*, *membra levare* = *sese levare*; *corpus suum dedere* = *sese dedere*, etc. V. Zumpt, § 678), rien ne s'oppose, ce semble, à ce qu'on construise *emergere* avec *vultus*, qui désigne une partie du corps, une partie de la personne. Comparez *se penetrare* et *penetrare pedem* dans Plaute, Men., II, 3, 49 et V, 2, 64.

Ib., v. 24 (p. 578-579). Il fallait distinguer, je pense, les apostrophes, les invocations émanant du poète lui-même de celles qu'il met dans la bouche de ses personnages.

Ib., v. 51 (p. 585) : *Priscis hominum figuris* = *priscorum hominum figuris*. Il y avait là matière à une note intéressante sur la *trajectio epithetorum*.

Ib., v. 72 (p. 590) : « *Luctibus*, non pas : tourments d'amour, mais : extrêmes douleurs. Le mot semble choisi pour rappeler le meurtre du Minotaure, frère d'Ariane. » J'en doute; notez l'ensemble du passage : *A misera, assiduus quam luctibus externavit / Spinosa Erycina serens in pectore curas*, etc. — Ib., *externavit*. M. Th. traduit : « a mise hors d'elle-même. » Il a donc l'air de dériver ce mot de *externus*. Mais alors pourquoi en rapprocher *consternare*? Le rapprochement n'a de raison d'être que si l'on décompose *ex* + *sternare*. De toute façon, la note est obscure.

Ib., v. 81 (p. 592) : « *Angusta ... moenia*. Entendez le substantif dans le sens figuré. L'adjectif fait penser moins à l'état d'Athènes avant que Thésée y eût réuni les dèmes voisins qu'aux conséquences de ce dépeuplement périodique. Entendez donc avec prolepse : *ita vexarentur ut semper angustiora fierent*. » Je trouve que le dépeuplement de la ville serait exprimé d'une façon peu naturelle par *angusta moenia*, et je préfère l'explication d'Ellis : « The small size of Athens would make the recurring loss of its youth felt more severely¹. It was after the events

¹ Isaac Vossius avait déjà dit : « *Ipsa civium paucitas auget atrocitatem facti*, »

described by Catullus that Theseus ... increased the size of the town, and included all the Attic populations under it as metropolis, Thuc. II, 15, Plut. Thes. 24. Ovid, F. III, 181 *Moenia iam stabant populis angusta futuris, Credita sed turbae tunc nimis ampla suae*, suggests the further contrast, sentimentally so attractive to the Romans in reference to their own city, of the primeval simplicity and later greatness of Athens : and this may well have been in the thought of Catullus writing as he is of the *παλαιγενέων κλέα φωτῶν*, Apoll. R. I, 1. »

Ib., v. 83 (p. 593). *Quam* après *potius* n'est pas pour *quam ut*. V. Riemann, *Rev. de philol.*, 1888, p. 53-54, 58-59.

Ib., v. 104 (p. 596-597) : *Non ingrata tamen etc. Tamen*, selon moi, ne répond pas à l'idée : « malgré son trouble », mais oppose le succès des vœux d'Ariane aux chances que courait Thésée.

Ib., v. 146-149 (p. 604). M. Th. aurait pu signaler le parallélisme des vers 146-147 et 148-149. Cf. LXII, v. 50-52, 61-63.

Ib., v. 253 (p. 621) : *At parte ex alia, etc.* Cf. Verg., *Aeneid.*, I, 474 : *Parte alia fugiens amissis Troilus armis, etc.*

LXVI, v. 63 (p. 673). La note sur *cedentem* manque de clarté et de précision.

* * *

L'éloge du commentaire de M. Ellis sur Catulle n'est plus à faire. Cet ouvrage considérable, fruit de longues années de labeur, figure honorablement à côté du *Lucrece* de Munro, du *Juvénal* de Mayor, etc. L'auteur y déploie une érudition extraordinaire ; il puise à pleines mains, dans le trésor de ses vastes lectures, des citations piquantes et instructives qui éclaircissent la pensée du poète, les mots et les tournures qu'il emploie, les faits qu'il mentionne ou auxquels il fait allusion. C'est un travail de première main, indispensable à quiconque veut sérieusement étudier Catulle.

La 1^{re} édition a paru en 1876. Certains critiques allemands l'ont traitée sans ménagement. Certes, en plusieurs points de critique et d'interprétation, les opinions de M. Ellis étaient très contestables ou même erronées ; mais c'était faire preuve d'un esprit mesquin que de s'appesantir sur les défauts et de glisser sur les mérites éminents du livre. Ces jugements passionnés n'ont pas empêché d'ailleurs l'œuvre de M. Ellis d'obtenir le succès dont elle était digne ; au bout de treize ans, il a fallu la réimprimer.

M. Ellis n'a rien négligé pour rendre la nouvelle édition supérieure à la première.

On lira avec intérêt la préface où il dresse en quelque sorte le tableau statistique des progrès de la critique dans l'épuration du texte de Catulle; il insiste particulièrement sur les heureuses conjectures dues aux savants italiens du commencement de la Renaissance.

Le commentaire a été sensiblement amélioré, et il s'est accru d'une centaine de pages. M. Ellis a ajouté plusieurs excursus destinés soit à justifier les leçons qu'il a adoptées, soit à approfondir diverses questions de détail.

Tous les admirateurs de Catulle, tous les amateurs de philologie latine, tiendront à posséder ce splendide volume, qui est une véritable mine de renseignements précieux.

P. THOMAS.

O. RIEMANN, **Syntaxe latine d'après les principes de la grammaire historique**, nouvelle édition, entièrement remaniée. Paris, Klincksieck, 1890. In-12, X, 593 pp. — Prix : 5 francs.

Il est un peu tard pour parler d'un livre qui est déjà parvenu à sa deuxième édition; mais il nous a paru que l'excellent ouvrage de M. R. n'est pas aussi connu hors de la France qu'il mérite de l'être. L'on n'a pas assez dit peut-être que M. R., tout en s'aidant des travaux de Draeger et d'autres grammairiens, a su faire un travail original, qu'il a enrichi la science d'observations nouvelles, et surtout qu'il a exposé les faits et présenté les règles d'une façon magistrale. Les paragraphes consacrés à l'emploi du réfléchi, par exemple, sont des modèles de clarté et de précision.

Cette syntaxe est faite d'après les principes de la grammaire historique. L'auteur a soin de distinguer non seulement les différentes périodes de la langue, mais encore, si je puis ainsi parler, ses différentes couches (langue de la prose, langue poétique, prose littéraire, latin vulgaire, langage familier). Il s'est appliqué aussi à séparer les constructions ordinaires des constructions rares ou très rares, etc.

A vrai dire, il n'a point essayé de tracer un tableau du

développement de la syntaxe latine, ce qui, d'ailleurs, dans l'état actuel de la science, n'est guère possible. Son plan est plus restreint et son but plus modeste : il a voulu simplement donner, outre les règles essentielles dont l'ensemble forme, en latin, la syntaxe de la prose classique, un certain nombre d'indications relatives aux particularités de syntaxe les plus remarquables qu'on peut observer dans la langue des poètes et, en général, dans la langue des écrivains qui s'éloignent, plus ou moins, de cet usage classique. Son livre est un guide sûr et qui rendra de grands services aux étudiants déjà formés et aux professeurs : ceux-ci le consulteront avec fruit pour l'explication des auteurs, ceux-là y puiseront une connaissance exacte et solide du latin.

Nous n'avons pas affaire à un de ces manuels dont la stéréotypie éternise les imperfections. La deuxième édition renferme bon nombre de corrections et d'additions ; partout on voit la main du savant consciencieux, scrupuleux, qui ne se lasse pas d'améliorer son œuvre et d'y faire entrer le résultat de recherches poursuivies avec ardeur. Une table alphabétique très détaillée a été ajoutée au volume ; elle en rend l'usage infiniment plus commode.

Ce compte-rendu ressemblerait un peu trop à une annonce — et la *Syntaxe latine* de M. R. a droit à mieux —, si une petite dose de critique ne se mêlait à l'éloge.

Le défaut le plus grave qu'on puisse reprocher au travail, si estimable, de M. R., ce sont les lacunes et un certain manque de proportion. L'auteur lui-même l'a bien senti, et il s'en explique ainsi dans sa préface¹ : « Comme je voulais donner à ce » livre, malgré sa forme élémentaire, un caractère aussi scientifique que possible, j'ai été amené à passer plus rapidement » sur les points où tous les grammairiens sont d'accord, et à » insister davantage sur certaines questions controversées, sur » tout lorsque j'avais à signaler des faits qui n'avaient pas » encore été relevés jusqu'ici. » J'avoue que cette justification ne me satisfait pas entièrement. J'ai regretté l'absence de plusieurs remarques qui ne sont nullement déplacées dans une syntaxe approfondie. La syntaxe particulière des parties du discours surtout est écourtée : M. R. ne parle pas du substantif,

¹ P. V., note.

il ne dit rien des adjectifs pris substantivement, quoiqu'il s'occupe des participes employés comme substantifs (§ 259); le chapitre du pronom est incomplet, etc.

Je passe aux observations de détail.

P. 12, § 5, rem. : « En latin, dit M. R., les constructions dans lesquelles un adverbe ou une préposition avec son complément joue le rôle d'un substantif, se rencontrent, *mais tout à fait par exception*. » Ces constructions sans doute sont assez rares, mais elles le sont peut-être moins qu'on ne le croit communément. Plaute, *Curc.*, 286 : *Nec demarchus nec comarchus nec cum tanta gloria* (« ni un homme si fier »). Lucrèce, I, 774 : *Non animans, non exanimus cum corpore, ut arbor* (je ne pense pas qu'avec *animans et exanimus cum corpore* il faille sous-entendre *res* : v. la note additionnelle de Munro dans sa 4^e édition). Sall., *Cat.*, 3, 2 : *Supra ea, veluti ficta, pro falsis ducit*. Cf. Naegelsbach, *Lat. Stylistik*, § 75, 3.

P. 28, § 13. N'eût-il pas été bon d'indiquer la valeur exacte de *quisquam* ?

P. 33, § 15. J'ai des doutes très sérieux sur l'interprétation donnée par M. R. du passage de Salluste, *Jug.*, 18, 3 : *passim multis sibi quisque* (ablatif pluriel) *imperium petentibus* (« *multi* » *sibi quisque imperium petebant*, plusieurs des corps de troupe, de » nationalité différente, dont se composait l'armée d'Hercule, se » disputaient le commandement, et CHACUN DE CES CORPS demandait que le chef de l'armée fût un des siens »). *Multi* me semble désigner ici plusieurs *individus* et non plusieurs *corps de troupes*; l'idée des différents corps de troupes se trouve plutôt dans *passim* : il y eut beaucoup de compétiteurs qui s'élevèrent de tous côtés (*passim*), c'est-à-dire dans les corps de diverses nations dont se composait l'armée d'Hercule. Je persiste à voir dans *quisque* un nominatif (apposition irrégulière).

P. 34, § 15, rem. Parmi les auteurs qui emploient le pluriel *utrique* au lieu du singulier *uterque*, il aurait fallu citer Salluste (v. Constans, *De sermone Sallustiano*, p. 40).

Dans la syntaxe du relatif, j'aurais voulu voir noter un phénomène assez curieux : parfois, en latin, le relatif représente l'idée de l'antécédent *avec une extension plus grande*; en d'autres termes, l'antécédent exprime un objet individuel, et le relatif se rapporte à une idée universelle, au genre tout entier. P. ex., Sall., *Jug.*, 6, 3 : *Terrebat eum... opportunitas suae liberorumque aetatis*,

lieu de la légende,
 19. 48.
 19. 48.
 19. 48.

quae (l'occasion en général) *etiam mediocris viros spe praedae transvorsos agit*. Sen., *ad Marc. de consol.*, 1, 1 : *non auderem obviam ire dolori tuo, cui* (la douleur en général) *virī quoque libenter haerent et incubant*.

P. 46, § 25, a. L'accord du verbe avec l'attribut n'est pas sans exemple en français : « Saint Augustin nous apprend qu'il y a » dans chaque homme un serpent, une Ève et un Adam. Le » serpent SONT les sens et notre nature, etc. » (Pascal, *Lettre sur la mort de M. Pascal le père*, vers la fin).

P. 59, § 31, e. Cet alinéa (verbes intransitifs dont les composés deviennent transitifs) devrait, à notre avis, recevoir quelques développements.

P. 65, § 35. L'auteur ne parle pas du cas où des verbes *ordinairement transitifs* sont employés, sans complément direct, avec l'accusatif de qualification (accusatif complément interne). Ainsi, *turbare, perturbare*, qui sont des verbes transitifs (*turbare aquam, perturbare aciem*), se rencontrent avec l'accusatif de qualification. Plaute, *Bacch.*, 1076 : *Quas meus filius turbas turbet*. Most., 416 : *Quae facta hic turbavimus* (v. la note de Lorenz sur ce vers). Tér., *Hecyr.*, 213 : *Tu sola exorere, quae perturbes haec* (« pour causer tous ces bouleversements, » et non : « pour bouleverser ces choses ») *tua impudentia*. — Un exemple plus remarquable encore nous est fourni par Salluste, *Cat.*, 2, 7 : *Quae homines arant, navigant, aedificant* (« les travaux de l'agriculture, etc., auxquels se livrent les hommes », et non : « les champs que les hommes labourent, etc. »), *virtuti omnia parent*.

P. 69, § 37, rem. 1. M. R. aurait pu ajouter que l'emploi de l'accusatif sans *in*, à la question *quo*, pour les noms de pays ou de grandes îles, est restreint chez les classiques aux noms grecs de la 2^e déclinaison.

P. 85, note 2. Il n'eût pas été hors de propos de citer la construction du nominatif avec *nomen habeo* (= *nomino*). V. Draeger, *Hist. Synt.*, t. I, § 193, 1.

P. 94, note. M. Rieman rapporte au génitif explicatif les expressions comme : *deliciae pueri, scelus viri, flagitium hominis*, etc. Je me demande si ces expressions ne sont pas plutôt analogues aux tournures connues : *scriptorum magna ingenia* (= *scriptores magni ingenii*), *nova dignitas publicani* (= *publicanus novae dignitatis*), *tanta vis hominis* (= *homo tam potens*),

etc. : la qualité saillante devient la notion principale sous forme de substantif, et l'on y joint le génitif de l'objet auquel cette qualité appartient. *Flagitium hominis* n'est qu'une manière plus énergique de rendre l'idée : *flagitiosus homo*, etc. Je constate que, lorsqu'il y a un véritable génitif explicatif, le terme au génitif est à celui dont il dépend comme l'espèce est au genre ou comme l'objet individuel est à l'espèce (*alimenta frugum*, *virtus continentiae*). Nous avons ici un cas différent. Cf. Draeger, *Hist. Synt.*, t. I, § 202, 2 et 3.

P. 94, § 49, rem. L'emploi des formes neutres *Rhenum*, *Me-taurum*, etc., avec *flumen* valait peut-être la peine d'être mentionnée.

P. 95, note 4 : « On rencontre même *cunctis*... *Deorum*¹, Ca-tulle, 66, 9 (cf. *cuncta gignentium*, Sall., *Jug.*, 93, 4), quoiqu'il » n'y ait là aucune idée partitive. » Si je ne craignais de passer pour un amateur de chicanes, je soutiendrais volontiers que l'idée partitive n'est pas aussi étrangère à ces constructions que le prétend M. R. Dans tous les exemples que je connais, le génitif est joint à *cuncti*, jamais à *omnes*. Or, *cuncti*, d'après l'étymologie (*co-juncti*), désigne une somme, c'est-à-dire le *résultat d'une addition*, ce qui présuppose qu'on a considéré successivement les *différentes unités* dont le nombre total se compose. Ainsi, *cuncti hominum* = un *des hommes* + un autre ... et ainsi de suite jusqu'à ce que la série soit épuisée. S'il est vrai que la somme des individus coïncide exactement avec le genre homme tout entier, il est vrai aussi que les différents individus qu'on a réunis par la pensée *font partie* de ce genre.

P. 98, § 51. Un mot sur l'expression *quod ejus* n'eût pas été superflu.

P. 105, § 55, a. *Venit in mentem* se construit aussi avec *de* et l'ablatif. Térence, *Hec.*, 536-537.

P. 108, § 57, b. « Le prix d'une chose, dit M. R., peut aussi » être indiqué ... par un *adverbe de quantité*, qui est tantôt au » *génitif*, tantôt à l'*ablatif*. » Je n'aime pas beaucoup cet adverbe qui a un génitif et un ablatif.

P. 123, § 65. A propos de l'ablatif de comparaison, M. R. n'a

¹ *Cunctis deorum* est une conjecture de Haupt (les mss. portent *multis dearum*). Quelque vraisemblable que soit cette conjecture, il eût mieux valu choisir un autre exemple.

pas cru devoir parler des ablatifs *spe*, *opinione*, etc. J'ai relevé dans ce genre deux ou trois exemples peu connus qu'on me permettra de citer ici : Ovide, *Ars am.*, I, 90 : *Haec loca sunt voto fertiliora tuo* (« plus fertiles que tu ne peux le désirer »). Manil., *Astron.*, IV, 674 : *India notitia major* (« trop grande pour être connue »). Peut-être Sall., *Orat. Lepidi*, 1 : *pejor atque intestabilior metu vostro* (v. *Revue*, t. XXII, p. 113-114).

P. 143, § 77, e. Je signale à M. R. la double construction de *intentus*, avec l'ablatif et avec le datif : l'ablatif désigne la cause de l'état exprimé par *intentus* (= « absorbé par... »); le datif marque le but auquel tendent les efforts, l'objet auquel on s'applique.

P. 144, § 77, h. Pour la locution *opus est*, je préfère l'explication que M. R. a donnée dans sa première édition. D'ailleurs, ce qu'il dit p. 460, note 2, est en contradiction avec l'explication de M. Wölfflin, qui est la seule qu'il cite dans la seconde édition.

§ 82. Il ne fallait pas omettre, dans une syntaxe historique, l'emploi archaïque et sans doute populaire de l'accusatif avec *ad* au lieu du datif¹ avec certains verbes (construction qui a passé dans les langues romanes); p. ex. Plaute, *Stich.*, 140 : *Quae ad virum nuptum datur*. *Pseud.*, 548 : *Ne quo te ad aliud occupes negotium*. Lucrèce, I, 750 : *Quod ad sensus nostros minimum esse videtur* (v. la note de Munro sur ce vers).

P. 168, § 101. Je ne comprends pas quel rapport il y a entre *ex* = « depuis » et l'exemple *ex equo pugnare*.

P. 170, note 2. Dans la phrase de T. Live : *Cum prae indignitate rerum stupor silentiumque... ceteros patrum defuisset*, on pourrait justifier l'emploi de *prae* en disant qu'il y a là au fond une idée négative : « ils ne bougèrent pas, ils ne parlèrent pas. »

P. 215, § 146 : « On sait qu'en grec l'aoriste s'emploie, sans » qu'il soit nécessaire d'ajouter un adverbe signifiant *jamais*, » *toujours*, *souvent*, etc., pour marquer un fait d'expérience... En » latin, cet emploi ne se rencontre que chez les *poètes* et chez les » prosateurs de l'*époque impériale*. » V. toutefois Salluste, *Cat.*, 11, 3 : *Avaritia pecuniae studium habet, quam nemo sapiens concupivit*; 51, 2 : *neque quisquam omnium libidini simul et usui paruit*; etc. Il faut tenir compte, à la vérité, de ce que ces phrases sont négatives.

¹ Cette remarque aurait pu prendre place dans le chapitre du datif.

P. 215, § 147. M. R. a oublié la locution *faxo*, « je t'en réponds, » si usitée chez les comiques.

Dans le chapitre de l'emploi des temps, je note l'omission de la périphrase *sum sciens*, etc.¹. Il y aurait aussi quelques mots à dire de l'emploi *modal* des temps (le futur mis pour l'impératif, etc.).

J'ai trouvé peu de chose à critiquer dans le reste du volume. Je m'arrête, en engageant ceux de mes lecteurs qui ne possèdent pas déjà la *Syntaxe latine* de M. R. à en faire l'acquisition et à l'étudier : ils me pardonneront alors d'avoir peut-être abusé de leur patience.

P. THOMAS.

PAUL RENAN : **La France Chevaleresque, ou les origines héroïques de la nation française. Épopée Nationale.** Paris. Marpon et Flammarion, 1887 et 1888. 3 vol. parus, à 4 fr. le vol.

On annonce l'apparition prochaine du quatrième et dernier volume de cette vaste épopée.

Une épopée, à la fin du XIX^e siècle, ce minotaure destructeur de toute poésie, cette époque de fer où les chiffres, les sciences, les machines et l'industrie ont accaparé toute l'activité de l'homme ! Mais c'est une aberration ! — Oui, Monsieur, une épopée ; et qui plus étrange encore vous paraîtra, une épopée en prose. Au reste, tranquillisez-vous : cette prose est toute pleine de poésie, non point de celle qui résulte du froid agencement des syllabes et des rimes, mais de la poésie qui vient du cœur, qui procède des situations, des pensées et des sentiments. Et pourquoi notre temps, qui sait se reposer de la fièvre de l'agiotage et de la production industrielle dans la lecture de romans soi-disant naturalistes et de poésies décadentes, ne trouverait-il pas aussi bien le calme et la détente de ses facultés surexcitées, dans une œuvre saine, généreuse, bien pensée et bien écrite ? Si ce mot d'épopée vous choque et vous fait l'effet d'un anachronisme, intitulez le livre de M. Renan un roman historique ; mais lisez-le, et vous y trouverez profit et satisfaction ! Cependant je tiens pour plus sincère et plus juste la qualifica-

¹ Cette particularité pourrait figurer également au § 259 (le participe employé comme adjectif).

tion d'épopée. Ces quatre volumes visent bien au but du genre épique et l'atteignent. Malgré la *Henriade*, la France n'a pas d'épopée. La tentative de M. Renan de lui en donner une mériterait déjà des éloges. C'est à l'avenir à décider si les forces de l'écrivain ont répondu à l'ampleur de vue du penseur.

Le sujet est pris dans un lointain suffisant pour laisser place à l'essor de l'imagination poétique. Sans cet éloignement des temps ou des distances, l'épopée ne peut être que de l'histoire faussée, trop peu de poésie et pas assez de science. Guizot, dans son *Histoire de la Civilisation en France*, proclame le récit du siège de Paris par les Normands, en 885-887, « le plus magnifique sujet d'épopée de l'histoire de France. » Vous croyez à une boutade du grave ministre de Louis-Philippe? Lisez l'œuvre de M. R., et vous comprendrez le parti admirable qu'il y avait à tirer de cet événement en apparence si petit, et comme perdu dans une période où les faits lugubres, grandioses et cruels se pressent et s'accumulent. Ce siège de Paris marque les origines de la dynastie capétienne; il est le point où commence à vrai dire l'histoire de la France, séparée enfin de la Germanie qui la tenait comprimée sous elle depuis le temps où les Germains de Clovis avaient renversé ses précédents dominateurs, les Romains. Les vaincus de 837 ne sont pas les seuls Normands; mais aussi ce lâche Charles-le-Gros, dont l'incapacité et la couardise provoquent la chute et l'émiettement de l'empire de Charlemagne, et permettent à la Neustrie ou France de se constituer en état indépendant.

La matière en elle-même, l'histoire du siège de Paris, paraîtra mince et peu susceptible de donner naissance à quatre volumes compacts. Mais M. Renan a très bien vu que pour donner à cet événement toute sa portée et toute sa signification, il fallait y rattacher les faits contemporains. Aussi nous donne-t-il, non un simple récit plus ou moins orné d'assauts et de batailles, mais un véritable tableau de l'état de la société en France et dans les contrées voisines à cette époque. Ce tableau, largement conçu et non moins magistralement exécuté, nous fait connaître, mieux et plus exactement que bien des lourds ouvrages d'histoire, les idées, les institutions, les mœurs, la religion des envahisseurs Normands; l'état d'esprit et les habitudes du clergé gallo-romain, de la société féodale naissante, du faible empereur Charles-le-Gros. Tout cela puisé aux meilleures sour-

ces, les chroniqueurs contemporains, les sagas Scandinaves, même les écrivains sacrés. La savante introduction mise par l'auteur en tête de son premier volume témoigne de la connaissance approfondie qu'il a de cette partie du moyen âge et de sa littérature.

Ces « leçons » d'histoire puisent un intérêt immense dans la manière dont elles sont données. Ce n'est point *ex cathedra*, par de longues et savantes dissertations, que M. R. nous fait pénétrer avec lui dans ce monde du neuvième siècle qu'il veut nous faire connaître, mais en mettant en action sous nos yeux des hommes de cette époque avec tout ce qui pouvait et devait constituer leur caractère, reflet fidèle des idées et des institutions de leur temps. Les personnages qui apparaissent successivement dans les trois volumes dont nous venons d'achever la lecture sont en nombre extraordinairement considérable, et appartiennent à toutes les classes de la société d'alors. C'est merveille comme la personnalité de chacun est nettement dessinée ; et comment, d'autre part, ceux dont l'action est prépondérante, qui reparaissent sans cesse dans le cours de l'ouvrage, restent toujours d'accord avec eux-mêmes, et toujours profondément humains ! Je vois, dans cette peinture des caractères, l'un des mérites supérieurs du livre de M. Renan, l'un de ceux qui le feront vivre.

L'auteur, dans son introduction, a remarqué que la puissance de la femme a été bien plus grande qu'on ne se l'imagine, dans cette société féodale où la force brutale semble, à qui la voit superficiellement, avoir régné sans partage. Aussi a-t-il fait large place dans son épopée aux personnages féminins. De là, un grand avantage : les scènes douces et calmes viennent naturellement charmer et reposer, après celles où se déroulent les violences et les hauts-faits des guerriers. Peut-être même M. R. a-t-il trop cherché à mettre un certain parallélisme entre les tableaux idylliques et les peintures des cruautés de la guerre ?

Les femmes de la *France Chevaleresque* ne sont pas, pourtant, toutes de petites personnes occupées de tendresses fades et de mièvreries. L'auteur est trop vrai, pour nous dépeindre comme étant la règle ce qui ne peut être que l'exception. Voici la jeune fille timide et pudique, dont le cœur s'ouvre à l'amour avec une naïveté, une ingénuité charmante : Evelina, Blitilde, Lucile, Mellidis, Chritéis. Théodrade, Albrade, sont des épouses et des

mères tendres et dévouées, dont la tendresse et le dévouement à leurs époux sont portés à leurs plus extrêmes limites. Cette sincérité, cette profondeur discrète entoure même d'une sorte d'auréole l'affection de Bertilde pour l'évêque Gozlin, qui, du reste, avoue d'autant plus hautement et sa femme et son fils que le célibat ecclésiastique était loin encore, à cette époque, de figurer dans les canons de l'Eglise. En face de la grande dame impudique, passionnée, astucieuse et cruelle, Pharaïlde, voici une pauvre jeune femme, Wisnelda, qui épouse le guerrier neustrien Romaric sans pouvoir oublier celui qu'elle aime réellement, le kongar danois Roswald : son honnêteté, l'immensité de son amour, jettent un voile sur sa faute, et lui assurent plus que la pitié du lecteur, sa sympathie. Enfin, nous apparaît aussi le type de la femme forte telle que devait la faire la rude société scandinave : Rolla et ses Vierges aux Boucliers. Cependant, là non plus, la nature ne perd pas ses droits : et dans ces terribles guerrières, plus redoutables au combat que les hommes même, se montrent sans cesse l'impressionnabilité féminine, la douceur, la sensibilité, le cœur !

Moins complexe est l'âme de l'homme. Dans une épopée militaire, il fallait s'attendre à voir célébrer avant tout la vigueur de bras, l'intrépidité du soldat, la passion de la gloire, la sagesse et l'habileté dans le commandement, un amour immense de la patrie chez ceux qui la défendent contre l'étranger. Le comte Eudes, l'évêque Gozlin, le chevalier Robert, cent autres, du côté des Danes comme chez leurs adversaires, sont des types achevés de la vertu guerrière. L'abbé Ebles joint au courage et à la force une bonne humeur toute française : c'est avec joie qu'on le voit sans cesse reparaitre sur la scène, plus leste en propos, plus joyeux au festin, plus libre en ses actions, plus vaillant au combat que pas un, sans qu'il vienne à personne l'idée de suspecter la sincérité de sa foi. En face du chef Siegfried, loyal autant que brave, on voit se dresser Sinrick, aussi redoutable que lui, mais envieux, égoïste, cruel, sans conscience. Le simple guerrier normand ou gaulois, le barde scandinave et le moine-poète, l'artiste, le savant, l'homme du peuple ont, aussi bien que les rois, les ducs et les comtes, leur portrait nettement dessiné et leur part dans le développement des faits de l'épopée.

Tous ces personnages se meuvent sur un théâtre immense, qui s'étend du Rhin à la Bretagne, de la Frise à l'Auvergne :

l'exactitude des indications topographiques de l'auteur a provoqué, à juste titre, l'admiration des critiques français qui se sont occupés des premiers volumes de son œuvre.

Analyser complètement un ouvrage de pareille étendue dépasse évidemment les limites d'un simple compte-rendu. Nous croyons en avoir dit assez pour en faire ressortir les principaux mérites. A part la voix discordante d'un politicien qui ne voit rien en dehors de la politique toujours aboyante et hurlante, la *France Chevaleresque* n'a rencontré jusqu'ici que des éloges. Opposée par l'auteur à cette littérature décourageante qui ne voit et ne montre que le vice et les bas-fonds, écrite pour relever le patriotisme de la France et la foi en sa vigueur et son avenir ébranlés par de cruelles défaites, elle n'en mérite que plus d'attention et de sympathie.

Sans doute, elle n'est point parfaite. Mais quel métal s'écoule du creuset sans entraîner avec lui quelques scories? Un terrible écueil dans le récit d'un siège de dix-huit mois, c'était la répétition presque infaillible des mêmes descriptions d'assauts et de batailles. M. R. a fait les plus louables efforts pour ne pas s'y heurter. Nous ne voudrions pas assurer qu'il a complètement réussi. Il est souvent trop abondant, trop minutieux dans ses descriptions. L'action, dans son œuvre, est déjà fort complexe : pourquoi la retarder et en interrompre le fil par des tableaux qui, forcément, se reproduiront sans cesse à peu près les mêmes? Quelques dialogues méritent le même reproche. Mais je ne saurais me plaindre de la longueur des légendes scandinaves si heureusement intercalées par M. R. dans son récit : elles lui donnent une couleur locale, un accent de sincérité, un air de vie admirables.

G. DU BOIS-HAYES.

Correspondance secrète du comte de Mercy-Argenteau avec l'empereur Joseph II et le prince de Kaunitz, publiée par le chevalier ALFRED D'ARNETH et JULES FLAMMERMONT, tome I. XXXI. 495 pages. Paris, imprimerie nationale, 1989.

On connaît l'originale figure du comte de Mercy-Argenteau, l'homme de confiance que Marie-Thérèse avait placé auprès de sa fille Marie-Antoinette avec mission de la surveiller de près et de rendre compte de ses moindres faits et gestes, presque jour par jour. Il nous dévoile lui-même les procédés, grâce auxquels il était tenu minutieusement au courant des actions de la reine. « Je suis assuré, écrit-il, de trois personnes du service en sous-ordre de Madame l'archiduchesse : c'est une de ses femmes et deux garçons de chambre qui me rendent un compte exact de ce qui se passe dans l'intérieur. Je suis informé, jour par jour, des conversations de l'archiduchesse avec l'abbé de Vermond, auquel elle ne cache rien ; j'apprends, par la marquise de Durfort, jusqu'au moindre propos de ce qui se dit chez Mesdames, et j'ai plus de monde et de moyens encore à savoir ce qui se passe chez le Roi (Louis XV) quand Madame la Dauphine s'y trouve. A cela je joins mes propres observations, de façon qu'il n'est pas d'heure dans la journée de laquelle je ne fusse en état de rendre compte sur ce que Madame l'archiduchesse peut avoir dit, ou fait, ou entendu ..., et j'ai donné à mes recherches toute cette étendue, parce que je sais combien le repos de votre Majesté y est intéressé¹ ».

L'ambassadeur s'acquitta fidèlement de sa mission ; jamais il ne dissimula rien, de même qu'il n'affirma rien sans en avoir une certitude absolue : « Jamais, dit-il, je ne croirai devoir tranquilliser votre Majesté aux dépens de la vérité des faits² ».

L'extrême confiance de Marie-Thérèse déléguait du reste à Mercy une autre mission que celle de simple informateur. C'est d'après ses avis que, sur plus d'un point délicat, elle écrit à sa fille, pendant que celle-ci accueille et invoque également ses conseils en vue de certaines lettres à sa mère.

¹ *Correspondance secrète du comte de Mercy avec Marie-Thérèse*, I, 220 (16 novembre 1770).

² *Ibid.* I, 156 (16 avril 1771).

Pendant quinze ans cet échange de lettres se poursuivit entre l'impératrice et son fidèle serviteur. Marie-Antoinette l'ignora toujours et nul de ses contemporains, sauf l'abbé de Vermond en France, sauf Joseph II et Kaunitz en Autriche, n'en sut davantage.

La *Correspondance secrète entre Marie-Thérèse et le comte de Mercy-Argenteau*, publiée en 1874 par MM. le chevalier d'Arneth et Geffroy, fut une véritable révélation. Jusqu'alors l'histoire de Marie-Antoinette n'avait pu être écrite qu'à l'aide de mémoires composés plusieurs années après sa mort sous l'influence des sentiments divers que ses dernières infortunes avaient suscités; inspirés par le respect, la pitié ou la haine, ils n'apportaient pas une suffisante lumière. Le recueil des lettres déposées aux archives de Vienne était au contraire d'une authenticité indéniable, il abondait en détails curieux et renouvelait l'histoire de la cour de France pendant les années 1770 à 1780.

Mercy conserva pendant le règne de Joseph II ses fonctions officielles d'ambassadeur et sa tutelle officieuse auprès de la jeune reine; les rapports et les correspondances furent aussi nombreux et aussi minutieux que du temps de Marie-Thérèse. Nous en recevons aujourd'hui la première partie avec les réponses de l'empereur. Ce volume va du 6 décembre 1780 au 27 décembre 1785. Nous y apprenons quantité de nouvelles de la cour de Versailles, les petites dissensions qui règnent au sein de la famille royale, les cabales et les intrigues ourdies contre la reine par les comtes de Provence et d'Artois; Mercy révèle à son maître l'indifférence de Louis XVI qui se rend à la chasse alors que Marie-Antoinette est à peine accouchée d'une heure ¹. « Quant à la Reine, elle est bien dissipée; elle n'a pas profité des circonstances, son esprit trop léger, trop frivole, et entouré avec cela des personnes trop intéressées à l'y conserver, n'a pas pris l'assiette et la suite que la solidité de son bonheur et sa considération personnelle exigeraient ² ».

Mais ces dépêches qui ont trait surtout à la vie privée de la jeune souveraine ne sont pas les plus nombreuses dans ce nouveau recueil. L'histoire intime cède la place à la politique

¹ P. 68 (lettre du 23 octobre 1781).

² P. 87 (lettre du 18 février 1782).

et l'on remarque que la malheureuse affaire du collier ne donne lieu qu'à quelques lignes. C'est que les événements les plus graves se succèdent rapidement de 1780 à 1785. La guerre d'Amérique touche à son terme et Joseph II rêve de s'interposer, de concert avec la Russie, comme médiateur entre la France et l'Angleterre; un peu plus tard il conçoit, toujours d'accord avec Catherine II, de vastes projets pour le partage de l'empire ottoman. Enfin, et ceci nous intéresse particulièrement, l'empereur veut rouvrir l'Escaut fermé aux navires belges depuis le traité de Münster. Esprit ouvert et vif, se formant une haute idée des devoirs d'un chef d'État, il désire ardemment mettre fin à cette sujétion humiliante.

Dès 1782 il prescrit à Mercy de « sonder le terrain pour voir s'il y aurait moyen d'en tirer parti et si je pourrai être redevable au crédit et à l'amitié de la Reine et enfin à la France de ce joli cadeau qui ne me rendrait pas plus riche, ni plus puissant, ni plus formidable, mais qui me ferait contribuer avec un double empressement à conserver à la France toute sa prépondérance en Hollande, en m'ôtant en même temps toute idée de rechercher et d'étendre mes droits et convenances sur les possessions de la république à l'occasion de différends de limites qui subsistent entre nous. C'est par la voie de la France que le plus sûrement on pourrait arriver à ce projet ¹ ».

Puisque « le crédit et l'ascendant qu'Elle (la Reine) a sur son auguste époux n'ont cessé de s'accroître et de s'affermir ² », il faut qu'elle vienne en aide aux projets de son frère. Marie-Antoinette prit chaudement parti pour l'empereur. Surtout, lorsque deux ans plus tard, la querelle se fut envenimée.

On sait que Joseph II réclama officiellement la libre navigation du fleuve dans un ultimatum remis aux ambassadeurs de la République des Provinces-Unies par le comte de Belgiojoso. Sur le refus des États-généraux il donna l'ordre au brigantin le *Louis* de forcer le passage, mais, le 4 octobre 1784, les Hollandais le capturèrent après avoir menacé de le couler bas. L'empereur considéra cet acte comme une déclaration de guerre et réunit une armée sur la frontière hollandaise.

¹ P. 130 (lettre du 23 septembre 1782).

² P. 198 (lettre du 22 novembre 1782).

En France l'opinion publique toujours prévenue contre l'ambition séculaire des Habsbourg, se prononça énergiquement en faveur des Hollandais. Le ministre Vergennes, craignant de voir la Hollande se jeter dans les bras de l'Angleterre, proposa à Louis XVI une intervention armée, et, en dépit des multiples et instantes démarches de la Reine, il l'emporta. La médiation de la France força Joseph II à conclure avec les Provinces-Unies le traité de Fontainebleau, le 8 novembre 1785. Il ne le pardonna jamais à son beau-frère et dans ses lettres à Mercy il s'en expliqua avec une profonde amertume : « Les mauvaises volontés, écrit-il, et le principe de me nuire en toute façons, joint à la fausseté, dirigent toutes les actions, et rien ne doit plus étonner ¹ ».

Louis XVI ne soutint pas davantage l'empereur lorsque celui-ci voulut échanger les Pays-Bas contre la Bavière. Le roi de France voyait dans ce projet une modification importante du corps germanique. « En effet, il déplacerait la maison palatine du centre de l'Empire pour la reléguer à une de ses extrémités, ce qui dérangerait le système d'équilibre qui a été l'objet le plus essentiel du traité de Westphalie et qui a fait jusqu'à présent un des principaux soutiens de la constitution allemande ² ». Marie-Antoinette eut beau déployer toute la vivacité de son zèle; vainement mandait-elle les ministres et leur faisait-elle la leçon. Elle alla jusqu'à retarder de sept jours le départ d'un courrier, tandis qu'elle avertissait secrètement l'empereur des résolutions qu'elle savait arrêtées ou sur le point de l'être; pour elle les vrais intérêts de la France sont indissolublement liés à ceux de l'Autriche; elle n'a pas d'autres vues politiques que la conservation de l'alliance des Bourbons et des Habsbourg; les seuls mobiles de sa conduite sont des considérations de sentiment, et cela n'a rien d'étrange, car depuis son mariage elle a constamment subi l'influence très active de sa mère, de son frère et de Mercy. Mais cette fois encore toutes ses instances furent inutiles.

Louis XVI, homme d'esprit borné, mais de sens droit, comprit que Vergennes avait une vue claire des réalités politiques,

¹ P. 376.

² P. 373.

et il refusa de se séparer de lui. La conduite du ministre est moins irréprochable. Son devoir était de désabuser la Reine, de lui faire saisir les multiples inconvénients que présentaient les projets de l'empereur au point de vue des intérêts de la France. Il ne le tenta pas une fois, et se borna à déjouer auprès de son maître les intrigues de Marie-Antoinette, toujours imprévoyante et légère dans son dévouement fraternel.

Ce premier volume nous apprend à connaître de plus près bien des physionomies intéressantes; en dehors du couple royal, de Joseph II et de Mercy, Kaunitz, Loménie de Brienne, Noailles, Calonne, Necker nous apparaissent sous un jour nouveau.

Le nom des éditeurs garantissait l'excellence de la publication. Le chevalier d'Arneth, qui le premier ouvrit libéralement aux historiens les riches archives dont-il a la garde, est célèbre par les ouvrages d'une importance capitale qu'il a consacrés à l'histoire du XVIII^e siècle en Autriche. Son collaborateur M. Flammermont, professeur à la faculté des lettres de Lille, est avantageusement connu par des études importantes sur les réformes du chancelier Maupeou¹. Tous deux ont accompli leur mission avec un soin extrême. Le commentaire dont-ils ont enrichi chaque pièce est très savant, très clair et très complet. C'est une contribution magistrale à l'histoire du siècle dernier.

EUGÈNE HUBERT.

¹ *La réforme judiciaire du chancelier Maupeou*. Paris, 1880. — *Le chancelier Maupeou et les parlements*. Paris, 1884.

Syntax of the moods and tenses of the greek verb., by
 W. W. GOODWIN, *rewritten and enlarged*. London, Macmillan
 1889, in-8° 464 pages, 14 sh.

La première édition de ce livre, fort modeste alors, parut en 1860, et M. Goodwin s'y proposait de donner un exposé complet mais pratique des règles qui gouvernent l'emploi des modes et des temps en grec. La tâche n'était pas aisée, car, si nombre de règles étaient bien fixées, il y en avait aussi quantité sur lesquelles on n'était nullement d'accord. « Celui qui s'imagine, disait M. Goodwin dans la préface de la seconde édition, en 1865, que chaque règle importante de la syntaxe grecque et latine a une base aussi solide et est aussi exactement définie que les règles de l'addition et de la multiplication en arithmétique, celui-là n'a pas même commencé à savoir. » Tandis que la morphologie était étudiée avec tant de soins, les règles syntaxiques restaient vagues et flottantes, surtout à cause de la tendance qu'avaient les savants à traiter la syntaxe métaphysiquement plutôt qu'à la lumière du sens commun. Cette tendance fut surtout prédominante en Allemagne, depuis que G. Hermann s'avisa d'appliquer aux modes grecs les catégories de la modalité de Kant. Le résultat fut qu'on trouva aux modes des sens mystérieux, auxquels jamais les Grecs n'avaient songé, et que l'on fit des distinctions subtiles qui séparaient des constructions parfaitement équivalentes.

Madvig ouvrit enfin une nouvelle ère dans les études grammaticales, en faisant rentrer l'étude de la syntaxe grecque dans le domaine du sens commun. C'est lui qui le premier donna des règles exactes et précises sur la signification de l'optatif et de l'infinitif de l'aoriste ainsi que de la construction de ὅτι et de ὡς dans le discours indirect.

M. Goodwin profita naturellement de ces travaux pour la seconde édition de son ouvrage, mais il remania d'après ses idées à lui toute la théorie des périodes conditionnelles; c'est lui aussi qui le premier expliqua, par le principe du discours indirect, l'emploi du subjonctif après ἵνα, ὅπως dépendant d'un temps principal etc. etc.

Dans cinq éditions successives M. Goodwin ne cessa d'améliorer son œuvre, et la sixième édition qui vient de paraître, est à vrai dire un livre nouveau, bien que le fond soit resté le

même. Ceux qui se sont servis de l'ancienne édition, se retrouvent en pays de connaissance quand ils ouvrent la nouvelle.

Il va de soi cependant que sur bien des points les recherches sont actuellement plus étendues et plus précises. Depuis 1875 ont paru les *Synt. Forsch.* de Delbrück, les dissertations sur la syntaxe historique publiées sous la direction de M. Schanz, la *Homeric grammar* de Monro, les études de Gildersleeve etc. Dans tous ces travaux on a suivi la méthode historique qui, appliquée à la morphologie, avait donné de si brillants résultats. Ce qui distingue donc précisément cette dernière édition du livre de M. Goodwin des précédentes, c'est que la méthode historique a été suivie dans l'exposé des théories. C'est ainsi que nous trouvons l'histoire des constructions finales, l'histoire du développement des constructions avec $\pi\rho\iota\nu$, l'origine et le développement des constructions avec l'infinitif etc. L'auteur expose avec le plus grand soin comment les constructions subordonnées sont sorties des constructions paratactiques, et l'usage homérique, celui d'Hérodote et celui des Attiques sont étudiés successivement.

Je disais tantôt que le fond du livre n'a pas changé; en effet, les théories émises jadis par M. Goodwin étaient le résultat d'investigations tellement soigneuses et pénétrantes, que les recherches plus récentes sur la grammaire historique ne les ont pas ébranlées. Il a suffi à M. Goodwin de placer chaque découverte nouvelle à sa place.

On a pu relever dans son livre tel ou tel point de détail sur lequel les savants ne se trouvent pas d'accord, mais on peut dire que pour le moment, les *Moods and Tenses* de M. Goodwin ne peuvent être remplacés par aucun autre livre, et que pour la clarté de l'exposition, la sûreté de la doctrine et l'abondance des exemples (plus de 5000), il sera difficile de le surpasser.

J. KEELHOFF.

VARIA.

M. P. Fabre a retrouvé dans un manuscrit de la bibliothèque de Cambrai (n° 512), datant du 12^e siècle, une copie du *Curiosum Urbis*, écrit qui, comme on le sait, remonte au IV^e siècle et donne l'indication des monuments existant dans chacune des quatorze régions de Rome. Le texte se rapproche beaucoup de celui du Vaticanus 1984. M. Fabre en a publié le texte dans les Travaux et Mémoires des Facultés de Lille dans un travail intitulé : « Le Polyptique du chanoine Benoit. » Étude sur un manuscrit de la bibliothèque de Cambrai. Lille, 1889.

M. le prof. O. Benndorf continue régulièrement la publication de ses *Vorlegeblätter* destinés aux séminaires archéologiques (*Wiener Vorlegeblätter f. archaeologische Uebungen*. Wien. fol.). L'atlas pour 1888 comprenait 7 planches de vases peints dont les artistes nous sont connus, deux planches de représentations de scènes nuptiales grecques et romaines, enfin 3 planches donnant les divers essais de restitution de la destruction de Troie peinte par Polygnote dans la Lesché de Delphes. Celui pour 1889 se compose de 7 planches de vases des peintres connus, de 4 planches relatives au Cycle mythique de Thèbes et d'Édipe et d'une planche d'une des représentations interprétatives de la Cista Ficorini. On ne saurait assez recommander ces atlas à ceux qui désirent s'initier aux études archéologiques. Le prix de chaque Atlas est de 16 francs.

Le Dr Valentini a publié dans le *Bulletin of the american geographical Society of New York* (déc. 1888, sept. 1889) une intéressante étude intitulée *the portuguese in the track of Columbus*. Il prouve que directement après que Colomb fût revenu de son premier voyage, le roi de Portugal Jean II envoya en secret quatre caravelles sous le commandement d'Almeida afin de découvrir de nouvelles terres occidentales. Almeida aborda aux côtes du Yucatan; seulement comme l'expédition fut tenue secrète, la découverte resta sans résultats; et lorsque Grijalva aborda aux mêmes plages en 1518, il put croire que jamais européen n'avait vu ces rivages. Les preuves fournies par M. Valentini sont des plus probantes et son travail constitue une contribution importante à l'étude de l'histoire des découvertes du 15^e et du 16^e siècle.

Contrairement à ce qui était généralement admis jusqu'à ce jour, M. Studniczka vient de prouver que la statue assise du Palazzo Spada dans laquelle on voulait reconnaître le Stagyrte ne représente pas Aris-

tote. La tête n'appartient pas à la statue et les lettres *APIST* inscrites sur la base ne sauraient être lues *APISTOTEΛΗΣ*, la place faisant absolument défaut pour pouvoir compléter l'inscription de cette manière. (B. d. I. 1890).

On vient de publier une seconde édition de la *Griechische und lateinische Sprachwissenschaft* qui forme le second volume de l'excellent *Handbuch der Klassische Alterthumswissenschaft* de MULLER; et, en même temps on annonce, comme étant sous presse, une seconde édition de la *Griechische Literaturgeschichte* de W. CHRIST (tome VII du même Manuel). La première édition avait paru au commencement de 1889. La seconde aura 6 feuilles (96 p.) de plus que la première, c'est assez dire qu'elle sera notablement augmentée. L'utilité de tenir les bons manuels au courant du progrès de la science est incontestable; mais on n'en doit pas moins déplorer l'habitude prise, depuis quelques années, par plusieurs éditeurs allemands de faire succéder à de courts intervalles des éditions nouvelles de certaines parties de grands Manuels tels que celui de Mommsen et Marquardt et celui de Muller. Il est admis qu'on ne peut citer les ouvrages que d'après l'édition la plus récente et d'un autre côté l'on ne peut exiger des travailleurs de se procurer d'année en année des éditions nouvelles d'ouvrages étendus qu'ils possèdent déjà. Il semble que dans ce cas les éditeurs devraient publier, en même temps que des éditions nouvelles, des suppléments et des tables de concordance qui pussent ainsi mettre les acquéreurs de la première édition à même de citer exactement les ouvrages sans être obligés de se procurer les éditions les plus récentes. On annonce même une seconde édition des deux premiers volumes du *Corpus inscriptionum latinarum*.

Dans la séance du 28 juin dernier de la Société des antiquaires de France M. Vadrintz a cherché à préciser l'endroit où se trouvent les ruines de Kara-Koroun, l'ancienne capitale du Grand Khan dont parlent notre illustre Ruysbroek et le grand Marco Polo. Ces ruines se trouvent à Khara-Baloussan sur la rive gauche de l'Orkhon au confluent de l'Ourtantamir en Mongolie; donc au-dessus du désert de Gobi, à un degré plus vers le nord que ne l'avait cru Fischer.

Sous le titre *Aus Epidauros. Eine epigraphische Studie* (Leipzig, Hirzel, 1890, 40, 104 p. 8 francs). M. J. Baunack vient de publier quelques inscriptions trouvées à Epidaure. A côté d'un certain nombre d'inscriptions relatives à des cures extraordinaires, inscriptions des plus intéressantes pour l'histoire des idées religieuses en Grèce, M. Baunack publie les grandes inscriptions relatives à la construction de l'Asclépiéon. C'est un des monuments épigraphiques grecs les plus curieux que nous possédions et qui complète notablement ce que nous savions des travaux publics en Grèce. On y retrouve un véritable cahier de charges.

La ville d'Assise est considérée généralement comme le lieu de naissance de Properce. Récemment M. G. Urbini (*La patria di Propertio*) a cherché à prouver que le poète était né à Hispellum (Spello). M. Sellor vient de soumettre la question à un nouvel examen et prouve le non fondé de la thèse de M. Urbini (*Class. Rev.* nov. 1890).

Dans la 22^{me} réunion annuelle de l'*American philological association*, tenue cette année à Norwich, Conn., M. le Dr Sachs de New York a lu un travail sur la célèbre *Méduse Ludovisi* (SCHREIBER n° 110; WOLTERS, n° 1419). Il a rapproché ce relief d'une statue de Penthesilée de Vienne et a cherché à prouver que la Méduse Ludovisi représente la reine des Amazones.

En même temps qu'on vient d'éditer dans le *Corpus scriptorum ecclesiasticorum latinorum* de Vienne les écrits de Tertullien, M. le Dr E. Noeldechen vient de publier sur le célèbre apologiste un grand travail (TERTULLIAN. Gotha, 1890. 496 p.), qui prendra rang parmi les meilleurs que nous possédions sur la question. M. Noeldechen s'était occupé depuis plusieurs années de Tertullien; et dès 1888 il publiait dans les *Texte und Untersuchungen* de Gebhardt une étude intitulée: *Die Abfassungszeit der Schriften Tertullians*. Ce travail fut fort remarqué car l'on n'ignore pas l'importance historique attachée à la chronologie des écrits de Tertullien.

On continue à Berlin la publication des *Altertümer von Pergamon*. La 1^{re} livraison du tome VIII vient de paraître. M. FRANKEL. *Die Inschriften von Pergamon*. (Berlin. Spemann, 1890. 4°. 176 p.). Ce recueil comprend 250 inscriptions datant de l'époque royale, antérieures à 133 av. J.-C. Un second recueil, qui est sous presse, comprendra les inscriptions de l'époque romaine. Chaque inscription est accompagnée d'un commentaire épigraphique assez développé. Cette publication est des plus importantes; malheureusement, à l'exemple de ce qui se fait à Vienne, le volume est édité avec un luxe superflu et le prix en est fort élevé 65 fr. pour un volume de 176 pages constitue un prix peu abordable.

M. K. P. Kinch de Copenhague vient de publier une étude des plus complète sur l'arc de triomphe de Salonique (Paris, Nilsson. 1890. fol. de 52 p. et 10 pl. 16 fr.). La Kamara (voute), comme le peuple appelle l'arc de Thessalonique, est le seul monument antique existant encore dans cette ville. Il est remarquable par l'ouverture de la grande arcade qui a 9m70, dimension qui n'est atteinte par aucun monument du même genre, et aussi par ses bas reliefs. M. Kinch cherche à prouver que cet arc de triomphe fut construit à l'occasion des victoires remportées par Galère sur Narsès roi des Perses et fixe la date de la construction entre les années 297 et 311. Cette étude est faite avec le plus grand soin et constitue le premier travail scientifique qui ait été fait sur cet intéressant monument.

A l'exemple de ce que M. de Rossi a fait pour Rome et M. Edm. Le Blant pour la France, M. le Prof. F. X. Kraus vient de publier le premier

volume des inscriptions chrétiennes des pays rhénans : *Die altchristlichen Inschriften der Rheinlande von den Anfängen des Christenthums am Rheine bis zur Mitte des achten Jahrhunderts*. Freiburg, 1890. IX, 171 et 8 p. et 12 pl. 40 fr.

Ce volume comprend les inscriptions (316 et 20 fausses) jusqu'à l'année 750. Le second volume comprendra les inscriptions de 750 à 1250. On ne possédait jusqu'ici que la collection des inscriptions chrétiennes du Danube et du Rhin publiée en 1859 par Steiner (112 inscr.), publication qui était devenue des plus insuffisantes. M. Kraus a divisé les inscriptions d'après les évêchés (Coire, Bâle, Zurich, Constance, Strasbourg, Spire, Worms, Mayence, Metz, Trèves et Cologne); une courte interprétation épigraphique et l'indication de la bibliographie des pierres accompagnent chaque inscription. Dans un premier appendice M. Kraus publie quelques inscriptions d'importation étrangère et dans un second les inscriptions fausses. Les planches qui sont ajoutées au texte sont du plus haut intérêt pour la paléographie épigraphique.

M. J. Bethune de Villers vient de publier dans la Revue de l'art chrétien (1890 5^e livr. p. 361-372) une intéressante étude sur les peintures murales découvertes l'an dernier dans l'antique réfectoire de l'abbaye de S^t Bavon (Chapelle S^t Macaire). Il date ces fresques du 12^e siècle et les rapproche des peintures présentant des caractères analogues découvertes à la cathédrale de Tournai et au château de Mons. Il propose de reconnaître dans les personnages représentés sur ces intéressantes fresques S^{te} Caphrahilde et son fils S^t Brictius, S^t Liévin, S^t Macaire ou S^t Landoald et l'archidiacre le bienheureux Amantius. J'ajouterai que ces fresques, qui doivent être rangées parmi les plus anciennes que nous possédions, sont du plus haut intérêt pour l'histoire du costume religieux.

ADOLF DE CEULENEER.

ACTES OFFICIELS.

MINISTÈRE DE L'INTÉRIEUR ET DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

Dispositions réglementaires relatives aux exclusions d'élèves.

LÉOPOLD II, Roi des Belges,

A tous présents et à venir, SALUT,

Revu l'article 21 de l'arrêté royal du 12 août 1851, déterminant les attributions générales des préfets des études, et l'article 18 de l'arrêté royal du 10 juin 1852, déterminant les attributions générales des directeurs des écoles moyennes, articles ainsi conçus :

« Il (le préfet, le directeur) prononce l'éloignement provisoire des élèves et en réfère au bureau d'administration pour leur exclusion définitive. Il donne immédiatement connaissance aux parents de l'une ou de l'autre de ces mesures. »

Attendu que cette disposition a soulevé des réclamations fondées ; qu'elle est de nature à amoindrir l'autorité du personnel enseignant sur les élèves et à nuire à la discipline qu'il importe d'assurer dans les établissements d'instruction ;

Vu la mesure prise, à titre d'essai, par Notre Ministre de l'intérieur et de l'instruction publique d'accord avec le conseil de perfectionnement de l'instruction moyenne, en vue de remédier à la situation créée par la disposition susdite ;

Considérant que l'expérience a démontré l'utilité de cette mesure ;

Sur la proposition de Notre Ministre de l'intérieur et de l'instruction publique,

Nous avons arrêté et arrêtons :

Art. 1^{er}. Les articles 21 et 18 précités des arrêtes royaux du 12 août 1851 et du 10 juin 1852, mentionnés ci-dessus, sont remplacés par la disposition suivante :

« L'exclusion définitive de tous les cours peut être prononcée, dans les athénées royaux, par le préfet des études ou par le professeur d'accord avec le préfet, et dans les écoles moyennes par le directeur ou par le professeur d'accord avec le directeur.

« En cas de désaccord, il en est référé au Ministre qui statue.

« Le préfet ou le directeur informe le bureau administratif de toute exclusion temporaire ou définitive prononcée contre un élève et lui en fait connaître les motifs. »

Art. 2. Notre Ministre de l'intérieur et de l'instruction publique est chargé de l'exécution du présent arrêté.

Donné à Ostende, le 25 septembre 1890.

LÉOPOLD.

Abrogation des arrêtés royaux instituant et organisant l'école normale des humanités à Liège, ainsi que l'école normale des sciences et les cours normaux flamands à Gand.

RAPPORT AU ROI.

Sire,

J'ai l'honneur de soumettre à la sanction de Votre Majesté un projet d'arrêté supprimant les écoles normales spéciales instituées par les arrêtés royaux des 1^{er} et 2 septembre 1852 et du 5 mars 1889.

La loi du 10 avril 1890 a introduit dans les examens qui conduisent au doctorat en philosophie et lettres et au doctorat en sciences presque toutes les matières figurant au programme de l'enseignement normal moyen organisé pour la formation des professeurs agrégés du degré supérieur.

Ces matières feront partie désormais de l'enseignement universitaire et devront être inscrites au programme des facultés de philosophie et lettres et des sciences.

En dehors des cours obligatoires, suivant le nouveau programme légal, le gouvernement a résolu de créer dans les universités tous les autres cours et exercices pratiques donnés jusqu'ici dans les écoles spéciales.

L'enseignement normal sera organisé de la manière la plus complète dans les deux universités de l'Etat. L'arrêté n'entraînera aucune suppression, mais un simple transfert des cours normaux à l'université. Ces cours resteront confiés aux professeurs qui en étaient chargés jusqu'ici dans les sections normales : tous, sans exception, conserveront et leur position et les avantages qui y étaient attachés.

En ce qui concerne l'enseignement normal destiné à préparer les futurs professeurs des athénées des villes flamandes, tous les cours institués dans les sections normales flamandes seront maintenus à l'université ; l'article 6 de la loi du 15 juin 1883 recevra donc son entière exécution.

La réforme que l'arrêté consacre a été préconisée à maintes reprises. Au sein des Chambres législatives et parmi les professeurs de l'enseignement supérieur, elle a trouvé des défenseurs autorisés. Elle aura pour résultat de fortifier les études universitaires en permettant aux étudiants inscrits dans les facultés de profiter de tous les cours normaux qui, jusqu'à présent, n'étaient accessibles qu'aux aspirants au grade de professeur agrégé.

J'ai l'honneur d'être,

SIRE,

De Votre Majesté,

Le très humble et très fidèle serviteur,

Le Ministre de l'intérieur

et de l'instruction publique,

J. DEVOLDER.

LÉOPOLD II, Roi des Belges,

A tous présents et à venir, SALUT.

Vu les articles 14, 19 et 21 de la loi du 10 avril 1890, sur la collation des grades académiques et le programme des examens universitaires, articles indiquant les matières de l'examen de docteur en philosophie et lettres, de docteur en sciences physiques et mathématiques et de docteur en sciences naturelles ;

Vu l'article 49, § 6, de la même loi, stipulant qu'à partir du 1^{er} janvier 1895, aucun docteur en philosophie et lettres ne pourra être nommé professeur d'histoire, de géographie ou de langues germaniques dans un athénée d'une ville flamande, si son diplôme ne constate qu'il a subi en flamand l'examen sur deux matières au moins ; que la dissertation exigée par l'article 14 a été rédigée en flamand et que la leçon publique a été faite également dans cette langue ;

Considérant que les docteurs en philosophie et lettres et en sciences se trouveront désormais dans des conditions de préparation qui rendent inutile le maintien de l'enseignement normal organisé par le gouvernement pour la formation de professeurs agrégés de l'enseignement moyen du degré supérieur ;

Considérant que ce maintien est d'autant moins justifié, qu'en dehors des cours sur les matières à examen pour la candidature et le doctorat en philosophie et lettres et pour la candidature et le doctorat en sciences, le gouvernement inscrira au programme des facultés intéressées tous les cours sur les matières dont la connaissance serait reconnue utile aux futurs professeurs ;

Considérant, d'autre part, que les membres actuels du personnel enseignant des écoles normales de Liège et de Gand pourront être appelés non seulement à donner ces cours complémentaires, mais aussi les cours nouveaux institués en exécution de la loi précitée du 10 avril 1890 ;

Vu l'article 38 de la loi du 1^{er} juin 1850, organique de l'enseignement moyen, ainsi que l'article 6 de la loi du 15 juin 1883, sur l'emploi de la langue flamande dans le même enseignement ;

Revu les arrêtés royaux du 1^{er} et du 2 septembre 1852, ainsi que les arrêtés royaux du 5 mars 1884, instituant et organisant l'école normale des humanités à Liège, l'école normale des sciences et les cours normaux flamands à Gand ;

Sur la proposition de Notre Ministre de l'intérieur et de l'instruction publique,

Nous avons arrêté et arrêtons :

Art. 1^{er}. Les arrêtés royaux prémentionnés du 1^{er} et du 2 septembre 1852 et du 5 mars 1884 sont abrogés.

Art. 2. Les directeurs, maîtres de conférences, professeurs, etc., actuellement attachés aux écoles normales de Liège et de Gand continueront à jouir, à titre personnel, sur le chapitre XIII (enseignement moyen)

du budget du ministère de l'intérieur et de l'instruction publique, des traitements et indemnités qu'ils touchent du chef de leurs fonctions actuelles.

Le gouvernement pourra les charger de faire, dans les facultés de philosophie et lettres des deux universités de l'Etat et dans la faculté des sciences de l'université de Gand, les cours nouveaux créés par les articles 13, 14, 18, 19, 20 et 21 de la loi du 10 avril 1890, qu'ils donnent actuellement sous la même dénomination ou sous une dénomination autre que celle consacrée par la loi, ou tels autres cours que le gouvernement jugera devoir établir.

Art. 3. Notre Ministre de l'intérieur et de l'instruction publique est chargé de l'exécution du présent arrêté.

Donné à Ostende, le 30 septembre 1890.

LÉOPOLD.

Par le Roi :

Le Ministre de l'intérieur
et de l'instruction publique,
J. DEVOLDER.

Par arrêté ministériel du 17 octobre 1890, les cours ci-après désignés, qui figuraient au programme de l'école normale des humanités, sont transférés à celui de la faculté de philosophie et lettres de l'université de Liège, sous la rubrique : « Matières non comprises dans les examens académiques », savoir :

Le cours de critique et herméneutique ;

Le cours de métrique ;

Le cours d'archéologie ;

Le cours de mythologie ;

Le cours d'italien, et

Le cours de notions de droit public et histoire des institutions politiques modernes.

Aux termes du même arrêté, les cours ci-après désignés, qui figuraient au programme de l'école normale des sciences et à celui des sections normales d'histoire et de langues germaniques, sont transférés aux programmes des facultés des sciences et de philosophie et lettres de l'université de Gand, sous la rubrique : « Matières non comprises dans les examens académiques, savoir :

Au programme de la faculté des sciences :

Le cours d'exercices pratiques d'analyse et de mécanique ;

Le cours de pratique de l'enseignement des mathématiques élémentaires ;

Le cours d'éléments de botanique (en flamand).

Le cours de pratique de l'enseignement de la physique ;

Le cours de méthodologie chimique ;

Le cours d'exercices pratiques de zoologie ;

Le cours d'exercices pratiques de botanique;
Le cours d'exercices pratiques de minéralogie et de géologie;
Le cours d'exercices pratiques sur les mathématiques élémentaires;
Le cours d'exercices pratiques de physique.

Au programme de la faculté de philosophie et lettres :

Le cours de géographie physique (constitution du globe), en flamand;
Le cours de cosmographie, en flamand;
Le cours de géographie physique (distribution des trois règnes), en flamand;
Le cours de géographie physique (éléments d'ethnographie), en flamand;
Le cours d'exercices de lecture et de diction française;
Le cours d'exercices de lecture et de diction flamande;
Le cours d'histoire des beaux-arts, en flamand.

Jurys à constituer par le gouvernement pour la collation des grades académiques légaux. — Programme des examens.

Le Ministre de l'intérieur et de l'instruction publique,

Vu la loi du 10 avril 1890 sur la collation des grades académiques et le programme des examens universitaires;

Vu l'article 6 de l'arrêté royal du 13 octobre 1890, portant règlement organique pour la collation des grades académiques légaux par les jurys que doit constituer le gouvernement en exécution des articles 31 et 34 de la loi susdite, article 6 ainsi conçu :

« Les matières qui font l'objet des examens et des épreuves, et, s'il y a lieu, le nombre de ces épreuves seront déterminés par Notre Ministre de l'intérieur et de l'instruction publique. »

Voulant satisfaire à cette prescription;

Les présidents du jury central entendus, chacun en ce qui le concerne;
Entendu également le conseil de perfectionnement de l'enseignement supérieur,

Arrête :

Art. 1^{er}. Les examens pour la collation des grades académiques légaux auront lieu devant les jurys constitués par le gouvernement, conformément au programme ci-après :

PHILOSOPHIE ET LETTRES.

EXAMEN POUR LE GRADE DE CANDIDAT EN PHILOSOPHIE ET LETTRES.

L'examen fait l'objet de deux épreuves, et de deux années d'études au moins.

La répartition des matières entre les deux épreuves est réglée comme suit :

I. — Pour la section chargée d'examiner exclusivement les élèves de l'institut Saint-Louis, à Bruxelles.

A. — Candidature préparatoire au droit.

La première épreuve comprend :

1° La traduction, à livre ouvert, d'un texte latin et l'explication d'un auteur latin ;

2° L'histoire de la littérature française ou celle de la littérature flamande, au choix du récipiendaire (1^{re} partie, comprenant les origines, etc., jusqu'à la fin du xvii^e siècle) ;

3° La psychologie, y compris les notions élémentaires d'anatomie et de physiologie humaines que cette étude comporte ;

4° L'histoire politique de l'antiquité ;

5° L'histoire politique du moyen âge ;

6° Des notions sur les institutions politiques de Rome.

La deuxième épreuve comprend :

1° La traduction, à livre ouvert, d'un texte latin et l'explication d'un auteur latin ;

2° L'histoire de la littérature française ou celle de la littérature flamande, au choix du récipiendaire (2^e partie) ; des notions sur les principales littératures modernes ;

3° La philosophie morale et la logique ;

4° Le droit naturel ;

5° L'histoire politique moderne ;

6° L'histoire politique interne de la Belgique ;

7° Des notions sur l'histoire contemporaine.

Les étudiants peuvent demander, en outre, à être interrogés et sur l'histoire de la littérature flamande et sur l'histoire de la littérature française.

B. — Candidature préparatoire au doctorat en philosophie et lettres (philosophie, histoire ou philologie classique).

L'examen comprend toutes les matières énumérées ci-dessus pour chaque épreuve, sauf le droit naturel, et, en outre, dans chacune des deux épreuves :

1° La traduction, à livre ouvert, d'un texte grec et l'explication d'un auteur grec ;

2° Des exercices sur des questions de philosophie ; des exercices sur l'histoire et sur la géographie ou des exercices philologiques sur la langue grecque et la langue latine, selon que le récipiendaire se propose d'étudier la philosophie, l'histoire ou la philologie classique.

II. Pour la section chargée d'examiner exclusivement les élèves du collège Notre-Dame de la Paix, à Namur.

A. — Candidature préparatoire au droit.

La première épreuve comprend :

- 1° La traduction, à livre ouvert, d'un texte latin et l'explication d'un auteur latin ;
- 2° La logique ;
- 3° La psychologie, y compris les notions élémentaires d'anatomie et de physiologie humaines que cette étude comporte ;
- 4° L'histoire politique de l'antiquité ;
- 5° L'histoire politique du moyen âge ;
- 6° Des notions sur les institutions politiques de Rome.

La deuxième épreuve comprend :

- 1° La traduction, à livre ouvert, d'un texte latin et l'explication d'un auteur latin ;
- 2° L'histoire de la littérature française ou celle de la littérature flamande, au choix du récipiendaire ; des notions sur les principales littératures modernes.
- 3° La philosophie morale ;
- 4° Le droit naturel ;
- 5° L'histoire politique moderne ;
- 6° L'histoire politique interne de la Belgique ;
- 7° Des notions sur l'histoire contemporaine.

Les étudiants peuvent demander, en outre, à être interrogés et sur l'histoire de la littérature flamande et sur l'histoire de la littérature française.

B. — Candidature préparatoire au doctorat en philosophie et lettres.

I. Pour les récipiendaires qui se destinent à l'étude spéciale de la philosophie, de l'histoire, de la philologie classique ou de la philologie romane.

L'examen comprend toutes les matières énumérées ci-dessus pour chaque épreuve, sauf le droit naturel, et, en outre, dans chacune des deux épreuves :

- 1° La traduction, à livre ouvert, d'un texte grec et l'explication d'un auteur grec ;
- 2° Des exercices sur des questions de philosophie ; des exercices sur l'histoire et sur la géographie ; des exercices philologiques sur la langue grecque et sur la langue latine ou des exercices philologiques sur les langues latine et romanes, selon que le récipiendaire se propose d'étudier la philosophie, l'histoire, la philologie classique ou la philologie romane.

II. Pour les récipiendaires qui se destinent à l'étude spéciale de la philologie germanique.

La première épreuve comprend :

- 1° La traduction, à livre ouvert, de textes flamands, anglais et allemands et l'explication d'auteurs flamands, anglais et allemands ;

- 2° Des exercices philologiques sur le flamand, l'anglais et l'allemand;
- 3° L'histoire politique du moyen âge;
- 4° La logique;
- 5° La psychologie, y compris les notions élémentaires d'anatomie et de physiologie humaines que cette étude comporte.

La deuxième épreuve comprend :

- 1° La traduction, à livre ouvert, de textes flamands, anglais et allemands et l'explication d'auteurs flamands, anglais et allemands;
- 2° Des exercices philologiques sur le flamand, l'anglais et l'allemand;
- 3° L'histoire de la littérature française et l'histoire de la littérature flamande; des notions sur les principales littératures modernes;
- 4° L'histoire politique moderne;
- 5° L'histoire politique interne de la Belgique;
- 6° Des notions sur l'histoire contemporaine;
- 7° La philosophie morale.

III. — Pour la section réservée aux récipiendaires qui n'auront pas pris inscription à l'une ou à l'autre des deux sections précédentes.

A. — Candidature préparatoire au droit.

La première épreuve comprend :

- 1° La traduction, à livre ouvert, d'un texte latin et l'explication d'un auteur latin;
- 2° L'histoire de la littérature française ou celle de la littérature flamande, au choix du récipiendaire; des notions sur les principales littératures modernes;
- 3° La logique;
- 4° La psychologie, y compris les notions élémentaires d'anatomie et de physiologie humaines que cette étude comporte;
- 5° L'histoire politique de l'antiquité;
- 6° L'histoire politique du moyen âge.

Les étudiants peuvent demander, en outre, à être interrogés et sur l'histoire de la littérature flamande et sur l'histoire de la littérature française.

La deuxième épreuve comprend :

- 1° La traduction, à livre ouvert, d'un texte latin et l'explication d'un auteur latin;
- 2° La philosophie morale;
- 3° Le droit naturel;
- 4° L'histoire politique moderne;
- 5° L'histoire politique interne de la Belgique;
- 6° Des notions sur l'histoire contemporaine;
- 7° Des notions sur les institutions politiques de Rome.

B. — Candidature préparatoire au doctorat en philosophie et lettres.

I. Pour les récipiendaires qui se destinent à l'étude spéciale de la philosophie, de l'histoire, de la philologie classique ou de la philologie romane.

L'examen comprend toutes les matières énumérées ci-dessus pour chaque épreuve, sauf le droit naturel, et, en outre, dans chacune des deux épreuves :

1^o traduction, à livre ouvert, d'un texte grec et l'explication d'un auteur grec ;

2^o Des exercices sur des questions de philosophie ; des exercices sur l'histoire et sur la géographie ; des exercices philologiques sur les langues latines et romanes, selon que le récipiendaire se propose d'étudier la philosophie, l'histoire, la philologie classique ou la philologie romane.

II. Pour les récipiendaires qui se destinent à l'étude spéciale de la philologie germanique.

La première épreuve comprend :

1^o La traduction, à livre ouvert, de textes flamands, anglais et allemands et l'explication d'auteurs flamands, anglais et allemands ;

2^o Des exercices philologiques sur le flamand, l'anglais et l'allemand ;

3^o L'histoire de la littérature française et l'histoire de la littérature flamande ; des notions sur les principales littératures modernes :

4^o L'histoire politique du moyen âge ;

5^o La logique ;

6^o La psychologie, y compris les notions élémentaires d'anatomie et de physiologie humaines que cette étude comporte.

La deuxième épreuve comprend :

1^o La traduction, à livre ouvert, de textes flamands, anglais et allemands et l'explication d'auteurs flamands, anglais et allemands ;

2^o Des exercices philologiques sur le flamand, l'anglais et l'allemand ;

3^o L'histoire politique moderne ;

4^o L'histoire politique interne de la Belgique ;

5^o Des notions sur l'histoire contemporaine ;

6^o La philosophie morale.

EXAMEN POUR LE GRADE DE DOCTEUR EN PHILOSOPHIE ET LETTRES.

L'examen fait l'objet d'une épreuve unique ou de deux épreuves, au choix du récipiendaire, et de deux années d'études au moins.

Il porte sur les matières comprises dans l'un des cinq groupes suivants, au choix du récipiendaire.

A. — Philosophie.

La première épreuve comprend :

1^o L'encyclopédie de la philosophie ;

- 2° L'histoire de la philosophie ancienne;
 - 3° De droit naturel;
 - 4° L'étude approfondie de questions de psychologie, de logique ou de morale (1^{re} partie);
 - 5° La traduction, à livre ouvert, d'un texte grec et d'un texte latin et l'explication approfondie d'auteurs grecs et latins;
 - 6° L'histoire de la pédagogie et la méthodologie.
- La deuxième épreuve comprend :
- 1° L'histoire de la philosophie du moyen âge et de la philosophie moderne;
 - 2° La métaphysique;
 - 3° L'étude approfondie de questions de psychologie, de logique ou de morale (2^e partie);
 - 4° L'analyse critique d'un traité philosophique;
 - 5° La traduction, à livre ouvert, d'un texte grec et d'un texte latin et l'explication approfondie d'auteurs grecs et latins;
 - 6° Une matière choisie par le récipiendaire en dehors des branches énumérées ci-dessus.

B. — *Histoire.*

- La première épreuve comprend :
- 1° L'encyclopédie de l'histoire;
 - 2° L'histoire de la philosophie ancienne;
 - 3° Les institutions grecques ou les institutions du moyen âge;
 - 4° L'épigraphie grecque et latine ou la paléographie et la diplomatique du moyen âge;
 - 5° L'histoire de la littérature grecque ou l'histoire des littératures modernes (partie à déterminer par disposition spéciale);
 - 6° L'histoire de la pédagogie et la méthodologie.
- La deuxième épreuve comprend :
- 1° L'histoire de la philosophie du moyen âge et de la philosophie moderne;
 - 2° La géographie et l'histoire de la géographie;
 - 3° Les institutions romaines ou les institutions des temps modernes, selon que le récipiendaire a choisi, dans la première épreuve, les institutions du moyen âge;
 - 4° La critique historique et l'application à une période de l'histoire;
 - 5° L'histoire de la littérature latine ou l'histoire des littératures modernes (2^e partie), selon que le récipiendaire a choisi, dans la première épreuve, l'histoire de la littérature grecque ou l'histoire des littératures modernes (1^{re} partie);
 - 6° Une matière choisie par le récipiendaire en dehors des branches énumérées ci-dessus.

C. — *Philologie classique.*

La première épreuve comprend :

- 1° L'encyclopédie de la philologie classique;
- 2° Les institutions grecques;
- 3° L'histoire de la littérature grecque;
- 4° Les éléments de paléographie grecque et latine;
- 5° La traduction, à livre ouvert, d'un texte grec et d'un texte latin, et l'explication approfondie d'un auteur grec et d'un auteur latin;
- 6° L'histoire de la pédagogie et la méthodologie;

La deuxième épreuve comprend :

- 1° Les institutions romaines;
- 2° L'histoire de la philosophie ancienne;
- 3° L'histoire de la littérature latine;
- 4° La grammaire comparée et spécialement la grammaire comparée du grec et du latin;
- 5° La traduction, à livre ouvert, d'un texte grec et d'un texte latin et l'explication approfondie d'un auteur grec et d'un auteur latin, autres que les auteurs présentés lors de la première épreuve;
- 6° Une matière choisie par le récipiendaire en dehors des branches énumérées ci-dessus.

D. — *Philologie romane.*

La première épreuve comprend :

- 1° L'encyclopédie de la philologie romane;
- 2° La grammaire comparée et spécialement la grammaire comparée des langues romanes;
- 3° L'histoire des littératures modernes (partie à déterminer par disposition spéciale);
- 4° L'histoire approfondie des littératures romanes (partie à déterminer par disposition spéciale);
- 5° La grammaire historique du français;
- 6° L'explication approfondie d'auteurs français (temps modernes);
- 7° La traduction, à livre ouvert, d'un texte latin et l'explication approfondie d'un auteur latin;
- 8° L'histoire de la pédagogie et la méthodologie;

La deuxième épreuve comprend :

- 1° L'histoire des littératures modernes (2° partie);
- 2° L'histoire approfondie des littératures romanes (2° partie);
- 3° L'explication approfondie d'auteurs français (moyen âge);
- 4° L'histoire de la philosophie moderne;
- 5° La traduction, à livre ouvert, d'un texte latin et l'explication approfondie d'un auteur latin, autre que l'auteur présenté lors de la première épreuve;
- 6° Une matière choisie par le récipiendaire en dehors des branches énumérées ci-dessus.

E. — *Philologie germanique.*

La première épreuve comprend :

- 1° L'encyclopédie de la philologie germanique ;
- 2° La grammaire comparée et spécialement la grammaire comparée des langues germaniques ;
- 3° L'histoire des littératures modernes (partie à déterminer par disposition spéciale) ;
- 4° L'histoire approfondie de la littérature flamande et de la littérature allemande ou anglaise (partie à déterminer par disposition spéciale).
- 5° La grammaire historique du flamand ;
- 6° L'explication approfondie d'auteurs flamands et allemands ou anglais (temps modernes) ;
- 7° L'histoire de la pédagogie et la méthodologie.

La deuxième épreuve comprend :

- 1° L'histoire des littératures modernes (2° partie) ;
- 2° L'histoire approfondie de la littérature flamande et de la littérature allemande ou anglaise (2° partie) ;
- 3° La grammaire historique de l'allemand ou de l'anglais.
- 4° L'explication approfondie d'auteurs flamands et allemands ou anglais (moyen âge) ;
- 5° L'histoire de la philosophie moderne ;
- 6° Une matière choisie par le récipiendaire en dehors des branches énumérées ci-dessus.

La deuxième épreuve ou l'épreuve unique du doctorat en philosophie et lettres comprend, en outre :

- 1° La présentation et la défense publique d'une dissertation, manuscrite ou imprimée, sur une question scientifique se rapportant au groupe de matières dont le récipiendaire aura fait choix pour l'examen.
- 2° Pour les récipiendaires qui se destinent au professorat de l'enseignement moyen, une leçon publique sur un sujet désigné d'avance par le jury.

La dissertation sera transmise au jury quinze jours au moins avant la date fixée pour l'ouverture de la session.

PRIX BIENNAL DE PHILOGIE CLASSIQUE.

Première période (1891-1892).

La Classe des lettres offre un prix de 2,750 francs à l'auteur du meilleur travail, rédigé en français, en flamand ou en latin, en réponse à la question suivante :

Faire une étude critique sur les rapports publics et privés qui ont existé entre les Romains et les Juifs jusqu'à la prise de Jérusalem par Titus.

Le délai pour la remise des manuscrits expirera le 31 décembre 1892. Ils devront être adressés, francs de port, à M. le Secrétaire perpétuel de l'Académie, au Palais des Académies, à Bruxelles.

L'Académie exige la plus grande exactitude dans les citations, et demande à cet effet que les auteurs indiquent les éditions et les pages des livres qu'ils citent.

Les ouvrages remis après le temps prescrit ou ceux dont les auteurs se feront connaître, de quelque manière que ce soit, seront exclus du concours.

L'Académie croit devoir rappeler aux concurrents que, dès que les mémoires ont été soumis à son jugement, ils sont et restent déposés dans ses archives. Toutefois les auteurs peuvent en faire prendre des copies à leurs frais, en s'adressant à cet effet au secrétaire perpétuel.

Ne seront admis à concourir que des auteurs belges; les membres ou correspondants de l'Académie sont exclus du concours.

Les mémoires ne pourront être signés; ils porteront une devise qui sera répétée dans un bulletin cacheté joint au manuscrit et renfermant les nom, prénoms et adresse de l'auteur. Faute par les concurrents de satisfaire à cette formalité, le prix ne pourra leur être accordé.

La Classe des lettres jugera le concours sur le rapport d'une Commission de trois membres désignés par elle dans la séance du mois de janvier qui suivra la clôture de chaque période biennale.

Si, à l'expiration de la période biennale, aucun mémoire digne du prix n'est parvenu à la Classe, le délai pourra être prolongé de deux ans et la récompense éventuellement doublée. Si la Classe ne croit pas devoir doubler la récompense, elle mettra au concours une deuxième question, tout en maintenant celle pour laquelle le délai aura été prolongé.

Dans le cas où aucun mémoire digne du prix n'aura été reçu, la Classe pourra accorder le prix à un travail imprimé, relatif à la philologie classique, qui aura été publié par un auteur belge dans le même intervalle.

Sont toutefois exclus les ouvrages destinés à l'enseignement proprement dit, à l'exception des éditions de textes dites *savantes* et des grammaires ou dissertations grammaticales ayant pour objet de faire progresser la science. La Classe pourra également, dans ce cas, mettre au concours ou récompenser la traduction française d'un ouvrage de philologie important, qui, d'après elle, serait consulté avec fruit par les membres du personnel enseignant.

PÉRIODIQUES.

Revue critique d'histoire et de littérature, recueil hebdomadaire publié sous la direction de M. A. Chuquet.

Sommaire du 22 et 29 septembre : **Schrumpff**, Les langues indo-européennes (V. Henry). — **R. de Soala**, Les études de Polybe (Am. Hauvette). — **Bernheim**, Manuel de la méthode historique (A. Lefranc). — **Auvray**, Les registres de Grégoire IX, I (M. Prou). — **Virac**, Recherches historiques de la ville de Macaire (T. de L.). — **Doellinger**, Lettres et déclarations (Ch. Pfister). — **Kobert**, Études historiques (Ch. J.).

Du 6 octobre : **De Harlez** et **Philastre**, Le Yi King (L. Feer). — L'invention de la Sainte Croix, p. p. **Holder** (Paul Lejay). — **Knust**, La légende de Sainte Catherine (Paul Lejay). — **Félix**, Comptes-rendus des échevins de Rouen (A. Delboulle). — **Tommasini**, Le Journal d'Infessura; Les Génois de Rome; Le registre des magistrats municipaux de Rome (L. G. Pélissier). — **Hartmann**, L'administration byzantine en Italie (Ch. Diehl). — **Geiger**, Quelques cas de labialisation en français (Ch. J.). — **Wahlund**, La philologie française au temps jadis (Ch. J.).

Du 13 octobre : **Kirste**, Le Grihyasûtra (A. Barth). — **Klatt**, Cléomène (Am. Hauvette). — **Kukula**, Le Saint-Augustin des Bénédictins (P.-A. L.). — **Pflugk-Hartung**, Considérations sur l'histoire (Ch. Pfister). — **Cruise**, Le Codex Paulinus de l'Imitation (T. de L.). — Chroniques de Bâle, iv, p. p. **Bernoulli** (R.). — **Heitz**, Bois gravés du xvi^e et du xvii^e siècle (S.). — **Batiffol**, La Vaticane de Paul III à Paul V (P. de Nolhac). — **Dalimier**, A propos des Précieuses ridicules (R. P.). — **Jadart**, Mémoires de Jean Maillefer (T. de L.). — Lessing, Œuvres, p. p. **Lachmann-Muncker**, iv (A. C.). — M^{me} **d'Armaillé**, La comtesse d'Egmont (L. Brunel). — **Stern**, La vie de Mirabeau (Francis Decrue). — **De La Rocheterie**, Histoire de Marie Antoinette (A. C.). — **Perrero**, Les derniers roi de Savoie; La Glorieuse rentrée de 1689 (L. G. P.). — **Burdo**, Stanley (H. D. de G.).

Du 20 octobre : **Ethé**, Catalogue des manuscrits persans de la Bodléienne (James Darmesteter). — **Spanhogue**, Corrections à Cicéron (Ém. Thomas). — **Reich**, Institutions gréco-romaines (A. B.-L.). — **Castelli**, Histoire des Israélites (T. R.). — **Vernes**, Précis d'histoire juive (T. R.). — Journal de la Société finno-ougrienne (E. Beauvois). — **Gasquet**, Études byzantines (Gustave Schlumberger). — **Zeller**, Histoire d'Allemagne, vi (Ch. Pfister). — **De Marsy**, La fausse Jeanne d'Arc; Pierre Cauchon (T. de L.). — **Fournel**, Les hommes du 14 juillet (Frantz Funck-Brentano).

— **Berthelé**, Les arts en Poitou; **Lecoy de la Marche**, Les sceaux; Inventaire général des richesses d'art de la France. Paris, monuments civils II; **Triger**, Eugène Hucher; **Wolfram**, Une statuette de Charlemagne; **Boyer**, Les enceintes de Bourges (H. de Curzon).

Du 27 octobre : **Bergaigne** et **Henry**, Manuel pour étudier le sanscrit védique (A. Barth). — Tacite, Germanie, p. p. **Zernial** (Ém. Thomas). — **Ebert**, Littérature latine du moyen âge, 2^e éd. 1 (Paul Lejay). — **Blanchet**, Manuel du numismatique (T. R.). — **Lair**, Fouquet (Ch. Pfister). — Saint-Simon, Mémoires, VII p. p. **Boislisle** (T. de L.). — **Fagnet**, XVIII^e siècle, études littéraires (A. Delboulle). — **Tourneux**, Bibliographie de l'histoire de Paris pendant la Révolution (T. de L.).

Du 3 novembre : **Duvau**, Ciste de Préneste (Michel Bréal). — **Wilamowitz-Moellendorf**, L'Hercule d'Euripide (Alfred Croiset). — **Diehl**, Excursions archéologiques en Grèce (Salomon Reinach). — Maximien, Elégies, p. p. **Petschenig** (P. A. L.). — **Omont**, Catalogue des mss. celtiques et basques de la Bibliothèque nationale (H. Gaidoz). — **Fredericq**, Documents relatifs aux persécutions contre les hérétiques en Néerlande. — **Stein**, Pierres tombales du Musée municipal de Saint-Germain; Les frères Anguier; Jean Goujon et la maison de Diane de Poitiers à Étampes (T. de L.). — **Du Boys**, Deux correspondants limousins de Baluze (C.). — **Brunetière**, L'évolution des genres (René Doumic). — Fr. de **Pressensé**, L'Irlande et l'Angleterre (H. d'Arbois de Jubainville). — **Delisle**, Instructions du comité des travaux historiques (T. de L.).

Berliner Philologische Wochenschrift, herausgegeben von Chr. Belger und O. Seyffert. 1890. Calvary.

13. September. — **Rezensionen und Anzeigen**: **Th. Gomperz**, Die Apologie der Heilkunst (J. Ilberg). — **K. W. Piderit**, Ciceros Brutus (O. Harnecker). — **A. v. Gutschmid**, Kleine Schriften (A. Erman). — **A. Marx**, Griechische Märchen von dankbaren Tieren und Verwandtes (G. Knaack). — **A. Otto**, Zur Geschichte der ältesten Haustiere (Keller). — **R. Fisch**, Die lateinischen nomina personalia auf « o, onis » (A. Funck). — **L. R. Klemm**, European schools (X.)

20. September. — **Rezensionen und Anzeigen**: **A. Couat**, Aristophane et l'ancienne comédie attique (H. Lübke). — **G. N. Bernardakis**, Plutarchi Chaeronensis Moralia (Ed. Kurtz). — **R. Sabbadini**, Studi critici sulla Eneide (H. Kern). — **W. Meyer**, Die Berliner Centones der Laudes dei des Dracontius (K. Rossberg). — **A. Rossbach** und **R. Westphal**, Theorie der musischen Künste der Hellenen (H. Reimann). — **J. Jastrow**, Jahresbericht der Geschichtswissenschaft (F. Justi). — **H. Nettleship**, Contributions to Latin lexicography (G. Goetz). — **G. Büeler**, Verzeichnis der Programmbeilagen der schweizerischen Mittelschulen (R. Weil).

27. September. — **Rezensionen und Anzeigen**: **Bärwinkel**, Zur Odyssee (C. Rothe). — **H. Peter**, P. Ovidi Nasonis Fastorum libri sex

(R. Ehwald). — **H. Schiller**, Geschichte der römischen Kaiserzeit. II. Bd. I. (Ed. Grupe). — **Onffroy de Thoron**, Les Phéniciens à l'île d'Haïti et sur le continent Américain (F. Justi). — **W. Immerwahr**, Die Lakonika des Pausanias (R. Weil). — **P. Narducci**, Sulla fognatura della città di Roma (O. Richter). — **E. Zarneke**, Die Entstehung der griechischen Literatursprachen (P. Egenolff). — **G. Körting**, Lateinisch-romanisches Wörterbuch (A. Funck).

4. Oktober. — **Rezensionen und Anzeigen**: **L. Hermenjat**, Les dieux et l'homme chez Thucydide (G. Behrendt). — **O. A. Danielsson**, Epigraphica (W. Larfeld). — **B. Dahl**, Latinsk Litteraturhistorie (7^{te}). — **H. Welzhofer**, Geschichte des griechischen Volkes bis zur Zeit Solons (Holm). — **H. Schiller**, Geschichte der römischen Kaiserzeit. II. Bd. (Ed. Grupe) II. — **F. Garofalo**, I fasti dei tribuni della plebe della repubblica romana (L. Holzappel). — **B. V. Head**, Catalogue of Greek coins in the British Museum. Corinth (R. Weil). — **I. Taylor**, The Origin of the Aryans (F. Justi). — **C. Rethwisch**, Jahresberichte über das höhere Schulwesen (C. Nohle).

11. Oktober. — **Rezensionen und Anzeigen**: **P. Cauer**, Homeri Odyssea (R. Peppmüller). — **E. Voss**, Die Natur in der Dichtung des Horaz (W. Mewes). — **R. Köpke**, Die lyrischen Versmasse des Horaz (W. Mewes). — **J. J. Hartman**, De Phaedri fabulis commentatio (L. Mueller). — **A. H. Allcroft and W. F. Masom**, A history of Sicily (Holm). — **P. Oertmann**, Die fiducia im römischen Privatrecht (M. Voigt). — **W. Stademund**, Studien auf dem Gebiete des archaischen Lateins, II. (H. Blase). — **P. V. Sormani**, Specimen litterarium de Ioannis Schraderi vita ac scriptis (L. Jeep).

25. Oktober. — **Rezensionen und Anzeigen**: **H. Ebeling**, Schulwörterbuch zu Homers Odyssee und Ilias. — **C. Capelle**, Vollständiges Wörterbuch über die Gedichte des Homeros und der Homeriden (P. Cauer). — **G. Finsler**, Die Orestie des Aischylos (Wecklein). — **Draheim**, Sophokles Chöre (Wecklein). — **O. Apelt**, Aristotelis quae feruntur de plantis (F. Susemihl). — **J. Kipper**, Die Satiren des Quintus Horatius Flaccus (W. Mewes). — **A. Cima**, Saggi di studi latini (W. Mewes). — **G. Keil**, De Flavio Capro Grammatico Quaestionum capita II (B. Kübler). — **Bender**, Grundriss der römischen Litteraturgeschichte für Gymnasien (B. Dettweiler). — **Fr. Cauer**, Parteien und Politiker in Megara und Athen (V. v. Schoeffer). — **E. Babelon**, Manuel d'Archéologie Orientale (C. F. Lehmann). — **H. Stevenson**, Bibliothecae apostolicae vaticanae Codices Graeci (F. Rühl).

1. November. — **Rezensionen und Anzeigen**: **L. Sternbach**, Anthologiae Planudeae Appendix Barberino-Vaticana (H. Stadtmüller). — **J. B. Greenough**, The satires and epistles of Horace (W. Mewes). — **M. Gittlbauer**, Cornelii Nepotis Vitae (Gemss). — **F. Luterbacher**, Titi Livi ab urbe condita liber VIII (Fügner). — **R. Meister**, Die griechischen Dialekte (kyprischer Dialekt) (W. Schulze) I. — **Firdusi**, Il libro dei Re (Justi).

Wochenschrift für Klassische Philologie, herausgegeben von Georg Andresen, Franz Harder und Hermann Heller. Berlin, R. Gaertners Verlag, H. Heyfelder, 1890.

24. September. — Rezensionen und Anzeigen: Val. de Schoeffer, *De Deli insulae rebus* (O. Treuber). I. — Rich. Meister, *Zum elischen, arkadischen n. kyprischen Dialekt*. (C. Haeblerlin). — Aeschyli *Persae...* von Xanthopulos. Hrg. v. Notares (J. Oberdick). — A. Otto, *Die geflügelten Worte bei den Römern* (O. Crusius). — Catulli carmina. Recognovit Joh. P. Postgate (K. P. Schulze). — Putsche-Schottmüllers Lat. Schulgramm. 23. Aufl. von B. Heil u. H. Schmitt (W. Vollbrecht). Schlufs. — Otto Perthes, *Die Notwendigkeit ein. durchgreifend. Umgestaltung unseres Schulwesens*. (O. S.)

1. October. — Rezensionen und Anzeigen: Osk. Hölder, *D. röm. Thongefäße in Rottweil* (P. Weizsäcker). — Val. de Schoeffer, *De Deli insulae rebus* (O. Treuber). Schluss. — Friedrich Cauer, *Parteien u. Politiker in Megara u. Athen* (G. J. Schneider). — Can. Wintzell, *Studia Theocritea* (F. Mertens). — A. S. Wilkins, *Roman Literature* (Fr. Harder). — J. Van Wageningen, *De Vergilii Georgicis* (H. Morsch). — S. Brandt, *Über d. dualistischen Zusätze u. d. Kaiseranreden bei Lactantius* (R. Volkmann). — G. Lejeune Dirichlet: P. Gütsfeldt u. d. humanistische Gymnasium (N. R.) Mushackes Schulkalender. Michaelisausgabe.

8. Oktober. — Rezensionen und Anzeigen: O. Schrader, *Sprachvergleichung und Urgeschichte*. 2. Aufl. (Bartholomae). — O. Rossbach, *Griechische Antiken in Breslau* (H. Posnansky). — O. Immisch, *Klaros*. (H. Lewy). — K. Reisert, *Zur Attraktion d. Relativsätze in d. griech. Prosa* (Frenzel). — W. Hörschelmann, *De Catulli carmine LXVIII* (K. P. Schulze). — Guido Suster, *Al panegirico di Plinio* (Th. Stangl). — J. C. G. Boot, *De historia gymnasii Leovardiensis* (H. Draheim). — *Bibliotheca historica* (2p). — *Harvard studies in classical philology* I.

15. Oktober. — Rezensionen und Anzeigen: Ernst Fabricius, *Theben* (G. J. Schneider). — Friedr. Harzmann, *Quaestiones scaenicae* (G. Oehmichen). — Fr. Blafs, *Die attische Beredsamkeit*. I. 2. Aufl. (Br. Keil). — Ge. Wentzel, *De grammaticis Graecis* I. (H. Posnansky). — Jos. Sasse, *De numero plurali qui voc. maiestatis* (G. Landgraf). — Carlo Pascal, *1. La questione dell' egloga IV di Vergilio, 2. Quaestiones Vergilianae ad IV. eclog. spect.* (M. Sonntag). — Q. Horatius Fl., *Satiren*. Deutsch von J. Kipper (O. Weissenfels). — Bieger, *De Persii cod. Pithoeano* (-x).

22. Oktober. — Rezensionen und Anzeigen: Herm. Brunnhofer, *Iran u. Turan* (Bartholomae). — O. Hoffmann, *D. Präsens d. indogerm. Grundsprache in Flexion und Stammbildung* (H. Ziemer). — Paul Stengel, *D. griech. Kultusaltertümer* (L. Friedlaender). — E. Aug. Junghahn, *Agos-Sühne bei Thukyd.* I. 126-139 (Widmann). — C. F. H. Bruchmann, *Z. Ephorokritik* (G. J. Schneider). — G. Schneider, *De aliquot libris Diodori Siculi manu scriptis*. — Fr. Greiff, *De l'origine du testament*

YC 32337

M543039

L24
R4
200.2
v.33

